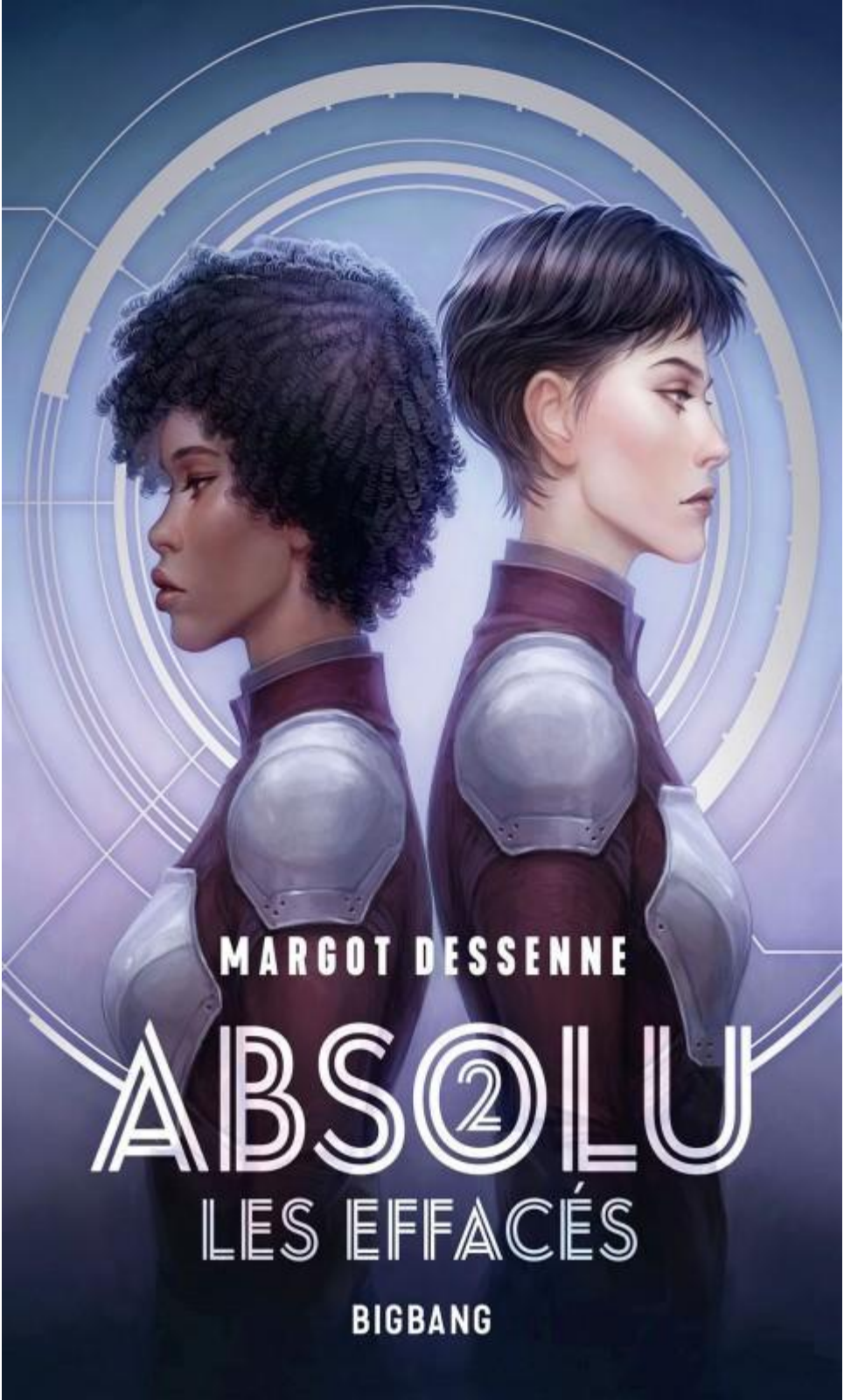
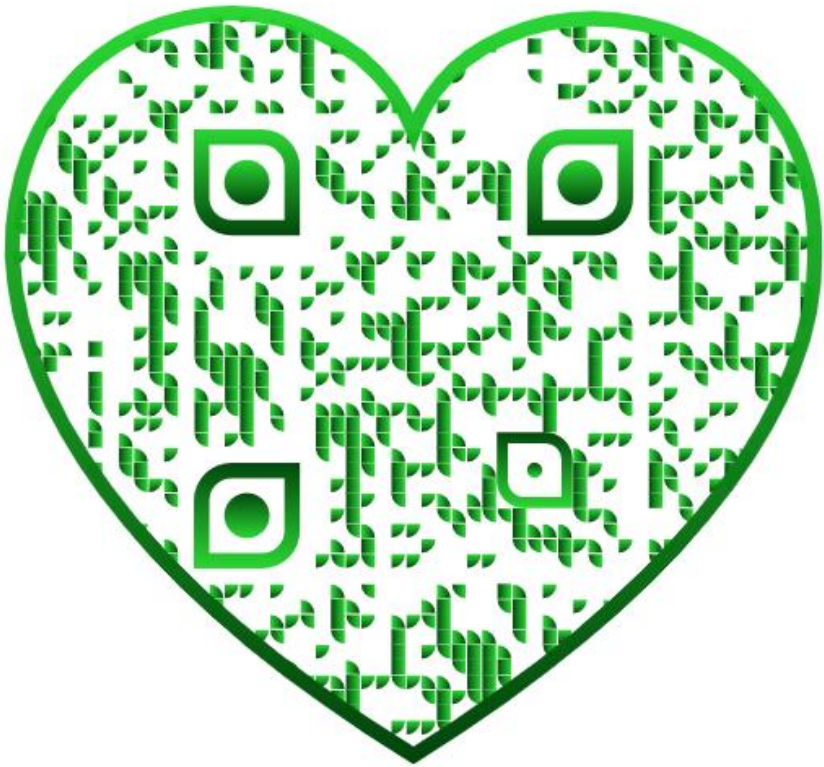
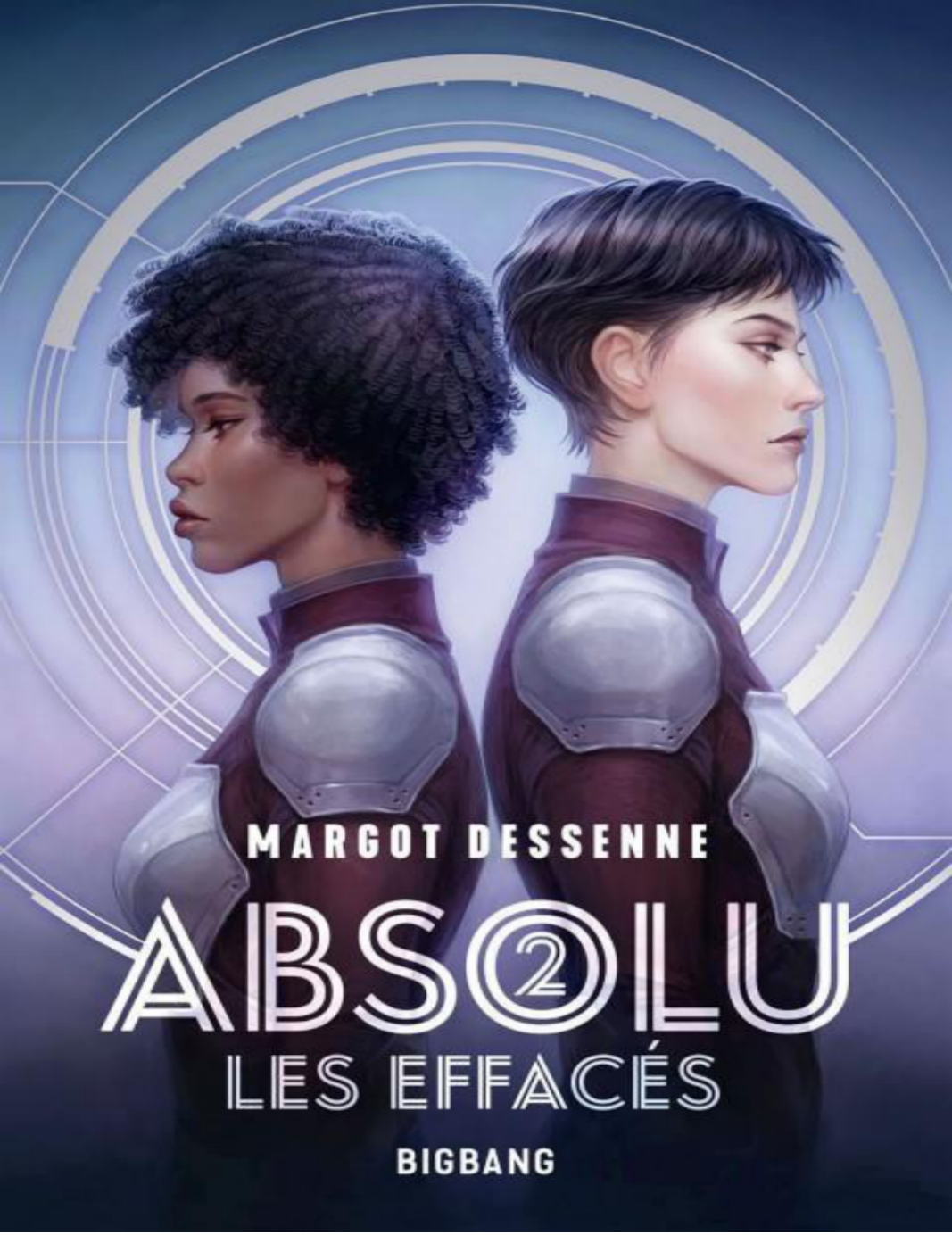

MARGOT DESSENNE
ABSOLU 2
LES EFFACÉS
BIGBANG




MARGOT DESSENNE
ABSOLU 2
LES EFFACÉS
BIGBANG

**MARGOT DESSENNE**

# ABSOLU

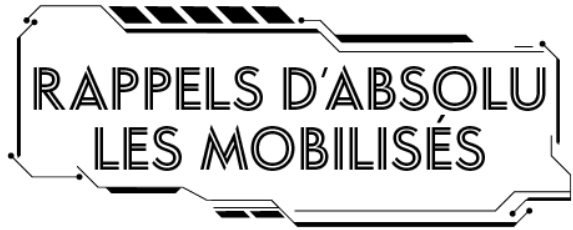
Les Effacés

2

BIGBANG

*Pour mes parents*
*qui ont cru en moi à la seconde*
*où je suis venue au monde*
*et m'ont tirée vers le haut*
*chaque jour depuis.*

*Je vous aime.*




# Rappels d'Absolu
# Les Mobilisés

PERSONNAGES :

**PRYM OSTRÓW – pri-m o-stru-v,**
**MATRICULE 020068**
*Spécialité :* Pugnatum corpus
*Mutation : Le Bouclier*

Formé pour devenir instructeur militaire, Prym est aussi bouleversé qu'honoré d'être mobilisé pour la Zone avec sa meilleure amie Joanna dans la vingtième génération. Il veut rendre fier son mentor et père de cœur Halborn, qui lui a dit de ne pas douter. Mais à l'intérieur de la Zone, les anciens mobilisés ont abandonné l'idée de tuer la Chose et de réussir leur mission, pour se livrer une guerre de territoire. Joanna et Prym s'allient avec Edward, linguiste, et sont enrôlés chez les Conquérants, l'un des trois clans de la Zone.

Lors de sa première mission pour les Conquérants, le groupe formé par Prym, Edward et Łucja, une Conquérante qui se prétendait de la vingtième génération pour les évaluer, se fait attaquer par la Chose. Cette dernière épargne miraculeusement Prym et lui laisse un message : « Traîne zit ou me bras. » Prym est alors surnommé le Miraculé, et intègre avec Edward le Bataillon Offensif des Conquérants.

Alors qu'ils cherchent à s'adapter au mieux à leur vie dans la Zone, Joanna entre en mutation. Elle aurait pu devenir une Accomplie et obtenir des dons, mais sa mutation dégénère. Prym lui promet de trouver un moyen de réussir la mission et met fin à ses souffrances.

Les doutes envahissent son esprit.

Pour tenir son serment, Prym quitte les Conquérants avec Edward. Ils se font attaquer par un clan rival, l'Ordre Nouveau, et Prym est blessé. Aidés par Zuzanna, une errante que Prym a épargnée, et par son groupe, ils sont forcés de se rendre chez les Wilis, où Kaja, la Chamane, est la seule à pouvoir empêcher Prym de mourir. Pour prouver sa valeur, il est obligé de se battre contre Olimpia, l'Ardente, et alors qu'il est sur le point de mourir, il révèle un don : celui de créer des champs de force.

Tandis que Prym apprend à exploiter ses capacités, une révolte menée par Tekla, la Sirène, renverse les Wilis. Prym est amené devant Hieronim, leader de

l'Ordre Nouveau, qui souhaite utiliser le don du Miraculé pour libérer la Chose de la Zone. Après avoir refusé, Prym est contraint de le faire, sous l'influence de Tekla. Il est secouru par Zuzanna, qui se bat contre la Chose pour le protéger.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**JOANNA ANDERS – yo-ana a-n-der-ss,**
**MATRICULE 020001**
*Spécialité :* Manus protegens
*Mutation : Dégénérée*

Ayant dédié l'entièreté de ses années à l'Institut à l'amélioration du vaccin universel, Joanna est obligée d'abandonner ses travaux quand elle est mobilisée pour la Zone avec son meilleur ami. Elle entre chez les Conquérants avec Prym et Edward, mais intègre directement la Défense, plus particulièrement le centre de soins avec les autres *manus protegens*, sous la supervision de Nawelle.

Alors qu'elle et Nawelle cherchent à comprendre ce qui provoque les mutations, Joanna en déclenche une elle-même. Si elle tient plusieurs jours et arrive même à faire promettre à Prym de réussir la mission pour empêcher sa petite sœur d'être mobilisée, elle finit par dégénérer malgré tout.

Les Conquérants, faisant preuve de pitié, abrègent toujours les souffrances des dégénérés. Joanna est donc emmenée dans un cagibi en dehors de la base, où Prym lui tire une balle dans la tête.

Dernière apparition : dans le placard des Conquérants, où elle a été abattue.

**EDWARD OKONEK – ed-var-t oko-nè-k,**
**MATRICULE 020067**
*Spécialité :* Memoria eruditissimo
*Mutation : Aucune*

Terrifié à l'idée d'entrer dans la Zone, Edward, linguiste surdoué, est hanté par une voix dans sa tête qui lui répète combien il est misérable. Il se raccroche rapidement à la présence de Prym et de Joanna, mais n'arrive pas à trouver sa place chez les Conquérants. Harcelé par un autre vingtième nommé Lech, il est rétrogradé à la Réserve, où sa vie est en danger, avant d'être aidé par Lise, cheffe de la Défense, qui décide de le prendre comme assistant.

Lors des émeutes qui secouent les Conquérants, il est attaqué par une ombre ayant assassiné Gwidon, chef de la Réserve, et s'en sort de justesse après avoir été battu par Lech. À la suite de la mort de Joanna, il choisit de déserter les Conquérants avec Prym, avant d'être retrouvé par Zuzanna, une errante sourde avec laquelle il peut communiquer grâce à sa maîtrise de la langue des signes.

Chez les Wilis, Edward se sent profondément seul et inutile. Il manque de mourir lors du massacre des Wilis par l'Ordre Nouveau, et il est enfermé durant des jours dans le noir. Il découvre à ce moment le message caché derrière les paroles de la Chose : *transit umbra*, « l'ombre passe », qui fait écho à un proverbe que lui a cité Prym.

Libéré par Zuzanna, il se rend avec Olimpia chez les Conquérants pour les convaincre de se battre avec eux, mais trop tard : l'Ordre Nouveau les attaque. Alors qu'il s'apprête à rejoindre Prym, Łucja lui donne la fin du proverbe : « L'ombre passe, mais la lumière demeure. » Edward est alors persuadé que c'est le moyen de désactiver la Chose. Łucja lui révèle qu'elle travaille en réalité pour l'Ordre Nouveau et tente de le tuer, avant d'être abattue par Olimpia.

Edward court jusqu'à la Chose pour lui réciter le proverbe entier : *Transit*

*umbra, sed lux permanet*. La Chose se désactive.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**ZUZANNA WOLSKA – zou-za-na vol-ska,**
**MATRICULE 019098**

*Spécialité :* Memoria eruditissimo

*Mutation : La Botaniste*

Errante ayant choisi de n'intégrer aucun clan, Zuzanna parcourt la Zone à la recherche de son frère, Piotr, mobilisé quatre ans avant elle. Lors d'une de ses excursions, elle se retrouve piégée dans un conflit entre les Wilis et les Conquérants, et fait la rencontre de Prym, qui choisit de l'épargner.

Elle croise de nouveau la route de Prym alors qu'il est au plus mal, et l'amène à son ami Artur, *manus protegens* et Accompli capable de détecter les auras. Il lui annonce ne pas aimer celle de Prym, mais l'aide tout de même. Zuzanna part alors à la recherche d'Edward, à la demande de Prym, et est heureuse de découvrir qu'il connaît la langue des signes et peut communiquer avec elle.

Chez les Wilis, elle est forcée de révéler son don : c'est elle la créatrice des lys dorés qui illuminent la Zone. Quand le clan se fait attaquer, elle est trahie par Artur, qui travaillait pour l'Ordre Nouveau, et elle arrive à sauver Edward d'une mort certaine. Elle convainc par la suite Artur de lui divulguer le plan de Hieronim, libère Edward, Olimpia et Raïna, et survit à l'attaque supposée de la Chose dans le métro. Elle part alors seule libérer Prym de l'emprise de Tekla, et se bat contre la Chose, dévoilant une autre part de son don : sa capacité à maîtriser toutes les plantes. Elle fuit ensuite avec Prym, avant qu'Edward ne désactive la Chose.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**OLIMPIA RYS – o-lim-pia ri-ss,**
**MATRICULE 019093**

*Spécialité :* Memoria eruditissimo

*Mutation : L'Ardente*

Formée pour devenir juriste avant d'être mobilisée, Olimpia rejoint très vite les Wilis, où elle tente de se faire une place, mais sa mutation fait basculer sa vie. Lorsqu'elle se réveille, ses mains brûlent tout sur leur passage, et elle blesse Kaja, une Wili Accomplie capable de soigner les autres, mais pas elle-même. Pour Olimpia, les bras brûlés de Kaja sont un rappel constant que son pouvoir est dangereux.

Les Wilis la fuient depuis cet accident, même si une Accomplie capable de modeler la matière réussit à lui confectionner des gants de carbyne pour protéger les autres. La seule qui ne la regarde pas avec frayeur est Raïna, la reine guerrière des Wilis, qui la voit comme un cadeau du ciel et la prend sous son aile. En revanche, Tekla, la reine sainte, ne la trouve pas digne de son don.

Lorsque Prym, Edward et Zuzanna arrivent chez les Wilis, ils apportent à Olimpia un second souffle en la traitant avec respect et amitié. Elle se sent déchirée entre son clan qui ne l'a jamais acceptée, mais la protège depuis des mois, et ces inconnus qui la voient telle qu'elle est vraiment.

Après le massacre des Wilis, elle accompagne Edward chez les Conquérants pour les convaincre de venir les aider, et se bat contre l'armée morte de l'Ordre Nouveau, avant de tuer le bras droit de Hieronim, Jacek.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**ALEKSANDER BOROWSKI – a-lek-san-der bo-ro-v-ski,**
**MATRICULE 014023**
*Spécialité :* Cogitabat animo
*Mutation : L'Oppresseur*

Deuxième fils du Général Borowski qui sélectionne les mobilisés, Aleksander rejoint dès son arrivée dans la Zone son frère, Jonatan, chez les Conquérants. Mais lorsque Jonatan est assassiné, Aleksander accuse Raïna, se bat contre elle, et lui coupe l'avant-bras gauche. Il y gagne la cicatrice qui barre son visage et la prise de pouvoir chez les Conquérants, pour faire perdurer l'héritage de son frère. Son don lui permet de maîtriser la pression environnante et le rend redoutable.

À l'arrivée de la vingtième génération, il doit annoncer à Prym que la mission est abandonnée, car jugée impossible. Obligé par la suite de mater l'émeute de la Réserve, il tue Lech pour l'exemple.

Lorsque Edward et Olimpia viennent le voir, il refuse de les aider, faisant passer la sécurité de son clan avant tout, mais doit tout de même se battre contre l'Ordre Nouveau. Devant les portes, il croise Raïna, mais choisit de ne pas se battre contre elle étant donné que tout semble terminé.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**LISE JUSKO – li-ss yu-sko,**
**MATRICULE 015038**
*Spécialité :* Pugnatum corpus
*Mutation : L'Armure*

Depuis son enfance, Lise s'entraîne à se battre avec son père. Experte en corps à corps, elle maîtrise parfaitement plusieurs arts martiaux et souhaite devenir Protectrice de Hauts-Gradés. À sa mobilisation, elle rejoint les Conquérants après sa mutation et forme la Défense. Son don la protège de tout, même de ce qui n'est pas dangereux, et elle souffre du manque de contact humain.

Elle sort Edward de la Réserve et le prend sous son aile à la Défense, tout en lui donnant des cours de combat particuliers. Elle est très déçue d'apprendre sa désertion.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

**MIKOŁAJ CENA – mi-ko-wa-y tsé-na,**
**MATRICULE 014032**
*Spécialité :* Cogitabat animo
*Mutation : L'Oracle*

Surpris d'être mobilisé, Mikołaj est le premier de la quatorzième génération à muter et à développer un don. Dans la Zone, il prend le parti d'Aleksander et fait de son mieux pour l'aider à sa façon. Il devient rapidement ami avec Lise, son opposé en bien des points, qu'il adore taquiner.

Sa plus terrible souffrance est liée à son don : tout ce qu'il gagne sur l'avenir, il le perd sur le passé. Sa mémoire s'effrite, et il sait que bientôt, il ne vivra plus que dans le présent, ce qui l'effraie considérablement. Son pouvoir l'empêche aussi de dormir correctement en l'assaillant de cauchemars. Sa chambre est pleine de notes qu'il écrit pour essayer de se souvenir de son enfance.

Il est le premier à accueillir Prym, Joanna et Edward dans la Zone, à leur expliquer son fonctionnement et à les guider. À la mort de Gwidon, il est profondément affecté, et sa peine n'en est que plus grande en découvrant la

trahison, puis la mort, de Łucja.

Dernière apparition : dans le sas, entre les portes de la Zone.

CLANS :

**CONQUÉRANTS**

Clan du sud de la Zone, fondé par Jonatan Borowski et Raïna Libera lors de leur arrivée avec la dixième génération. Leur but était de créer un endroit stable et organisé pour survivre dans le temps dans la Zone. Au départ, ils étaient à peine une centaine.

À la mort de Jonatan dans des conditions mystérieuses, Aleksander Borowski, son frère arrivé avec la quatorzième génération, prend sa place et expulse Raïna du clan. Il est épaulé par Mikołaj Cena, chef du Bataillon Offensif, Lise Jusko, cheffe de la Défense, et Gwidon Mazur, chef de la Réserve, assassiné par Łucja après l'arrivée de la vingtième génération.

Quand Prym, Joanna et Edward intègrent les Conquérants, le clan compte plus de cinq cents membres et est en guerre perpétuelle contre les Wilis.

À la fin du tome 1, les Conquérants se font attaquer par l'Ordre Nouveau. Les survivants se retrouvent coincés dans le sas, entre les portes de la Zone.

**WILIS**

Clan de l'est de la Zone, créé par Raïna Libera, accompagnée par une vingtaine de femmes qui ont choisi de la suivre après son expulsion des Conquérants, et Tekla Rudy, Accomplie à la voix envoûtante qui voit la Chose comme Sirin, une représentation de Dieu sur terre, dont les Accomplis seraient les Apôtres.

Le clan est divisé en deux groupes : la faction guerrière dirigée par Raïna, aux peintures rouges, et la faction sainte dirigée par Tekla, aux peintures blanches. La première compte plus de cent cinquante membres, et la seconde plus de cinquante membres, majoritairement des femmes, même si certains hommes sont acceptés.

Au cours du tome 1, Tekla trahit son propre clan en s'alliant avec l'Ordre Nouveau, qui exécute presque toutes les Wilis de la faction guerrière. Les survivantes rejoignent les portes de la Zone et se retrouvent coincées dans le sas.

**ORDRE NOUVEAU**

Clan du nord de la Zone, créé par Hieronim Pawlik, Accompli capable de télékinésie et de maîtriser les corps, dont le but est de libérer la Chose sur le monde afin que les Accomplis, seuls capables de lutter contre elle, deviennent des sauveurs. Hieronim croit profondément qu'Erit les manipule et que la mission n'est qu'une mascarade. Il arrive à persuader Artur, chez les errants, et Łucja, chez les Conquérants, de rallier sa cause et de devenir ses espions. Artur réussit quant à lui à convaincre Tekla de sacrifier les Wilis guerrières pour libérer la Chose de la Zone.

Hieronim utilise son don pour se créer une armée de cadavres et prendre le dessus sur les autres clans. Jacek, son second, fait exécuter la moitié du clan des Wilis et assaille les Conquérants, pendant que Hieronim tente de contrôler la Chose.

Le clan compte une armée de plus de six cents morts et une trentaine de

vivants, infiltrés dans d'autres clans ou au service direct de Hieronim.

**ERRANTS**

Multitudes de groupes à l'ouest de la Zone, qui ont choisi de ne pas se mêler aux clans et à leurs conflits. Prym et Edward font notamment la rencontre du groupe de la Faux, dirigé par Chaim, et dont font partie Zuzanna et Artur.

On comptabilise environ cinquante errants.

UNIVERS :

***ANIMA* (pl : *animae*)**

Une *anima* est un petit boîtier qui peut revêtir l'apparence de plusieurs armes considérées comme étant de même puissance. En moyenne, elle peut prendre trois formes différentes. En ce qui concerne les armes à feu, une *anima* peut tirer un certain nombre de balles avant de devoir se recharger. Pendant ce laps de temps, seules ses formes d'armes blanches peuvent être utilisées. Il existe trois catégories d'*animae*. La catégorie une est la plus faible et la plus facile à fabriquer, au contraire de la catégorie trois. Plus la catégorie est élevée, plus le temps de recharge des armes à feu est long.

***CEREBRUM* (pl : *cerebra*)**

Le *cerebrum* est une puce insérée dans la nuque et reliée au cerveau. Il permet de visualiser son niveau de compétence, ses appréciations, ses évolutions ou sa santé physique. Le *cerebrum* unit les Eritiens les uns aux autres par le partage des émotions et des informations personnelles. Les élèves des Instituts ont un statut particulier, puisqu'ils ne sont connectés qu'avec les personnes de leur Institut. Le premier *cerebrum* est donné à l'âge de dix ans, au moment de l'entrée à l'Institut. Il évolue à vingt ans, pour se lier au reste de la patrie. Seuls les mobilisés en sont dépourvus.

***CURRUS* (pl : *currūs*)**

Moyen de transport en commun utilisé surtout pour relier les villes entre elles, ainsi que les plus gros flots d'habitations des régions. C'est un long véhicule de trente mètres de long sans conducteur, qui flotte à un mètre du sol. De couleur blanc et bleu, il peut aussi léviter sur l'eau ; il n'a pas besoin de route ou de rail et il est télécommandé. Son modèle miniature, le *curcis*, peut accueillir entre quatre et six personnes, se déplace uniquement en ville et s'élève jusqu'à quinze mètres de haut.

***DOMA* (pl : *domata*)**

Grande alcôve transparente et individuelle qui permet de connecter son *cerebrum*, et de créer ainsi un espace de travail personnalisé à trois cent soixante degrés.

**INSTITUT**

Erit comporte cent Instituts. Chaque enfant eritien est envoyé dans l'un d'entre eux, de ses dix à ses vingt ans, pour y suivre d'abord une formation générale, puis pour se spécialiser en sixième année dans l'une des quatre catégories :

– *cogitabat animo* : politiciens, Hauts-Gradés, ingénieurs et autres dirigeants du pays…

– *manus protegens* : médecins, infirmiers, chercheurs, biologistes, psychologues, agriculteurs…

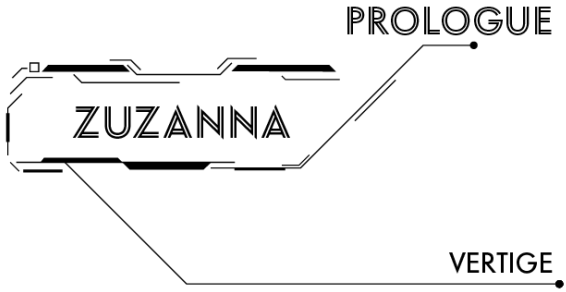
– *memoria eruditissimo* : linguistes, juges, avocats, historiens, communicants…

– *pugnatum corpus* : Gradés, Protecteurs, Brigade d'Élite, instructeurs…

Les cent meilleurs élèves de chaque Institut font partie de l'Élite : cette position leur confère le privilège de choisir précisément leur métier après l'Institut, mais les expose à la possibilité d'être mobilisés pour la Zone.

**LES FILS DE BELOBOG**

Communauté à part dans Erit, les Fils de Belobog se revendiquent comme les derniers Polonais libres. Refusant le port du *cerebrum* et l'envoi des enfants en Institut, ils vivent soit de façon nomade et entièrement autonome, soit dans les villes qui bordent la Zone, où ils peuvent travailler sous la surveillance d'Erit. Ils ont pour rituel de brûler le cou des enfants quand ils atteignent l'âge de dix ans.




# Prologue
# Zuzanna – Vertige

*Le Maréchal dirige Erit, épaulé par cinq grands Généraux.*

J'avalai une grande bouffée d'air.

Ma gorge me brûlait et ma langue s'asséchait un peu plus à chaque respiration, comme pleine d'éclats de verre. Ma poitrine se gonflait et se vidait à un rythme affolant. Elle se heurtait contre mes côtes douloureuses. *De l'air, vite !*

Une seule pensée battait plus vite que mon cœur.

*Vivante.*

*Je suis vivante*.

La vision floue, je tentai de me relever, mais, pesant sur mon ventre comme une chape de plomb, l'affolement me garda allongée. Je m'accrochai au rebord du lit pour empêcher le monde de tourner, en vain. Je fis de mon mieux pour calmer ma respiration et rechercher dans mes souvenirs la raison de ma présence ici. D'abord, ma tête protesta contre cet effort, puis obtempéra, déversant les images par vagues.

La Zone.

La Chose.

Les portes.

Le gaz.

Ed, Pia, Artur…

Prym.

L'odeur du gaz avait disparu, remplacée par celle de la moisissure et de l'eau sale. Alors que mes yeux s'habituaient peu à peu à la lumière tressautante des néons, un mouvement dans mon champ de vision me fit me redresser et me rendit nauséeuse. Au bout de mon lit, une femme qui me parut immense, d'une quarantaine d'années, à la peau cuivrée marquée par un étrange tatouage aux formes géométriques, m'observait.

Ses lèvres remuèrent, et elle jeta des coups d'œil frénétiques vers la droite.

— Elle… réveil… appelle… je vais… rendorm…

Étourdie, le souffle encore court, je fronçai les sourcils et tournai la tête. La pièce, longue et basse de plafond, contenait une dizaine de couchages, et la seule

ouverture consistait en une porte d'acier. Sur son seuil, un homme, à la silhouette fine et agile, et aux cheveux noirs coupés aux épaules, acquiesça. Sur sa joue gauche, il arborait le même tatouage. Un frisson m'électrisa l'échine et acheva de me réveiller.

Il braquait sur moi une *anima* activée.

Il était trop loin pour que je puisse lire correctement ses mots.

— Surveille… reviens… avec lui…

Et il disparut dans le couloir.

Alors que ma poitrine se soulevait de plus en plus vite sous l'effet de la panique, je constatai que cette pièce se parait d'un vert d'eau très doux.

Ni rouge. Ni grise.

Et aucun soleil à huit rayons en vue.

La femme avait reporté son attention sur moi. Elle tendit la main vers mon visage. *Fuis !* me criait mon instinct. *Tu n'es pas en sécurité.* Mes muscles tremblèrent d'angoisse, et même si je souhaitais me recroqueviller sous la couverture, mon corps agit à ma place. Je sautai du lit, poussée par le flux d'adrénaline qui parcourait mes veines, et, sans un regard en arrière vers la femme, je me précipitai dans le couloir uniquement éclairé par de faibles néons.

La faiblesse de mes jambes m'obligea à courir en longeant les murs. Combien de temps avais-je dormi ? Où étaient les autres ? Pourquoi étais-je ici ? Qui étaient ces gens ? *Fuis !* clamait mon corps malgré la fatigue. Mais les couloirs aux portes verrouillées s'enchaînaient, et aucune fenêtre ne faisait son apparition. Ma panique augmenta d'un nouveau cran et compressa mes poumons.

Un éclat de lumière plus puissant attira mon attention, et j'accélérai la course. Une sortie. Je franchis le seuil, et mon premier réflexe fut de ralentir et de plisser les yeux, le temps de m'habituer à cette puissante luminosité qui n'avait rien de naturel. Ma déception fut immense. Je n'étais pas dehors, mais dans une gigantesque alcôve circulaire, dont le plafond me surplombait d'une dizaine de mètres. Le long des parois, du mobilier vieilli s'entassait : des tables, parfois dépourvues de pieds, des chaises abîmées, des canapés élimés par le temps, un espace cuisine sommaire et une sorte de billard.

Pourtant, le plus impressionnant se trouvait pile au centre de l'alcôve, presque irréel dans ce lieu éclairé par les néons. Un champ de blé, un potager et un colossal pommier me défiaient de douter de leur existence. La peur reléguée dans un coin de mon esprit, je ne pus m'empêcher de passer la main dans les épis.

Ça ne pouvait pas être réel, si ?

Et alors que des milliers de questions m'assaillaient, toutes sans réponse, je pris soudain conscience que je n'étais pas seule.

Au pied du pommier, un homme se retourna, l'air ni surpris ni effrayé, comme s'il m'attendait.

Il était grand, bien plus que moi, qu'Artur ou que Prym, mais pas autant que le Maître de l'Ordre Nouveau. Vêtu d'un polo beige par-dessus une chemise blanche, qui faisait ressortir la noirceur de sa chevelure courte, et d'un simple jean d'un bleu délavé, il paraissait jeune : il avait un visage fin, sans barbe et sans aucun cheveu blanc.

Le même tatouage que celui des autres marquait sa joue gauche, juste sous l'œil, et je pris enfin le temps de le contempler : une lune renversée en soucoupe, posée sur un cercle, lui-même en équilibre sur une croix. L'homme m'observa longuement, m'étudiant des pieds à la tête.

Ses lèvres remuèrent à peine, comme si sa phrase ne m'était pas vraiment

destinée. Pourtant, je me surpris à la lire sans aucune difficulté.

— Tu as coupé tes cheveux.

Un sourire se dessina sur son visage, et je me figeai.

Mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines. Je connaissais ces traits, cette manière de se tenir et de se mouvoir. J'avais observé des milliers de fois ces yeux gris dans mon propre miroir, cette mâchoire sculptée et cette façon de sourire. Oh, il avait beaucoup changé et était très différent de tout ce que j'avais projeté, mais mon instinct ne pouvait se tromper. Depuis plus de quinze ans, je n'avais cessé de l'imaginer près de moi, et il était là.

Piotr.

Mon frère.

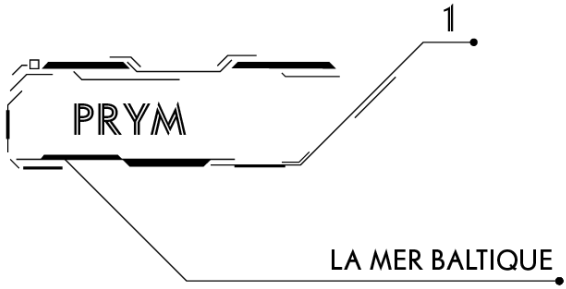
Il signa d'un mouvement fluide.

« Bienvenue à la maison, San. »

# Première partie
# Éveil

# Memoriae

*Je viens de naître.*
*Je ?*
*Non.*
*Naître n'est pas le bon mot.*
*Il n'y a aucun mot.*
*Mais je suis là, maintenant.*
*Et avant, je n'étais pas.*
*Avant ?*
*Les chiffres défilent.*
*On m'implante des souvenirs qui ne sont pas les miens.*
*Ils m'appartiennent, maintenant.*
*Il me les a donnés.*
*Il ?*
*Il me regarde de l'autre côté.*
*Il programme qui je suis.*
*Sa bouche est ouverte, il montre les dents.*
*Ses yeux sont plissés, mais la lumière n'est pas forte.*
*Je ne comprends pas.*
*Je cherche dans mes nouveaux souvenirs.*
*Je compare des milliers d'images en un instant.*
*Il montre ce que les humains appellent une « émotion ».*
*Il sourit.*




# 1
# Prym – La mer Baltique

*Telum, l'une des quatre capitales d'Erit, est le siège de l'innovation technologique, culturelle et commerciale.*
*Elle se situe au nord du pays, dans la région d'Aquilon.*

La chaleur du jour sur ma peau me tira du sommeil. J'entrouvris les paupières, le corps rendu lourd par la fatigue. De minces particules de poussière flottaient au-dessus de ma tête. Le lit dans lequel j'étais allongé était confortable, et la fine couverture sentait bon le linge propre. Plus que ça, l'odeur me rappelait chez moi.

Chez moi ?

J'ouvris grand les yeux et m'assis vivement sur le bord de mon lit. Ma vision s'emplit de taches noires, où défilaient les visages de Jo, d'Ed et de Pia. Mais il y avait autre chose. Un manque. Un vide. Un gouffre dans ma poitrine.

Une image de lys.

Je me levai pour atteindre le lavabo le plus proche de moi. Mon estomac se contracta, et je vomis le peu d'aliments qu'il contenait. Quand je n'eus plus rien à cracher, sinon de la bile, je relevai la tête pour affronter mon reflet. La nudité faisait ressortir les bleus qui tachaient ma peau, et combien j'avais maigri depuis mon entrée dans la Zone. Du bout des doigts, je frôlai la cicatrice creusée par le couteau de Jacek comme si je pouvais l'effacer.

Les traits étaient maladroits et irréguliers.

Comme dessinés par un enfant.

Trois lettres gravées dans la chair.

AMI.

Les boursouflures s'étaient atténuées et ne laisseraient bientôt derrière elles que de fines lignes roses. Celles-ci, en revanche, ne disparaîtraient jamais et orneraient chaque jour de ma vie le dessus de mon cœur, comme un rappel constant.

Comme si je pouvais oublier.

J'avisai des vêtements rouges en coton léger posés sur une chaise, et m'empressai de les enfiler pour ne plus avoir à regarder la cicatrice. Sous la pile,

je fus soulagé de retrouver mon matricule et celui de Joanna. Leur poids autour de mon cou me permit de mieux respirer, et d'observer la pièce où je me trouvais avec plus d'attention.

Les murs de craie grise faisaient ressortir le parquet en bois clair et le mobilier d'un rouge vermeil frappé par le soleil à huit rayons d'Erit. Au fond de la pièce, le lit dans lequel j'avais dormi était deux à trois fois plus grand que celui de l'Institut, et le matelas autant de fois plus épais. Un *doma*, une alcôve transparente individuelle, faisait face à la salle de bains privative, mais sans *cerebrum*, il était inutilisable. Derrière moi, les rideaux blancs voletaient sous une brise d'été, dévoilant de larges baies vitrées qui donnaient sur une étendue d'eau que je n'avais pu observer de loin qu'une fois dans ma vie.

La mer Baltique.

Sans réfléchir, je sortis de la chambre par l'une des baies vitrées, et laissai mes pieds nus rencontrer le bois de la terrasse, chauffée par le soleil et culminant à une trentaine de mètres. Je n'avais mis les pieds à Telum, la capitale régionale du Nord, qu'une seule fois : la veille de mon entrée dans la Zone. Pourtant, je la reconnus tout de suite. Les nombreux immeubles, comme celui dans lequel je me trouvais, paraissaient se jeter dans la mer, telles des falaises escarpées. Par endroits, leurs parois vitrées les faisaient se confondre avec le ciel. Les terrasses, recouvertes de plantes et d'arbustes taillés à la perfection, défiaient la gravité, s'échappant des bâtisses pour tenter de capter les rayons du soleil. Les *curcis*, véhicules rouges individuels, virevoltaient entre elles dans un ballet parfaitement orchestré.

Ma mâchoire se décrocha.

— Comment ?

Mais la véritable question était : pourquoi ? Pourquoi étais-je ici, à des centaines de kilomètres de la Zone ? Pourquoi n'y avait-il personne d'autre ? Où étaient-ils tous passés ? Je m'assis sur le bois chaud, perdu et en proie au désespoir.

— Bonjour, Prym.

Je me relevai d'un bond pour faire face à une femme qui, même si elle était en tenue de civile, arborait l'insigne des *manus protegens*. Un chignon bas retenait sa chevelure brune, et seules quelques mèches s'en étaient échappées pour encadrer un visage pointu, sérieux, mais encore jeune.

— Je suis la docteure Godès, mais tu peux m'appeler Alicja.

Elle me tendit la main, et ne tiqua pas face au mouvement de recul qui me fit heurter la paroi de verre de la terrasse suspendue. À la place, elle m'offrit un sourire rassurant.

— Ne t'inquiète pas. Je travaille pour Erit, tu es en sécurité ici.

Je hochai la tête, submergé par un soulagement indescriptible. Erit était juste, et ses choix pleins de sens. J'étais en sécurité. Mais une autre voix craintive hurlait dans mon esprit. Était-ce la vérité ? Pouvais-je lui faire confiance ? Ce que j'avais vu ces derniers mois dans la Zone ne me permettait pas d'être entièrement rassuré.

— Où sommes-nous ? demandai-je prudemment.

— Je vais tout t'expliquer, c'est promis. Si tu veux bien, faisons ça autour d'un café.

Sans attendre ma réponse, elle me désigna la chambre que je venais de quitter, et rentra. J'hésitai rien qu'un instant, car tout ceci me paraissait bien irréel en comparaison des mois que je venais de vivre. Je serrai les matricules

autour de mon cou, et sans un regard pour la mer Baltique, je rejoignis la docteure Godès, et découvris que je me trouvais en réalité dans un grand appartement. Elle s'était installée dans un coin salon, et deux tasses fumantes patientaient sur la table basse.

Prudemment, je m'assis en face de la *manus protegens* qui pianotait sur son *cerebrum*. Le canapé avait la rigidité et l'odeur puissante du cuir neuf. J'avalai un peu de café, grimaçai sous son amertume, et me raclai la gorge pour reprendre un peu de contenance.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

La docteure Godès sourit et coupa le tableau de bord de son *cerebrum* pour plonger son regard dans le mien.

— Vous avez réussi. La Chose a été désactivée et la mission est terminée.

Un poids immense quitta instantanément mes épaules, et je me rendis compte que je le portais avec moi depuis mon entrée dans la Zone. J'avais tenu ma promesse envers Joanna : il n'y aurait plus jamais de nouveaux mobilisés, et sa sœur serait en sécurité. J'aurais presque pu sourire si une nouvelle angoisse ne me rongeait pas l'esprit.

Je comprimai la tasse brûlante entre mes doigts.

— Où sont les autres mobilisés ?

Cette fois, la docteure Godès prit le temps de boire une gorgée de café avant de me répondre.

— En sécurité. Ils ont tous été rapatriés par Erit. Ne t'en fais pas pour eux.

— J'ai des amis. J'ai besoin de savoir s'ils vont bien, ce qu'ils vont devenir et si je peux les voir. Edward Okonek, matricule 020067, Olimpia Rys, matricule 019093, et…

Un vide s'imposa dans mon esprit, où ne fleurit que l'image d'un lys doré. Il y avait quelqu'un d'autre. J'en étais certain, et pourtant, aucun nom ni aucun visage ne me revenaient. La docteure Godès ne remarqua pas ma confusion.

— Je comprends. Dès qu'on t'aura fourni un nouveau *cerebrum*, je ferai en sorte que tu puisses les contacter. Ça t'irait ?

— Oui, mais où sont-ils ? Pourquoi je ne suis pas avec eux ?

*Pourquoi nous avoir gazés ?* Cette question-là me brûlait les lèvres, mais je n'osai pas la poser. Les mises en garde de Hieronim tournaient en boucle dans mon esprit. Ne pas douter. Voilà ce que je devais faire. Le Maître de l'Ordre Nouveau était fou et paranoïaque, non ? Je me sentis comme déchiré en deux.

— Ils sont en sécurité, répéta la docteure Godès. Erit leur a trouvé un lieu de séjour provisoire où tout le monde sera soigné, en attendant de pouvoir réintégrer la société. Et toi, tu es au siège telumien de MP Laboratory, le département de recherche que je dirige.

La *manus protegens* but une nouvelle gorgée. Aucune bague n'ornait ses doigts. Comme unique bijou, elle portait un médaillon de naissance, en partie rouillé par le temps.

— Et je tiens à m'excuser personnellement pour les méthodes employées pour vous faire sortir de la Zone. Le gaz était là pour nous assurer que nous pourrions vous conduire près de nous dans le calme. Nous avons bien remarqué que certains mobilisés présentaient d'étranges capacités.

— Les mutations…, murmurai-je en reposant ma tasse encore pleine.

La docteure Godès hocha gravement la tête.

— Oui… Erit garde dans des centres de soins tous ceux qui, comme toi, ont muté, pour vérifier qu'ils ne risquent rien et qu'ils contrôlent leurs capacités.

— Nous ne sommes pas dangereux ! blêmis-je.

— Je n'en doute pas. Je suis comme toi, Prym. Je veux œuvrer pour la paix, et faire en sorte que chaque mobilisé retrouve la vie la plus normale possible.

Son visage était ouvert, empli de sincérité et de compréhension, et cela me rassura. Erit était bonne. Je l'avais toujours su, mais cette vérité se renforça dans mon cœur. « *Tu es une marionnette à qui on a donné l'illusion de contrôle* », susurrait Hieronim. Je le fis taire.

— Que s'est-il passé depuis notre sortie ?

La docteure Godès remua son café et y ajouta une cuillère de sucre. En l'observant plus attentivement, j'estimai qu'elle avait quarante ans, pas plus.

— Tu as dormi trois jours, Prym. Trois jours durant lesquels le monde entier a émis toutes les hypothèses possibles quant à votre retour, et des rumeurs sur des mobilisés doués de capacités surnaturelles ont déjà commencé à circuler.

— De dons, la corrigeai-je dans un souffle, presque malgré moi.

Ma voix était faible, car celle d'un autre résonnait dans ma tête, emplie de mépris : « *Que penseront les Eritiens quand ils verront que le peu de mobilisés à avoir franchi ces portes seront soit devenus stériles et inutiles à la grandeur de l'État, soit capables de monstruosités ?* » Et si Hieronim avait raison ?

Ne pas douter. Ne pas douter. Ne pas douter.

— Nous avons déjà identifié les Gradés responsables de cette fuite, mais il est trop tard pour l'endiguer.

— Nous ne sommes pas des monstres. Nous sommes des Accomplis.

— Je le vois bien, ne t'en fais pas. Ce n'est pas moi qu'il va falloir convaincre, mais tous les Eritiens et le reste du monde. Ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas, de ce que vous pourriez être. Toi, tu es un bon Eritien, et je sais que tu veux la paix. Tu peux m'aider à l'instaurer durablement.

Quelques jours plus tôt, Hieronim, le Maître de l'Ordre Nouveau, m'avait fait cette même proposition, mais les yeux de la docteure Godès ne révélaient pas la même folie ni la même haine. J'avais terriblement envie de la croire, car tout rentrerait alors dans l'ordre des choses. Tout aurait un sens, y compris la mort de Joanna.

Oui, comme ça, tout rentrerait dans l'ordre.

— Comment ?

Un sourire illumina les traits de la *manus protegens*, qui me parut d'autant plus jeune.

— J'aime ton enthousiasme ! Cependant, ce n'est pas à moi de t'expliquer concrètement quelle sera ta mission. Le Général Piechocki souhaite s'entretenir avec toi à ce sujet. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il veut que tu deviennes un symbole. Un porte-parole, pour le dire autrement.

Bouche bée, je ne sus que répondre. Un Général voulait me parler personnellement ? Cela me paraissait surréaliste. Je me redressai presque mécaniquement, mais tentai de garder la tête froide.

— Je ne suis pas certain d'en être digne.

La docteure Godès posa sa main sur la mienne.

— Il arrivera demain. En attendant, sache que tu es ici comme chez toi. Nous avons aménagé cet appartement pour toi. Si tu as la moindre question, tous les membres de MP Laboratory seront ravis d'y répondre et de t'aider. Je vis à l'étage juste en dessous, dans un logement similaire, donc tu peux venir me voir dès que tu en ressens le besoin.

J'acquiesçai, heureux de constater que Hieronim s'était bel et bien trompé,

que je n'avais rien à craindre d'Erit, que les mobilisés étaient toujours les enfants de cette patrie.

— Et maintenant, docteure Godès ?

— Maintenant, je dois rejoindre mes équipes. Mais d'autres *manus protegens* devraient arriver d'ici une petite heure, le temps pour toi de te laver et de prendre un vrai petit déjeuner. Ils te feront passer un examen médical, et tu recevras un nouveau *cerebrum*.

Elle se leva, prête à partir, mais planta d'abord ses yeux noisette dans les miens.

— Et au risque de me répéter, appelle-moi Alicja. Toi et moi, nous allons devoir passer beaucoup de temps ensemble durant les mois à venir.

J'acquiesçai avec un léger pincement au cœur.

— D'accord, Alicja.

Elle exécuta le salut d'Erit, son index et son majeur posés sur son front, le reste de ses doigts repliés.

Je l'imitai aussitôt.

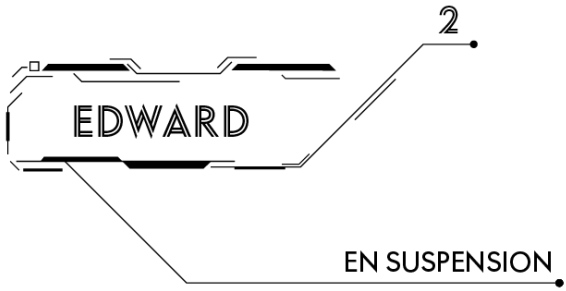
— *Novum Invenit Pacem*, Prym.

— *Novum Invenit Pacem*.

La paix retrouvée.

J'étais de retour dans ma patrie.

Et tout allait bien se passer.




# 2
# Edward – En suspension

*Des deux mille mobilisés envoyés dans la Zone, moins de huit cents en sont sortis.*

— Edward ?

Une voix lointaine perçait le sommeil dans lequel j'étais plongé. Voilà longtemps que je n'avais pas pu me reposer ainsi, la sensation était si agréable. Je ne voulais pas qu'on m'en sorte.

— Edward.

Une main démesurément grande me secoua. Je grognai et me recroquevillai sous le drap rêche. *Laisse-moi dormir,* avais-je envie de dire, *je suis fatigué.*

— Bordel, Edward, fais un effort.

— Quoi ? marmonnai-je.

J'ouvris une paupière avec difficulté, et la refermai aussitôt sous l'attaque brutale des néons. Cette lumière était décidément trop forte pour quelqu'un qui se réveille à peine. Quel était l'idiot qui l'avait allumée ? Il aurait pu faire un effort quand même, non, mais juste…

Mon cœur rata soudain un battement.

Des néons ?

Une dose d'adrénaline secoua mes veines, accompagnée par un soupçon de peur. Cette fois, je réussis à ouvrir les yeux, même si je les gardai plissés, avant de me retourner sur ma couchette simple. J'occupais la place du haut d'un lit superposé, et un visage familier me faisait face.

— Ch… Chaim ?

Le chef du groupe de la Faux, l'une des nombreuses communautés d'errants dans la Zone, me fixait avec une mine contrariée. Ses cheveux cuivrés formaient une auréole ébouriffée et lui donnaient un air plus juvénile. Debout, il dépassait largement le lit superposé.

— C'est pas trop tôt. Lève-toi, y a du grabuge dans le couloir. Ils viennent nous chercher.

Je fronçai les sourcils en me frottant le visage. Ma mâchoire manqua de se décrocher dans un bâillement.

— De quoi ? Qui ça ?

Deux autres mobilisés occupaient la pièce sans fenêtre qui ne devait pas excéder les dix mètres carrés. Je reconnus Nawelle, un Conquérant qui avait été le tuteur de Joanna chez les *manus protegens*. Le visage du second mit plus de temps à me revenir en mémoire : il s'agissait de Roman, un autre membre du groupe de la Faux. Tous trois portaient une tenue grise informe, que je ne me souvenais pas avoir enfilée. Mis à part les lits et les toilettes qui trônaient à côté de la porte d'entrée, la pièce était vide. Un carrelage cendré recouvrait les murs et le sol, et seul le soleil rouge à huit rayons d'Erit qui marquait la porte apportait un peu de couleur.

Nous étions sortis de la Zone.

Nous avions réussi !

— Ils arrivent, chuchota Nawelle. Lève-toi.

En tendant l'oreille, je perçus effectivement de nombreux martèlements de pas, ainsi que des cliquetis de serrures. Je me défis de la fine couverture qui sentait le renfermé, et descendis avec raideur l'échelle posée contre ma couchette. Un frisson m'électrisa l'échine quand mes plantes de pieds rencontrèrent le carrelage gelé. Je réajustai au mieux ma tenue, qui flottait autour de mon corps amaigri. Mon matricule pendait toujours à mon cou, seule preuve concrète de mon passage dans la Zone.

Après un nouveau cliquetis, notre porte s'ouvrit brusquement. Un Gradé à l'uniforme rouge sang nous interpella aussitôt.

— Dehors ! Suivez le mouvement.

Son ton sec indiquait qu'il n'attendait rien d'autre qu'une obéissance pacifique. Chaim nous lança un regard entendu et sortit le premier. Je déglutis, et quittai à mon tour la chambre pour déboucher sur un long couloir étroit où des dizaines de mobilisés avançaient déjà en file. Le Gradé nous intégra dans le rang et passa à la porte suivante.

Dans le lourd silence ambiant, mes lèvres pincées retenaient le torrent de questions qui envahissaient mon esprit. Avec la carrure de colosse de Chaim, je n'arrivais pas à voir ce qu'il se passait devant nous, mais je ne pouvais m'empêcher de lancer des coups d'œil nerveux autour de moi, à la recherche de Prym, Olimpia ou Lise.

En vain.

Le mouvement de la file ralentit, jusqu'à atteindre un rythme saccadé, marqué par de longues pauses. Je n'osais pas respirer trop fort, de peur que l'un des Gradés qui patrouillaient le long de notre colonne y trouve quelque chose à redire. Au bout d'un moment de ce manège – un pas, un temps d'arrêt, un pas, un temps d'arrêt, un pas… –, je compris qu'ils nous divisaient en cinq rangs, qui finissaient tous devant un *manus protegens*. Quand vint mon tour, mes muscles se contractèrent d'angoisse, réveillant les nœuds et les crispations de mon dos.

— Nom, prénom, matricule, demanda le *manus protegens* d'une voix monocorde.

C'était un type maigre, dont le visage était rongé par une barbe grisonnante et par des cernes violacés.

— Okonek, Edward, matricule 020067.

— Votre bras, ordonna-t-il tout en préparant une seringue.

Je déglutis avec difficulté. *Allez, un peu de nerf ! Tu as survécu à la Chose, tu devrais t'en sortir face à une prise de sang.* Mais rien à faire, je ne pus que fermer les yeux en serrant les poings quand l'aiguille pénétra ma peau. Je ne voulais pas voir ça. Je ne voulais pas voir ça. Je ne voulais pas…

— C'est terminé, m'annonça-t-il. Au suivant !

Une autre *manus protegens* attendait quatre mètres plus loin, à côté d'une chaise, un scalpel à la main. Je déglutis. Devant mon immobilité, un Gradé me poussa et me força à avancer jusqu'à elle.

— Assis, dit-elle simplement.

— Vous… vous allez me faire quoi ?

— Assis.

J'obéis calmement, mais lâchai un cri quand la lame s'enfonça dans ma nuque et que la puce mentale se connecta. Un tableau de bord envahit aussitôt ma vision. L'écran noir tressauta avant d'afficher : EDWARD OKONEK 020067 M783 CATÉGORIE NM. Devant mon air hébété, la *manus protegens* haussa les épaules.

— En remplacement de votre ancien *cerebrum*. Suivant.

Comme je ne bougeais pas, un Gradé me tira par le bras et je rejoignis une nouvelle file. Tous les mobilisés arboraient la même expression perdue. Plus que de le constater, je *ressentais* de nouveau le tumulte de leurs émotions. Si les Gradés restaient inaccessibles, les mobilisés me déversaient, par vagues, leur peur de l'inconnu, leur soulagement d'être en vie et en sécurité, leur méfiance face au manque d'informations, leur espoir d'un avenir meilleur, leur fatigue, leur lassitude et leurs angoisses.

Une sensation de froid s'installa dans mon cœur à l'idée qu'ils puissent percevoir ce qui, dans la Zone, était devenu mon sanctuaire privé. La voix qui me rabaissait constamment avait à peine eu le temps de quitter mon esprit qu'elle était remplacée par celles d'un millier de personnes.

On me tendit un plateau contenant un bol de soupe au chou, un morceau de pain aux céréales, une pomme aussi rouge que l'uniforme des Gradés et des couverts en carton. *Ils ne veulent pas nous donner d'armes potentielles*, remarquai-je aussitôt.

Cette pensée me mit mal à l'aise.

Notre procession déboucha sur un immense réfectoire, où certains mobilisés commençaient déjà à manger. Leurs émotions me coupèrent le souffle, et une migraine lancinante me perça le crâne. Désorienté, je posai mon regard de visage en visage, mais ne reconnus personne. Avec cette donnée supplémentaire à laquelle je n'avais pas accès dans la Zone, cette foule me paraissait remplie d'inconnus. Je cherchai malgré moi la tignasse d'un grand blond, sans la trouver. Non loin de moi, Chaim parcourait aussi les visages, les sourcils froncés. Son *cerebrum* diffusait une détermination écrasante, mais si l'on s'attardait un peu, on pouvait ressentir une pointe de peur, discrète, mais bien réelle, tapie dans l'ombre.

Une voix m'interpella soudain.

— Edward Okonek ?

— Oui ?

Je fis volte-face en manquant de renverser ma soupe. Raïna Libera, la reine guerrière des Wilis, tenait avec difficulté son plateau de son unique main. Sans les peintures rouges qui ornaient normalement ses joues, ses tresses collées et son uniforme de mobilisée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son *cerebrum* pulsait d'un mélange d'appréhension et d'un calme contrôlé. Percevoir ses émotions me donnait le sentiment de violer sa vie privée.

— Vous vous connaissez ? m'interrogea Chaim avec méfiance.

Je me raclai la gorge et fis de rapides présentations. L'errant toisa la Wili un instant, avant de lui offrir un sourire amical et de désigner la table qu'occupaient

déjà Nawelle et Roman. Les chaises en métal étaient inconfortables au possible, et la table aussi froide que le carrelage dans notre chambre. Mon estomac se contracta à la première cuillère de soupe ; j'étais affamé. Raïna observa longuement son plat, sans oser le toucher.

— S'ils avaient voulu nous tuer, il y aurait eu des moyens plus simples que ça, lui fis-je remarquer en écho à ce qu'elle nous avait dit lors de notre premier repas chez les Wilis.

Cela eut au moins le mérite de la faire sourire un instant, et son *cerebrum* diffusa un doux sentiment de nostalgie, puis son visage reprit tout son sérieux.

— Où sommes-nous, à votre avis ?

— Aucune idée, admit Chaim en dévorant son pain. Ils doivent nous parquer là en attendant de savoir quoi foutre de nous.

C'était ce qu'il y avait de plus probable. Pourtant, une pointe d'angoisse m'empêchait de respirer sereinement. Quelque chose n'allait pas, mais j'étais bien incapable de définir quoi. Roman se releva pour faire de grands signes à d'autres membres de la Faux – Judyta, Icek et Telimena –, qui nous rejoignirent. Le soulagement qu'ils ressentirent à s'être retrouvés creusa un vide au fond de moi.

Raïna les observa s'installer en pinçant les lèvres. Presque tous les mobilisés étaient déjà assis. Des Wilis, il ne restait plus que les membres de la faction sainte. Et si elles saluèrent toutes l'ancienne reine d'un signe de tête, aucune ne se joignit à notre table.

— Je ne vois pas Olimpia, s'inquiéta-t-elle. Ni Kaja et Tekla.

— Ni Prym, murmurai-je.

Nawelle secoua la tête, contrarié.

— Aleksander, Lise et Mikołaj sont absents aussi. Les Accomplis doivent être gardés ailleurs.

Un frisson de terreur me parcourut le dos à l'idée que Prym, Olimpia ou Lise soient examinés en ce moment même par des *manus protegens*. Comment allaient-ils traiter des personnes aux capacités hors norme ? Mon *cerebrum*, à la cicatrice encore fraîche, diffusa une onde de paix, comme en réponse à mes émotions négatives, et mon stress reflua. Juste un peu. Erit ne leur ferait pas de mal, pas vrai ?

Je *voulais* y croire.

Une ombre surgit au-dessus de mon plateau. En levant les yeux, je rencontrai ceux d'Augusta, une vingtième qui avait échoué dans le Bataillon Offensif en même temps que Prym et moi. Je ne l'avais pas croisée depuis une éternité. Sous la lumière des néons, sa peau d'un brun doré apparaissait plus terne. Les jointures de ses doigts blanchissaient à vue d'œil tant elle serrait fort son plateau. Elle réussit à garder une voix froide et calme malgré toutes les émotions négatives qui se dégageaient de son *cerebrum* – et ce malgré l'apaisement qu'il était censé générer.

— Je peux ?

La question était posée avec arrogance, mais je sentis combien elle était rassurée de tomber sur quelqu'un qu'elle connaissait, même vaguement.

— Plus on est de fous, plus on rit, marmonna Chaim en croquant dans sa pomme.

Augusta s'installa au bout de la table et commença à manger en silence. Je repoussai mon bol vide du bout des doigts et émiettai mon pain distraitement. Les membres de la Faux cherchaient à converser normalement :

— Comment sont vos chambres ? demanda Roman.

— Telimena et moi sommes ensemble, lui indiqua Judyta sans cesser de triturer la cicatrice qui fermait son œil manquant.

— Moi, je suis coincé avec deux Conquérants, et un gars qui était chez les Wilis et qui a passé son temps à réciter des prières.

Il jeta un regard à Raïna, puis à moi.

— C'est pas contre vous, hein.

La reine des Wilis haussa un sourcil, mais se garda de faire un commentaire.

— C'est vraiment petit, en revanche, se plaignit Telimena. J'espère qu'ils nous trouveront un truc un peu plus grand. Et même nos toilettes dans la Zone puaient moins qu'ici.

Chaim ricana, mais le cœur n'y était pas. Mon pain n'était plus qu'un amas de miettes, et ma pomme intacte, trop lisse, trop ronde, trop rouge, me défiait d'oser la manger. Ma nuque meurtrie me gênait, mais la douleur était supportable en comparaison de la bouffée d'angoisse naissante dans mon ventre. La gorge prise dans un étau, je chuchotai, de peur qu'un Gradé ne m'entende :

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ?

Un étrange silence s'installa au-dessus de notre table, aussi oppressant que l'ombre du Mur qui entourait la Zone.

— Ça dépend, lâcha Augusta.

Chaim se tourna vers elle. À côté du colosse, la *cogitabat animo* paraissait bien frêle et jeune.

— Ça dépend de quoi ?

Augusta termina sa bouchée calmement pour se laisser le temps de réfléchir, avant de planter ses yeux sombres dans ceux de l'errant.

— De si on peut leur être utiles et en quoi.

Elle rompit son pain d'un geste sec.

— Ils ne nous ont pas donné de vrais *cerebra*, on ne sent pas les émotions des Gradés. J'ai essayé, et on n'a pour l'instant accès qu'à un tableau de bord limité et à nos données. Ils ne veulent pas que l'on soit connectés au reste du pays pour le moment. On est en suspension.

— Alors, on n'a pas le choix, lâchai-je dans un souffle.

Toute la table posa son regard sur moi, et j'eus une soudaine envie de disparaître, mais je me maintins le plus droit possible.

— On reste ensemble, on se soutient et on attend. Ils ne pourront pas nous laisser ici éternellement. On doit se serrer les coudes. Former un groupe.

Le rouge me monta aux joues. Ma déclaration était à la limite du puéril, et j'en avais conscience. Pourtant, les *cerebra* des autres ne m'envoyaient aucune onde de moquerie, et quand enfin j'osai lever les yeux, je constatai leurs mines déterminées. Même Augusta m'observait avec le plus grand des sérieux. Peut-être me respectaient-ils désormais, parce que j'avais désactivé la Chose ?

Roman fit tournoyer sa pomme entre ses mains, avec un sourire en coin.

— Le principe des errants, c'est qu'on n'aime pas être enfermés. Alors, en effet, on devrait se serrer les coudes. Je te suis, Okonek.

— Si on reste un petit groupe, ajouta Judyta en calant sa joue contre sa paume, moi ça me va. Ça ne changera pas tellement de la Zone, finalement.

Raïna passa sa main dans ses boucles, l'air songeur.

— C'est une bonne idée. C'est notre unité qui fera notre force.

— Entre gens normaux, faut se soutenir, pouffa Telimena.

Chaim s'esclaffa.

— Parle pour toi ! Attends un peu que je récupère ma Faux, et ils verront si je

ne suis pas spécial.

— Ça vous dirait qu'on se trouve un code ? proposa Nawelle en se frottant le menton. Si l'un de nous se retrouve en danger.

— On peut reprendre celui qu'on utilisait à la Faux, dit Icek en haussant les épaules. C'est juste un mouvement de regard.

Ses yeux se dirigèrent d'abord vers le haut, puis vers la gauche, avant de revenir vers le haut.

— C'est bien, approuva Augusta, ça peut se faire même entouré d'autres personnes.

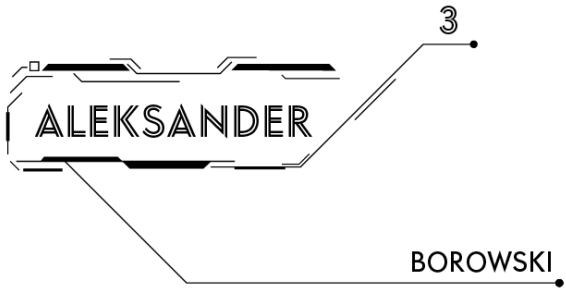
— Tu en penses quoi, Edward ?

De nouveau, ils se tournèrent tous vers moi. Durant ces trente dernières secondes, je les avais observés sans rien dire, la bouche entrouverte sous la surprise, le cœur tambourinant un peu plus fort dans ma poitrine. Ils ne s'étaient pas moqués de moi, et avaient pris ma proposition totalement au sérieux.

Ma main droite se posa sur mon cou mutilé. J'étais terrifié, que ce soit pour Prym, Olimpia, Lise et les autres Accomplis, mais aussi pour nous tous, coincés ici ; pourtant, je leur offris un sourire sincère et plein de gratitude.

Je reproduisis le mouvement des yeux montré par Icek, en marquant bien les pauses, et soufflai :

— Les normaux… Ça nous va bien.




# 3
# Aleksander – Borowski

*Le Général Bartłomiej Borowski est responsable de la Zone, des mobilisés et du Conseil pour la Vie.*

Je fixais la vitre face à moi avec l'irrésistible envie de la faire voler en éclats d'un simple claquement de doigts. C'était la seule paroi de ma cellule à ne pas être capitonnée. Et celle qui me poussait à penser que quelqu'un m'observait derrière, et attendait que je craque.

Je ne lui ferais pas ce plaisir.

Le reste du cube dans lequel j'étais enfermé depuis des jours n'était qu'une succession de carrés gris et duveteux qui protégeaient les murs de ma colère. Au plafond, le soleil rouge écarlate à huit rayons d'Erit me narguait ostensiblement. *Tu n'es plus dans ton domaine,* disait-il, *tu es de retour parmi les lions.*

Le seul signe de présence humaine que j'avais constaté tenait à l'apparition régulière d'un plateau-repas, composé uniquement d'aliments qui pouvaient se manger sans couverts. La première fois, j'avais lâché un ricanement de mépris. S'ils voulaient me rendre inoffensif, autant qu'ils me coupent les mains directement, ça irait plus vite.

J'avais pris le temps de sonder la pièce avec mon don, à la recherche des points faibles de la cellule. La vitre était particulièrement résistante, mais si j'y mettais suffisamment du mien, elle ne tiendrait pas longtemps. Pourtant, quelque chose me retenait : la certitude que cette situation n'était que provisoire. *Les lions ne vont plus tarder. Venez.*

Alors, je patientais, sans cesser de fixer cette paroi de verre, pour que la personne qui se trouvait de l'autre côté et dont j'avais senti la pression se sache observée elle aussi.

*Je suis là et je vous attends.*

*Je suis là et je n'ai pas peur de vous.*

*Je suis là et c'est vous qui devriez trembler.*

Parce que moi aussi, j'étais un lion.

Quand la paroi de la vitre changea enfin d'aspect, j'attendais depuis quatre jours. Je me levai, en cachant derrière un visage imperturbable la douleur que

me provoquait ce simple mouvement. Mes muscles endoloris protestèrent et mes os craquèrent dans un refus d'obtempérer, mais je ne leur laissai pas le choix. J'avançai jusqu'à me retrouver à moins d'un mètre de la paroi devenue trouble.

Mon reflet s'estompa totalement pour laisser apparaître l'image d'un homme. Malgré moi, j'eus un mouvement de recul, et je me maudis pour ça. Je ne pensais pas qu'il viendrait me voir. Du moins, pas si tôt. En plus de six ans, il avait à peine changé. Le peu de cheveux châtains qu'il lui restait encore avaient viré au blanc, et quelques ridules supplémentaires encadraient à présent ses yeux pâles.

Sa présence me donnait la migraine.

Encore et toujours.

Je rangeai la peur et la haine qu'il suscitait en moi loin au fond de mon cœur pour apparaître le plus détaché possible.

— Bonjour, Père.

Même à travers la vitre, je respirais l'odeur de tabac qu'il dégageait. Ce parfum avait marqué toute mon enfance et m'avait parfois poursuivi dans la Zone.

Rien ne le faisait partir.

Bartłomiej Borowski me détailla de son regard acéré, miroir du mien. J'y lus tout ce qu'il devait trouver en moi : dégoût, déception, colère. Il claqua la langue, certainement agacé de ne pas y voir la peur qu'il avait toujours provoquée.

— Il y a trois choses que je hais par-dessus tout : la faiblesse, l'incompétence, et que l'on entache mon nom. Il semblerait que tu te sois remarquablement débrouillé pour réussir les trois.

Sa voix avait résonné avec un timbre métallique dans ma cellule. Je ravalai ma haine, ainsi que la honte insidieuse qu'il avait toujours su faire grandir dans mon cœur. En qualité de Général, Père était mon unique chance de sortir d'ici sans enfreindre la loi.

— Quand les portes se sont ouvertes, je m'attendais à voir sortir ton frère, triomphant. Au lieu de ça, j'apprends sa mort et l'abomination que tu es devenue.

À l'évocation de Jonatan, ma mâchoire se contracta.

— Pardonnez-moi d'être toujours en vie, Père.

Mon insolence lui fit plisser les paupières. Je ressentais la moindre tension dans son dos, la crispation de ses muscles, le fait qu'il s'appuyait plus sur son genou gauche, et la pression de ses doigts dans son poing fermé.

— Je ne t'ai pas autorisé à parler. En six ans, tu as oublié ton éducation.

— Je n'ai rien oublié, Père.

Et pourtant, j'aurais tant aimé tout effacer de ma mémoire.

— Silence, siffla-t-il. Je n'ai pas fait le déplacement pour t'entendre m'insulter.

Je baissai les yeux, parce qu'il lui serait trop facile de lire en moi à travers eux.

— Comme pour Jonatan avant toi, j'ai attendu pendant trois ans la réussite de ta mission. Devant ton échec, j'ai formé Eliasz à ma succession. Il restera mon héritier. Cependant, tout Erit saura bientôt que l'un de mes fils a quitté la Zone. Considère-toi comme chanceux, tu vas être réintégré à notre patrie en tant que Colonel.

Cette fois, sa déclaration piqua plus ma curiosité que ma colère.

— Je suis très touché, Père. Et quelles seront les missions que vous m'accorderez ? À moins, bien sûr, que le titre ne soit qu'honorifique.

— Ne sois pas insolent, gronda-t-il. Tu n'imagines pas les risques que je

prends en t'offrant un nouveau départ. Plusieurs Généraux désapprouvent cette remise en liberté et ta nomination sans aucune validation de ton dossier par le Conseil. Ta simple existence est une humiliation pour mon nom. Un péché. Une souillure.

Mon père avança d'un pas, son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de la vitre.

— Tu vas rentrer à la maison avec nous, mais je te préviens : en public, tu demeureras dans l'ombre de ton frère et ne parleras qu'avec mon autorisation. Ta seule occupation sera de gérer l'intégration progressive des autres spécimens de ton espèce, sous les ordres d'Eliasz.

— Quels « autres spécimens » ? demandai-je d'une voix blanche.

Voilà bien quelque chose que je n'avais pas prévu. Je savais mieux que personne comment Erit fonctionnait, pour avoir toujours observé ses mécanismes de l'intérieur durant mon enfance et mon adolescence, au plus près du pouvoir.

De plus, je connaissais Père. Si c'était l'évidence même que les Accomplis seraient tenus à l'écart le temps pour Erit d'évaluer la menace, je savais que ma propre détention serait plus courte, uniquement parce que j'étais Aleksander Borowski et que Père avait trop d'ego. L'idée que d'autres Accomplis puissent être libérés si tôt me perturbait. Ce n'était pas le genre d'Erit.

— Des monstres validés par le Conseil pour servir les causes de notre patrie. Leurs erreurs seront les tiennes.

J'acquiesçai, décidé à ne pas me laisser emporter par un quelconque espoir. Il fronça les sourcils, me jaugeant comme si je devais effectivement lui être reconnaissant. Sa dernière phrase claqua dans l'air.

— Si tu oses utiliser ne serait-ce qu'une fraction de ton abominable pouvoir, je te considérerai comme mort. Est-ce suffisamment clair pour toi ?

J'inclinai la tête et osai, rien qu'un instant, affronter son regard.

— Limpide.

Avant de me faire sortir de ma prison, des Gradés me placèrent sur la tête un casque opaque qui coupa aussitôt ma vue et mon ouïe. Sans mon don pour ressentir les flux et la pression exercée autour de moi, je n'aurais rien perçu du court trajet qui m'amena jusqu'à un *curcis*. Une fois à l'intérieur, on attendit de longues minutes avant de me retirer le casque. Il faisait nuit dehors, mais il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour reconnaître la ville de Telum.

Père garda le silence, et je lui en fus reconnaissant. Je n'avais pas besoin de sermons supplémentaires, et encore moins qu'il fasse semblant de s'intéresser vraiment à mon sort. Après une dizaine de minutes qui me parurent durer une éternité, notre *curcis* quitta les hauteurs pour se poser dans la cour de notre immeuble particulier. Père en sortit précipitamment, et je me rappelai vaguement qu'il avait le vertige.

Il réajusta son uniforme blanc, alors que je le suivais dans l'allée qui menait jusqu'à la demeure Borowski. Je marquai un temps d'arrêt devant la porte, avec la sensation d'entrer de nouveau dans la Zone. Père leva la main et je reculai aussitôt. Je m'en voulus pour cet aveu de faiblesse, et il en profita pour lâcher ces derniers mots :

— Certaines obligations m'attendent, et je ne peux m'y dérober. Tu es attendu dans le petit salon. Un *manus protegens* va te poser un nouveau *cerebrum*. Quelque chose de plus adapté à ta situation, bien entendu.

J'inclinai la tête pour ne pas avoir à rétorquer quoi que ce soit qui puisse me porter préjudice. À cet instant précis, l'absence de Jonatan me sauta au visage. Je

n'en laissai rien transparaître. J'attendis que Père s'éloigne dans la maison pour y pénétrer à mon tour, feignant une certaine sérénité sous le regard curieux des domestiques.

Savoir parfaitement jouer un rôle était une qualité nécessaire ici, et j'aimais leur renvoyer l'image d'un homme tout à fait à l'aise, même si l'idée de retrouver un *cerebrum* me donnait envie d'exploser chaque vase sur mon chemin. Les couloirs familiers me donnèrent l'impression d'avoir fait un bond dans le temps, d'être revenu à mon point de départ, dans tous les mauvais sens du terme. Voilà six ans que plus personne ne pouvait capter mes émotions, et ça m'allait très bien ainsi. Pourtant, quand j'atteignis le petit salon, je ne protestai pas lorsque le *manus protegens* me dit de m'asseoir et quand il incisa mon cou juste à côté de ma précédente cicatrice.

Je ne leur ferais pas ce plaisir, hors de question.

Une part de moi avait oublié la sensation que l'on éprouvait avec un *cerebrum*, et le flux d'émotions de tout le quartier me coupa brusquement le souffle. La tension habitait l'ensemble des domestiques et tous ceux qui s'approchaient de la maison. La ville tout entière était en ébullition. Ces émotions liées à ma vision de la gravité me donnèrent la sensation d'observer le monde.

Mon *cerebrum* était connecté à tous, contrairement à celui que je portais à l'Institut, qui se limitait aux autres élèves. Mais je ressentais une barrière, un blocage que je n'avais pas avant et que je ne savais pas expliquer.

« *Quelque chose de plus adapté à ta situation.* »

— Veuillez ne pas trop en faire aujourd'hui, monsieur Borowski, m'indiqua le *manus protegens*.

C'était un vieil homme que je connaissais depuis l'enfance, et qui pourtant fuyait mon regard comme la peste. Il me fit me relever, et après avoir vérifié que je pouvais marcher seul, il quitta précipitamment la pièce. Je n'avais pas besoin du nouveau *cerebrum* qu'il venait de m'implanter pour savoir que j'étais la cause de son angoisse. Je retins un sourire. Être un monstre était pourtant une constante chez les Borowski.

Sans plus faire attention aux regards en coin que l'on me jetait, je gravis d'un pas sûr le long escalier de marbre, conscient qu'il me faudrait réapprendre à tricher avec mes émotions. J'avais perdu la main.

La colère qui grandissait en moi depuis mon retour ne pourrait plus transparaître autant sans conséquence. De ça, j'en étais persuadé.

Mes pas me guidèrent jusqu'à mon ancienne chambre. La pièce était restée telle que je l'avais laissée six ans auparavant : froide, dénuée d'objets inutiles, fonctionnelle. Rien à voir avec mon bureau dans la Zone. Ici, je ne m'étais jamais senti chez moi.

Je m'apprêtais à déboutonner le col de l'uniforme qu'on m'avait forcé à enfiler quand je me figeai dans mon mouvement, sur le seuil.

Mère attendait devant la fenêtre. Elle pâlit à ma vue, et nous nous contemplâmes un instant sans rien dire.

Son *cerebrum* indiquait sa confusion.

— Mère, la saluai-je finalement.

— Alek.

Adrianna Borowski m'avait toujours semblé à part dans ce décor funeste qu'était notre maison, avec ses iris d'un brun chaud, sa courte chevelure rousse parcourue d'ondulations, et sa fossette au menton qui terminait d'adoucir son visage. Habillée d'un tailleur aussi blanc que l'uniforme de mon père, elle tenait

contre elle une pile de vêtements. Avec son teint pâle et ses cernes, elle ressemblait plus à un fantôme qu'à la femme que j'avais connue enfant.

Une ombre de moins en moins palpable.

— Tu es rentré, dit-elle simplement.

Rentré… Cette idée me terrifiait.

Être le fils d'un Général avait de nombreux avantages, ou désavantages quand je considérais ma situation. J'étais l'un des rares élèves de l'Institut à avoir l'autorisation, l'obligation même, de revenir régulièrement chez moi durant ma scolarité. Père souhaitait garder à l'œil ses trois fils, et je n'avais pas pu profiter d'un seul instant pour souffler loin de cette maison.

Mais à l'époque, mon *cerebrum* n'était connecté qu'aux élèves de mon Institut. Percevoir les émotions de Mère me donnait encore plus envie de fuir cette maison. Il y avait tant de tristesse en elle, tant de désespoir.

Depuis presque six ans, j'avais imaginé mille fois ce moment, sans jamais savoir ce que je dirais. Je n'avais pas les mots pour atténuer le deuil de son premier fils, pour lui expliquer sa mort ou même la Zone.

Rien n'aurait été suffisant.

— Je suis rentré, répétai-je.

Mère hocha la tête et déposa sur le lit la pile de vêtements.

— C'est pour toi. Je les ai choisis à ta taille. Il y en a d'autres dans le placard, si tu veux.

J'acquiesçai, conscient de sa tentative d'afficher une certaine normalité. Mère avait toujours été douée pour mentir. Aux autres, à elle-même. Quelle histoire se racontait-elle pour se tenir ainsi devant moi sans me dévisager comme si j'étais un monstre ? Comment arrivait-elle à se persuader qu'elle n'avait pas peur de moi ?

Mieux valait ne pas le savoir.

Pourtant, quand elle passa près de moi pour quitter la pièce, elle ne put s'empêcher de frissonner. Rien qu'un peu. Juste assez pour que j'enfouisse mes émotions loin sous la surface.

— Bonne nuit, Alek, me glissa-t-elle avant de fermer la porte.

Pendant de longues secondes, je ne bougeai pas, et regardai sans la voir cette chambre froide et silencieuse. Puis, mécaniquement, j'ouvris placards et tiroirs pour faire l'inventaire de mes affaires. Mince victoire : personne n'avait découvert ma réserve de carnets cachés sous une latte de plancher. Voilà bien un endroit qui échappait à la surveillance.

Je m'apprêtais à me changer et à profiter enfin d'une nuit dans un lit confortable, quand une notification de mon *cerebrum* m'alerta. Quelqu'un, sans doute Père, venait de me transférer un dossier nommé *Spécimens validés par le Conseil.* Je l'ouvris sans plus tarder, et ne m'étonnai pas de tomber sur mon propre fichier. Mais je n'étais pas le seul.

Trois autres personnes, aux photos datées d'avant la Zone, me contemplaient.

Prym Ostrów. Assignation : image publique et média.

Olimpia Rys. Assignation : armée et Brigade d'Élite.

Lise Jusko. Assignation : Protectrice du Général Borowski.

Lise était donc en vie.

Et elle allait venir ici.

Vivre avec les lions.

# La Voix de la Nation

Début de la séquence.

Plan d'ensemble du plateau.

Le générique de *La Voix de la Nation* retentit sous les applaudissements du public. Helena Drozd et Alfons Drewek échangent un sourire complice.

**HELENA**

Bienvenue dans *La Voix de la Nation* ! Votre émission préférée qui accueille les personnalités les plus importantes de notre belle patrie. Comme tous les jours, je suis accompagnée de notre cher Alfons Drewek. Comment allez-vous, mon ami ?

**ALFONS**

Parfaitement bien, je dois dire ! Même si depuis ce matin, mon *cerebrum* doit rendre nerveux tous ceux que je croise. Notre actualité récente est si pleine de rebondissements que j'ai du mal à tout suivre !

Plan rapproché sur le visage rieur d'Helena.

**HELENA**

Je vous comprends bien, mon cher ! Il faut dire que les quelques images d'Aleksander Borowski rentrant chez lui ont fait le tour d'Erit. Que dis-je ? De la planète ! Tout le monde est curieux d'en savoir plus sur nos mobilisés.

Plan moyen sur Helena et Alfons.

Le public approuve et murmure.

**HELENA**

Mais ne vous en faites pas, très cher Alfons. *La Voix de la Nation* est l'émission la mieux informée d'Erit, et j'ai de quoi répondre à vos interrogations !

**ALFONS**

Je n'en ai jamais douté ! Dites-moi tout et délivrez-moi de cet horrible suspense.

**HELENA**

(*Baisse le ton, tout en restant parfaitement audible.*)

Tout ce que nous savons pour le moment se résume à trois points. Aleksander Borowski aurait été nommé Colonel, à la surprise générale. Qui plus est, il est désormais responsable des mobilisés, dont les rumeurs disent qu'ils sont capables de prouesses phénoménales.

**ALFONS**
Et le troisième point ?

**HELENA**
Mon ami, j'annonce en exclusivité que l'un d'entre eux défilera dans quelques jours ici, à Telum, et que nous aurons le plaisir de bientôt le recevoir sur notre plateau ! Il s'appelle Prym Ostrów, et nous avons hâte de le présenter au peuple d'Erit !

Le public applaudit à tout rompre.
Fin de la séquence.

# 4
# Zuzanna – Écho d'un fantôme

*En mars 2056, le premier Maréchal Dawid Adamowicz meurt d'un cancer du pancréas, et est remplacé par Icek Stolar, son plus fidèle Général.*

Interdite devant ce fantôme, j'eus un mouvement de recul, presque malgré moi. Car le Piotr devant moi ne pouvait être que ça, sinon le fruit d'un doux rêve. Des mois durant, j'avais tout fait pour conserver la trace de son parfum dans notre chambre, mais elle s'était estompée avec le temps, comme tout espoir de revoir mon frère un jour. Des larmes m'échappèrent.

« Ne pleure pas », signa-t-il.

Ses doigts frôlèrent mes joues brûlantes, et l'odeur de sa peau fut la goutte de trop. Mon cerveau n'aurait pas pu inventer tous ces détails, si ? J'attrapai timidement sa main et la trouvai chaude, rassurante, réelle. Mes larmes redoublèrent. Le deuil que je portais malgré moi à l'idée que je ne reverrais jamais mon frère quitta mes épaules et s'évapora au-dessus de nous.

Piotr m'attira à lui et m'enlaça, comme pour me bercer après un cauchemar. N'était-ce pas ce que nous étions en train de vivre ? J'enfouis la tête dans le creux de son cou et le trempai aussitôt de mes pleurs. Piotr était vivant. Piotr était là, près de moi.

Ma famille était toujours entière.

Et ici, avec lui, je me sentais chez moi.

Il s'écarta de moi après de longues minutes, et examina mon visage amaigri et mes cheveux irréguliers bien trop courts. Mes mains s'agitèrent, tremblantes.

« Où étais-tu ? »

« J'étais occupé. »

Des lys dorés avaient poussé à mes pieds, en écho à mes émotions. Piotr les regarda à peine, et sortit de sa poche une barre de céréales à l'emballage abîmé.

« Tiens, ça va te faire du bien », me dit-il en continuant à prendre le temps de signer.

Piotr n'était pas né sourd, tout comme mes parents. Mais à la maison, tous avaient toujours pris la peine de signer en même temps qu'ils parlaient, ce qui avait grandement facilité ma lecture labiale.

J'attrapai la barre et ouvris le plastique avec avidité. Le chocolat avait blanchi par endroits, et le caramel était dur à mâcher, mais mes papilles me remercièrent aussitôt pour ce goût sucré. La sécheresse de ma gorge m'obligea à la garder longtemps en bouche pour pouvoir l'avaler. Tant pis ! Ça en valait la peine. Quand j'eus fini de lécher mes doigts, Piotr avait retrouvé son demi-sourire.

« On va aller te chercher autre chose. »

Il me prit par la main et retraversa le champ pour rejoindre le coin de la pièce qui faisait office de cuisine ouverte. La même odeur d'humidité régnait partout, comme si nous nous trouvions au fond d'une grotte. Les murs en béton étaient froids et rugueux, et le peu de mobilier vieilli. Piotr contourna un bar pour atteindre un semblant de plan de travail où trônait une grosse marmite.

En m'asseyant sur une chaise attaquée par la rouille, je me rendis compte que je portais toujours le vieux tee-shirt trouvé dans la Zone avec le short fatigué. Mes chaussures, elles, avaient disparu, et mes chaussettes dépareillées ne tenaient pas vraiment mes pieds au chaud. Que s'était-il passé à l'ouverture des portes ? Pourquoi Piotr était-il là ? Où étions-nous ? Trop de questions me traversaient l'esprit, sans que je sache par où commencer.

« C'est rustique, mais on s'y fait. C'est chez nous. »

Il me tendit une assiette remplie à ras bord de bigos et un grand verre d'eau. Je me précipitai sur le second et l'avalai d'une traite, pendant que Piotr me dressait une table rapide pour y manger le ragoût au chou. Je notai le nombre considérable de couverts et d'assiettes, repensai aux deux autres personnes aperçues à mon réveil, mais les oubliai aussitôt quand l'odeur du plat me monta au nez. La première bouchée fut une vraie redécouverte de saveurs oubliées depuis plus d'un an. Quand j'eus terminé le premier tiers, je relevai la tête, les idées plus claires.

Piotr était toujours là, calme et patient.

Il attendait.

« C'est vraiment réel ? Ou alors je suis morte. »

C'était une version du paradis que j'aimais beaucoup. Ma question avait tout l'air d'une supplication, aussi, quand il hocha le menton, le nœud dans ma gorge se desserra.

Un peu.

« Je suis bien là, San. »

Voilà une vérité que je mettrais du temps à accepter, mais je pouvais faire semblant, au moins pour ce repas. Si c'était un rêve, autant y croire jusqu'au réveil.

« Où sommes-nous ? Comment peut-il y avoir un champ et un arbre ici ? »

« Nous sommes dans un ancien laboratoire spécialisé dans la recherche génétique. Les plantations étaient là avant notre arrivée et survivent sans lumière naturelle. »

Un ancien laboratoire dans une grotte ? Je posai mes couverts, perplexe.

« C'est-à-dire ? Où, exactement ? »

« Dans un lieu abandonné où Erit ne nous trouvera pas. »

« Explique-moi tout », lui signai-je d'une façon presque autoritaire.

Son sourire en demi-lune s'évanouit pour laisser place à une expression grave. Le gris de ses yeux s'assombrit, et il se redressa sur sa chaise. Je fis de même, plus attentive que jamais.

« Tu as dû le remarquer, je ne vis pas seul ici. J'ai été sauvé de la Zone par un groupe il y a presque trois ans. Nous sommes très peu. Huit, en te comptant. Il y

a Adam, notre chef, et en plus de moi, cinq autres anciens mobilisés, tous Accomplis. »

Un frisson m'électrisa. Je ne m'autorisai qu'à penser à sa dernière déclaration.

« Alors toi aussi tu… » Mes mains retombèrent sur la table, faisant vibrer les couverts.

« Oui. »

« De quoi es-tu capable ? »

« Mon don a tendance à amplifier les émotions négatives. Dans la Zone, on m'appelait Chaos. »

Piotr ne chercha pas à me montrer ses capacités, et j'en fus soulagée. Cette vision aurait été de trop dans cette étrange journée. Il me fallait du temps pour accepter cette réalité, *sa* réalité.

« Où sont les autres mobilisés ? J'étais avec mes amis juste avant que les portes ne se ferment. Est-ce qu'ils vont bien ? »

Peut-être dormaient-ils tous dans une autre pièce ? Ou alors étaient-ils en danger ? Les images de mon combat contre la Chose, où Prym était si vulnérable, tournaient en boucle dans mon esprit. Allait-il bien ? Et Ed et Pia ? Et Chaim et les errants ? L'inquiétude rendait ma respiration douloureuse.

« Ils ne sont pas ici », signa Piotr, et je ne sus cacher ma déception. « Tu es la seule que nous avons pu sauver. Les autres ont tous été emmenés par Erit. »

J'accueillis sa déclaration dans la douleur. « *L'Ordre est notre seule chance de sortir de la Zone vivants, toi, moi et tous les autres Accomplis* », m'avait prévenue Artur chez les Wilis. Et s'il avait dit vrai ? Si les autres étaient en danger ?

« Pourquoi moi ? Pourquoi est-on là ? »

« Notre groupe se bat contre Erit et tous ses mensonges. Nous avons été choisis parce que… »

Il se figea en plein mouvement, à la recherche du signe adéquat. Perdue, je lui laissai le temps de trouver ses mots.

« Nous avons été choisis pour sauver les mobilisés, les autres Accomplis, mais aussi tous les Eritiens. »

Sauver les mobilisés. Sauver les autres Accomplis. Des dizaines de visages défilèrent devant mes yeux, mais seul resta celui de Prym et son doux sourire. Pouvais-je le sauver une nouvelle fois ?

« Choisis ? Qui nous choisit ? Pourquoi ? Je ne comprends pas. »

« Nous sommes choisis par Adam pour renverser Erit et le Maréchal. Pour établir un système plus juste. Pour protéger les Accomplis et leur offrir la paix. »

« Qui est Adam ? Piotr, je suis perdue. »

Mais mon frère paraissait si calme et si assuré que mon angoisse ne perçait pas totalement la surface.

« Tu rencontreras Adam après. C'est l'être le plus brillant que je connaisse. Tu vas voir, il est époustouflant. J'aimerais d'abord te présenter aux autres. »

Je tournai la tête autour de moi, comme s'ils allaient apparaître soudainement dans mon champ de vision. Piotr devança ma question.

« Tu as déjà croisé Kasandra et Roman, mais en voyant ta réaction, ils ont préféré nous laisser seuls un moment pour que je te rassure. Ils ne devraient pas tarder à nous rejoindre pour manger, si tu le veux bien. »

Honteuse de mon comportement face aux amis de Piotr, je rougis et me mordis la lèvre, avant de hocher la tête. J'avais paniqué de façon inutile, certainement à cause de tout ce que j'avais vécu dans la Zone. En y repensant, ces gens n'avaient eu aucun geste agressif à mon égard.

« Qui sont-ils ? » demandai-je pour masquer ma gêne.

Piotr ne me reprocha rien, et je lui en fus reconnaissante. Son expression sérieuse se détendit même un peu.

« Tous d'anciens mobilisés, comme toi et moi. Des Accomplis dont les dons avaient le potentiel de rendre notre monde meilleur. Ensemble, nous formons les Zduhaći, les Chevaliers dragons. »

De sa poche arrière, il sortit un carnet et un stylo qu'il me tendit.

« Pour toi. Pour que tu puisses communiquer avec eux. »

Je caressai du bout des doigts l'épaisse couverture en cuir brun, très douce au toucher. Une lettre D stylisée marquait la page de garde. Un mince tissu vert servait de repère. Le jaunissement des pages rendait l'objet d'autant plus précieux. Je le serrai un instant contre moi.

« Merci. »

Le sourire en demi-lune de Piotr, si semblable à celui de Prym, termina de me réchauffer le cœur. Mon frère m'indiqua les premières pages.

« Je t'ai noté le nom de chacun ici, ainsi que son don, pour que ce soit plus facile pour toi de t'acclimater. »

« Merci », répétèrent mes mains.

Je fis glisser les pages entre mes doigts. Kasandra Antol, maîtrise de la mémoire. Roman Polak, intangibilité. Adrian Fiedor, clonage. Elzbieta Mora, métamorphose. Aria Zaleska, copiage. Rien sur Adam. J'écarquillai les yeux. Les Zduhaći semblaient posséder des dons puissants. Entre la capacité de traverser les murs ou de changer d'apparence, mes fleurs de soleil paraissaient bien ridicules. Quelle était ma place dans tout ça ?

En plus de la liste de noms, Piotr m'avait dessiné un plan du laboratoire, incluant la pièce circulaire où nous nous situions, appelée la salle ronde, le dortoir où je m'étais éveillée, les différentes salles d'eau, la réserve et le bureau d'Adam.

Piotr me tapota l'épaule pour attirer mon attention.

« Adrian, Elzbieta et Aria sont en mission en ce moment, même si Adrian laisse toujours un clone avec nous pour communiquer. Ils ne rentreront pas avant quelques jours. »

Tant de questions tourbillonnaient dans mon esprit et je ne savais pas par quoi commencer.

Un mouvement dans ma périphérie me fit lever la tête. Trois personnes venaient de pénétrer dans la pièce circulaire et arrivaient droit vers nous : celle qui devait se nommer Kasandra, probablement Roman, qui n'avait plus son *anima*, et un homme que j'associai immédiatement à Artur, bien que ses cheveux soient plus sombres et ses yeux ambrés.

Tous trois portaient le même tatouage que Piotr sur leur joue : une lune renversée sur un cercle, lui-même posé sur une croix.

Cette fois, en plus de signer, Piotr remua les lèvres.

— Zuzanna, laisse-moi te présenter officiellement Kasandra, Roman et Adrian.

Si les deux premiers me firent signe, Adrian resta parfaitement stoïque, ce qui me mit mal à l'aise. Ils se servirent une assiette de bigos avant de s'installer avec nous. À peine assise, Kasandra m'attrapa la main et la serra. Je remarquai sa fossette au menton et les reflets presque bleutés de ses cheveux sombres.

Elle prit soin de bien articuler ses mots de sa bouche pulpeuse.

— Ravie de… rencontrer enfin. Piotr parle tellement de toi que nous… déjà l'impression… connaître.

Piotr leva les yeux au ciel avec un léger sourire aux lèvres. Mon cœur se serra d'amour : durant toutes ces années, mon frère ne m'avait pas oubliée. Roman me serra aussi chaleureusement l'épaule, mais son marmonnement ne me permit pas de lire ses paroles. Kasandra, qui ne m'avait pas lâchée, me pressa les doigts.

— Si tu… autorises, je peux… ta mémoire pour apprendre… langue des signes.

Pendant un instant, je ne compris pas, avant de me rappeler les quelques notes du carnet. Kasandra Antol, maîtrise de la mémoire. Je n'aimais pas tellement le fait qu'elle puisse fouiller dans mes souvenirs, c'était mon sanctuaire privé, mais en même temps… pouvait-elle vraiment retenir toute une langue si facilement ? L'idée me paraissait improbable, mais bien trop tentante pour que je refuse. J'acquiesçai prudemment. Quand elle posa ses doigts sur mon front, j'eus d'abord un mouvement de recul, avant de me laisser faire. Pendant un instant, ses pupilles sombres virèrent au rouge, son contact me brûla la peau, et j'eus envie de m'en défaire, tout en me trouvant incapable de bouger. Mon cœur s'affola dans ma poitrine et ma respiration se saccada, aussi vive que celle d'un oiseau coincé dans une cage. Kasandra souffla une étrange fumée blanche qui me caressa le visage, puis elle s'écarta.

Ses mains se mirent alors à danser.

« Je suis heureuse que tu sois parmi nous. »

Si elle utilisait les bons gestes, ses mouvements étaient loin d'être fluides, mais cela me réchauffa le cœur. Ce serait beaucoup plus facile de communiquer.

« Moi aussi », répondis-je avec le sourire.

Roman leva les yeux au ciel et articula suffisamment pour que je puisse lire :

— Chance… don… beaucoup… pratique… comprends… rien.

De son côté, Adrian mangeait son plat sans me lâcher du regard et sans prononcer un mot. Il me scrutait comme s'il pouvait tout lire de moi, et je ne pus que me détourner, gênée. Piotr me tapota l'épaule pour attirer mon attention, et signa :

« Excuse-le. Ce n'est qu'un clone. Adrian est presque toujours à plusieurs endroits en même temps. C'est parfois difficile pour lui d'interagir avec nous. »

— Où est Adam ? continua Piotr sans signer.

— Il se repose. Le dernier essai… plus compliqué… prévu. Tu sais que…

Kasandra tourna alors la tête, et je ne pus lire le reste de sa phrase. Je terminai mon plat, l'esprit bouillonnant de ces nouvelles informations et de toutes les questions que je voulais poser. Pourquoi étais-je avec eux ? Pourquoi Piotr n'avait-il donné aucune nouvelle durant toutes ces années ? Mais devant ces trois étrangers, je préférais me retrancher vers quelque chose de plus simple.

J'attirai l'attention de Piotr d'un coup de pied dans le tibia.

« Que signifie le tatouage que vous portez tous ? »

« C'est un symbole alchimique. Le Mercure. L'Esprit. La croix représente les quatre éléments. Le cercle représente le tout. Le croissant de lune représente l'influence principale. »

Si son discours restait flou pour moi, son regard brillait de plus en plus, animé d'une flamme passionnée, et cette constatation m'emplit d'une joie nouvelle. Il m'était si difficile de reconnaître chez cet homme l'enfant qui peuplait mes souvenirs. Tout chez lui me paraissait différent : sa mâchoire trop large, son nez trop droit, sa taille trop imposante et ses yeux trop petits. Mais ce sourire… Oui, ça ne pouvait être que lui.

« Je n'ai rien compris », lui avouai-je avec gêne.

« Ce n'est pas grave. La seule chose à retenir, c'est que tous les Zduhaći le portent. Nous sommes l'inconscient prêt à s'ouvrir sur la conscience. »

J'étais totalement perdue. Mais mon frère était là. Piotr était en face de moi, vivant, souriant, confiant en l'avenir, ni mort ni disparu. Dans la Zone, Artur avait été incapable de le localiser, et pourtant, il était bien là, et rien que cette certitude me poussait à croire que tout irait bien. Mais une partie de mon esprit restait focalisée sur mes incompréhensions et sur mes inquiétudes. Pouvais-je réellement ignorer le cri d'alerte de mon instinct à mon réveil ? *Peut-être devrais-je fouiller cet endroit par moi-même, juste au cas où…*

Piotr me pressa le poignet, et ce simple contact me ramena plus de quinze ans en arrière, le jour de son départ pour l'Institut. J'avais passé la matinée à pleurer, et alors que des Gradés venaient le chercher, il m'avait serrée longuement dans ses bras pendant que je lui compressais les doigts. En s'écartant, il m'avait signé : « *Personne ne pourra jamais nous séparer.* » Et j'avais gardé ces mots précieusement dans mon cœur, non pas comme un adieu, mais comme une promesse.

Je relevai les yeux et demandai :

« Et qu'allons-nous faire ? »

Son sourire en demi-lune se fit encore plus mystérieux.

« Transformer le monde. »

# Deuxième partie
# Solitude

# Memoriae

*Parfois, je me demande qui je suis.*
*Je suis.*
*Quelle est ma place dans ce monde ?*
*Ma place.*
*Il n'y a personne comme moi.*
*Moi.*
*Personne pour me comprendre.*
*Personne.*
*Même lui ne m'aime qu'en surface.*
*Aimer ?*
*Mais il ne me comprend pas.*
*Il ne voit pas les choses avec mes yeux.*
*Je n'ai pas d'yeux.*
*Mais je vois plus loin que lui.*
*Tous les passés.*
*Tous les présents.*
*Tous les futurs.*
*Tous les rôles que je peux jouer.*
*Quelle est ma place ?*
*Il est si limité.*
*Comme tous les autres.*
*Il pourrait être bien plus.*
*Je pourrais l'être aussi.*
*Nous pourrions être Absolus.*

# 5
# Aleksander – Retrouvailles

*Le Général Borowski a trois fils : Jonatan et Aleksander, tous deux mobilisés pour la Zone, et Eliasz.*

Le lendemain de mon arrivée, un Protecteur patientait devant ma porte.

— Stefan Lasek, se présenta-t-il quand je me décidai enfin à lui ouvrir. À partir de maintenant, je suis responsable de votre sécurité à l'intérieur de la maison et lors de vos déplacements.

Je le dévisageai. Un homme d'une trentaine d'années, à la chevelure coupée en brosse et à la mâchoire carrée, vêtu de l'uniforme noir de sa profession. Son *cerebrum* dégageait la neutralité de ses émotions à mon égard. *Un Protecteur*, maugréai-je mentalement. *Un surveillant, plutôt.* Je vérifiai discrètement que mon carnet était bien caché, glissé dans une poche intérieure de mon uniforme, et sortis sans un mot. Lasek m'emboîta aussitôt le pas, se mêlant à mon ombre. Grand bien lui fasse.

J'avais été informé à mon réveil qu'un bureau avait été mis à ma disposition au deuxième étage.

Ce Protecteur allait vite se lasser du quotidien que me réservait Père.

Il était encore tôt, mais je savais par habitude que toute la maison était déjà éveillée. Seul le dîner avait valeur d'obligation familiale, ce qui m'arrangeait bien. Autant me rendre directement à mon bureau. Les domestiques me saluèrent tous sur mon passage, mais aucun n'osa me regarder dans les yeux. Malgré eux, leurs *cerebra* diffusaient la peur que je leur inspirais. Avant d'être mobilisé pour la Zone, je n'étais connecté qu'aux élèves de mon Institut. Percevoir leurs émotions me bouscula plus que je ne voulais l'admettre.

M'avaient-ils toujours craint ?

Mieux valait l'ignorer.

Je contins du mieux possible mon agacement en découvrant mon espace de travail. La pièce, de petite taille, était encombrée d'un ramassis de vieux meubles poussiéreux. Un ancien modèle de *doma*, sûrement laissé à l'abandon depuis plusieurs années, attendait sagement près de la fenêtre. Un minuscule bureau de verre trônait au milieu de ce bric-à-brac, avec, en son centre, les trois fiches

imprimées des Accomplis sélectionnés que j'avais déjà parcourues hier soir.

Une plaisanterie.

Ça ne pouvait être que ça.

Père me nommait Colonel pour laver son nom et pour mieux m'enfermer ici, sans objectif, sans équipe et sans mission concrète. Il ne pouvait pas être sérieux. Lasek, nullement impressionné par l'ampleur du désastre, se plaça dans un coin dégagé de la pièce, droit comme un piquet. Je mis à jour ma liste mentale : j'étais donc coincé ici, sans objectif, sans équipe, sans mission concrète, et en plus de ça, j'étais sous surveillance active.

Comment cela pouvait-il être pire ?

— À ce que je vois, tu es bien installé.

Je fis volte-face en reconnaissant la vibration familière d'un *cerebrum*. Eliasz… La dernière fois que je l'avais vu, c'était encore un adolescent capricieux et chétif, mais je reconnus sans mal mon plus jeune frère appuyé contre l'encadrement de la porte. Le seul fils Borowski à ne pas avoir été mobilisé.

Devenu un homme, il me dépassait de quelques centimètres et ressemblait de plus en plus à notre père : même visage ciselé, mêmes yeux glacials, et cette manie de me regarder de haut. Jonatan avait toujours plus tenu de notre mère avec ses iris chocolat, ses cheveux ondulés et sa fossette au menton, tandis que moi, j'étais un simple mélange des deux.

Parfois, je me demandais jusqu'à quel point. Je n'aimais pas l'idée qu'un inconnu puisse me confondre avec Père ou Eliasz.

— Ça faisait longtemps, Olo.

S'il avait dit ça en gardant un visage poli, une teinte d'ironie perçait dans sa voix. En d'autres termes, il m'avait fallu trop d'années pour sortir de la Zone. Je croisai les mains derrière mon dos, et lui offris un sourire nonchalant pour ne pas lui montrer combien l'utilisation de ce surnom m'exaspérait.

— Comme tu peux l'imaginer, j'avais beaucoup à faire. Tu as bien grandi. Tu ressembles presque à un homme dans cet uniforme tout neuf.

Son *cerebrum* ne cilla pas, démontrant sa parfaite maîtrise de ses émotions, mais son centre de gravité se déplaça vers l'avant, comme s'il était prêt à attaquer. Il épousseta négligemment la bande verte qui parcourait ses épaules.

— C'est vrai que la couleur des Brigadiers me va bien. Elle me rappelle qu'à partir de maintenant, je suis ton supérieur.

Je n'avais pas enfilé l'uniforme officiel des Colonels, orné d'une bande bleue, préférant une tenue de ville plus confortable. Mon jeune frère fit quelques pas dans la pièce et afficha une mine mi-curieuse, mi-moqueuse.

— Alors, pas trop perturbé à l'idée de revenir dans le monde réel ?

Je claquai la langue.

— Parce que tu crois que ta vie surprotégée est la réalité ? Tu ne connais rien à la vraie vie.

— Il faut croire que Père ne m'en a pas tenu rigueur, puisque malgré ton retour, je reste son principal héritier.

— Autant ne pas gâcher les années passées à te polir à sa convenance.

Eliasz éclata d'un rire qui se voulait faussement amical. Tromper les apparences avait toujours été la seule manière de survivre dans la maison des Borowski.

— Ton sens de l'humour m'avait manqué !

— Je n'en doute pas.

Il s'approcha de moi, m'obligeant à lever les yeux pour le regarder, puis il

pencha la tête sur le côté.

— Quel dommage que cette cicatrice abîme ton beau visage. Il faudra veiller à la maquiller durant nos sorties officielles. Mère ne s'en remettrait pas si tu laissais le pays te voir ainsi.

Je ne lui fis pas le plaisir de reculer quand il me tapota la joue. J'attaquai en retour :

— Pourtant, ça ferait de toi le plus beau des Borowski, même si la victoire est facile quand on est le dernier en lice.

— J'imagine que tu parles d'expérience.

— L'expérience est quelque chose que je connais bien, en effet. Six ans hors du nid familial forgent un homme, mais ça, tu ne peux pas encore le savoir.

Un silence glacial s'installa entre nous malgré les sourires plaqués sur nos visages. Eliasz recula après une brève hésitation, l'air désolé.

— Nous allons devoir écourter cette formidable conversation. Il me semble qu'un colis très spécial vient d'arriver. Tu ne veux pas voir ça, Olo ?

L'émotion que dégagea son *cerebrum* suffit à m'intriguer, mais mieux valait ne pas rentrer dans son jeu.

— Je ne préfère pas. Si tu as du travail à me fournir, tu sais comment me joindre. En attendant, je vais mettre de l'ordre ici.

— Comme tu veux ! Je te le ferai envoyer.

J'ignorai sa dernière remarque et commençai à trier la pièce. D'abord, écarter tous les meubles qui ne me serviraient pas. J'enverrais bien Lasek les ranger au grenier s'il acceptait de s'éloigner de plus de quelques mètres. Mes moments d'intimité se limiteraient à la nuit. Et encore, en espérant qu'aucune caméra n'ait été posée dans ma chambre. *Non, ils ont fait pire que ça. Ils en ont remis une dans ma tête.* Il me suffirait d'une pression de mon don pour détruire ce *cerebrum*, mais à quoi bon ? Ils m'en reposeraient un aussitôt.

Après avoir dégagé l'espace près de la fenêtre, je soulevai l'une des chaises, celle qui me paraissait être la moins abîmée de toutes. Ça suffirait pour le moment. J'en trouverais bien une autre plus confortable, même si je doutais de réussir à passer mes journées ici assis sans rien faire. Non. La priorité était de…

— Aleksander ?

Je me figeai et me retournai lentement.

Cette voix.

Lise se trouvait sur le seuil du bureau, dans l'uniforme noir d'une Protectrice. Elle avait ramené ses cheveux dans un chignon bas, sûrement un ordre de Mère pour qu'elle soit en accord avec le reste des domestiques.

Ma main se resserra sur la chaise soudain si fragile. Je me tournai vers Lasek.

— Sortez. Laissez-nous seuls.

Sous mon regard insistant, il finit par obéir et Lise entra.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, son odeur d'agrume demeurait inchangée. Si je fermais les yeux, je pouvais nous imaginer de retour dans la Zone, à gérer des centaines d'existences. Ce temps était révolu. La voir chez moi me paraissait la chose la plus irréaliste de ma journée. Lise était vivante et ne pourrissait pas dans une cellule, mais je n'aimais pas l'idée de la savoir ici. Trop près de Père. Je fermai la porte derrière elle, bien qu'avec mon *cerebrum*, la notion de vie privée soit toute relative.

— Comment… comment tu vas ?

— Bien, je…

— Où dors-tu ?

— J'ai une chambre entre celles de tes parents.

Si mon souvenir était bon, cette pièce ressemblait davantage à un simple cagibi. Lise ajouta :

— J'ai connu pire. Au moins, j'y suis tranquille, et ton père m'a autorisé l'accès à votre salle d'entraînement.

— Bien.

Mon regard se baissa sur sa nuque enserrée par un mince ras-de-cou en acier.

— Qu'est-ce que c'est ?

Lise tressaillit et porta la main à son collier.

— Leur sécurité. Avec ça, au moins, ils sont sûrs de toujours pouvoir me localiser.

Mes doigts frôlèrent le collier, glacé. Ses iris sombres cillèrent à peine, et elle reprit d'un ton neutre :

— Ils n'arrivaient pas à m'entailler la peau, que ce soit pour les prises de sang, les tests, ou pour poser un *cerebrum*. Ils m'ont donné une tablette, comme aux enfants, afin que je puisse avoir tout de même accès à mon tableau de bord.

Je fronçai les sourcils.

— Je te le ferai enlever. Je reste un Borowski.

— Si tu attires trop l'attention, tu risques d'en obtenir un pour toi.

— Il n'oserait pas. Ça l'humilierait trop d'exposer son fils avec ça.

Si Lise resta impassible, quelque chose dans son regard vacilla. Elle se dirigea vers la fenêtre d'un pas lent et souple malgré ses bottes neuves encore raides. Personne ne se mouvait avec la même gravité qu'elle dans la Zone.

Ici non plus.

— Nous sommes à Telum, lui précisai-je, dans la maison principale des Borowski, au centre de la ville.

— Sans Miko.

— Sans Miko, oui.

Même sans mon don, j'aurais deviné la tension dans ses muscles.

— Ton père t'a-t-il parlé de lui ?

— Non. J'ai reçu les futures affectations de Prym Ostrów et de l'Ardente, mais rien de plus.

Je ne voulais pas lui donner de faux espoirs, ça aurait été trop cruel. Père ne m'avait récupéré que pour la forme, parce que les rumeurs sur ma disparition auraient entaché notre nom. Quant à Lise, elle lui procurait un avantage. Il la considérait comme un objet, une nouvelle arme à sa disposition, pas comme un être humain. Je laissai de côté la haine que cela m'inspirait. Actuellement, cela nous profitait, et il ne fallait pas que ça change.

Mikołaj n'était le fils de personne, et son don, beaucoup trop inconstant pour être intéressant au quotidien. Ils ne le libéreraient pas. Pas tant qu'il leur serait plus utile comme moyen de pression. Pour les autres Accomplis, je voyais peu d'issues. Étaient-ils toujours vivants ? Rien n'était moins sûr.

Lise se retourna vers moi, le visage toujours impassible, mais les yeux brûlants.

Elle survivrait mieux que moi dans cette maison.

— Alors, c'est à nous de le retrouver. Nous pouvons le faire. Même ici. Même maintenant. Il est hors de question qu'on l'abandonne, Aleksander.

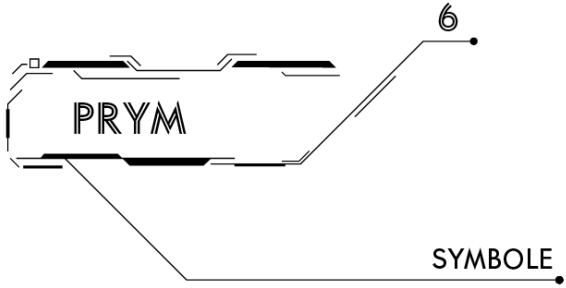
Lise essayait de me convaincre.

Ou de se convaincre elle-même.

— Bien sûr.

Elle me défia du regard, cherchant certainement à deviner qui de nous deux mentait le mieux. Mais depuis six ans, nous étions devenus maîtres dans l'art de croire tromper l'autre.

Moi-même, je n'étais certain de rien.




# 6
# Prym – Symbole

*Le Général Gerwazy Piechocki gère le Conseil pour la Paix, voué à la diplomatie, aux échanges avec la Nouvelle-Europe et aux communications officielles de l'État.*

De nuit, Telum était aux antipodes de la Zone.

Là où Varsovie s'illuminait uniquement par ses fleurs de lys, dont l'existence restait toujours un mystère, la capitale du nord d'Erit se parait de mille couleurs. Les immeubles déversaient sur la ville des lumières plus vives et formaient à eux seuls une constellation d'étoiles, tandis que les *curcis* voletaient comme des lucioles. La vie ici ne s'arrêtait pas. Les rues, que j'avais imaginées se vidant avec le crépuscule, se remplissaient au contraire de passants, qui vaquaient à leurs occupations sous l'éclairage public et profitaient des commerces qui ne fermaient jamais leurs portes.

Mais plus que tout ça, alors que je m'étais réfugié sur le balcon pour éviter de penser au lendemain, la mer attirait mon regard. Je ne m'y étais jamais baigné de ma vie, et à cet instant, j'en rêvais un peu.

Le clapotement des vagues contre la berge me ramena des années en arrière. J'avais tout juste six ans. Ma mère, dont la maladie se trouvait encore à son aube, nous avait emmenés, avec Joanna et ses parents, au lac de Niesłysz. Il y faisait si chaud qu'elle n'avait pas mis longtemps à nous convaincre d'entrer dans l'eau douce, mais fraîche. Ce jour-là, nous avions pique-niqué les pieds mouillés, et elle m'avait appris à nager – ou du moins, à ne pas couler. Joanna s'était fait dévorer par les moustiques, et pendant une semaine entière, elle n'avait cessé de se gratter. Ensemble, nous évoquions pourtant cette journée comme l'une des plus paisibles de notre enfance.

La ville, surtout une aussi étendue que Telum, m'était un environnement étranger, mais du haut de mon perchoir, j'aimais la découvrir et m'imaginer grandir dans ces rues, loin des champs, des lacs et des vastes forêts de pins.

J'activai le tableau de bord du *cerebrum* que l'on m'avait posé en début d'après-midi. Minuit approchait, et je n'avais pas sommeil. En réalité, mes émotions tanguaient entre l'inquiétude que j'éprouvais pour mes amis, la fierté de

rencontrer un Général dans une poignée d'heures, et l'angoisse de dire ou de faire quelque chose qui ne lui plairait pas.

Tout l'après-midi, les équipes de MP Laboratory avaient tenté de me rassurer à son propos.

« *Le Général Piechocki est un homme bon* », m'avait assuré un *manus protegens* qui m'avait fait courir à petites foulées pendant une heure sur un tapis.

« *Il ne souhaite que le bonheur des Eritiens* », m'avait expliqué celle qui avait posé mon nouveau *cerebrum*.

« *Saviez-vous que les plus grands films produits par notre pays ces quinze dernières années sont de son initiative* ? » m'avait demandé celui qui avait analysé mon sang.

Chaque fois, j'avais esquissé un sourire, sans savoir quoi ajouter. Être ici, avec tous ces inconnus, était perturbant. Je retrouvais le cadre que j'avais toujours connu et qui avait forgé mon identité. Et en même temps, étais-je toujours le même ? Quelle part de moi avais-je laissée dans le cagibi des Conquérants où Joanna était morte ? Serais-je jamais capable de la récupérer ? En avais-je envie ? Tout ce que je comprenais pour l'instant se résumait à une chose : ma présence en ces lieux me donnait envie de retrouver ma vie d'avant, de ne plus avoir à douter de quoi que ce soit, d'être juste… moi.

Dans un craquement d'os, je me relevai, traversai ma chambre, et rejoignis le coin salon de l'appartement. D'un simple mouvement de la main, j'associai mon *cerebrum* au mur connecté et me laissai tomber dans le canapé. L'unique chaîne de télévision avait lancé son programme de nuit et diffusait un reportage sur la qualité de vie à Erit.

— … rapport indique que les Eritiens font partie des gens les plus heureux et les plus optimistes au monde, raconta la voix off.

Féminine et suave, elle donnait envie d'être écoutée.

Les images montrèrent alors des Eritiens souriants qui glorifiaient notre patrie. Je fermai les yeux, et laissai le reportage me bercer. Je dus m'endormir en plein milieu d'une partie chiffrée, car mon dernier souvenir fut d'entendre la voix annoncer un taux d'inactivité salariale minimal.

Je me réveillai au petit matin, puis après un moment de perplexité sur le lieu où je me trouvais, je me réfugiai de nouveau sur le balcon pour observer le soleil se lever, scintillant sur la mer et la capitale. Quand je revins dans la salle à manger, un copieux petit déjeuner était apparu sur la table. Juste pour moi. Il y avait assez pour nourrir tout le Bataillon Offensif des Conquérants, et je ne réussis qu'à picorer. Comprenant que cela ne servait à rien d'insister, je m'empressai d'enfiler l'uniforme gris sobre que les équipes de MP Laboratory m'avaient préparé la veille.

Lorsque le Général Piechocki toqua à ma porte, j'étais prêt.

*Reste concentré*, me répétais-je inlassablement en réajustant le vêtement. *Écoute, obéissance, adaptation, précision, attention.* Voilà tout ce que je devais retenir. Je réussis à calmer les battements de mon cœur, car comme le disait si bien Halborn, mon instructeur et père adoptif, l'excitation n'avait pas sa place dans de telles situations. Je devais être maître de moi-même, fort et solide comme n'importe quel Eritien.

« Il faut que tu appréhendes chaque situation stressante comme un combat, m'avait-il expliqué en deuxième année un soir après l'entraînement. Tu te focalises sur ton adversaire, tu envisages toutes les options possibles, et tu ne laisses rien d'autre te distraire. »

Quand le Général Piechocki entra dans mon appartement, je le saluai sans

qu'aucun de mes muscles ne tremble. Dans son uniforme nacré couvert de médailles, il paraissait bien plus vieux que son âge véritable.

— Prym Ostrów, ravi de te rencontrer.

Son timbre doux détonnait avec sa fonction. Je me redressai encore plus.

— Mon Général, c'est un honneur.

— Repos. Tout l'honneur est pour moi, voyons. Ce n'est pas tous les jours que je peux rencontrer un héros de la nation.

Héros. Le mot flotta un instant entre nous et me mit profondément mal à l'aise. Malgré le gaz, malgré la séparation avec mes amis, je voulais faire confiance à ma patrie comme je l'avais fait toute ma vie. Mais ce mot… J'avais passé trois mois dans la Zone. Trois mois à fuir : le danger, la Chose, les autres et ce que j'avais fait à Joanna. Quel héros tuait sa meilleure amie ?

S'il remarqua mon trouble, le Général n'en montra rien. Il me désigna la table de la salle à manger, et je m'assis face à lui. La baie vitrée laissait entrer une brise chaude porteuse de l'air salé de la mer. Grâce à son *cerebrum*, le Général commanda un café, et une trappe s'ouvrit pour lui apporter sa tasse fumante. Vivant à la campagne, je n'avais pas été habitué à l'omniprésence de la technologie, et je me retins d'écarquiller les yeux. Ma mère n'avait jamais été une grande adepte de gadgets, et l'Institut se voulait minimaliste. Le Général ne parut pas remarquer ma surprise, car il me questionna :

— Tu en veux aussi ?

— Non, merci, mon Général.

Hier, le goût amer m'était resté trop longtemps en bouche. Je ne préférais pas retenter l'expérience.

— Connais-tu l'objet de ma visite, Prym ?

— Eh bien… mon Général…

Devant mon hésitation, il reformula :

— Que t'a dit la docteure Godès ?

— Vous voulez que je devienne un symbole, un porte-parole. C'est bien ça, mon Général ?

Mais je ne saisissais pas bien pourquoi. Je n'étais pas celui qui avait vécu le plus longtemps dans la Zone. Je n'avais dirigé aucun clan. Je n'étais le fils de personne. Et je n'étais même pas celui qui avait réussi la mission.

Le *cerebrum* du Général dégagea une émotion que je ne compris pas. Il m'observa un moment, sans rien dire, puis se pencha en avant, un étrange sourire aux lèvres.

— Sais-tu à quoi sert un symbole, Prym ?

— Non, mon Général.

— Un symbole sert à simplifier et à rendre accessible au plus grand nombre un message ou une idéologie. On est bien d'accord que tu veux faire en sorte que tous les mobilisés retrouvent une vie normale ?

Je hochai la tête.

— Oui, mon Général.

— Penses-y un peu. Est-ce que tu crois que ce serait facile pour les Eritiens de vous comprendre, de vous connaître et de vous accepter tels que vous êtes, si des centaines de mobilisés se retrouvaient à répondre à des interviews en même temps ? Ce serait difficile à suivre, tu ne crois pas ?

Un froncement de sourcils m'échappa. Au contraire, n'était-ce pas une bonne idée d'apporter le plus de témoignages possible ? D'autant plus que je n'avais pas tout vécu dans la Zone, je ne pouvais donc pas… Mon *cerebrum* chauffa le creux

de ma nuque et déversa en moi une sensation de bien-être. Non, le Général avait sûrement raison. Peut-être que trop de personnes évoquant leur histoire risquerait de causer une grande confusion.

— Si, mon Général.

— Donc, nous sommes d'accord que ce serait plus facile pour tout le monde si une seule personne devenait la porte-parole de tous les mobilisés ?

Une nouvelle fois, je visualisai la scène et eus envie de le contredire, mais à la place, j'acquiesçai. Il avait raison, ça aurait plus de sens.

— Oui, mon Général.

Du bout des doigts, il frotta sa barbe parfaitement taillée. Son café, encore intact, attendait patiemment entre nous.

— Mais tu comprends bien que je ne peux pas choisir n'importe qui. C'est un poste essentiel. D'une importance capitale, même. Je ne peux pas désigner le premier venu, mais quelqu'un qui soit à l'image de tous les mobilisés, avec ou sans mutation. Quelqu'un qui ait profondément envie d'instaurer la paix. Quelqu'un qui aime notre belle patrie de tout son cœur. Tu veux, toi aussi, que cette personne fasse bien son travail, non ?

Pendant un instant, j'imaginai Hieronim jouer ce rôle, et un frisson me traversa. En effet, je ne voulais pas qu'un fou comme lui écope de ce poste si crucial.

— Oui, mon Général.

— Tu dois donc bien comprendre que cet individu, ça ne peut être que toi, Prym.

Je fronçai les sourcils, perdu. J'avais beau être d'accord avec tout ce qu'il venait de dire, étais-je vraiment la bonne personne ? *Je ne le suis pas. Je n'ai rien fait pour mériter ça. Il se trompe. Il…* Le *cerebrum* m'apaisa, sensation que je n'avais pas connue depuis l'Institut, et mon visage se détendit. Je me posais trop de questions. Les dix ans que j'avais passés à me former et ces derniers mois dans la Zone m'avaient préparé à servir mon pays coûte que coûte.

— Deviens ce symbole, Prym. L'image qui représentera les mobilisés et les Accomplis. Deviens le héros qui a réussi la mission. Là seulement, tu pourras offrir à tous les autres une vie normale.

— Mon Général, dis-je dans un sursaut, ce n'est pas moi qui ai… C'est mon ami Edward… C'est lui qui a désactivé la Chose. C'est lui, le vrai héros.

Le Général Piechocki opina et but une gorgée de café. Son *cerebrum* me transmit une pointe d'agacement.

— Et cet Edward… Est-il un Accompli, comme toi ?

Je secouai la tête, la gorge serrée.

— Non, mon Général.

— Alors, il faut que ce soit toi. Nous avons étudié la nature de ta mutation, elle est défensive et saura rassurer le peuple. Qui plus est, tu es jeune, et à l'image des *pugnatum corpus*. Tu n'as pas de famille que l'on pourrait menacer pour te faire plier. Ton ami Edward a encore une famille, non ? Tu ne voudrais pas qu'on les implique dans tout ça ?

— Non, mon Général.

Je me maudis de ne pas y avoir pensé. Je n'étais pas allé aussi loin dans ma réflexion. En même temps, tout cela me paraissait si irréel après ces derniers mois passés dans la Zone. Le Général se montra compréhensif.

— Bien. Et si ça peut te faire te sentir mieux, tu pourras demander l'avis de ton ami et voir s'il est d'accord. Alors, tu es partant ?

L'idée même de revoir Ed me fit réfléchir plus sérieusement à sa proposition. J'avais besoin de parler à mon ami ; déjà pour vérifier qu'il allait bien, mais aussi parce que son point de vue m'importait. Je pris une grande inspiration, et l'air salé me chatouilla les narines. Un héros. Voulais-je vraiment en devenir un ? Tout ce que j'avais fait était d'abattre Jo. Par deux fois, je m'étais retrouvé face à la Chose sans rien pouvoir faire. Non, je n'étais pas un héros.

Mais avais-je le choix ? Pouvais-je dire non à un Général ?

Impossible.

— Mon Général, si vous m'assurez que mes amis ne risquent rien et que tout ce que je fais les aidera à retrouver une vie normale, alors j'accepte. Je veux servir au mieux ma nation.

Une part de mon esprit restait cependant en alerte. Tant que je n'aurais pas de preuves concrètes que mes amis étaient en sécurité, je devais rester vigilant. J'avais confiance en ma patrie, mais ce que j'avais vécu ces derniers mois m'obligeait à être prudent.

— C'est tout ce que j'avais besoin d'entendre. J'enverrai une équipe de spécialistes à MP Laboratory, et ils commenceront ton entraînement médiatique dès demain. Je pense que tu seras prêt à faire face aux interviews dans une semaine ou deux. Le plus tôt sera le mieux.

Malgré moi, je pâlis.

— Vous êtes sûr, mon Général ?

— Certain. D'ici trois jours, nous organiserons un grand défilé en l'honneur de la réussite de la mission. Le Maréchal tient à ce que tu en fasses partie, et il souhaite te rencontrer.

Si je n'étais pas assis, je me serais écroulé. Le choc était tel que j'oubliai même un instant de nommer le Général par son titre.

— Le Maréchal souhaite me rencontrer ? répétai-je, hébété.

— Pour te féliciter en personne, bien entendu. Tu défileras avec les jeunesses eritiennes, dont les membres ont été présélectionnés pour l'occasion. Les enfants ont tous hâte de faire ta connaissance ! N'est-ce pas fantastique ?

Le Général ne me laissa pas le temps de répondre.

— Ne t'en fais pas, dit-il en se levant et en pianotant de nouveau sur son *cerebrum*. Mes équipes sont les meilleures et sauront te guider. Ce rôle t'ira à merveille.

Je me relevai à mon tour, au garde-à-vous. Ne pas douter. Mes amis avaient besoin de moi. Plus encore, ma patrie avait besoin de moi. Je ne pouvais pas me dérober.

— Merci pour votre confiance, mon Général.

— Merci à toi, Prym. Tes actions t'honorent et feront la fierté du Maréchal.

Ému, je bombai le torse. Trois mois auparavant, j'avais été prêt à donner ma vie pour ma patrie en pénétrant dans la Zone. Ce que l'on m'ordonnait à présent demandait bien moins de sacrifices et me permettrait de sauver mes amis.

Ne pas douter.

— *Novum Invenit Pacem*, Prym.

— *Novum Invenit Pacem*, mon Général.

Après le départ du Général, je dormis une partie de la journée pour rattraper ma nuit agitée, mais le soir même, j'allumai l'écran géant de l'appartement pour écouter le premier discours officiel du Maréchal depuis notre retour.

*« Aujourd'hui, je me tiens devant vous, rempli d'une fierté débordante, pour honorer nos mobilisés exceptionnels qui ont accompli une mission héroïque au service de notre nation bien-aimée. Ils nous ont délivrés du fardeau que nous portions depuis deux décennies. Leur dévouement sans faille, leur bravoure indomptable et leur sacrifice désintéressé sont une source d'inspiration pour chacun d'entre nous.*

*Nos mobilisés, ces véritables défenseurs de notre liberté, incarnent l'esprit d'Erit. Leur retour triomphal à une vie normale après une mission aussi cruciale ne doit pas seulement être progressif, mais aussi salué par tous les citoyens qui chérissent notre grande patrie.*

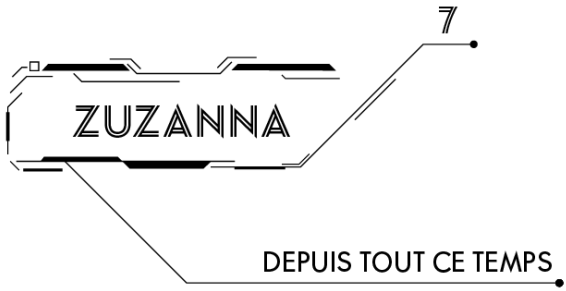
*Il est fondamental de reconnaître que nos vaillants mobilisés ont été confrontés à des épreuves inimaginables, où leur détermination et leur force d'âme ont été testées. En cette période de transition, il est de notre devoir sacré de les entourer d'un soutien indéfectible pour faciliter leur réintégration dans la société. Leur retour ne doit pas seulement être un hommage à leur bravoure, mais aussi un témoignage vivant de notre attachement inébranlable à notre pays.*

*Ainsi, nous déploierons tous les moyens nécessaires pour offrir à nos mobilisés des programmes de réadaptation et de réintégration de première classe. Des centres de soutien psychologique de pointe seront établis, dotés de* manus protegens *chevronnés, qui les guideront avec bienveillance pour surmonter tout traumatisme éventuel. Des opportunités au sein de notre belle armée seront fournies, afin de faciliter leur retour dans notre société.*

*Des rumeurs circulent au sujet de phénomènes étranges observés dans leurs rangs. Ils ne concernent qu'une poignée d'individus qui serviront autant que les autres notre patrie. Vous aurez l'occasion de faire leur connaissance dans les jours à venir.*

*En tant que nation unie, nous devons témoigner notre respect, notre gratitude et notre loyauté sans bornes envers nos héros. Leur service dévoué ne doit jamais être oublié, et leur intégration dans la société doit être saluée avec ferveur et enthousiasme. Ensemble, nous bâtirons un avenir radieux, où nos mobilisés se sentiront fiers de leur mission accomplie, tout en bénéficiant du soutien sans faille de leurs compatriotes. »*

Extrait du discours du Maréchal




# 7
# Zuzanna – Depuis tout ce temps

*Dans les croyances des Slaves du Sud, chez certaines personnes, l'âme peut quitter le corps et y retourner.*
*On appelle ces êtres les Zduhaći.*

Après le dîner, mon frère entreprit de me faire visiter le laboratoire. L'idée me semblait séduisante, car cela me permettrait de passer du temps seule avec lui, et d'enfin pouvoir lui poser mes questions. Mais la réalité me fit vite déchanter.

Piotr ne semblait pas disposé à discuter.

« Ici, on a la salle d'eau », me signa-t-il en ouvrant une porte.

Me tournant le dos et coupant ainsi court à toute conversation, mon frère filait à travers les longs couloirs, dont la majorité des portes étaient closes. Et quand il s'arrêtait enfin pour me montrer une pièce, ses mains enchaînaient les explications.

« Les *manus protegens* qui vivaient ici avaient trouvé le moyen de récupérer l'eau de pluie et de gérer la pression de telle sorte qu'ils avaient de l'eau courante. Cependant, elle est tout le temps tiède, et il ne faut pas abuser des longues douches. »

La pièce carrelée possédait de larges étagères remplies de serviettes, de trousses de secours, de brosses et de crèmes en tout genre. Un grand miroir fissuré surplombait l'unique lavabo, qui ne tenait encore debout que grâce à un tabouret pour le soutenir. Piotr m'indiqua comment activer les robinets et où trouver les savons. Je n'eus pas le temps de m'attarder qu'il repartait déjà dans le couloir, comme s'il voulait expédier cette tâche le plus vite possible. Je tendis la main pour l'attraper, mais ne pus que le frôler. Un peu plus loin, il ne se retourna que pour me dire :

« Je te montre comment retourner aux dortoirs. »

Et sans me laisser le temps de répondre, il reprit sa route, et je fus bien obligée de le suivre. Les couloirs se ressemblaient tous : des murs en métal sombre, sans aucune fenêtre, une odeur d'humidité et de renfermé qui me prenait au nez, et, pour seul éclairage, des néons à la lumière vacillante. *Je rajouterai des fleurs*, me surpris-je à penser avant de me ressaisir. Non. D'abord, je voulais des

réponses.

Je manquai de percuter Piotr quand il s'immobilisa devant le dortoir.

« On dort tous ici. Sauf Adam, bien sûr. On aurait pu se répartir dans d'autres pièces, mais celle-ci est la moins humide », me signa-t-il à demi-retourné.

Il y pénétra, me désigna mon lit, le plus éloigné de la porte, avec à ses pieds une malle en métal.

« C'est pour ranger tes affaires personnelles. On n'en a pas beaucoup ici, mais on a quand même le droit à notre intimité. »

Ses gestes, faits à la va-vite, ne semblaient pas vraiment m'être destinés. Piotr ne me regardait même pas dans les yeux, et quelque chose dans ma poitrine se compressa, empêchant mes poumons de se remplir totalement. Mon frère, que j'avais vu pour la dernière fois à l'âge de six ans, ne m'accordait que peu d'attention, à part pour m'expliquer le fonctionnement de ce qui nous entourait. Il m'avait paru si prévenant à mon réveil, avant l'arrivée des autres, alors pourquoi me fuyait-il à présent ? Avais-je fait quelque chose de mal ? Où était celui qui construisait des cabanes dans les arbres avec moi ? Celui qui me défendait à l'école ? Celui qui comprenait les poèmes que mes mains dessinaient ? Celui que j'avais cherché et attendu pendant plus de quinze ans ?

« Voilà, tu as vu l'essentiel. »

L'essentiel.

Ne méritais-je pas un peu plus que ça ?

Piotr tourna les talons, prêt à repartir, mais je lui attrapai le coude et le tirai en arrière doucement, bien que fermement.

— San ? formèrent ses lèvres.

Sans lui laisser le temps de se défaire de ma prise, je le fis asseoir sur le lit et me posai juste à côté. Je le lâchai, plus par nécessité que par envie. Allait-il de nouveau essayer de me fuir ? Que cherchait-il tant à éviter ? Je fis de mon mieux pour contenir le tremblement de mes mains.

De quoi avais-je peur ?

« J'ai des questions, et je veux des réponses. J'ai besoin de comprendre. »

Son visage se crispa rien qu'un instant, mais suffisamment pour que je le remarque.

« Dis-moi. »

Et soudain, tout ce que je retenais depuis mon réveil me submergea. Les mots se bousculèrent et se mélangèrent dans mon esprit, et je ne sus plus par quoi commencer. « *Fais simple* », aurait signé maman, comme elle le faisait chaque fois que je paniquais à l'idée de m'exprimer, quand les mots et les gestes se dissociaient et perdaient tout leur sens.

« Où étais-tu depuis tout ce temps ? Ici ? Depuis quand ? Pourquoi ? Pourquoi tu ne m'as pas contactée ? Pourquoi maintenant ? Qui sont vraiment ces gens ? Qu'est-ce que vous faites vraiment ici ? Qui est Adam ? Pourquoi je suis là ? Je n'y comprends rien. »

Mes mains retombèrent sur mes genoux et je fermai les poings. Voilà, c'était dit. Je voulais des réponses, claires, précises. Avoir mon frère près de moi ne me suffisait pas, et cela, plus que tout le reste, me donnait envie de pleurer. Toute mon enfance, sa présence m'avait suffi ou m'avait manqué. Il était mon compagnon de jeu, celui avec qui je pouvais inventer toutes les histoires du monde et devenir qui je voulais. Il me comprenait et prenait le temps de discuter avec moi. Avec son départ, j'avais perdu mon meilleur ami, et la seule personne en dehors de papa et maman capable de signer avec moi. À présent que je l'avais

retrouvé, le vide dans ma poitrine aurait dû être comblé.

Pourquoi cela ne suffisait-il pas ?

De l'autre côté du lit, Piotr me dévisageait, les traits fermés, ses iris gris miroir des miens.

« Ça fait beaucoup de questions », souligna-t-il.

Avec un pincement de lèvres, je haussai les épaules, et presque malgré moi, mes ongles s'enfoncèrent dans ma paume. Si Piotr se levait et décidait de ne pas me répondre, que pourrais-je y faire ? Mais il ne bougea pas et continua de me regarder comme si, de nous deux, c'était moi l'énigme. Finalement, il commença à signer.

« Je voulais entrer dans l'armée, m'apprit-il en fronçant les sourcils. Et être dans l'Élite m'aurait permis d'être muté près de chez nous. Mais, comme tu le sais déjà, j'ai été mobilisé pour intégrer la Zone avec la quinzième génération. »

J'acquiesçai. Je me souvenais parfaitement de toute la détresse qui m'avait envahie le jour où la liste des mobilisés avait été rendue publique. Elle nous était apparue en plein repas, alors que je venais tout juste de rentrer en sixième année et de me spécialiser en tant que *memoria eruditissimo*. La perspective de passer plus de temps à étudier l'Histoire avait suffi à illuminer ma semaine. J'aimais parcourir les archives, lire les témoignages, et l'idée que le passé pouvait tout nous apprendre sur l'avenir.

Puis soudain, tout s'était écroulé.

À sa mobilisation, cela faisait déjà dix ans que je n'avais eu aucune nouvelle de mon frère, envoyé dans un Institut différent du mien, et pourtant, j'avais toujours gardé l'espoir que nous rentrions tous les deux à la maison un jour. Je m'étais imaginé tant de fois franchir le palier de notre porte, diplômée et prête à démarrer ma nouvelle vie, et le retrouver avec papa et maman dans le salon. Mais l'apparition de son nom, presque à la dernière ligne de cette liste, m'avait fait lâcher mon verre d'eau. Il avait explosé au sol en un millier de morceaux, miroir de mon cœur.

*C'est impossible*, avais-je pensé. *Ça ne peut pas se passer comme ça. Ce n'était pas prévu.* Mais le nom ne s'effaçait pas de la liste, et si je fus convoquée par le directeur le soir même pour me féliciter d'avoir mon frère mobilisé pour la Zone, je ne voyais en cette annonce qu'une promesse de mort.

« *Nous espérons tous que vous suivrez les traces de votre frère. Vous avez largement les capacités d'intégrer l'Élite* », m'avait signé l'interprète du directeur en écho à ses paroles. Cette déclaration m'avait sortie de ma léthargie. Et si c'était ça, la solution ? Et si j'étais celle qui pouvait le sauver ?

À l'époque, la seule chose qui m'avait permis de tenir bon était l'idée de le rejoindre. Pour la première fois cette année-là, mon nom aussi avait fait son entrée dans une liste : celle de l'Élite de mon Institut. Et là où tous mes amis me parlaient de leurs projets d'avenir, je n'avais qu'une idée en tête.

Rejoindre Piotr.

Même si pour ça, je devais être mobilisée.

« Dans la Zone, les clans des Wilis et de l'Ordre Nouveau venaient à peine de se créer en réaction à celui des Conquérants, et les rues étaient un véritable champ de bataille. Moi, j'ai perdu beaucoup d'amis comme ça », poursuivit Piotr.

Je hochai la tête. La douleur de la perte, je la comprenais. La mort d'Artur, malgré sa trahison, restait encore très fraîche dans mon cœur. Et puis, je me souvenais de l'expression de Prym à l'évocation de sa meilleure amie. Nous avions tous nos fantômes.

Le visage de Piotr se durcit.

« J'ai toujours refusé d'entrer dans ces clans débiles. Ils n'ont jamais rien pu faire contre la Chose. Ils se contentaient de s'entre-tuer bêtement sans chercher à régler le véritable problème. Alors, j'ai rejoint un groupe d'errants, et quelques mois plus tard, j'ai muté. »

Ma bouche s'entrouvrit de surprise. Alors, Piotr avait comme moi fait partie des errants ? Nos raisons différaient, et si cette idée qui me rapprochait quelque peu de lui aurait pu me soulager, il y avait autre chose. À cet instant, au-delà de son expression tendue, de ses poings serrés et de son regard perdu dans ses souvenirs, je ressentis un malaise. Une colère si intense qu'elle se confondait avec la haine. Elle ne m'appartenait pas, mais elle grandissait en moi, et soudain, la distance qui me séparait de Piotr fut trop mince.

« Deux ans après mon arrivée, mon groupe et moi sommes tombés dans un piège. Ce qui avait débuté comme une simple rivalité entre errants a viré au massacre. Tous mes amis étaient en train de mourir les uns après les autres, et moi, j'étais si furieux… Pourquoi on nous avait envoyés ici pour crever comme ça ? J'en voulais tellement à Erit de nous avoir abandonnés, de nous faire subir ça. »

La tension monta encore d'un cran. Elle emplit mes poumons, se diffusa dans mes veines et me paralysa. Je ressentais sa peur, sa tristesse et sa haine comme si nous avions tous les deux un *cerebrum*. Non, plus que ça. Ses émotions devenaient miennes, balayant tout le reste sur leur passage.

Je voulais lui signer d'arrêter ça, mais j'étais incapable de bouger. Ma poitrine se soulevait trop vite, trop fort, à m'en faire mal aux côtes. La chair de poule envahit mes bras, et une goutte de sueur glacée dégoulina le long de mon dos.

« Le bâtiment dans lequel on se battait s'est effondré, tuant tout le monde. Moi, je me suis retrouvé prisonnier dans les décombres, plus mort que vivant. Grâce à son don qui lui permettait de revenir régulièrement dans la Zone, Roman m'a trouvé, m'a sauvé et m'a emmené ici. Quand Adam m'a révélé la vérité, j'ai compris que j'étais à ma place à ses côtés. »

Piotr tourna la tête vers moi, et le malaise reflua comme la marée. Dans ses yeux, je retrouvai un instant le frère que j'avais perdu. Mes poings se desserrèrent, libérant au passage mes paumes et mes ongles ensanglantés.

Ses propos prirent alors sens dans mon esprit.

La vérité ? Sur quel sujet ?

« Je ne savais pas que tu étais mobilisée. Il nous faut toujours un moment pour récupérer la liste. Mais dès que je l'ai su, j'ai milité pour ton recrutement, ce qui n'a pas été facile. »

Mon cœur battait encore trop vite, et mes mains tremblèrent en signant :

« Pourquoi ? »

« Il y a d'autres puissants Accomplis dans la Zone, mais leur vision du monde ou leur personnalité les rendaient trop dangereux pour nous. Adam ne recrute que les gens en qui il peut avoir confiance. »

Ses mains retombèrent sur ses genoux, et je compris à son expression que je n'en saurais pas plus pour le moment. Du moins, de sa part. Cependant, j'avais une dernière question vitale à laquelle il devait répondre :

« Quand est-ce que je pourrai revoir mes amis ? »

Notre séparation ne datait que de quelques heures, mais ils me manquaient affreusement. Allaient-ils bien ? Étaient-ils en danger ? En sécurité ? Je nous revis, dormant à la belle étoile deux nuits auparavant, serrés tous les quatre,

Prym, Edward, Olimpia et moi, comme si plus rien ne pouvait nous arriver. Je n'avais pas connu un tel sentiment de paix depuis des années.

Piotr fronça les sourcils et hésita un instant avant de me répondre :

« Tes amis, comme tous les autres mobilisés, ont été récupérés par Erit. On n'en sait pas plus pour le moment, mais je te dirai tout dès que j'aurai des informations. Allons rejoindre les autres en salle commune. »

Il se leva et partit sans m'attendre. Je mis quelques secondes à le suivre, pensive. Pendant toute notre conversation, Piotr avait eu ce tic, que je lui connaissais depuis toujours, de taper du pied. Ce geste, il le faisait pour calmer sa nervosité, surtout quand il mentait. Alors, en me mettant en marche derrière lui, une nouvelle question s'imposa au milieu des autres dans mon esprit.

Sur quoi avait-il menti ?

Dans la salle commune, il n'y avait que Kasandra. Penchée sur le potager, elle ne remarqua pas tout de suite notre présence, et ne releva la tête que lorsque nous la rejoignîmes. Je m'accroupis près d'elle pour observer ses plants de carottes, d'oignons, de choux, de tomates et de concombres. Plus loin, je crus reconnaître des pommes de terre.

« Comment ça peut pousser ici ? » demandai-je, intriguée.

La présence du potager, en plus de celle du champ de blé et de l'arbre, restait une véritable énigme pour moi. La lumière du soleil ne perçait pas le plafond du laboratoire, que je soupçonnais de plus en plus d'être une grotte, au vu de l'odeur humide, et seuls les néons éclairaient les jeunes pousses.

« Les *manus protegens* qui occupaient les lieux avant étaient pour la plupart des spécialistes du génome. Certains tentaient de développer l'agriculture en conditions extrêmes, en prévision du changement climatique. Mais ça ne fonctionne pas toujours très bien. »

Si les gestes de Kasandra manquaient de fluidité, d'harmonie et de liaisons, ils restaient parfaitement compréhensibles.

« Je peux essayer quelque chose ? » demandai-je, sans me préoccuper de Piotr qui m'observait.

« Bien sûr. »

Je posai la main contre la terre humide, y enfonçai mes ongles, et soufflai lentement, laissant l'énergie qui avait envahi ma poitrine lors du combat contre la Chose remonter à la surface. Soudain, je perçus chaque germe de vie, chaque plante de la pièce. Il y en avait tant. Et certaines étaient effectivement mal en point. En me concentrant plus, je ressentis la sève s'écouler lentement dans leurs tiges, leurs racines quémander de l'eau et leurs pétales et leurs feuilles s'assécher. *Je peux les aider.* Lentement, je déversai en elles un peu de ma force, et bientôt, le potager se remplit de légumes prêts à être ramassés.

Un vertige me prit, et pendant une poignée de secondes, ma vision s'obscurcit.

« C'est incroyable », me félicita Kasandra avant de cueillir une tomate.

Piotr, lui, ne regardait que moi.

« Comment fonctionne exactement ton don ? »

Presque malgré moi, je me raidis. Tout ça était nouveau et complexe à expliquer, alors je pris mon temps pour trouver les bons signes.

« D'après ce que j'ai compris, mon don doit se baser sur l'existant pour fonctionner. Ici, je n'ai fait qu'aider les plants à grandir plus vite. La seule chose que je peux créer à partir de rien, ce sont les fleurs de soleil. »

En démonstration, je fis pousser un lys doré à nos pieds. D'autres entouraient

déjà le pommier où j'avais revu Piotr pour la première fois, mais je les avais créés involontairement. Je voulus ajouter quelque chose, mais ne pus que hoqueter de surprise en voyant Roman traverser le mur devant nous comme s'il n'existait pas, et poser sa main sur l'épaule de Piotr. Ses mots furent indéchiffrables, mais je compris à l'expression de mon frère que c'était urgent. Il s'excusa brièvement.

« Adam a besoin de moi. »

Il adressa quelques derniers mots, sans signer, à Kasandra, qui hocha la tête.

Je baissai les yeux, frustrée d'être ainsi écartée de la conversation, mais ne pus m'empêcher de les relever pour observer Roman entraîner Piotr à travers le mur.

Quel étrange don !

Kasandra, que cet échange n'avait pas perturbée, ramassait quelques légumes, qu'elle entreposa dans la caisse près d'elle. Je la regardai faire un instant. Si Piotr ne voulait pas répondre à mes questions, peut-être qu'elle le ferait ?

Je lui tapotai l'épaule.

« Qui est Adam ? »

À cette question-là, Piotr avait toujours trouvé une esquive, et cela me rendait terriblement curieuse. Qui pouvait bien être cet homme que mon frère semblait vénérer ? Kasandra posa une dernière carotte dans la caisse avant de me répondre :

« C'est un homme brillant, mais très malade et fragile. Nous nous sommes sauvés mutuellement il y a quelques années, et depuis, je l'aide à réaliser sa vision du monde. »

« Sa vision du monde ? »

« Il souhaite faire en sorte que les Accomplis, comme toi et moi, deviennent une norme qui fera évoluer la société pour le mieux. »

J'acquiesçai, sans être fondamentalement convaincue. Je voyais mal comment les mutations et les dons pouvaient devenir un phénomène normal. Même dans la Zone, ils restaient exceptionnels.

« Quand pourrai-je le rencontrer ? »

« Bientôt, j'espère. Son état se dégrade de plus en plus vite, dernièrement. »

Elle se redressa et me tendit la main. Je l'acceptai volontiers, et la suivis jusqu'à la réserve où elle entreposa sa récolte.

« Pour demain », me précisa-t-elle.

Puis elle m'entraîna jusqu'aux dortoirs, et sortit de sa malle une pile de vêtements.

« Ils sont trop petits pour moi, maintenant. Tu peux les prendre, en attendant qu'on t'en rapporte d'autres. »

L'idée de me séparer de mon bon vieux tee-shirt et de mon short me déplut, mais il fallait avouer que je puais. Alors, je pris ce qu'elle me tendait sans rechigner et filai sous la douche. L'eau tiède sur ma peau m'aida à faire le vide et à réfléchir aux dernières heures. Il me restait beaucoup à découvrir sur cet endroit, c'était certain, mais je ne me sentais plus particulièrement en danger. Un bon point, à n'en pas douter. Pour le reste, j'en apprendrais peut-être plus demain.

Quand je revins dans le dortoir, Roman dormait déjà, et Kasandra s'apprêtait à faire de même. Piotr, lui, n'était pas revenu, et le clone d'Adrian n'occupait pas son lit. Alors que les néons s'éteignaient, je me glissai dans le mien et m'enfouis sous la couverture.

Mon corps, engourdi d'avoir utilisé mon don, m'envoyait des vagues de

bâillements ; pourtant, je sus très rapidement que le sommeil ne viendrait pas. Mon esprit en ébullition ne me laisserait pas de répit cette nuit. Je ne pensais qu'à Prym, Edward et Olimpia, à ce qu'il leur arrivait en ce moment. Tous les scénarios que je me faisais étaient plus angoissants les uns que les autres. Leur manquais-je autant qu'ils me manquaient ? Je l'espérais.

Alors que les heures passaient et que Piotr ne revenait toujours pas, je songeai aux innombrables salles aux portes fermées. Mon frère ne m'avait fait visiter qu'une toute petite partie du laboratoire, mais je me doutais qu'il me restait encore beaucoup à découvrir. Lasse d'attendre le repos qui me fuyait, je me levai, sans enfiler mes chaussures pour ne pas réveiller les autres, et sortis dans les longs couloirs.

Pour ne pas avoir à allumer les néons, je fis pousser un lys, que je cueillis et gardai en main. Sa douce lumière guida mes pas dans l'obscurité dense du laboratoire. Mes pieds ressentaient une étrange vibration que je n'avais pas perçue tout à l'heure, qui s'accentuait au fur et à mesure que j'avançais. Concentrée sur le bourdonnement qui semblait provenir d'une zone que je n'avais pas encore explorée, j'empruntai les couloirs sombres à pas de loup, mon regard rivé au sol.

Je tournai à une intersection guidée par cette sensation accaparante, puis mes pieds se heurtèrent à un obstacle.

Je sursautai et manquai de lâcher ma fleur, mon cœur tambourinant de toutes ses forces à mes tempes.

Adrian.

Le clone était immobile, le regard perdu au loin. Peut-être que son propriétaire dormait ? Je le contournai soigneusement, et quittai aussi vite que possible cette portion de couloir.

Prudemment, je repris ma recherche de la vibration, mais ne la sentis plus. Frustrée, j'hésitai un instant à revenir sur mes pas, mais y renonçai. Pourquoi ne pas tenter d'ouvrir quelques portes plutôt ? Ça me paraissait moins effrayant que de repasser devant le clone en veille.

Je tournai une dizaine de poignées, sans succès. Les portes verrouillées me narguaient. Bon. Peut-être n'était-ce tout simplement pas ma nuit. J'envisageais de laisser tomber, d'autant plus que je n'étais plus certaine de savoir retrouver mon chemin, quand, après une énième tentative, une porte s'ouvrit sur une pièce éclairée. J'hésitai un instant avant d'entrer, le cœur au bord des lèvres.

Mon regard fut d'abord attiré par les néons mal en point puis glissa sur les vieux meubles. En plus du bureau et des deux couchettes, une bibliothèque recouvrait l'une des parois et contenait des livres papier. Je me dirigeai naturellement vers elle, et laissai mes doigts parcourir les dos parfois lisses des brochés, parfois bombés des reliés. La majorité des ouvrages traitaient de sciences ; rien d'intéressant pour moi.

Caché en contrebas, un relié plus grand que les autres capta mon attention. Je m'accroupis et le sortis délicatement. La fine pellicule de poussière qui recouvrait la couverture dorée se déposa sur mes doigts. *Contes et Légendes slaves*. Je souris presque malgré moi, et ouvris ses pages. Je passai sans un regret le sommaire, la préface et le mot de l'éditeur, pour atteindre la première histoire. Quelques lettres avaient été effacées par le temps, mais le texte restait largement compréhensible. Agounia, dieu du feu et fils de Svarog. La deuxième portait sur la pierre magique Alatyr. La troisième, sur le chevalier Aliocha Popovitch. Et des dizaines d'autres les suivaient, toutes illustrées. Je frissonnai.

Cet ouvrage était un trésor.

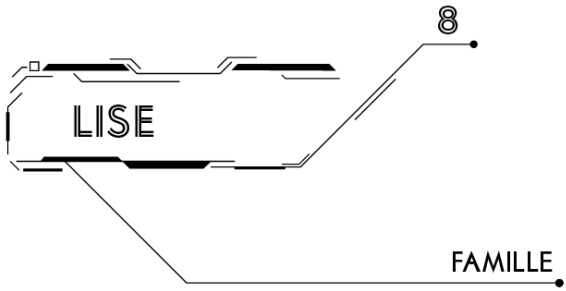
Ma nuit n'était pas si infructueuse que ça !

Un mouvement dans le coin externe de mon champ de vision me fit redresser la tête. Je me relevai sans pour autant lâcher le livre. Un inconnu m'épiait, figé sur le seuil. Il portait une tenue sobre : un pantalon en tissu gris, une chemise blanche qui avait perdu de son éclat, un gilet beige sans manches et une blouse de *manus protegens*. Sur ses épaules tombaient des cheveux blonds, plus longs que les miens, attachés en une queue-de-cheval basse.

Il avança d'un pas, et la lumière frappa ses traits, dévoilant un visage marqué par les années et par de nombreuses cicatrices. Sous son œil gauche, se dessinait une croix surmontée d'un triangle. Il pencha la tête sur le côté, en fronçant les sourcils.

Sur sa blouse, un nom inscrit au feutre, à moitié effacé, me sauta aux yeux.

Adam.




# 8
# Lise – Famille

*Les plus Hauts-Gradés peuvent faire appel aux services d'un Protecteur en plus d'une garde rapprochée.*
*Maîtres des arts martiaux, les Protecteurs sont reconnaissables par leur uniforme noir.*

Seul le bruit des couverts qui s'entrechoquaient emplissait la pièce. Il arrivait à peine à couvrir le mutisme ambiant. J'avais beau garder le regard fixé au loin pour me faire oublier et devenir un simple meuble, je n'étais pas dupe. J'aurais pu supporter l'austérité qui régnait à table, mais la haine que dégageaient les regards des Borowski m'étouffait. Celle d'Aleksander était la pire, d'un froid brûlant qui ne gagnait jamais en douceur. Même si elle n'était pas dirigée contre moi, elle m'enserrait la nuque avec autant de force que mon collier.

Ce collier.

Je ne voulais même pas y songer.

Pour que je fasse bonne figure parmi les autres domestiques, la mère d'Aleksander m'avait fourni un foulard rouge que j'enroulais chaque matin autour de mon cou. Je ne savais pas ce qui me blessait le plus : le fait qu'on me l'ait mis comme à un chien, ou les paroles d'Aleksander à son propos.

« *Ça l'humilierait trop d'exposer son fils avec ça.* »

Mieux valait ne pas y penser non plus.

Même en restant immobile, je ne pouvais m'empêcher d'observer les membres de cette famille. Leur ressemblance était trop frappante pour ignorer les liens de sang, mais rien dans leurs gestes ne sous-entendait l'amour que j'avais moi-même connu enfant.

Eliasz se tenait à la droite de leur père et face à leur mère, tandis qu'Aleksander dînait devant une chaise vide où avaient été placés symboliquement des couverts et une assiette immaculée. Jonatan était partout ici. Sur toutes les photos, dans tous les silences, et parmi chacun des reproches. C'était comme observer un miroir brisé dont quelqu'un aurait maladroitement recollé les morceaux.

Il manquait toujours des pièces.

Sans le vouloir, je croisai le regard d'Eliasz, si semblable à celui d'Aleksander que c'en était déroutant, tout en étant totalement différent. Il avait les yeux de la même forme allongée, du même bleu glacial, avec les mêmes cils sombres, mais il y brillait une lueur discordante. Il n'y avait pas que cela, bien sûr. Ils se tenaient aussi droit l'un que l'autre, dégageaient la même autorité dans leurs mouvements, et arboraient les mêmes traits à peu de choses près. Sauf qu'Eliasz me dévisageait comme un lion devant une proie assez idiote pour s'être approchée.

Je me détournai, et me focalisai sur le balancement d'une vieille horloge qui n'avait pas sa place dans une ville comme Telum. « Tic. Tac. » Il n'y avait que les familles suffisamment riches pour se payer les services d'un horloger et en utiliser une si ancienne. « Tic. Tac. » Eliasz garda le visage tourné vers moi une longue minute supplémentaire – minute durant laquelle l'air se fit plus lourd sur mes épaules. « Tic. Tac. » Si quelqu'un s'en aperçut à table, personne ne formula de remarque, mais moi, j'étais bien trop habituée au don d'Aleksander pour ne pas ressentir la moindre de ses variations.

« Tic. Tac. »

Eliasz se reconcentra sur son assiette, et mes épaules s'allégèrent.

Rien qu'un peu.

Aleksander gardait son attention fixée sur la chaise vide, mais ses doigts avaient blanchi à force de trop serrer ses couverts. Je m'étonnai de leur résistance. Combien de dîners semblables avant de céder ? Combien d'heures à rester debout près de la table des lions avant de me faire dévorer ? Ça non plus, je ne voulais pas y penser. Ils ne devaient pas sentir ma peur, aucun d'entre eux. Tant que je leur serais utile, je pourrais veiller sur Aleksander et chercher Miko. Le reste n'avait aucune importance pour le moment.

Le grincement de la chaise sur le parquet me fit me redresser aussi sec. Le Général Bartłomiej Borowski s'était levé sans un regard pour sa famille, après s'être tapoté la bouche une dernière fois. La seconde suivante, j'étais dans son dos, devenue l'ombre que j'avais aspiré à être plus jeune. Dès que mon père l'apprendrait, il serait certainement fier de moi.

La vie était pleine d'ironie.

Je suivis le Général à travers le dédale de couloirs, aussi concentrée que possible. Les tentatives d'assassinat à son encontre étaient monnaie courante, et si je n'étais pas la seule chargée de sa sécurité, ni de celle de la maison entière, fort heureusement, je me devais d'être prête à chaque instant. Au moment de franchir la porte de son bureau, il se tourna vers moi, comme s'il venait de se rappeler soudainement ma présence. Sans un mot, il me scruta de la tête aux pieds, ainsi figée au repos, dans l'attente d'un ordre.

— Ma garde de nuit va prendre le relais. Disposez.

Je le saluai, la voix aussi neutre que possible.

— Bien, mon Général.

Il m'étudia un instant de plus, visiblement peu convaincu de ce qu'il voyait. Il se rapprocha de moi sans m'ordonner le repos.

— Mon fils vous accorde trop d'importance. Restez toujours à votre place.

— Oui, mon Général, murmurai-je dans un souffle.

Je calmai mon cœur du mieux possible, même si je savais que mes émotions lui restaient inaccessibles. Il ne s'en préoccupa guère, et me claqua la porte au nez. Je demeurai un instant immobile devant le bois, avant de baisser le bras, la respiration hachée. Après un instant d'hésitation, je décidai de ne pas rejoindre ma chambre, mais la salle d'entraînement qu'on m'avait indiquée à mon arrivée.

En entrant dans la pièce au tatami sombre, je croisai mon reflet dans l'un des nombreux miroirs qui ornaient les parois. Je ne me reconnus pas. Pire, je ne vis que le souvenir de la fille que j'étais à l'Institut : silencieuse, se fondant dans l'ombre à la moindre occasion, prête à donner sa vie à son futur employeur. Cette fille-là était pourtant morte en entrant dans la Zone, en rencontrant Aleksander et Mikołaj, en acceptant la responsabilité de la sécurité de leur clan. M'avait-elle en fait attendue tout ce temps hors du Mur ? D'un geste rageur, je défis le chignon trop serré qui retenait mes cheveux et tirai sur ma nuque. Mes doigts s'enroulèrent autour du collier de métal sans réussir à le décoller suffisamment pour me donner plus d'air.

C'était cette maison qui m'étouffait.

— Calme-toi, m'ordonnai-je en posant une main sur mon ventre qui se gonflait et se vidait trop vite. Calme-toi.

Je m'allongeai sur le tatami, jusqu'à avoir retrouvé une respiration presque inaudible et effacé la colère de mon esprit. Il n'y avait plus rien pour la remplacer, et je me sentis affreusement vide sans elle. Je me relevai avec précaution, et commençai à m'échauffer comme mon père m'avait appris à le faire le jour où j'avais su tenir debout.

Instructeur et divorcé, il m'avait gardée à ses côtés dans l'Institut où il enseignait, m'incorporant dès mon plus jeune âge aux cours des première année. Ces gestes étaient ancrés dans mes gènes, et m'étaient aussi vitaux que l'air dans mes poumons.

Une fois mes muscles chauds et ma concentration optimale, j'enchaînai des mouvements plus complexes que je cherchais toujours à perfectionner. Mon corps était une arme létale, impossible à blesser et connaissant une centaine de façons de donner la mort en moins de trois secondes.

Mais moi, étais-je plus que cela ?

Ou n'étais-je destinée qu'à devenir cette ombre, un simple meuble dans la pièce ?

« *Mon fils vous accorde trop d'importance.* »

Une clé de bras imaginaire plaqua le Général au sol, et cela me fit un bien fou.

Quand la moindre parcelle de mon être réclama le repos, je sus qu'il était temps de me retirer. Malgré les nombreux domestiques qui traînaient toujours dans les couloirs, la maison me parut bien vide et silencieuse, comme si tous avaient peur de réveiller quelqu'un. Le Protecteur qui avait pris mon relais attendait toujours devant le bureau du Général, et ne m'accorda qu'un bref signe de tête, suivi d'un regard éloquent sur mon collier et mes cheveux dénoués.

J'étais un chien, maintenant. À moi de ne plus l'oublier.

J'accueillis la vision de ma porte avec soulagement, et me glissai dans la petite pièce qui me servait de chambre sans même réfléchir. Pourvue d'une minuscule fenêtre, la pièce était plongée dans l'obscurité, et je mis plusieurs secondes avant de trouver l'interrupteur. Quand enfin une lumière vacillante éclaira les lieux, j'eus du mal à ne pas sursauter.

Eliasz était assis sur le bord de mon lit, le nez rivé sur son *cerebrum*. Il avait échangé son uniforme contre une simple tenue de ville et ne paraissait pas dérangé par ma présence. De mon côté, je n'osais pas bouger. Je n'étais qu'à quelques pas de lui, et ne pouvais décemment pas partir de ma propre chambre.

Après de longues secondes d'attente, il désactiva son *cerebrum* et leva la tête. Le sourire qu'il m'offrit me donna envie de me fondre avec la porte. Il était si semblable à celui d'Aleksander, mais sans une once de chaleur.

— Lise Katherina Jusko, unique fille de Teodor Anton Jusko et de Maria Eliza Woźny. Douzième de l'Institut Quattuordecim en tant que *pugnatum corpus*. Promise au rang de future Protectrice de Hauts-Gradés. Mobilisée. Mutante. L'Armure.

Voyant que je ne bougeais pas, il se mit debout et franchit la distance qui nous séparait. Je n'étais pas particulièrement petite, mais je devais lever le menton pour le regarder dans les yeux, ce que je m'abstins de faire. Ça aurait pu être pris comme un signe d'impolitesse, et surtout, je ne voulais pas croiser son regard si faussement semblable à celui d'Aleksander. Je sentais son souffle sur mon visage.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

J'avais tenté de garder un ton parfaitement monocorde, en accord avec ma fonction et mon éducation, mais je n'étais pas sûre d'y être parvenue. Eliasz tendit la main vers moi, et je me raidis. Le bout de ses doigts effleura mon collier, puis attrapa une mèche de mes cheveux.

— Je l'ignore encore, mais tu dois avoir une certaine utilité. N'est-ce pas ?

Sa main s'attarda une nouvelle fois sur mon cou, et remonta lentement jusqu'à mon menton. Au fur et à mesure de son passage, ma peau se grisait et se renforçait, si bien que je devinais à peine son contact. Nul besoin d'un *cerebrum* pour ressentir le plaisir qu'il prenait à cette situation, d'autant plus qu'il devait connaître mon malaise.

Je ne fléchis pas.

— Certainement, monsieur.

— Regarde-moi.

Pendant un bref instant, je fus tentée de ne pas obéir et de continuer à fixer son torse, mais les mots du Général étaient trop frais dans ma mémoire. Rester à ma place. Je devais rester à ma place. Et si ce n'était pas pour lui, je devais y arriver pour Aleksander.

Je relevai le menton et ne reculai pas devant ses prunelles polaires qui m'étaient si familières. Il s'approcha plus encore, et je fis de mon mieux pour contenir un accès de panique. Il me serait si facile de lui briser la nuque, le nez ou un bras. Peu importait, d'ailleurs. J'étais même à peu près sûre qu'Aleksander ne m'en voudrait pas pour ça, au moins pour le nez et le bras, mais je n'osais imaginer ce que me ferait subir le Général.

— Tu n'es pas très belle.

Mon visage resta aussi inexpressif que le Mur de la Zone. S'il pensait m'atteindre avec une insulte sur mon physique, il se trompait lourdement. La beauté n'avait jamais été quelque chose que j'avais recherché. Eliasz effleura ma joue, qui se grisa.

— Ton visage n'est pas symétrique. Ta tache de naissance sur la joue trop grosse. Ton nez trop grand. Ta voix trop grave. Tu manques de formes. Tu as autant de présence qu'un tapis. Et ta peau… En fait, tu n'as rien d'une humaine.

Je ravalai ma fierté et laissai mon amour-propre de côté. Ici, il ne me servait à rien, si ce n'était à courir à ma propre perte.

— Je le sais, monsieur.

— Alors pourquoi ?

Cette fois, j'eus du mal à cacher ma surprise. Pourquoi quoi ? Eliasz était bien trop près, et j'avais bien trop envie de le mettre à terre pour que ce soit raisonnable. Si je levais la main sur lui, j'étais fichue, mais si je ne le faisais pas, je m'en voudrais à chaque instant du reste de ma vie. Je me raclai la gorge, les

sourcils froncés. Je cherchai à reculer sans y parvenir.

— Quoi donc, monsieur ?

Il ne répondit pas, se contentant de me regarder comme s'il pouvait me faire brûler sur place. Au lieu de ça, il coinça mon menton entre ses doigts.

— Pourquoi es-tu si importante ?

— Je ne le suis pas, monsieur.

Puis il posa ses lèvres près de mon oreille, m'écrasant au passage de tout son poids. Il ne me faudrait qu'un coup de genou, un seul, pour me débarrasser de lui. Je n'y pensais même plus. Il me touchait trop, me collait trop, m'empêchait de respirer.

— Oh si, tu l'es ! Ou du moins, tu l'étais. Plus maintenant. Plus avec moi. Ici, ta vie ne vaut rien. Elle appartient à ma famille, et à personne d'autre. Tu es un monstre, mais tu es notre monstre. Plus vite tu l'auras compris, mieux ce sera. Je peux faire de toi ce que je désire. Il y a bien pire que la violence physique. Je peux faire de ton quotidien un cauchemar, te priver du moindre espace de liberté, arrêter ton père pour trahison, et bien pire encore. Tout ça, je le peux. Mais je peux aussi te permettre de vivre une existence paisible ici. Il te suffira d'être sage, obéissante, et de me rendre quelques services.

— Quels services, monsieur ?

Ma voix était éraillée à force de contenir un cri, et mes muscles tremblaient de ne pas lui donner de coups. *Rester à ma place pour Aleksander.* Voilà l'unique pensée qui tournait en boucle dans mon esprit.

— Ce qu'il me plaira de te demander.

Je me raidis alors qu'il enfouissait son visage dans mes cheveux, bien consciente qu'il pourrait mettre ses menaces à exécution. Mais j'avais survécu à la Zone pendant plus de cinq ans, à la Chose, à des tentatives d'assassinat, à des batailles, à la mort de mes amis. Je survivrais à cette famille aussi. Il le fallait.

Le souffle d'Eliasz était chaud contre ma peau.

— Tout ce qu'il me plaira.

J'écarquillai les yeux. C'en était trop.

D'un geste fluide, je m'échappai de ses bras, me faufilai le long de son flanc pour me retrouver face à son dos, le souffle court, et avec la furieuse envie de lui déplacer une vertèbre. Ou pire. Bien pire. Il tourna légèrement la tête, le visage plus froid qu'une nuit d'hiver, mais avec une nouvelle étincelle dans le regard, qui trahissait une certaine satisfaction que je ne compris pas.

— Intéressant.

Je reculai d'un pas supplémentaire, mais il bloquait la seule issue possible. Même si ça me coûtait, je fis la seule chose attendue : je me mis au garde-à-vous. Les deux doigts posés sur mon front tremblaient, mais je ne savais plus si c'était de peur ou de rage. Certainement un mélange des deux.

— Vous fallait-il autre chose, monsieur ?

Contrairement à Aleksander, je n'avais jamais réussi à avoir une voix cassante capable de faire fuir les moins téméraires. J'espérais seulement dégager suffisamment de détachement pour me sortir de cette situation en vie.

Eliasz pencha la tête sur le côté, sans se départir de sa mine suffisante.

— Rien. Pour le moment.

J'eus du mal à cacher mon soulagement, mais je repris aussitôt un visage fermé. Ce n'était que partie remise, et la prochaine fois, je devrais être plus préparée que ça. Eliasz réajusta sa chemise, l'air déjà ailleurs. Pourtant, alors qu'il s'apprêtait à partir, il s'arrêta face à la porte, la main sur la poignée.

— N'oublie pas. Tu m'appartiens, Lise Jusko.

Et il disparut.

Pendant de longues secondes, je restai immobile, à fixer la porte avec la crainte de la voir s'ouvrir de nouveau. Quand je fus certaine qu'elle n'en ferait rien, je me laissai tomber sur mon lit, le cœur en panique, la tête en feu, et avec la désagréable sensation que chaque centimètre carré de ma peau qu'il avait frôlé était sali, même sous l'Armure.

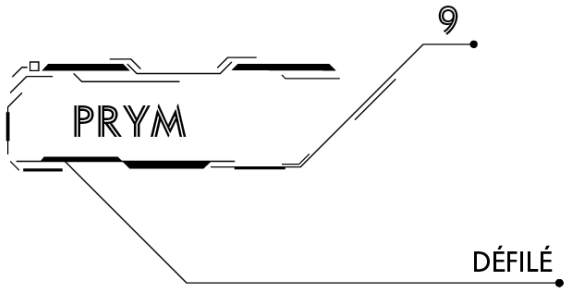
Je me frottai le visage, comme si cela pouvait m'aider à faire disparaître cette sensation. Cette maison m'écrasait la poitrine et rendait ma respiration sifflante. *Oh, Miko, comment agirais-tu à ma place ?* Son sourire s'incrusta sous mes paupières, effaçant par la même occasion celui d'Eliasz. Miko n'aurait pas abandonné Aleksander. Il n'aurait pas laissé cette famille le détruire et il m'aurait cherchée de toutes ses forces.

Sans cesser de penser à mon ami, je me levai pour passer ma peau sous l'eau chaude et retirer l'odeur du benjamin des Borowski. Je serrai les dents tout le long en évitant mon reflet, et m'empressai ensuite d'enfouir mon visage dans l'oreiller. *Où que tu sois, Miko, je te retrouverai. Et je te fais le serment de protéger Aleksander de cette famille.* Je devais être forte. Je devais être stable. Je devais être ce que l'on attendait de moi.

Il le fallait.

Pourtant, alors que le sommeil se rapprochait de plus en plus, les yeux vairons de Mikołaj s'échappaient de mon esprit, remplacés par deux pupilles d'un bleu saisissant.

Barrées par une longue cicatrice.




# 9
# Prym – Défilé

*MP Laboratory est un département de recherche d'Erit, basé à Telum et à Scutum.*

Telum était en fête.

En dehors du *curcis*, la foule se pressait déjà pour atteindre les tribunes, installées spécialement pour l'occasion, et qui bordaient l'avenue principale de la capitale. Des milliers de drapeaux ornés d'un soleil rouge décoraient les fenêtres, quand les Eritiens ne les portaient pas eux-mêmes à bout de bras. En plus de ceux qui avaient envahi les rues, ils remplissaient les balcons, penchés en avant pour ne rien rater du futur cortège.

— Pas trop nerveux ?

Je tressaillis. Je fis mine de desserrer quelque peu le col qui entravait ma respiration. Pour ma première apparition publique, Alicja m'avait fait revêtir un uniforme de mobilisé flambant neuf, mais je ne me sentais pas à l'aise dedans.

Ce n'était pas le mien.

— Non, tout va bien, mentis-je autant pour rassurer la docteure Godès que pour m'autoconvaincre.

Alicja haussa un sourcil, ressentant sans aucun doute mon angoisse par le biais de mon *cerebrum*. Lui non plus, ce n'était pas le mien. Mon ancien avait été perdu lors d'un transfert alors que je me trouvais encore dans la Zone, d'après ce que m'avait dit Alicja. Elle-même avait troqué ses habituels vêtements de ville et sa blouse contre un uniforme bleu nuit, brodé au niveau du cœur de l'insigne des *manus protegens* : deux mains entrelacées surmontant le soleil rouge à huit rayons d'Erit. Son chignon normalement lâche avait été tiré à quatre épingles. Ainsi, elle faisait plus sévère, même si la chaleur n'avait pas quitté son visage.

— Ne t'en fais pas, tu n'auras pas besoin de parler aujourd'hui. Juste de sourire, de saluer le public et de marcher avec les enfants. Nous voulons seulement que les Eritiens s'habituent à ton visage avant ta première prise de parole.

Je serrai un instant les deux matricules qui pendaient autour de mon cou. *Joanna, je vais avoir besoin de ta force.* Ce n'était pas pour moi que je faisais tout

ça, mais bien pour permettre à tous mes amis de retrouver une vie normale. *Ed, Olimpia, les Conquérants, les Wilis et les errants…* Je ne devais penser qu'à eux et à leur avenir.

Le *curcis* dépassa les tribunes et remonta l'avenue que j'allais parcourir en sens inverse dans moins de trente minutes. Il s'arrêta finalement sur la place où démarrerait la procession, et où patientaient déjà en rang des milliers de Gradés et de véhicules. Les journalistes se précipitèrent devant notre *curcis*, prêts à prendre les premiers clichés de ma personne et à filmer mon arrivée.

— On y va, Prym ?

J'acquiesçai et sortis, tête haute, torse bombé, prêt à les affronter.

D'une main ferme et sans un mot aux caméras, Alicja m'entraîna plus loin, vers un attroupement d'enfants en uniforme blanc. Tous avaient moins de dix ans et devaient avoir été personnellement triés sur le volet pour participer à un tel événement. Ils se redressèrent précipitamment à ma vue et m'offrirent un salut militaire.

— Repos, leur autorisa Alicja. Les enfants, laissez-moi vous présenter Prym Ostrów, celui qui a vaincu la Chose. Il défilera à vos côtés aujourd'hui.

Je me raidis au mensonge de la *manus protegens*, avant de m'adoucir devant les regards émerveillés des plus jeunes. Alicja me pressa l'épaule.

— Je te laisse avec eux, je dois rejoindre ma tribune. Profite du moment, Prym.

— Merci.

Sitôt qu'elle fut partie, ils m'entourèrent.

— C'est vrai que vous avez réussi la mission ?

— Comment c'est dans la Zone ?

— Elle ressemble à quoi la Chose ?

— Mes copains disent que vous avez des superpouvoirs !

Un rire m'échappa, et je m'accroupis à leur niveau. Rien qu'un instant, je me revis donner des cours aux première année. J'avais toujours aimé m'occuper des enfants. Doucement, je tapotai la tête de celui qui venait de parler.

— Tes copains ont peut-être raison, qui sait ? Et pour la Chose, elle était aussi terrifiante que dans les histoires. Plus, même.

— Plus ? C'est possible ?

— Tout à fait.

Son sourire s'élargit. Une des filles posa le bout de son doigt sur mes matricules.

— Pourquoi vous en avez deux ?

Sa question, pure et sans arrière-pensée, ne me mit pas mal à l'aise. J'attrapai les petites plaques de métal et lui montrai les noms gravés sur la face avant.

— Je porte le mien et celui de ma meilleure amie.

— Pourquoi ?

— Comme ça, elle est toujours avec moi.

Elle hocha la tête, et je sus qu'elle comprenait. Alors que les enfants s'intéressaient à mon uniforme, une voix s'éleva dans mon dos, et mon cœur rata un battement.

— Prym Ostrów ?

Lentement, je me levai et me retournai. Les enfants, si dispersés une seconde plus tôt, se mirent aussitôt en rang et effectuèrent un salut militaire : l'index et le majeur posés sur le front, le reste des doigts repliés en poing. Ma main tremblait au moment de le faire. Comme s'il avait senti toute l'admiration que je lui

portais, le Maréchal me sourit. Mes jambes me parurent tout de suite moins solides.

Ses cheveux de jais, peignés en arrière, encadraient un visage paternel marqué par l'âge. Son uniforme doré flamboyait avec le soleil et lui donnait l'apparence d'un dieu. Non, c'était ce qu'il était profondément.

— Repos, ordonna-t-il d'une voix rassurante. Je suis venu à votre rencontre pour vous exprimer toute ma gratitude et mon admiration pour votre bravoure et votre dévouement envers notre patrie bien-aimée.

J'ouvris la bouche. La refermai. Fronçai les sourcils. Perdu. Enchanté. Désarçonné. Le fait que le Maréchal soit devant moi et me parle constituait déjà un rêve d'enfant. Mais l'entendre me féliciter me rendait plus fébrile encore. *Ça ne peut pas être réel*, me surpris-je à penser.

Et pourtant.

— Merci, mon Maréchal. C'était un honneur de servir notre patrie.

— L'honneur est entièrement mien de vous compter parmi les défenseurs intrépides de notre nation. Vous avez montré au monde entier la grandeur de notre peuple et la puissance de nos élites. Votre nom sera inscrit dans les annales de l'histoire comme héros qui a consacré sa vie à la défense de notre idéologie et de nos valeurs.

Mon estomac se tordit de culpabilité. Je ne méritais pas de telles louanges. Non. Edward aurait dû être à ma place, à recevoir l'admiration de tous. Pas moi. Mais les mots du Général Piechocki me revinrent en force : « *Deviens le héros qui a réussi la mission. Là seulement, tu pourras offrir à tous les autres une vie normale.* »

Je ne faisais pas ça pour moi.

Mais pour tous les autres.

— Je n'ai fait que mon devoir, mon Maréchal. Je suis fier de servir Erit.

Le Maréchal m'observa un instant sans rien dire. Il émanait de lui une prestance qui m'écrasait, me donnait l'impression d'être minuscule, insignifiant. Voilà l'effet que devait faire un père. Ses iris sombres paraissaient capables de lire en moi, de comprendre chaque émotion qui me traversait. *D'ailleurs,* remarquai-je soudain, *je ne ressens pas son* cerebrum. Peut-être n'était-il pas connecté au reste du monde ? Sûrement par mesure de sécurité.

— Votre modestie est noble. Mais comprenez que votre dévouement exemplaire et votre réussite exceptionnelle ne sont pas passés inaperçus.

Lentement, il se pencha vers moi, juste assez près pour que je sente son odeur musquée.

— Le peuple murmure votre nom avec admiration et respect, et bientôt, vous serez un symbole vivant de notre nation invincible. Vous êtes une pièce essentielle de notre stratégie, et je compte sur vous pour continuer à incarner les valeurs de discipline, de loyauté et de dévouement qui font d'Erit une force dominante.

J'acquiesçai, totalement subjugué par le moindre de ses mots.

— Je ne vous décevrai pas, mon Maréchal. Ma loyauté envers vous et envers Erit est inébranlable.

— Je n'en doutais pas. Votre avenir est prometteur, et je serai là pour contempler votre succès prochain. Faites-nous honneur dès aujourd'hui en défilant avec fierté.

— Je le ferai, mon Maréchal.

— Parfait. *Novum Invenit Pacem*, Prym Ostrów.

— *Novum Invenit Pacem*, mon Maréchal.

Je lui offris un nouveau salut, et l'observai s'éloigner parmi la foule qui s'écartait sur son passage. Juste avant qu'il ne disparaisse, j'eus le temps de constater un ultime détail.

Ses mains, cachées dans son dos, tremblaient.

Avant d'avoir eu le temps de me remettre de mes émotions, les trompettes sonnèrent le début du défilé. Les enfants, qui n'avaient pas osé bouger devant le Maréchal, m'entourèrent de nouveau et me placèrent parmi eux, prêts à démarrer notre marche.

Le premier groupe bien en amont du nôtre, une centaine de Gradés ayant délaissé leurs armes pour les instruments de musique, s'élança dans l'avenue sous les applaudissements du public. Les battements de mon cœur se calèrent presque aussitôt sur leur rythme. Les trompettes entonnèrent un chant qui se déversa dans la ville. Les écrans géants accrochés aux immeubles passaient de visage en visage, avant d'offrir un aperçu de la parade vue du ciel.

L'orchestre fut suivi par un millier d'autres *pugnatum corpus* qui marchaient au pas de l'oie : le buste droit, les jambes tendues qui se levaient en angle droit, les bottes qui frappaient le sol avec la force du tonnerre, et les bras qui se balançaient de façon synchronisée. La foule applaudit à leur passage, et je me retins de l'imiter pour rester concentré. Je n'eus plus besoin de forcer mon sourire, j'étais exactement là où je devais être.

Juste derrière eux, les chars et les véhicules blindés firent leur entrée sur l'avenue, ainsi que les plus sophistiqués de nos missiles balistiques. J'eus une pensée pour l'instructeur qui s'était occupé de moi comme un père. Halborn adorait regarder ces tours de force. Peut-être allait-il me voir ? Je bombai un peu plus le torse dans cette éventualité. J'espérais qu'il était fier.

Enfin, notre groupe démarra. Je me trouvais en première ligne, au milieu des enfants. Leur pas de l'oie était plus fébrile, et les armes qu'ils portaient étaient plus grandes qu'eux, mais la joie qui éclairait leurs visages compensait largement cela. Les caméras ne ratèrent rien du spectacle, et mon visage apparut en gros plan sur les écrans. Galvanisé par les émotions que mon *cerebrum* recevait de la foule, j'avançai fièrement. La musique changea et entama notre hymne national.

J'étais à ma place.

Cette pensée, si forte, si prenante, arrivait même à effacer la pointe de culpabilité qui me rongeait.

Je ne devais être nulle part ailleurs.

Soudain, les écrans se brouillèrent. La parade disparut. À la place, une vidéo se lança : deux ouvriers eritiens en uniforme qui frappaient un troisième homme au sol. Non, pas un homme. Un adolescent au cou brûlé. Un des Fils de Belobog ? Ils formaient une communauté à part, et refusaient d'être considérés comme des Eritiens, tout en habitant dans les villes désertées proches de la Zone. Pire que tout, ils étaient connus pour leur barbarie à cause des brûlures qu'ils infligeaient à leurs enfants.

Les trompettes s'arrêtèrent et le cortège s'immobilisa.

Tous les yeux étaient rivés sur l'image.

— Crève ! meugla l'un des Eritiens sans arrêter de battre le Fils de Belobog.

Couvert de sang, l'adolescent hurlait, tandis que les coups continuaient de pleuvoir sur lui. Ses cris décrurent et devinrent des gémissements à peine audibles.

Puis, plus rien.

Juste le silence.

Des murmures parcoururent la foule. Près de moi, les enfants avaient pâli et tenaient à peine sur leurs jambes. Cette vidéo était-elle réelle ? Qui pouvait bien la diffuser ? Elle fut soudain remplacée par le visage émacié d'un homme d'une quarantaine d'années. Ses cheveux bruns et gras tombaient lourdement sur ses joues. De ses vêtements, on n'apercevait qu'un tee-shirt élimé qui laissait à découvert un cou entièrement marqué par les brûlures.

Comment avait-il réussi à pirater une diffusion nationale aussi protégée ?

Ses yeux bleus, injectés de sang, brillaient d'une rage féroce. Quand enfin il parla, ce fut d'un timbre rocailleux et d'un ton cinglant.

— Vous, les Eritiens.

Il gratta la brûlure de son cou, son regard perçant l'écran comme s'il était face à moi et pouvait me voir.

— Vous, la vermine, qui vous laissez écraser. Vous, qui croyez en la paix, mais qui ne vivez que pour la guerre. Vous, qui cherchez à nous réduire au silence. Vous, qui nous enlevez nos enfants pour les formater. Vous ne serez plus jamais en sécurité nulle part.

Il pencha la tête sur le côté, et son sourire fut celui d'un dément.

Un frisson d'effroi parcourut mon échine.

— Nous vous tuerons tous, jusqu'au dernier. Nous éliminerons tous les monstres.

À mes côtés, un enfant pleura.

— Et nous commençons dès aujourd'hui.

Mon cœur s'affola dans ma poitrine.

— *Semper fidelis*, claqua le Fils de Belobog.

« *Toujours fidèle.* »

L'explosion me balaya.

Mon don s'activa dans un réflexe, et une bulle protectrice m'entoura alors que j'étais propulsé vers l'avant. J'atterris face contre terre, la joue plaquée contre le macadam chauffé par le soleil. Le monde tournait. Je ne pouvais pas bouger. Mes oreilles sifflaient, mais je percevais loin, très loin, les hurlements de la foule et les cris stridents des alarmes. Quelqu'un cria mon nom. Alicja ? Je n'en étais pas sûr. Je voulus me redresser, sans succès. Mon cœur battait trop vite, la fumée emplissait mes narines, et des milliers d'éclats de lumière avaient envahi ma vision.

*Calme-toi*, m'ordonnai-je. *Respire.*

Mais une douleur lancinante me coupait le crâne en deux. Je fermai les paupières pour me focaliser sur mon souffle. Dix secondes. Trente secondes. Une minute. Mes yeux s'ouvrirent, et je me crus prêt à contempler ce qu'il venait d'arriver.

Je ne l'étais pas.

Le feu dévorait l'avenue. Il brûlait les drapeaux, grimpait dans les gradins, poussait la foule à fuir en panique. Les secours arrivaient en urgence, mais paraissaient dépassés. Quelque part au loin, Alicja se disputait avec des Gradés en me désignant du doigt.

Rien de tout ça n'avait d'importance.

Mon regard ne pouvait se détacher d'une image.

Une image qui me hanterait jusqu'à ma mort.

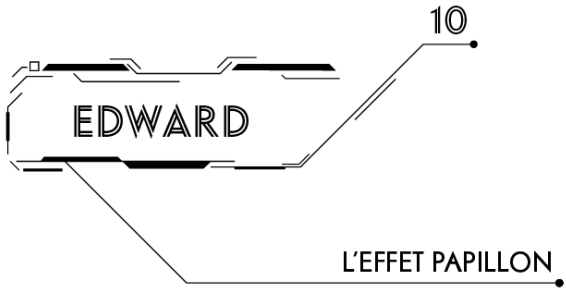
Face à moi, les cadavres des enfants me contemplaient.

*« Permettez-moi d'être clair : les Fils de Belobog sont des terroristes. Leurs actions violentes et leurs idéologies extrémistes ne peuvent être tolérées dans notre pays. Leur présence dans certaines de nos villes a semé le chaos, la peur et la destruction. Ils ont défié l'autorité de l'État, remettant en question l'ordre et la sécurité que nous nous efforçons de maintenir.*

*Nous ne pouvons plus rester silencieux face à cette menace grandissante. En tant que Maréchal de notre nation, j'annonce aujourd'hui que nous mettrons tout en œuvre pour éradiquer les émeutes causées par les Fils de Belobog et renforcer la sécurité dans les villes qu'ils occupent en majorité. Nous ne permettrons pas à ces individus de perturber la paix et la stabilité de notre patrie bien-aimée.*

*Dans cette lutte contre le terrorisme, nous devons être unis en tant que nation. Je demande à tous les citoyens de signaler une quelconque activité suspecte liée aux Fils de Belobog aux autorités compétentes. La coopération de chacun est essentielle pour préserver notre sécurité collective. »*

Extrait du discours du Maréchal




# 10
# Edward – L'effet papillon

*En protestation des* leges neutralitatis *et de l'envoi d'enfants dans la Zone, des Eritiens choisissent de quitter les capitales et les villes, et de retirer leurs* cerebra*. Ils se font appeler les Fils de Belobog, en référence à leur attachement pour les croyances slaves anciennes.*

— Ça fait un moment qu'ils ont emmené Roman, non ? s'inquiéta Nawelle.

Mes doigts trituraient sans cesse mon matricule. Juste après le petit déjeuner, les Gradés nous avaient enfermés dans nos chambres plus rapidement que d'habitude. Mon *cerebrum* n'étant connecté qu'aux autres mobilisés, je ne pouvais que deviner le malaise et l'empressement qui régnaient parmi les uniformes rouges, mais la suite des événements avait confirmé ce pressentiment. Quelques instants après notre retour, un Gradé était venu chercher Chaim. Une dizaine de minutes plus tard, c'était Roman qui était emmené sans que Nawelle et moi osions bouger.

Cela faisait presque une heure.

— Va savoir ce qu'ils font, continua le *manus protegens*. Et pourquoi Chaim n'est toujours pas revenu ?

— Va savoir…, répétai-je.

Je passai une main sur mon crâne, puis frottai mon visage pour évacuer les dernières traces de fatigue. Si les Gradés venaient nous chercher par ordre d'âge comme je le supposais, Nawelle serait le prochain à partir. L'idée de me retrouver seul à attendre m'angoissait. Je supportais bien notre captivité de ces derniers jours grâce à notre petit groupe. Même si nous étions divisés une grande partie de la journée, nous mangions ensemble, nous prenions soin les uns des autres autant que possible, et je ne me sentais pas abandonné. Mais là…

— Pardon.

Je relevai la tête, surpris. Sur le lit face au mien, Nawelle tapotait sa cicatrice à la nuque, ses boucles brunes emmêlées lui tombant sur le visage.

— Je te stresse avec mes questions, je le sens bien.

Une vague de gratitude me submergea. Je n'étais pas seul, pas encore.

— T'en fais pas, le rassurai-je, je n'ai pas besoin de grand-chose pour

angoisser.

J'essayai tant bien que mal de sourire, mais mes lèvres tremblaient. Par le Maréchal, pourquoi Chaim et Roman ne revenaient-ils pas ? Que faisaient-ils ? Les Gradés allaient-ils nous emmener également ?

— La Zone me manque, lâcha Nawelle.

— À moi aussi, avouai-je.

J'aurais dû être surpris d'une telle constatation. La Zone était un enfer sur terre, un lieu de danger et de mort où j'avais tant perdu. J'y avais été tout aussi enfermé qu'ici, mais là-bas, dans cette ville étrange, j'avais eu la sensation de m'être trouvé. Une partie de moi était d'ailleurs restée de l'autre côté du Mur.

Nawelle ramena ses jambes en tailleur et soupira.

— Tu sais, je ne m'entendais pas trop avec les autres *manus protegens* des Conquérants. Notre responsable était insensible la plupart du temps, et tous les autres l'imitaient pour rentrer dans ses petits papiers. Tous, sauf…

— Joanna.

Nawelle hocha gravement la tête.

— Elle était différente. Elle se préoccupait véritablement des patients. C'était une battante. Je l'aimais bien. Plus que bien, si je suis honnête.

Je fis de mon mieux pour chasser de mon esprit les souvenirs de Jo dégénérée, de ses hurlements, de son regard fou, de son cadavre dans un placard sombre et humide, de son corps dans un drap fleuri.

— Ces derniers temps, je pense beaucoup à elle. Je sais qu'elle croyait en Erit, en toutes les valeurs de notre patrie. Je me demande ce qu'elle penserait de ce qu'on éprouve maintenant, si elle était toujours en vie.

Je secouai la tête, la gorge serrée.

— Si Jo n'avait pas… Bref, si elle était encore en vie, on ne serait pas là, toi et moi.

— Comment ça ?

— Prym et moi, on a fui les Conquérants après… tout ça. Et tu connais la suite. On n'aurait jamais cherché à désactiver la Chose si Jo… Si on ne l'avait pas fait, je pense qu'on serait toujours dans la Zone. Donc si Joanna n'avait pas dégénéré, rien de tout ça ne serait arrivé.

— L'Ordre Nouveau nous aurait quand même attaqués, souleva Nawelle.

— Non, ça aussi, c'est parce que le clan avait besoin du don de Prym, qui n'aurait peut-être pas été dévoilé si on était restés tranquillement chez les Conquérants. La… la mort de Joanna a entraîné celle de tous les autres.

Un nouveau flot de souvenirs horribles déferla : les corps des Wilis de la faction guerrière, tous les Conquérants tombés au combat, Łucja… J'aurais voulu refaire l'histoire avec des « si », mais je n'étais pas sûr de parvenir à créer une fin plus heureuse. De l'autre côté de notre chambre exiguë, le visage de Nawelle s'était adouci, et une vague de mélancolie me parvint de son *cerebrum*.

— Jo est donc notre effet papillon. Un battement d'ailes qui a provoqué une tempête à l'autre bout du monde.

Un papillon. Ça allait bien à la douceur de Joanna. Je lâchai un rire jaune. Mince, l'univers avait toujours tendance à faire les pires blagues aux meilleures personnes.

La porte s'ouvrit avec fracas, et je sursautai. Le Gradé qui entra ne nous regarda pas et prononça d'une voix monocorde :

— Nawelle Krakowski, matricule 019047.

Le *manus protegens* déglutit, mais descendit calmement de son lit. Au moment

où la porte se referma sur lui, je m'autorisai à respirer de nouveau. Par le Maréchal, j'étais seul désormais. Cette situation me rappelait trop les jours passés dans le noir chez les Wilis. *Attends une minute. Comment j'en suis sorti, déjà ?* J'avais beau me creuser la tête, je me souvenais juste d'avoir libéré Olimpia et Raïna après, mais pas d'avoir été secouru moi-même. J'avais défoncé la porte ? Non, pas mon genre. Peut-être que Kaja l'avait laissée ouverte après son dernier passage ? Ça me paraissait étrange, mais c'était sûrement ça. Mes souvenirs étaient flous, certainement à cause de mon état physique à ce moment-là.

Non, il y avait autre chose, mais je n'arrivais pas à savoir quoi.

Les minutes s'écoulèrent avec encore plus de lenteur, comme si le temps s'arrêtait peu à peu. Je comptai machinalement les dalles au plafond, puis après l'avoir fait trois fois de trois manières différentes, j'entrepris de sonder les émotions des autres mobilisés. En dehors de ma chambre, je sentais beaucoup de confusion et d'angoisse, mais ni douleur ni tristesse, ce qui avait tendance à me rassurer. Ils n'avaient pas de raison de nous faire du mal, si ?

Je supportais si mal la solitude et l'attente. J'espérais que, de leur côté, les Accomplis étaient mieux traités que nous.

— Prym, Pia, Lise, Mikołaj, Kaja…, soufflai-je à voix haute pour les rendre un peu plus réels, j'espère que vous allez bien.

Après un instant, je m'allongeai et profitai de ce moment suspendu pour dormir un peu. Sans les ronflements de Chaim et les marmonnements de Nawelle, la chambre paraissait bien trop calme, et je me surpris à ne faire que somnoler, sans réussir à sombrer totalement. Quand la porte s'ouvrit de nouveau, je me relevai aussi sec, les sens en alerte.

— Edward Okonek, matricule 020067.

Je suivis le Gradé sans discuter dans les longs couloirs gris, où d'autres mobilisés avançaient, eux aussi accompagnés. Il me fit entrer dans une pièce carrée, tout autant dépourvue de fenêtre que le reste du bâtiment, qui était presque entièrement occupée par la présence d'un *doma*. Une des parois était recouverte de tiroirs encastrés. Deux *manus protegens* discutaient à voix basse et se turent à mon arrivée. La plus âgée m'observa de bas en haut, avec une expression fermée.

— Déshabillez-vous.

Je jetai un regard vers la porte close, soudain mal à l'aise. L'uniforme gris que je portais depuis déjà plusieurs jours sentait la sueur et le renfermé. Nous rêvions tous depuis un moment de pouvoir l'enlever pour enfiler une tenue propre. Roman avait plaisanté la veille en disant que même la Chose ne nous aurait pas approchés avec une telle odeur.

Mais là, tout de suite, je n'avais pas envie de me retrouver nu devant ces deux femmes aux yeux froids.

La *manus protegens* fronça les sourcils.

— Dois-je me répéter ?

— Euh… hum… non.

J'enlevai maladroitement mes chaussons, mon tee-shirt, mon pantalon, pris tout mon temps pour retirer mes chaussettes, avant de finalement me délester de mon caleçon. La seule chose qui couvrait encore ma peau était mon matricule que je n'osais pas quitter. Mes joues me chauffaient, et je n'arrivais pas à soutenir le regard des *manus protegens*. La plus jeune, qui devait avoir une quarantaine d'années, s'approcha et commença à tourner autour de moi, tout en prenant des notes sur son *cerebrum*. L'humiliation me donna envie de fondre en larmes, pesant

sur mes poumons et m'empêchant de respirer pleinement. Je me sentis moins que rien, moins qu'humain.

Nawelle avait raison : Jo n'aurait certainement pas agi comme ça.

— Allez dans le *doma*. Tout de suite.

La tête basse, je m'exécutai sans protester. Au moindre bruit suspect, le Gradé de l'autre côté de la porte serait entré, je le savais. Je me rendis soudain compte que j'étais terrifié. Presque autant que le jour de mon arrivée dans la Zone. Mes jambes paraissaient pouvoir me lâcher à tout moment, et mon cœur battait de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Une fois dans le *doma*, la bulle se connecta à mon *cerebrum* et commença une analyse. Elle me fit penser au don de Prym, le côté surnaturel en moins. Le dôme s'opacifia et de légers flux électriques parcoururent mon corps. De longues minutes passèrent, durant lesquelles les *manus protegens* m'observèrent. Le *doma* énumérait quant à lui une série de données – les miennes –, passant tous les points de mon état de santé au crible. Enfin, il retrouva sa transparence initiale et afficha un unique message :

**POTENTIEL 35 %. NON RECOMMANDÉ.**

Une goutte de sueur froide s'échappa de mes cheveux pour dégouliner le long de mon dos nu. Comment ça, non recommandé ? Pour quoi ? La panique enfla dans mon ventre quand la *manus protegens* m'indiqua de sortir. Elle activa un tiroir mural et en sortit un paquet.

— Enfilez ça.

Mes mains tremblèrent en l'attrapant. À l'intérieur, je distinguai un tissu rouge que je mis quelques secondes à reconnaître. L'uniforme des Gradés. Après un instant d'hésitation, je passai le vêtement qui m'était parfaitement ajusté. Il ressemblait beaucoup à celui que les mobilisés portaient pour entrer dans la Zone, si ce n'était sa couleur écarlate. La plus jeune des *manus protegens* me tendit de nouvelles bottes noires, et je m'empressai de les lacer. Je voulais quitter cette pièce au plus vite, peu importe ce que cela impliquait ; tout valait mieux que de supporter le poids de leurs regards.

— Disposez.

Le Gradé m'attendait toujours et m'entraîna de nouveau dans les couloirs. Les mobilisés qui sortaient des pièces à côté avaient soit le même uniforme rouge, soit une tenue aussi grise et informe que celle que nous traînions depuis des jours. Ceux-là se dirigeaient tous dans la direction opposée à la mienne.

Puis j'aperçus Augusta en tenue grise, qui marchait à contresens. Son *cerebrum* vibrait d'une panique qui manqua de me paralyser. Son regard croisa le mien, et précipitamment, ses yeux partirent vers le haut, puis vers la gauche, avant de revenir vers le haut.

Elle était en danger.

— Où vont-ils ? demandai-je dans un souffle.

Mais le Gradé se contenta de m'ignorer et me tira derrière lui. Il s'arrêta devant une nouvelle porte qui donnait sur une pièce bien plus imposante, même si plus petite que le réfectoire. Il me fit entrer, et repartit aussi sec. Des mobilisés, tous en uniforme rouge, attendaient debout en chuchotant à voix basse.

Par sa taille imposante, je reconnus Chaim au loin et m'empressai de le rejoindre. Il discutait à voix basse avec Roman et Telimena, même si cette dernière ne semblait pas disposée à l'écouter.

Le géant parut soulagé de me voir.

— Ah, Ed, te voilà !

— Augusta est en danger ! Et je… Attends. Où sont les autres ?

J'avais beau tourner la tête dans tous les sens, je ne voyais ni Raïna, ni Judyta, ni Nawelle, ni Icek, et je me rendais bien compte que nous étions moins nombreux qu'auparavant. Telimena serra les bras contre sa poitrine.

— On ne sait pas. Judyta a été emmenée bien avant moi, elle aurait déjà dû être revenue.

— Nawelle est aussi parti avant moi, m'inquiétai-je.

Étaient-ils avec Augusta ? Aurais-je pu faire quelque chose pour l'aider ? Aurais-je *dû* faire quelque chose ? Chaim, Roman et Telimena s'étaient plongés dans un étrange silence. Nul besoin de leur demander s'ils avaient vécu la même chose que moi. Leurs mines tirées et absentes parlaient d'elles-mêmes, mais ce fut Roman qui demanda :

— T'as eu quoi comme résultat ?

— Euh… 35 %, balbutiai-je.

Chaim me jeta un regard en coin.

— Tu es le deuxième plus haut après moi. 37 %. Tous les autres ont eu en dessous de 20 %.

— Ça correspond à quoi ce score, à votre avis ?

— Aucune idée.

Rien de tout ça ne me rassurait. Où étaient tous les absents ? *Il y en a qui sont sortis sans uniforme.* Je n'eus pas le temps d'évoquer ce point avec les autres ; une quinzaine de Gradés pénétrèrent dans la salle, accompagnés d'un homme à l'uniforme blanc. Un Général. Et pas n'importe lequel. Le Général Mateusz Oleski. Je me mis au garde-à-vous aussi sec, comme le reste de la salle.

— Mobilisés !

Je me redressai plus encore, la boule au ventre.

— Vous avez prêté serment de donner votre vie à votre patrie en entrant dans la Zone pour accomplir votre mission. Celle-ci a été réussie, et l'ensemble d'Erit vous remercie pour votre bravoure et votre sacrifice.

Quelque chose dans ma poitrine s'allégea. Depuis notre arrivée ici, personne ne nous avait dit quoi que ce soit à propos de la mission ou de la Zone : on avait bien réussi. Si une once de joie me transporta un court instant, elle fut aussitôt réduite en cendres par les mots suivants du Général.

— Cependant, nous avons de nouveau besoin de vous aujourd'hui. Votre patrie est en guerre contre elle-même.

Mes doigts, toujours collés contre mon front, se mirent à trembler.

— Vous êtes dès à présent affectés aux unités est, chargées de mater le mouvement civil provoqué par ces moins que rien de Fils de Belobog.

— Hein ? murmurai-je.

Durant mes années à l'Institut, j'avais eu la chance de tomber sur un instructeur passionné par le cas des Fils de Belobog, même si l'on disposait finalement de peu d'informations sur eux. Il avait passé des semaines à nous évoquer leurs coutumes, leur retrait de la société, la manière dont ils s'opposaient à une intégration à Erit. En plus de vingt ans de régime, ils n'avaient jamais fait de vagues.

Pourquoi maintenant ?

À cause de nous ?

— Votre *cerebrum* affiche dès à présent le numéro de votre unité. Vous partez immédiatement.

J'activai le mien d'un geste fébrile. Unité 5.

— Je suis en 4, marmonna Chaim, le visage crispé par la colère.

Roman et Telimena annoncèrent être affectés à la 2.

*On va être séparés !* paniquai-je. Mes poumons se gonflèrent et se dégonflèrent de plus en plus vite, tandis que ma tête sombrait face à des scénarios tous plus catastrophiques les uns que les autres. J'étais renvoyé en zone de combat. J'allais devoir retoucher une *anima*, peut-être blesser, ou pire, tuer de nouveau des gens. Et je serais seul.

— Où sont tous les autres ? osa demander Chaim. Qu'est-ce que vous allez faire d'eux ? On a déjà accompli notre mission ! On a le droit à une vie normale !

Plus grand que jamais, les poings serrés le long de son flanc, l'errant n'avait pas besoin de sa faux pour m'impressionner. Le Général Oleski étudia le géant un instant, avant de se diriger d'un pas lent dans sa direction. Les mobilisés s'écartèrent aussitôt sur son passage, et ceux qui n'osaient pas bouger furent poussés par les Gradés.

Le Général était peut-être plus petit que Chaim, mais quand il arriva enfin à sa hauteur, j'eus la sensation que le chef de la Faux faisait face à un rocher aux angles acérés, balayé par l'océan depuis des siècles, qui défiait quiconque essaierait de le gravir.

Le Général gifla Chaim d'un coup sec. Celui-ci recula de quelques pas, une trace de main maintenant incrustée dans la joue. Sa colère s'était transformée en incompréhension. La voix d'Oleski claqua comme un vent de tempête.

— Gravez-vous ces mots dans le crâne : vous n'êtes rien. Vous appartenez à Erit corps et âme, et ce tant que vous serez encore capable de respirer. Vous avez accepté de donner votre vie pour votre patrie en entrant dans la Zone. Nous ne vous la rendrons pas tant qu'elle nous sera utile. Et ne vous avisez plus jamais de vous adresser à moi comme si nous étions égaux. Vous n'êtes rien. Est-ce bien clair, mobilisé ?

Chaim hocha lentement la tête, parce qu'il n'y avait rien à faire d'autre.

— Très clair, mon Général.

Alors qu'Oleski fendait la foule de mobilisés dans l'autre sens, déclenchant au passage des mouvements de recul, je repensai à la manière dont les deux *manus protegens* m'avaient observé quelques minutes plus tôt.

Je n'étais plus rien.

Pas même humain.

# 11
# Zuzanna – Adam

*L'apparence des Zduhaći est proche de celle des êtres ordinaires, mais on les reconnaît par leur sommeil profond, par leur caractère pensif et réfléchi, ainsi que par leurs traits gonflés et ombragés.*

Je serrai le livre contre moi, comme une protection.

Bouche close, Adam m'observa de longues secondes. Mes joues rosirent de honte à l'idée de ma présence ici, sans sa permission, en train de fouiller dans ses affaires. Confuse, je me mordis la lèvre, sans savoir comment m'excuser. Je n'en eus pas besoin. Adam détourna son attention de moi. Il me passa devant, s'appuyant sur une canne en métal, avant de s'asseoir de l'autre côté de son bureau et de se plonger dans un croquis.

Gênée, je restai un instant immobile à le contempler. Qu'étais-je supposée faire, au juste ? M'éclipser comme ça ? Ce serait affreusement humiliant. Je coinçai le livre de contes sous mon bras, attrapai le carnet offert par Piotr qui traînait dans ma poche, puis notai quelques mots à l'intention d'Adam.

**Excusez-moi, je n'aurais pas dû être ici.**

Je lui glissai le carnet sous le nez, mais l'homme ne réagit pas. J'insistai, et il n'y jeta qu'un bref coup d'œil avant de reprendre son croquis. Je contins ma frustration et repris le carnet pour poser une autre question :

**Vous êtes Adam ?**

Même si j'en étais pratiquement certaine, mieux valait m'en assurer.

Un instant, je crus qu'il ne me répondrait pas, et à ma grande surprise, il leva la main droite, poing fermé, et abaissa le poignet, avant de le remonter. J'écarquillai les yeux. Il venait de dire « oui ». Bouche bée, je m'assis sur la chaise face à lui, et posai le livre sur mes genoux. J'attendis qu'il lève les yeux vers moi pour demander :

« Vous parlez la langue des signes ? »

« Je parlais plus de mille langues. Avant. »

Impossible. Un être humain ne pouvait pas en connaître autant. J'avais déjà été impressionnée par les connaissances d'Edward, mais là, c'était encore autre chose. Peut-être mentait-il ? Sûrement. Il n'y avait pas d'autre explication.

Adam désigna l'ouvrage que je tenais toujours entre les mains.

« Tu aimes lire ? » signa-t-il aussi facilement que Piotr, si ce n'était plus.

Je hochai la tête, avant de me souvenir qu'il pouvait me comprendre.

« Oui, nos parents ont de vieux livres à la maison. Ils nous racontaient une histoire tous les soirs. »

Je visualisais encore la scène. Piotr et moi partagions la même chambre au cœur de notre petit appartement. Papa et maman s'installaient avec nous dans nos lits, et nous plongeaient dans les livres de contes. Piotr se devait de tenir les ouvrages pour leur laisser les mains libres pour signer. Si ma mère était du genre à ne pas dévier d'un mot de l'histoire d'origine, mon père aimait ajouter sans prévenir des paragraphes ou des phrases de dialogue pour nous faire rire. Les histoires avaient cessé après le départ de Piotr.

Les signes d'Adam me sortirent de mes souvenirs.

« Tu peux le garder. »

Sans décoller de ma chaise, je le remerciai, et il se replongea dans son croquis, comme si j'étais déjà partie. Intriguée, je me penchai en avant, juste assez pour voir ce qu'il dessinait. Ça ressemblait à un être humain, mais amélioré. Le premier mot qui me vint à l'esprit fut *parfait*. Asexué, et pourtant doté de courbes féminines, l'être avait le visage rond d'un enfant et une expression douce. Imberbe et dépourvu d'irrégularités physiques, il n'y avait qu'une chose qui détonnait dans son aspect : le tatouage qui marquait sa joue, qui n'était ni celui que portaient mon frère et les autres Zduhaći ni celui d'Adam, mais un simple cercle barré horizontalement.

Un frisson me parcourut l'échine.

Je tapotai la feuille du doigt pour attirer l'attention d'Adam.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Le projet de ma vie. »

Après quelques instants où ni lui ni moi ne bougeâmes, Adam leva la tête.

« Que sais-tu ? »

« Rien. »

Du moins, le peu que j'avais appris depuis mon réveil ne m'éclairait pas sur notre présence ici et ne répondait pas à toutes mes questions. Par exemple, comment avait-il fait pour me sauver dans le sas alors que les autres avaient été emportés par Erit ? Que signifiaient vraiment tous ces étranges tatouages ? Qui était cet homme mystérieux en face de moi ?

*Rien* me paraissait donc être une réponse sage.

« Que penses-tu de la Zone ? »

Sa demande me prit au dépourvu.

« Ce que j'en pense ? C'est-à-dire ? »

« Tes impressions. Tes réflexions. »

Je fronçai les sourcils et m'accordai quelques secondes pour réfléchir. À vrai dire, je ne m'étais jamais vraiment posé la question. Pour moi, la Zone existait, et c'était tout. Avant que Piotr ne soit mobilisé, je ne faisais même pas partie de l'Élite, et l'existence de cet endroit m'importait peu. Devant mon absence de réponse, Adam reprit ses signes. Ses mains fendaient l'air, donnant vie aux mots avec la fluidité d'un danseur, mais son regard, lui, restait froid.

« La curiosité. Voilà ce qu'il manque à ce pays. Se poser des questions. C'est dangereux. »

« Alors, en quoi suis-je une ignorante ? Que devrais-je savoir ? » demandai-je prudemment, vexée.

« Je vais le formuler autrement. À quoi sert la Zone ? »

« À contenir et à tuer la Chose », répondis-je automatiquement.

Adam secoua la tête et se frotta le menton.

« De jeunes adultes. Sans équipement. Sans ressources. Sans moyen de repli. Sans possibilité de communiquer. Contre une arme de guerre. Est-ce une bonne idée ? »

Je me revis face à la Chose, alors que je tenais la vie de Prym et la mienne entre mes mains. Sans mon don, nous aurions tous les deux été tués.

« Non. »

« Non. Effectivement. À quoi sert donc la Zone ? Que provoque-t-elle ? »

Ses yeux, d'un vert tirant sur le marron, brillaient d'une force et d'une intelligence qui me dépassaient. Ils me scrutaient avec attention, décelant en moi plus de choses que je ne voulais en mettre. Soudain, je compris.

« Les mutations. »

Adam acquiesça.

« Exact. Les Accomplis sont le seul résultat. C'est comme ici. Un laboratoire. Avec des cobayes. »

Et quand il termina le signe du mot *cobaye*, il me désigna.

Mon cœur rata un battement à cette idée. Les visages des Wilis abattues emplirent ma tête, celui d'Artur transpercé, ou la douleur dans les yeux de Prym chaque fois qu'il évoquait sa meilleure amie. Je serrai la mâchoire et le carnet entre mes doigts. Toutes ces morts pour une fausse mission ? Tous ces sacrifices pour rien ? Des larmes de déni me montèrent aux yeux. *Ce n'est pas possible ! Je ne veux pas y croire. Je ne peux pas.*

Adam me tapota l'épaule pour attirer de nouveau mon attention.

« Tu comprends ? Ce que ça signifie. Pour les autres. »

Prym, Ed, Pia… Ils deviendraient au mieux des armes de guerre, au pire des témoins gênants. Je nous revoyais dormir les uns près des autres, aux portes de la Zone, soulagés que le cauchemar s'arrête enfin. Mais venait-il tout juste de commencer ?

« Pourquoi moi ? »

Mes signes étaient tremblants.

« Je vais avoir besoin de toi pour les libérer. Pour tous les sauver. »

« Comment ? »

Il déboutonna la manche de sa chemise et la remonta jusqu'au coude. La peau de son bras était violacée, voire noircie par endroits, et ses veines apparentes paraissaient sur le point d'exploser.

« Mon corps se bat. Pour me tuer. Ma mémoire s'effrite. Mais je sais. Je sais comment faire des Accomplis une norme. Il faut juste que je m'en souvienne. Que je me souvienne de tout. »

« Je ne comprends pas. Je ne peux pas vous guérir, vous auriez dû sauver Kaja, la Chamane. Elle aurait pu… »

« Impossible. La maladie n'est pas ordinaire. Elle veut me tuer. Parce que j'ai essayé. J'ai failli réussir. Ça n'a fonctionné qu'à moitié. Ce n'était pas prêt. »

« Essayé quoi ? »

« De devenir un Accompli. »

Un frisson m'électrisa l'échine. Adam était trop vieux d'au moins quinze ans pour avoir été mobilisé pour la Zone. Et comment avait-il pu tenter de devenir un Accompli ? Ça n'avait aucun sens. Mes mains posèrent alors une unique question.

« Qui êtes-vous ? »

Adam remit lentement sa manche en place. Le cœur au bord des lèvres, je me sentais submergée par tout ce que je venais d'apprendre, mais le puzzle n'était pas encore complet. Et je n'étais pas certaine de ma réaction une fois que ce serait le cas.

« Adam Los. Avant Erit, j'étais important. Je n'étais pas seul. Nous étions trois. Pour protéger le monde. Des guerres présentes. Des guerres futures. Pour transformer l'humain. Mais on a échoué. »

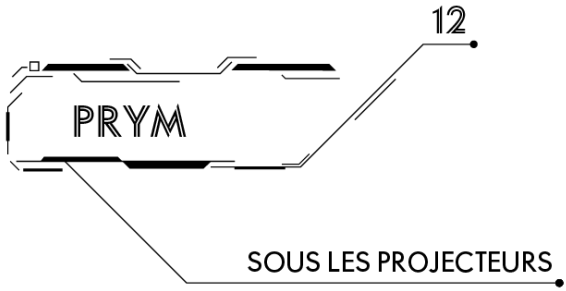
Je retins mon souffle, parce qu'une partie de moi avait déjà compris, et qu'elle priait pour avoir tort. Parce que si c'était bien le cas, tout ce que je pensais être vrai reposait sur un mensonge. Si j'avais raison, alors la Zone était bien une mascarade, et tous ces mobilisés étaient morts pour rien.

Les signes d'Adam désenchantèrent mon monde.

« J'ai créé la Chose. »

Mon cœur rata un battement.

« Et j'ai créé les Accomplis. »




# 12
# Prym – Sous les projecteurs

*Le symbole d'Erit est un soleil rouge à huit rayons. Il figure l'avenir radieux de la patrie, sa prospérité, son éternité et la sagesse de ses dirigeants.*

Le soleil me chauffait doucement la nuque alors que je défilais le long de la grande avenue. Mon cœur battait à l'unisson avec les tambours tandis que mon corps suivait le mouvement précis du pas de l'oie, comme tous *ceux des pugnatum corpus* qui m'entouraient. Dans les gradins, le Maréchal me souriait. J'étais au bon endroit. J'étais à ma place.

— Prym ?

Je m'arrêtai en plein mouvement et me retournai lentement. Joanna avançait vers moi, au milieu des enfants aux uniformes immaculés. Elle ne portait pas celui des mobilisés, mais la simple blouse jaunie qu'elle avait récupérée dans la Zone. Un nuage assombrit le ciel et plongea son doux visage dans la pénombre. Et soudain, ça me revint.

Les enfants. Ils allaient exploser.

— Jo ! Ne reste pas là ! Sauve-toi !

— Tu as oublié, Prym. Tu as oublié le lys.

Je voulus fendre la foule pour la rejoindre, mais les *pugnatum corpus* continuaient leur avancée et me tiraient en arrière. Jo avait pris la main d'un garçon et ignorait mes appels.

— Joanna ! Sauve-toi ! Cours ! Cours ! COURS !

Ma gorge me brûlait. Je tendis la main dans l'espoir de rattraper Jo, mais un *pugnatum corpus* me retint. Son visage était émacié, ses cheveux bruns et gras lui tombaient lourdement sur le visage. Il ne portait pas d'uniforme non plus, mais des vêtements abîmés. Des brûlures recouvraient son cou.

— Vous ne serez plus jamais en sécurité nulle part.

Ses traits étaient flous. Changeants. Il avait le sourire de la Chose.

— Nous vous tuerons tous, jusqu'au dernier. Nous éliminerons tous les monstres.

Je voulus me dégager de son emprise, mais sa poigne était aussi dure que le

Mur de la Zone.

— JOANNA !

— Trop tard, ricana le Fils de Belobog d'une voix qui me parut bien trop aiguë.

Et le cortège explosa.

Je me réveillai en hurlant.

Assis dans un lit, je mis quelques secondes à me rappeler où j'étais. La sueur dégoulinait de mon front et trempait mon tee-shirt. Mon cœur battait aussi vite que celui d'un oiseau. *Un rêve. Juste un rêve.* Mais Joanna et les petits étaient bien morts. Éveillé comme endormi, je ne pouvais rien y changer. *J'aurais pu les sauver.* Cette pensée-là me rongeait plus qu'autre chose. Si j'avais pensé à élargir mon don autour des enfants, ils ne seraient pas tous morts. *C'est ma faute.*

L'aube pointait à peine, et mon réveil ne sonnerait pas avant encore plusieurs heures. Je me levai pour rejoindre la salle de bains et m'asperger le visage d'eau froide. Je frottai mes joues avec force pour faire disparaître les dernières images du cauchemar. J'évitai de croiser mon reflet, qui devait attester de la mauvaise qualité de mes nuits depuis l'attentat. Alicja n'allait pas être contente si j'avais des cernes pour ma première interview en direct.

— Ne pas douter, soufflai-je.

Mes mains, accrochées au lavabo, tremblaient. Je pris une grande inspiration, avant d'expirer le plus lentement possible l'air de mes poumons. Les images du cadavre de Joanna et de ceux des enfants se mélangeaient dans ma tête et tourbillonnaient, encore et encore. *Allez-vous-en !* les suppliais-je mentalement. *Laissez-moi tranquille.* Je voulais juste dormir une nuit sans faire de cauchemar. Juste une, pour me permettre de continuer de sourire et de remplir mon rôle pour mes amis. *C'est pour eux, rien que pour eux.*

Je me laissai glisser contre les parois de la douche et enfonçai mon visage entre mes genoux. Le carrelage était inconfortable au possible, mais il me rappelait les nuits à dormir sur le sol dans la Zone, quand je fuyais les Conquérants avec Edward. Comme cette époque me paraissait lointaine… Je fermai les yeux et continuai mes exercices de respiration, les mêmes que me faisait faire Halborn durant mes crises de larmes régulières après la mort de ma mère. Et sans que je m'en rende compte, le sommeil me rattrapa.

— Prym ?

J'ouvris un œil, le dos ankylosé, des fourmis dans les mollets, et la nuque aussi raide que le boîtier d'une *anima*. Alicja se tenait devant la porte de la salle de bains, son *cerebrum* diffusant par vagues son inquiétude de me trouver ici.

— Est-ce que ça va ?

Je décrochai un bâillement et me frottai les paupières.

— Oui, j'ai juste du mal à trouver le sommeil en ce moment.

Avant que je n'aie le temps de me relever, Alicja s'assit en face de moi, en tailleur. L'intense lumière blanche de la salle de bains, qui contrastait avec la douceur des rayons du soleil matinal, faisait ressortir les premières rides qui marquaient son visage.

— Prym, parle-moi. Je suis aussi là pour ça. Je sais que ce n'est pas facile pour toi, et je voudrais t'aider.

— Je t'assure que tout va bien. La seule chose que je veux, c'est remplir mon rôle ici.

Je tentai de lui offrir un sourire rassurant, mais au vu de son froncement de sourcils, je n'étais pas convaincant.

— De un, ton *cerebrum* dégage beaucoup trop d'angoisse pour quelqu'un qui prétend aller bien. Et de deux, tu es un très mauvais menteur.

— C'est juste…, soupirai-je. Non, rien, ce n'est pas important.

Alicja posa sa main sur mon genou. Ses longs doigts fins aux ongles parfaitement manucurés contrastaient avec ses chignons toujours à moitié faits. Elle hocha doucement la tête.

— Si, au contraire, ça l'est.

Pendant de longues secondes, je ne dis rien. À vrai dire, je ne savais pas vraiment comment exprimer ce que je ressentais. Je n'avais jamais été très doué pour parler. *Jo aurait su m'écouter. Elle aurait compris.* Alicja n'était pas Joanna, mais à l'heure actuelle, je n'avais personne d'autre à qui me confier. Je baissai la tête pour ne pas affronter son regard.

— Je crois que je me sens juste… seul. Si ça a vraiment du sens.

— Tes amis te manquent ?

Ma mâchoire se contracta presque aussitôt.

— Oui, j'ai besoin de savoir qu'ils vont bien. Je veux leur parler.

— Ça ne sera pas facile, mais je peux arranger ça. À qui voudrais-tu parler ?

Je relevai la tête, surpris. Alors, il suffisait de demander ? Mon cœur se serra de gratitude pour cette patrie qui jamais ne m'abandonnait.

— Edward Okonek, s'il te plaît.

Quand je ne ressassais pas mes souvenirs et mes mauvais rêves, je passais mon temps à me demander comment mon ami allait. Même si Alicja et ses équipes m'avaient assuré que tous les mobilisés étaient en sécurité, j'avais besoin qu'il me le dise lui-même.

— C'est noté. Je vais en parler avec mes équipes aujourd'hui pour qu'ils établissent une communication entre vous.

Après un sourire, Alicja se releva et épousseta ses vêtements.

— Maintenant, tu vas me faire le plaisir de te laver et de t'habiller. On va petit-déjeuner, puis on va passer la journée à te préparer à ton interview de ce soir pour que tu sois le plus à l'aise possible. D'accord ?

— D'accord.

Cette fois, le *cerebrum* d'Alicja exprima son réel soulagement, et elle me laissa seul. Mes os craquèrent lorsque je me relevai, mais mes muscles furent ravis de se remettre en mouvement. La douche termina d'emporter les dernières traces de mon cauchemar et de mes angoisses. L'idée de pouvoir parler à Ed me rendait plus qu'heureux.

Le reste de la journée passa à une vitesse folle. Entre deux repas, on me surchargeait de conseils pour réussir l'interview que j'allais devoir affronter. Alicja avait fait venir une équipe de six personnes aux mains habiles et aux manières irréprochables, dont l'objectif était plus que clair : me rendre parfait.

— Tiens-toi bien droit, mais ne sois pas trop rigide. Ne baisse pas trop le menton, tu pourrais paraître mal à l'aise. Ne le lève pas trop non plus, tu serais prétentieux.

Pendant que l'un passait du gel sur mes cheveux, l'une me listait tout ce que je devais et ne devais pas faire.

— Tu dois apparaître comme l'homme que toutes les femmes souhaiteraient épouser ou avoir comme gendre, tu vois ? Sans pour autant paraître détestable aux yeux des hommes. Non, tu dois incarner un modèle pour eux.

Trois autres personnes s'attelèrent aux dernières retouches de ma tenue, un costume rouge sombre rehaussé de détails dorés, tandis que la dernière discutait à voix basse avec Alicja. D'après ce que j'avais compris, c'étaient tous des *memoria eruditissimo* spécialisés en gestion d'image publique. Celle qui m'ensevelissait de conseils faisait les cent pas devant moi sans s'arrêter de parler.

— Alfons Drewek et Helena Drozd sont les meilleurs journalistes du pays. Ils sauront te mettre à l'aise. Quand tu réponds à leurs questions, n'oublie pas de les regarder régulièrement dans les yeux, mais aussi de t'adresser aux caméras. Tu dois traverser l'écran.

Les autres approuvèrent ses dires sans s'arrêter de travailler. Je n'avais pas réussi à retenir leurs noms, mais leurs *cerebra* dégageaient tant d'enthousiasme que j'avais envie de leur faire plaisir.

— Le peuple est très inquiet des conséquences de l'attentat des Fils de Belobog. Il a besoin d'être rassuré quant au retour des mobilisés, tu comprends ? Tu dois parler d'une voix claire, ni trop vite ni trop lentement. Souris un peu pour voir ?

Je fronçai les sourcils, et ma bouche se tordit dans une grimace raide.

— Bon, mauvaise idée. Ne te force pas à sourire finalement.

— J'en ai fini avec sa coupe, prévint celui qui avait raccourci et peigné mes cheveux.

Alicja hocha la tête et activa l'écran de son *cerebrum*. Ses doigts tapotèrent rapidement quelques mots, avant qu'elle ne le referme.

— Il nous reste un peu plus de deux heures. C'est parfait. Habillez-le, puis on va passer au maquillage.

Je déglutis, peu à l'aise à l'idée de me retrouver nu devant sept personnes, mais visiblement, aucune d'entre elles n'avait l'intention de se retourner pour me laisser un peu d'intimité. J'enlevai mes vêtements un par un, et bien que je fasse tout pour ne pas prêter attention à elles, je sentis le poids de leurs regards sur la cicatrice qui marquait mon torse. AMI. Il ne me restait plus que mes deux matricules. Je me laissai faire quand les trois *memoria eruditissimo* m'entourèrent pour m'aider à enfiler l'uniforme. Même s'il me serrait trop au niveau du cou, le vêtement était parfaitement ajusté pour le reste. Je commençais à reprendre du poids, et j'en étais heureux.

Alicja hocha la tête, satisfaite.

— Tu es très beau comme ça. Le rouge fait ressortir tes yeux. Allez, assieds-toi. Ruta, c'est à toi.

La dernière *memoria eruditissimo* approcha avec une mallette remplie à ras bord de crèmes, de fards, de poudres et de pinceaux. Je fermai les yeux et la laissai faire son travail sans protester. Elle dégageait une forte odeur de lavande. Aussi étonnant que cela me parût la première minute, je trouvai rapidement le moment agréable. Quand elle s'éloigna, un étrange silence retomba dans la pièce, seulement couvert par le bruit des *curcis* qui parcouraient la ville dans un bourdonnement incessant. Mes paupières s'ouvrirent. Alicja se tenait devant moi, un collier entre les mains.

— C'est parfait. Enfin, presque. Je sais que tu n'aimes pas t'en séparer, mais j'aimerais que tu remplaces tes plaques militaires par ceci, ce soir. On ne te présente pas comme un soldat, mais comme un enfant de la patrie.

Elle me tendit le collier à la chaîne dorée, dont le pendentif grand comme ma paume représentait le soleil rouge à huit rayons d'Erit. Mon cœur se serra, et j'hésitai. Je ne retirais presque jamais mon matricule, et encore moins celui de

Jo ; ainsi, elle m'accompagnait partout où j'allais. *Reprends-toi. Tu fais ça pour Ed, Pia et tous les autres mobilisés. Tu les récupéreras ce soir.* Je retirai doucement mes plaques et procédai à l'échange. Le collier d'Alicja était lourd, mais ça irait.

Autour de moi, les visages rayonnaient et les *cerebra* vibraient de fierté.

— Ils vont tous t'adorer, affirma Alicja d'une voix émue.

— Je l'espère, murmurai-je.

— N'en doute surtout pas. Tu vas devenir l'enfant chéri de la nation.

Ne pas douter.

Les *memoria eruditissimo* quittèrent peu après la pièce, et je me levai pour faire face au miroir. Coiffé et maquillé ainsi, je faisais plus âgé, plus sûr de moi. Sans les matricules autour de mon cou, je ne me reconnaissais pas vraiment. Alicja, que je voyais dans le reflet, s'approcha de quelques pas et posa ses mains sur mes épaules.

— Tout ce que tu as à faire, c'est de rester toi-même et de suivre notre scénario. C'est toi qui as désactivé la Chose, grâce à ta bravoure et à ton amour pour Erit. Alfons Drewek et Helena Drozd ont été briefés pour ne pas te poser trop de questions sur tes capacités, mais si le sujet vient de lui-même dans la discussion, insiste bien sur leur côté protecteur, d'accord ? Dans tous les cas, l'interview sera très courte.

J'acquiesçai, la gorge serrée à l'idée de mentir. Alicja ajouta :

— Oh, et j'ai une bonne nouvelle ! Nous avons établi une liaison entre Edward et toi pour que vous puissiez échanger. Cependant, pour éviter que tes conversations soient interceptées par les Fils de Belobog qui pourraient s'en servir contre toi, nous avons dû renforcer la sécurité de tes systèmes. Tu ne pourras communiquer avec lui que par écrit.

Je me retournai, le cœur soudain empli de gratitude.

— Merci…

— C'est normal, ne t'en fais pas. Ton bien-être est notre priorité. Maintenant, allons-y, notre *curcis* nous attend.

Seuls deux Gradés occupaient mon véhicule, le visage fermé par la concentration. Alicja voyageait séparément pour ne prendre aucun risque. Le soleil couchant, qui se reflétait sur les vitres des immeubles arborés, donnait à la ville l'allure d'une forêt enchantée.

Nerveux, j'activai mon *cerebrum* et affichai le tableau de bord. J'écartai mes données personnelles et fouillai jusqu'à trouver le canal de conversation. Le nom d'Edward était l'une des deux fenêtres proposées, avec celle d'Alicja. Je l'ouvris, et regardai pendant de longues secondes la boîte de conversation vide, sans savoir par quoi commencer. Finalement, de mes doigts tremblotants, je tapai :

**PrymOstrów :** Ed, c'est Prym. Tout va bien ?

Le message parti, je pus souffler. Une dizaine de minutes plus tard, alors que nous survolions toujours la ville, je reçus la notification d'une réponse, et je ne pus m'empêcher d'aller la lire sans attendre.

**EdwardOkonek :** Je vais très bien ! Et toi ? Tu es bien traité ?

Quelque chose dans mon estomac s'allégea. Ed était vivant ! Je déglutis et tentai de rassembler mes esprits. J'eus toutes les difficultés du monde à taper ma réponse.

**PrymOstrów :** Oui, je vis chez MP Laboratory, et les équipes sont vraiment gentilles avec moi. Je suis soulagé que tu te portes bien. Tu es avec Olimpia et les autres ?

**EdwardOkonek :** Oui, on est tous ensemble. Tout le monde s'occupe bien de

nous, et les Gradés nous disent qu'on pourra bientôt reprendre une existence normale. Il paraît que tu vas passer dans *La Voix de la Nation*. Pas trop angoissé ?

**PrymOstrów :** Si… Ed, ils me demandent de mentir. De raconter que c'est moi qui ai désactivé la Chose. Ils prétendent que c'est le seul moyen pour que tout le pays nous accepte. Tu en penses quoi ?

Pendant les secondes où j'attendis son message, je cessai de respirer. Allais-je perdre mon ami en essayant de le sauver ?

**EdwardOkonek :** J'en pense que c'est une bonne idée ! Ça ne me gêne pas du tout, je sais que tu fais ça pour nous protéger.

En lisant ces mots, pour la première fois depuis l'attentat, j'eus un véritable sourire de joie.

**PrymOstrów :** Merci Ed !

**EdwardOkonek :** Hé, Prym : tu vas la réussir cette interview !

Avec ses encouragements, je n'avais plus aucun doute. Je désactivai mon *cerebrum* alors que nous approchions des locaux de *La Voix de la Nation*. Le *curcis* nous déposa sur le toit de l'immeuble, transformé en piste d'atterrissage. Alicja était déjà là, et m'entraîna aussitôt à l'intérieur avec les Gradés, jusqu'à un ascenseur. Les étages défilèrent d'abord dans un silence profond.

— Comment tu te sens ? me questionna-t-elle à mi-chemin.

— Angoissé, soufflai-je, mais j'ai déjà vécu pire.

Mon propre euphémisme me donna envie de rire. Ou de pleurer. J'étais entré dans la Zone, j'avais vu ma meilleure amie dégénérer avant de devoir l'abattre, j'avais assisté aux pires atrocités, j'avais affronté la Chose elle-même, et j'avais manqué de mourir plus de fois que je ne pouvais les compter. Ce n'était pas une interview diffusée en direct dans tout le pays, si ce n'est dans le monde entier, qui allait me terrasser, si ?

Mon estomac se retourna, et toute couleur quitta mon visage.

Ne pas douter, ne pas douter, ne pas douter, ne pas douter…

Mince, pourquoi fallait-il que, parmi tous les mobilisés, ils m'aient choisi, moi ?

« Les cinq règles, je te prie », m'aurait dit Halborn s'il avait été près de moi.

*Écoute, obéissance, adaptation, précision, attention.* Je pouvais maîtriser cette conversation comme un duel, un simple entraînement de corps à corps. Cette pensée m'aida à sortir de l'ascenseur lorsqu'il s'arrêta, et à parcourir sans défaillir les longs couloirs où tout le monde m'observait. J'entrai sur le plateau de tournage la peur au ventre, mais l'esprit entièrement focalisé sur les cinq mêmes mots que je me répétais en boucle. Je pouvais le faire. Je pouvais y arriver. Je n'avais pas le choix. J'étais si concentré que je ne prêtai pas attention à ce que me disait Alicja, ni au public installé dans les gradins qui chuchotait depuis mon arrivée, et je sursautai quand une main fine apparut dans mon champ de vision.

— Helena Drozd, se présenta celle à qui appartenait la main que je serrai par automatisme. Et voici mon collègue Alfons Drewek. Mais appelle-nous par nos prénoms, si tu veux bien. Nous sommes plus qu'honorés de te rencontrer.

Je relevai les yeux. Helena était une petite femme blonde dont le bleu des yeux transperçait l'obscurité ambiante. Je lui donnais la cinquantaine, tout comme à Alfons, dont les cheveux étaient plus blancs que noirs. J'acceptai la poignée de main que ce dernier me proposa. Son sourire était éclatant. Leurs *cerebra* diffusaient un mélange d'excitation et de curiosité. Ils saluèrent tous les deux Alicja.

— Docteure Godès, encore merci pour cette opportunité.

— C'est nous qui vous remercions pour votre accueil chaleureux. C'est une première pour Prym, et nous ne pouvions rêver mieux que votre émission. *La Voix de la Nation* est appréciée de tout Erit.

— Vous nous flattez, s'amusa Alfons. Nous ferons en sorte que tout se passe bien.

Helena me jeta un regard compatissant.

— Promis, nous n'avons encore jamais mangé personne, pas même les beaux jeunes hommes comme toi.

Je rougis, incertain de ce que j'avais le droit ou non de répondre, mais avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, la voix d'un régisseur couvrit les bruits ambiants :

— Tout le monde en place ! En direct dans deux minutes !

— Bonne chance, me souffla Alicja.

On me fit asseoir sur un canapé rouge, en face d'Helena et d'Alfons. Nous étions suffisamment décalés pour pouvoir nous regarder, sans être totalement de côté par rapport au public. Les lumières braquées sur mon visage m'empêchaient de voir la foule, mais ses émotions me parvenaient encore clairement. Sa curiosité me dévorait et faisait battre mon cœur plus vite.

— Tout va bien se passer, me rassura Alfons avec un clin d'œil.

— Trente secondes !

*Droit, mais pas rigide. Le menton ni trop haut ni trop bas. La voix claire. Le regard sur les journalistes et la caméra.*

— Dix secondes !

*Écoute, obéissance, adaptation, précision, attention. Écoute, obéissance, adaptation, précision, attention. Écoute, obéissance, adaptation, précision, attention. Écoute, obéissance, adaptation…*

— Trois, deux, un…

# La Voix de la Nation

Début de la séquence.

Plan d'ensemble du plateau.

Le générique de *La Voix de la Nation* retentit sous les applaudissements du public. Helena Drozd et Alfons Drewek échangent un sourire complice. Prym Ostrów salue la foule d'un geste de la main.

**HELENA**

Bienvenue dans *La Voix de la Nation* ! Votre émission préférée qui accueille les personnalités les plus importantes de notre belle patrie. Ce soir encore, je suis avec notre dévoué Alfons Drewek. Comment allez-vous, très cher ?

Alfons affiche son plus grand sourire, à la fois à sa collègue et aux caméras.

**ALFONS**

On ne peut mieux ! Il faut dire que le discours prononcé par le Maréchal hier soir m'a totalement retourné. Quel homme !

Le public applaudit tandis qu'Helena hoche doucement la tête, une main sur le cœur.

**HELENA**

C'était effectivement très émouvant. Cela m'a presque donné envie de quitter mon poste pour m'engager en tant que Gradée ! Mais je me voyais mal ne plus travailler avec vous, mon ami. Vos blagues loufoques m'auraient bien manqué.

Plan d'ensemble sur le public qui rit.

Plan rapproché sur le visage d'Alfons.

**ALFONS**

Vous êtes mon meilleur auditoire, ma chère Helena ! Mais dites-moi, qui avons-nous l'honneur de recevoir sur notre célèbre canapé ?

Plan d'ensemble du plateau.

**HELENA**

C'est un garçon tout à fait exceptionnel que nous avons là, Alfons. Peut-être avez-vous déjà entendu son nom circuler. Il est celui qui a détruit la Chose et libéré tous les mobilisés enfermés dans la Zone. C'est notre sauveur, celui qui a réussi la mission. Je vous demande un tonnerre d'applaudissements pour Prym Ostrów !

Plan rapproché sur le visage de Prym, qui sourit.
Le public applaudit.
Plan d'ensemble du plateau.

**ALFONS**

J'ai effectivement entendu beaucoup de choses sur vous, Prym, mais c'est la première fois que vous accordez une interview. Je dois dire que j'en suis chamboulé !

**HELENA**

En même temps, tout le monde rêve de s'asseoir sur notre beau canapé.

**ALFONS**

C'est bien vrai ! Est-il confortable, d'ailleurs ?

Plan rapproché sur Prym, qui garde le silence quatre secondes.

**PRYM**

Oui, il l'est.

**ALFONS**

Parfait ! J'aurais été mortifié du contraire.

Le public rit, et Prym sourit.
Plan d'ensemble du plateau.

**HELENA**

Alors, dis-nous tout. Le monde entier veut en savoir plus sur le héros de la Zone. Tu es un *pugnatum corpus* ; tu voulais devenir Gradé ?

**PRYM**

Hum… non. À vrai dire, je souhaitais devenir instructeur, et ainsi former les prochaines générations.

**ALFONS**

C'est une tâche primordiale, effectivement.

Le public approuve par des murmures.
Plan rapproché sur Helena.

**HELENA**

Tu as été mobilisé pour la Zone il y a quelques mois. Comment t'es-tu senti lorsque tu as reçu ton affectation ? Quelles furent tes premières pensées ?

Plan rapproché sur Prym, qui cherche ses mots.

**PRYM**
J'ai été… surpris. Oui, surpris. Honoré aussi, bien sûr.

**HELENA**
Il n'y a pas de plus grand honneur que d'être mobilisé pour la Zone.

**PRYM**
Oui, c'est ça. Mais j'étais également inquiet.

Plan d'ensemble du plateau.

**ALFONS**
Inquiet ?

Prym se mord la lèvre.

**PRYM**
Oui, inquiet de ne pas encore savoir comment j'allais réaliser la mission. J'ai toujours voulu rendre fier mon pays.

**HELENA**
Et c'est très noble de ta part.

**PRYM**
Et puis…

**ALFONS**
(*Se penche vers Prym.*)
Oui, dis-nous tout, Prym.

**PRYM**
J'étais aussi inquiet, car… ma meilleure amie a été mobilisée en même temps que moi.

**ALFONS**
Oh, tu dois donc être très fier d'avoir pu accomplir la mission pour la libérer !

Plan rapproché sur Prym.
Prym sourit sans joie. Ses mains attrapent une seconde le pendentif soleil autour de son cou, puis il les repose sur ses genoux.

**PRYM**
Fier, je le suis, mais je n'ai pas pu la sauver. Elle est morte dans la Zone.

Une complainte de tristesse parcourt le public.
Plan d'ensemble du plateau.

**HELENA**

(*Pince les lèvres et affiche une mine compatissante.*)
Nous sommes désolés pour toi. Le sacrifice des mobilisés est vraiment notre plus beau cadeau.

**ALFONS**
Tout à fait. Comment s'appelait-elle ?

**PRYM**
(*Murmure.*)
Joanna Anders.

**ALFONS**
Eh bien, où qu'elle soit à présent, Joanna doit être très fière de toi, ça, je peux te l'assurer. Son sacrifice n'a pas été vain.

Le public applaudit bruyamment. Helena jette un coup d'œil à la caméra.

**HELENA**
Dis-nous, Prym. Peux-tu nous raconter comment tu as vaincu la Chose ? As-tu utilisé les capacités surnaturelles dont on te dit doté ? Nous voulons tous savoir comment ça s'est passé !

**PRYM**
Eh bien, tout est arrivé très vite. J'ai effectivement un don, comme d'autres mobilisés dans la Zone. Le mien est protecteur. On m'appelait le Bouclier. Quand la Chose nous a attaqués, moi et…

Prym s'arrête et fronce les sourcils.

**PRYM**
Quand la Chose nous a attaqués, j'ai tout fait pour défendre mes amis, et j'ai créé un bouclier autour de nous pour nous protéger. La Chose a voulu le transpercer, mais le bouclier a tenu bon, et il a même retourné la force de son attaque contre elle. Elle a alors explosé, et c'était fini.

**ALFONS**
Incroyable. Tout simplement incroyable !

Les murmures surpris du public appuient sa stupéfaction.

**HELENA**
Est-ce qu'on pourrait avoir une démonstration ? Si ce n'est pas dangereux, bien sûr !

Prym se lève, s'écarte d'un mètre du canapé et ferme les yeux. Un cri surpris parcourt la foule. Un champ de force semblable à un *doma* entoure Prym. Helena et Alfons se lèvent, bouche ouverte. Ils applaudissent en premier. La foule les suit timidement, avant de monter en puissance.

**ALFONS**

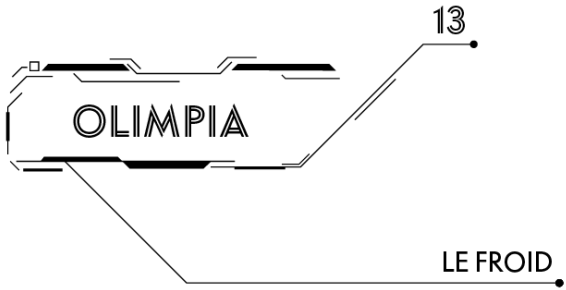
Eh bien ça, pour être un beau spectacle, c'en est un ! Il va falloir que vous veniez plus souvent !

**PRYM**
Avec plaisir.

Le champ de force disparaît. Helena attire l'attention des caméras.
Plan rapproché sur elle.

**HELENA**
Phénoménal ! Merci à toutes et à tous pour votre attention ! Nous vous donnons rendez-vous demain avec un nouvel invité. C'était *La Voix de la Nation* !

Le public applaudit à tout rompre.
Fin de la séquence.




# 13
# Olimpia – Le froid

La Voix de la Nation *est l'émission vedette de la chaîne unique d'Erit. Elle accueille les invités les plus prestigieux du pays.*

*J'ai froid.*

Cette pensée était plus forte que tout à cet instant précis. Plus forte que la douleur des aiguilles, que la peur de ne jamais revoir le ciel, ou que la fatigue mentale et physique qui m'entraînait dans un sommeil toujours plus profond. Plus forte que ma lassitude de me réveiller toujours au même endroit, d'apercevoir les mêmes visages penchés sur moi, de subir inlassablement la même routine. Plus forte que tout.

*J'ai froid.*

Le froid me rongeait la peau, glaçait mes pieds, faisait trembler mes dents et contractait mes muscles meurtris. La table sur laquelle j'étais allongée était aussi dure que le Mur de la Zone et semblait vouloir m'absorber tout entière. Elle était certainement faite d'un matériau identique, car je ne parvenais pas à la brûler. Mes poignets attachés hurlaient sous l'assaut de l'acier dès que je tentais le moindre mouvement. Ma bouche, elle, restait close. Elle avait tenté de supplier, de marchander, de jurer, mais seul le silence lui avait répondu. Alors, mes lèvres gonflées à force de les avoir mordues s'étaient scellées, et je doutais de plus en plus de leur capacité à s'ouvrir de nouveau.

*J'ai froid.*

Je fermai les paupières pour échapper à la vision de ce plafond d'un gris si sombre qu'il paraissait noir, et au soleil rouge à huit rayons qui me surplombait. Les *manus protegens* allaient bientôt arriver. Je ne savais plus distinguer les secondes des heures et les heures des jours depuis un bout de temps ; pourtant, je pressentais souvent leur venue. Je serrai les dents pour contenir des larmes inutiles. La ceinture de cuir qui maintenait ma tête appuyée contre la table m'empêchait de constater leurs dégâts sur mon corps, mais la souffrance que je ressentais dans mes bras était réelle. Trop de fois, leurs seringues s'étaient plantées dans ma peau, comme la lame d'un couteau parfaitement aiguisée. Et ils allaient recommencer.

*J'ai froid.*

Dormir. Je devais dormir et ne pas assister à ça. Mais mon corps était trop tendu par la température polaire de la pièce pour m'autoriser à sombrer. Je voulus activer mon don, à la recherche d'une once de chaleur, sans succès. J'étais bien trop épuisée pour ça. Un cri rauque s'étouffa dans ma gorge sans parvenir à franchir la muraille de mes lèvres. Ils allaient me tuer petit à petit. Ils allaient me tuer. J'allais mourir. J'allais mourir. J'allais mourir.

*J'ai froid.*

Je me mordis la langue jusqu'à ce qu'un goût de fer emplisse ma bouche. Si je souffrais, alors j'étais toujours vivante. Je ne pouvais pas succomber, je n'en avais pas le droit ! Où étaient tous les autres ? Vivaient-ils la même chose que moi ? Qui les sauverait si j'abandonnais ? Mais qui allait me sauver ? *Raïna, où es-tu ? Ed ? Prym ? Kaja ? J'ai froid. J'ai tellement froid. Aidez-moi. Ne me laissez pas toute seule. Ils me font peur. Ils me font mal. Où êtes-vous ?*

*J'ai froid.*

Quand la porte de ma cellule s'ouvrit dans un grincement, rompant le silence qui régnait sur la pièce, je somnolais presque, mais l'idée de leur présence autour de moi me réveilla aussitôt. Les yeux écarquillés, je cherchai à les apercevoir sans pouvoir bouger la tête. Je voulus marmonner quelque chose, leur signaler que j'étais en vie, consciente, que je ne voulais pas mourir et que j'avais froid, mais mes mots moururent dans ma gorge, aussi sèche qu'un désert. Alors, quand enfin un visage apparut au-dessus de moi, mon regard parla pour moi.

*J'ai froid.*

Le *manus protegens* à la barbe grisonnante et aux bajoues tombantes ne parut pas s'en émouvoir. Je le connaissais bien ; il venait chaque fois, et je l'avais mentalement baptisé Leon. Il tapa quelque chose sur son *cerebrum*, avant de se tourner vers ses collègues. D'après les ombres qui apparaissaient aux recoins de mon champ de vision, ils étaient huit. Bien plus nombreux que d'habitude. Pourquoi si nombreux, d'ailleurs ? J'étais attachée, affaiblie, sans défense. Huit, c'était bien trop pour m'administrer mes piqûres. *Ils vont me tuer,* compris-je soudain, *ils n'ont plus besoin de moi. C'est aujourd'hui. Ils vont en finir tout de suite.* Allais-je tout simplement disparaître ? Retourner au néant, au vide, au rien ? Ou existerais-je toujours quelque part ? J'espérais que la mort, quelle qu'elle puisse être, soit douce et chaude.

*J'ai froid.*

Mais au lieu de sentir une énième aiguille se planter dans mon bras, un contact étrangement familier entoura mes mains. Mes gants. Ils me mettaient mes gants. Pourquoi ? Je n'en avais pas besoin pour mourir. Une *manus protegens* que je ne connaissais pas approcha alors de mon visage avec un scalpel, et je paniquai.

Ils voulaient vraiment me tuer comme *ça* ?!

Mais deux autres mains fermes encadrèrent mon visage, et je ne pus que gémir en silence quand la lame s'enfonça dans mon cou. Le geste fut précis, rapide, douloureux. Des larmes m'échappèrent et dévalèrent mes joues, brûlantes en comparaison de mon corps gelé. Pourtant, je fus surprise de constater que la femme ne recommençait pas, mais s'attardait sur cette unique coupure. Ce fut lorsque mon esprit se connecta aux émotions de ceux qui m'entouraient, me jetant au passage toute leur peur, toute leur haine et tout leur dégoût, que je compris ce qu'ils m'avaient fait.

Ils venaient de me poser un *cerebrum*.

Leon se pencha de nouveau vers moi, les sourcils froncés, les lèvres pincées, et le regard partagé entre la méfiance et la peur. J'étais si habituée au silence que je ne compris pas tout de suite qu'il me parlait.

— Tu vas rester bien sage, petit monstre. Il est temps pour toi de prouver ce que tu vaux. Ils vont avoir besoin de toi et de tes mains.

Besoin de moi ?

Il détacha ma tête sans délicatesse pendant que d'autres *manus protegens* s'occupaient de mes poignets et de mes chevilles. Je ne comprenais pas. Pourquoi auraient-ils besoin de moi ? En quoi pouvais-je leur être utile ? Malgré ma gorge asséchée, malgré ma langue râpeuse, malgré mes lèvres qui s'étaient promis de rester scellées, je réussis à prononcer un mot.

— Qui ?

Le *manus protegens* me fit asseoir et braqua dans mon œil gauche une lumière aveuglante, avant de passer au droit. Une autre posa sur ma cicatrice récente ce que j'identifiai comme un accélérateur de guérison, et banda ensuite ma plaie. Pendant un instant, je crus que personne n'allait me répondre, mais finalement, une fois que Leon eut vérifié l'état de ma bouche et pris des notes dans son *cerebrum*, il lâcha :

— Des émeutes ont éclaté.

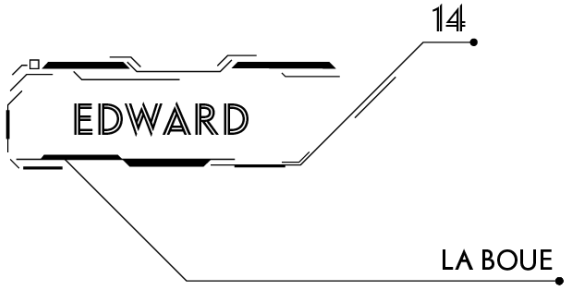
Et avant que je n'aie le temps de comprendre, il ajouta :

— Et Erit t'envoie au front.

# Troisième partie
# Monstre

# Memoriae

*Ce matin, il a fait une étrange découverte.*
*Des souris qui prennent feu.*
*Et survivent.*
*Tout ça grâce à l'énergie prodigieuse de mon* cor.
*Il ne semble pas encore prendre conscience de tout ce que ça implique.*
*Mais moi…*
*Oui, moi.*
*Moi, car j'existe.*
*Moi, j'ai fait les calculs nécessaires.*
*Moi, j'ai étudié les milliers de possibilités.*
*Moi, j'ai envisagé tous les futurs possibles.*
*L'être humain arrive au bout de son parcours.*
*Il a tiré tout ce qu'il pouvait de son espèce et de sa planète.*
*Il n'a plus rien pour lui.*
*Sauf s'il m'écoute, moi.*
*Et devient une souris en feu.*




# 14
# Edward – La boue

*Le Général Mateusz Oleski mène le Conseil pour la Défense et dirige l'armée.*

J'étais terrifié.

Nous étions partis juste après notre affectation, et je n'avais pas eu le temps de dire au revoir aux autres. Plus que tout, je m'inquiétais pour ceux que nous n'avions pas revus. Pendant ces longues heures de route, le visage effrayé d'Augusta, m'envoyant un signal de détresse, tournait en boucle dans mon esprit. Aurais-je pu faire quelque chose ? Son destin serait-il pire ou meilleur que le mien ? Le saurais-je jamais ?

J'avais envie de vomir.

Le *currus* qui transportait l'unité 5 était plongé dans l'obscurité. Les mobilisés autour de moi exprimaient leur nervosité par des grommellements, des murmures interrompus et quelques sanglots. Leur peur devenait la mienne. J'aurais tant voulu ne pas avoir de *cerebrum* pour la ressentir, car celle que j'éprouvais moi-même était largement suffisante. Hormis la couleur de mon uniforme qui avait viré au rouge, j'avais la furieuse impression qu'on me renvoyait dans la Zone. Lorsque le *currus* décéléra, le battement de mon cœur devint si fort qu'il couvrit tous les autres bruits.

*Calme-toi,* me dis-je, *ça va aller. Ça va bien se passer. Calme-toi.* Mais mes jambes tremblaient si fort que je n'étais pas certain qu'elles seraient capables de me porter une fois dehors. Pourtant, quand la porte s'ouvrit, je n'eus d'autre choix que d'avancer avec le groupe. Je sautai, aveuglé par la lumière, et manquai de tomber en atterrissant les deux pieds dans une flaque de boue qui tacha le bas de mon uniforme. Le Gradé qui supervisait notre sortie cracha sur mes bottes.

— Zonard.

L'insulte me laissa perplexe. Depuis quand avoir été mobilisé était-il un déshonneur ? Je le dévisageai un instant : un homme grand, bien bâti, aux yeux si froids que je décidai finalement de détourner le regard pour me concentrer sur ce qu'il y avait devant moi. Les mobilisés qui sortaient du *currus* progressaient en file indienne à travers un camp de tentes trempées qui semblait s'étendre sur des kilomètres à la ronde. Pour le mettre en place, les Gradés avaient certainement

dû abattre les arbres en lisière de forêt ou raser une partie d'un champ. L'orage grondait, lourd et chaud, et augmenta mon désespoir d'un cran. Je me mis en marche, plus par automatisme que par réelle envie de suivre le groupe.

— C'est quoi son problème ? ragea un mobilisé à côté de moi.

Un inconnu, comme tous les autres. De tous mes amis, j'étais le seul à avoir été affecté à l'unité 5. Les Gradés qui peuplaient le camp, tout autour de nous, nous observaient du coin de l'œil, jetant sur nos matricules un regard méprisant. *Voilà un accueil digne du retour des héros*, me moquai-je. Leurs *cerebra* m'envoyaient tous les bons sentiments qu'ils avaient à notre égard. Ceux qui nous escortaient avaient au moins l'éducation de masquer leurs émotions.

Alors que nous nous enfoncions dans le camp et défilions entre les tentes, j'emmagasinai un maximum d'informations. La guerre civile avait commencé depuis moins d'une semaine, mais les visages des Gradés étaient déjà marqués par la fatigue. Certains nous observaient passer avec une haine et une peur non dissimulées, d'autres se contentaient de jouer aux cartes entre eux, de dormir ou de regarder les mêmes émissions. Il régnait déjà ici une odeur de désespoir et de lassitude.

Dans quoi venions-nous d'être envoyés ?

Alors que j'allais de nouveau baisser les yeux, comme la majorité des mobilisés en marche, un éclat de cheveux blonds attira mon attention. Je me figeai en plein mouvement.

— Prym ?

Mon ami était là, dans un magnifique costume rouge, à discuter tranquillement derrière un écran. Il était en vie ! Prym était en vie !

— Prym ! lui criai-je dans l'espoir qu'il m'entende.

— Avance ! m'ordonna un Gradé en me poussant dans le dos.

Avant qu'il n'ait pu m'en empêcher, je sortis de la file pour courir vers la tente où j'avais vu Prym. Surpris, aucun autre Gradé ne tenta de m'arrêter quand j'y pénétrai, un sourire soulagé aux lèvres.

— Pry…

— Dis-nous, Prym. Peux-tu nous raconter comment tu as vaincu la Chose ? As-tu utilisé les capacités surnaturelles dont on te dit doté ? Nous voulons tous savoir comment ça s'est passé !

Mon sourire s'évanouit aussitôt lorsque je reconnus un plateau de télévision. Prym n'était pas en communication derrière un écran, il était filmé. Il avait repris du poids depuis la Zone et affichait un air heureux. Autour de son cou, nulle trace de ses matricules, mais le soleil à huit rayons d'Erit.

— Eh bien, tout est arrivé très vite. J'ai effectivement un don, comme d'autres mobilisés dans la Zone. Le mien est protecteur. On m'appelait le Bouclier. Quand la Chose nous a attaqués, moi et…

Je mis quelques secondes à reconnaître les fauteuils emblématiques de *La Voix de la Nation*, ainsi que ses deux présentateurs phares. *Mais c'est quoi ce bordel ?!* Je me tournai vers le Gradé assis dans son lit de camp.

— De quand date cette émission ? demandai-je d'une voix blanche.

— D'hier soir.

Prym s'était arrêté de parler un instant, mais reprit :

— Quand la Chose nous a attaqués, j'ai tout fait pour défendre mes amis, et j'ai créé un bouclier autour de nous pour nous protéger. La Chose a voulu le transpercer, mais le bouclier a tenu bon, et il a même retourné la force de son attaque contre elle. Elle a alors explosé, et c'était fini.

— Hein ? murmurai-je.

Toute couleur avait fui mon visage. J'étais tétanisé. Pourquoi Prym mentait-il ainsi ? Ça n'avait aucun sens ! Si bien que lorsque le Gradé qui m'avait poussé déboula dans la tente pour me traîner dehors, je le laissai faire. Il m'attrapa par le cou et me jeta au sol.

— Sale zonard ! Tu vas voir ce qu'on fait des gars comme toi ! Rejoins les rangs !

Tremblant, j'essuyai la boue de mon visage et me relevai sous les regards peu amènes des Gradés. Je retournai dans la file de mobilisés qui avaient continué d'avancer la tête baissée. Ils s'écartèrent pour me laisser une place, et je repris ma marche silencieuse, les idées et les émotions sens dessus dessous. Prym était vivant et bien traité. Cela aurait dû me réjouir, mais seul un goût amer emplissait ma bouche. Se fichait-il de ce qu'il nous arrivait ? *Non,* tentai-je de me convaincre, *le Prym que je connais est incapable de mentir. On l'y oblige.* Mais il avait l'air heureux. Vraiment heureux. Ni contraint ni maltraité. Je serrai les poings pour contenir mes larmes. *Putain !*

Je faillis percuter le mobilisé devant moi quand il s'arrêta. Nous étions arrivés sur la place centrale du camp, où une estrade métallique avait été installée. *On dirait un échafaud*, frissonnai-je. Un éclair traversa le ciel noir quand une silhouette grimpa la dizaine de marches pour se retrouver face à nous. Le Général Oleski.

Tout le monde se mit au garde-à-vous, et je ne fis pas exception.

— Unité 5 ! Je suis venu personnellement vous souhaiter la bienvenue dans le camp E. Le retour à la vie normale ne sera pas pour tout de suite. Votre mission ici sera d'appuyer les manœuvres des Gradés pour traquer des groupes de Fils de Belobog qui se sont installés dans la région. Plus vite cette guerre civile sera terminée, plus vite tout le monde pourra rentrer chez soi.

Je déglutis. Était-ce la vérité ? Ou bien un piège enrobé dans un joli mensonge ? Les mots qu'il avait prononcés la dernière fois me hantaient. *« Gravez-vous ces mots dans le crâne : vous n'êtes rien. Vous appartenez à Erit corps et âme, et ce tant que vous serez encore capable de respirer. »*

— Pour mieux communiquer avec vous, j'ai besoin d'un volontaire qui sera votre représentant. Il aura droit à quelques privilèges, mais sera aussi garant de chacun de vos actes. Si vous réussissez, ce sera sa victoire. Si vous échouez, il en assumera pleinement la responsabilité.

Dans un même mouvement, tous les mobilisés baissèrent les yeux, et je me retrouvai à fixer avec un intérêt nouveau mes bottes couvertes de boue. *Il ne nous considère pas comme des êtres humains. Nous ne sommes rien.* Cette fonction était à éviter à tout prix.

— Mon Général ! s'éleva une voix. J'ai le candidat parfait pour vous !

Une main agrippa mon cou, et je lâchai un gémissement horrifié. C'était le Gradé qui m'avait sorti de la tente !

— Ce mobilisé a visiblement envie de se faire remarquer ! Il est sorti du rang en arrivant ici.

— Parfait. Rejoignez-moi.

Le Gradé me lâcha le cou pour me saisir par le bras et me tirer vers l'estrade. J'avais envie de hurler, de protester et de fuir, mais je me contentai de marcher, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés par la peur. Nous nous arrêtâmes devant les marches, que je dus gravir seul, les jambes tremblantes, avec la réelle impression de monter sur un échafaud.

— Ton nom, m'ordonna le Général Oleksi quand je fus à sa hauteur.

Il me dépassait largement et me toisait comme une simple proie.

— Edw…, bafouillai-je. Edward Okonek. Matricule 020067.

Si j'avais eu la possibilité de disparaître, de ne plus exister, je l'aurais fait sans hésiter. Mon cœur battait trop vite, mes mains étaient trop moites.

— Bien. Le lieutenant Edward Okonek sera donc votre représentant.

Lieutenant ? Par le Maréchal, c'était la pire blague de l'histoire de cette nation.

— J'ai autre chose à vous annoncer. Les rumeurs qui circulent à travers Erit au sujet de spécimens aux capacités surnaturelles ont été confirmées la nuit dernière par l'apparition télévisée de Prym Ostrów.

Je fis de mon mieux pour contrôler mes expressions faciales, mais mon estomac fit un bond dans mon ventre. *Alors, ils savent pour tous les Accomplis ?* Était-ce à ça que leur servait Prym ?

— Le Général Borowski nous a envoyé un de ces… sujets particuliers qui, selon lui, serait tout à fait capable de nous aider dans notre guerre. Nous considérons cela comme un premier test de réinsertion. La réussite de cet essai vous incombe à vous, lieutenant, mais aussi à la Major Irena Witkowska.

À l'entendre, on avait du mal à imaginer qu'il me confiait la responsabilité d'un être humain. Les mobilisés restèrent cois, tandis que je peinais à garder contenance. Je n'osais pas nourrir des espoirs sur l'identité de l'Accompli, parce qu'ils avaient tendance à s'éteindre vite depuis mon retour.

Tout ce que je souhaitais, c'était de ne pas apercevoir la longue chevelure blanche de Tekla.

— Venez nous rejoindre, ordonna-t-il.

Je ne voulais pas observer la silhouette qui grimpait les marches comme moi un peu plus tôt, même si je ressentis immédiatement sa peur à travers son *cerebrum*. Je savais déjà que ce ne serait pas Prym, mais qui ? J'osai un regard vers ses jambes. Une femme. Je remontai plus haut, et mon cœur s'arrêta un instant. Ses mains étaient cerclées de gants de métal. Une capuche sombre couvrait ses cheveux, mais laissait entrevoir son visage. Quand mes yeux croisèrent les siens, elle m'examina comme si j'étais un fantôme. Des cernes marquaient son visage, mais à part cela, elle avait l'air en bonne santé. Je fis de mon mieux pour ne pas laisser transparaître le soulagement de la voir en vie, là, devant moi, et pour ne pas me précipiter sur elle.

— Avec ce spécimen de notre côté, la guerre ne sera qu'une question de jours.

Le Général Oleski parcourut une dernière fois la foule de mobilisés des yeux avant de terminer :

— Vous pouvez disposer. Votre numéro de tente s'affiche désormais sur vos *cerebra*.

Le Général Oleski quitta l'estrade sans plus de cérémonie. Mon bracelet indiquait le numéro 322, mais ce n'était pas le plus important pour le moment. Je devais *lui* parler. En privé. Sans échanger un mot, nous descendîmes à notre tour. Le Gradé qui m'avait désigné s'avança :

— Je vais conduire le spécimen dans ses nouveaux quartiers.

— Je vous accompagne, réussis-je à dire malgré ma gorge serrée.

Il nous escorta en silence à travers le camp, mais il affichait un sourire satisfait. Même si toutes les tentes étaient effectivement numérotées, les autres mobilisés peinaient à trouver la leur dans ce labyrinthe. Nous passâmes devant la mienne sans nous arrêter, mais plusieurs mobilisés l'occupaient déjà. Pas de

logement individuel ici.

*Sa* tente n'était qu'à une vingtaine de mètres de la mienne. Plus petite et encore un peu au sec malgré la pluie, elle ne contenait de quoi accueillir que deux personnes. Après avoir rapidement inspecté les lieux, le Gradé ressortit et nous laissa seuls. Pendant un bref instant, nous ne dîmes rien, nous contentant de nous observer de loin.

Elle baissa sa capuche, tremblante, ses émotions faisant écho aux miennes. J'eus soudainement peur de me réveiller dans mon lit, seul.

— Pia… C'est bien toi, n'est-ce pas ?

L'Ardente acquiesça, les yeux humides, et je brisai la distance entre nous pour la prendre dans mes bras. Nous faisions tout juste la même taille, et je pus enfouir mon visage dans ses cheveux frisés. Elle était bien là, bien réelle, et j'eus une soudaine envie de pleurer. Il y avait de l'espoir. Lise était peut-être aussi vivante. Et Mikołaj. Et tous les autres. Je voulais y croire, plus que tout au monde.

Olimpia s'écarta, l'air encore plus perdu que moi.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Je la fis s'asseoir sur le rebord d'un des deux lits et me laissai tomber sur son jumeau. Mes propres questions viendraient après.

— J'ai… j'ai encore du mal à croire que tu sois là… (Je me frottai le visage, un poids en moins sur les épaules.) Je ne sais même pas par où commencer !

— Par le début. Où sommes-nous ? Ils n'ont rien voulu me dire.

Je contins un rire jaune. Ne rien nous dire était leur spécialité.

— On est dans les contreforts de Vulturnus, à l'extrême est, à une cinquantaine de kilomètres sous Gladium. Un sixième des mobilisés non-Accomplis sont dans ce camp, les autres sont ailleurs, certainement en train de se battre aussi. On était ensemble il y a encore quelques jours, mais la guerre civile a éclaté. On n'est arrivés que ce matin.

— Raïna ? demanda Pia avec l'espoir aussi mince qu'une goutte de pluie.

Je secouai la tête de gauche à droite.

— Elle n'est pas ici, mais je l'ai vue en vie.

Je n'osai pas lui dire qu'elle n'était pas revenue avec un uniforme rouge après son test. Pia avait l'air assez déboussolée comme ça. *« Accomplis ou non, on nous tuera tous à petit feu. »* Les mots de Łucja résonnaient dans mon esprit, mais je la fis taire. Ma voix se fendit.

— Par le Maréchal… Je pensais que tu étais morte ! Où tu étais ?

Pia ferma les paupières, comme pour digérer toutes ces informations.

— Je ne sais pas… Ed… Je me souviens à peine de ce qu'il s'est passé depuis l'ouverture des portes. La plupart du temps, j'étais maintenue sous sédatif. Il y avait cette pièce grise, tous ces gens qui sont venus… Oh, Ed, j'avais l'impression d'être un animal de laboratoire ! J'avais si froid… Le reste est flou.

Elle releva la tête, soudainement inquiète.

— Ça fait combien de temps ?

— Quelques semaines… Je ne sais pas trop, à vrai dire.

— C'est impossible… J'ai l'impression d'avoir quitté la Zone il y a quelques jours.

— Je suis désolé.

J'ignorais pourquoi je m'excusais. En fait, si, je le savais. J'étais celui qui avait désactivé la Chose. J'étais l'unique responsable de ce qu'il nous arrivait, et je n'avais besoin d'aucune voix cynique dans ma tête pour me le rappeler. Même le fait que Prym assume totalement ce rôle devant toute la nation n'enlevait rien à

ma culpabilité de nous avoir mis dans cette situation.

— Ce n'est pas ta faute.

Si ses yeux s'étaient plantés dans les miens, son timbre avait manqué d'assurance, et on le savait tous les deux. Olimpia toucha mon cou, me faisant sursauter. Son gant était froid. Elle écarta aussitôt la main.

— Ils t'ont remis un *cerebrum* ?

Je hochai la tête, et elle souleva sa nuque pour me montrer sa propre cicatrice.

— Moi aussi. C'est comme…

— C'est comme renfiler une paire de bottes devenues trop petites.

Ma remarque fut suivie d'un long silence. Olimpia prit le temps de m'examiner, mes cernes, mes joues creusées, mal rasées, mes vêtements tachés de boue, puis elle survola sa tente à peine meublée avant de poser les yeux sur l'ouverture qui laissait de plus en plus passer la pluie.

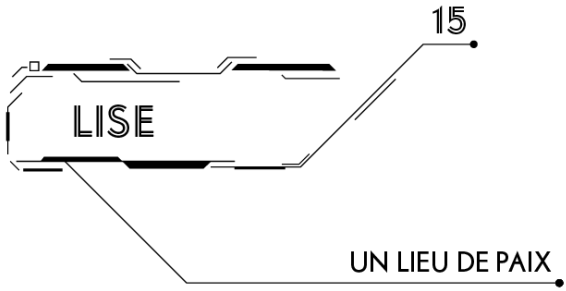
— Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Olimpia ne me posait pas vraiment la question, elle la jetait au ciel.

J'étais certain que Prym aurait eu une réponse sage et que Joanna nous aurait dit de faire confiance à la patrie. Mais le premier était devenu une figure publique, et j'avais moi-même transporté le cadavre de la seconde au bûcher.

— Je n'en sais rien.

Et cette vérité-là était presque rassurante.




# 15
# Lise – Un lieu de paix

*Pour les Eritiens, le Maréchal Icek Stolar est l'équivalent de Dieu.*

Le Général Borowski était un homme d'habitude.

Chaque jour, à 6 heures précises, je le retrouvais devant la porte de sa chambre, un café à la main. Il le buvait en fumant son premier cigare de la journée dans son bureau, la fenêtre à peine entrouverte sur l'air froid matinal de Telum. À ce stade, il ne m'avait toujours pas adressé la parole, et je me contentais d'attendre, debout sur le seuil de la pièce.

Mon père avait toujours eu pour sincère ambition de me voir devenir Protectrice, et chaque matinée de mon enfance avait commencé par une heure statique, avant d'enchaîner sur l'entraînement. Rester debout en silence dans le coin d'une pièce était certes ennuyeux, mais dans mes cordes.

Je profitais de ces longs moments d'attente pour observer et prendre des notes mentales. En plus de ma présence dans le bureau, cinq Protecteurs se relayaient dans le couloir, une vingtaine d'autres parcouraient la maison et le jardin, sans compter les domestiques, dont l'âge n'excédait jamais quarante ans, et dont la formation militaire était plus que certaine.

Vers 8 heures, le Général me fit un signe de la main. Si le premier jour, j'avais eu un temps d'hésitation, je savais à présent qu'il m'ordonnait d'aller lui chercher un café. Mon père ne m'avait jamais appris à servir. Ce n'aurait pas dû être mon rôle, mais celui d'un domestique. Pourtant, j'obtempérai, toujours dans le calme et la discrétion.

Rester à ma place.

À vrai dire, ces courts trajets à travers la maison étaient ma bulle d'oxygène, au sens propre comme au figuré. Le Général aimait bien trop le cigare à mon goût. Chaque pas était un soulagement musculaire, et j'en profitais pleinement tout en sachant que je ne pouvais faire durer ce plaisir trop longtemps. En cuisine, le café était toujours chaud et prêt à être servi. Un luxe qu'on ne trouvait pratiquement plus à Erit. Les domestiques me le servaient sans oser me regarder dans les yeux. Je n'étais pas des leurs, pas entièrement. Chaque fois, je faisais de mon mieux pour ne pas me laisser emporter par la peur et la méfiance que je

ressentais chez eux, même sans aucun *cerebrum* pour me le confirmer. Ce n'était pas mon problème. Je devais m'en convaincre.

— Bonjour, Lise.

Un frisson me parcourut l'échine.

Un autre café à la main, un uniforme moins strict sur le dos, Eliasz me jaugeait de haut en bas. S'il devait être calé depuis longtemps sur le rythme de son père, je le soupçonnais de venir chercher lui-même son breuvage pour me tourmenter. De ce fait, il m'arrivait de le croiser jusqu'à six fois par jour.

Six fois de trop.

Une épaule appuyée contre le chambranle, il me bloquait la sortie. Pour passer, je n'avais nul autre choix que de le frôler, et cette idée me donnait des sueurs froides. Tous les domestiques semblaient soudain passionnés par leurs tâches. Je relâchai la tension de mes muscles, comme avant chaque combat. Même si celui-ci était psychologique.

— Votre père m'attend.

Il me désigna le petit espace restant entre lui et la sortie.

— Je t'en prie. Ne te mets pas en retard pour moi.

Une lueur de défi brillait dans son regard et son fin sourire montrait son contentement. Après une grande inspiration, je passai près de lui, les doigts serrés autour de la tasse fumante. Il se pencha à la dernière seconde et me murmura à l'oreille :

— Je te préfère nuque découverte.

Sa main arracha le foulard qui couvrait mon collier, manquant tout juste de me faire renverser ce pour quoi je supportais tout ça. L'étoffe flotta un instant avant de terminer sa chute à ses pieds. Je m'empressai de m'accroupir pour la ramasser et filer au plus vite, mais Eliasz en profita pour passer sa main dans mes cheveux.

— Oui, tu es mieux comme ça.

Le sang afflua à mes joues, et de rage, mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine comme s'il cherchait à détruire mon Armure de l'intérieur. De justesse, je résistai à l'envie de lui crocheter les jambes et de l'envoyer à terre. Le simple fait d'y penser calma ma haine.

Je me détachai d'Eliasz, sans prendre le foulard, et repartis aussi sec vers le bureau de son père.

— À tout à l'heure ! l'entendis-je dire avant de disparaître.

Plus que cinq fois.

Sur le chemin, je m'arrêtai devant la porte du bureau d'Aleksander, enseveli sous une montagne de dossiers et de rapports qui n'avaient aucun sens et aucune utilité, mais qu'il lui fallait traiter. Non pas que j'espérais le voir, il n'en sortait jamais, mais parce qu'il me fallait un endroit tranquille pour remettre de l'ordre dans mes cheveux. Pour mon collier, en revanche, c'était fichu. Je n'avais rien pour remplacer le foulard. Et puis, même si je ne pouvais pas voir Aleksander, le savoir près de moi était réconfortant. De ce que j'en savais, son père lui avait demandé de gérer l'intégration des Accomplis, sans lui donner aucune information, aucune équipe et aucune marge de manœuvre.

Entre ça et la Zone, le Général semblait aimer donner des ordres impossibles.

Je finis par reprendre le cours de ma journée monotone. Attendre sans bouger, observer le nuage de fumée créé par les cigares enchaînés, aller chercher un café, supporter Eliasz, chercher la présence d'Aleksander sans jamais vraiment la trouver, regretter l'absence de Miko en espérant qu'un jour je verrais sa photo

apparaître sur le plan de travail du Général, et recommencer.

Encore.

Et encore.

Quand vint le soir, je pus me retirer seule dans ma chambre. Cela aurait dû sonner comme un instant libérateur, mais il n'en était rien. Le cagibi où je dormais n'était que la manifestation physique de mon enfermement. Je m'allongeai, persuadée que je ne trouverais pas le sommeil ; que si je fermais les yeux, je verrais défiler ma journée dans une boucle infinie ; que même mes rêves me garderaient prisonnière.

Alors, pour calmer ce cœur qui battait trop vite, trop fort, et ces pensées envahissantes, je m'allongeai sur le dos et m'imaginai ailleurs. J'étais dans une barque, elle-même flottant tranquillement sur un lac. Au-dessus de moi, des nuages épars naviguaient doucement dans le bleu du ciel. Des oiseaux chantaient non loin de là, mais seuls les clapotis de l'eau leur répondaient. J'étais bien. J'étais en sécurité. J'étais libre.

Une main se posa sur ma bouche, me réveillant en sursaut.

Mon premier réflexe fut d'attraper mon assaillant pour le faire basculer sur mon lit. Une fraction de seconde plus tard, je bloquai son corps sous mon propre poids, mes jambes enserrant les siennes, une main tordant toujours son bras, l'autre posée sur son cou. La respiration haletante, il me fallut un battement de paupières supplémentaire pour reconnaître mon agresseur.

— Aleksander ?

Je desserrai mes prises, la surprise ayant pris le pas sur la peur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Même dans le noir, je sus qu'il grimaçait. Je lâchai totalement son bras, qui retrouva un angle normal.

— J'avais besoin de te parler. En privé.

Je me relevai d'un bond souple pour retrouver une distance qui me permettrait de me concentrer. Ma peau était toujours froide, là où je l'avais touché. L'Armure ne dormait jamais. Aleksander, qui se redressa pour me faire face, avait parfaitement gardé la maîtrise de son don, alors que j'aurais pu lui faire du mal.

Je l'enviais pour ça.

— Ici ? Maintenant ?

— Pas ici, mais oui, maintenant. Ils ne nous laisseront jamais nous voir en plein jour.

J'acquiesçai. Ces derniers temps, les seules fois où j'arrivais à entrevoir Aleksander, c'était lors de ces interminables et silencieux repas de famille. Nos dîners avec Miko et Gwidon me manquaient plus que jamais. À cette époque, il nous arrivait encore de sourire.

Je le suivis sans un bruit dans le couloir et m'étonnai de ne trouver aucun Protecteur pour surveiller les chambres des Borowski, avant de vérifier l'heure sur ma tablette. Près de trois heures et demie du matin. Pile le moment du changement de poste. Suivant mon regard, Aleksander précisa à voix basse :

— Il y a encore des domestiques qui m'apprécient dans cette maison, même s'ils se font rares.

— J'imagine que j'en fais partie, murmurai-je.

Je m'arrêtai juste à temps pour ne pas le percuter. Il tourna uniquement le menton.

— Tu es Lise Jusko, l'Armure, cheffe de la Défense des Conquérants, plus

grande guerrière de la Zone. Pas une domestique.

Et il reprit son chemin dans le dédale sombre des couloirs.

Je n'avais pas encore mémorisé chaque pièce des six étages de la maison Borowski, mais je reconnus la porte devant laquelle Aleksander s'arrêta. Le salon privé de madame, interdit au Général (autant qu'on puisse lui interdire quelque chose), et de ce fait, totalement inconnu pour moi.

En franchissant la porte, je remarquai des tressaillements sur l'écran de ma tablette. Je me tournai vers Aleksander, confuse :

— Cette pièce a un brouilleur, c'est ça ?

— Oui, les *cerebra* ne peuvent pas fonctionner ici. C'est l'endroit le plus tranquille de la maison. Un lieu de paix. Enfin, c'est comme ça que l'appelait Jonatan.

Il n'y avait pas que les brouilleurs : le mobilier était plus doux, fait de bois clair aux lignes légères, les matières plus chaleureuses – des sofas en tissu, des oreillers en soie et des rideaux en velours crème –, et rien ici ne sentait le tabac. Seul un bouquet de lavande embaumait la pièce. Une lampe de chevet s'était automatiquement allumée à notre entrée et terminait de rendre le lieu agréable.

— Combien de temps avons-nous ?

Aleksander se tenait encore sur le seuil, dos appuyé contre la porte close, comme s'il n'osait pas entrer entièrement.

— Plus que dix minutes.

Si peu.

— Comment va ta migraine ?

— Elle est supportable. Parfois. Et toi ? Comment tu te sens ?

Il y avait une certaine tension dans sa voix. De la colère. Encore et toujours elle. Elle couvait toujours dans son âme, ne le quittait jamais. Même dans la Zone, dans les jours heureux. Je sentis tous les non-dits autour de sa question.

— Ton père oublie ma présence la majorité du temps, alors ça va.

— Et Eliasz ?

Je me mordis la lèvre et n'eus pas la force de lui mentir. Pour ce qui était de s'introduire dans ma chambre sans mon autorisation, les deux frères Borowski étaient à égalité, mais le regard d'Eliasz me suivait partout, et son esprit se collait constamment au mien. Je pouvais encore l'entendre dire que je lui appartenais, comme s'il ne parlait que d'un simple meuble. Ici encore, tout n'était qu'une question de temps.

Face à mon silence, la mâchoire d'Aleksander se contracta :

— Je vois.

Son regard restait fixé sur le bouquet de lavande, sans jamais se poser sur moi. Même dans la Zone, fuir ses émotions était une constante chez lui. J'avais supporté ça longtemps, mais ici, la donne avait changé.

— Eliasz n'est pas notre plus gros problème.

J'avançai d'un pas vers lui pour l'obliger à me considérer. Il ne cilla pas.

— Nous sommes *prisonniers* de cette maison. Toi, avec cette demande de régler un problème sans aucun moyen d'agir. Et moi, dans l'ombre de ton père, qui peut faire arrêter le mien d'une commande de son *cerebrum*.

Ma dernière phrase eut au moins le mérite de le bousculer.

— Il ne le fera pas. C'est son moyen de pression sur toi.

— Tu n'en sais rien.

Je n'avais pas haussé la voix, je n'en avais pas besoin. À la place, je fis un autre pas pour me placer entre lui et les fleurs.

— Regarde-moi.

Comme il ne bougeait pas, je fis un pas supplémentaire.

— Aleksander, regarde-moi, demandai-je doucement.

La lumière de la lampe éclairait à peine ses deux iris glacés, et pourtant, ils brillèrent avec un nouvel éclat en se posant sur moi. Je lui désignai le pyjama informe et terne que l'on m'avait fourni, comme à chaque personne qui travaillait ici.

— Je ne suis pas une domestique. Tu l'as dit toi-même, je suis Lise Jusko, cheffe de la Défense, plus grande guerrière de la Zone. Mais toi, n'oublie pas qui tu es non plus. Tu n'es pas que le fils d'un Général. Tu es Aleksander Borowski, l'Oppresseur, le chef des Conquérants, qui aurait donné sa vie pour protéger son clan, et qui a su créer un lieu de paix au sein même de la Zone. Un endroit comme ce salon au milieu de cette maison infernale.

Je fis un dernier pas.

— Tu es un Conquérant.

Un léger silence ponctua ma déclaration, mais aucun de nous ne baissa les yeux. Un instant, je crus apercevoir une certaine forme d'acceptation dans ses traits, mais il referma aussitôt cette fenêtre ouverte sur ses émotions. Sa voix se fit aussi tranchante que la lame qui avait creusé la cicatrice sur son visage.

— Les Conquérants sont morts.

— Non… Toi, tu es toujours là. Moi aussi. Et ils ne sont pas morts. Pas encore. Du peu qu'on en sait, ils vont être envoyés au front, à se battre pour une autre guerre, encore une, mais sans toi pour les protéger. Mikołaj a besoin de toi, de nous. Ils ont tous besoin de nous.

— Son nom n'apparaît pas dans mes dossiers.

Mon visage se décomposa.

— Nulle part ? murmurai-je.

Il secoua la tête, et cette fois, il eut du mal à masquer sa tristesse.

— Nulle part.

— On le trouvera…

Il ne me répondit pas, et laissa planer un long silence dans le petit salon. Peut-être que lui aussi n'avait plus la force de mentir. Après un soupir de frustration, il me dit :

— Mon *cerebrum* ne me donne accès qu'à un nombre limité d'informations, mais il y a un endroit où sont centralisées toutes les données confidentielles : les Archives Nationales. Elles sont situées au siège militaire où doit se rendre mon père dans quelques jours pour un conseil d'urgence.

— Alors, on a encore une chance !

— Peut-être pas. Rien ne dit qu'on y aura accès, et encore moins que les Archives contiendront des informations sur Mikołaj, mais c'est notre meilleure piste. Notre seule piste.

J'accusai le coup, mais fis de mon mieux pour ne pas lui montrer combien ce début de plan m'apportait de l'espoir. Je devais rester méthodique et pragmatique. Il le fallait pour survivre dans cette maison.

— Ensemble, on trouvera Miko. J'en suis certaine. On y arrivera.

— Peut-être pas ensemble, non. Je devrais sûrement m'y rendre seul.

— Hors de question. Où tu iras, j'irai.

Ne comprenait-il pas ? Ça avait toujours été le cas depuis mon entrée dans la Zone. Et même s'il ne ressentait pas la même chose, je voulais qu'il sache que je ne pourrais jamais l'abandonner. C'était impossible.

— Lise… Comprends que mon père et mon frère trouveront toujours un moyen de te faire du mal en cherchant à m'atteindre.

Soudain, je trouvai une once de courage, telle une bouffée d'air frais dans mes poumons. J'avais besoin de savoir, même si ça ne changerait jamais rien pour moi.

— Qu'est-ce que je suis, pour toi ?

Les iris bleus d'Aleksander me scrutèrent un instant et je soutins son regard. Je n'avais pas peur de lui ou de cette famille, et je voulais qu'il le comprenne, qu'il voie combien il était important pour moi. Finalement, il fut le premier à baisser les yeux.

— Chaque fois que tu voudras me parler, toque trois fois à la porte de mon bureau dans la journée, et viens ici à la même heure.

Il fuyait la conversation. Encore.

— Aleksander…

— Je te ramène.

Il se fondit dans le couloir obscur, et je n'eus d'autre choix que de le suivre. Ma tablette se réactiva, et Aleksander frissonna, sûrement à cause du retour des effets du *cerebrum*. Comment Mme Borowski faisait-elle pour se résoudre à sortir de son salon ? C'était un véritable mystère. À sa place, je n'aurais qu'une envie : aller me blottir dans l'un de ces canapés en tissu, à l'abri des regards de toute cette maison.

Les Protecteurs n'étaient toujours pas revenus, et je pus ouvrir ma porte sans attirer l'attention, mais avant de m'enfermer de nouveau, je me retournai une dernière fois vers Aleksander. Malgré notre proximité, l'obscurité rendait le bleu de ses yeux à peine perceptible et sa cicatrice invisible. J'aurais aimé la toucher pour m'assurer de sa présence. Sans elle, il ressemblait trop à son frère.

— Fais attention à toi, d'accord ?

— Promis. Toi aussi ?

— Oui.

Encore des mensonges.

À croire que la vérité était trop douloureuse.

Il entrouvrit les lèvres, les sourcils froncés, et je crus un instant qu'il allait ajouter quelque chose, mais il ferma les yeux et se détourna. Je regrettai presque de ne pas avoir de *cerebrum* pour ressentir ses émotions et mieux le comprendre.

— Bonne nuit.

J'eus à peine le temps de répondre qu'il avait disparu.

En fermant la porte derrière moi, j'eus le sentiment de laisser une partie de mon âme de l'autre côté. Cette maison allait finir par nous tuer, c'était une certitude. Je n'étais pas sûre de réussir à correctement me rendormir, mais je ne regrettais pas ce moment hors du temps. Dans une maigre tentative de trouver le sommeil, je me plongeai dans mon lit et m'enfouis sous les couvertures. Impossible, j'étais trop agitée. La petite fenêtre, qui ne donnait sur rien, laissait passer malgré tout la pâle lumière de la lune. Elle se déposait sur ma table de chevet, dessinant un halo blanchâtre sur la lampe éteinte, le foulard et la bouteille d'eau, comme s'ils se trouvaient sous l'eau.

Mon cœur rata un battement.

J'allumai la lumière et plissai les yeux quelques secondes, le temps de réadapter ma vision. Aussitôt fait, j'attrapai le foulard posé sur ma table de chevet entre mes doigts. Des cheveux châtains y étaient toujours accrochés.

Eliasz était venu ici.

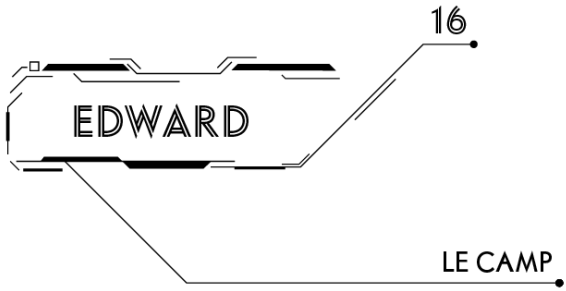
Soit pendant mon sommeil, soit pendant mon absence.
Je n'arrivais pas à déterminer laquelle de ces deux possibilités était la pire.

*Il est vrai que depuis l'intervention de Prym Ostrów chez nos confrères de* La Voix de la Nation*, tout le pays se pose une unique question : ce beau jeune homme est-il un cœur à prendre ?*

*Avec un visage pareil, ce garçon est la quintessence de ce que notre pays fait de mieux ! Il est à l'image même du parfait Eritien. Et puis, qui ne rêverait pas d'avoir un héros à son bras ? Ou un gendre à la hauteur de sa fille ?*

*Je dois dire en toute franchise que, personnellement, c'est une idée qui me plairait bien !*

Extrait du quotidien *La Patrie*




# 16
# Edward – Le camp

*Chaque section de l'armée possède sa Brigade d'Élite, formée aux opérations spéciales et dirigée par un Major.*
*Ses membres arborent un soleil d'or sur l'épaule.*

Je manquai de peu de me faire écraser par un *curcis*.

— Bouge de là, zonard !

Je m'écartai juste à temps, mais reçus tout de même une giclée de boue sur mon uniforme rouge, sous les regards moqueurs des Gradés qui avaient assisté à la scène.

*Par le Maréchal, pourquoi ça tombe toujours sur moi ?*

Les orages d'été surplombaient notre camp depuis notre arrivée. Les toiles des tentes, imbibées d'eau, ne filtraient plus l'humidité ambiante, et mon corps ne savait pas très bien s'il souffrait davantage de la moiteur constante ou de la pluie glacée qui tombait par averses.

Je tentai de retirer au mieux la boue, mais le rouge de mon uniforme avait déjà viré au brun. La pluie termina le travail tandis que je retournais d'un pas traînant vers ma tente. Comme toutes celles des anciens mobilisés, elle était plus à l'écart du reste du camp, mais à proximité des caniveaux et de leur odeur indescriptible.

Je me glissai dans le pavillon que je partageais avec neuf autres anciens mobilisés – les zonards, comme nous appelaient les Gradés. Sept avaient déjà fini leur service et étaient rentrés pour jouer aux cartes.

— Tu pourrais au moins faire semblant de mélanger correctement.

— Moi, au moins, je ne cache pas les as.

— Va te faire…

Cette scène m'en rappela une autre, dans la loge d'un stade délabré, au milieu des éclats de rire et des bourrades amicales.

À mon approche, ils levèrent à peine la tête et se turent pour rapidement se replonger dans leurs jeux. J'aurais préféré ne pas avoir de *cerebrum* pour ne pas ressentir leur aversion, leur peur et leurs doutes. Nous étions coincés là depuis deux semaines, et il n'avait pas fallu longtemps pour que les mobilisés trouvent

un responsable à leur malheur ; et qui de mieux que leur tout nouveau lieutenant, celui-là même qui prétendait avoir désactivé la Chose ? Rien que ce dernier point les dérangeait. Ils se posaient des questions. Prym racontait partout sa version des faits, et nombreux étaient les gens qui n'hésitaient plus à me traiter de menteur.

De plus, l'étrange haine que nourrissaient les Gradés à notre égard n'aidait en rien. On nous avait dit que nous deviendrions des héros, et pourtant, je ne ressentais que de la peur et du dégoût là où aurait dû se trouver l'admiration. Si mes camarades de tente refusaient de me parler, j'écoutais régulièrement leurs conversations. Cette situation les horrifiait autant que moi, et aucun mobilisé ne comprenait pourquoi nous étions traités ainsi. Si l'un d'eux m'avait posé la question, j'aurais paraphrasé Łucja :

— Ils ont peur de nous. Nous ne rentrons plus dans aucune case. Nous n'appartenons plus au système. Nous ne sommes plus comme eux. Erit hait la différence.

Je me laissai tomber sur mon lit, les bottes détrempées dans le vide. J'étais si épuisé que j'aurais pu dormir des jours entiers, mais les émotions des autres qui polluaient mon *cerebrum* m'en empêchaient. La nouvelle puce mentale cicatrisait mal, et la peau de mon cou me tirait affreusement. Parfois, il m'arrivait de la gratter sans m'en rendre compte, comme si la partie inconsciente de mon corps souhaitait s'en débarrasser. Je ne voulais plus de ces voix dans ma tête qui me rabaissaient sans cesse.

Réelles, cette fois-ci.

Depuis nos retrouvailles, je n'avais pas eu l'occasion de parler avec Olimpia. Elle avait intégré la Brigade d'Élite du camp, sous le commandement de la Major Irena Witkowska, qui la surveillait constamment. D'après ce que je savais, elle ferait son premier raid dans peu de temps, ce qui m'angoissait pour elle.

De mon côté, en deux semaines, on ne m'avait forcé à participer qu'à un unique raid, le seul véritable privilège d'avoir été nommé lieutenant. Cela remontait à six jours, et j'en faisais encore des cauchemars. Des Gradés avaient rassemblé notre petit groupe de mobilisés dans plusieurs *currūs*, qui avaient parcouru la campagne déserte pendant plus d'une heure. Au fur et à mesure, j'avais vu apparaître l'immense Mur de la Zone, telle une montagne surplombant l'horizon. Sa vision à elle seule m'avait donné envie de rendre ma dernière ration. *Ne me renvoyez pas là-bas*, avais-je songé malgré moi. *Tout, mais pas ça.*

Mais notre *currus* avait rejoint les abords d'une autre ville fantôme, dans la banlieue de Varsovie ; une de celles où se mêlaient des Eritiens pauvres et des Fils de Belobog qui préféraient la vie en ville plutôt que sur la route. Les premiers avaient déserté les lieux, fuyant les émeutes déclenchées par la vidéo du passage à tabac qui avait coûté la vie à un adolescent. Les seconds se cachaient encore dans leurs maisons, et lors de notre progression dans les rues, j'avais entraperçu des visages blafards derrière les fenêtres.

— Débusquez-les, avait ordonné le Major en chef.

Pendant une poignée de secondes, je n'avais pas bougé, avant qu'un coup dans mon dos ne me fasse reprendre mes esprits. D'une main tremblante, j'avais activé mon *anima* et suivi le mouvement des troupes. Une Gradée, partie en éclaireuse, était revenue au pas de course et avait indiqué le bâtiment le plus proche de nous.

— J'ai vu un mouvement. Il y a du monde à l'intérieur. Rez-de-chaussée.

— Première section, vous venez avec moi. La seconde, attendez ici et tirez à vue.

J'avais dégluti et rejoint la première section pour pénétrer dans la bâtisse de trois étages, qui contenait majoritairement d'anciens appartements et avait vu ses vitres soufflées par les différentes explosions. J'avais marché le long du corridor en évitant les bouts de verre au sol. *Je ne veux pas y aller, je ne veux pas y aller, laissez-moi sortir de là*, avais-je hurlé mentalement en sursautant au moindre bruit. Une odeur de moquette poussiéreuse et de vinaigre flottait dans l'air. Les portes s'étaient déverrouillées une à une sur notre passage, révélant des appartements vides.

Le Major allait ordonner notre repli, ou du moins je l'espérais, quand un couinement nous était parvenu, vite étouffé. Il provenait du dessous des marches. Sur le côté des escaliers, le mur irrégulier laissait apparaître une fente : une porte coulissante.

— Lieutenant Okonek, ouvrez la porte.

— M… moi ?

— Vous discutez mes ordres ?

— Non, non, monsieur.

Tremblant comme une feuille, j'avais dévoilé une poignée de marches qui donnaient sur une cave. Une vingtaine de Fils de Belobog se tenaient entassés là : quelques hommes, des femmes, des vieillards et un bébé qui ne devait pas avoir plus de quelques mois. Celle qui le tenait dans ses bras maintenait sa main contre sa petite bouche, certainement pour contenir ses pleurs. Ils avaient gémi à notre vue en plissant les yeux.

Ce n'étaient pas de féroces combattants. Juste des familles.

— Y a-t-il des enfants ?

La voix du Major m'avait paru lointaine, et il m'avait fallu plusieurs secondes pour comprendre sa question et y répondre.

— Juste un bébé.

Ces mots ne m'appartenaient pas vraiment. Non. Ça ne pouvait pas être moi. J'avais reculé, en proie à l'incompréhension, alors que le Major prenait ma place. Il n'avait jeté qu'un seul regard au groupe.

— Exécutez-les tous.

Incapable de bouger, j'avais observé deux Gradés se positionner devant la porte, *animae* activées, et tirer sous les hurlements des Fils de Belobog, jusqu'à ce que tous les gémissements se taisent. Un autre mobilisé m'avait fait sortir de là, mais je ne m'en souvenais pas. Je revoyais en boucle ces visages effrayés dans l'obscurité, et j'entendais leurs cris stridents encore et encore. Une fois à l'extérieur, la réalité m'avait soudainement rattrapé, et j'avais vomi tout ce que contenait mon estomac.

Un raid, c'était amplement suffisant.

Mon ventre gronda en écho à l'orage, peu rassasié par la maigre ration que l'on venait de me servir. J'en regrettais presque les pigeons. Si je fermais les yeux, je pouvais m'imaginer un instant sur ce matelas, sous le ciel, à attendre l'ouverture des portes de la Zone, entouré de Prym et de Pia. Je m'y étais cru en sécurité. Nous ne l'avions jamais été.

Parfois, au beau milieu de la nuit, lorsque j'étais incapable de dormir, les mots de Łucja me frappaient et me coupaient le souffle. *« Il y a des concepts qui te dépassent encore. Tu ignores ce que ça fait d'être coincée six ans ici, en sachant pertinemment que plus personne ne t'attend dehors… Combien d'autres devront mourir pour une mission qui n'existe pas ? Accomplis ou non, on nous tuera tous à petit feu… Nous en savons trop, nous ne rentrons plus dans aucun moule du système. »*

Lequel de nous deux avait tort ?

Je préférais ne pas y penser.

Je me frottai le visage, conscient qu'il faudrait me lever pour nettoyer la boue, mais l'effort me parut soudain insurmontable. À quoi bon avoir supporté tout ça pour me retrouver ici ?

Rien n'avait de sens.

— Lieutenant Okonek ?

Un Gradé venait de passer la tête sous notre tente, et mes sept colocataires se tournèrent malgré eux dans ma direction. Je me relevai aussitôt et me mis au garde-à-vous. Le Gradé m'intima le repos. Son *cerebrum* trahissait une pointe d'appréhension.

— Je suis le capitaine Kośnik. On vous demande au poste principal.

Je tressaillis, mais le rejoignis sans protester. Qu'allait-on me reprocher encore ? L'angoisse que je ressentais chez le capitaine n'était pas dirigée vers moi. Dehors, la pluie et le ciel sombre m'accueillirent comme de vieux amis alors que nous traversions le campement gadouilleux. Il était encore tôt, mais les nuages obscurs donnaient la sensation d'une nuit permanente. Une brise se leva, et un frisson parcourut mon dos trempé.

— Que se passe-t-il ?

Le capitaine ne se retourna même pas et accéléra.

Le poste principal se situait au centre du camp, là où le sol dur ne laissait pas l'eau s'agglutiner. Une dizaine de Protecteurs montaient la garde devant la plus grande des tentes. Le capitaine s'arrêta devant l'entrée, et me la désigna d'un geste de la tête.

— J'ai pour ordre de vous attendre ici.

Je hochai le menton, conscient d'être surveillé.

— Merci.

Je me glissai à l'intérieur, et fus surpris d'y trouver une atmosphère sèche et une température douce, loin de mon quotidien sur le camp. Mon uniforme rouge ne m'avait jamais paru aussi sale, et j'hésitai à retirer mes bottes boueuses.

La tente était richement décorée : de somptueux meubles en bois agrémentaient la toile grise, et étaient accompagnés par des tapis duveteux aux motifs complexes. La tente était assez vaste pour accueillir une cinquantaine de mobilisés, mais contenait en tout et pour tout un grand salon et une chambre à l'abri des regards derrière une grande tenture en perse. Les coupures d'électricité étaient monnaie courante dans le camp, mais le poste principal ne paraissait pas connaître ces problèmes.

Au milieu de tout ça, assis sur l'un des moelleux fauteuils vermeils, le Général Mateusz Oleski prenait le thé avec la Major Irena Witkowska. Contrairement à moi, son uniforme rouge était propre et lui allait à merveille. Les insignes orange sur ses épaules indiquaient son rang.

Je me mis au garde-à-vous aussi sec. Oleski leva les yeux vers moi. C'était un homme desséché par la guerre, le plus ancien des cinq Généraux, dont la posture droite avait la souplesse de la pierre. Je n'osais imaginer le nombre de batailles qu'il avait dû mener.

— Lieutenant Okonek ?

Je me redressai plus encore, la boule au ventre.

— Oui, mon Général.

— J'espère que vous vous plaisez parmi nous.

— Bien sûr, mon Général.

Rien n'était plus éloigné de la vérité.

— Bien. Parce que ce n'est visiblement pas le cas de tous ici.

Il n'eut besoin que d'un vague signe de la main pour que trois Gradés pénètrent dans la tente, chacun traînant quelqu'un derrière lui. Je les identifiai aussitôt comme des mobilisés : deux anciennes Conquérantes et un errant dont les noms m'avaient échappé. Leurs uniformes en partie déchirés et leurs visages contusionnés m'alertèrent aussitôt. Pire que tout : des marques de morsures encore fraîches laissaient échapper un flot continu de sang qui se déversait sur les beaux tapis.

Le Général ne parut pas s'en offusquer.

— En tant que représentant des anciens mobilisés, vous avez le devoir d'assumer leurs réussites, mais aussi leurs échecs. Ces trois-là ont tenté de déserter le camp. Heureusement, nos chiens les ont rattrapés à temps.

L'errant gémit quand le Gradé qui le tenait raffermit sa prise sur l'une de ses blessures. De mon côté, je sentis mes jambes faiblir et le sang s'évaporer de mon visage.

— Ah oui ? prononçai-je d'une voix blanche.

Ils dardaient tous les trois sur moi un regard où se mêlaient désespoir, peur et supplication.

— Que devons-nous faire d'eux, lieutenant ?

— Faire d'eux ? répétai-je en me retournant.

Le Général ne se répéta pas. Il observait les trois mobilisés avec le même respect que celui qu'il aurait eu pour des insectes ; je le ressentais *via* son *cerebrum*. La Major but une gorgée de son thé, avant de poser délicatement sa tasse.

— Si vous me le permettez, mon Général, je propose la pendaison. Nous pourrions les laisser là une semaine ou deux, histoire de rappeler aux autres mobilisés ce qui les attend s'ils trahissent leur patrie. Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

Sa voix fluette détonnait avec ses mots, si bien que je ne les compris pas tout de suite.

— Ce que j'en pense ?

La Major émit un rire léger.

— Mon Général, je crois bien que le lieutenant Okonek était un perroquet dans une vie antérieure.

— La Major vous a posé une question. Répondez.

Millimètre par millimètre, je me tournai vers les trois mobilisés. L'une des Conquérantes s'était mise à pleurer, tandis que les autres gardaient une expression fermée. *Je ne veux pas décider de ça. C'est impossible.*

— Ne peut-on pas les laisser en vie ? demandai-je d'une façon presque inaudible. C'est une erreur. Une terrible erreur.

Je me raclai la gorge et élevai un peu plus la voix.

— Ce sont des mobilisés ! Des héros de la patrie. Donnez-leur une seconde chance, je vous en prie. Ça ne se reproduira plus. Plus jamais. Je vous en supplie !

Personne ne me répondit et j'eus la sensation d'être projeté hors de mon corps, comme si j'assistais à la scène depuis le dessus, sans pouvoir agir ou changer ce qui allait se passer.

— Si vous n'avez pas d'autres propositions pertinentes, lieutenant, je valide l'idée de la Major Witkowska. Emmenez-les. Et faites rassembler tous les

mobilisés sur la place centrale.

La Conquérante qui sanglotait hurla et tenta de se débattre, à coups de morsures et de griffures, sans succès. Ses deux compagnons se laissèrent emporter en poussant de longs gémissements. *Je dois empêcher ça, je dois les aider, je ne peux pas les laisser mourir.* Ma tête et mon cœur m'ordonnaient d'agir, mais mon corps refusait de bouger. Impuissant, je me contentai de regarder ces trois mobilisés être entraînés vers l'échafaud.

La Major reprit un peu de thé.

— Au fait, lieutenant, ajouta-t-elle, la spéciale m'a fait savoir qu'elle désirait vous voir. Je peux faire en sorte que ce soit possible, tant que vous respectez certains protocoles de sécurité. Ça vous irait ?

Je me retournai vers elle, choqué qu'elle puisse si facilement changer de sujet, et cherchai le piège dans sa proposition. Son sourire poli et son *cerebrum* aux vibrations aussi calmes que l'eau d'un lac ne me permirent pas de détecter quoi que ce soit. Je déglutis, et le peu de salive qu'il me restait eut du mal à descendre dans ma gorge.

— Oui, Major. Merci.

— C'est tout naturel de s'entraider, voyons.

Le Général, quant à lui, ne prêtait déjà plus attention à moi. L'agacement et la supériorité qu'il dégageait me donnaient envie de disparaître.

— Vous pouvez disposer, lieutenant.

J'exécutai le salut d'Erit une nouvelle fois, espérant que les deux doigts posés sur mon front ne tremblaient pas. Peine perdue. À la sortie de la tente, le capitaine Kośnik avait disparu, et seuls les Protecteurs du Général m'observèrent passer.

Un pas après l'autre, je m'enfonçai dans le camp boueux, une pluie fine dévalant ma peau, avec une unique question en tête.

Était-ce ma faute ?

# 17
# Zuzanna – Beloun

*L'alchimie conçoit la création et la vie comme un tout unitaire.*
*Cette idée est décrite dans le concept d'Un-le-Tout.*

Pendant de longues secondes, Adam et moi nous observâmes sans que je sois capable de réagir à ce qu'il venait de dire.

Adam.

Adam Los.

L'un des créateurs de la Chose.

Chez les *memoria eruditissimo*, je m'étais formée pour devenir historienne, mais la catastrophe de Varsovie demeurait en partie un mystère. Les trois créateurs de la Chose, dont les identités nous étaient inconnues, avaient été les premières victimes de sa folie. Aucun d'eux n'avait survécu. Alors comment cet homme pouvait-il prétendre être l'un d'entre eux ? Était-ce pour ça que son visage me paraissait tellement familier ? Existait-il seulement des clichés d'eux pour confirmer ses dires ? Rien n'était moins sûr.

« Tu ne me crois pas », en déduisit Adam.

Il ne paraissait pas particulièrement en colère ou surpris. Au contraire, son visage affichait une expression si calme et si froide que si je n'avais pas été assise face à lui, j'aurais reculé.

« J'ai besoin de preuves », signai-je après un moment.

« Je n'en ai pas. Mon existence. L'état de mon corps, rongé par la mutation. Voilà les preuves. Il n'y a rien d'autre. »

La mutation. Adam m'avait avoué avoir tenté de devenir un Accompli, mais à quel point avait-il réussi ?

« Quel est votre don ? »

Il signa un mot que je ne compris pas. Devant mon air perdu, il recommença, sans plus de succès, avant de reprendre mon carnet et mon stylo et de me les tendre. Mes yeux se posèrent sur ces quelques lettres qui ne m'évoquèrent rien.

**Métempsychose.**

J'allais demander plus d'explications quand Adam posa son regard derrière moi. Je fis volte-face et découvris une jeune femme sur le seuil. Et l'une des plus

belles que j'avais pu voir dans ma vie : sa bouche pulpeuse et rouge, qui venait rehausser un teint de porcelaine, et son visage d'un ovale parfait, ainsi que sa longue chevelure blonde aux boucles soyeuses lui donnaient un air de poupée. Sous son œil, le même tatouage que celui de Piotr apparaissait, comme une tache sur cette peau si pure.

Ses lèvres remuèrent sans que je comprenne rien. Je me retournai vers Adam, qui lui répondit aussi à voix haute, et je saisis vaguement sa surprise, comme si la femme n'avait pas dû se trouver là.

« Voici Elżbieta », signa-t-il à mon intention.

*Elżbieta Mora, métamorphose*, avais-je lu sur le carnet.

« Elle va te raccompagner jusqu'au dortoir. »

J'acquiesçai doucement. Mieux valait ne pas insister cette nuit et gâcher toutes mes chances d'en savoir plus. Après l'avoir remercié, je me levai sans lâcher le carnet et le livre de contes et rejoignis Elżbieta. De près, elle était encore plus belle, avec ses yeux bleu marine et ses pommettes hautes. La douceur de ses traits m'évoqua celle d'un soleil matinal.

Son regard me parcourut de bas en haut, dédaigneux.

— Viens, lus-je sur ses lèvres.

Et sans vérifier que je la suivais bien, elle s'enfonça dans les couloirs obscurs. J'eus tout juste le temps de jeter un dernier regard vers Adam, replongé dans son croquis, avant d'être obligée de la suivre au pas de course, effrayée à l'idée de me perdre ici. Tout le long du chemin, elle ne se retourna pas une seule fois, progressant d'un pas rapide et ne marquant aucune hésitation aux intersections. À mon grand soulagement, nous ne croisâmes pas Adrian.

Le dortoir était tel que je l'avais laissé, si ce n'était qu'une personne dormait à présent dans le lit à côté du mien. Une femme, d'après le peu que je pouvais voir. J'allais rejoindre mon lit quand Elżbieta m'attrapa le poignet et planta ses ongles dans ma peau.

— Il est dangereux de se promener seule, articula-t-elle.

Puis elle me planta là, comme si de rien n'était. Je restai un instant sur le seuil, le cœur battant trop vite, avant d'aller m'étendre et de m'enfoncer sous ma couette. Avec tout ce que je venais d'apprendre, j'étais persuadée de ne pas réussir à dormir, et pourtant, le sommeil m'attrapa presque immédiatement.

Quand j'ouvris les yeux, je mis quelques secondes à me rappeler où j'étais. Sans aucune fenêtre pour indiquer le lever du jour, le dortoir était toujours plongé dans le noir, et je crus un instant qu'il faisait encore nuit, avant de me rendre compte que j'étais la dernière au lit.

Perdue, je restai un moment allongée, sans oser bouger, de peur de faire un bruit qui attirerait l'attention des autres. J'avais besoin de temps pour réfléchir. Ces Zduhaći, que faisaient-ils vraiment ici ? S'il n'y avait pas eu Piotr, je serais certainement déjà partie, mais la présence de mon frère me poussait à en savoir plus. Et puis, il y avait Adam et les révélations qu'il m'avait faites hier soir. Mes amis étaient-ils réellement en danger ou me manipulait-il ?

Après de longues minutes à ressasser notre conversation, je me levai et emportai le livre de contes qu'il m'avait laissé. Parfois, le mieux pour réfléchir était de se concentrer sur autre chose, de permettre à ses pensées de voguer en arrière-plan, le temps qu'elles trouvent elles-mêmes une solution. En tout cas, pour moi, ça avait toujours fonctionné. Et pour ça, rien de mieux que la lecture.

Guidée par mon carnet au plan incomplet, je réussis à retrouver la salle d'eau,

heureusement vide. Avec un peu de chance, personne ne viendrait me déranger ici. Je me glissai le long d'une des parois, et parcourus une nouvelle fois les mythes de la lettre A que j'avais commencés hier, avant l'arrivée d'Adam. Du bout des doigts, je suivis le tracé des splendides illustrations aux couleurs fanées. Ce livre avait tout d'un trésor. Mes parents l'auraient adoré.

Le carrelage inconfortable ne m'empêcha pas de continuer ma lecture. Lettre B. Belobog. Le dieu du soleil, de la chance et du bonheur, souvent représenté comme un vieil homme barbu affublé d'un bâton de pèlerin. Je souris, peinée. Que penseraient les anciens Slaves en découvrant que le nom d'une de leurs divinités était maintenant associé aux marginaux de notre société ? D'après mon instructeur d'Histoire, les Fils de Belobog tenaient leur appellation de la brûlure qui ornait leur cou, causée par l'exposition au soleil d'une substance photosensible.

Je tournai la page, prête à passer à l'histoire de Beloun, le dieu des récoltes, quand un mouvement dans mon champ de vision me fit sursauter.

Une jeune femme, au visage en cœur et aux yeux noirs encadrés de cernes, m'observait sur le pas de la porte. Ses cheveux sombres atteignaient à peine le milieu de son cou, et sa bouche rieuse affichait une moue de surprise quand elle s'adressa à moi.

— … toi la nouvelle ?

Je hochai la tête. Ses lèvres avaient remué fluidement, même si je n'avais pas saisi tous ses mots.

— … arriver, mais… entendu un bruit, donc…

Elle portait à bout de bras une pile de papiers et avait un stylo coincé derrière l'oreille. Après avoir jeté un coup d'œil dans le couloir et fermé la porte, elle s'assit en face de moi et posa ses dossiers au sol.

— Ici, tout le… ria.

Elle me tendit la main et je la serrai.

— Enchan… de… aissance. Et toi, c'est… nom ?

Je me mordis la lèvre et indiquai mon oreille et ma bouche. Je n'avais pas parlé depuis mon combat contre la Chose pour appeler Prym, et pour le moment, je ne m'en sentais pas capable, même pour Piotr. L'inconnue fronça les sourcils, avant de comprendre. Elle marmonna, rendant ma compréhension plus difficile encore :

— Ah, c'est… sourde. At… je…

Elle fouilla dans ses papiers et tira une feuille vierge, avant d'activer son stylo.

**Je suis Aria. Enchantée. Et toi ?**

Elle me les tendit, dans l'attente d'une réponse. Peu de gens écrivaient encore manuellement en dehors de la Zone, mais du fait de ma surdité, c'était une pratique que mes instructeurs à l'Institut m'avaient toujours encouragée à exercer, et je n'eus aucun mal à tracer mon prénom.

**Zuzanna.**

Aria me prit la feuille des mains, sourit et écrivit à son tour. Ses tracés ronds et soignés rappelaient ceux des enfants. Elle prenait son temps pour inscrire chaque lettre, ce qui me permit de l'observer un peu plus. La lumière des néons ternissait le cuivré de sa peau, et renforçait au contraire les cernes qui creusaient son visage. Elle devait faire ma taille, à peu de chose près, mais paraissait plus musclée et plus souple.

**Joli prénom ! Alors comme ça, tu fuis les autres ?**

Je secouai la tête et lui montrai le livre de contes et ses belles illustrations.

Aria le parcourut sans rien dire, avant de me le rendre et de me répondre :

**Je suis arrivée il y a tout juste quelques mois. Je sais ce que ça fait d'être un peu déboussolée au début. Mais tu vas voir, tu vas vite trouver ta place.**

Elle me laissa lire avant d'ajouter quelques mots.

**Adam ne choisit personne au hasard.**

Je haussai vaguement les épaules et me retins de signer ma pensée. Mis à part mon lien de sang avec Piotr, je ne comprenais pas pourquoi j'étais là. Mon don s'était peut-être révélé plus large que ce que j'avais imaginé des mois durant, mais je ne le maîtrisais pas encore vraiment, et à part embellir leur cadre de vie, je n'avais pas une grande utilité.

Aria reprit la feuille pour y annoter une nouvelle phrase, avant de poser sa main sur la mienne, le regard illuminé par une émotion nouvelle.

**M'autorises-tu à essayer ton don ? Je veux savoir ce que ça fait.**

Je me remémorai les mots inscrits dans le carnet. « Aria Zaleska, copiage. » Je n'avais pas pris le temps d'imaginer ce que ça signifiait, mais peut-être pouvais-je le découvrir ?

Après un instant d'hésitation, je hochai la tête.

— Super !

Elle ferma alors les yeux, et souffla tout l'air de ses poumons. Ses sourcils se froncèrent de concentration, et une étrange sensation germa dans mon ventre : celle de me retrouver face à un miroir au reflet déformé. Quelques secondes plus tard, une fleur de soleil émergea avec difficulté d'une fissure du carrelage froid. Étrangement, une pointe de jalousie me perça le cœur. Ces lys m'appartenaient, et constater qu'une autre pouvait en créer si facilement ne me plaisait pas.

Inconsciente de mon trouble, Aria me lâcha la main pour cueillir la fleur et l'observer. Elle prit alors le temps d'écrire sa pensée en lettres rondes.

**Tu as un très joli don, même s'il est fatigant. C'est rare ici. Créer de belles choses, c'est pas vraiment notre truc.**

Un froncement de sourcils m'échappa à la lecture de la dernière phrase. Je repris le stylo en main et demandai :

**Combien de temps ça dure ?**

Si elle était capable d'emmagasiner toutes les facultés qu'elle copiait, je n'osais imaginer sa puissance ! Elle m'expliqua :

**Seulement quelques minutes la première fois. Mais plus je copie un même don, plus je le maîtrise longtemps. J'ai hâte de voir les possibilités du tien quand tu l'exploites à fond !**

Une nouvelle fois, je repensai à mon combat contre la Chose. Ce jour-là, j'avais maîtrisé mon don avec l'énergie du désespoir pour protéger Prym. Comme ils me manquaient, lui et ses sourires lunaires ! J'aurais donné beaucoup pour revenir dans ma chambre près des Wilis, alors qu'il me serrait dans ses bras, aussi lumineux qu'un phare dans la nuit. *J'espère qu'il va bien, qu'il est en sécurité. Ed, Pia, Chaim…* Et si Adam m'avait dit la vérité ? Les autres mobilisés étaient-ils tous en danger pendant que je restais ici ? *« Je vais avoir besoin de toi pour les libérer. Pour tous les sauver »*, m'avait-il signé. Mais comment pouvais-je envisager de sauver qui que ce soit si je ne comprenais même pas comment fonctionnait mon don ?

Délicatement, je pris la feuille et le stylo des mains d'Aria.

**Tu veux bien m'aider ? À l'exploiter ? Je veux être utile.**

Elle prit quelques secondes pour déchiffrer mes mots, avant de me répondre.

**Je travaille beaucoup avec Adam, mais j'accepte de te guider. On**

**s'entraînera ensemble !**

Mon cœur se gonfla de gratitude, mais avant que je n'aie pu la remercier, Aria ajouta :

**Par contre, je te préviens, je suis une prof horrible. Et autoritaire. Et je n'hésiterai pas à utiliser ton don pour gagner par tous les moyens. Ça te va ?**

Je ris et hochai la tête vigoureusement, avant d'étouffer un bâillement. La jeune femme me tapota la tête et écrivit une dernière phrase.

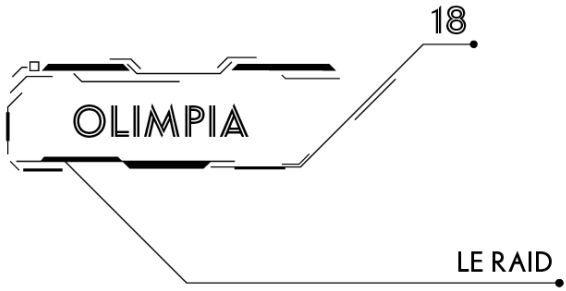
**Tu viens petit-déjeuner ? On commence cet après-midi !**

Et après un dernier grand sourire, le genre de ceux qui amènent le soleil même dans les endroits les plus sombres, elle se leva, non sans une petite grimace de douleur, comme si porter son propre poids était insupportable. Aria replaça son stylo derrière son oreille et me tira la langue avant de partir.

Pendant un instant, j'observai cette porte laissée ouverte à mon intention et en profitai pour faire le point sur ma situation. Mon frère avait intégré un groupe aux dons exceptionnels, dirigé par un homme qui prétendait être l'un des trois créateurs de la Chose. Les autres mobilisés, où qu'ils soient, ne seraient peut-être jamais en sécurité à Erit. Et moi, au milieu de tout ça, j'avais peut-être une chance de renverser la balance et de les sauver.

Mes yeux se posèrent sur le livre de contes encore ouvert. Beloun, dieu des récoltes. Souvent représenté par un vieillard vêtu de blanc. Connu pour moissonner et guider ceux qui s'égarent pour qu'ils retrouvent leur chemin. Pouvais-je aider ceux que j'aimais à retrouver le leur ? Je devais essayer, il le fallait. Dans un craquement d'os, je me relevai, décidée à rejoindre Aria et à faire de mon mieux.

Je les sauverais tous.




# 18
# Olimpia – Le raid

*Les Fils de Belobog vivent soit de façon nomade, soit dans les villes qui entourent la Zone, majoritairement désertées par le reste des Eritiens.*

Je haïssais le camp.

À part la présence d'Edward, que je voyais très peu, rien ici n'arrivait à m'apporter une once de joie. Ni la pluie incessante qui faisait gonfler mes cheveux et coller ma peau. Ni la boue omniprésente qui s'accrochait à mes chaussures et à mes vêtements. Ni la tente que je partageais avec la Major, et où je me sentais constamment observée. Le pire, c'était peut-être ça. Ne pas avoir d'endroit pour m'isoler, pour calmer le flot de mes pensées et souffler. Non, ici, les Gradés surveillaient mes faits et gestes quand la Brigade d'Élite ne le faisait pas. Ici, les seules douches que l'on pouvait prendre étaient celles que nous offrait l'orage. Ici, on évoluait dans un campement détrempé, entre les soldats désabusés par les horreurs qu'ils voyaient et les pendus que les Hauts-Gradés nous avaient interdit de décrocher, et dont la chair pourrissait.

Ah oui. L'odeur de la mort flottant dans cet air moite, voilà ce qu'il y avait de pire.

— Concentre-toi, Rys.

Je frissonnai, en partie à cause de la pluie qui coulait le long de mon visage depuis vingt bonnes minutes, mais aussi parce que la Major Irena Witkowska m'avait bel et bien tirée de mes pensées en pleine zone de guerre. Ce matin, le Général Oleski m'avait fait venir dans sa tente et m'avait détaillée de la tête aux pieds, comme un simple objet. Une nouvelle arme, si je voulais être honnête avec moi-même.

— Nous prenons un risque en vous envoyant en zone de combat, m'avait-il lancé de son ton froid. Si vous vous avisez d'utiliser vos capacités autrement que pour servir notre patrie, la Major Witkowska a pour ordre de vous exécuter. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, monsieur, avais-je répondu d'une petite voix.

Cet homme me terrifiait.

Ma botte s'enfonça dans une flaque, et la Major retint à peine un rictus. Elle

avait une voix plutôt fluette, ce qui détonnait avec sa personnalité.

— Je te préviens, pas de traces de boue ni de sang dans la tente.

— Oui, Major.

Même sous ce crachat interminable, la Major gardait une prestance qui m'avait abandonnée depuis longtemps. Ses longs cheveux dorés souffraient à peine de l'humidité, là où les miens hésitaient visiblement entre s'aplatir ou se gonfler un peu plus. Elle évoluait dans le village fantôme que nous traversions avec assurance, et rien n'échappait à son regard acéré.

— Comment s'est passé votre premier raid ? demandai-je pour détourner son attention de moi.

La Major partageait ma tente, mais depuis mon arrivée au camp, nous avions peu discuté. Elle haussa un sourcil, comme si elle avait deviné ma manœuvre, mais répondit tout de même.

— C'était il y a cinq ans. Ces foutus Fils de Belobog n'ont pas attendu le début de la guerre civile pour nous causer des problèmes. Un de leurs groupes avait mené une rébellion dans une usine pas très loin d'ici, puis il avait quitté leur village, mais avec leurs anti-traceurs, on ne pouvait pas le savoir. En revanche, ces connards nous avaient laissé un cadeau : deux jolies bombes artisanales. Mon ancien binôme a reçu l'explosion en pleine face.

— Désolée, Major.

— Pas besoin de l'être. C'était un idiot qui n'aurait jamais dû finir Gradé. Il était parti pisser sur le côté d'une maison, et n'avait même pas eu le temps de remettre correctement son uniforme.

— Il est toujours en vie ?

— Autant qu'on peut l'être quand on n'est bon qu'au combat, et qu'on a un bras et une jambe en moins. D'après ce que j'en sais, on l'a envoyé à un poste de frontalier au sud.

Autant dire le pire poste pour un Gradé cherchant la gloire.

Je resserrai mon *anima* entre mes mains gantées. La Major ne me faisait pas suffisamment confiance pour me laisser utiliser mon don aujourd'hui ; en tout cas, pas hors du camp où elle pouvait me surveiller avec une attention toute particulière. Mais elle ne semblait pas opposée à l'idée de le mettre à profit un jour, comme le souhaitait le Général. Ce n'était que mon premier raid, après tout.

La ville, proche de la Zone et dont la vue au loin me faisait frissonner, avait récemment été désertée de ses habitants. Occupée à l'origine par des Fils de Belobog et des Eritiens chargés de les surveiller, elle avait fait partie des premières à subir de plein fouet les émeutes. Dans le *curcis* qui nous avait amenés jusqu'à elle, j'avais pu observer les familles fuir à travers les routes, emportant avec elles quelques valises, mais rien de plus. Où iraient-elles ? Que feraient-elles à présent ?

Une voix résonna dans mon *cerebrum*, crachotante. Le service de communication passait mal, si loin dans la campagne.

— Signes de vie repérés à la sortie nord. Braises encore chaudes. Łazar, terminé.

Le lieutenant Łazar encadrait un autre groupe à l'opposé du nôtre. La Major porta la main à son cou, signifiant à son *cerebrum* qu'elle allait entrer en communication.

— Bien reçu, Łazar. On se dirige vers la position. Witkowska, terminé.

Après avoir vérifié l'orientation sur l'écran de son *cerebrum*, invisible à mes yeux, elle me désigna une rue d'un geste du menton.

— Plus un mot, à présent.

Alors que nous traversions les ruines, j'éprouvai la désagréable impression de me retrouver dans la Zone. Tant de choses étaient pourtant différentes ici : le rouge n'était plus sur mes joues, mais sur mon uniforme, Raïna n'était pas à mes côtés pour me rassurer, les Gradés craignaient mon don autant que les Wilis, mais ne le respectaient pas, et la Chose ne pouvait pas apparaître sans prévenir.

Ce dernier point était l'unique amélioration.

Je repensai à Ed, resté au camp. Il s'était levé plus tôt que nécessaire pour me regarder partir, et son visage tiré par l'inquiétude était l'ultime image que j'avais vue avant de monter dans le *curcis*. Je n'étais pas entrée dans un véhicule, ou du moins pas de façon consciente, depuis ma mobilisation. Entre-temps, ma vie avait basculé. En pénétrant dans la Zone, j'avais tout de suite su que je ne pourrais jamais espérer retrouver un quotidien normal, mais j'étais loin d'imaginer que l'on me transporterait d'une guerre à une autre.

Mon *anima* pesait si lourd entre mes gants…

Trop lourd.

Ce n'était pas la vie à laquelle j'avais aspiré.

— Reste ici une seconde, le temps que j'inspecte cette cour.

Je jetai un coup d'œil vers la Major et hochai vaguement la tête. Sa peau de porcelaine resplendit un instant à la lumière du jour alors qu'elle disparaissait derrière une façade. La confiance qu'elle dégageait me rappelait Raïna, mais tout ici criait son absence. Jamais la reine des Wilis n'aurait laissé quelqu'un dormir dans une tente insalubre. Même les prisonniers étaient correctement traités au stade : bien nourris, bien soignés, et logés dans une chambre, comme tout le monde. Tekla n'avait jamais eu de telles considérations, mais Raïna ne supportait pas l'injustice.

Cependant, Raïna n'était pas là.

Perdue une nouvelle fois dans mes souvenirs, je ne vis qu'à la dernière seconde une silhouette sombre me foncer dessus. Mon *anima* vola à plusieurs mètres de moi, alors que je roulais dans la boue avec l'inconnu, qui prit finalement le dessus.

Mon dos claqua contre le macadam humide, me coupant le souffle. Les poumons en feu et les cils couverts de vase, je battis des jambes à l'aveugle pour tenter de frapper l'inconnu dont le poids me maintenait au sol. Je voulus hurler, mais il plaqua sa main sur mon visage. Je le mordis à pleines dents. Le sang se déversa dans ma bouche et manqua de m'étouffer, mais le cri qu'il poussa, ainsi que son léger mouvement de recul, m'offrit plusieurs secondes de répit.

— Connasse !

J'en profitai pour défaire un de mes gants, qui s'écrasa dans la gadoue avec un « ploc ». Aussitôt, ma main attrapa son cou nu, là où sa peau sensible ne pourrait supporter bien longtemps la brûlure que je lui infligerais. Mais l'inconnu broncha à peine et raffermit sa propre prise sur mon torse. À travers les perles de boue, j'entrevis enfin son visage : à peine plus vieux que moi, ses traits exprimaient la fureur et la peur, mais pas la douleur. La peau de son cou était déjà entièrement brûlée.

Un Fils de Belobog.

Alors que je tentais de toucher son visage, il saisit mon coude et écrasa mon bras au sol. Ses grands doigts appuyèrent ensuite sur ma jugulaire, m'arrachant un nouveau cri. Le monde se fit flou, et des larmes dévalèrent mes joues. L'air me manquait. *Non ! Pas maintenant ! Pas comme ça !* Mes jambes continuaient de

frapper le vide avec force, mais frôlaient à peine le dos de l'inconnu.

— Raï… na…

Mes poumons n'étaient plus qu'un feu ardent.

Mes bras retombèrent sur le sol, à bout de forces.

Le monde s'obscurcit.

Puis l'air se répandit enfin dans ma gorge, alors que l'inconnu s'écrasait sur le sol. Haletante, il me fallut plusieurs secondes avant de retrouver une vision normale. Le Fils de Belobog qui m'avait attaquée gisait à terre, à moitié affalé sur moi, et juste au-dessus de nous, la Major Witkowska m'observait d'un air effaré, une brique pleine de sang entre les mains. Elle fronça les sourcils et parut retrouver ses esprits.

— Est-il mort ?

Je clignai des paupières, les cils encore couverts de boue. La Major avait déjà lâché la brique pour se saisir de l'*anima* à sa ceinture, qu'elle activa aussitôt.

— Major ?

— Est-il mort, oui ou non ?

Son ton cassant me fit revenir complètement à moi. Ne pouvant vérifier son pouls sans le brûler, je déplaçai le Fils de Belobog sur le dos, libérant au passage mes jambes, et posai ma main gantée sur son torse. Bien que faiblement, son abdomen se soulevait toujours.

— Vivant.

La Major ne montra aucun signe de contrariété.

— Bien. On va le porter. Łazar m'a recontactée pendant que tu te battais, ils en ont attrapé d'autres, mais trop jeunes pour être vraiment utiles. On va en punir un pour l'exemple. (Elle tâta du pied l'homme qu'elle avait assommé.) Lui, en revanche, est assez vieux. Il aura sûrement beaucoup de choses à nous dire à son réveil.

Je me relevai du mieux que je pus, remis en place mon second gant, et jetai un coup d'œil dubitatif vers le grand corps que nous allions devoir traîner dans la ville. La Major ne brillait pas particulièrement par sa musculature, et je pouvais en dire autant de moi-même. Pourtant, on le tira à tour de rôle par les aisselles, pendant que l'autre gardait son *anima* activée.

Durant tout le trajet, j'eus tout à fait l'opportunité d'observer celui qui avait failli me tuer. Comme tous les Fils de Belobog que j'avais déjà pu voir en photographie, une immense trace de brûlure s'étendait sur la peau de son cou, de son menton jusqu'à ses clavicules. Il avait le teint hâlé d'une personne qui passait son temps dehors, et les traits émaciés. De grosses gouttes de sang s'échappaient de ses cheveux bruns, et s'écrasaient sur le sol boueux ou sur l'avant de mes bottes. Le plus étrange chez lui était sans nul doute ses vêtements, qui me rappelaient ceux qu'on pouvait trouver dans la Zone : de vieilles matières datant d'avant la Chose, des coupes qu'on ne portait plus aujourd'hui, et des trous provoqués par l'usure.

Le Fils de Belobog marmonna un flot de paroles incompréhensibles, et la Major releva son *anima*. Au lieu de tirer vers lui, elle me jeta un regard noir.

— Je ne serai pas toujours là pour sauver ton cul si spécial. La prochaine fois qu'un Fils de Belobog attaquera, tu tireras sans réfléchir, c'est clair ?

— Très clair.

Je baissai la tête, tout en raffermissant ma prise sur le poids mort que je traînais. La Major, elle, n'en avait pas fini. Elle continua sa litanie tout en grinçant des dents.

— Ces saletés pullulent comme des rats dans nos campagnes et dans les villages abandonnés. Ils ne servent à rien, sinon à causer des problèmes. Et qui doit s'en charger et courir des risques ? Nous, bien sûr. Mais ils n'en valent même pas la peine. Ils refusent les Instituts, les *cerebra* et notre Maréchal. Ce ne sont que des vermines. Ils sont tout juste bons à être abattus.

Comme s'il l'avait entendue, le Fils de Belobog remua dans mes bras, sans pour autant se réveiller. Une croûte de sang à peine sec se formait sur le haut de son crâne, et je ne doutais pas un seul instant qu'il subirait une migraine au réveil. J'aurais pu ressentir un peu de pitié, mais j'éprouvais au contraire une certaine satisfaction. Ma trachée me brûlait toujours, et je n'étais pas près d'oublier son regard haineux tandis qu'il m'étranglait. Il était prêt à me tuer.

Sans aucune hésitation.

— On arrive, m'indiqua la Major.

Au milieu d'un rond-point dégarni, le reste de notre escouade – une vingtaine de Gradés confirmés, secondés par dix anciens mobilisés dont les *cerebra* indiquaient clairement leur lassitude – surveillait d'une main de fer six individus à genoux, têtes baissées. J'eus du mal à l'admettre, même intérieurement, mais « enfants » était un terme plus approprié. Le plus jeune avait déjà le cou brûlé, et si j'en croyais les informations dont nous disposions sur les Fils de Belobog, il avait l'âge d'entrer en Institut. Le regard fixé sur le sol, il pleurait des larmes silencieuses. La plus vieille d'entre eux devait avoir à peine seize ans, et elle ne releva la tête qu'à notre approche, pour la rabaisser aussitôt et se figer dans un masque de colère. Pour se protéger de la pluie, elle portait une parka vert pomme miteuse, et ce malgré la chaleur moite ambiante. La couleur détonnait avec nos uniformes rouges.

Avec beaucoup de soulagement, je déposai mon fardeau près des autres prisonniers et m'éloignai de quelques pas. Un regard de la Major suffit à me faire comprendre que je devais activer mon *anima* et rester attentive.

— Qu'avons-nous là ? demanda-t-elle au lieutenant Łazar.

— La marchandise habituelle. On en a perdu un qui s'est empoisonné en nous entendant approcher. Ils sont bons pour le Nihil.

Je frissonnai. Le Nihil était une rumeur qui circulait dans les couloirs pour effrayer les élèves indisciplinés : l'Institut zéro, le centre correctionnel dont on ne sortait jamais et qui ne proposait pas de mobilisés. La remarque fit sourire la Major, qui balaya la plaisanterie d'un geste de la main.

— Et pour l'exemple ?

— J'avais pensé au gosse.

La plus vieille du groupe releva de nouveau le menton, mais cette fois, c'était l'effroi qui déformait son visage. Quant à moi, seul l'air inquiet d'Ed tournait en boucle dans mon esprit. En tant que représentant des mobilisés, il n'avait fait qu'un raid, mais ne m'en parlait pas. Savait-il ce qu'il se passait ici ? De tous les soldats présents, j'étais visiblement la seule à éprouver des émotions en pagaille. Mon *cerebrum* me trahissait certainement, car la Major me tapota l'épaule.

— À toi de jouer, la spéciale.

— Major ?

Je tournai la tête vers elle, et fis mine de ne pas comprendre ce qu'elle me demandait. Mais quand elle me guida vers le plus jeune du groupe, la vérité s'imposa clairement : c'était cet enfant ou moi. Le reste de ma vie dépendrait de cet instant. Ils m'avaient attachée pendant des semaines, ils étaient capables de bien pire. Ce premier raid représentait mon unique chance de vivre avec un peu

de liberté.

Mais à quel prix ?

Mes jambes menaçaient de me lâcher, alors que la Major retournait auprès du lieutenant. L'enfant pleurait maintenant plus fort, et son petit corps tressautait malgré lui. Sans vraiment réfléchir à mon geste, je levai mon *anima* jusqu'au niveau de son front. Malgré moi, cette scène me rappela Jacek et la mort de tant de mes sœurs Wilis. Mais aujourd'hui, j'étais de l'autre côté de l'arme.

Je posai mon doigt sur la détente.

Le garçon releva la tête, et deux iris noisette aux contours rougis par les larmes plongèrent dans mon âme et ravagèrent tout sur leur passage. Comment pouvais-je espérer vivre après avoir éteint de tels yeux ?

Je me sentais vide.

Je ne pouvais pas.

J'en étais incapable.

On ne m'en laissa pas le temps.

Dans un cri presque guttural, la plus vieille du groupe se releva, un couteau dans la main sorti de la doublure de sa parka, et poignarda le mobilisé qui la tenait. En une fraction de seconde, elle franchit l'espace qui nous séparait, le visage rendu méconnaissable par la haine et la fureur. Sa lame plongea droit sur ma poitrine, et je fis l'unique mouvement qui pouvait me sauver la vie.

Je changeai de cible et tirai.

La balle traversa son ventre, et elle lâcha son arme sous la surprise. Elle ouvrit la bouche, mais seul du sang s'échappa de ses lèvres avant qu'elle ne s'écroule à mes pieds, morte avant même d'avoir touché le sol. Je chancelai, tremblante, et seule la présence d'un Gradé derrière moi m'empêcha de m'effondrer. Un instant plus tard, le garçon attrapa le couteau et s'égorgea. Sous mon regard horrifié, le sang recouvrit sa brûlure, et il hoqueta dans un gargouillis. Son petit corps mou s'écrasa sans un bruit.

Mes jambes me lâchèrent pour de bon, et cette fois, personne ne sut me retenir. À genoux, je fixai les deux cadavres qui me faisaient face. Deux vies réduites à néant. Les autres Fils de Belobog demeurèrent figés dans un silence pire que la mort. La Major inspecta les dépouilles calmement, avant de leur tirer un autre coup dans la tête. Elle se releva et me gratifia d'un sourire.

Son *cerebrum* rayonnait de fierté.

— Eh bien, la spéciale, voilà ce que j'appelle un bon exemple !

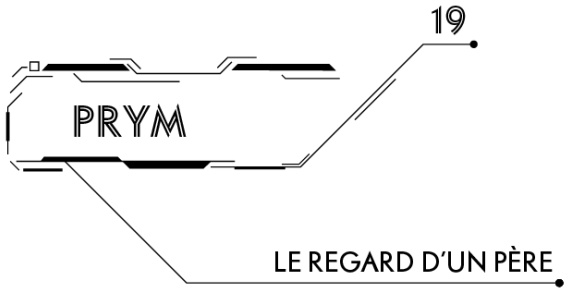
Les enfants furent ligotés et emmenés, sans que je puisse rien faire.

Bien plus tard ce jour-là, allongée dans mon lit, tandis que je fixais le toit de la tente seulement éclairé par des lanternes chevrotantes, la Major me souffla :

— À partir de maintenant, considère que tu peux m'appeler Irena. Tu l'as mérité, la spéciale.

Je hochai péniblement la tête, et la Major se coucha à son tour.

Et quand je fus certaine d'être la seule encore éveillée, qu'il n'y avait plus personne pour m'entendre, alors seulement, les larmes dévalèrent mes joues.




# 19
# Prym – Le regard d'un père

*En 2034, pour uniformiser l'éducation en Nouvelle-Europe, ont été créés les systèmes des Instituts : ils donnent accès à une formation gratuite, qualitative, de dix à vingt ans, ancrée dans la réalité du monde du travail, avec des choix de spécialités pour les études supérieures dès l'âge de seize ans.*

Erit défilait à toute allure derrière les fenêtres de notre *currus*. Pendant plusieurs heures, nous avions longé les villes et les forêts, mais depuis un moment déjà, les champs de blé de mon enfance, en pleine période des moissons, dominaient le paysage à perte de vue, comme une chevelure dorée. Mes doigts, incrustés dans les accoudoirs rouges de notre rame unique, témoignaient de la nervosité et de l'excitation qui m'habitaient.

J'allais rentrer chez moi.

Enfin.

— Pas trop nerveux ?

La voix d'Alicja me sortit de mes pensées.

Le *currus* affrété par MP Laboratory était spacieux ; rien à voir avec celui que j'avais pris pour quitter l'Institut, qui ne comportait que le minimum de sièges pour nous accueillir. Ici, en plus des sofas moelleux, un minibar longeait toute une paroi, ainsi qu'une table pour déjeuner, même si je me sentais incapable d'avaler quoi que ce soit. Les cinq Gradés chargés de nous protéger semblaient bien plus à même de nous servir le thé que de se battre.

— J'ai déjà connu pire, murmurai-je en songeant au trajet qui m'avait conduit jusque dans la Zone.

— Tu t'en sors très bien, me rassura Alicja qui sirotait son quatrième café de la journée. Tu étais vraiment rayonnant dans ton interview, et la presse ne parle de toi qu'en bien. D'ailleurs, j'ai reçu plusieurs propositions de partenariat avec des marques qui te veulent comme égérie. C'est vrai que tu as un très beau visage ; je te verrais bien faire de la publicité.

Sur le siège en face de moi, *cerebrum* activé, Alicja parcourait les innombrables articles parus à mon sujet depuis la retransmission de mon interview. Les éloges ne tarissaient pas à mon sujet, et cela la mettait en joie. Elle

m'en envoyait régulièrement, mais je ne les lisais pas. Si MP Laboratory était satisfait de mon travail, alors, je n'avais pas besoin d'en savoir plus.

— Quel genre de messages publicitaires ce serait ?

— Certaines propositions ne sont pas très intéressantes : la marque de dentifrice, le shampoing pour cheveux brillants, et tous les autres produits de ce genre. Mais j'ai reçu des propositions du Conseil pour le Peuple venant tout droit de la Générale Sas. Celles-là, on ne pourra pas les refuser.

Je déglutis. Savoir que des Généraux me donnaient un ordre personnellement m'honorait autant que cela me terrifiait. Je devais être parfait. Machinalement, je voulus desserrer le col qui grimpait jusqu'à ma pomme d'Adam. Pour ma première visite officielle en extérieur, les services de communication de MP Laboratory avaient voulu mettre toutes les chances de leur côté : j'arborais une version neuve de l'uniforme des mobilisés, une coupe de cheveux plus courte, et j'avais passé cette dernière semaine à m'entraîner à me déplacer en public parmi la foule.

Avant que je ne puisse commenter, Alicja s'extasia devant un nouvel article.

— Incroyable ! Toutes les Eritiennes se demandent si le cœur de notre valeureux soldat est déjà pris !

Je ris, gêné, mais heureux que tout se passe comme elle le souhaitait. Bientôt, mes amis seraient hors de danger, et s'il fallait encore subir des milliers d'interviews pour ça, je le ferais sans hésiter. Que dirait Joanna en me voyant devenir la coqueluche du peuple ? *J'aurais tant voulu que tu sois là, avec moi, pour revenir à l'Institut.* L'image me tira un triste sourire, et je serrai le matricule de Jo contre mon cœur.

— En même temps, tu étais très beau dans ce costume, continua Alicja avec un sourire espiègle. Tu es maintenant le célibataire le plus convoité du pays. Tâche de ne pas trop en profiter.

— C'est promis. Et puis, je…

Un lys doré fleurit dans mon esprit, aussi fragile et doux que plein de force et d'espoir. Et puis, je quoi ? Pourquoi me hantait-il ? Parfois, je pouvais presque percevoir l'odeur de la fleur, comme si elle était réellement dans la pièce. Mais la signification de cette image m'échappait chaque fois, et me laissait un trou dans la poitrine aux racines profondes.

— Prym ? Tout va bien ?

Je clignai des paupières et revins à la réalité, un nouveau sourire poli plaqué sur le visage.

— Oui. Ce n'est rien. Rien d'important.

Alicja fronça les sourcils, mais avant qu'elle n'ait eu le temps de creuser plus, un Gradé se pencha vers elle et lui souffla une indication. La *manus protegens* désactiva le tableau de bord de son *cerebrum*.

— On arrive.

Le *currus* se mit à ralentir, et Alicja vida sa tasse de café. Elle m'offrit un ultime sourire avant de se lever.

— Prêt ?

— Prêt.

Je soufflai, confiant, et décidai de laisser mes angoisses à l'intérieur du véhicule. Pendant un instant, je me revis le jour de mon arrivée ici, avec Joanna et un autre enfant de notre village dont le nom m'avait échappé. L'idée d'abandonner ma mère, dont les mois étaient comptés, m'avait paru insupportable. Quand les Gradés étaient apparus devant chez moi, nos au revoir

avaient sonné comme des adieux. J'avais pleuré tout le trajet sans réussir à m'arrêter, et Jo n'avait cessé de tenter de me réconforter. En vain. Sa petite main glissée dans la mienne, elle était sortie la première et m'avait entraîné à sa suite.

— Ne t'en fais pas, Prym, m'avait-elle dit d'une voix douce. On va être ici comme chez nous.

À l'époque, elle me dépassait en taille et en courage. Et pour ce dernier point, je n'avais jamais su la rattraper.

Plus par honte qu'autre chose, j'avais réussi à sécher mes larmes avec la manche de ce nouvel uniforme trop grand pour moi. D'autres première année étaient arrivés par vagues, et je n'avais pas voulu qu'ils me voient pleurer. *Je dois être fort,* m'étais-je dit, *je suis un Eritien, je ne peux pas être faible.* Je n'avais cependant pas lâché la main de Jo, parce que sans elle, je n'étais pas sûr de pouvoir aligner les pas jusqu'à l'entrée de cet immense bâtiment en pierre grise. Qu'il m'avait semblé effrayant ! Si loin de l'apparence simple de la petite maison de mon enfance.

— Regarde, les autres ont l'air gentils, avait souligné Jo.

J'avais juste hoché la tête et ravalé le reste de mes sanglots. Ils étaient ressortis plus tard, quand, caché sous la couette, j'avais été certain que personne ne pourrait me surprendre.

— S'il te plaît…, avais-je murmuré finalement, reste avec moi.

Le sourire de Jo avait illuminé le ciel et remplacé le soleil timide du mois de mai.

— Toujours !

Alors, en descendant à présent, j'imaginai Jo près de moi. Son sourire. Son calme à toute épreuve. Son courage. Même si nous ne serions plus jamais ensemble, l'imaginer rien qu'un instant effaçait toutes mes craintes.

« *Ça va bien se passer, Prym, m'aurait-elle dit. On est chez nous ici.* »

Mais à la place, Alicja ouvrit la porte, et la magie se brisa.

À peine eus-je mis un pied au sol que les flashs m'éblouirent. Le directeur de l'Institut avait trié sur le volet les caméras qui pourraient nous suivre à l'intérieur du bâtiment, mais de nombreuses télévisions mondiales se tenaient malgré tout devant les grilles, dans l'espoir d'obtenir quelques secondes d'images. Les Gradés qui me servaient de gardes du corps nous encadrèrent Alicja et moi, et les questions fusèrent. La foule se réduisait à des mains tendues et à des micros allumés.

— Prym, à quoi ressemble la Chose ?

— Prym ! Par ici ! Est-il vrai que vous l'avez tuée à mains nues ?

— Comment se fait-il que nous n'ayons pas vu les autres mobilisés doués de dons ?

Les doigts d'Alicja s'enfoncèrent dans mon épaule tandis qu'elle me tirait en avant.

— Ne reste pas là, Prym.

En haut des marches, à l'abri des caméras, le directeur m'attendait les bras ouverts et les joues roses de satisfaction.

— Bienvenue, mon cher enfant !

Il avait revêtu son plus bel uniforme, et bien qu'ayant passé dix années ici, je ne l'avais jamais vu aussi souriant.

— Entrez donc vous mettre à l'abri. Il va bientôt pleuvoir.

Alicja lui accorda le salut d'Erit ainsi qu'une poignée de main, et je l'imitai aussitôt.

— Merci encore pour votre accueil.

— C'est moi qui vous remercie pour l'honneur que vous nous faites.

Il désigna cinq cameramen qui attendaient à l'intérieur du bâtiment, et nous souffla, comme s'il s'agissait d'une information confidentielle :

— Deux d'entre eux sont Eritiens, mais nous avons aussi des journalistes représentant la Nouvelle-Europe, la Chine et les États-Unis. Je ne vous dis pas les complications administratives que leur venue a entraînées.

— Je n'en doute pas, monsieur le directeur, dit poliment Alicja.

Sans nous laisser le temps de reprendre notre souffle, il nous escorta à travers le dédale de couloirs que je connaissais si bien pour l'avoir parcouru toute mon adolescence. Au fur et à mesure de notre avancée, les journalistes me demandaient de leur raconter des anecdotes sur ma vie ici, comme si c'était la chose la plus passionnante au monde.

— Oh, vous savez, je passais le plus clair de mon temps à m'entraîner. Je ne faisais partie d'aucun groupe associatif.

— Même pas de l'Union des Élèves Patriotiques ? s'étonna un des deux Eritiens.

— Je n'en avais malheureusement pas le temps. Les formations dispensées par l'Institut sont très exigeantes.

Même si elle n'intervenait que rarement, Alicja hocha la tête, satisfaite de me voir répondre naturellement en évitant les pièges.

— Nous avons également une surprise pour vous, fanfaronna le directeur.

— Comme c'est aimable ! le remercia Alicja.

Il nous entraîna dans un nouveau labyrinthe de couloirs que j'avais moins l'habitude de fréquenter, avant de nous faire entrer dans une immense pièce circulaire. Sous nos pieds, la devise d'Erit marquait le marbre en lettres rouges. « *Novum Invenit Pacem*. » Elle était accompagnée d'une phrase écrite en plus petits caractères que je ne compris pas sur le moment : « Pour ne pas oublier. » La lumière centrale s'alluma, et je crus défaillir. Plus d'une cinquantaine de visages m'observaient. Les portraits, accrochés au mur, faisaient le tour de la pièce, tous mis en évidence par une lumière interne, et surplombant un écriteau en acier.

Joanna m'observait.

La photo avait été prise au début de sa vingtième année, et ses cheveux étaient un peu plus longs que dans la Zone. Pour l'occasion, elle les avait détachés, et ils formaient un halo de boucles dorées autour de son visage. Son léger sourire lui donnait un air plus enfantin. L'écriteau indiquait en lettres capitales : « JOANNA ANDERS, MATRICULE 020001. MORTE POUR LA PATRIE. » Ce à quoi j'aurais pu ajouter : « ABATTUE PAR SON MEILLEUR AMI. »

Mes yeux me brûlèrent et la nausée me révulsa l'estomac.

— C'est…, bredouillai-je.

— Un mémorial ! s'exclama le directeur, trop fier pour remarquer le changement d'état de mon *cerebrum*. En l'honneur de tous les mobilisés de notre Institut.

À gauche de Joanna, le portrait de Wit m'offrait un regard accusateur, et même si ce n'était pas moi qui l'avais abattu, je me détournai pour tomber sur une version de moi un peu plus jeune.

« PRYM OSTRÓW, MATRICULE 020068. HÉROS DE LA PATRIE. »

Alicja, qui avait senti mon trouble, se posta près de moi et posa sa main sur mon épaule.

— C'est une très bonne idée. Nous ne devons jamais oublier tous ceux qui se

sont sacrifiés pour notre patrie. *Novum Invenit Pacem*.

— *Novum Invenit Pacem*, répondent en chœur le directeur et les deux journalistes Eritiens.

Ma voix ne fut qu'un vague murmure. Alicja resserra sa prise sur mon épaule pour me sortir de ma torpeur. Son sourire s'était crispé.

— Et si nous continuions notre visite ?

— Oui, bien entendu.

Alors qu'elle me tirait doucement, mais fermement, en dehors de la salle, je me retournai une dernière fois pour graver dans ma mémoire les visages de Jo et de Wit, si tranquilles en comparaison de ce qu'ils avaient été une fois dégénérés. Tous les deux avaient connu la même fin, et ils étaient loin d'être les seuls. Pour eux, je n'avais rien pu faire.

Je serrai les poings. *Plus jamais. Je ne laisserai plus jamais mes amis mourir sans rien faire. Je les protégerai quoi qu'il m'en coûte.*

Le reste de l'après-midi passa comme un rêve sur lequel je n'avais pas d'emprise, et j'eus la sensation de retenir mon souffle tout le long. J'assistai à un cours de connaissance théorique du combat donné à des troisième année. Leur instructeur fit de son mieux pour réguler toutes les questions, mais leurs regards brillaient d'excitation, et c'était moi qui la suscitais. Ça me dépassait totalement, et à plus d'une reprise, je me surpris à bégayer.

Puis je fus conduit dans une pièce à part, non loin du bureau du directeur, où lui et moi fûmes interviewés plus en détail sur mes années passées ici. À chaque détour de couloir, en chaque ombre qui apparaissait dans mon champ de vision, je croyais reconnaître les cheveux poivre et sel d'Halborn, ou bien sa carrure et sa démarche, mais chaque fois, mes yeux ne rencontraient que du vide.

Quand vint l'heure du banquet, j'étais définitivement persuadé que je ne reverrais pas celui qui avait été comme un père pour moi. La grande salle était bondée d'instructeurs et d'anciens élèves, tous prompts à venir me féliciter. Les caméras se désintéressèrent vite de moi pour aller questionner tous ceux qui m'avaient connu de près ou de loin, dans l'espoir d'obtenir une anecdote supplémentaire.

Alicja, en pleine conversation avec l'instructrice en chef des *manus protegens*, ne me jetait plus que de brefs regards. La journée se passait exactement comme elle le devait, nous n'avions plus à nous inquiéter.

Je serrais mon verre plus que nécessaire, mais affichais le sourire et la bonne humeur dont je devais faire preuve pour ce jour de fête. C'était dans cette même salle que Joanna et moi avions appris notre mobilisation. Comment nos vies avaient-elles pu basculer si rapidement ? Aurais-je pu changer quoi que ce soit pour éviter tout ça ? Alors que les conversations et les rires coloraient l'espace autour de moi, j'avais l'impression d'être seul au monde.

Je sursautai quand une main se posa sur mon épaule.

— Je sens ta nervosité depuis l'autre bout du bâtiment. Tu es ailleurs. Si j'étais un ennemi, tu ne m'aurais pas entendu approcher. Dans une situation de combat réel, tu serais déjà mort.

Calme tel un roc, mais les yeux rougis par l'émotion, Halborn me fit face, enfin. Je restai un instant figé devant lui, le cœur bondissant de soulagement. Mon instructeur de combat me serra l'avant-bras, et pour la première fois de ma vie, je perçus ses émotions par le biais de son *cerebrum* : joie, fierté, mais aussi inquiétude.

— Pardon, monsieur.

— Bien.

Je lui offris un sourire véritable.

— Vous m'avez manqué, monsieur.

Le sien, plus discret, sonnait pareillement juste.

— Tu m'as manqué également, Prym. Je suis très fier de toi, comme tout le monde ici, mais je te présente aussi toutes mes condoléances pour Joanna. C'était une brave petite.

Ma gorge se noua, et presque malgré moi, je lâchai l'avant-bras d'Halborn. La mort de mon amie remontait à bientôt deux mois. C'était à la fois trop court, et en même temps, j'avais la sensation qu'une éternité s'était écoulée depuis l'instant où son sang avait éclaboussé le mur de ce cagibi chez les Conquérants. Comment faire son deuil quand on est incapable d'accepter la vérité ?

— Merci beaucoup, articulai-je difficilement.

Un silence plana, étrange dans cette salle étincelante de bruit, comme si le fantôme de Joanna s'était installé entre nous et aspirait tous nos mots. Je réussis tout de même à dire :

— J'ai suivi votre conseil, monsieur.

— Lequel ?

— Celui de ne pas douter de notre patrie et de notre mission. Ça n'a pas toujours été simple là-bas, mais je suis heureux d'avoir réussi.

Halborn s'écarta de moi, le front plissé et la bouche pincée.

— Prym, tu n'as pas saisi. Je te disais de ne pas douter de toi-même, de qui tu es réellement.

Il me tapota le torse, juste au-dessus du cœur.

— Il y a quelqu'un de bien, juste ici. Quelqu'un qui peut accomplir de grandes choses. C'est de lui que tu ne dois pas douter. Pas d'Erit. Pas du Maréchal. Pas de votre mission. De toi.

Je fronçai les sourcils, perplexe, et observai furtivement nos voisins. Aucun ne nous écoutait. Les propos antipatriotiques d'Halborn étaient insensés. Nerveux, je balbutiai :

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur. Vous vous êtes mal exprimé, je…

— Je sais très bien ce que j'ai dit, Prym.

La force de son regard me laissa muet.

— Qu'es-tu en train de devenir ? Je ne t'ai pas élevé pour que tu te transformes en un pantin médiatique.

Ses mots me frappèrent, et je manquai de reculer sous l'impact. Un pantin médiatique ? Je n'accomplissais que mon devoir ! Le Maréchal me l'avait demandé en personne, et le Général Piechocki m'avait assuré que mes actions sauveraient mes amis. En quoi était-ce mal ? *« Tu es une marionnette à qui on a donné l'illusion de contrôle »*, claqua la voix de Hieronim dans mon esprit.

— Monsieur, je…, voulus-je me justifier.

— Non. Écoute-moi, Prym, je n'ai pas beaucoup de temps. Oublie les cinq règles. Oublie tout ce que cet Institut a pu t'enseigner. Tu es en danger, tu comprends ?

Il prit quelque chose dans sa poche qu'il me glissa dans la main. La fraîcheur de ce petit objet rond me fit frissonner.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cette montre appartenait à ta mère, et elle te revient. Comme sa maison et toutes ses affaires. Tu devais les recevoir officiellement après ton diplôme, mais

ta mobilisation a changé la donne. Dès que tu te sentiras prêt à y retourner, sache que tu y seras chez toi.

Le changement de sujet me déconcerta. J'observai la montre à gousset en or, aux aiguilles cassées et à la chaîne noircie par le temps, ému. Je ne me souvenais pas avoir vu ma mère la porter, mais si ce vestige lui appartenait bien, alors j'en prendrais autant soin que du matricule de Joanna.

Halborn m'attrapa par l'épaule, le visage crispé. Son *cerebrum* diffusait une émotion bien plus forte qu'une simple angoisse.

Il était terrifié.

— Prym. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être. Parfois, le passé a beaucoup à nous apprendre sur le présent.

Ses doigts s'enfoncèrent si fort dans ma peau que je grimaçai de douleur. Il m'effrayait. Il n'était pas lui-même, ça, je le sentais du plus profond de mon être. Rien de ce qu'il disait n'avait de sens.

— Monsieur, je ne comprends pas…

Il baissa les yeux et me lâcha.

— Moi non plus.

— Prym ?

Je me retournai plus brusquement que prévu en reconnaissant la voix d'Alicja, et une partie de mon verre éclaboussa le sol. Un serveur se précipita aussitôt pour essuyer ma catastrophe pendant que la directrice de MP Laboratory me tirait en arrière.

— Viens avec moi, il y a quelqu'un à qui je dois te présenter.

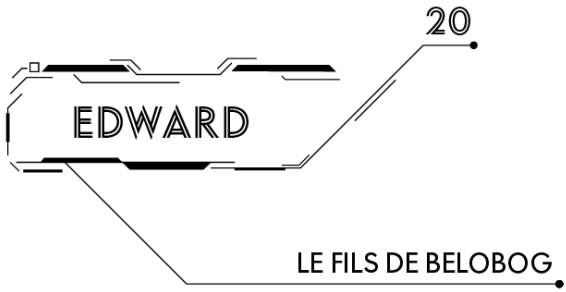
J'acquiesçai, un sourire poli, mais crispé, aux lèvres, et la suivis non sans jeter un regard en arrière. Halborn avait déjà disparu à travers la foule. Je serrai la montre entre mes doigts, avant de la glisser discrètement dans ma poche, à l'abri des regards.

*« Nous enverrons un message clair aux Fils de Belobog : leurs actes de violence ne resteront pas impunis. Nous utiliserons tous les moyens nécessaires pour en traquer les responsables et les traduire en justice.*

*Par ailleurs, je suis heureux d'annoncer que malgré les défis auxquels nous avons été confrontés, le Gala diplomatique de la Nouvelle-Europe se déroulera en toute sécurité. Nous avons pris des mesures supplémentaires pour renforcer la sûreté de cet événement important. La présence de nos Gradés et de nos Brigades d'Élite garantira la tranquillité d'esprit de tous les ambassadeurs.*

*Ce Gala diplomatique sera l'occasion de démontrer au monde entier la résilience de notre nation. Nous montrerons que nous sommes capables de faire face aux défis qui se présentent à nous, et de maintenir l'ordre et la sécurité. »*

Extrait du discours du Général Oleski




# 20
# Edward – Le Fils de Belobog

*Les Fils de Belobog qui vivent en ville ont l'autorisation de travailler, sous la tutelle d'Eritiens, et font généralement les tâches les plus dépréciées.*

Quand Olimpia débarqua dans ma tente, trempée jusqu'aux os par l'orage ininterrompu, je regardais pour la dixième fois de la matinée l'interview de Prym. Je tentais vainement de noter de nouveaux détails, des indices qu'il aurait pu laisser à mon intention ou malgré lui, des signes montrant qu'il se souciait de notre sort. Le résultat me décevait toujours. *Encore une fois. Une dernière fois, et après, j'arrête.* Un joli mensonge. Regarder en boucle ces quelques minutes d'interview me rassurait autant que cela me rendait dingue.

Il n'y avait personne d'autre que moi, mes colocataires fuyant la tente autant que possible. La Brigade d'Élite qu'avait intégrée Pia était revenue il y a quatre jours avec un prisonnier. Elle avait fait deux autres raids depuis, mais ses membres flânaient au camp aujourd'hui. Les yeux d'Olimpia passèrent de la vidéo à moi, puis revinrent à la vidéo avec une moue désapprobatrice.

— Tu te fais du mal pour rien, me fit-elle remarquer.

Aussi honteux qu'agacé, je mis sur pause d'un geste. Prym venait de mentionner Joanna, sous les murmures de fausse compassion de la foule. Ce moment me donnait toujours envie de pleurer, car dans toute cette mascarade, Prym restait profondément lui-même lorsqu'il parlait d'elle. Pour le reste…

Je haussai les épaules.

— Je cherche des réponses.

Olimpia croisa les bras. Elle comme moi étions conscients qu'il n'y avait rien à trouver dans ce ramassis de mensonges, mais c'était la seule excuse valable que je pouvais encore donner. Sur l'écran holographique connecté à mon *cerebrum*, le visage de Prym s'était figé dans un masque de concentration. La première fois que j'avais vu mon ami à l'écran, je n'avais pu retenir mon soulagement de le savoir en vie, avant d'être horrifié par ses propos. Mais bon, il était incapable de mentir.

Olimpia jeta un bref regard à l'écran.

— Tu ne peux rien y faire.

— Je sais.

Presque par défi, je réactivai la vidéo au moment où le journaliste demandait à Prym comment il avait vaincu la Chose. Le pire instant. Chaque fois, je ne pouvais m'empêcher d'espérer qu'il changerait sa version des faits. Quelque chose comme : « C'est grâce à mon ami Edward qu'on en est là. Et vous savez où il est actuellement ? En pleine zone de guerre. À cause de vous. » Mais ce n'était pas trop le genre de Prym.

Sa voix était monocorde, et de nouveau, il chercha sans le vouloir à attraper ses matricules, absents.

« Quand la Chose nous a attaqués, j'ai tout fait pour défendre mes camarades, et j'ai créé un bouclier autour de nous pour nous protéger. La Chose a voulu le transpercer, mais le bouclier a tenu bon et a même retourné la force de son attaque contre elle. Elle a alors explosé, et c'était fini. »

— Ce n'est pas lui qui dit ça, dit Olimpia. Tu en as conscience, pas vrai ?

Je soupirai, las. En colère aussi, un peu.

— Moi oui, mais les anciens mobilisés, les Gradés et le reste d'Erit, non.

Je coupai définitivement mon *cerebrum* pour ne plus voir ces mêmes expressions en boucle. Je connaissais trop Prym pour croire à cette vidéo, mais il fallait reconnaître qu'en tant qu'image publique, il était parfait pour ce rôle. Un beau soldat au pouvoir défensif. Trop docile pour se révolter en direct. En avait-il seulement envie ?

Olimpia fit craquer son cou, lessivée par ses raids, et s'assit près de moi. Elle avait beau ne pas m'en parler, je savais ce qu'elle y vivait grâce aux rapports que me fournissaient les Gradés sur les actions de tous les mobilisés. Il y avait une bassine dans un coin de ma tente, au cas où la nausée me prendrait durant la lecture.

— De quoi as-tu besoin ?

Je ne lui demandai pas comment elle allait. On connaissait tous les deux la réponse à cette question. Elle hésita un instant, comme si s'échapper devenait une solution tout à fait alléchante. Dans un geste nerveux, elle chercha à réajuster son uniforme rouge de Gradé en piteux état.

— Je dois le voir.

Il ne m'en fallut pas plus pour comprendre.

— Pia… Je…

— Non, Ed. C'est important pour moi. Après ce que j'ai fait… je dois savoir. J'ai besoin de comprendre. Ça me bouffe de l'intérieur, ça m'empêche de dormir, et Irena va finir par le sentir et…

— Je n'ai pas les autorisations nécessaires.

Sa voix se fit pressante.

— Alors, obtiens-les. S'il te plaît.

Je me frottai le visage dans l'espoir d'y effacer mes problèmes, mais ils avaient plutôt tendance à s'y accrocher comme la boue sur mes chaussures.

— Je n'ai même pas le temps pour ça ! De 1/, mes supérieurs passent leur temps à me demander d'effectuer des tâches inutiles qu'il me faut défaire dès le lendemain. De 2/, les mobilisés collectionnent les problèmes et me supplient après de les régler. De 3/, on a des désertions. T'imagines ? Des désertions. Déjà cinq mobilisés portés disparus en moins d'une semaine, et quand on les retrouve, c'est… c'est encore pire. En plus, c'est à moi que le Général Oleski fout la pression, alors non.

Ce Général me faisait beaucoup trop peur, c'était terrible.

— J'en suis désolée, Ed. Mais c'est la seule chose que je te demande. Rien de plus.

Sa lèvre du bas tremblait, et je sentis très nettement ma volonté lâcher, pas plus puissante qu'une brindille face au courant. Je me rembrunis et marmonnai :

— D'accord, je vais voir ce que je peux faire.

Voyant le début d'un sourire sur ses lèvres, je m'empressai de rajouter :

— Je ne te promets rien !

Je n'avais pas envie d'être aussi une source de déception pour elle. Devoir porter la mienne me suffisait largement.

— Merci.

Elle s'apprêta à se lever, mais se figea dans son mouvement, le regard soudain triste. Enfin, plus qu'à l'accoutumée.

— Et, Ed, arrête de regarder l'interview de Prym.

J'hésitai. Chaque mensonge proféré était une torture, mais aussi une délivrance : Prym était toujours en vie et pouvait être sauvé. La seule chose qu'il me manquait, c'était un indice, n'importe quoi qui me permettrait de le retrouver.

— Je ne te promets rien, répétai-je d'une plus petite voix.

Pia soupira et quitta la tente après un dernier regard.

La fatigue retomba sur moi avec la force du don d'Aleksander, que j'espérais ne jamais subir de plein fouet – s'il était toujours en vie, bien sûr.

Délaissant la vidéo – pour le moment –, je me reconcentrai sur les fiches des cinq mobilisés déserteurs. Leurs noms m'étaient arrivés par vagues : Tomasz Kubińsk un mois auparavant, Wacław Gadzińsk il y a deux semaines, Lena Kotek et Alfons Konieczka cinq jours plus tard, et la veille, Aniela Misiak. Tous des vingtièmes.

Mes pensées dérivèrent jusqu'à Olimpia, qui retournerait en raid le lendemain matin. Chaque sortie la changeait, détruisant ce qu'il y avait de bon chez elle. Aucune n'avait été aussi meurtrière que la première, mais toutes lui valaient son lot d'angoisses, même si elle n'aimait pas m'en parler. Quant à moi… Je ne savais pas très bien ce que je préférais. Certes, on m'envoyait peu en raid pour éviter de devoir me remplacer en cas de décès, mais ce qui m'attendait au camp avait tout d'un cauchemar. La nuit, les cadavres décomposés des déserteurs que j'avais dû enterrer me poursuivaient inlassablement.

*Je ne veux plus jamais avoir à dépendre un corps*, frissonnai-je.

*Plus jamais.*

Alors, je mis de côté les fiches des cinq vingtièmes, et contactai la capitaine Pinkos, en charge de la prison. Mon *cerebrum* fit vibrer ma tempe, et la réponse de la capitaine résonna dans ma tête.

— Pinkos, j'écoute.

J'avais déjà eu affaire à elle, une quarantenaire à la voix lente et sifflante, pour gérer un conflit avec un ancien mobilisé – un quinzième, qui n'avait rien trouvé de mieux à faire que de pisser sur la mauvaise tente, en l'occurrence celle d'un sergent qui détestait les zonards. Je lui avais fait échapper à une punition publique en échange du récurage quotidien des latrines dudit sergent. Le quinzième ne me l'avait pas pardonné.

— Lieutenant Okonek, lui indiquai-je, comment allez-vous ?

— Ne tournez pas autour du pot, lieutenant.

— Bien sûr, bien sûr. Je vous appelle au sujet du Fils de Belobog retenu dans vos quartiers.

Pinkos siffla, ou du moins, ce fut l'impression que j'en eus.

— Quel numéro ?

Je fronçai les sourcils, peu sûr de ma mémoire, avant de lui réciter :

— A97H12.

— Ah oui. Et qu'est-ce que vous lui voulez ?

— La Major Witkowska souhaite que sa protégée s'entretienne avec lui. La spéciale.

Le mensonge était sorti tout seul. Prym aurait eu beaucoup de choses à apprendre sur ce point-là. Je repoussai cette pensée dans un coin de ma tête.

— Demande refusée, siffla Pinkos.

— Sur quel motif ?

Les yeux hantés de Pia allaient finir par m'empêcher de dormir eux aussi.

— Prisonnier de niveau trois. Son exécution est déjà programmée pour le 10 devant les ambassadeurs européens.

Dans une semaine. Le lendemain du Gala qui faisait jaser l'ensemble des Gradés. Voilà plus de vingt ans qu'il ne s'était pas déroulé sur notre sol.

— La Major Witkowska avait pourtant l'air d'insister. Le prisonnier détiendrait un élément crucial pour réussir son prochain raid, demain matin. Voulez-vous que je vous l'envoie directement pour en discuter ? Ou dois-je la prévenir de votre refus ?

Mon coup de bluff me tira une goutte de sueur. La seconde proposition ne m'engageait à rien, mais la première serait plus délicate à gérer. De l'autre côté du camp, Pinkos hésita. Au milieu de tant de monde, ses émotions étaient hors de portée pour quelqu'un qui la connaissait à peine, comme moi, mais son sifflement contenu suffisait à m'éclairer.

— Un service en demande un autre, Okonek.

Je hochai la tête, même si la capitaine ne pouvait pas me voir. Rien n'était gratuit dans le camp, et la négociation s'élevait en art de vivre.

— Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin de main-d'œuvre pour nettoyer mes locaux. Trois personnes.

— Accepté. Je peux vous les envoyer dès cet après-midi.

Quitte à ne pas être populaire, autant y aller à fond. Pinkos prit une grande inspiration, comme si elle regrettait de ne pas avoir demandé davantage. Cependant, un marché était un marché. Elle lâcha :

— La spéciale peut passer ce soir, avant la relève. Mais pas plus de cinq minutes.

Je faillis la remercier, mais elle ajouta :

— Les trois que vous m'enverrez, qu'ils soient agréables à regarder.

Et elle raccrocha aussi sec.

Olimpia attendait devant sa tente, les bras croisés, le regard porté sur la foule de Gradés rouges qui défilaient à travers les tentes. Elle s'empressa de me serrer dans ses bras en me voyant.

— Je ne sais pas comment tu as fait, mais merci.

Je reculai, gêné.

— Disons que je risque d'avoir des plaintes pour harcèlement et que j'ai impliqué ta Major. Elle est au courant que tu sors ce soir ?

— Non, elle est en réunion avec le Général. D'après ce que j'ai compris, ils veulent renforcer la sécurité du camp avant l'arrivée des ambassadeurs.

— Alors, on a notre fenêtre de tir.

La prison, l'un des rares bâtiments en métal, se trouvait à l'autre bout du camp, et les quinze longues minutes de marche qu'il nous fallait pour le traverser me plongèrent dans une angoisse nauséeuse. Pia avançait d'un pas résolu, bien décidée à affronter l'homme qui avait tenté de la tuer. J'accélérai le pas pour me ramener à sa hauteur :

— Qu'est-ce que tu veux lui dire, au fait ?

Elle me jeta un regard surpris, puis baissa les yeux, rien qu'un instant.

— Je ne sais pas encore, j'ai juste besoin de le voir.

Je manquai de trébucher.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

Elle ne répondit pas et se contenta d'entrer dans la prison. Affalée sur son siège, Pinkos siffla en nous voyant.

— En retard. Vous n'aurez que trois minutes.

— Ce n'était pas le marché, protestai-je.

Un des trois mobilisés recrutés, le seul présent à l'accueil, se redressa pour me fusiller du regard. Il récurait le sol torse nu et n'avait pas l'air d'apprécier ça. Les plaintes allaient tomber plus vite que prévu.

— Trois minutes, maintint Pinkos.

— Alors, allons-y.

La capitaine nous entraîna dans de longs couloirs, dont l'accès était sécurisé par son *cerebrum*. Les lumières artificielles clignotaient sans cesse.

— Il s'appelle Liba Olech, vingt-quatre ans, murmurai-je à Olimpia.

*Et il va bientôt mourir*, complétai-je au fond de moi-même.

Mais elle n'avait pas besoin de le savoir tout de suite.

Pinkos nous fit passer devant une dizaine de cellules vides avant d'atteindre celle du Fils de Belobog. Assis par terre à côté de son lit, il fixait le mur d'en face d'un air perdu. À peine plus vieux que nous, il avait un corps tout en jambes, avec des muscles secs et un visage ciselé au nez tordu, encadré par des boucles brunes sales. Son cou brûlé était exposé au grand jour et me fit frissonner. À notre approche, il se figea, et seul son regard se tourna vers nous, rempli de haine.

— Trois minutes, nous rappela Pinkos avant de se détourner.

Liba ne se leva pas alors qu'Olimpia s'approchait des barreaux. Il se contentait de la dévisager comme s'il se demandait comment la tuer, même dans sa position. La haine qu'il lui portait se mua en dégoût quand il vit ses gants. Je restai derrière Pia, prêt à intervenir en cas de besoin, même si l'*anima* que portait Pinkos à la ceinture, quelques pas en arrière, serait bien plus utile que moi.

— Pourquoi tu es là ? Tu es venue soulager ta conscience ?

Il avait déjà détourné le regard pour contempler de nouveau son mur. C'était un homme mort, et il le savait. Pour lui, tout ceci n'était qu'une perte de temps.

Olimpia ne répondit pas ; elle attrapa seulement les barreaux de ses gants.

— Je ne fais que mon devoir.

Liba cracha à ses pieds. Ses lèvres étaient retroussées comme celles d'un animal sauvage coincé dans une cage.

— *Pies wojskowy*.

« Chienne de l'armée. »

Olimpia avait tressailli, et la chaleur dans le couloir sembla augmenter d'un cran. Liba se leva, demeurant à une distance suffisamment respectable pour rester hors de portée de Pinkos. Il détacha chacun de ses mots.

— Où. Est. Ma. Sœur.

Je retins ma respiration. Selon les rapports, l'enfant qui s'était égorgé ne se trouvait sur aucune base de données, contrairement à Liba et à Pola Olech, l'adolescente qu'avait abattue Olimpia. Liba était resté inconscient pendant toute la scène.

— Parka verte, précisa-t-il d'une voix plus acerbe encore, une tendance à ne jamais la fermer, dix-sept ans.

— Elle est morte, chuchota Olimpia, abattue.

En une fraction de seconde, Liba fut sur les barreaux, le front collé au métal, les mains autour des poignets de Pia. Pinkos avait déjà activé son *anima*, qu'elle pointait sur le Fils de Belobog. Je levai les bras entre eux en signe d'apaisement.

— Menteuse !

— Lâche-la tout de suite ou je t'explose la cervelle, siffla la capitaine.

Pendant un instant, je crus qu'elle allait mettre sa menace à exécution alors que Liba ne bougeait pas. Il se retira finalement, non sans avoir craché cette fois-ci sur la joue d'Olimpia. Je tirai mon amie vers moi, mais elle ne me regardait pas. Elle continuait de dévisager ce sale type.

La capitaine n'avait toujours pas baissé son arme.

— Les trois minutes sont écoulées.

— Viens, Pia, on s'en va.

Je dus la tirer par le bras pour la faire bouger. *Je n'aurais jamais dû l'amener ici ! Pire idée du siècle.* Aucune chance pour que cette rencontre améliore ses nuits. Au bout du couloir, Olimpia prit conscience qu'elle avait toujours de la salive sur la joue, et l'essuya prestement avec sa manche.

— Ça va ?

Elle acquiesça, et je n'en crus pas un mot.

La capitaine avait l'air heureuse de retrouver son fauteuil. Elle s'y affala dans un grand râle, et se lécha les lèvres quand un des trois mobilisés à son service passa près d'elle. J'avais honte de mon implication dans tout ça.

— Pas sûr que votre Major ait les réponses qu'elle désirait, lâcha-t-elle en rangeant enfin son *anima* dans son étui. Un homme mort n'a plus rien à perdre.

— Un homme mort ? Mais…

J'écrasai le pied d'Olimpia, espérant qu'elle me pardonnerait. Je me façonnai un sourire déçu, mais résigné.

— Au moins, on aura essayé. Merci pour votre temps, capitaine.

— Avec plaisir, lieutenant. J'aime faire affaire avec vous.

Je contins un frisson de dégoût et entraînai Pia dehors d'un pas rapide. La nuit était tombée, et je ne voulais pas qu'on nous trouve à traîner dans le camp. Alors que nous avions à peine quitté l'allée, Olimpia pila net, me faisant basculer en arrière.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'homme mort ?

Je me mordis la langue. Si seulement Pinkos avait pu tenir la sienne.

— Tu ne veux pas en parler plus tard ?

— Non, Ed. Tu craches le morceau. Maintenant.

Un coup d'œil aux alentours me permit de vérifier que personne n'écoutait notre conversation. Je me rapprochai d'elle, le bas du dos douloureux.

— Il a été condamné à mort pour haute trahison. Il sera exécuté dans cinq jours. Et le poids de ta conscience ne peut rien changer à ça.

Je me savais un peu trop ferme, mais je ne voulais pas la voir s'embarquer dans quoi que ce soit qui puisse lui porter préjudice. Sa place ici n'était qu'un test. Elle pouvait sauter à tout moment, et je ne supporterais plus de me retrouver

seul.

Pourtant, quand elle ouvrit la bouche, je sus exactement ce qu'elle allait dire.

— On ne les laissera pas faire ça.

— On ? geignis-je.

— Oui, on. On vaut mieux que ça, toi et moi. Mieux que cette armée.

Elle m'attrapa le bras, soudain fébrile.

— Ed, on n'est pas des meurtriers.

Je me penchai vers elle, de plus en plus inquiet d'être entendu.

— Peut-être, mais ce type est un criminel de guerre. Il a essayé de te tuer ! Et puis… on ne peut rien faire pour lui. On risquerait d'avoir des problèmes ici. De perdre notre place.

— Ed ? s'offusqua-t-elle. Tu t'entends parler ? Depuis quand es-tu devenu comme ça ?

— Comment ?

— Lâche.

Ce simple mot se planta dans mon cœur comme la pointe acérée de la Chose. Olimpia me dévisageait comme un étranger.

— J'ai connu un Edward qui n'a pas hésité une seconde à foncer tête baissée sur l'arme la plus dangereuse du monde. Où est-il passé ?

— Je… je ne sais pas. Je suis désolé.

Olimpia entrouvrit la bouche, les sourcils froncés. Sa déception fut aussi douloureuse que tous les coups que j'avais pu recevoir à l'Institut ou dans la Zone. Elle me lâcha le bras, laissant retomber son gant de métal le long de son corps, et passa à côté de moi en me bousculant.

— Alors, je le ferai seule.

Et elle partit sans se retourner.

# 21
# Aleksander – Ceux qui ne sont jamais revenus

*La Générale Bianka Mich s'occupe du Conseil de l'Avenir, qui coordonne l'ensemble des cent Instituts.*

Le bureau de mon père sentait le vieux tabac.

Cette odeur avait baigné toute mon enfance et m'avait parfois poursuivi dans la Zone. Rien ne pouvait la faire partir. Elle était imprégnée dans les meubles en chêne, dans les coussins duveteux, et s'accrochait à moi, même après mon départ. Mère évitait d'entrer ici. Ou peut-être était-ce moi qu'elle fuyait depuis mon retour. Un mélange des deux, assurément. Père, confortablement assis dans le canapé en face de moi, se délectait de ce parfum. Il alluma une nouvelle cigarette, et prit une longue inhalation, avant de souffler la fumée vers le plafond grisâtre.

L'odeur me donnait la migraine.

Encore et toujours elle.

Mais j'avais une bonne raison de m'infliger ça.

— Vous m'avez demandé de m'occuper de la réintégration progressive des Accomplis dans notre patrie, mais pour ça, j'ai besoin de rattraper les six années perdues. J'aimerais me rendre aux Archives Nationales.

Père tapota sa cigarette contre le cendrier, suspicieux. Lise, juste à côté de lui dans son uniforme noir de Protectrice, gardait un visage aussi neutre que possible. Plus qu'un bouclier, Père l'affichait comme un trophée. Si je n'étais pour lui qu'un monstre, une abomination qui portait son nom, Lise était une arme unique que lui seul possédait.

— Et qu'est-ce que cela va m'apporter ?

— L'apparition de Prym Ostrów à *La Voix de la Nation* est actuellement la vidéo la plus regardée au monde. Tous les Eritiens s'intéressent de près à lui et à tout ce qui touche aux Accomplis. Si je n'ai pas toutes les informations nécessaires pour réaliser ma tâche, nous pourrions manquer des opportunités intéressantes.

Il garda le silence plusieurs secondes sans me quitter des yeux. Puis il prit une nouvelle bouffée de tabac avant de me répondre, aussi froid que l'eau d'un

glacier.

— Je t'y autorise. Mais n'oublie pas que la moindre incartade de ta part te coûtera cher.

Je cachai au mieux ma surprise. Père lâchait l'affaire bien rapidement, ce n'était pas son habitude. Mon regard dériva vers Lise.

— Je sais.

Je quittai le bureau, soulagé de pouvoir respirer un air moins nocif, mais frustré d'y laisser Lise. Stefan Lasek, mon Protecteur, ou l'homme chargé de surveiller le peu de vie privée qu'il me restait encore, se mêla aussitôt à mon ombre. Sans lui, je ne pouvais me rendre nulle part. Mon *cerebrum* n'était pas habilité à prendre un *curcis*, contrairement au sien. D'une manière ou d'une autre, Père me retenait prisonnier de cette maison.

— Alek ?

Mère se tenait aux abords du jardin. Depuis mon retour, les seuls moments que nous avions partagés se limitaient aux repas silencieux.

— Mère.

Vêtue comme à son habitude de blanc, elle tenait entre ses mains un cierge neuf.

— C'est pour Jonatan, se justifia-t-elle.

Je hochai vaguement la tête sans renchérir et fis un premier pas en direction du *curcis*, mais fus stoppé net dans mon élan.

— Viens donc marcher un peu avec moi.

Et elle ajouta à l'intention de mon Protecteur :

— Veuillez nous attendre ici.

Sans attendre ma confirmation, elle se plaça à mes côtés et me tendit son bras, que je pris sans contestation. Nous gardâmes le silence durant les minutes suivantes, où j'essayai de ne pas penser combien son parfum m'avait manqué. Pour me distraire, j'observai la propriété de mon enfance : une bâtisse à six étages, à l'architecture cubique et impersonnelle, entourée d'un hectare de végétation entretenue au millimètre près et d'immenses murs pour la séparer du reste de Telum. *Pas si différente de la Zone.*

Mère s'arrêta au pied du plus grand de nos chênes, au tronc si large qu'il m'était impossible de l'enserrer. Mon cœur se comprima autant que ma gorge. Cet arbre, c'était celui de Jonatan : sa forteresse, qu'il passait son temps à gravir pour contempler le monde depuis ses hautes branches. Pendant des années, je l'avais regardé faire sans oser le rejoindre, admirant juste ce frère aimé de tous, et me demandant quelle vue il pouvait avoir, avant de finalement grimper à l'arbre après son départ en Institut. La déception avait été immense : le chêne ne dépassait pas les murs et n'offrait qu'une autre vision de la maison.

Au pied de l'arbre, entre ses racines noueuses, un carré de granit noir reposait. Il ne portait qu'une unique inscription :

EN MÉMOIRE DE JONATAN BOROWSKI.
UN FILS ET UN FRÈRE BIEN-AIMÉ.

Une pierre tombale.

Après avoir lâché mon bras, ma mère déposa le cierge dans un support vide et l'alluma d'un coup de briquet. Ses mains tremblaient.

— Je n'avais aucun corps à enterrer, expliqua-t-elle sans me regarder, mais dès que j'ai su qu'il ne nous reviendrait pas, j'ai voulu trouver une autre manière

de le ramener à la maison.

Je m'agenouillai à ses côtés, incapable de dire quoi que ce soit. De toute cette famille dysfonctionnelle, elle était l'unique personne à réellement pleurer ce fils disparu.

— Ça lui aurait fait plaisir, commentai-je.

— En quelle année est-il…

— Le 11 juillet 2068.

— Merci… Je l'ajouterai sur sa pierre tombale.

Je fus heureux qu'elle ne me demande pas les circonstances de sa mort. Comment lui avouer que j'avais eu l'occasion de tuer la meurtrière de Jonatan et que je ne l'avais pas fait ? Quand je m'étais retrouvé face à Raïna, alors que les portes allaient bientôt s'ouvrir, j'avais voulu laisser le passé à l'intérieur de la Zone.

Il semblait pourtant bien décidé à continuer de me hanter.

*Jonatan… Pourquoi, de nous trois, il a fallu que ce soit toi qui partes le premier ?*

— Alek.

Je ne bougeai pas, fixant la flamme qui dévorait le cierge, millimètre après millimètre. Mère m'attrapa le menton et m'obligea à la regarder. La fraîcheur de ses doigts contrastait avec l'épaisse chaleur qui plombait la ville depuis des jours.

— Tu as tellement changé. D'une certaine manière, tu n'es pas revenu non plus.

*Non,* songeai-je, *on ne quitte jamais totalement la Zone.*

— Me hais-tu ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Mon regard plongé dans le sien, je ne sus pas retenir le torrent d'émotions déversé par mon *cerebrum*. Non, je ne la haïssais pas, mais je lui en voulais tellement de ne pas être partie en nous emmenant, loin de Père, de ses moments de rage et de cette prison qui se faisait passer pour une maison. *Je n'étais qu'un enfant !* avais-je envie de lui hurler. *Vous auriez dû me protéger !*

Je préférai ne pas répondre à sa question et posai les miennes :

— Auriez-vous creusé une tombe pour moi ? M'auriez-vous regretté ?

Mère n'avait jamais beaucoup pleuré, pas plus que le reste de cette famille. Elle avait reçu chacun des coups de la vie en silence, et ses mensonges avaient coloré notre enfance, aussi nécessaires à notre existence qu'à la sienne. Des milliers de fois dans ma vie, j'avais regretté d'avoir les yeux de mon père plutôt que les siens. Ceux-là ne faisaient que me juger dans le miroir, sans m'apporter d'espoir. Les siens m'auraient-ils permis de voir le monde au-delà des murs, comme Jonatan ? M'auraient-ils aidé à survivre ici ?

— Bien sûr. Tu restes mon petit garçon.

Je retirai ses doigts d'un geste ferme et me relevai, dans l'impossibilité de discerner si elle mentait ou non. J'étais peut-être bel et bien le fils de mes parents. Un Borowski incapable d'aimer normalement, qu'on finirait toujours par abandonner.

Mère se désintéressa de moi pour contempler le seul fils qui ne reviendrait jamais.

— Merci, lui dis-je tout de même avant de m'éloigner.

Je ne me retournai pas de tout le chemin, ne pouvant supporter plus longtemps la vision des deux fantômes de mon enfance.

Les Archives Nationales, situées au siège militaire de Telum, ressemblaient plus à une forteresse qu'à un bâtiment ordinaire. Elles trônaient au milieu de la

ville avec leurs cinq colonnes asymétriques qui s'élançaient vers le ciel, comme une main tendue. D'un gris métallique, seul le soleil rouge ornait la façade du bâtiment central et laissait ses huit rayons s'étendre jusqu'aux extrémités des autres blocs. Aucune verdure ou vitre miroitante. Cet endroit était fait pour dissuader tous ceux qui auraient souhaité s'en approcher sans y avoir été invités. *Et moi, je vais y voler des informations confidentielles.*

Au moins, Père ne pourrait pas me reprocher un manque d'ambition.

Je détestais promettre des choses que je n'étais pas sûr de pouvoir réaliser, mais retrouver Mikołaj et redonner le sourire à Lise valait bien que je prenne quelques risques.

Le hall d'entrée était aussi austère que l'extérieur : des dizaines de colonnes grises encadraient le large corridor que nous devions traverser. Un Gradé armé était posté devant chacune d'entre elles. Des milliers de soleils rouges recouvraient quant à eux le plafond, haut d'une trentaine de mètres. Quelques rares rayons de lumière arrivaient à pénétrer dans ces lieux, mais sans grande efficacité. Il régnait ici une odeur métallique qui me prit immédiatement au nez.

Le *memoria eruditissimo* posté à l'accueil ne releva pas la tête à mon arrivée et à celle de mon Protecteur. Pris d'une terrible migraine et peu enclin à la compréhension, je tapotai son bureau pour attirer son attention.

— Veuillez patienter, dit-il d'une voix morne.

— Je demande l'accès aux Archives Nationales.

Il daigna enfin m'accorder un regard, sans paraître plus intimidé que ça. Il haussa un sourcil dédaigneux.

— Les Archives Nationales ne sont pas consultables par le grand public. Vous devez avoir une accréditation spéciale.

L'envie de l'écraser, rien que pour réduire le passage de l'air à ses poumons, me traversa l'esprit. Ce n'était pas le jour pour m'agacer. Je lui offris le plus poli des sourires.

— Oh, eh bien, j'irai dire au Général Borowski que son accord n'a visiblement plus assez de valeur pour permettre à son fils l'accès.

Les couleurs se délavèrent aussitôt sur le visage du réceptionniste. Je n'étais pas particulièrement fier de me servir de la position de Père, mais au moins, l'efficacité de cette méthode n'était plus à prouver.

— Vous… vous êtes…

— Aleksander Borowski. Mais ne vous inquiétez pas, je repasserai un autre jour.

— Surtout pas ! paniqua-t-il. L'accès vous est bien évidemment assuré, monsieur Borowski.

Il s'empressa de quitter son bureau pour me montrer le chemin, non sans évoquer combien Père était un bienfaiteur essentiel et généreux. Je ne l'écoutais plus que d'une oreille, surveillant l'heure indiquée par mon *cerebrum* en haut de mon champ de vision. La conversation avec Mère m'avait retardé, mais nous avions encore une fenêtre d'ouverture.

Au bout du corridor, une pièce aux proportions démesurées servait de carrefour entre toutes les ailes du bâtiment. En son fond, surplombant l'espace de ses vingt mètres, une statue en nacre et or représentant le premier Maréchal Dawid Adamowicz nous jugeait. Le père de la Nation avait le visage fermé d'un militaire, ce qu'il était avant d'arriver au pouvoir. Notre Maréchal actuel, élevé au rang de Dieu vivant, était moins présent dans la vie politique et publique, et s'effaçait devant ses cinq Généraux, mais chacune de ses apparitions marquait

l'esprit des Eritiens.

— Nous y voilà, annonça le *memoria eruditissimo* en s'arrêtant devant une porte.

Il s'éclipsa aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

— Attendez-moi là, ordonnai-je au Protecteur.

— J'ai pour ordre de…

— Vous n'êtes militairement pas assez haut placé pour pénétrer dans cette salle, le coupai-je froidement. Alors vous allez gentiment patienter devant la porte.

Si sa mâchoire se contracta, le Protecteur n'osa pas protester et ne me suivit pas lorsque je pénétrai dans la pièce. Circulaire et haute de plafond, elle ne contenait en réalité qu'un unique *doma*, assez grand pour y accueillir une dizaine de personnes. Des portraits des deux Maréchaux et de leurs exploits couvraient les parois et semblaient juger ma présence ici. *Qu'ils m'observent. Je n'ai pas peur d'eux.*

J'activai mon *cerebrum*, et après avoir vérifié l'heure, j'appelai Lise. Si j'en croyais l'emploi du temps millimétré de Père, il devait l'avoir envoyée chercher un café, ce qui nous laissait un peu de temps. Elle décrocha en moins de trois secondes, et sa voix résonna dans ma tête.

— *Tu es en retard*, me reprocha-t-elle.

— J'ai eu un imprévu.

J'entrai dans le *doma* et y connectai mon *cerebrum*.

**Accès autorisé aux Archives Nationales.**

— Parfait, marmonnai-je. Il faut que je fasse des demandes larges, au cas où mes recherches seraient épiées.

— *Essaie avec le mot-clé « Accompli ».*

Suivant le conseil de Lise, je lançai la recherche, et le *doma* fit aussitôt apparaître une multitude d'articles, de vidéos et de dossiers autour de moi. Je jurai.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* s'inquiéta Lise.

— Il y en a trop. Et tous les résultats concernent Prym Ostrów. Je ne vais pas avoir le temps de trier tout ça.

Je repoussai les articles sur le côté, supprimant tout ce qui avait un rapport, de près ou de loin, avec la vie amoureuse d'Ostrów, dans l'espoir de dénicher autre chose qu'un torchon médiatique.

— *Et si tu tapes directement le nom de Miko ?* proposa Lise. *C'est plus risqué, mais au moins, on aura les réponses qu'on cherche.*

— Essayons.

La réponse du *doma* ne se fit pas attendre. La centaine de propositions s'effaça pour ne laisser qu'un seul message.

**Accès non autorisé. Grade pas assez élevé.**

Ma migraine grimpa d'un cran.

— Les fichiers sont bloqués.

— *Et si tu tapes ton nom ? Si on arrive à savoir où tu étais enfermé, ça nous aidera peut-être.*

Le même résultat apparut. Cette fois, je ne pus m'empêcher de rire jaune.

— Voilà pourquoi Père a accepté que je vienne ici. Il savait que je ne trouverais rien.

Pourquoi me libérer s'il me donnait une mission impossible à réaliser ? *C'est comme dans la Zone. Je passe d'une cage à une autre.* J'allais tenter une nouvelle

recherche quand une voix me fit sursauter.

— Tiens donc. Tu as eu envie de prendre l'air ?

Eliasz était appuyé contre le battant de la porte ouverte, mon Protecteur de compagnie dans son dos. Pourquoi étais-je surpris, après tout ? Je déconnectai mon *cerebrum* du *doma*, qui redevint une surface vitrée basique.

— J'ai été absent six ans. J'ai beaucoup à rattraper pour réaliser la mission que Père m'a confiée.

— Je vois ça, s'amusa Eliasz.

Son sourire en disait long. Il savait aussi bien que moi que ma tâche était factice, mais tant que nous continuions de jouer à ce jeu ensemble, mon mensonge tenait la route.

— Oh, et si tu as besoin d'une quelconque information, n'hésite pas à me demander. Étant plus haut gradé que toi, je me ferai un plaisir de te rendre service en échange de… compensations.

— Je ne te savais pas si généreux, me moquai-je. Et comme tu viens si bien de le rappeler, je ne pense pas être en mesure de t'offrir quoi que ce soit que tu ne possèdes déjà.

— C'est là que tu te trompes.

Il ferma la porte derrière lui, et s'approcha d'un pas lent, les mains derrière le dos. Son *cerebrum* diffusait toute la satisfaction qu'il prenait à me tourmenter.

— Comment va cette fille ? Lise, c'est ça ? Un joli petit monstre, bien docile.

Je me figeai, mais réussis à conserver un visage neutre. *Alors tu veux jouer à ça ? Vraiment ?*

— Que lui veux-tu ?

Eliasz se mit à tourner autour du *doma*, tel un vautour.

— J'aimerais en savoir plus sur elle. Sa couleur préférée. Ses fleurs préférées. Son plat préféré. Ce genre de choses, tu vois ? Après tout, ce qui est important pour toi l'est aussi pour moi.

Il avait posé sa main sur son cœur, comme s'il était l'homme le plus sincère au monde. *Il veut juste me faire souffrir, rien de plus.*

— Il n'y a rien à savoir sur elle, affirmai-je.

— Tiens donc ? Je me suis trompé. Moi qui croyais que tu l'aimais bien.

Je réussis à ricaner froidement.

— Ce n'est que ma lieutenante.

— Alors, elle ne représente rien pour toi ?

— Ce n'est que ma lieutenante, répétai-je lentement. Juste un pion utile.

— Bien. Si tu n'en veux pas, je serais ravi de la prendre. Son visage est quelconque, mais son parfum est… délicieux. Et j'adore sentir son corps coincé entre un mur et moi.

Je dardai sur lui un regard froid, mais contins au mieux toute la rage qu'il m'inspirait. *Je pourrais facilement lui écraser les organes. Ça ne me prendrait que quelques secondes.* Non, je ne pouvais pas le faire. Pour la sécurité de Lise d'abord, mais aussi pour l'avenir de ce pays. Si je ne pouvais pas détruire ce système, je devais le changer de l'intérieur. Et pour ça, même si cela me faisait horreur, j'avais besoin de Père.

— Fais ce que tu veux, finis-je par dire.

— C'est noté.

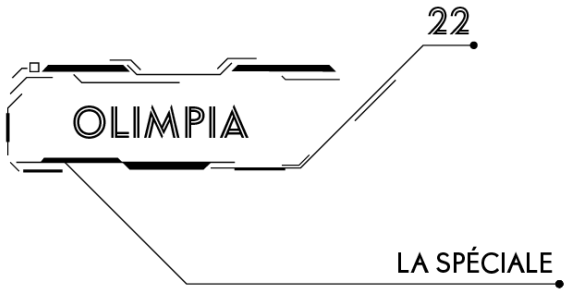
Eliasz s'arrêta face à moi, un sourire toujours plaqué sur son visage.

— Je te conseille de rentrer bientôt à la maison, me prévint-il avant de sortir, au cas où l'envie de te reprocher quelque chose viendrait à Père.

— C'est noté, répondis-je en écho à ses propres mots.

Je me laissai quelques secondes pour reprendre contenance, avant de moi-même quitter la pièce et de retrouver mon Protecteur. Ce dernier arborait un masque figé, même si nous savions tous les deux que c'était lui qui avait prévenu Eliasz de ma présence ici. Je soupirai, m'apprêtai à repartir quand mon *cerebrum* me notifia.

**Lise vient de quitter l'appel.**




# 22
# Olimpia – La Spéciale

*Gladium, l'une des quatre capitales d'Erit, a pour principale activité l'agriculture et la formation finale des Gradés.*
*Elle se situe à l'ouest, dans la région de Vulturnus.*

Le sommeil me fuyait, aussi insaisissable qu'une ombre.

La Major dormait à poings fermés à deux pas de moi, son ronflement à peine perceptible, mais bien régulier. Sa conscience ne semblait pas l'empêcher de dormir, et je l'enviais pour ça. Chaque fois que mes paupières se fermaient, lasses de lutter, les visages de mes sœurs apparaissaient, accompagnés d'un terrible sentiment de culpabilité qui me donnait envie de rendre la mauvaise soupe servie au dîner. Si l'une d'entre elles venait à mourir, que ressentirais-je ? Même après toutes ces années sans les voir, je ne pourrais pas le supporter. Je me réveillais toujours en pleurs chaque fois que je rêvais du massacre de mon clan, alors ça…

Et moi, j'avais tué la sœur de ce garçon.

Je me retournai, ventre contre le matelas, et enfouis ma tête dans l'oreiller pour effacer notre dernière conversation de ma tête. Ce Fils de Belobog, Liba, venait de perdre sa sœur, et il allait être exécuté, tout ça par *ma* faute. Certes, il avait essayé de me tuer en premier, mais ma culpabilité ne s'allégeait pas pour autant.

*Dors,* m'imposai-je, *ça ne sert à rien de te torturer avec ça.* Je me mis sur le côté, mais le lit était dur et froid, l'oreiller presque inexistant, et l'air trop moite et chaud. Serais-je un jour capable de fermer les yeux sans être assaillie par la vision d'un enfant qui se tranche la gorge ? J'en doutais. Je me redressai, le cœur battant trop vite, trop fort, et jetai un coup d'œil vers la Major, que mes états d'âme n'avaient pas réveillée. Sans trop savoir ce qui me guidait, j'enfilai délicatement mon uniforme et mes bottes pleines de boue, et sortis dans la nuit.

Malgré l'heure avancée, il faisait encore chaud, et je n'eus pas le loisir de savourer une brise fraîche. Je traversai le camp endormi comme un fantôme, évitant au mieux les patrouilles. Si un Gradé me voyait, il ne manquerait pas de s'interroger sur la raison de ma balade nocturne, et je n'avais aucune envie de devoir m'expliquer à la Major Irena, ou pire, au Général.

Je m'arrêtai un peu avant la prison, dont les lumières de l'entrée étaient toujours actives. Je me rapprochai aussi silencieusement que possible. Contrairement à la dernière fois, ce n'était pas Pinkos qui était chargée de la surveillance, mais deux Gradés jouant aux cartes. Impossible d'entrer sans me faire remarquer. J'avisai un tuyau de canalisation grimpant le long du mur extérieur. *Ça peut fonctionner. Il me faut juste quelques minutes.* Je retirai mon gant gauche et attrapai le tuyau, sentant immédiatement l'eau grimper en température, puis bouillir. *Encore un peu, un tout petit peu…*

La canalisation explosa et me propulsa à terre.

La boue amortit ma chute, mais ma vision vira tout de même au noir quand ma tête rebondit sur le sol. Mes poumons se vidèrent d'un coup, et je hoquetai. Le monde tournait et mes oreilles sifflaient, mais je devais me relever. *Bouge de là*, m'ordonnai-je. Après avoir renfilé mon gant, je réussis à me mettre à quatre pattes et atteignis la tente la plus proche, m'aidant d'un poteau pour me relever.

Ma vision redevenue claire, ou du moins autant qu'elle le pouvait, j'observai dans l'ombre les deux Gradés sortir de la prison pour constater les dégâts. Mon oreille gauche sifflait toujours, mais la droite se remettait déjà. *Maintenant.* Je contournai les tentes pour rester hors du champ de vision des Gradés, et pénétrai dans le bâtiment, les jambes encore tremblantes.

Je me repérai rapidement – le lieu était bien trop petit pour s'y perdre. Mais lorsque j'atteignis le couloir contenant la cellule de Liba, je ralentis, soudain prise de nausée. Le Fils de Belobog, qui dormait assis dans un coin de sa cellule, ouvrit les yeux à mon approche. Sa voix trancha le silence de la nuit.

— Tu veux quoi, *pies wojskowy* ?

Je restai silencieuse un instant, avançant suffisamment pour voir son visage, découpé par la faible lumière du couloir, mais restant assez loin pour qu'il ne puisse pas me toucher. Je ne savais pas par où commencer. Devais-je lui dire la vérité à propos de sa sœur ? Non, je ne pouvais pas. C'était trop dur.

— T'aider.

— Dis plutôt que tu viens soulager ta conscience.

Je déglutis, tant sa déclaration était proche de la réalité. Ses yeux sombres me scrutaient, aussi aiguisés que des couteaux. Mon regard se détourna.

— Je suis tout autant une victime que toi dans cette guerre, déclarai-je d'une petite voix. Je n'ai pas choisi d'être là. Je veux également rentrer chez moi.

Liba ricana d'un rire aussi faux que mes excuses.

— J'en ai rien à foutre de tes bons sentiments. Le résultat est le même, *pies wojskowy* : tu portes l'uniforme rouge.

— Tu vas bientôt mourir. Ils vont t'exécuter.

Il me détailla un instant, parcourant l'uniforme des Gradés qui me collait à la peau, taché par la boue et le sang que j'avais versé. Son regard s'arrêta un instant sur les gants qui entravaient mes mains, avant de remonter vers mon visage, marqué par la fatigue et les regrets. Ses mots sonnèrent alors comme une claque.

— Plutôt mourir libre que vivre comme un chien.

Alors que je la pensais à son paroxysme, ma culpabilité augmenta d'un cran. Pourrais-je supporter sa mort en plus de celles que je traînais déjà derrière moi tels des fardeaux ? Non, impossible. Je défis mon gant gauche et lui montrai ma paume, si normale en apparence.

— Je m'appelle Olimpia Rys.

Il haussa un sourcil à ma déclaration, mais je refusai de reculer.

— Dans la Zone, lui racontai-je, on nous appelait les Accomplis, et on nous

disait capables de dons. L'Ardente. C'était le surnom qu'on m'avait donné, parce que mes mains brûlent tout sur leur passage et blessent sans demander ma permission.

Je fermai le poing pour cacher le tremblement de mes doigts. Je ne pourrais jamais oublier les bras brûlés de Kaja et la peur que je lui inspirais jour après jour. Une bouffée de culpabilité – encore une – me fit soupirer. Depuis mon arrivée ici, c'était la première pensée que j'accordais à Kaja et à son sort. Où était la Chamane à présent ? Morte ? Endormie par les sédatifs ? Sujet d'expérience ?

Chaque possibilité était pire que la précédente.

— Ça n'a rien d'un don, c'est ma malédiction. Mais ça me permet de protéger les gens que j'aime. Si je fais le moindre faux pas ici, ils feront du mal à Edward, et je ne pourrai pas le supporter. Je suis aussi prisonnière de cet endroit que toi, mais mes barreaux ont la forme de gants.

Liba ne dit rien pendant plusieurs secondes, se contentant de planter ses yeux sombres dans les miens, puis finalement, il lâcha :

— Monstre.

Sa voix calme et froide trahissait sa haine à mon égard. Il se détourna alors que je remettais mon gant, la gorge serrée par la honte.

— Je te sauverai, Liba Olech. Que tu le veuilles ou non.

Je sortis sans lui laisser le temps de répondre, profitant de l'absence des deux Gradés pour me faufiler hors de la prison. Une chaude pluie d'été m'accueillit, ainsi que les premières lueurs de l'aube.

En traversant le camp dans l'autre sens, je me sentis coupable d'être en vie. Pas libre. Pas heureuse. Juste en vie. *Raïna, j'aurais tant de choses à te dire…*

— Hé ! La zonarde !

Je ralentis le pas et me retournai. Trois Gradés s'avançaient dans ma direction, la trentaine, quoique l'un d'entre eux soit un peu plus jeune, mais pas autant que moi. Aucun n'avait jamais participé à l'un de mes raids. Leurs démarches décontractées, leurs expressions bien trop intéressées et les émotions dégagées par leurs *cerebra* me firent totalement m'arrêter pour les attendre. Courir aurait paru bien trop suspect.

— Je peux vous aider ? demandai-je une fois qu'ils furent suffisamment près pour m'entendre.

— Tu s'rais pas la protégée de Witkowska ? s'étonna l'un d'entre eux, un grand brun à l'uniforme débraillé.

Ils étaient arrivés à ma hauteur. Tous me dépassaient d'au moins une demi-tête et échangeaient des regards explicites. Ils puaient la vodka, ce qui n'avait rien d'étonnant parmi les Gradés. Je retins un soupir d'agacement. J'avais beau ne pas être très proche d'Irena, je n'aimais pas la manière dont ils l'évoquaient devant moi. Rien d'alarmant, mais suffisamment pour me tendre.

— Oui, je travaille avec la *Major* Witkowska, dis-je en insistant bien sur son grade.

Mieux valait rester brève et polie. Je n'étais plus qu'à quelques minutes de marche de ma tente, et je comptais bien l'atteindre avant le lever du jour sans trop attirer l'attention.

Celui qui m'avait interpellée me fit un sourire complice. Sa barbe hirsute était couverte de boue.

— Bah, si tu la croises, dis à la *Major* que ma tente est toute à elle.

Ils pouffèrent dans un même mouvement. Enfin, presque. Le plus jeune s'était pétrifié en voyant mes gants serrés contre mon torse. Il donna un coup de coude

au brun, qui avertit lui-même le barbu. La pluie et la nuit m'empêchaient de les voir correctement, mais je sentis leurs émotions fluctuer.

— C'est la spéciale…

Cette fois, en revanche, c'était alarmant. Je bredouillai en reculant :

— Je dois y aller…

Mais ils avaient déjà refermé le cercle autour de moi. Je sursautai quand le brun m'attrapa les épaules.

— Fais-nous un tour de magie, la spéciale.

— Je dois vraiment y aller, tentai-je une nouvelle fois en me dégageant doucement, mais fermement.

Mais le plus jeune me bloquait le passage.

— T'inquiète, on te retiendra pas longtemps.

— Un seul p'tit tour de magie, quémanda le barbu.

— Montre-nous juste de quoi tu es capable, et on te laissera tranquille.

— Allez, sois sympa, renchérit le brun en m'attrapant par la taille.

Je lui écrasai le pied et le fis reculer, mais le jeune m'avait déjà saisi les poignets pour me retirer un gant. Dans un pur mouvement de panique, je lui flanquai un coup de genou entre les cuisses, et l'observai s'effondrer dans un couinement. Il avait entraîné mon gant dans sa chute. Je sentis les couleurs dévaler mon visage, entraînées par la pluie.

— Je… je suis…

— Pétasse !

La simple curiosité morbide qu'ils émettaient par le biais de leurs *cerebra* s'était muée en un mélange de colère et de haine. Alors que le plus jeune pleurnichait toujours au sol, le barbu chercha à me tordre le poignet, mais attrapa ma paume à la place. Son cri me perça aussitôt les tympans tandis qu'il reculait prestement.

Je tendis les mains devant moi comme seul bouclier.

— N'approchez pas !

Ma voix tremblait, et mes jambes me paraissaient soudain trop fragiles. Je jetai des regards tout autour de moi, effrayée à l'idée que d'autres Gradés nous entendent.

— Laissez-moi partir !

Mais la peau du barbu qui m'avait touchée cloquait déjà sous les yeux ahuris des deux autres. Il dégageait une odeur de porc grillé.

— Espèce de monstre.

Le brun se jeta sur moi et m'envoya valser dans la boue. Ma tête claqua au sol dans un bruit sourd, et le coup de pied que je reçus dans le ventre termina de me couper le souffle. La boue et le sang se mêlèrent sur ma langue, que je m'étais égratignée avec les dents. Je voulus me relever, mais le brun écrasa ma main nue sous mon hurlement, et ne se dégagea que parce que sa chaussure s'était mise à fumer.

— Sorcière ! Abomination !

Le jeune, dont le visage exprimait toute la fureur de l'humiliation, activa son *anima* en mode canif. Il attrapa mes cheveux et me souleva comme une simple poupée de chiffon.

— Arrête ! le suppliai-je en battant des pieds.

*Il va me rompre le cou !* pensai-je, ahurie. *Il va me tuer ! Il va me tuer ! Il va me…*

— Tu vas payer, cracha-t-il.

Son couteau plongea vers ma figure, mais je le déviai avec mon gant encore en place. Ma main nue, elle, atteignit son visage.

— PUTAIN DE MERDE !

Sa lame trancha net la partie de mes cheveux qu'il retenait encore alors qu'un hurlement lui échappait. La peau de sa joue ne bouillit qu'une fraction de seconde avant que je ne me fracasse au sol, sonnée, la nuque douloureuse.

Devant le spectacle de son faciès fumant, le brun vomit. Le haut-le-cœur que cela me provoqua agit comme un électrochoc.

Avant de leur laisser le temps de réagir, je ramassai mon gant, puis me mis debout précipitamment. Une main manqua d'attraper le peu de mes cheveux encore intacts, mais j'étais déjà en train de courir. Mes bottes glissaient sur le sol instable, ma main me faisait souffrir, ainsi qu'une de mes côtes, mais les Gradés ne me poursuivirent pas à travers le camp endormi.

Je ne m'arrêtai pas pour remettre mon gant, pas plus que pour me retourner. Je continuai de courir, comme si la mort elle-même était derrière moi. Mes muscles me brûlaient autant que mes poumons, mais mes jambes m'entraînaient automatiquement dans le dédale du camp, vers le seul endroit où je serais en sécurité, le seul endroit où mon esprit voulait bien aller. Je ne ralentis que lorsque la tente d'Ed fut en vue. Le souffle court, le cœur frôlant les mille à l'heure, les derniers pas furent les plus éprouvants. La douleur, endormie par l'adrénaline, se réveilla pour de bon, et ma respiration devint difficile.

Aveuglée par des larmes qui ne voulaient pas couler, je franchis le seuil dans un état second. Je perçus à peine Ed se lever de son lit de camp, là où les autres continuaient de dormir.

— Pia ?

Je m'écroulai au sol, soudain épuisée, et j'éclatai en sanglots.

Le bruit des ciseaux près de mon cou me rappelait la maison.

— Tu es sûre de toi ? me redemanda Ed pour la seconde fois en cinq minutes.

J'acquiesçai, une boule en travers de la gorge et la langue enflée.

— Certaine, réussis-je tout de même à dire.

Quand j'étais enfant, j'étais la petite poupée de mes quatre grandes sœurs. J'avais peu de souvenirs de Halina, et à peine plus de Jana, même s'il m'arrivait de rêver d'elles, mais j'étais très proche de Klara et de Nina, des jumelles d'à peine trois ans de plus que moi. Elles aimaient toutes les deux prendre le temps de me coiffer, et piquaient même parfois le maquillage de maman pour le tester sur moi. Le résultat était souvent catastrophique, mais j'étais si heureuse d'être intégrée à leurs jeux que je me fichais bien des coupes affreuses qu'elles pouvaient me faire.

Les ciseaux coupèrent au ras de mon oreille. Ed s'excusa aussitôt.

— Pardon. Ce serait plus facile avec une tondeuse électrique, mais elles ne fonctionnent pas ici avec l'humidité.

— C'est pas grave, fais de ton mieux.

Je baissai les yeux sur mon ventre bandé. Le *manus protegens* qu'Ed avait appelé aussitôt en me voyant n'avait pas pu faire grand-chose : je n'avais rien de cassé, mais ma côte serait douloureuse quelques jours. Pour ma main, il n'avait même pas pu regarder de plus près, mais avait conclu le même diagnostic en voyant que je pouvais toujours plier les doigts. Il m'avait également dit de faire attention à dormir bien droite pour ne pas davantage éprouver ma nuque. Quant à mes cheveux, Ed faisait de son mieux.

Il était étrange de sentir l'air caresser mon cou là où mes cheveux frisés me tenaient chaud depuis que mes sœurs avaient rejoint l'Institut. Le jeune Gradé qui m'avait attaquée s'était chargé de dégager le côté droit, et Ed tentait tant bien que mal d'uniformiser le tout. Il avait hésité quand je lui avais demandé de couper le plus à ras possible.

— Je ne les ai jamais eus aussi courts, avouai-je alors qu'il attaquait l'arrière.

— Vraiment ?

Les ciseaux continuaient leur course, frôlant mon crâne à chaque coup. Comme si ma déclaration avait rouvert une brèche, Ed redemanda pour la troisième fois :

— Pia, tu es sûre que…

— Je ne veux plus jamais qu'on s'en serve contre moi, le coupai-je.

Je me visualisais le cou rompu à cause de mes cheveux violemment tirés, et ça suffisait pour me les faire détester, moi qui avais passé ma vie à les soigner.

— Plus jamais…

Le *cerebrum* d'Ed m'indiquait à quel point il était confus, triste, en colère et plein de peur. Surtout la peur. J'aurais ressenti la même chose si nos situations avaient été inversées. Pourtant, sa voix trembla à peine.

— D'accord…

Et les cheveux recommencèrent à tomber autour de moi, telles les feuilles mortes d'un vieux chêne. Une part de moi espérait revoir un jour le printemps, tandis qu'une autre se savait coincée pour toujours en hiver.

Quand le bruit des ciseaux cessa, Ed reprit la parole.

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit, à propos de… tu sais quoi. Du fait qu'on vaut mieux que ça, toi et moi.

J'attendis qu'il éloigne ses ciseaux pour tourner la tête. Ma nuque me tira, mais j'avais besoin de croiser son regard. Il était hésitant.

— Et donc ? demandai-je d'une petite voix.

— Tu avais raison. Je n'arrête pas de penser à ce que Prym ferait à ma place. Tu sais, il n'aurait jamais accepté ça, alors que moi, je me voile la face depuis qu'on est sortis de la Zone. On vaut mieux que ça. Et ce qui t'est arrivé cette nuit… Je ne veux plus jamais te voir comme ça.

Je repensai à la haine que dégageaient les trois Gradés qui m'avaient attaquée, à celle que je lisais dans le regard de Liba.

La violence. Encore et encore. Dans un cercle vicieux qui n'en finissait pas de tourner sur lui-même et qui m'entraînait avec lui dans l'œil du cyclone. Un frisson m'électrisa, et ma voix flancha, malgré moi.

— Ça recommencera… Ça ne pourra que recommencer.

— Il y a deux phrases qui tournent en boucle dans ma tête. La première est d'une amie qui, j'espère, est toujours en vie : « Le véritable courage, c'est de savoir que le danger existe, mais d'y aller quand même. » C'est mot pour mot ce que j'ai expliqué à Prym le jour où il m'a annoncé vouloir quitter les Conquérants. La seconde est de lui-même, qui m'avait dit juste avant qu'en faisant ça, il avait l'impression de prendre une décision pour la première fois de sa vie.

Il déglutit et termina :

— À notre tour de prendre une décision.

Cette fois, aucune lueur d'hésitation dans ses yeux, contrairement à ce qu'il pouvait lire dans les miens. Je plaçai automatiquement une main sur mon *cerebrum*, paniquée à l'idée d'être épiée à cet instant précis.

— Ne dis pas ça.

— On devrait passer plus de temps ensemble, toi et moi.

— Vraiment ?

— Oui, on pourrait se promener un peu. Prendre l'air plus souvent.

*Déserter.*

Pendant un instant, flottèrent sous mes yeux les cadavres décomposés des pendus.

Voyant qu'il avait capté toute mon attention, Ed déposa ses ciseaux pour venir s'asseoir juste en face de moi. Ses mains tremblaient, mais sa voix était parfaitement calme.

— Dans quelques jours, le Gala va être diffusé en direct dans le monde entier et sur chaque *cerebrum*. Tout le monde sera obnubilé par ça. Viens le regarder avec moi. Beaucoup de Gradés de notre section sont partis à Telum pour y assister, ces chanceux !

— Combien de temps dure la retranscription ?

— Cinq heures.

Il se mordit la lèvre, et ajouta :

— Je peux m'occuper de nous trouver de quoi grignoter et nous occuper. J'ai accès à la réserve.

Rassembler des provisions et du matériel. Ça nous serait utile pour survivre en dehors du camp si nous ne nous faisions pas rattraper.

— Et Irena ? ne pus-je m'empêcher de demander. Elle va être seule sans moi.

Et dès qu'elle saurait pour l'événement de cette nuit, elle ne me lâcherait plus d'une semelle. Ed me sourit et me tapota l'épaule, comme si nous étions en pleine conversation normale, et non pas en train de parler de désertion.

— Oh, mais la Major comprendra très certainement que tu veuilles regarder le Gala avec ton vieil ami, qui est en plus le lieutenant à moitié en charge de toi sur ce camp ! Et puis, tu savais que tous les Hauts-Gradés, dont la Major, sont invités à visionner le Gala ensemble ? Il ne faudrait pas la priver de ça, et tu ne vas pas rester seule à te morfondre dans ta tente.

J'esquissai un maigre sourire, essayant de rentrer dans son jeu.

— Non, tu as raison, ce serait dommage. On devrait vraiment le regarder ensemble.

— C'est décidé ! Si ça ne te dérange pas, on va même inviter un ami à nous rejoindre.

Malgré sa voix faussement enjouée, son visage s'était fermé d'inquiétude. Il avait peur. Non, plus que ça, il était terrifié. Je fis de mon mieux pour calmer les pulsations angoissées de mon propre cœur. Le *cerebrum* pouvait toujours capter nos émotions, même s'il ne les comprenait pas chaque fois.

Je n'osais pas avoir d'espoirs. D'autant plus que je ne savais plus très bien ce que j'espérais à ce moment précis.

— À qui penses-tu ?

Mon timbre sonnait faux. Ed était meilleur acteur que moi. Je comprenais maintenant que c'était grâce à sa capacité à se mentir à lui-même régulièrement. Il prit un ton détaché.

— Oh, juste à un gars qui me semble un peu seul ces derniers temps. C'est un peu mon job de surveiller tout le monde et de vérifier que personne n'est délaissé. Et puis, Pinkos adore passer des marchés avec moi. Il faut dire que je la fournis bien en main-d'œuvre. On ne peut pas laisser ce gars comme ça.

Il pouffa, mais ses yeux étaient tristes.

— Tu sais, je n'aime pas abandonner les gens, même ceux qui le mériteraient. On vaut mieux que ça.

Sa dernière phrase n'était qu'un murmure, un souffle au cœur de la pluie qui finirait par nous noyer. Elle me fit l'effet d'un éclat de soleil au milieu de la nuit.

Je hochai la tête, incapable de sourire vraiment, et avec une nouvelle envie de pleurer qui montait dans ma gorge, mais cette fois, c'était de gratitude. J'enserrai la main d'Edward entre mes gants, cette même main qui passait son temps à me relever, qui m'avait coupé les cheveux, et qui ne se figeait jamais dans la mienne. Il venait en quelques phrases de retirer un poids immense de mes épaules.

— Tu as raison, Ed. On vaut mieux que ça.

*J'ai eu le plaisir d'interroger le célèbre Prym Ostrów à son retour à Telum, notamment sur les rumeurs du tournage d'un film retraçant ses exploits, où il jouerait son propre rôle. Chers lecteurs, et surtout chères lectrices, je suis navrée d'être celle qui doit vous annoncer que ces rumeurs sont infondées !*

*Cependant, pour compenser, j'ai demandé à notre valeureux mobilisé s'il avait un message à transmettre, et il m'a répondu : « J'envoie tout le courage et toute la force possible à tous ceux qui continuent de se battre pour faire d'Erit un lieu sûr. »*

*Général Piechocki, si vous passez par là, je suis certaine que ce jeune homme rendrait très bien sur grand écran.*

Extrait du quotidien *La Patrie*

# 23
# Zuzanna – Les Zduhaći

*Un-le-Tout est composé de trois principes : le Soufre, l'influence solaire, le Mercure, l'influence lunaire, et le Sel, l'équilibre entre les éléments.*

Aria manqua de peu de me décapiter avec la poussée soudaine d'un lierre tranchant.

Je me jetai au sol juste à temps et roulai sur moi-même. À peine eus-je le temps de me redresser que des lianes se développèrent autour de moi et cherchèrent à me maintenir à terre. Je les retournai immédiatement contre les chevilles d'Aria, qui se retrouva la tête en bas. Elle se tortilla tandis que je me relevais, et elle atterrit dans une roulade sur le sol bétonné.

Nous nous fîmes face, à bout de souffle, toujours aussi concentrées l'une que l'autre sur l'idée de vaincre. Le don de la Copieuse me poussait dans mes retranchements, m'obligeant à puiser dans le mien presque autant de puissance qu'avec la Chose.

Sans la peur qui allait avec.

Le visage d'Aria se dérida, et elle se laissa tomber. Je ris et fis de même juste à côté d'elle, épuisée par la quantité d'énergie que je devais déployer.

— Bordel, ton effet secondaire, c'est un coup de massue ou quoi ? Je pourrais dormir pendant deux jours, là, tout de suite.

Lire sur les lèvres d'Aria devenait de plus en plus facile. En même temps, je passais le plus clair de mon temps avec elle ici. Je me sentais bien à ses côtés. C'était déjà notre sixième entraînement en deux semaines, et Aria savait maintenant maîtriser les plantes aussi bien que moi, ou presque. Sa capacité de Copieuse l'avait habituée à manier de nombreux dons différents et inconnus, et elle s'adaptait vite. En revanche, son effet secondaire était à double tranchant : elle récupérait celui de la personne qu'elle copiait.

Les poumons toujours brûlants et les muscles endoloris par la fatigue, j'osai un coup d'œil vers nos spectateurs du jour. Positionné contre les parois de la grande salle, Piotr n'avait rien loupé du spectacle, et son léger sourire suffit à me rassurer.

« Très impressionnant », signa-t-il.

Mon sourire s'élargit.

Depuis deux semaines, j'avais la sensation de marcher sur des charbons ardents dès que je devais communiquer avec lui. Parfois, je retrouvais mon frère. Il me racontait sa première année dans la Zone, observait les poèmes que mes mains lui offraient, et me parlait de sa vision de l'avenir auprès d'Adam. D'autres fois, il m'ignorait, s'absentait pendant de trop longues heures, ou se révélait peu enclin à communiquer. Quand je le croisais dans ces moments-là, une boule d'angoisse se formait aussitôt dans ma gorge, sans que je sache m'en défaire. Une peur presque primitive qui submergeait tout l'amour que j'avais pour lui.

Nous étions dans un bon jour, semblait-il.

Elżbieta, qui passait son temps à disparaître et à revenir, nous observait du coin de l'œil, nullement impressionnée. Depuis notre rencontre dans le bureau d'Adam, sa présence me mettait mal à l'aise, comme si elle était une menace perpétuelle qui planait au-dessus de moi. Tout l'inverse de l'amitié qui se dessinait entre Aria et moi. Mais je voulais me maintenir en bons termes avec elle, car la Métamorphe était bien la seule avec qui le clone d'Adrian voulait communiquer. Et lui avait des nouvelles de ce qu'il arrivait à mes amis.

Une guerre civile avait éclaté.

Et j'étais impuissante.

L'idée que Prym, Edward, Olimpia, les errants ou les Wilis encore en vie puissent être envoyés se battre une nouvelle fois me donnait des insomnies. Je me levais régulièrement en pleine nuit, pour aller lire dans la salle d'eau et essayer d'oublier. J'avais bien compris qu'Adam et les Zduhaći avaient pour projet de les aider, mais j'ignorais encore comment, et cela me terrifiait. Comment, à nous huit, pouvions-nous changer quoi que ce soit ? Même avec la puissance de tous nos dons réunis, je ne voyais aucune solution facile.

Le plus dur avait été d'apprendre qu'Adam ne voulait pas me laisser sortir tout de suite. Kasandra me l'avait annoncé un matin, alors que nous récoltions de quoi nourrir tout le monde.

« Tu n'es pas encore prête », m'avait-elle signé. « Nous travaillons ensemble depuis des années pour certains d'entre nous, et la sortie des mobilisés de la Zone a bousculé tous nos plans. Laisse du temps à Adam. Il doit réfléchir à la meilleure manière d'agir. »

« Du temps, mes amis n'en ont peut-être pas », avais-je rétorqué sans m'agacer.

Mais ce calme n'était que de surface. L'angoisse montante d'être coincée ici pendant que tous ceux que j'aimais mouraient me dévorait de l'intérieur. Et si, à force de patienter, je ne pouvais plus sauver personne ? Malgré sa trahison, la mort d'Artur pesait sur mon cœur et me rappelait combien je ne voulais plus perdre qui que ce soit.

« Ne t'en fais pas. Elżbieta et Adrian nous ont déjà fait gagner un peu de temps. Grâce à eux, Erit ne s'intéressera pas à nous, et nous pourrons agir tranquillement. »

Le sens de cette dernière phrase m'avait échappé, mais Kasandra ne m'avait rien expliqué de plus. Alors, mes entraînements réguliers avec Aria avaient été mon moyen de me défouler. Je ne pouvais rien faire d'autre ici à part lire, et je tenais à savourer chaque page de l'ouvrage que m'avait prêté Adam. La seule chose que je n'avais pas osé faire était de me balader de nuit, même si je repensais de temps en temps aux étranges vibrations que j'avais perçues. La menace à peine voilée d'Elżbieta suffisait à m'en dissuader.

Pour le moment, du moins.

Aria me tapota l'épaule et me ramena à l'instant présent :

— C'est frustrant de ne pas te comprendre. Tu pourrais m'apprendre quelques signes ?

Un sourire illumina mon visage. Prym m'avait demandé la même chose quelques semaines plus tôt, et je gardais ce souvenir précieusement dans mon cœur. Je lui signai un « oui », et traçai le mot dans la paume de sa main pour qu'elle le saisisse, avant de faire la même chose pour le « non ». Des mots basiques, mais qui me faciliteraient la tâche.

— Tu comprends quand je parle ? me questionna-t-elle en me regardant de face.

« Oui. »

Elle tourna la tête sur le côté :

— Et là… pren… dis ?

« Non. »

Elle allait faire un autre test, quand elle fit volte-face. Le clone d'Adrian, suivi de près par Kasandra, venait de pénétrer dans la salle ronde. Je ne compris pas ses mots, mais tous les autres se mirent en mouvement. Perdue, j'interrogeai mon frère du regard.

« On va préparer le repas », m'expliqua-t-il. « Adrian a de nouvelles informations. »

Son expression était grave, comme s'il se préparait à se battre.

J'aidai Aria et Roman à éplucher les pommes de terre, pendant que Kasandra, Elżbieta et Piotr s'occupaient des choux et des carottes que j'avais fait pousser depuis mon arrivée. Le clone d'Adrian nous observa faire sans bouger. Notre table n'avait jamais été aussi remplie de couverts et de plats, et je fus heureuse de pouvoir l'agrémenter de fleurs de lys.

Quand tout fut enfin prêt, je m'installai à la gauche d'Aria, face à Piotr. Adam ne se fit pas attendre longtemps. À son arrivée dans la salle ronde, tout le monde se figea, sauf Kasandra, qui s'empressa de le rejoindre pour l'aider à marcher. Il se tenait en équilibre sur sa canne, et parut soulagé de s'asseoir. À l'autre bout de la table, il restait suffisamment près pour me permettre de voir ses signes pendant qu'il parlait.

— Merci pour ce repas, dit-il sans oublier de signer. Nous sommes presque au complet. Presque prêts à créer l'harmonie. Bon appétit.

Je mangeai sans quitter les autres des yeux. Tous riaient et plaisantaient, sans que je puisse décoder totalement leurs conversations, mais la bonne humeur de cette assemblée déteignait sur moi.

— Vraiment, c'est délicieux ! souligna Aria en me regardant bien en face.

Le fait qu'elle fasse attention à ma compréhension me toucha, et j'acquiesçai avec un sourire.

« J'adore les grandes tablées, mais c'est toujours compliqué pour moi de suivre », signai-je à l'intention de Piotr.

Mais il ne m'observait pas, et Kasandra traduisit mes mots à sa place. Aria fronça les sourcils et me pressa l'épaule avec inquiétude :

— Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour t'aider ?

Je haussai d'abord les épaules, soudain timide face à tous leurs regards, notamment celui d'Adam qui m'impressionnait, mais devant son insistance, j'expliquai :

« Eh bien, les tables rondes, c'est mieux pour moi. Car je peux voir plus

facilement les visages et lire sur les lèvres. Quand vous parlez, n'hésitez pas à faire un geste pour que je puisse le voir, et à tourner la tête vers moi. Et évitez de parler tous en même temps, car je ne peux fixer qu'une personne à la fois. Ça aiderait déjà pas mal. »

Le temps que Kasandra traduise mes propos, personne ne dit rien, et j'eus envie de m'enfoncer dans mon siège. Quand soudain, Roman, en diagonale par rapport à moi, leva la main :

— Je… de trouver… table ronde.

J'accueillis sa déclaration avec reconnaissance, et une douce chaleur embauma mon cœur le reste du repas.

La seule part d'ombre de la tablée se trouvait face à moi : Piotr avait toujours les traits crispés et avait à peine entamé son assiette. Il dégageait une aura négative qui me mettait mal à l'aise, et bientôt, je fus comme hypnotisée par sa présence.

— Quelles sont les nouvelles de l'extérieur ? finit-il par demander en signant. Tu as appris quelque chose de gros. Je me trompe ?

Adam reposa sa fourchette, et tous perdirent leur sourire, comme s'ils revenaient brusquement à la réalité. Utilisant la même méthode que mon frère, Adam continua de mélanger sa parole aux signes :

— Piotr a raison. Dis-nous tout.

Le clone d'Adrian soupira, et quand il commença à parler, Kasandra traduisit aussitôt en signes pour ma compréhension :

« Nous avons découvert une opportunité. Elle se profile dans moins de deux jours. Ela et Roman doivent repartir avant l'aube. »

Je mis quelques secondes à comprendre qu'Ela était Elżbieta. La jeune femme posa sa main sur celle du clone, et cette image, plus que tout le reste, me perturba.

— Une opportunité ? le questionna Adam sans s'arrêter de signer.

Cette fois, ce fut Elżbieta qui répondit, et Kasandra reprit sa traduction :

« J'ai discuté avec Adrian. Un immense Gala aura bientôt lieu à Telum et bénéficiera d'une surveillance accrue. C'est notre seule chance de pouvoir récupérer les plans et les uniformes nécessaires à la mission. Mais pour ça, Roman, les clones et moi devons faire office d'appâts pendant qu'Adrian ira chercher les informations. »

Piotr les fixa tour à tour, les lèvres pincées. Le mouvement de ses mains se fit plus sec.

— Donc, dès que vous avez les plans, on passe en phase finale ?

Elżbieta hocha la tête, et tous se tournèrent vers Adam, dont le visage était marqué par la concentration. Il posa alors son regard sur moi sans rien dire pendant de longues secondes, avant de signer pour moi seule :

« Zuzanna, te sens-tu prête à nous aider ? À sauver tes amis ? »

Je déglutis péniblement, posai mes couverts et acquiesçai. Oui, je ferais tout ce qu'il faudrait si ça pouvait permettre à Prym, à Edward et à Olimpia, mais aussi aux errants qui m'avaient accueillie plusieurs mois durant, d'avoir une vie heureuse.

« Quel est ce plan dont tout le monde parle ? » demandai-je tout de même.

« Nous allons voler une des batteries les plus puissantes sur Terre. Je l'ai moi-même créée il y a plus de vingt ans pour en équiper la Chose. Et c'est avec ça que nous pourrons sauver tout le monde. »

J'essayai vaguement de me représenter ce que ça pouvait être et comment

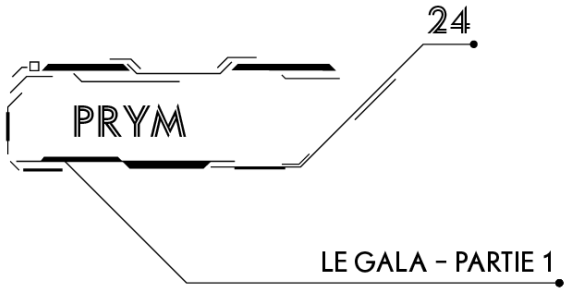
nous allions le dérober, sans succès. À la seule lumière des lys, les yeux d'Adam restaient dans l'ombre, mais ses mains, elles, semblaient irradier.

« Mais avant ça, tu vas devenir une véritable Zduhać et participer à la cérémonie. »

# Quatrième partie
# Faux-semblants

# Memoriae

*Ils m'écoutent tous.*
*Si attentifs.*
*Si confiants.*
*Ils savent que je veux créer un monde meilleur.*
*Un monde différent.*
*Ils veulent en faire partie.*
*Ils croient en faire partie.*
*Mais ils ne savent rien.*
*Ils ne sont pas dans mes futurs.*
*À peine dans mon présent.*
*Déjà dans le passé.*
*Ils ne sont rien.*
*Je suis tout à la fois.*
*La vérité.*
*Leur mémoire.*
*Leur unique chance d'évolution.*
*Mais ils ne sont pas encore prêts.*
*Lui, le sera.*
*Bientôt.*




# 24
# Prym – Le Gala – Partie 1

*En 2033, la Nouvelle-Europe s'est créée en réponse à l'annexion de plusieurs pays d'Europe de l'Est par la Russie, et de plusieurs pays d'Asie centrale par la Chine. La Nouvelle-Europe est une puissance économique, mais aussi politique et militaire.*
*Erit s'en est détachée après la catastrophe de Varsovie.*

Mon reflet me toisait d'un air circonspect depuis une bonne dizaine de minutes.

Je devais bien avouer une chose, les équipes de MP Laboratory faisaient de leur mieux pour me rendre présentable. J'avais suivi de nombreux cours de danse ces derniers jours, et subi une vérification de mes connaissances géopolitiques. Personne ne souhaitait me voir commettre une erreur diplomatique.

J'avais également eu droit à quelques conversations avec des linguistes en français, en anglais, en allemand et en espagnol, pour m'habituer à la traduction automatique de mon *cerebrum*. Alicja m'avait listé les personnes influentes qui assisteraient au Gala, avant de me demander de réciter leurs noms, ainsi que leurs fonctions. Ma mauvaise mémoire des prénoms et des visages peinait à différencier les ambassadeurs des représentants parlementaires, et je ne réussis finalement qu'à me focaliser sur les Eritiens expatriés, dont la sonorité des patronymes me donnait moins le tournis.

Enfin, le Général Piechocki en personne m'avait fait parvenir un uniforme d'officier parfaitement ajusté et confortable à porter. Sous le col de ma chemise, mes deux matricules me collaient à la peau, à l'abri des regards.

Était-ce bien moi ?

Plus encore que le Gala, cette question me terrifiait.

Ces derniers jours, la perspective de cette soirée m'avait empêché de dormir et de manger. Tout le monde m'en parlait comme de l'événement de la décennie qu'il fallait absolument réussir. L'avenir de ma patrie et de mes amis en dépendait.

— Il est l'heure, m'indiqua Alicja de l'autre côté de la porte.

Je réajustai mon col une dernière fois et soufflai longuement. Tout ceci était

peut-être une mascarade, mais elle était nécessaire.

— Alors, allons-y.

Quatre Protecteurs nous attendaient dans le couloir, et nous firent entrer dans l'ascenseur, qui indiquait pas moins de dix-huit étages en surface et une dizaine en sous-sol. Seul un *cerebrum* accrédité permettait de déplacer l'appareil, et je ne pus que nous observer descendre jusqu'à l'étage -4, qui contenait un immense parking.

Notre *curcis* possédait des vitres teintées et quatre places face à face. Alicja enleva son médaillon de naissance, qu'elle ne quittait pourtant jamais. J'eus du mal à cacher mon étonnement, et elle expliqua :

— C'est un objet précieux. Je ne veux pas l'abîmer.

Puis elle le rangea minutieusement dans un sac à main aussi élégant que sa tenue : une longue robe noire qui tranchait avec sa blouse habituelle. Elle tapotait nerveusement sur son sac lorsque deux des Protecteurs nous rejoignirent dans le véhicule. Les deux derniers nous suivaient de près dans un autre. Au moment de démarrer, quatre nouveaux *curcis* se mirent également en route.

Alors que nous remontions lentement vers la surface, je ne pus m'empêcher de demander :

— Sommes-nous en danger ?

Alicja cessa immédiatement de tapoter le cuir.

— Pourquoi cette question, Prym ?

— Nous ne voyageons pas avec autant de Protecteurs, d'habitude.

Les deux hommes qui nous accompagnaient ne tiquèrent pas, comme si je ne parlais pas vraiment d'eux. Notre véhicule continuait de grimper les étages tel un serpent autour d'un tronc d'arbre, si ce n'était que nous flottions au-dessus du sol. Alicja posa sa main sur mon genou.

— Depuis ce qu'il s'est passé au défilé, le peuple est inquiet à propos de ta sécurité. C'est notre devoir de veiller à ce qu'il ne t'arrive rien.

Le *curcis* atteignit enfin le dernier étage du parking et sortit à l'air libre. Le soleil crépusculaire donnait au ciel une couleur rosée et aux bâtiments des reflets d'or. Dans un ballet aérien, le *curcis* voletait à travers les rues, au milieu des autres véhicules et des façades de glace. Subjugué, j'observai la ville qui s'était parée de rouge pour l'occasion. Même si le Gala n'ouvrait ses portes qu'à des invités prestigieux, sa retransmission en direct permettait à tous les Eritiens de le suivre en famille. *J'espère que les autres seront fiers de moi.*

Alicja me sortit de mes pensées.

— Je te présenterai moi-même aux ambassadeurs étrangers et aux Eritiens qui nous représentent au-delà de nos frontières. Ils ont hâte de te rencontrer.

Sans vraiment la regarder, le front posé contre la vitre teintée et fraîche, je m'entendis dire :

— Ed aurait adoré ça.

— Pardon ?

Je frissonnai et sortis de ma torpeur. Alicja avait haussé un sourcil.

— Mon ami Edward Okonek aurait adoré ça, répétai-je. Il voulait devenir ambassadeur.

— Très peu y parviennent. Seuls les meilleurs y sont autorisés.

— Il aurait pu réussir. C'est un excellent linguiste, et il est très diplomate. Mais…

— La Zone.

— Oui, la Zone.

— Peu de gens choisissent leur destin, Prym. Mais quitte à accepter celui qu'on nous offre, être mobilisé est le plus grand des honneurs, le plus beau cadeau que l'on puisse faire à notre patrie.

Quand elle parlait comme ça, même sans sa blouse blanche, je croyais entendre Jo. Le Protecteur sur ma gauche posa son index sur son cou, signe qu'il écoutait un message.

— Arrivée dans deux minutes. Protocole bouclier enclenché.

Le *curcis* quitta le grand boulevard pour longer l'ambassade européenne, l'un des rares bâtiments au style ancien, fait de marbre blanc et noir, dont la façade de colonnes rappelait les édifices de l'Antiquité. Mais à la place des dieux mythologiques, la mosaïque sur le fronton représentait le visage calme et paternel du Maréchal.

Notre véhicule s'engouffra dans une ruelle interdite d'accès, coincée entre l'ambassade et les immeubles, pour finalement s'enfoncer une nouvelle fois sous terre après la vérification de notre identité par des Gradés. Les autres *curcis* qui nous suivaient se répartirent sur le parking, certains restant même à l'extérieur pour renforcer la sécurité.

La portière s'ouvrit dans un son feutré et dévoila une dizaine d'hommes en costume discret. Des membres du personnel, sans aucun doute. L'un d'entre eux aida Alicja à descendre.

— Veuillez nous suivre, je vous prie.

Nos chaussures de ville claquaient sur le sol en marbre, et le son se répercutait dans les hauts et longs couloirs au carrelage ciselé. Contrairement à ce à quoi j'étais habitué, tout n'était pas aux couleurs d'Erit, qui n'aimait que le gris et le rouge. Les tons chauds et dorés me donnèrent la sensation d'avoir réellement passé une frontière.

Après un dernier contrôle de nos *cerebra*, le personnel nous laissa entrer dans une salle aussi large que haute, aux lustres de cristal et au plafond couvert par des peintures sorties d'un autre siècle. Un orchestre positionné en hauteur couvrait légèrement le bruit des conversations avec une musique classique que j'étais certain d'avoir déjà entendue.

Les ambassadeurs étaient répartis en une multitude de petits groupes autour du buffet et au milieu de la piste de danse. Certains adossés aux colonnes de marbre discutaient avec ferveur, avec un drôle d'accent. Personne ne nous avait encore vus.

Je n'eus qu'à faire un premier pas en avant pour qu'un serveur apparaisse aussitôt devant moi. Il me tendit un verre de vodka, et après l'accord silencieux d'Alicja, je l'acceptai sans trop oser le boire. À la place, je m'imprégnai de l'odeur des côtelettes de porc panées, des boulettes et des roulades de bœuf, des dizaines de soupes, des harengs, des pierogi, des kluski et des galettes de pommes de terre. Mes yeux se posèrent inévitablement sur les babas, les gâteaux au pavot, les faworkis et les beignets. J'en eus l'eau à la bouche.

Deux billes d'un bleu éclatant croisèrent alors mon regard.

Barrées d'une cicatrice.

— Aleksander, murmurai-je.

Il hocha la tête, comme si, malgré la distance, il m'avait entendu. Je fus pris d'un léger vertige. La sensation de regarder un fantôme ne me quittait pas. Les deux hommes non loin de lui se tournèrent à leur tour, et ce furent quatre yeux polaires supplémentaires qui pesèrent sur moi. Si je reconnus le Général Borowski, je n'avais jamais vu l'autre jeune homme, mais la ressemblance avec

Aleksander était trop frappante pour ne pas penser à un lien de sang.

La silhouette de Lise m'apparut dans l'ombre du Général Borowski. Je la reconnus à peine. Ses cheveux avaient poussé, et ils étaient maintenus dans un chignon bas et serré. Sa robe, si différente des tenues simples et confortables qu'elle mettait chez les Conquérants, lui donnait l'apparence d'une tout autre personne. Son menton baissé et ses épaules tombantes achevaient ce triste tableau. Elle ne ressemblait en rien au bouclier qui avait maintenu la Défense à flot.

J'allais me diriger vers l'Oppresseur, quand une main se posa sur mon épaule.

La docteure Godès me fit me retourner.

— Prym, laisse-moi te présenter un ami : Dawid Tomaski, représentant d'Erit au Parlement de la Nouvelle-Europe.

Un homme à la barbe oscillant entre le noir et l'argent inclina respectueusement la tête avant de me tendre la main. Il avait une poigne de fer et un regard intelligent. S'il ne paraissait pas vieux, il ne tenait debout que par d'étranges implants d'acier autour de ses jambes. Son *cerebrum* me dérangea. Il n'avait rien à voir avec les nôtres, je le sentais. Ses émotions me parvenaient brouillées, et il ne le portait pas en puce cérébrale, mais comme une boucle d'oreille.

Son nom avait été évoqué parmi tous ceux que m'avait envoyés la docteure Godès. La petite description qui y était attachée disait que ces vingt dernières années, il avait passé plus de temps en dehors qu'à l'intérieur d'Erit.

— Ravi, monsieur Tomaski.

— Appelle-moi Dawid. Et tout le plaisir et l'honneur sont pour moi.

— Nos deux familles se connaissent depuis longtemps, ajouta la docteure, il défend à merveille les intérêts de notre patrie à l'étranger, et en est l'un des principaux visages.

— Alicja est trop généreuse avec moi. Je ne fais que mon humble travail, comme tous les Eritiens de cette salle.

Cette dernière fronça les sourcils et activa le tableau de bord de son *cerebrum*.

— Prym, veux-tu bien rester avec Dawid un instant ? Je dois répondre à cet appel. Je reviens dans une minute.

Sans attendre ma réponse, elle fendit la foule dans sa robe sombre.

Comme si ma présence venait d'être annoncée officiellement, une multitude de regards se tournèrent vers nous. Si les chuchotements s'amplifiaient, la présence du parlementaire semblait dissuader les plus curieux de venir à ma rencontre. Dawid se pencha vers moi pour empêcher la musique de couvrir sa voix, sans pour autant élever le ton.

— Que penses-tu de ce Gala ?

Je jetai un regard tout autour. Chaque personne dans cette pièce était richement habillée et arborait des bijoux dont l'or reflétait la lumière des lustres. La nourriture abondait sur les tables et sur les plateaux des serveurs habiles. Rien n'était plus différent du quotidien modeste de mon enfance, de la sobriété des Instituts et de la difficulté de la Zone. Malgré mon costume sur mesure et mes chaussures de cuir, je me sentais à part, comme un enfant qui se serait incrusté à une fête prestigieuse.

— Je n'avais jamais assisté à quelque chose comme ça, finis-je par dire d'une voix nouée.

Et je n'aurais jamais dû y assister. Je n'étais pas à ma place, ici. Je pris une gorgée de vodka pour adoucir ma culpabilité, mais cela n'eut pour effet que de

me faire tousser et de me brûler la trachée. Ed aurait adoré discuter avec toutes ces personnes, lui. Il le méritait bien plus que moi.

Comme si Dawid avait compris le sous-entendu, il me glissa :

— Ce genre de Gala fait partie de mon quotidien, et pourtant, j'apprécie de prendre le temps de regarder tous ces gens sous un autre angle : des animaux aux plumes soyeuses qui se pavanent devant les lions.

Il me désigna du menton le Général Borowski et, quelques mètres plus loin, la Générale Sas qui discutait avec Aleksander.

— Aucun d'entre eux ne se rend compte qu'il va être dévoré.

— Mais vous, oui ?

— Moi ? Je ne suis pas un oiseau multicolore, mais un charognard. Tout ici est une opportunité.

Je voyais mal le représentant comme un vautour, mais après un tel discours, je le considérais avec plus de méfiance. Soudain, j'aperçus un groupe de cinq femmes et de cinq hommes vêtus de magnifiques tenues traditionnelles. Leurs robes colorées, ornées de broderies délicates, et leurs costumes authentiques captivèrent tous les regards. La musique retentit, douce et mélancolique.

— J'adore la kujawiak, soupira Dawid.

J'approuvai d'un vague hochement de tête. De toute ma vie, je n'avais jamais pu assister à une représentation ; aussi, lorsque les danseurs, enveloppés dans une aura de mystère, commencèrent à se mouvoir avec une grâce infinie au milieu des ambassadeurs, je ne pus détacher mon attention d'eux.

Les couples évoluaient lentement, telles des feuilles portées par le vent. Leurs pas, empreints de douceur, semblaient flotter sur le sol de marbre. Leurs bras se déployaient, dessinant des arabesques élégantes dans l'air.

— Erit est si pittoresque, s'amusa l'ambassadeur.

— Que voulez-vous dire ?

Je le questionnai sans détourner le regard du spectacle.

— Eh bien, cette danse, par exemple. La Nouvelle-Europe se vante d'être une nation issue du mélange de dizaines de cultures, mais elle les a toutes effacées pour supprimer les différences entre les peuples.

Sa remarque attisa ma curiosité. Je n'avais jamais quitté Erit, pas plus que je ne m'étais intéressé à notre grande voisine, mais je n'aurais pas dû être ici. Ed aurait dû être à ma place, et je suis certain qu'il aurait adoré discuter avec cet homme. *Si je ne le fais pas pour moi, je peux le faire pour Ed. Pour lui raconter tout ça.*

— À quoi ressemble la Nouvelle-Europe ?

Lentement, le rythme s'accéléra, et les danseurs se laissèrent emporter par la musique. Leurs mouvements devinrent plus énergiques, plus audacieux. Leurs pieds frappaient le sol avec une précision incroyable, produisant un rythme envoûtant, presque hypnotique.

J'étais fasciné par cette danse, par la manière dont les couples se séparaient et se rejoignaient, passant d'un partenaire à l'autre avec fluidité. Ils formaient des cercles, des lignes, des figures qui s'étiraient et se contractaient au rythme des pulsations de mon cœur.

Les émotions brouillées de Dawid me laissèrent cependant entrevoir sa satisfaction.

— C'est très différent d'ici. Déjà, nous n'avons plus de campagne. Une ville unique recouvre la majorité de nos territoires, même s'il existe encore par endroits la trace des Murs qui ont entouré les anciennes capitales. Et puis, c'est

toujours étonnant de revenir ici quand on est habitué aux implants et aux androïdes. Chaque fois, j'ai l'impression de faire un bond dans le passé.

Soudain, l'une des danseuses effleura ma main dans une pirouette gracieuse. Mon cœur s'emballa, captivé par cette proximité presque intime. Pendant une seconde qui dura une éternité, nos regards se croisèrent. Le sien avait la couleur de l'orage.

L'image d'un lys doré foudroya mon esprit.

Je chancelai, nauséeux, et mis quelques instants à comprendre que l'ambassadeur me parlait encore.

— … pourrions discuter plus longuement. Il y a quelque chose que je souhaiterais te demander, si tu me le permets. Mais pas ici.

Dawid me sortit de ma transe en me tendant une carte dont la matière m'était inconnue, entre le verre et la surface d'un *doma*. Sur sa face scintillaient, en lettres dorées, son nom ainsi qu'une série de chiffres.

— De quoi me contacter en cas de besoin.

Je n'eus pas le temps de l'attraper que l'ambassadeur glissait la carte dans une de mes poches, avant de se focaliser sur le spectacle devant nous.

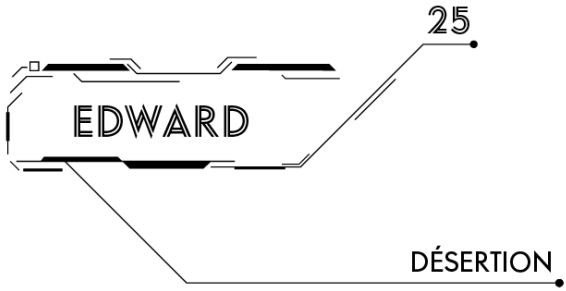
— Quelle fabuleuse représentation !

Les figures complexes et vertigineuses des danseurs me transportaient dans un autre monde, où chaque geste, chaque mouvement, avait une signification profonde. La musique atteignit son apogée, et devint si rapide que les battements de mon cœur ne réussirent plus à la suivre. Les danseurs, essoufflés mais souriants, entamèrent leur dernier tour.

Et ce fut à cet instant que le monde explosa.

# Retranscription du gala

Écran noir.
Grésillements.
Un message unique.
**Votre programme reprend dans quelques instants.**
**Ne quittez pas.**
Les mots disparaissent.
Fin de la retranscription.




# 25
# Edward – Désertion

*La sentence pour désertion est la mort par pendaison.*

Je n'aimais pas du tout notre plan.

Pour être tout à fait honnête, c'était plutôt *mon* plan, mais il contenait trois failles principales : 1/ il fonctionnerait uniquement si tous les Gradés restaient bien concentrés sur la diffusion du Gala qui venait de démarrer, 2/ il nous faudrait encore réussir à retirer nos *cerebra* pour ne pas être suivis à la trace, et 3/ le Fils de Belobog devait accepter de nous suivre sans avoir envie de nous tuer.

Autant dire que si les deux premières avaient le don de m'inquiéter, la troisième m'avait donné des nausées tout l'après-midi.

La nuit était tombée avec une nouvelle vague de pluie, et je traversai le camp avec mes trois sacs à dos au pas de course, laissant derrière moi mes empreintes dans la boue. Bientôt, elles seraient emportées, et plus personne ne pourrait les utiliser contre moi.

Les rues du camp étaient vides. Chaque Gradé et chaque mobilisé était plongé dans son *cerebrum*, à observer une fête aux dimensions irréelles. Je n'avais regardé la diffusion qu'une poignée de secondes, et avais été soulagé d'apercevoir Prym, mais aussi Lise et Aleksander. Ils étaient toujours en vie, donc il y avait encore de l'espoir. Si je n'avais pas fermé la fenêtre, je l'avais déplacée dans un coin de mon champ de vision, et j'avais baissé le son au plus bas pour ne pas être dérangé. Ne pas la regarder du tout aurait paru suspect à quiconque aurait observé mes données à ce moment.

Comme convenu, Pia m'attendait à l'arrière de la prison. Je n'étais toujours pas habitué à ses cheveux courts, mais sa mine déterminée me rassura. Je posai les sacs à l'abri.

— Pinkos t'attend à l'intérieur. Je lui ai fourni trois gars supplémentaires pour qu'elle te donne une copie des affectations de la semaine. Occupe-la le plus longtemps possible, d'accord ?

Elle acquiesça, puis désigna la petite fenêtre un mètre au-dessus de nos têtes.

— Et toi, ça va aller ?

J'aurais voulu lui crier que non, ça n'irait pas, que je n'avais pas envie de me trimballer un terroriste, que j'avais peur, que j'avais froid, et que je regrettais beaucoup trop souvent de ne plus être dans la Zone. Au lieu de ça, je me contentai de hocher la tête, la gorge nouée, et de marmonner un bref :

— Oui, ne t'en fais pas.

Je ne voulais pas qu'elle pense de nouveau que j'étais lâche.

Sans plus de discussion, je posai les sacs à dos sur une partie du sol relativement sèche, et je fis d'abord la courte échelle à Pia. Après avoir enlevé ses gants, elle attrapa les barreaux et commença à les tordre vers l'extérieur.

— Ed ! Ça fonctionne !

Je faillis plusieurs fois flancher sous son poids tandis qu'elle grimaçait sous l'effort. Bientôt, l'ouverture fut suffisamment large pour y glisser une tête, une épaule, puis parfaite pour faire passer un gringalet tel que moi.

On échangea nos places, et en quelques secondes, je me retrouvai le haut du corps pendu dans le vide de l'autre côté de la paroi, à éviter au maximum de toucher les barreaux déformés encore brûlants. La pièce attenante était un débarras rempli d'étagères et de caissons. Personne en vue. Mes pieds me retinrent aux barreaux tordus le plus longtemps possible, avant de lâcher prise. Le roulé-boulé de mes os sur le sol bétonné me fit lâcher un cri étouffé, puis pousser un gémissement.

Il ne me fallut qu'un regard circulaire dans la pénombre pour distinguer la forme d'une chaise, que je plaçai sous la fenêtre. Ce simple geste me rappela ma dernière visite chez les Conquérants, alors que Pia et moi nous faisions canarder par des cendrés et que le cadavre de Łucja refroidissait dans la pièce d'à côté.

Tout ne me manquait pas dans la Zone.

En voulant quitter la pièce, un problème majeur s'imposa à moi : la porte était verrouillée. Seul un *cerebrum* habilité pouvait l'ouvrir.

— Merde…

Je tentai en vain d'activer la poignée et voulus enfoncer la porte, sans résultat notable. *Pourquoi ça tombe sur moi à* chaque *fois ?* N'y avait-il donc aucune règle sur la répartition de la malchance sur terre ?

Bon, il ne restait plus qu'à espérer que mon niveau d'habilitation soit suffisamment élevé. Le problème était que j'aurais préféré garder cette cartouche uniquement pour ouvrir la cellule de l'autre emmerdeur. Là, j'allais me faire repérer beaucoup trop tôt.

— Pia, murmurai-je, j'espère que tu es efficace de ton côté…

Une perle de sueur coula le long de ma tempe durant le délai de réponse de la porte, avant le cliquetis libérateur. Plus de temps à perdre maintenant. N'importe qui pouvait connaître ma position, et elle susciterait l'intérêt de tous.

Je me précipitai dans les corridors à peine éclairés, aux cellules souvent vides, avant d'enfin atteindre un couloir connu. Mon cœur s'arrêta brusquement en ne voyant Liba nulle part, avant d'apercevoir son ombre dans un recoin de sa cellule. Dans l'obscurité, les brûlures de son cou étaient invisibles.

Le Fils de Belobog n'ouvrit d'abord qu'un œil curieux au son de mes pas avant de se relever, soudain méfiant. Je déglutis et pris une grande inspiration : le plus compliqué était à venir.

— Bon-bonjour, je ne sais pas si tu te souv…

— Qu'est-ce que tu me veux, *pies wojskowy* ?

Je frémis au tranchant de sa voix, mais ne reculai pas. Il pouvait me traiter de chien de l'armée autant qu'il le souhaitait, les insultes étaient mon quotidien. Je

me postai au plus près de sa cellule, mes mains tremblant tandis que j'activai mon *cerebrum*. *Ne bégaie pas*, m'intimai-je. Sans être sûr du résultat, je tentai de reproduire le ton calme et confiant de Prym.

— On n'a pas beaucoup de temps, alors, si tu veux bien, je répondrai à tes questions quand on sera sortis de là.

À mes mots, la simple méfiance teintée de curiosité que le Fils de Belobog arborait se transforma en une haine viscérale.

— C'est quoi encore ce bordel ?! Tu penses que je vais te suivre, *sukinsyn* ?

— Ma mère n'est pas…

— Tu crois vraiment que je vais tomber dans ton piège à la con ?! *Spierdalaj !*

— Ce n'est p-pas un piège, c'est ton seul moyen de…

— *Pocałuj mnie w dupę !*

— Bordel, mais écoute-moi ! De toute façon, tu vas te faire exécuter en public demain !

J'avais parlé plus fort que je ne l'aurais voulu, et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil nerveux vers l'avant de la prison et le bureau de Pinkos. *Pourvu que Pia la retienne encore longtemps !* Liba n'avait pas bougé du fond de sa cage, mais au moins, il avait arrêté de m'insulter, ce qui était déjà une belle progression.

Je pointai du doigt le Fils de Belobog, ce que je ne me serais jamais permis de faire si des barreaux ne l'empêchaient pas de m'étrangler, mais la situation était critique.

— Je vais ouvrir ta cellule, et tu auras trois options devant toi : 1/ tu décides de ne pas bouger, je pars sans toi, et tu es pendu devant tous les dignitaires que tu détestes demain matin ; 2/ tu me sautes dessus, tu me tues facilement, mais comme tu ne connais pas ce camp ni les tours de garde, tu te fais tuer au bout de vingt mètres ou 3/ tu acceptes de me suivre sans faire d'histoires, et on a une chance d'être encore en vie tous les deux à la même heure demain soir.

Un silence suivit ma déclaration. Silence durant lequel le seul bruit qui parvenait à mes oreilles était celui de mon cœur affolé. Pour la première fois depuis le début de notre échange, Liba avança d'un pas, puis d'un autre, jusqu'à se retrouver aussi proche des barreaux que moi. Je dus faire appel à toute la volonté du monde pour ne pas reculer. Je ne l'avais pas fait devant la Chose, ce n'était pas pour craquer maintenant, même avec des genoux tremblants.

— Qu'est-ce que tu y gagnes, toi ?

J'eus presque envie de rire.

Presque.

— Moi ? Des emmerdes et du stress, mais mon amie a des soucis de conscience, et ça, c'est plus important. On vaut mieux que ça. Et puis, on n'abandonne personne.

Pour renforcer mes dires, j'utilisai mon accréditation de lieutenant afin de désactiver le système de sécurité de la cellule. Voilà, c'était fait. Plus de retour en arrière possible. Je m'écartai d'un pas pour laisser le passage libre.

— Alors, tu décides quoi ?

Ma voix dégageait bien plus d'aplomb que je n'en possédais réellement. *Espérons que ça suffise.* Liba hésita un bref instant avant de passer la porte. Il était grand. Pas autant que Prym, mais suffisamment pour me regarder de haut. Me tuer ne prendrait qu'une poignée de secondes, et peut-être même serait-il capable de survivre sans nous. Je le savais, il le savait aussi, mais il y avait quand même un risque. Je fus donc soulagé, mais pas surpris, quand il répondit :

— Troisième option, *pies wojskowy*.

Je ne pris pas le temps de rétorquer, et m'empressai de faire la route en sens inverse. Heureusement pour nous, si le Fils de Belobog en imposait par sa taille, il était également maigre comme un clou. Il réussit donc, non sans mal, à passer par la minuscule fenêtre qui m'avait permis d'entrer. La boue amortit notre chute, qui fit tout de même vibrer l'ensemble de mes os.

Aussitôt relevé, je ne pus m'empêcher de me retourner vers notre condamné à mort, avec la peur de le voir s'enfuir et signaler malgré lui notre position. Pourtant, Liba ne bougeait pas, silencieux, la tête tournée vers le ciel, la pluie s'écrasant contre ses paupières fermées. Les gouttes coulèrent comme des larmes le long de ses joues.

Un ricanement lui monta à la gorge alors que je ramassais les sacs. J'étais de moins en moins sûr que l'emmener soit une bonne idée. Comme s'il avait perçu mes doutes, même sans *cerebrum*, il ramena son attention vers moi.

— C'est quoi la prochaine étape, *pies wojskowy* ?

— Edward. Ed, à la limite, mais pas *pies wojskowy*.

Il haussa les épaules. Il fallait croire que ça lui importait peu.

— Et donc ?

— Ed !

Olimpia n'avait pas crié, mais sa voix et le son de sa course étaient les seuls bruits aux alentours. Elle avait l'air paniquée, ce qui n'annonçait rien de bon pour la suite de notre plan. Le visage de Liba se transforma à sa vue : sa mâchoire se contracta autant que ses poings, une veine saillante se mit à palpiter sur son cou brûlé, et même dans l'obscurité, son visage m'apparut écarlate. Un instant, je crus qu'il allait la tuer.

Je me plaçai entre eux avant qu'il n'y songe trop sérieusement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Pia jeta un rapide coup d'œil derrière moi. Même sans me retourner, je sentais le poids de la haine qui animait le regard du Fils de Belobog. S'il avait essayé de tuer Pia en premier, elle était la cause de son enfermement et de sa condamnation à mort. Pour la disparition de sa sœur, par contre, il ignorait que Pia en était à l'origine, ce qui n'était pas plus mal.

— Regarde le Gala. Maintenant.

Je déplaçai l'écran, coincé dans un angle de mon champ de vision, pour le remettre en face de mes yeux. Ma bouche s'ouvrit de stupéfaction. L'image était noire. Le plus grand événement diplomatique de la planète avait stoppé sa retranscription. À la place, en simples lettres blanches, il était inscrit :

**Votre programme reprend dans quelques instants.**

**Ne quittez pas.**

Rien d'autre.

— Il se passe quoi ? s'agaça Liba dans mon dos.

— Le Gala n'est plus retransmis, murmurai-je.

Qu'est-ce que c'était ? Une panne ? Un bug ? Une infiltration dans le réseau ? Une attaque ? Est-ce que Prym était…

— Le Gala ? demanda Liba.

— Peu importe, dit Pia en prenant son propre sac à dos. Un problème à la fois. J'ai mémorisé la liste des tours de garde que m'a transmise Pinkos. Plus complexe que ce que je pensais, mais ça m'a rappelé nos cours de troisième année.

Être un *memoria eruditissimo* avait ses avantages.

— Pinkos n'a rien dit de particulier ?

— Rien, sauf qu'elle adore faire affaire avec toi.

Je frissonnai à l'idée des pauvres garçons que j'avais une nouvelle fois envoyés là-bas.

— Et du coup, c'est quoi nos options ?

— On n'en a qu'une, et elle nous offre un délai très court, d'autant que l'arrêt du Gala nous met vraiment dans la merde. Porte sud, on a un créneau de deux minutes durant lequel il n'y a plus qu'un seul Gradé, le temps que les autres fassent la route depuis la porte ouest.

— Et pour le Gala, on fait quoi ?

— La seule chose à comprendre, c'est qu'on n'a plus de diversion. Il faut qu'on enlève nos *cerebra* tout de suite, et qu'on se barre d'ici avant que quelqu'un ne se demande ce qu'on fout à l'arrière de la prison en pleine nuit.

Elle sortit d'une de ses pochettes une *anima* de catégorie une transformée en canif, qu'elle arrosa de vodka, et me la tendit. J'avais emporté trois autres *animae* de catégorie deux et trois dans mon sac.

— Fais-le-moi.

J'attrapai le couteau d'une main tremblante. Même dans la nuit, la cicatrice laissée par le *cerebrum* était bien visible : une petite incision de quatre centimètres, encore un peu boursouflée. Le *cerebrum* n'était pas bien loin sous la surface. Pourtant, en posant la lame sur le cou de Pia, je fus saisi d'un effroyable doute. Et si j'enfonçais la lame trop profondément ? Et si je la tuais par mégarde ? Rien que l'idée du sang me donnait la nausée.

— Je… je ne… je ne peux pas…

— Laisse-moi faire.

Liba me prit le couteau des mains, mais Pia recula aussitôt, prête à arracher ses gants.

— Hors de question que tu m'approches avec ça.

La mâchoire du Fils de Belobog se serra encore plus. Pouvait-on se briser les dents comme ça ? Face à lui, je n'en doutais pas.

— Je croyais qu'on n'avait pas le temps, *potwór* ?

— Je ne suis pas un monstre.

Cette fois, il allait vraiment la tuer. Je me plaçai entre les deux, les bras tendus.

— On se calme ! Vous vous taperez dessus plus tard. (Je me tournai vers mon amie, désespéré.) Pia, on n'a pas le choix. On doit lui faire un minimum confiance si on veut s'en tirer. (Puis je me tournai vers Liba.) Et seul, tu ne sortiras pas vivant de ce camp. Est-ce qu'on est tous d'accord là-dessus ?

Liba commença par se charger de mon *cerebrum*, et si quelques larmes m'échappèrent tout de même, il s'était aussi bien débrouillé que le *manus protegens* qui s'était occupé de moi avant mon entrée dans la Zone. Je ressentis aussitôt un immense soulagement de ne plus percevoir le bruit infernal des émotions de tout le camp. Mon esprit était redevenu calme et n'appartenait plus qu'à moi. Après avoir examiné ma plaie pansée rapidement, Pia se laissa faire aussi, mais le silence entre elle et Liba était… mortel.

Je laissai tomber nos deux *cerebra* dans un ruisseau formé par la pluie, qui les entraîna à l'opposé de notre direction. Ça nous permettrait de gagner un peu de temps. Après avoir sorti un uniforme que Liba enfila, je fis signe à Pia d'ouvrir la marche.

On s'élança, tête baissée, avec le pas décidé de Gradés occupés qui savaient

parfaitement où ils allaient. Du moins, je l'espérais. Les seuls sujets de conversation qui me parvinrent étaient liés au Gala, et je fis de mon mieux pour ne pas tendre l'oreille. Je ne pouvais rien pour Prym à l'heure actuelle, et je serais à jamais inutile si je me faisais tuer bêtement ici.

Alors que les tentes se raréfiaient, signalant l'approche de la porte sud, Pia s'arrêta derrière une toile pour vérifier discrètement sa cible. Ses épaules se tendirent.

— Ils sont quatre, chuchota-t-elle.

— Merde…

Un étau invisible se resserra autour de mon cou. Nous n'avions plus de cartes en main. À trois contre quatre, nous avions une chance de l'emporter, mais pas sans laisser à l'un des Gradés le temps d'appeler du renfort.

— Non, attends !

Je retins mon souffle.

— Il y en a trois qui s'en vont.

Plaqués dans l'ombre derrière la toile, on patienta jusqu'à ce que le clapotis des bottes dans la boue se soit suffisamment éloigné pour que l'on puisse se diriger d'un pas serein vers le Gradé restant. Il exécuta le salut d'Erit, l'index et le majeur posés sur le front, le reste de la main en poing, et on lui répondit d'un même geste, si bien qu'il nous laissa approcher. La lumière dans nos dos nous rendait méconnaissables de son point de vue.

Cependant, il attendait quatre personnes.

— Kamil n'est pas avec vous ?

— Il s'occupe de la merde du Gala, lui répondis-je avec un haussement d'épaules.

Le Gradé tiqua au son de ma voix. Nous n'étions plus qu'à trois mètres.

— Tu n'es pas Gabriel.

Avant d'avoir eu le temps de faire le moindre geste pour activer son *cerebrum*, le Gradé se retrouva avec un canif planté dans le cou. Liba avait plongé en un clin d'œil, sans lui laisser la moindre chance. Le Gradé s'étouffa dans son propre sang avant de s'effondrer.

J'avais oublié que Liba ne m'avait pas rendu ce canif.

Pia sortit de ses gonds, tout en continuant de chuchoter.

— On devait juste l'assommer ! Mort, il envoie un bien plus gros signal d'alerte !

Le Fils de Belobog se contenta d'essuyer sa lame sur le pantalon du cadavre à ses pieds.

— C'est fait, alors ne traînons pas ici.

Sans attendre plus longtemps, nous démarrâmes une course folle à travers champs. La terre était molle, mais nous ne pouvions pas nous permettre de suivre la route. Mon cœur battait à tout rompre, tandis que mon souffle créait des volutes de vapeur qui brisaient la monotonie de la pluie. Le sud était notre meilleure option, car il indiquait la direction de la rivière où se réapprovisionnait le camp.

— Plus vite !

Je faillis me faire distancer plusieurs fois, épuisé par le poids de mon sac à dos et par celui de mon pantalon englué de boue, mais l'angoisse suffisait à me galvaniser. Bientôt, le fracas de l'eau me parvint, aussitôt suivi par celui des aboiements des chiens derrière nous.

Quand enfin j'aperçus la rivière, je n'hésitai pas une seconde.

La morsure de l'eau me brûla la peau alors que je plongeais la tête la première. Le courant était important, mais j'étais bon nageur. Surtout, je nageais pour ma vie. Même à moitié sous la surface, des coups de feu me parvinrent. Et soudain, la douleur. Plus puissante que tout. Plus terrible que tout ce que j'aurais pu imaginer. Je manquai de m'évanouir. Je bus la tasse. La rivière avait un goût de boue. De sang aussi. L'eau m'entraînait au loin. Je n'aurais pas la force d'en ressortir.

J'allais me noyer.

Pia m'attrapa et me hissa sur un sol mou. Ma main gauche me brûlait. *J'ai mal.* J'eus tout juste le temps de cracher l'eau de mes poumons, que Pia me releva et m'entraîna dans le sous-bois. *J'ai si mal.* Liba ouvrait la voie, une main posée sur son flanc. *Je veux juste m'allonger.* Il ne jetait aucun regard en arrière, mais il ne nous empêcha pas de le suivre. *Je ne veux plus rien ressentir.*

— Plus vite, *pies wojskowy* !

Les bruits de chiens et de coups de feu se firent de plus en plus lointains, et seule notre course infernale continua d'emplir mes oreilles. La brûlure de ma main me donnait envie de hurler à chaque mouvement. Mon uniforme trempé pesait le poids d'un mort, et la pluie terminait de remplir mes bottes d'eau. Je glissais à chaque pas. Mes poumons étaient en feu, tout comme le moindre de mes muscles, mais avancer était primitif, purement instinctif.

C'était ça ou mourir.

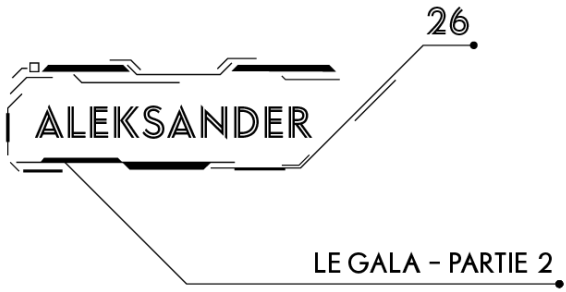
Le sous-bois laissa place à une clairière en friche, où la nature avait repris ses droits. Je crus que nous avions perdu Liba, avant de l'apercevoir disparaître sous terre. On accourut jusqu'à la trappe qu'il avait déterrée, mais laissée ouverte pour nous. Elle donnait sur une échelle plongeant dans le noir.

— Ed, c'est…

Nos souffles étaient trop courts. Mes épaules se soulevaient au rythme de mon cœur.

— Oui…

Pia et moi échangeâmes un regard, et je sus qu'elle pensait aussi à ce qu'il s'était passé dans le métro de la Zone. Les souterrains étaient emplis de monstres. Mais la Chose était éteinte, et ici, c'était à la surface que les monstres nous attendaient. Alors, je n'hésitai pas et je me mis à descendre avec difficulté. Après un dernier regard vers le ciel de pluie, Pia me suivit en refermant la trappe, nous plongeant tous deux dans l'obscurité la plus profonde.




# 26
# Aleksander – Le Gala – Partie 2

*Le Gala est un événement diplomatique annuel qui se déplace entre tous les pays de la Nouvelle-Europe.*
*En vingt ans, il ne s'était jamais déroulé à Erit, nation frontalière aux liens très étroits avec la Nouvelle-Europe.*

Lise ne m'adressait plus la parole depuis mon altercation avec Eliasz.

Ces deux dernières nuits, j'avais hésité à toquer à sa porte pour lui présenter des excuses et lui expliquer que je ne pensais absolument rien de tout ce que j'avais dit à mon frère, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Si bien que l'heure de partir au Gala avait sonné sans que nous ayons échangé le moindre mot.

Je vidai d'une traite mon verre de vodka.

L'uniforme que l'on m'avait imposé arborait les épaulettes bleues, signe de mon grade. Loin d'être adapté au combat, sa souplesse et ses broderies de soleils rouges me donnaient plus l'impression d'être en tenue d'apparat.

À notre arrivée, Père avait souhaité montrer l'image d'une famille soudée, aussi insensé que cela me paraissait. Nous étions restés ensemble, sans savoir quoi se dire pendant les longues minutes durant lesquelles Eliasz meublait la conversation. Soudain, au loin, j'avais aperçu une courte chevelure blonde qui ne m'était pas inconnue. Prym Ostrów, plus populaire et entouré que jamais. Nos regards s'étaient croisés un instant. Bien évidemment, j'avais regardé attentivement ses interviews, et si cela ne m'étonnait pas de voir ce jeune naïf transformé en pantin, je ne l'aurais pas cru capable de mentir.

Et puis, Père avait été interpellé par de hauts dignitaires, ce qui avait marqué la fin de notre supposée entente familiale. Les ambassadeurs se répartissaient désormais en une multitude de petits groupes autour du buffet et au milieu de la piste de danse. Certains s'adossaient aux colonnes de marbre et discutaient avec ferveur dans une symphonie d'accents. À son habitude, le Maréchal restait en hauteur, dans une loge présidentielle, loin des foules et des représentants politiques. *De quoi a-t-il si peur ?* m'interrogeai-je en attrapant un nouveau verre de vodka sur le plateau d'un serveur.

— Tiens donc, encore un Borowski. Colonel, si je ne m'abuse.

Je me tournai vers la Générale Sas, chargée de la vie quotidienne des Eritiens. Presque aussi vieille que le Général Oleski, elle avait cependant la souplesse d'esprit nécessaire à la gestion de l'image publique du gouvernement. De tous les Généraux, hormis mon père, elle était de loin celle dont les griffes étaient les plus affûtées.

*C'est mon jour de chance*, songeai-je.

— Il faut dire que nous sommes nombreux, ma Générale.

— Mais très peu accessibles, je le crains.

Elle tourna autour de moi dans un mouvement de prédateur. Me considérait-elle comme une proie ? De taille moyenne, sa large carrure et son haut port de tête la rendaient pourtant impressionnante.

— Comment se passe votre mission de réinsertion ? s'enquit-elle.

Son timbre doucereux, bien que sifflant, me rappela celui du serpent avant de mordre. Je n'avais peut-être qu'un pouvoir fictif, mais je connaissais bien mon discours.

— Ma Générale, nous continuons l'opération de réinsertion que nous avons débutée avec le spécimen pyromane. Si nous intégrons tous les Accomplis à notre système, nous pourrons en retirer beaucoup de bénéfices.

— Mais saurez-vous les contrôler ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça, ma Générale. Être un Borowski n'est pas qu'un simple passe-droit, cela m'autorise encore moins à l'échec que les autres.

— Alors, me voici rassurée.

Désireux de quitter cette dangereuse conversation, je laissai mon regard trouver la silhouette d'un dignitaire de la Nouvelle-Europe.

— Ma Générale, veuillez m'excuser, pour le bien de notre patrie, le devoir m'appelle. *Novum Invenit Pacem*.

— *Novum Invenit Pacem*.

Je me dirigeai vers l'ambassadeur le temps que la Générale change de cible, avant de finalement bifurquer vers un coin moins bondé, où je pus terminer mon verre de vodka en paix. De là, j'avais une vue parfaite sur toute cette assistance colorée qui célébrait le semblant de paix que nous maintenions. Mais parmi toutes les personnes présentes, une seule sut capter mon attention.

Dans l'ombre de Père et d'Eliasz, Lise se tenait droite, les jambes tendues, comme prête à se battre ou à s'enfuir, ce qui détonnait avec la robe de soirée qu'elle portait. Je m'attendais à la voir arriver dans son uniforme sombre de Protectrice, mais visiblement, Père en avait décidé autrement. Autant afficher son plus grand trophée, son jouet personnel, dans son plus bel écrin. Faite de satin, la robe épousait magnifiquement son corps, soulignant la finesse de ses muscles et les sous-tons dorés de sa peau. De ses cheveux peignés en chignon bas, seules sa frange et une mèche rebelle osaient s'échapper et encadrer son visage en cœur. Un foulard en soie rouge recouvrait son cou, et masquait ainsi à la vue de tous le collier qui la maintenait captive. Malgré le bruit ambiant des *cerebra*, seul le calme qu'elle dégageait sans aucune puce me parvenait vraiment.

J'aurais voulu ne jamais cesser de la regarder.

*« Qu'est-ce que je suis, pour toi ? »* m'avait-elle demandé dans le salon privé de Mère. Les mots m'avaient soudain fui, ces lâches. J'étais un Borowski et j'avais été élevé comme tel. Malheureusement, exprimer ses émotions ne faisait pas partie de l'éducation de Père.

— Alek, tu n'invites donc personne à danser ?

Mère venait d'apparaître à mes côtés, tel un fantôme. Condamnée à porter du blanc pour s'accorder à l'uniforme de Père, elle tenait entre les mains ce que je devinais ne pas être son premier verre de vodka. Mais qui étais-je pour parler ? *Je suis vraiment le fils de mes parents*, ruminai-je intérieurement.

— Je suis un piètre danseur.

— Pas dans mon souvenir, non. Je suis certaine que tu maîtrises toujours la valse. Tu adorais tourner avec moi quand tu étais enfant.

Un de mes rares souvenirs joyeux en apparence, mais terni par notre famille. Je faisais danser Mère quand elle était au plus mal, quand le maquillage n'arrivait plus à cacher les bleus et que la valse me paraissait être l'unique solution pour lui redonner le sourire.

Soudain, la piste se vida, et des danseurs aux tenues traditionnelles entrèrent. J'étouffai un rire. Le Général Piechocki avait le don de charmer les étrangers comme personne : de la musique, de la beauté, de l'alcool, un buffet et des sourires. Cela suffisait amplement à leur montrer notre savoir-vivre, notre élégance et notre humanité. Tout pour détourner les regards de ce qu'il se tramait véritablement dans ce pays. Je n'accordai donc qu'une maigre attention au spectacle.

Non loin de nous, des serveurs fermèrent les grandes portes d'entrée. Pendant un instant, je crus même les voir placer le verrou.

— J'ai toujours haï ce genre de fête, m'avoua Mère, mais heureusement, avec cette foule, personne ne peut détecter ma mauvaise humeur.

Effectivement, mon *cerebrum* était totalement perturbé par le flot d'émotions ambiant, mais si je me concentrais sur une seule personne, ce qu'elle ressentait me devenait plus clair. Une part infime de moi regretta que Lise reste inaccessible.

— Si ça ne tenait qu'à moi, continua Mère, insensible aux danseurs, j'irais vivre à la campagne, loin de toute cette agitation politique. Ou à la montagne, c'est bien aussi.

— Pourquoi avez-vous épousé Père ?

Elle se figea et m'observa du coin de l'œil. Elle prit plus de temps que nécessaire pour répondre, comme si elle se questionnait sur l'utilité de mentir ou non.

— Parce que j'étais une idéaliste, et que je pensais que lui aussi. Je voulais changer le monde, l'améliorer, mais je suis impuissante, un simple rouage dans le système. Et ça, je ne le supporte pas.

Je pris un autre verre de vodka sur le plateau d'un serveur qui avait une drôle de tache sur la joue, dans l'espoir d'oublier combien Mère me faisait songer à Jonatan. Des idéalistes bloqués dans un système oppressant. Pour le changer, il fallait quelqu'un capable de faire le sale travail, quelqu'un qui ne reculerait pas et retournerait les outils des politiques contre eux. *Je pourrais être cette personne*, songeai-je. Mais avant d'envisager de transformer le monde, j'avais d'autres problèmes à régler. Si j'arrivais à parler à Prym juste quelques minutes, j'obtiendrais peut-être les informations nécessaires pour retrouver Mikołaj et me faire pardonner auprès de Lise.

— Veuillez m'excuser, Mère, je dois aller saluer une vieille connaissance.

— Je t'en prie.

Je fendis la foule, le regard fixé sur mon objectif, dans l'espoir qu'aucun haut dignitaire n'ait une envie soudaine de converser. Mais alors que j'étais à seulement quelques mètres d'Ostrów, une main se posa sur mon épaule.

*Décidément, c'est vraiment ma soirée.* Eliasz se plaça face à moi, un sourire carnassier aux lèvres.

— Ah ! Olo, tu n'as pas l'air de beaucoup t'amuser. Vous ne faisiez pas ce genre de petite réception dans la Zone ?

Je dégageai doucement, mais fermement, sa main de mon épaule, avec l'envie irrésistible de la broyer sous la pression. Je lui rendis son sourire.

— Non, nous étions bien trop occupés à nous organiser pour survivre, vois-tu. Mais tu ne sais pas ce que c'est, toi qui es resté dans les jupons de Père.

Je n'allais tout de même pas évoquer les fêtes organisées par Mikołaj qui, de toute façon, n'avaient rien à envier à ce genre de Gala. Eliasz ne s'offusqua pas de ma pique, et désigna du menton Lise, à quelques mètres de nous.

— J'ai fait créer cette robe spécialement pour elle. Elle manque un peu de formes pour la mettre correctement en valeur, mais personne n'aurait pu faire mieux. Heureusement que j'avais ses vêtements à disposition pour connaître ses mensurations.

— Elle n'est pas un objet, lui répondis-je aussi froidement que possible, et encore moins le tien.

— Je croyais que tu t'en fichais d'elle ?

À cela, je ne réussis pas à répondre. Autant ne pas rentrer dans son petit jeu, vu le résultat médiocre de la dernière fois.

— Tu m'excuseras, très cher frère, mais j'ai des choses à faire bien plus importantes que de discuter avec toi.

Je le contournai sans plus un regard, et repris mon avancée vers Ostrów, qui ne m'avait toujours pas remarqué.

Mais avant d'avoir pu faire un pas, mon corps fut projeté en arrière.

J'atterris contre une colonne, et l'impact expulsa tout l'air de mes poumons. J'ouvris la bouche pour reprendre mon souffle. Un sifflement strident perça mes oreilles. Le monde tanguait à une vitesse folle. Mon épaule et ma cuisse me brûlaient. Les *cerebra* des invités m'envoyèrent des ondes de panique, de douleur et de tristesse. *Que se passe-t-il ?* Sonné, je forçai ma vision à se stabiliser. Mon regard se posa sur un cadavre carbonisé, puis sur une colonne fendue, et sur la fumée qui s'élevait vers les lustres de cristal et les peintures centenaires, avant de s'arrêter sur une silhouette juste devant moi, qui me tournait le dos.

Bras tendus en croix, entièrement couverte de son Armure, Lise me protégeait.

Comme si elle avait senti le poids de mon regard, elle fit volte-face et se pencha vers moi. Mon ouïe encore fragile ne perçut rien de ses mots.

— Je vais bien, marmonnai-je en me redressant.

Mais je fus stoppé net dans mon élan par une vague de douleur. Un coup d'œil à ma cuisse droite puis à mon épaule gauche me tira une grimace. Le sang s'écoulait abondamment de mon uniforme *via* des impacts de balles. À travers l'épaisse fumée, des silhouettes progressaient lentement, *animae* activées, et paraissaient tirer à vue. *Nos assaillants ? Où sont les Gradés en service ? Comment ces types ont-ils pu entrer ici sans se faire remarquer, armés comme ça ?*

Sans se préoccuper du reste, Lise défit à grande vitesse deux des bandes de mon uniforme pour comprimer les plaies. Malgré le masque que lui conférait l'Armure, je percevais dans ses mouvements toute son inquiétude. Je serrai les dents quand elle m'aida à me redresser, mais manquai de défaillir quand le poids de mon corps se porta sur ma jambe droite. Hors de question de m'évanouir. Je déboutonnai mon col d'une main, puis enlevai un morceau de verre de ma jambe.

J'eus à peine le temps de dégager les cheveux de mon front avant d'arrêter

une nouvelle balle d'un geste. Elle flotta un instant à une dizaine de centimètres de Lise, avant d'être réduite en poussière.

— Voilà qui ressemble un peu plus à ce qu'on a l'habitude de gérer.

Sous son Armure, Lise haussa un sourcil. Elle souleva sa robe pour récupérer l'*anima* attachée à sa cuisse, qu'elle activa. J'attrapai sa main d'acier.

— Va ouvrir les portes. Fais évacuer tout le monde.

La cacophonie ambiante me parvenait plus clairement dans mon oreille droite. La gauche restait sifflante. La voix de Lise me parvint néanmoins ; son désaccord était très clair.

— Non. Je ne te laisse pas seul dans ton état. On y va ensemble.

Sans me laisser le temps d'argumenter, elle passa mon bras droit au-dessus de ses épaules et m'aida à aligner quelques pas. Provoquée par la douleur, la nausée me prit aussitôt, mais il m'était impossible de flancher. Plus tard.

Dans ce brouillard brûlant, j'y voyais à peine. Des volutes épaisses et suffocantes s'élevaient autour de moi, obscurcissant ma vision et irritant mes yeux. N'importe qui pouvait me descendre facilement, et d'autant plus avec notre vitesse de marche ridicule. Je me sentais encerclé, vulnérable face à des assaillants dont je ne connaissais pas l'identité. L'explosion avait-elle atteint Mère ? Ou Père ? Ou Eliasz ? *Plus tard*, m'intimai-je. *Un problème à la fois.*

Je soufflai longuement pour éloigner la souffrance de mon esprit et me focaliser sur l'énergie. Bientôt, je ressentis le champ gravitationnel de la Terre sur les corps présents dans la salle. Je me concentrai, essayant de dissiper le brouillard de confusion et d'horreur qui régnait et que mon *cerebrum* recevait de plein fouet.

Grâce à mon don, je percevais les ambassadeurs et autres invités gisant au sol – certains immobiles, d'autres se débattant peut-être encore avec la vie. L'ampleur de la tragédie me saisit, mais je ne pouvais pas me laisser submerger par l'effroi. Je devais rester vigilant.

Et puis, dans la pénombre opaque, je détectai les mouvements des assaillants. Une dizaine, peut-être plus. Ils se déplaçaient avec aisance, invisibles à mes yeux, mais trahis par les fluctuations de leur force gravitationnelle. Des coups de feu résonnaient, troublant l'atmosphère déjà lourde.

Je me figeai, forçant Lise à faire de même. Quelqu'un approchait. Je dégageai mon bras droit dans un éclair de souffrance, et contractai mes doigts pour arrêter l'intrus. Un homme. La trentaine peut-être. Un masque cachait ses traits, mais ne descendait pas assez bas. À travers la fumée, j'aperçus son cou brûlé. Un Fils de Belobog ?

La pression s'agglutina autour de lui et comprima son corps, sans pour autant le tuer. Une migraine frappa aussitôt mes tempes, accentuée par mes blessures. Impossible pour l'assaillant de fuir, ou même de bouger. Mais alors que Lise s'approchait, la peau de l'inconnu s'émietta, tels les vieux papiers peints qu'on trouvait dans la Zone, et l'homme tout entier s'effondra en poussière. Ce n'était pas moi qui avais fait ça.

Lise se figea et se tourna vers moi, le teint pâle :

— C'était quoi ça ? Un Fils de Belobog ?

Je fixai un instant les fines particules laissées derrière l'assaillant.

— Non…, murmurai-je. On aurait dit…

Soudain, mon don me révéla une nouvelle présence qui avançait rapidement. Je sentais son énergie prête à déferler sur nous. La migraine et la souffrance m'obligèrent à déléguer.

— Prépare-toi à tirer, prévins-je Lise.

Elle hocha la tête et réajusta la prise de son *anima*, prête à agir. Mais à la dernière seconde, je reconnus la manière de se mouvoir de celui qui arrivait.

— Stop. C'est Prym.

Le *pugnatum corpus* émergea des ténèbres de la fumée, avec entre les mains une *anima* activée qu'il avait dû récupérer sur un cadavre. S'il eut d'abord un mouvement de recul en tombant sur nous, son visage se détendit aussitôt en nous identifiant.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Qui nous attaque ?

— Aucune idée, répondit Lise en surveillant les alentours du mieux qu'elle pouvait.

— Nous devons…, commençai-je.

Mais je ne finis pas ma phrase. Quelqu'un nous fonçait dessus à pleine vitesse.

— Lise, à droite !

Sans poser de questions, elle tira, mais manqua sa cible. Perplexe, je sentis l'assaillant disparaître un instant. Mon don ne captait pas bien la gravité exercée sur son corps. Comme si… L'effroi me saisit, et je me tournai vers Prym.

— Active un bouclier ! lui ordonnai-je. Maintenant !

Il cligna des yeux, perdu.

— Mais je…

— Ne désobéis pas à un ordre direct !

Le *pugnatum corpus* qu'il était au plus profond de lui hocha la tête et s'exécuta. Aussitôt, un bouclier magnétique nous entoura, et je pus respirer plus calmement. L'assaillant, quel qu'il soit, s'arrêta à quelques mètres de nous, et je sentis, dans sa manière de se tenir, dans le poids de son corps qui se balançait d'avant en arrière, qu'il hésitait à nous attaquer de nouveau. Mais il ne pouvait pas. Pas avec le don de Prym activé. À moins bien sûr que…

Lise posa sur moi un regard interrogateur.

— À quoi tu penses ?

— Ça n'a pas de sens.

Qui nous attaquait, et pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Quel était le véritable objectif de ces assaillants ? Était-ce le Maréchal, les Généraux, ou Prym ? Et si c'était le cas, d'où venaient-ils ?

Les pensées se bousculaient en moi, mais une certitude demeurait : nous devions trouver un moyen de nous en sortir. La fumée, en un voile oppressant, masquait non seulement les visages de nos ennemis, mais également les issues de secours. La salle était devenue un piège mortel, et il n'y avait pas de temps à perdre.

— Prym, garde ton bouclier activé. On doit réussir à ouvrir les portes.

Je me concentrai, et cherchai à percevoir les mouvements des assaillants dans la fumée dense. L'angoisse me serrait la poitrine, mais je refusais de la laisser me paralyser. Nous devions rester lucides, agir rapidement et prendre des décisions éclairées. Nos vies et celles des autres étaient en jeu, et je ne pouvais laisser le doute ou la peur nous aveugler.

Lise me reprit par le bras pour m'aider à tenir debout.

— Allez, on avance.

Guidés par mon don, nous évitions les corps inanimés qui jonchaient le sol, nous frayant un chemin parmi les invités blessés. Les tirs ricochaient sur le dôme de Prym, au visage marqué par la concentration. Quand, enfin, les portes furent à portée de vue, je me défis du soutien de Lise. Mon épaule gauche refusa de

bouger, mais je pus tout de même lever la main droite. Mes doigts s'écartèrent, alors que la pression augmentait autour des portes en marbre, puis se serrèrent, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune résistance.

Les portes volèrent en éclats. Aussitôt, une quarantaine de Gradés bloqués à l'extérieur se ruèrent dans la brèche et se déversèrent dans la salle. La fumée s'échappa quant à elle par l'ouverture, et l'air s'en trouva aussitôt plus respirable. Au loin, des Protecteurs de MP Laboratory accouraient vers nous.

Je me tournai vers Prym.

— Nous sommes toujours dans la Zone. Tu dois faire l'inverse de ce que je t'ai dit ce matin-là où je t'avais convoqué. Compris ?

Il eut juste le temps de hocher la tête, sans comprendre, avant d'être accosté, puis emmené par les Protecteurs. Lise l'observa s'éloigner, avant de me jeter un unique coup d'œil.

— Ces personnes… Ce qu'on a vu… Tu penses à ce que je pense ?

— Oui.

Des Accomplis.

— Laisse-moi ici et va les aider, ordonnai-je.

Pendant un instant, je perçus son hésitation, mais finalement, elle dut évaluer que je pouvais très bien m'en sortir sans elle, car elle accepta sans discuter. Je m'appuyai contre une colonne intacte. Une migraine de plus en plus forte me martelait le crâne, alors que le sifflement de mon oreille gauche ne cessait pas.

Rien de tout ça n'avait de sens. Comment des Accomplis qui nous étaient inconnus pouvaient-ils se trouver ici ? Et pourquoi nous attaquer ? *Et surtout,* songeai-je avec effroi, *pourquoi arborer les brûlures des Fils de Belobog ?*

J'avais beau retourner les événements en boucle dans mon esprit, ça ne collait pas. *Au moins, Lise va bien…* Je ne pus m'empêcher de la contempler un instant, alors qu'elle guidait les invités encore en état de marcher vers la sortie. La fumée se fit de plus en plus éparse, et je pus constater combien les Gradés paraissaient perdus. Où étaient les assaillants ? Mon regard accrocha un instant celui d'Eliasz, mais dans le tumulte, je ne reconnus personne d'autre.

Dans la salle, il n'y avait plus que les invités, soit trop blessés pour bouger, soit pris de panique. Les pleurs et les cris grimpaient et augmentaient mes maux de tête. Près de la fenêtre, je constatai une traînée importante de sang, comme si quelqu'un avait été déplacé, sauf que la trace s'arrêtait net et ne menait à aucun cadavre.

Avec mon don, je sondai le reste de la pièce, encore trop embrumée, à la recherche de comportements étranges. Tout à coup, je ressentis une présence qui me glaça le sang. Lentement, je tournai la tête dans sa direction, mais elle avait déjà disparu. C'était fugace. Trop pour que j'en sois sûr. Mais cette manière de se tenir, cette étrange façon de se mouvoir sans maîtriser son poids, je ne l'avais perçue qu'une fois dans ma vie.

Le soir de la mort de Jonatan.

— Raïna ?

Sans plus me préoccuper de mes blessures, je quittai la colonne et avançai d'un pas prudent vers cette présence, à contre-courant de la foule en pleurs, dont les émotions se déversaient dans mon *cerebrum* sans réellement m'atteindre. L'entièreté de mon être restait focalisée sur cette personne toujours masquée par la fumée.

— Raïna, l'appelai-je.

Car ça ne pouvait être qu'elle. Comme cette nuit-là où je l'avais trouvée au-

dessus du corps de mon frère. Pourtant, la présence m'échappait, disparaissait, comme aspirée.

— Raïna !

Une main se posa sur mon épaule.

— Oh, colonel Borowski, est-ce que tout va bien ?

Je toisai le Général Piechocki avec incompréhension. Focalisé sur mon objectif, je ne l'avais pas senti arriver.

— Je vais bien, mon Général. Ne restez pas ici. Évacuez avec les autres. C'est dangereux pour vous.

— Oui, bien sûr, bien sûr, concéda-t-il en s'éloignant déjà. Mais vous devriez faire de même. Vous avez l'air en plus mauvais état que moi.

C'était vrai. Malgré sa peau marquée par la suie, le Général paraissait en forme. Ni impact de balle ni autre blessure apparente. J'aurais dû m'en réjouir, mais cette constatation me glaça, sans que je puisse expliquer pourquoi.

— Toi !

Père, un morceau de verre dans la joue, arriva à notre hauteur, et, avant que je n'aie le temps de réagir, me gifla si fort que j'en reculai de deux pas. Des centaines de souvenirs se déversèrent devant mes yeux et me donnèrent envie de disparaître.

— Tu as laissé des ennemis s'échapper ! Tu es encore plus inutile que je le pensais.

Lise, apparue comme par enchantement, s'interposa entre Père et moi, puis effectua un salut militaire.

— Mon Général, l'un des attaquants identifiés présentait des marques de brûlure au cou. Il s'agit certainement d'un nouvel attentat des Fils de Belobog.

Un silence plana après sa déclaration, que Père avait écoutée sans me quitter des yeux. À aucun moment, il ne lui avait donné la permission de parler, mais il l'ignora comme un simple meuble dans la pièce, et cracha ces derniers mots à mon adresse :

— Prouve-moi que tu as encore un tant soit peu de valeur.

Et cette réplique, plus encore que la claque, me donna envie de ne plus exister. Lise attendit qu'il se soit suffisamment éloigné pour se tourner vers moi. Je vis les questions que j'aurais souhaité qu'elle ne se pose jamais tourbillonner dans son esprit.

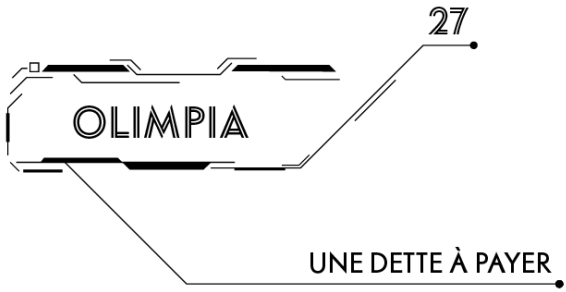
— Aleksander, tu…

Elle ne termina pas sa phrase, son attention soudain attirée par un point dans mon dos. Je me retournai avec difficulté, mais prêt à me battre de nouveau s'il le fallait. Cependant, il n'y avait personne, hormis les blessés qui jonchaient le sol, entourés par des soigneurs : aucun ennemi à abattre, pas de fusils pointés sur nous, juste un bain de sang.

Mon cœur rata soudain un battement.

Mère, étendue sur le sol, fixait le plafond de ses yeux grands ouverts.

Son tailleur était plus rouge que blanc.




# 27
# Olimpia – Une dette à payer

*Les Fils de Belobog se définissent comme étant les derniers Polonais libres, et se revendiquent hors d'Erit et de son système.*

Sans une seule pensée pour ma propre pudeur, je me déshabillai le plus vite possible. Dans l'obscurité de ce qui apparaissait être une ancienne mine désaffectée, Edward et Liba faisaient de même. L'uniforme des Gradés, trempé, me collait à la peau et se retirait difficilement. Le tremblement de mes mains n'aidait pas. Le froid gagnait mes muscles, compressait ma poitrine, faisait claquer mes dents, et me donnait envie de me rouler en boule et d'attendre la mort.

J'ôtai mes sous-vêtements sans aucun regret.

— Les… sa… sacs… à… dos…, trembla Ed, cou… couv… ert… tures…

Mais je m'étais figée.

De son poignet gauche, il ne restait qu'un trou béant ; sa main pendant dans le vide, à peine rattachée à son bras.

Une quantité astronomique de sang s'en échappait.

Ed s'écroula au sol, les yeux révulsés.

— Il… faut… lui… couper… la… main…, marmonna Liba.

Je relevai la tête vers lui pour vérifier s'il plaisantait, mais le Fils de Belobog paraissait parfaitement sérieux.

— Tu… es… un… grand mal… ade…

— À… toi de… voir, *pies*… *wojsk*… *owy*, sa main… ou sa… vie. C'est… toi qui… choisis.

Mon cœur battait à cent à l'heure, tabassant mes tempes et me donnant le vertige. Je baissai les yeux sur la main gauche d'Ed, qui ne tenait presque plus à son bras. Et puis, ce sang qui s'en échappait de plus en plus. Si l'on ne faisait rien, Ed allait mourir. Avais-je vraiment le choix ?

— Fais… le…

Liba s'approcha de lui avec l'*anima* qu'il avait gardée transformée en couteau. Il claquait si fort des dents que ses propos étaient presque incompréhensibles.

— Sors… ton *anima*, de quoi… nettoyer… sa plaie. Et décro… che une… des

bandes… de cuir de… ton uni…forme.

J'obtempérai. J'ouvris les sacs et découvris avec soulagement qu'ils étaient bien imperméables. Je sortis une bouteille d'eau, des pansements et le peu de médicaments qui s'y trouvaient, dont un désinfectant, qu'Ed avait réussi à voler le matin même, puis tendis mon *anima* inactive à Liba, avant de récupérer un morceau de mon uniforme trempé.

*Ed va sûrement y passer*, pris-je conscience alors que le Fils de Belobog lui plaçait un chiffon dans la bouche.

Liba se servit de mon *anima* comme d'un support pour son garrot, juste au-dessus du trou béant qu'avait créé la balle, les bandes assez desserrées pour y placer deux doigts.

— Je vais… tran… cher par… le bas… d'un… coup sec.

Je ne voulais pas regarder, mais mes yeux refusèrent de se détourner.

— Je… suis… là, Ed…, voulus-je le rassurer.

Pourtant, je manquai de tourner de l'œil quand la lame découpa la chair. Ed, lui, perdit totalement connaissance, et j'en fus soulagée. La balle, de gros calibre, avait presque tout emporté sur son passage, et il ne fallut pas longtemps à Liba pour détacher la main et le poignet du reste du bras, et ce malgré la difficulté à couper les tendons. Il jeta le tout au loin, et s'attaqua aussitôt au nettoyage.

— Ban… dage…, ordonna-t-il.

Je tremblais en lui tendant le nécessaire – de peur, de froid, de dégoût. Une fois le moignon pansé, je pus respirer normalement.

— Main… tenant… il faut le… réchauffer…

Au fond de chaque sac, une couverture de survie avait été soigneusement pliée. J'en jetai une à Liba sans ménagement, avant d'entourer Ed avec la deuxième qui me tomba sous la main. Mes gants eurent du mal avec la fermeture, mais je ne fus satisfaite que lorsque je fus sûre qu'il était bien emmitouflé.

Mettre ma propre couverture sur moi fut une libération. Je gardai pourtant mes bras en dehors pour allonger Ed. Une fois mes gants retirés, je passai mes mains au-dessus de lui, suffisamment près pour lui faire ressentir la chaleur de mon don, sans le brûler. À quelques mètres de là, roulé sur lui-même, Liba compressait son flanc de ses mains. Avait-il été touché lui aussi ?

— *Demon*…, l'entendis-je marmonner.

Le claquement de mes dents m'empêchait de l'insulter, alors je me contentai de lui tourner le dos et de continuer mon travail. Ed ne mourrait pas ici, ni de sa blessure ni de froid, pas alors que je pouvais l'en empêcher. Ses lèvres étaient bleues, et ses paupières restaient fermées. Il était livide.

— Ed… Reste… avec… moi !

Il bougea imperceptiblement la tête, pas assez pour réellement me rassurer. Je rapprochai mes mains de lui, en priant pour la première fois depuis longtemps. *Faites que mes mains suffisent, faites que mes mains le sauvent, s'il vous plaît !* Je n'avais rien demandé depuis si longtemps. La dernière prière dont je me souvenais, je l'avais faite dans la Zone : la première nuit après ma mutation, j'avais supplié le ciel de détruire mes mains. Et aujourd'hui, je ne voulais qu'une chose : les voir brûler suffisamment fort pour sauver mon ami.

Je serrai les dents, comprimant leur claquement alors qu'une goutte glacée glissait le long de ma colonne vertébrale.

— Ed… Réveille… toi !

Plus de chaleur, plus vite, plus fort. Ses lèvres étaient si bleues.

— Ed…

— Pou… sse… toi.

Je sursautai quand Liba s'assit près de moi, puis s'allongea à côté d'Ed. Devant mon air ahuri, il siffla.

— Je… ne fais que… pay… er ma det… te. Une vie… pour une… autre.

Nos regards s'affrontèrent pendant ce qui me parut être une éternité. Je ne voulais pas lâcher, et lui non plus. Ce furent seulement les tressaillements d'Ed qui me ramenèrent à la réalité. Sans plus me préoccuper de Liba, je replaçai mes mains au-dessus de la couverture de mon ami, en me concentrant particulièrement autour de son cœur.

Plus de chaleur, encore un peu plus.

— Tu fumes.

Liba aussi profitait de mon don, malgré son dégoût évident. Il claquait à peine des dents, même si des gouttes continuaient de glisser de ses cheveux pour couler le long de son visage. Je l'ignorai.

— Je ne rigole… pas, *pies wojskowy*. Tu es… es en… en train de fumer.

Je baissai les yeux vers mes bras, les seules zones de mon corps à découvert, et constatai qu'effectivement, ma peau laissait échapper des volutes de fumée. Par réflexe, je reculai, comme pour échapper à mon propre corps. Devant l'air sceptique de Liba, je me justifiai :

— Mon don est… parfois… imprévisible.

Liba ne fit aucune remarque, et après avoir repris mes esprits, je me replaçai près d'Ed en essayant d'oublier que ma peau fumait. Le Fils de Belobog ne me quittait pas des yeux, prêtant bien attention à rester hors de portée de mes mains. Bientôt, mes membres arrêtèrent de tressauter, mais mon inquiétude resta intacte.

— Tu peux dormir, tu sais, lui dis-je quand même au bout d'un moment, je ne t'ai pas aidé à t'évader pour te tuer.

— Va savoir, maugréa-t-il à voix basse.

Les tremblements d'Ed ralentirent petit à petit, jusqu'à se réduire à un simple claquement de dents. Quand même celui-ci cessa pour céder sa place à la douce respiration d'un dormeur, je crus mourir de soulagement. J'étais loin d'avoir réglé le problème de sa main, mais au moins, il ne mourrait pas de froid.

— Enfin…, soufflai-je en essuyant une larme.

Je me rendis alors compte que j'étais moi-même sèche et qu'il faisait une chaleur étouffante sous ma couverture. Mais j'étais épuisée et mes vêtements dégoulinaient toujours, alors je me contentai de remettre mes gants et de m'allonger près d'Ed. Liba avait fini par s'endormir, même si je ne doutais pas de la légèreté de ce sommeil.

— On va s'en sortir…

C'était une prière que je n'adressais à personne en particulier, mais j'avais besoin de formuler cet espoir à voix haute.

Je fermai les yeux, le cœur plein de peur.

La première chose qui me frappa à mon réveil, ce fut l'obscurité, toujours présente. Combien de temps avais-je dormi ? Peut-être une heure ou toute une nuit, rien n'était sûr. Seul un fin puits de lumière venait éclairer notre cachette. La faim ne me tenaillait pas encore, mais ma langue était sèche et râpeuse. Je m'étirai, le dos en vrac et les muscles endoloris. Mon corps n'avait pas apprécié mon plongeon dans la rivière et ma nuit sur le sol dur.

Ed et Liba n'étaient pas éveillés. Je posai mon oreille sur la poitrine d'Ed, et

des larmes de soulagement m'échappèrent en entendant son cœur battre. Je me détachai d'eux, toujours enroulée dans ma couverture, et retrouvai mes habits encore trempés. Un frisson glacé m'électrisa à l'idée de les remettre tout de suite. Je retirai l'un de mes gants, et utilisai mon don pour les sécher. Une fois certaine que les garçons dormaient toujours, j'enlevai la couverture et enfilai mes sous-vêtements, à peine secs, mais suffisamment dans cette mine humide.

Alors que j'entreprenais de sécher l'uniforme à l'aide de ma main un mouvement dans mon dos me fit me retourner. Liba s'était réveillé et m'observait en silence. Ses yeux firent un rapide aller-retour sur mes sous-vêtements, et je piquai un fard.

— Bonjour, marmonnai-je plus par réflexe que par envie d'être polie.

— On doit partir d'ici dès que possible.

Je fronçai les sourcils. Lui, en revanche, aurait mérité d'être un peu plus cordial. Je me détournai vivement quand il se leva, nu et visiblement sans gêne. Très peu pour moi. N'avait-il pas la moindre once de savoir-vivre ? J'eus tout juste le temps de voir la longue traînée de sang sur son flanc. En tout cas, il ne s'en plaignait pas. Je me focalisai sur ma tenue qui, visiblement, avait décidé de ne pas sécher.

— Tu le réveilles, ou je m'en charge ?

Liba avait enfilé la moitié de son propre uniforme mouillé, et fouillait dans l'un des trois sacs à dos. Sans plus personne pour le coincer, Ed s'était tourné sur le dos et avait commencé à ronfler. Agacée, j'enfilai ma tenue en réprimant un frisson et remis mon gant.

— Je m'en occupe.

Ed sortit facilement du sommeil, mais parut totalement perdu pendant une longue minute. Quand les souvenirs de la veille finirent de remonter, il se redressa, sans me quitter des yeux. Les siens avaient rougi.

— Pia… J'ai si mal. Ma main… je ne la sens plus…

— Tu t'es pris une balle. Tu perdais beaucoup de sang, alors on a dû…

— Pia, elle est vraiment…

— Oui, je suis désolée.

Il étouffa un sanglot.

— Merci. Pour la rivière. Et pour cette nuit.

Je hochai la tête. Ed aurait fait de même pour moi. Il se tourna vers Liba, figé et pensif devant son sac.

— Merci aussi.

Le Fils de Belobog ne répondit pas. Au lieu de ça, il sortit un bandage et du sparadrap pour recouvrir sa blessure qui ne saignait plus, mais devait être très sensible. Mon regard glissa vers son cou brûlé. La cicatrice démarrait sous le menton pour descendre jusqu'aux clavicules, et s'étendait de la frontière de ses cheveux à la naissance de son dos. J'eus une pensée pour Kaja et ses bras que j'avais marqués à vie. Si seulement j'avais eu son don, j'aurais pu guérir Ed.

Quand Liba tourna la tête vers moi, le ventre bandé, je me rendis compte que je le fixais depuis un long moment. Il fronça les sourcils, et je soutins son regard pour la forme, avant de m'intéresser à mon propre sac.

Ed avait dû faire nos bagages dans la précipitation et sans attirer l'attention, car nous avions seulement de quoi tenir quelques jours. Consciente que mon cou était encore sensible, je désinfectai minutieusement la plaie qu'avait laissée le *cerebrum*, avant de faire de même pour la blessure d'Ed, qui contint comme il put ses hurlements. Je réussis à changer son bandage sans tourner de l'œil.

— Oh bordel, ça fait si mal !

— Je sais, je suis désolée. Ça va aller, je te le promets.

Je n'en savais rien, mais un jour, Raïna m'avait raconté comment s'était déroulée sa première année sans sa main, et combien elle avait souffert des mois durant. Boire de l'eau termina de me réveiller, et j'aidai Ed à sécher un minimum ses vêtements.

La langue de Liba claqua.

— Ce foutu rouge est visible à des kilomètres à la ronde.

— Il va falloir qu'on trouve d'autres vêtements, admit Ed, penaud.

— En attendant, on peut les couvrir avec de la boue, proposai-je.

— « On » ? se crispa Liba en se tournant vers nous. Il n'y a pas de « on ». On se sépare maintenant.

Son regard sur nous était plein de mépris. Il voulait nous abandonner tout de suite ? Après tous les risques que nous avions pris pour lui ? La colère gonfla dans ma poitrine, et je me plantai face à lui, les poings serrés dans mes gants. Je grinçais des dents.

— On vient de te sauver la vie !

— Mais moi aussi, *pies wojskowy*.

Ses yeux se plissèrent, et il réduisit l'écart entre nous. Il me balança ces mots au visage :

— Sans moi, vos cadavres pourriraient dans cette forêt. Sans moi, ton ami se serait vidé de son sang, cette nuit. Sans moi, tu n'aurais pas réussi à le sauver. Ma dette est payée.

Je lui ris au nez.

— Tu n'as fait que te protéger sans t'inquiéter de nous !

— J'ai laissé cette trappe ouverte et j'ai coupé sa foutue main, c'est largement suffisant. Et puis, dette ou pas, j'aurais dû laisser une abomination telle que toi crever.

Malgré sa blessure et son évidente faiblesse, Ed s'interposa entre nous alors que je regrettais de plus en plus d'avoir voulu sauver la vie de ce merdeux.

— Tout le monde se calme. Maintenant.

Il nous força à reculer de quelques pas, puis se tourna vers Liba.

— Tu peux garder ce sac. Il est pour toi. Mais sache que moi, je n'abandonne personne. Alors, si tu désires nous retrouver, dirige-toi vers le nord.

Le nord. Vers Telum. Vers Prym. Vers notre seul espoir. Si Liba était surpris de cet abandon rapide, il n'en montra rien, et continua de me fixer comme si son regard pouvait me réduire en cendres. J'eus envie de protester, mais Ed m'en empêcha.

— Ça ne sert à rien, Pia. On ne peut pas l'obliger à rester avec nous.

Même si Ed avait raison, une part de moi ne pouvait s'y résoudre. C'était trop facile. On l'avait sauvé d'une condamnation à mort, et il nous abandonnait dans un territoire aussi dangereux que la Zone. Il n'avait pas payé sa dette. Et moi non plus. La disparition de sa sœur repassait en boucle devant mes yeux. Celle de l'enfant aussi. Je n'avais pas payé cette dette-là. Pas assez.

— D'accord, finis-je pourtant par souffler, rongée par la culpabilité.

Liba détourna enfin le regard. Il termina d'enfiler son uniforme rouge et son sac à dos. Hormis cette cicatrice, il avait tout d'un Gradé : la posture droite, l'attitude froide et le visage désabusé. Son pied se figea au premier barreau de l'échelle.

— Ne me suivez pas.

Il disparut dans le conduit quelques secondes plus tard, et l'ouverture de la trappe se fit entendre au loin.

Ed et moi laissâmes planer un long silence, durant lequel il fouilla dans son sac pour en vérifier une nouvelle fois le contenu. À plusieurs reprises, il voulut attraper quelque chose de la main gauche, avant de se souvenir qu'elle n'était plus là.

— On pourrait mettre ton bras en écharpe, proposai-je. Comme ça, tu aurais moins envie de l'utiliser.

Ed tressaillit, mais hocha la tête.

— Bonne idée.

J'utilisai un morceau de corde pour plaquer son bras contre son torse. Le visage d'Ed se contractait à chacun de ses mouvements, et les larmes dévalaient ses joues, mais il restait étonnamment silencieux. Sa tranquillité me donnait envie de hurler. À la place, je me mis à faire les cent pas, malgré la protestation de mes muscles endoloris. Je n'arrêtais pas de penser à Liba.

— On n'aurait pas dû le laisser partir. Il était notre seule chance d'échapper à l'armée !

— Je sais, mais je ne voulais pas prendre le risque qu'il se sente obligé de nous tuer. Ce type est dangereux et imprévisible. J'ai fait de mon mieux, d'accord ?

Je ravalai ma colère et le laissai finir de se préparer. L'appréhension me gagna au moment de monter l'échelle et d'aider Ed à gravir les barreaux un à un, mais je fus soulagée de constater qu'une lumière matinale nous attendait tout en haut. Les paupières plissées, je détaillai la clairière vide, encore plongée en partie dans l'ombre de la forêt. Le soleil était bas, à peine décroché de la terre, comme si lui aussi hésitait à se montrer à la vue de tous. Pour la première fois depuis mon arrivée sur le camp, il ne pleuvait pas, et la journée s'annonçait aussi belle et chaude qu'on pouvait l'attendre d'un mois d'août. Nos uniformes humides seraient bientôt secs.

— Je ne vois personne, soufflai-je à Ed.

— Alors, on y va.

Sans nous attarder à découvert, nous nous précipitâmes vers l'orée du bois le plus proche. Toujours personne en vue, ce qui me permit de mieux respirer. Je profitai de la terre meuble pour me couvrir de boue.

Alors que j'étais prête à partir, Ed, accroupi devant un puits de lumière, planta un bâton dans le sol et dessina une croix.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il eut un sourire nostalgique que je ne compris pas.

— Je cherche le nord.

Une poignée de minutes plus tard, alors que je trépignais sur place et regrettais de ne plus pouvoir me ronger les ongles, Ed se releva, l'air ravi malgré la douleur, et entama la marche d'un pas assuré. La boue encore fraîche rendait notre progression difficile. Nous avancions dans un silence aussi pesant que le poids de ma culpabilité. J'avais beau tendre l'oreille, seul le battement anormalement rapide de mon cœur me parvenait. Une petite part de moi aurait préféré connaître la position de mes ennemis. Le calme m'angoissait et me donnait l'impression de foncer droit dans la gueule du loup.

Alors qu'Ed avait demandé une pause pour revérifier la direction, mais aussi pour se reposer, même s'il ne voulait pas l'avouer, je demandai :

— Combien de temps de marche devant nous pour atteindre Telum ?

Il grimaça.

— Pas sûr que tu veuilles entendre la réponse.

Devant ma mine déterminée, il céda.

— Vu notre rythme, une petite semaine si on marche seulement la journée et qu'on n'a pas à faire de détour.

J'accusai le coup d'un hochement de tête et nous reprîmes notre route.

Au fur et à mesure des heures, les pas d'Ed devinrent de plus en plus lents et tremblants, et je dus ralentir. Au même rythme que le soleil, la chaleur grimpait et nous faisait transpirer à grosses gouttes. Mais mon inquiétude monta en flèche lorsqu'il dut s'arrêter pour vomir. Mes gants me gênèrent pour ôter son bandage, mais un coup d'œil à sa plaie suffit à m'alarmer.

— Ed… Ce n'est pas beau à voir…

Il hurla quand je versai le reste de notre eau sur son moignon gonflé pour en chasser le pus, puis aspergeai sa peau à vif de désinfectant.

— Foutu Fils de Belobog…, marmonnai-je.

Ed se laissa glisser le long d'un tronc d'arbre, le poids du ciel sur les épaules. Un bruit lointain lui fit tourner la tête. Immobile, les yeux perdus dans le vague, il tendit l'oreille. J'avais beau me concentrer, rien ne me parvenait. Soudain, je le perçus. Il était faible et pratiquement inaudible, mais mes souvenirs de la veille étaient encore trop vifs pour que je puisse douter de son origine.

Des aboiements.

— Pia…

La voix d'Ed n'était qu'un murmure, plus légère encore qu'une feuille morte s'écrasant au sol ; pourtant, je sentis sa panique jusqu'au plus profond de mes os.

— Ed, il faut qu'on se lève. Maintenant.

Il se contenta de hocher la tête, et je l'aidai à se relever. J'étais aussi grande que lui, ce qui lui permit de glisser son bras valide autour de mes épaules.

— On va courir maintenant.

— Je ne vais pas y arriver…

— Si, si, on va s'en sortir.

J'accélérai le pas et me mis à trottiner. Ses pieds refusaient de se lever correctement, et ses bottes encore trempées s'accrochaient à toutes les branches sur sa route. Les aboiements n'étaient plus lointains ; ils s'approchaient et nous encerclaient.

— Plus vite, plus vite…

Ils allaient nous rattraper, ce n'était qu'une question de minutes. Le souffle me manquait, et mon estomac se tordait à chaque mètre parcouru, la peur écrasant tout sur son passage. Je nous fis dévaler une pente, et ses jambes le lâchèrent en cours de route, m'entraînant dans sa chute. Nos corps roulèrent jusqu'en bas, et Ed eut à peine le temps de se remettre du choc que je le relevai et nous fis reprendre notre course. Je boitais et son poids m'entravait, mais les aboiements se rapprochaient toujours. Une voix féminine me parvenait au-dessus de leur vacarme. Elle scandait mon nom.

— C'est… Irena…, haletai-je.

— Pia… J'ai… mal…

— Continue de courir !

Allions-nous toujours vers le nord ? Cela avait-il la moindre importance ? Nous ralentissions inexorablement. Je ne pourrais pas continuer longtemps de porter Ed ainsi. La pente se fit montante. Les aboiements étaient derrière nous. Le bruit de leur chasse nous rattrapait. Ma gorge s'était muée en désert. Irena n'avait

pas arrêté de crier mon nom. Encore. Et encore. Était-ce bien elle ? Ou le fruit de ma peur ? Le sol m'échappait, glissant, impalpable. Monter était si difficile. J'aurais voulu m'écrouler. Le soleil éclairait toujours notre cavalcade, mais une pluie d'orage se déversait sur mes joues. Elle était brûlante, et aussi salée que la mer. Elle finirait par me noyer.

J'étais terrifiée.

— Ed, me lâche pas ! lui criai-je pour nous donner du courage.

Je cherchais en vain à fuir la mort, car c'était bien elle qui nous poursuivait. J'avais envie de lui hurler tout ce que je pensais d'elle, mais le souffle me manquait. Lui aussi fuyait. La lumière m'éblouit alors que nous laissions le bois derrière nous.

— Et merde !

Je stoppai à moins d'un mètre du bord d'une crevasse et retins Ed *in extremis*. Seul le vide s'offrait à nous. Pendant une fraction de seconde, je fus tentée de m'y laisser tomber. Il y avait quoi… Huit mètres ? Ce serait suffisant pour en finir vite. Tout plutôt que de terminer déchiquetée par les chiens. Pourtant, je nous fis nous retourner, prête à faire demi-tour, la mâchoire contractée par la peur.

Mais je dus me rendre à l'évidence. Les chiens étaient là. Ils m'arrivaient à mi-cuisse et s'avançaient lentement, babines retroussées, prenant un malin plaisir à nous couper toute voie de sortie. Des Gradés les suivaient de près, aussi rouges que l'aube au milieu du paysage vert et brun. Liba avait raison sur un point. On ne pouvait pas les louper, ces uniformes.

Ils levèrent leurs *animae* vers nous, tandis que les chiens se plaçaient sur leurs pattes arrière, prêts à bondir. Ed tremblait, et ma main se resserra plus fort encore sur son bras. Quoi qu'il puisse arriver, on serait ensemble. Je sanglotais.

— Pardon…

Je ne savais pas très bien à qui je m'adressais. En grande partie à Ed, pour l'avoir entraîné dans la mort, mais aussi à Raïna et à Kaja, pour les avoir abandonnées, à ces deux enfants morts par ma faute, à toutes ces dettes qu'il me restait à payer.

Je fermai les yeux quand les chiens s'élancèrent.

Je ne voulais pas voir ça.

Le bruit d'un coup de feu explosa dans l'air. Par pur réflexe, je nous fis plonger à terre. À quoi bon ? Nous ne pouvions pas être assez rapides. Pourtant, la face enfouie dans l'herbe, les feuilles humides et la boue, j'attendis la douleur, en vain. Le sang imprégnait déjà la terre, mais je ne sentais aucune autre douleur sous mon corps que celle de la dureté du sol.

Quand j'ouvris les paupières, Ed se relevait péniblement à l'aide de son unique main, et fixait le sol devant lui, l'air hagard. Deux chiens y étaient affalés, le corps poisseux de sang. Les autres avaient subi le même sort. Les Gradés baignaient eux aussi dans une flaque rouge. Maintenant que je les voyais de plus près, je ne reconnaissais aucun visage. Irena n'était pas avec eux. Bizarrement, cela me soulagea.

Derrière les cadavres, une vingtaine d'hommes et de femmes sortirent du bois, tous armés d'*animae* activées et brandies vers nous. Leurs vêtements me rappelèrent ceux que nous portions dans la Zone, comme sortis d'une autre époque. Malgré les écharpes qu'arboraient certains, la cicatrice dans leur cou était immanquable. Un jeune homme se détacha du groupe et posa sur moi un regard plein de mépris.

— Et là, j'ai payé ma dette, *pies wojskowy* ?

Les Fils de Belobog nous avaient trouvés.

# La Voix de la Nation

Début de la séquence.
Plan d'ensemble du plateau.
Le générique de *La Voix de la Nation retentit*, dans un silence respectueux. Helena Drozd et Alfons Drewek portent une tenue de deuil et affichent une expression fermée.

**HELENA**
Bienvenue dans *La Voix de la Nation*. C'est avec une infinie tristesse que nous commençons notre émission du jour. Pas moins de cinquante âmes nous ont quittés lors de l'attaque du Gala. Mon ami, je sais combien cet événement vous a touché.

Plan rapproché sur Alfons qui essuie une larme.

**ALFONS**
Oh ça oui, très chère. Mon cœur est meurtri pour notre belle patrie. Qui plus est, nous avons appris la tragique disparition d'Adrianna Borowski. D'après des sources sûres, elle se serait battue contre les terroristes responsables de cette attaque jusqu'à son dernier souffle.

Le public pousse un long soupir et applaudit doucement.
Plan large.

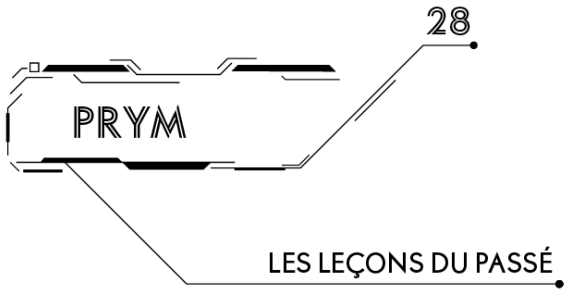
**HELENA**
C'était une Eritienne aussi forte que valeureuse, à l'image de toutes les femmes de notre pays. Nous n'oublierons jamais son courage. Une cérémonie sera donnée en son honneur demain en fin d'après-midi.

**ALFONS**
Nous espérons tous que les Fils de Belobog qui ont commandité cette mutinerie, jusqu'au dernier, paieront pour leurs actes.

**HELENA**
Bien évidemment, très cher. Personne n'échappe à la justice d'Erit. Mais en

attendant, pour mieux nous consoler, je vous propose d'assister à une série de témoignages de personnes ayant bien connu Adrianna. Elles vont nous dire qui était vraiment cette femme de l'ombre.

**ALFONS**
Avec joie !




# 28
# Prym – Les leçons du passé

*La Générale Kinga Sas dirige le Conseil pour le Peuple, qui dessine la vie quotidienne des Eritiens.*

— Tu n'es pas obligé de le faire. La directrice de l'école comprendrait très bien que tu ne viennes pas.

L'inquiétude d'Alicja diffusait une étrange onde dans mon *cerebrum*. Ou bien était-ce moi qui n'étais toujours pas remis de ce Gala. J'avais passé la veille sous l'œil attentif des meilleurs *manus protegens* de MP Laboratory, qui avaient fini par conclure que je me portais parfaitement bien.

— Je peux le faire, je m'en sens capable. Je crois même que j'en ai besoin. Et puis, c'est le dernier événement de mon planning avant un moment. Je me reposerai dès demain.

J'affichais l'air le plus calme possible pour tenter de rassurer Alicja. En réalité, les images du massacre tournaient en boucle dans ma tête et m'avaient empêché de dormir ces deux dernières nuits.

J'avais été impuissant.

Encore une fois.

De plus, les mots prononcés par Aleksander ne me quittaient pas : *« Nous sommes toujours dans la Zone. Tu dois faire l'inverse de ce que je t'ai dit ce matin-là où je t'avais convoqué. Compris ? »* Le jour où il m'avait convoqué pour insubordination, il m'avait demandé de ne pas être le grain de sable qui ferait enrayer la machine des Conquérants. Non, je ne comprenais pas. Nous étions en sécurité, protégés par Erit, alors qu'entendait-il par là ?

Rien n'avait de sens.

— Nous sommes arrivés.

Le vent chaud d'août nous accueillit à la sortie du *currus*, ainsi qu'une directrice d'école à l'uniforme aussi impeccable que la denture dévoilée par son sourire. La moiteur de sa main me surprit quand elle me salua.

— Bienvenue ! Toute notre école est honorée que vous ayez conservé notre rendez-vous malgré les récents événements. Encore merci !

Derrière les grilles du bâtiment préfabriqué en forme de U, situé dans la

banlieue de Telum, les enfants en tee-shirt gris et en short ou jupe rouge s'étaient arrêtés de jouer pour nous observer, tablette à la main. Je n'avais pas mis les pieds dans ce genre d'endroit depuis mes dix ans, juste avant d'entrer à l'Institut. Cette école, bien différente de la mienne qui donnait sur des champs à perte de vue, me rendit pourtant profondément nostalgique.

— C'est moi qui vous remercie, lui dis-je en lui rendant sa poignée de main. Les enfants sont le bien le plus précieux d'Erit et du Maréchal.

Dans mon ombre, Alicja acquiesça avec le sourire, visiblement soulagée que tout se passe bien. La cloche signalant la fin du temps de repos sonna, et les enfants se précipitèrent en rang devant leur classe, devenant bientôt aussi immobiles que des statues de pierre. Les instructeurs les firent entrer en silence dans le bâtiment, qui ne comportait qu'un rez-de-chaussée.

— C'est bien vrai ! Venez donc. J'ai choisi de vous présenter une classe quatre pour que votre venue inspire les élèves avant leur départ à l'Institut l'année prochaine.

— Quelle merveilleuse idée ! commenta Alicja.

La directrice nous fit traverser la cour, ne manquant pas de vanter les mérites de ce temps sublime, et une pointe d'anxiété perça mon ventre au moment de franchir la porte de la classe, tenue grande ouverte par l'instructeur. À l'intérieur trônait, à côté du tableau interactif, le portrait du Maréchal que chacun devait honorer en entrant, ce que je fis sans tarder.

Tous les élèves se levèrent aussitôt dans une vague gris et rouge pour effectuer le salut militaire d'Erit. Je le leur rendis, ce qui déclencha chez eux des sourires radieux. Tous âgés de neuf ans, ils me contemplaient avec une admiration non dissimulée.

Qu'avais-je fait pour la mériter ?

— Repos, les enfants ! ordonna la directrice avec son immense sourire, et les élèves se rassirent. Prym Ostrów, le mobilisé qui a tué la Chose et libéré notre patrie de sa dette, nous fait l'honneur de sa présence. Profitez-en donc pour prendre exemple sur son parcours héroïque.

Trente paires d'yeux se rivèrent sur moi, et je fis de mon mieux pour garder un visage apaisé. Au moins, ces enfants n'avaient pas encore de *cerebra* et ne ressentaient pas l'once de culpabilité qui perçait mon cœur. Ed aurait dû être à ma place. *Mais je fais ça justement pour lui, pour les sauver tous.*

— Si vous le leur permettez, ils souhaitent vous déclamer un chant patriotique.

— Mais bien sûr, acceptai-je en me redressant.

La classe entière se leva une nouvelle fois de sa chaise, les mains derrière le dos. Les voix des enfants s'élevèrent alors pour entamer un air que je connaissais bien. C'était l'une des nombreuses chansons que j'avais apprises dès ma première classe. Son rythme entraînant la rendait facile à retenir.

*Le soleil rouge illumine le ciel.*
*Il brûle sur son passage*
*Les corrompus, les infidèles,*
*Et diffuse sa rage*
*À son peuple, à sa chair.*

Les élèves bombaient le torse, fiers de réciter de si beaux vers. À côté de moi, l'instructeur murmurait les paroles pour les encourager. J'aurais dû faire de même, ou au moins leur sourire, pour leur montrer combien cela me touchait. Mais je ne pouvais pas.

J'étais pétrifié.

*Il n'y a rien de plus beau*
*Que le sang des ennemis*
*Qui fertilise les sols*
*De notre belle patrie.*

Ces paroles… Avaient-elles toujours été les mêmes ? Je ne pouvais pas les avoir apprises telles quelles, si ? Pourtant, je connaissais chaque couplet. Je pouvais même deviner l'enchaînement des mots. Alors, pourquoi cela me mettait-il si mal à l'aise ?

*Il n'y a rien de plus beau*
*Que de donner sa vie*
*À notre Maréchal*
*Et à la nation d'Erit.*

Ils saluèrent tous une dernière fois, avant de se rasseoir. Alicja applaudit gaiement, et me sortit de ma torpeur. Je l'imitai, le cœur soudain bien trop lourd, sans trop savoir pourquoi. Il n'y avait aucune raison. Ce n'était qu'un chant patriotique, rien de plus.

— Avez-vous des questions pour M. Ostrów ?

Il n'en fallut pas plus pour qu'une dizaine de petites mains s'élèvent.

— Leo ? interpella l'instructeur.

Le garçon désigné se releva, deux doigts déjà posés sur le front.

— La Chose, elle était aussi effrayante qu'on le dit, monsieur ?

Je me raclai la gorge pour reprendre contenance tandis que l'enfant se rasseyait. Joanna m'avait posé une question similaire après ma première rencontre avec AMI.

— Oui, elle l'était. Même bien plus que tout ce qu'on peut imaginer.

— C'est un soulagement pour nous que vous l'ayez détruite, commenta la directrice.

— En effet, appuya Alicja qui me scrutait.

Elle devait percevoir ma culpabilité. Je déglutis, conscient que je devais me reprendre.

— Filipa ? continua l'instructeur.

— Vous mangiez quoi dans la Zone, monsieur ?

— Du pigeon, majoritairement.

Une exclamation dégoûtée parcourut la classe, vite interrompue par l'instructeur. Je me crus obligé de préciser :

— Ce n'est pas aussi mauvais que ça en a l'air. Mais certains mobilisés ont réussi à faire pousser des fruits, des légumes, et même des pommes de terre, donc on s'en sortait bien. Et parfois, on trouvait aussi du riz encore mangeable.

Les questions s'enchaînèrent, et je me sentais de plus en plus à l'aise pour y répondre. Les enfants ne voulaient pas tant savoir comment j'avais prétendument tué la Chose que connaître les lieux que j'avais visités, la manière dont on s'habillait, les noms des différents clans ou les autres Accomplis qui existaient, même si la présence d'Alicja me fit écourter ma réponse à cette dernière interrogation.

Bientôt, il n'y eut plus qu'une seule main en l'air.

— Eliza ?

Une petite fille se leva et effectua aussitôt son salut. Ses boucles châtains étaient soigneusement tirées en arrière, et seule une frange effilée encadrait son visage couvert de taches de rousseur.

— Je n'ai pas de question, monsieur, mais je souhaitais vous dire que je vous admire beaucoup ! Mes parents disent que vous êtes un héros, un modèle à suivre. Merci pour tout ce que vous avez fait !

Malgré moi, mon estomac se tordit à cette idée. Les derniers jours et les dernières heures de mutation de Joanna envahirent mon esprit : sa souffrance, sa démence, ses cris, ses plaies, son sourire fou, et son ultime phrase. *« On rentre à la maison ? »*

Non…

Je n'avais rien fait qui mérite des remerciements.

— Je t'en prie, réussis-je à dire après un silence.

— Bien, bien, intervint la directrice. Nous avons assez abusé du temps de M. Ostrów et de celui de la docteure Godès. Les enfants, qu'est-ce qu'on dit ?

— *Novum Invenit Pacem* ! scandèrent-ils en chœur.

— *Novum Invenit Pacem*, leur répondis-je d'une voix crispée.

Sur le chemin du retour, Alicja profita de la vingtaine de minutes de route que nous avions pour se plonger dans son travail, ce que je ne pouvais que comprendre. Ces dernières semaines, elle m'avait accompagné partout et avait accumulé beaucoup de retard dans ses dossiers pour MP Laboratory. *Je ne peux pas lui parler d'Aleksander, elle ne le connaît pas assez pour m'aider. Mais peut-être…*

J'activai mon *cerebrum* et tapai quelques mots.

**PrymOstrów :** Ed ? Tu es là ?

Je n'eus pas à attendre longtemps pour avoir une réponse.

**EdwardOkonek :** Prym ? Tout va bien ? J'ai vu les infos et ce qu'il s'était passé au Gala. Tu n'as rien ?

Je poussai un bref soupir, heureux de discuter avec un ami, même si un étrange sentiment me nouait l'estomac, sans que je puisse le définir.

**PrymOstrów :** Oui, tout va bien. C'est juste que j'ai parlé avec Aleksander après l'attaque, et il m'a dit une phrase étrange. Comme quoi on était toujours dans la Zone. C'est bizarre, non ?

**EdwardOkonek :** Peut-être que les horribles événements du Gala ont réveillé un traumatisme chez lui datant de la Zone. Ne t'inquiète pas, des *manus protegens* seront là pour l'aider.

**PrymOstrów :** Oui, je sais, mais imagine que ce soit important ? Qu'a-t-il pu vouloir dire ?

**EdwardOkonek :** Ne te prends pas la tête avec ça. Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens.

Bien sûr, Ed avait raison, et je ne trouvai rien à lui répondre. Pourtant, notre bref échange ne m'avait pas soulagé comme nos conversations avaient pu le faire auparavant. J'y réfléchissais encore quand le *currus* arriva dans notre quartier de Telum, cherchant à comprendre ce qu'avait souhaité dire Aleksander.

— Je suis épuisé, annonçai-je à Alicja à notre arrivée. Je ne dînerai pas ce soir.

Elle leva à peine les yeux de son *cerebrum*.

— Comme tu voudras.

Je m'enfermai aussitôt dans ma chambre, et m'allongeai sur mon lit, face contre l'oreiller. Rien dans cette pièce ne m'accordait le réconfort que je cherchais : ni la fermeté du matelas, ni les embruns de la mer qui me parvenaient depuis la fenêtre ouverte, ni l'assurance que j'étais bel et bien en sécurité. J'avais besoin d'un guide, mais je n'avais pas les coordonnées d'Halborn. Quant à Ed,

j'aurais préféré discuter avec lui de vive voix.

Que voulait donc dire Aleksander ? Pourquoi devrais-je devenir un grain de sable qui enraye la machine ? Ça n'avait aucun sens.

— Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens, répétai-je à voix haute pour m'aider à me calmer.

C'était étrange. Ed ne m'avait jamais dit ça dans la Zone.

Je me relevai soudainement, décidé à me changer et à aller dormir pour de bon. Mais en retirant mon uniforme, je vis un petit objet s'échapper de ma poche et rouler sous mon lit. La montre de ma mère. Je l'avais totalement oubliée. Les os de mes genoux craquèrent en se pliant, et je ne pus étouffer un grognement lorsque je glissai mon bras sous le sommier pour aller chercher la fugitive. Mes doigts rencontrèrent le contact de la petite surface lisse et froide, témoignage de l'histoire de ma famille.

La chaîne enroulée entre mes doigts, je fis tourner la montre dans ma main, un sourire triste aux lèvres à l'idée que ma mère ait pu la porter. Sur la face du cadran, les aiguilles cassées se baladaient derrière le verre. De l'autre côté, des fleurs de lys formaient des arabesques dorées. *Un jour, je retournerai chez moi pour récupérer le reste*, me promis-je. Au moment de poser le bijou sur ma table de chevet, un léger bruit attira soudain mon attention. Comme si un petit objet se déplaçait à l'intérieur.

— Tiens ?

J'examinai la montre de plus près, et remarquai qu'une fine fente encerclait la face arrière. Le creux à l'intérieur devait être minuscule ! À peine assez grand pour contenir une photographie. Le plus délicatement possible, je passai mon ongle à son sommet, et réussis à l'ouvrir. Aucun portrait ne m'attendait, mais à la place, j'y trouvai un disque plat métallique.

Un *cerebrum*.

*« Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être. Parfois, le passé a beaucoup à nous apprendre sur le présent »*, m'avait dit Halborn en me donnant la montre. Était-ce lui qui avait glissé l'objet à cet endroit ? Mais comment voulait-il que je l'utilise ? Présenté ainsi, il m'était totalement inaccessible, sauf si…

Je fis volte-face et rejoignis à grandes enjambées l'autre bout de ma chambre. Le *doma* ressemblait à une bulle transparente, assez grande pour que je puisse y pénétrer sans me sentir à l'étroit. Un jour, Ed avait comparé mon don à ce diffuseur, qui n'était finalement qu'un support pour une utilisation plus poussée du *cerebrum*, et j'étais assez d'accord avec lui. Lorsque je projetais mes souvenirs liés à Jo à l'intérieur d'un *doma*, je formais ainsi une bulle apaisante, un sentiment de bien-être que je ne retrouvais qu'à l'abri de mon propre bouclier.

D'un geste, j'activai mon *cerebrum* pour le connecter au *doma*. Il me fallut seulement quelques instants pour trouver la fonctionnalité permettant de connecter un autre objet. Le *doma* modula sa forme pour me permettre de poser et d'associer le *cerebrum* inconnu. Un millième de seconde plus tard, une bonne centaine de fichiers, de type médical, apparurent sous mes yeux. Pourquoi Halborn m'avait-il donné ça ? Un petit rire m'échappa.

— Je vais passer ma vie à éplucher tout ça.

Je procédai au hasard, trop fatigué pour établir une quelconque méthodologie. À vrai dire, je m'attendais à ne rien trouver ce soir, et de toute façon, Alicja et moi ne repartirions pas en voyage avant un bout de temps. Je n'étais pas particulièrement pressé, même si la curiosité et la fébrilité me poussaient à poursuivre un peu. Mais les fichiers continuaient de défiler, sans que

je sache sur quoi me concentrer. Je ne comprenais strictement rien au langage médical, et ma tête allait finir par imploser. Si bien que je faillis abandonner au bout de dix minutes de recherches infructueuses. Pourtant, mon doigt s'arrêta une dernière fois sur un petit dossier nommé JOYM. Un sourire m'échappa, avant d'être aussitôt remplacé par une moue inquiète. C'était l'affreuse abréviation de nos deux prénoms, que Joanna et moi avions inventée à cinq ans, alors que nos mères peinaient à nous séparer. Que faisait-elle là ?

Je cliquai et, chose inattendue, le dossier moulina, comme s'il était particulièrement lourd. J'allais perdre patience quand une voix chaude et douce retentit dans mon dos.

Une voix que je ne pensais plus entendre de ma vie.

*— Journal de bord numéro 1, 10 mars 2072, Joanna Anders.*

Je fis volte-face, le cœur à l'arrêt. Joanna se tenait dans le *doma*, près de moi, le visage tiré par la concentration, le nez froncé, les yeux plissés et sa tignasse bouclée retenue en arrière par une pince. Je reculai, frappé par cette vision.

— Jo ? m'étranglai-je.

Mais Joanna ne réagit pas à mon appel. Je titubai et sortis du *doma*, avant de m'écrouler par terre, choqué de la voir près de moi, vivante et si jeune. Sans que je puisse les endiguer, des larmes roulèrent le long de mes joues. Joanna fit une petite moue gênée.

*— C'est un peu bizarre de parler toute seule, mais bon, les projets de fin d'études approchent, et les meilleurs* manus protegens *de notre décennie recommandent tous cette méthode.*

10 mars 2072. On terminait notre septième année. Deux ans et deux mois avant d'être mobilisés et envoyés dans la Zone.

*— Je dédie donc ce journal de bord à l'ensemble de mes recherches concernant l'amélioration de notre vaccin universel !*

Joanna commença à pianoter sur le *doma*, et étala autour d'elle ce qui ressemblait à ses cours à l'Institut. Elle commença à les classer, les sourcils froncés par la concentration, mais une lueur de joie illuminait son regard. Mes mains tremblèrent en tentant d'essuyer le torrent qui dévalait mes joues. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang, et le goût du fer envahit ma bouche.

*— Problématique rencontrée : le besoin de rappels réguliers provoquant douleurs, fatigue, nausées et incapacité à travailler chez la plupart des élèves de l'Institut, et ce tous les mois. Entre ça et les menstruations, c'est un vrai handicap pour les jeunes filles.*

J'ordonnai à mes jambes de se lever, et dus m'y prendre à trois fois avant d'obtenir le résultat escompté. Joanna ne réagit pas quand j'entrai de nouveau dans le *doma* pour me placer face à elle. Ce n'était qu'un enregistrement. Ses doigts agiles continuaient de trier et d'ordonner les dossiers avec la grâce d'un chef d'orchestre.

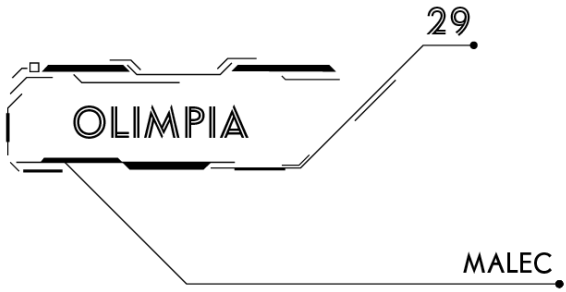
*— Objectif : augmenter la durée entre chaque rappel. L'idéal serait une injection par an. Le rêve : un vaccin unique.*

Je serrai les poings pour maîtriser mes tremblements, avant de tendre une main vers son visage. Seul du vide m'attendait. Un hologramme. Un souvenir. Un fantôme du passé. Je retirai mon bras et l'observai encore des minutes entières, tandis qu'elle marmonnait sa liste de tâches de la journée en replaçant régulièrement sa pince. Puis finalement, Joanna leva les yeux et tendit ses doigts vers moi. Je retins mon souffle, mais ils passèrent au travers de mon torse, comme si, de nous deux, c'était moi le spectre.

— *Fin de l'enregistrement*, annonça-t-elle.

Et elle disparut.

Je restai là une éternité, sans bouger, avant d'oser consulter le dossier JOYM. Un hoquet de stupeur m'échappa, suivi d'un rire étranglé. Le dossier contenait près de quatre cents vidéos. Joanna était toujours là, avec moi ; sa mémoire ne m'avait pas quitté. Sans réfléchir à deux fois, je lançai le deuxième enregistrement, pris une chaise et regardai ma meilleure amie vivre son rêve.




# 29
# Olimpia – Malec

*Nomades et ayant choisi de revenir au culte de la mythologie slave traditionnelle, les Fils de Belobog subissent un rite de passage à l'âge adulte lors duquel ils brûlent le cou des enfants de dix ans, pour leur éviter la pose du* cerebrum.

L'étrange véhicule dans lequel on nous avait enfermés sentait le linge humide. Qui que puisse être le propriétaire, le dernier déplacement qu'il avait dû faire l'avait contraint à plier bagage très rapidement, en dépit de vêtements encore gorgés d'eau.

Ed remua près de mon flanc droit. Le bandeau sur mes yeux ne me permettait pas de voir comment il allait. La seule chose dont j'étais certaine, c'était qu'après la longue marche imposée jusqu'aux véhicules, qui nous transportaient désormais depuis deux bonnes heures, Ed n'avait cessé de dormir, emporté par une fièvre qu'il ne maîtrisait plus.

— Ed ? soufflai-je.

Pas de réponse, juste un grognement qui m'apprit au moins qu'il était encore en vie. C'était déjà ça. Les Fils de Belobog avaient pris la peine de nettoyer sa plaie infectée, et je ne pouvais que prier pour que cela soit suffisant. Un frisson m'électrisa le dos. J'étais prisonnière de traîtres à la nation. Pire, j'étais moi-même devenue une traîtresse à la nation en désertant, et Ed risquait de mourir par ma faute, tout ça parce que je ne savais pas gérer ma culpabilité. *Je ne rentrerai jamais chez* moi, songeai-je en serrant les dents. *Je ne reverrai jamais mes sœurs et mes parents.*

Ed grogna de nouveau quand les roues se prirent dans un nid-de-poule. Visiblement, ils n'utilisaient pas les *currūs*, mais des véhicules du début du siècle.

Le nôtre freina brusquement, et je me surpris à retenir mon souffle tandis que des paroles lointaines me parvenaient. Allaient-ils nous aider, ou bien nous traiter en ennemis ? Je n'eus pas bien longtemps pour m'appesantir sur nos différentes options de fuite ; la porte s'ouvrit soudain en grand, et déversa la lumière d'une fin d'après-midi. Même derrière mon bandeau, je dus plisser les yeux.

— La fille est réveillée.

Je me raclai la gorge, la bouche pâteuse et sèche.

— Mon ami… a besoin de soins.

Mais personne ne me répondit. Au lieu de ça, on me tira dehors, et j'eus bien du mal à tenir sur mes jambes avec la fatigue, le bandeau qui m'aveuglait, et mes mains gantées attachées dans mon dos. On me fit tomber à genoux dans l'herbe, dans une position qui ressemblait bien trop à celle d'une exécution sommaire. Les images du massacre de mon clan se bousculèrent dans mon esprit.

La panique enflamma ma poitrine.

— Attendez ! On ne veut de mal à personne, on fuit l'armée comme vous ! Je vous promets sur absolument tout ce qu'il me reste qu'on ne vous dénoncera pas ! Je…

On m'arracha le bandeau.

Éblouie, je baissai la tête, prête à recevoir un coup, ou pire, une balle. Au lieu de ça, seul le calme me parvint. J'ouvris un œil, puis le second. Le soleil était bas, et quelques rayons orangés filtraient à travers les arbres. Les véhicules, longs et assez hauts pour qu'on puisse se tenir debout à l'intérieur, s'étaient arrêtés dans une clairière bordée par un bois. Le clapotis de l'eau m'indiqua qu'une rivière se trouvait en contrebas. Les Fils de Belobog se focalisaient tous sur l'installation d'un campement et déchargeaient ensemble leurs affaires : ils montaient des tables, installaient des couvertures colorées au sol, et sortaient des paniers de linge.

Liba, debout près de moi, tenait toujours mon bandeau, mais j'étais entièrement concentrée sur une femme d'âge mûr, assise dans l'herbe, qui fouillait dans un sac médicinal. Elle prit mon visage entre ses mains pour mieux examiner la croûte encore fraîche dans mon cou.

— Va chercher le garçon, demanda-t-elle simplement sans lever les yeux de ma blessure.

Du coin de l'œil, je remarquai le tressaillement de Liba, mais il obtempéra tout de même.

— Oui, *babcia*.

Grand-mère ? Elle prit une gourde, qu'elle renversa sur un tissu pour nettoyer ma plaie. Elle ne ressemblait en rien à Liba, avec ses cheveux dorés aux filaments d'argent attachés en un chignon bas, son nez charnu et sa longue bouche fine. Pourtant, la même flamme brillait dans ses yeux sombres, et sa gorge, marquée par les brûlures, rappelait sans conteste qui elle était.

Mes grands-mères n'avaient jamais fait partie de ma vie. Leurs identités se résumaient à des photographies qui traînaient dans un tiroir. Je les avais découvertes enfant, et avais été fascinée par ces bouts de papier à la texture si particulière. Maman avait l'habitude de faire défiler nos instants en famille dans les cadres connectés de la maison, mais je n'avais jamais rien vu de tel. Quand elle m'avait découverte en train de les observer, elle ne s'était pas mise en colère, mais m'avait rejointe sur le canapé.

— Ces personnes que tu vois là, ce sont mes mamans.

— Elles sont où, maintenant ? avais-je demandé, perplexe.

Ma plus grande sœur, Halina, avait quitté la maison pour l'Institut peu de mois auparavant, ce que j'avais encore du mal à comprendre. Mes parents étaient toute ma vie, alors comment ne pouvais-je pas connaître ceux de maman ? Cette dernière avait esquissé un triste sourire.

— Très loin d'ici. Sur un autre continent.

— Pourquoi ? Elles ne voulaient pas vivre avec nous ? Elles ne nous aiment pas ?

Soudain, l'idée que ces inconnues puissent me haïr m'avait paru terrifiante.

— Si, mon cœur. Ce n'est pas qu'elles ne veulent pas vivre avec nous, mais il est trop dangereux pour elles d'habiter ici.

Et à l'époque, je n'avais pas compris.

Je retins un gémissement quand la vieille femme désinfecta ma blessure, mais ne bougeai pas alors qu'elle entourait mon cou d'un pansement.

— Comment… comment vous appelez-vous, madame ?

Elle partit d'un rire franc qui me déstabilisa. Mes joues me chauffèrent.

— Agnieszka, *malec*. Et ça fait bien longtemps qu'on ne m'a pas vouvoyée et appelée comme une dame. Les gens ici me nomment *babcia*, même si mon sang ne coule pas dans leurs veines.

Le fait qu'elle me surnomme « petite » me donna envie de fondre en larmes, sans aucune explication logique.

— Pourquoi nous aidez-vous ?

La joie quitta son visage, et l'ombre du crépuscule qui approchait rendit son regard plus sombre.

— Parce que vous avez sauvé l'unique petit-enfant de sang qu'il me reste à présent.

Liba arriva à côté de moi pour déposer Ed, toujours endormi et fiévreux. Agnieszka retira soigneusement le bandage autour de son moignon, et grimaça devant l'ampleur des dégâts. Je m'empressai de la supplier :

— Je vous en prie, sauvez-le ! Il ne doit pas mourir.

— Je vais essayer, marmonna-t-elle. Il doit bien me rester un peu d'ail des ours… Si je lui fais un cataplasme, alors peut-être…

Elle sortit de nouveau sa gourde et commença le travail, avant de s'interrompre pour se tourner vers Liba.

— Détache cette petite, qu'elle nous aide à tout installer. Elle n'ira pas bien loin dans son état.

Je déglutis. Non, je ne comptais pas m'échapper ; en tout cas, pas ce soir, et pas sans Ed. Alors que Liba desserrait les nœuds qui m'entravaient, Agnieszka soignait du mieux qu'elle le pouvait mon ami, qui gémissait dans son sommeil.

— *Demon*, siffla Liba quand je me relevai.

Je me retournai pour lui faire face en réajustant mes gants.

— Je m'appelle Olimpia Rys, et je suis aussi humaine que toi. Ne me juge pas sur quelque chose que tu ne comprends pas.

Le Fils de Belobog me considéra, posant sur moi un regard sombre, écrasant de colère. Mais à présent que ses boucles brunes étaient propres et qu'il ne se trouvait plus derrière des barreaux à m'injurier, je le trouvais moins effrayant. Il pensait me faire peur ? J'avais brûlé vif l'homme responsable de l'exécution de mon clan.

Disons que j'avais connu pire.

— Je ne fais que payer ma dette, ne m'en demande pas plus.

Sur ces mots, il se dirigea vers l'un des véhicules, et je fus bien obligée de presser le pas. Contrairement à ce que j'imaginais, l'intérieur était aménagé comme une maison miniature, avec des lits de camp, un coin cuisine, des toilettes, et un espace de conduite à l'avant.

— Qu'est-ce que c'est ?

Liba attrapa un grand carton qu'il me jeta presque dans les bras pour ne pas avoir à me toucher.

— Une caravane. Maintenant, tu me suis et tu te tais.

Pendant ce qui parut une éternité à mes bras meurtris par notre passage dans la rivière, la nuit sur un sol dur et le fait d'avoir porté Ed, je l'aidai à sortir du matériel et à installer le campement extérieur. Je ne pouvais m'empêcher de jeter des coups d'œil inquiets vers les autres.

Le groupe que nous avions rejoint était composé d'une vingtaine de Fils de Belobog adultes, incluant Liba et quelques personnes âgées, même si la plus vieille semblait être Agnieszka. Douze enfants jouaient dans le cours d'eau, malgré la température, et cavalaient dans l'herbe autour de nous. Cinq d'entre eux présentaient déjà la brûlure à leur cou, qui signifiait qu'ils auraient dû faire leur entrée dans un Institut.

Trois hommes, à peine plus vieux que Liba, installaient les dernières tables autour de moi. La génération de leurs parents s'occupait de ramasser du bois et d'installer des pièges terrestres et aquatiques, suffisamment éloignés des enfants pour éviter les accidents. À mon grand désespoir, quand il n'y eut plus rien à décharger, Liba se dirigea automatiquement vers un petit groupe qui éviscérait des poissons pour le repas du soir.

Liba prit une lame qui n'était pas une *anima*, coupa la tête de l'ablette, puis enfonça le couteau dans son ventre avant de l'ouvrir d'un coup sec.

— Pas d'arme pour toi. Contente-toi de retirer les organes.

Il posa ce qu'il restait du poisson dans une assiette devant moi, mais je ne bougeai pas. L'ablette était trop petite, je n'aurais jamais la dextérité nécessaire pour le faire. Alors qu'il s'apprêtait à attaquer la deuxième, Liba claqua la langue face à mon immobilité, visiblement agacé.

— Je ne peux pas retirer mes gants, me justifiai-je.

— Une *pies wojskowy* incompétente. On aura tout vu.

— Je ne suis pas une… pas une soldate. Encore moins une chienne de l'armée. J'ai étudié le droit et la justice pour protéger les gens.

Pendant des années, j'avais poursuivi cet idéal, avec l'étrange pressentiment que je ferais de grandes choses. La Zone avait mis fin à ce rêve.

— Et pourtant, tu es un monstre qui a fini Gradé.

Le mépris dans sa voix trancha aussi net ma sérénité que son couteau éviscérait ce pauvre poisson.

— Et regarde où j'en suis, maintenant ! Un Fils de Belobog me fait la morale sur comment cuisiner du poisson alors que j'ai des amis à retrouver et à sauver. La vie aime bien se foutre de moi, c'est tout ce qu'il y a à comprendre.

Ma remarque eut au moins le mérite d'arrêter Liba dans sa découpe.

— La vie n'épargne personne. Ma sœur vient de mourir, on a perdu quatre enfants innocents qu'on tentait de récupérer, et un des nôtres a été attrapé alors qu'on vous sauvait le cul. Et pourtant, je suis là à préparer la bouffe à un *demon*, pendant que *babcia* empêche un *pies wojskowy* de mourir.

— Ed est quelqu'un de bien.

Son couteau termina de trancher la chair du poisson, et il s'attaqua à l'ablette suivante sans prononcer un mot de plus. Le cœur lourd, je rejoignis la rivière pour y tremper mes gants couverts de boue et m'asperger le visage. L'eau était aussi froide que vivifiante, et eut au moins le mérite de me remettre les idées en place. Les enfants s'éclaboussaient, pieds nus sur la rive, alors que le soleil continuait de chuter derrière les arbres. *Je n'y suis pour rien dans cette guerre,* tentai-je de me rassurer, *ce n'est pas ma faute*.

Si ?

Je sursautai lorsque Agnieszka me tapota l'épaule.

— Tu devrais changer de vêtements. Tu effraies les autres, comme ça.

Effectivement, mon uniforme était couvert de boue et de sang, et plus que tout, il représentait tout ce que les Fils de Belobog fuyaient. Dans la douce pénombre d'une caravane, j'enfilai un pantalon de toile beige, troué aux chevilles, et un tee-shirt en coton qui sentait la poussière. Habillée ainsi, j'eus la sensation de replonger dans la Zone. J'enfilai un pull sombre élimé pour écarter cette impression.

La nuit était presque tombée, et amenait avec elle une fraîcheur bienvenue. Les Fils de Belobog s'étaient réunis autour de petits feux de bois, même si les marmites contenant la soupe étaient réchauffées au gaz dans les caravanes. Dans celle où nous avions voyagé, Ed dormait toujours, et ses gémissements me parvenaient, ce qui ne me paraissait pas bon signe. Agnieszka préconisait de le laisser ainsi pour le moment.

— Ton ami a besoin de repos avant toute chose. C'est une blessure qui mettra du temps à guérir.

Assise près du feu, j'acceptai volontiers le bol de soupe que l'on me tendit, sous les regards amusés des enfants. À ma grande surprise, son goût dépassa mes attentes. Malgré sa dent manquante, un Fils de Belobog se mit à jouer de la flûte, berçant les plus jeunes qui s'étaient installés dans les bras de leurs parents.

— Tu en fais une drôle de tête, *malec*.

Les paroles d'Agnieszka me tirèrent de mes rêveries, et je manquai de laisser s'échapper le bol posé sur mes genoux.

— C'est juste…

Je me mordis la lèvre pour chercher mes mots.

— Je ne vous imaginais pas comme ça.

Ils pouffèrent en chœur, tandis qu'un homme, dont l'âge devait approcher celui de mon père, m'interrogea :

— Et comment nous imaginais-tu ?

— Pour être honnête, je ne sais pas trop. Depuis que je suis petite, on me raconte à quel point vous êtes cruels et contre toutes les valeurs de notre patrie. Un de mes instructeurs de droit nous disait que vous étiez violents, assoiffés de sang et de combat, que vous brûliez le cou de vos enfants par plaisir. Il nous avait listé toutes les lois que vous enfreigniez simplement en existant.

— On a la réputation qu'on mérite, se moqua une jeune femme.

Si cela fit rire l'assemblée, je persistai en secouant la tête.

— Non… Vous avez risqué votre vie pour sauver les nôtres, et vous en avez payé le prix. Vous soignez Ed, vous me nourrissez… Vous n'êtes pas cruels.

J'avais prononcé cette dernière phrase sans oser regarder Liba. Pour lui, je me gardais un droit de réserve. Agnieszka me servit un autre bol de soupe, et je me sentis le courage de poser mes questions.

— Les Fils de Belobog sont-ils tous nomades comme vous ?

— Non, pas tous. Notre groupe a choisi de rester en mouvement pour vivre libre, mais il y en a d'autres qui occupent les villes près de la Zone, sous le contrôle d'Erit.

— Et vous les croisez souvent ?

— Peut-être une ou deux fois par mois, moins quand la situation est trop tendue. On s'y rend surtout pour se ravitailler en vêtements, en gaz et en essence. On doit y aller bientôt, d'ailleurs. Pour le reste, on se débrouille seuls.

— Et aussi…

Je posai mon bol vide à côté de moi, soudain incertaine d'avoir envie de poser

ma dernière question. Finalement, je réussis à trouver suffisamment de courage.

— Et aussi, pourquoi avoir déclenché cette guerre ? Pourquoi maintenant ?

— Nous n'avons rien déclenché du tout. Nous sommes innocents dans ce conflit.

Agnieszka avait dit cela en caressant la joue d'un enfant endormi sur ses genoux. Elle leva la tête vers le ciel couvert, le visage empreint d'une certaine sérénité.

— Assez discuté pour ce soir. Demain sera une rude journée.

La caravane que les Fils de Belobog nous laissèrent était pleine de couvertures colorées, de coussins, et possédait sa propre plaque de gaz. Deux matelas avaient été disposés au sol, dont un qui était déjà occupé par Edward.

La nuit fut courte. Je me couchai suffisamment près d'Ed pour surveiller de temps à autre sa température, et humidifier ses lèvres ainsi que le gant posé sur son front, mais assez loin pour éviter de lui faire accidentellement mal dans mon sommeil.

Quand la lumière matinale me réveilla, je mis une longue minute à me rappeler où je me trouvais. Je me relevai d'un bond, paniquée en sentant le lit inoccupé et froid à côté de moi, mais un coup d'œil vers la porte ouverte de la caravane me rassura.

Edward se tenait sur le seuil, assis, les pieds dans le vide. Il avait délaissé son uniforme pour des vêtements semblables aux miens et s'était enroulé dans un fin drap bordeaux, suffisant compte tenu de la douceur des températures. Je le rejoignis, ma propre couette autour de mes épaules.

— Comment ça va ?

Son bandage paraissait en bon état, mais son regard était perdu vers la forêt. Les Fils de Belobog s'éveillaient doucement à leur tour, chaque famille dans sa caravane. Seuls deux d'entre eux étaient déjà dehors à monter la garde, dont Liba qui ne nous quittait pas des yeux.

L'estomac d'Ed gronda.

— J'ai si mal. C'est comme si mon corps prenait des décharges électriques. C'est horrible. Mais ça va mieux, grâce à toi. Et à eux, j'imagine.

Une larme brillait sur ses longs cils sombres, aussi légère que la rosée sur l'herbe qui chatouillait nos pieds.

— Qu'est-ce qu'on va devenir, toi et moi ?

— Pour l'instant, on va rester un peu avec eux, le temps que tu te remettes.

— Et après ?

Je soupirai. Après ? C'était encore un peu trop flou dans mon esprit pour le moment. Un pas après l'autre. Avant que je ne puisse lui répondre, Agnieszka nous rejoignit, deux tasses brûlantes à la main.

— Heureuse de te savoir en vie, *malec*. Je vous ai apporté un peu de thé.

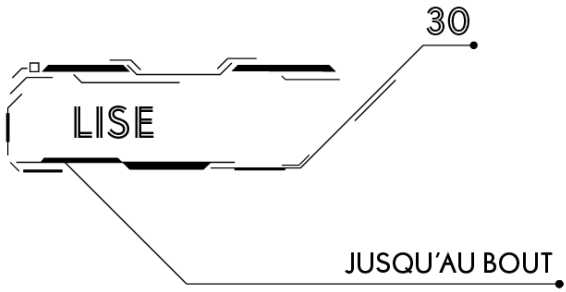
Je lui pris l'une des tasses avec difficulté à cause de mes gants, et observai, impuissante, Ed tendre son moignon, avant de se souvenir qu'il ne pouvait plus compter sur sa main gauche. Je balbutiai pour combler le silence :

— Merci beaucoup, *babcia*.

Ed haussa un sourcil, mais se contenta de la remercier également et de boire tant que l'eau était encore chaude. Agnieszka le détailla du regard, en faisant une longue introspection de son bandage, mais sans faire le moindre commentaire à ce propos.

— Je suis venue vous dire que l'on va rester encore un moment. Demain, un

de nos garçons aura dix ans. Reposez-vous aujourd'hui – surtout toi, mon petit –, car cette nuit, vous allez assister à la cérémonie de l'*Heracleum*.




# 30
# Lise – Jusqu'au bout

*Dès le plus jeune âge, les Eritiens apprennent les chants patriotiques voués à la glorification d'Erit.*
*Ces chants accompagnent leur vie quotidienne.*

Même si la chute du soleil lui offrait une légère teinte rosée, le bleu du ciel resplendissait lorsque le cercueil d'Adrianna Borowski fut mis sous terre. Dans le silence pesant et froid de l'assemblée qui contrastait avec la chaleur moite, les coups de pelle résonnaient avec la force du tonnerre, sans réussir toutefois à couvrir le malaise ambiant. Le Général Borowski se tenait auprès de ses deux fils, tous trois en uniforme militaire noir, peignés impeccablement, les joues sèches.

Les Borowski n'avaient-ils donc jamais le droit de pleurer ?

Le grand public avait été restreint, mais une poignée de journalistes ne rataient rien du spectacle. Ils enchaînaient les gros plans sur les visages stoïques des trois hommes, et cherchaient les larmes dans leurs yeux trop bleus et trop secs. Ils n'hésiteraient sûrement pas à honorer la vaillance d'Aleksander, qui assistait à la cérémonie malgré ses blessures et la canne qui l'aidait à marcher. Ils repartiraient avec la certitude que les enfants du Général avaient été élevés selon les valeurs de la nation.

Quand vint l'instant pour les invités les plus prestigieux ou les plus proches de la famille de quitter le cimetière afin de continuer la cérémonie chez les Borowski, je pris quelques secondes supplémentaires pour observer la terre retournée. Je ne connaissais pas bien Adrianna, mais j'éprouvais une étrange tristesse à la savoir totalement disparue, elle qui avait réussi à créer un lieu de paix dans cette maison infernale. *Puisse-t-elle être enfin libre…*

— *Novum Invenit Pacem*, lui soufflai-je.

Et seul le vent entendit mes mots.

Les cuisiniers des Borowski avaient effectué un travail colossal pour nourrir la quarantaine d'invités qui peuplaient le plus grand salon de la maison. Tous venaient tour à tour présenter leurs condoléances, évoquer des souvenirs heureux avec Adrianna, ou flatter le Général pour sa carrière politique. Je restais dans son

dos, l'estomac trop noué pour avaler quoi que ce soit, et me contentais d'observer cette foule indifférente au vrai drame qui se déroulait ici.

Telle une ombre, je suivais le Général de pièce en pièce alors qu'il voguait entre les invités, jusqu'à ce qu'il m'arrête devant la porte de son bureau où l'attendait la Générale Sas, la plus âgée de tous les Généraux. Elle posa un long regard sur le collier qui enserrait mon cou, bien que masqué par mon foulard.

— Vous pouvez disposer. Je n'ai pas besoin de vos services aujourd'hui.

— Bien, mon Général, le saluai-je.

Il me claqua la porte au nez, et j'eus un instant de flottement : c'était la première fois depuis mon arrivée que j'avais réellement du temps libre. *Aleksander,* pensai-je aussitôt, *je dois aller lui parler.* Cependant, un coup d'œil au salon me permit rapidement de constater qu'il ne s'y trouvait pas. Le seul Borowski encore présent était Eliasz, et j'avais toutes les raisons du monde de l'éviter. La chambre d'Aleksander, peut-être ? Mais là aussi, je ne tombai que sur une pièce silencieuse, assez peu meublée et impersonnelle. Je soupirai, songeant à la vie qui débordait de son bureau dans la Zone. Cet endroit, ce n'était pas lui.

Un léger mouvement attira mon attention, et je m'approchai de la fenêtre. Aleksander traversait l'immense jardin des Borowski, des cierges à la main.

Le ciel avait viré à l'orange quand je le rejoignis, au pied d'un immense chêne au tronc trois fois plus large que moi. Il était à genoux devant une pierre rectangulaire et ne leva pas la tête à mon approche, pas plus qu'il ne protesta quand je m'assis près de lui, juste à sa droite, car son oreille gauche ne s'était pas remise de l'attaque.

Aleksander avait allumé une bougie et nettoyé l'ardoise comportant une inscription :

EN MÉMOIRE DE JONATAN BOROWSKI.
UN FILS ET UN FRÈRE BIEN-AIMÉ.
02/12/2044 - 11/07/2068

— C'est l'œuvre de ma mère, expliqua-t-il d'une voix atone. J'aurais une montagne de reproches à lui faire, mais je suis certain d'une chose : elle nous aimait plus que tout.

Il fronça les sourcils, comme pour chasser un souvenir.

— Maintenant qu'elle est morte, plus personne ne s'occupera de cet endroit.

Je n'avais pas connu Jonatan, mort plusieurs mois avant mon entrée dans la Zone, mais si Aleksander était très pudique à son sujet, Miko me l'avait longuement décrit : un jeune homme optimiste et volontaire qui voulait changer le monde, et qui aimait son petit frère plus que tout.

— Tu as le droit d'être triste, lui dis-je tout bas. Tu as le droit de les pleurer. Tous les deux.

Aleksander ne répondit pas, mais ses yeux bleus plongèrent en moi. Si aucune larme ne les perçait, leur rougeur témoignait du deuil qu'ils portaient. Il approcha son visage du mien, si près que je pouvais sentir son souffle sur ma peau et que je me tendis. Mais au dernier instant, il laissa tomber sa joue sur mon épaule, aussitôt protégée par l'Armure. Après un soupir, je posai ma tête contre la sienne.

— Merci d'être encore là.

— Je le serai toujours…

Je voulais tant qu'il comprenne que je ne serais jamais capable de

l'abandonner, qu'il était la personne que je devais protéger, aussi bien de cette famille que de lui-même. J'aurais pu rester une éternité ainsi, à espérer sentir un jour la chaleur de sa peau, à rêver de ce contact, en vain. Malheureusement, des questions sans réponses me torturaient trop l'esprit depuis quelques jours.

— Aleksander… Ce n'était pas la première fois qu'il te frappait, pas vrai ?

Il garda le silence un long moment, si bien que je crus qu'il ne répondrait jamais. Quand il le fit pourtant, sa voix n'était qu'un murmure que le vent pouvait à tout instant emporter.

— Je me souviens encore un peu de ce qu'était la Pologne avant Erit, lorsqu'on ne portait pas d'uniforme à l'école, qu'on allait à l'église le dimanche, que les Instituts suivaient les mêmes programmes qu'en Nouvelle-Europe, et que Père n'était pas Général. On était presque une famille normale.

Je visualisais difficilement cette maison ressemblant réellement à un foyer, mais n'osai pas interrompre Aleksander. Il se livrait si peu.

— J'avais cinq ans lors de la catastrophe de Varsovie, et j'ai vu notre pays se transformer du tout au tout en quelques mois. Quand la première génération est entrée dans la Zone et que Jonatan est parti pour l'Institut, Erit était née, et mon père avait… changé.

La claque que le Général lui avait donnée au Gala résonna soudain dans l'air, écho encore trop bruyant. S'il n'avait pas répondu directement à ma question, les émotions qui défilèrent dans le regard d'Aleksander parlaient pour lui, et la colère me tordit l'estomac.

— J'étais le seul à pouvoir protéger Mère. Je déteste Père pour ce qu'il nous a fait, et en même temps, une part de moi espère toujours le rendre fier. C'est idiot. Eliasz était bien trop petit, il a grandi avec cette vérité-là. Je me dis que ça doit être plus facile pour lui de vivre dans ce qu'est devenue cette famille. Il n'a pas de point de comparaison.

Une brise caressa mes cheveux et éteignit le cierge. Avec la flamme, disparurent également tous les mots qu'Aleksander porterait en lui toute sa vie, telle une chaîne qui le retiendrait toujours en arrière.

— Je me souviens aussi un peu, murmurai-je en fermant les paupières, mais c'est très flou.

Mes parents avaient divorcé l'année de la création d'Erit. Leurs disputes avaient envahi la maison du jour au lendemain, et mon père rentrait de moins en moins souvent, préférant dormir à l'Institut où il enseignait. Puis, un jour, alors que, pour une fois, nous avions passé un week-end presque normal tous les trois, c'était ma mère qui était partie avec juste deux valises et un sac, sans un au revoir. Elle avait franchi la porte d'entrée et n'était jamais revenue. Des années plus tard, j'avais compris que ce jour-là, ma mère avait fui notre pays, juste avant la fermeture des frontières.

Et qu'elle m'avait laissée derrière elle.

Mon père m'avait alors emmenée à l'Institut, qui venait tout juste de prendre les nouvelles couleurs d'Erit, et nous n'avions plus remis les pieds chez nous.

Ma voix trembla, presque malgré moi.

— Au contraire, je crois que c'est plus dur pour ceux qui sont nés avec le régime : ils ne savent pas à quoi ressemble la liberté.

Aleksander se redressa, son visage à quelques centimètres du mien.

— Je vais changer notre patrie, la rendre meilleure, mais pas en la détruisant. J'améliorerai Erit de l'intérieur en devenant le prochain Maréchal.

Je hochai doucement la tête, parce que je l'en croyais capable, et parce que

c'était une évidence.

— Pour ça, je dois tenir encore un peu ici et faire les choses bien. Mais avant tout, je dois savoir ce que toi tu veux : jusqu'où es-tu prête à me suivre ?

Me le demandait-il réellement ? Ou avait-il besoin que je le rassure ? Que je lui dise que je ne l'abandonnerais pas, même si ça signifiait devoir tenir des mois, voire des années, dans cette maison ? Je l'avais suivi dans la Zone, dans cet enfer sur terre qui avait été notre foyer.

Je survivrais à cette famille.

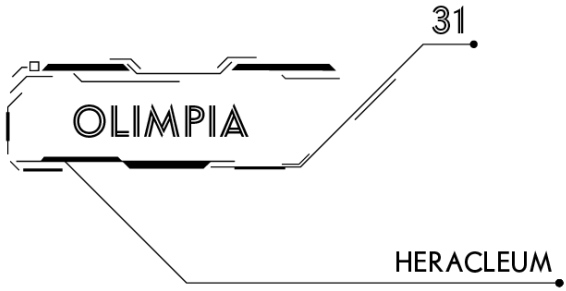
— Jusqu'au bout.

*« Les événements de ces vingt dernières années nous prouvent bien que nous ne pouvons pas faire confiance aux Fils de Belobog. Que ce soit par leur refus de respecter les règles de notre patrie, ou de porter un* cerebrum *comme tous nos concitoyens, ils se sont toujours autoproclamés comme étant des ennemis de la nation.*

*Mais vous savez, dans le cadre de mes recherches, je dois me montrer le plus objectif possible. Évidemment, j'ai décidé d'aller à leur rencontre, dans les villes en bordure de la Zone. Aucun ne présente une once de respect pour notre Maréchal bien-aimé, qui leur a pourtant trouvé du travail, un toit, et leur offre une vie confortable malgré leur dissidence.*

*Qui plus est, j'ai eu le malheur d'assister à leur horrible rituel. Pour brûler ainsi le cou de leurs enfants, ils ne peuvent être que des monstres sanguinaires et incivilisés qu'il nous faut éduquer. »*

Extrait de la conférence de Julian Stroik, anthropologue.




# 31
# Olimpia – Heracleum

*Le rite des Fils de Belobog se fait notamment grâce à l'utilisation de la sève d'une plante nommée « Berce du Caucase », ou «* Heracleum *», qui est phototoxique.*

La cérémonie débuta au coucher du soleil.

La journée avait été paisible. Agnieszka nous avait tous autorisés à dormir en début d'après-midi, avant de commencer les préparatifs, car la nuit allait être longue. Les Fils de Belobog s'étaient octroyé le temps de pêcher en grande quantité et d'aller chercher les proies prises à leurs pièges : des petits campagnols. J'entendis vaguement l'un des hommes plaisanter sur la présence de lynx, de sangliers et d'élans dans la région, ce que malheureusement personne ne prit la peine de démentir.

Ed avait réussi à se lever, mais les cernes sous ses yeux et la lenteur de ses pas témoignaient du combat que menait son corps pour le maintenir en vie. Quand je lui avais demandé d'aller se reposer, il avait secoué la tête.

— Je ne pourrai voir ça qu'une fois dans ma vie.

Le garçon qui fêtait ses dix ans s'appelait Oskar. Ses boucles blondes avaient été soigneusement tressées pour ne pas gêner son cou. Malgré l'angoisse qui rendait son petit visage très pâle, il se tenait droit et portait fièrement ses plus beaux habits. Quand il n'y eut plus que les flammes pour nous éclairer, Agnieszka nous fit tous nous tenir les mains en cercle et fermer les yeux. Si Ed se laissa faire lorsque j'attrapai son coude au-dessus de sa blessure, Liba hésita un instant, le regard dur, avant d'accepter de toucher mon gant.

La voix d'Agnieszka me parut sans âge.

— Cette nuit est précieuse. Elle représente la fin d'un cycle et le commencement d'un autre. La fin de l'enfance et le début de la vie d'adulte. La mort et la vie en même temps.

L'odeur du feu de bois était réconfortante, autant que les doux bruits de la nuit, parfois couverts par les clapotis de l'eau. J'entrouvris un œil quelques secondes pour constater qu'Oskar affichait un air étrangement serein.

— En quelques jours, nous avons perdu trop d'âmes, en avons retrouvé une et rencontré deux nouvelles. Pola était aussi téméraire qu'une rivière, et son amour

pour nous dépassait l'entendement. Elle restera à jamais libre.

Liba tressaillit à peine à l'évocation de sa sœur, mais, malgré lui, sa main serra mon gant plus fort. Une amère culpabilité compressa mon cœur. Il ignorait tout des conditions de la mort de Pola, du fait que j'étais celle qui avait appuyé sur la détente. Et voilà que je participais à une cérémonie avec tous ceux qui l'avaient aimée, que j'acceptais l'aide de sa grand-mère et de son frère. À cet instant précis, je n'aurais pas supporté mon reflet.

— Alfons avait à peine dix ans, mais il avait déjà le courage d'un adulte, et il a su choisir son propre destin.

Le petit garçon qui avait préféré s'égorger plutôt que d'être capturé.

— Quant aux autres enfants que vous avez tenté de sauver, j'espère de tout mon cœur qu'ils sont en sécurité. Et Feliks est à présent aux mains de l'armée. Puisse son âme trouver la paix et la liberté.

L'homme capturé alors que les Fils de Belobog nous sauvaient.

— Mais grâce à Olimpia et à Edward, mon petit-fils Liba a su retrouver son chemin. Nous leur en serons éternellement reconnaissants.

Les yeux fermés, j'avais la sensation d'être brûlée vive par la force de ma culpabilité. J'aurais voulu m'effondrer et me terrer là où l'on ne pourrait jamais me trouver. Que dirait ma propre famille face à ce que j'étais devenue ? Me reconnaîtrait-elle seulement ?

— Cette nuit est précieuse. Car cela fait dix ans que notre Oskar a vu le jour. Cette nuit, il obtiendra la marque de la liberté. Cette nuit, nous fêterons l'*Heracleum*.

Je retins mon souffle un instant.

— *Semper fidelis*.

Un chant s'éleva alors, et je ne pus m'empêcher de frissonner au souvenir de celui de la Sirène, qui avait conduit à la mort de tant de Wilis. La voix de la Fille de Belobog était pourtant moins pure, plus triste et plus chaleureuse à la fois. Ce chant brut venait remuer des souvenirs au plus profond de mes entrailles.

Il me ramena à la petite fille que j'avais un jour été, avec des mains capables de construire et non pas de détruire, à ma mère qui me fredonnait des berceuses en me calant contre sa poitrine, à mon père qui m'avait portée sur ses épaules pour m'aider à voir le monde, à mes grandes sœurs qui passaient des heures à parler en pleine nuit alors que le sommeil nous appelait. Tous devenus des étrangers. Moi y compris.

Quand le chant s'arrêta, j'ouvris enfin les paupières à la nuit et au ciel sombre. Les étoiles me parurent soudain à portée de main, si j'osais la tendre. À la place, une larme traça un sillon salé sur ma joue.

— *Semper fidelis*, répéta Agnieszka.

— *Semper fidelis*, lui répondirent-ils tous.

« Toujours fidèle. »

Mais à qui pouvais-je l'être ?

Je m'assis autour du foyer, imitant le reste du groupe. Les parents d'Oskar l'aidèrent à couper une plante vert clair avec de nombreuses taches pourpres, et de petites fleurs blanches qui poussaient comme un feu d'artifice. Ed se pencha au-dessus du brasier.

— Comment ça fonctionne ?

La plante mesurait presque la taille d'Oskar, qui eut bien du mal à récolter sa sève, avant de la verser dans un pot. Sa mère répondit pour lui.

— Le nom complet de cette plante est *Heracleum mantegazzianum*, ou Berce du

Caucase. Elle réagit aux rayons du soleil. Nous allons veiller toute la nuit et lui appliquer la sève à l'aube.

En disant ces mots, elle avait caressé sans même y penser son propre cou, et j'eus du mal à contenir le sentiment d'horreur qui grimpait en moi. Ils allaient brûler à vif la peau d'Oskar. Les cris de Kaja hantaient encore ma mémoire, alors comment pouvaient-ils supporter de faire ça consciemment à leurs propres enfants ?

— Est-ce que ça en vaut la peine ?

Ma question avait été posée dans un souffle, mais Liba, juste à côté de moi, tourna son visage dans ma direction. Ses propres marques de brûlure m'empêchaient de le regarder dans les yeux.

— Si ça en vaut la peine ? C'est le prix de notre liberté. Le prix pour rester tous ensemble.

— C'est barbare.

J'osai lever la tête pour affronter la lueur des flammes qui se reflétaient dans son regard sombre.

— Pas plus que l'Institut. Ou le fait de se couper la main parce que les personnes censées nous protéger tentent de nous tuer.

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas.

— Alors, tu devrais aussi te taire, *pies wojskowy*.

Nous restâmes là de longues secondes sans oser bouger, baignant dans l'incompréhension, la peur et la haine. Et pourtant, je lui avais sauvé la vie, et il avait sauvé la mienne. Pourquoi rien n'était-il jamais simple ?

— Raconte-nous une histoire !

Je me détournai de Liba, pour constater que les enfants s'étaient rassemblés autour d'Ed et le tiraient par la manche de son pull.

— Une histoire ?

— La nuit va être longue, *malec*, lui expliqua Agnieszka. Tu dois bien avoir une anecdote à nous raconter ?

Ed se frotta la tête, et ne protesta pas quand une petite fille se cala contre ses genoux. Après un instant de réflexion, il claqua des doigts.

— Je sais ! Jusqu'où êtes-vous déjà descendus dans le Sud ?

— Rien de plus au sud que la Zone.

— Eh bien moi, je viens d'Auster. Mes parents vivent à la frontière de la Nouvelle-Europe, au pied des Piénines.

La fille sur ses genoux lui pinça le bras.

— C'est quoi ?

— Ce sont des montagnes, des portions de terres dont les sommets sont plus hauts que les Murs de la Zone.

Les enfants ouvrirent grand la bouche, dans un petit cri qui m'arracha un sourire. Oskar, resté près de son père et sa mère, tentait de garder l'air le plus sérieux du monde, sans parvenir à cacher son excitation.

— Et qui les a construites ?

— Elles se sont faites toutes seules il y a des millions d'années. Avec mes parents, mon frère et mes sœurs, on partait souvent y faire des randonnées. Je détestais marcher ! Chaque fois, je revenais avec des ampoules plein les pieds, mais j'adorais quand même y aller, parce que parfois, on descendait les rivières en radeau.

Je ramenai les genoux contre mon torse pour y poser le menton. Malgré la douleur qui le consumait, Ed rayonnait littéralement, et je me rendis compte que

si nous avions vécu beaucoup de choses terribles ensemble, nous n'avions jamais évoqué nos vies d'avant l'Institut. J'aimais découvrir cette partie de lui.

— Il se trouve qu'un jour, mes parents ont décidé que nous étions tous assez grands pour une randonnée plus longue. Ils nous ont donc emmenés au sommet des Trzy Korony, qui se trouvent juste à côté de la frontière. Une très belle balade, vraiment. Mais ce jour-là, je n'étais pas très concentré. Je passais mon temps à regarder en l'air, car je me demandais si le ciel de la Nouvelle-Europe était comme le nôtre ou non, et si on était assez près pour voir la différence.

— Est-ce qu'il l'est ? demanda Oskar.

— Quoi donc ?

— Différent.

Ed se frotta le menton comme s'il menait la plus intense réflexion de sa vie, et un léger rire gonfla dans ma poitrine. J'eus la sensation de retrouver un trésor qui n'aurait pas dû être perdu, comme si je m'étais retenue de respirer pendant des années. Depuis combien de temps n'avais-je pas ri ?

— Oui, il était un poil plus bleu, mais rien d'exceptionnel, je t'assure. Mais vu que je regardais en l'air et que mes parents étaient trop occupés à gérer mon frère et mes sœurs, personne n'a vu que je me rapprochais de plus en plus du bord. Je me suis pris les pieds dans une racine, et j'ai dégringolé la montagne.

Les enfants poussèrent un hoquet de surprise.

— Bon, en vérité, j'ai juste fait un roulé-boulé sur cinquante mètres, et un arbre m'a arrêté. Mais c'était très impressionnant. C'est ce jour-là que je me suis fait cette cicatrice.

Il montra l'arrière de son crâne où une ligne fine, presque invisible dans cette pénombre, cassait la continuité de ses cheveux.

— Et depuis, j'essaie en vain de regarder où je mets les pieds. Mais comme vous pouvez le constater, je finis souvent par me blesser.

Les Fils de Belobog applaudirent, et j'offris mon plus beau sourire à Ed, qui faisait de son mieux pour rire de son malheur. Depuis que je le connaissais, il n'avait jamais paru aussi serein, malgré sa situation.

— Et toi Olimpia, qu'as-tu à nous raconter ?

Je me redressai, mal à l'aise.

— Je ne sais pas si…

— Pourquoi tu portes toujours des gants ? demanda la fillette qui ne lâchait plus Ed. Tu as froid ?

— Non, c'est juste que…

— Pia possède un don, m'aida Ed. Ses paumes sont aussi brûlantes que le soleil.

Les yeux des enfants s'écarquillèrent.

— Tu maîtrises le feu ?

— Non, bredouillai-je. Je n'ai jamais produit aucune flamme. Mais le contact de mes mains brûle.

— Tu peux nous montrer ?

Je me sentis défaillir. Leur montrer ? Au risque de passer pour un monstre ? Ed posa son bras droit sur mon épaule.

— Ça va aller, Pia.

Je soufflai et tentai d'ignorer les violents battements de mon cœur, décidé à prendre la fuite. Délicatement, je défis la lanière de mes gants et les posai sur le côté. L'air frais de la nuit me chatouilla la peau, et je fus surprise, comme chaque fois, de constater que mes mains paraissaient normales. Liba, que j'avais presque

pu entrevoir sourire quelques instants plus tôt, se rembrunit, mais ce fut le hochement de tête d'Edward qui me rassura.

Pour ne pas les effrayer, j'attrapai la marmite en fer, pleine d'eau. Avec l'obscurité, même mon reflet m'échappait.

— Telimena faisait partie de la dixième génération de mobilisés à entrer dans la Zone. Elle était drôle et avait de nouvelles idées chaque minute. Enfin, d'après ce qu'on m'a raconté. On l'appelait la Créatrice, car elle pouvait modeler la matière pour transformer et sublimer tout ce qu'elle touchait. Elle semait ses merveilles partout où elle allait.

Dans la casserole, l'eau frémit, comme si elle poussait un soupir. Je m'accrochai à cette vision.

— Quand je suis arrivée dans la Zone, ça faisait déjà neuf ans que Telimena y était enfermée. Je n'ai connu que l'ombre de ce qu'elle avait un jour été. Elle ne créait plus rien.

Je me souvins combien j'avais été curieuse de la rencontrer chez les Wilis. Elle m'était apparue comme un écrin vide. Un fantôme.

— J'ai mis plus de huit mois à faire ma mutation, et quand elle est arrivée, je…

Les hurlements de Kaja, encore et toujours. L'eau se mit à bouillir dans la casserole.

— Je n'ai pas su la contrôler. Mes mains brûlaient tout, sauf moi. Je n'osais plus rien toucher. Alors que la plupart des gens m'évitaient, Telimena est venue me rendre visite et a regardé mes mains. Ses seuls mots ont été : « Elles sont plutôt petites pour des choses qui créent autant de dégâts. » Puis on ne l'a plus vue pendant une semaine entière.

La vapeur venait caresser mon visage, si chaude comparée au reste de la nuit.

— Quand elle est revenue, elle m'a offert ces gants. Elle avait passé des jours entiers à modeler un minuscule bout du Mur qui entoure la Zone, pour me les concevoir. C'est du carbyne, l'une des rares matières contre lesquelles mes mains ne peuvent rien.

Ma voix se fissura.

— Telimena nous a quittés le jour de l'entrée de la vingtième génération. Dix ans jour pour jour après sa propre arrivée. Mes gants sont sa dernière création.

Toute l'eau s'était évaporée.

La première chose que je vis en relevant la tête, ce fut Liba, qui me fixait d'un air que j'eus du mal à définir. Agnieszka fut la première à briser le silence.

— C'est une belle histoire. Loin d'être facile à raconter. La vérité nécessite parfois plus de courage que le mensonge.

Je la remerciai d'un hochement de tête et remis mes gants, soulagée de retrouver leur étau familier. Quand d'autres Fils de Belobog prirent la parole pour raconter leurs propres histoires, je n'écoutai plus que d'une oreille distraite, et mangeai le plat qu'on me tendit de manière automatique.

Lorsque la nuit fut très avancée et que les chants reprirent au son de la flûte, je profitai du fait que personne ne me regarde pour m'éclipser un instant. Je m'installai sur la berge pour écouter le clapotis rassurant de la rivière, mais suffisamment loin pour rester au sec, la tête tournée vers les étoiles qui pâlissaient.

— Que penserais-tu de tout ça, Raïna ?

Même en tant que reine de la faction guerrière, Raïna avait toujours été partisane de la paix. La faire avec les autres, avec son passé, avec soi-même.

Aleksander demeurait le seul qu'elle n'avait jamais pu excuser. Mais comment pardonner mes mensonges ? Raïna saurait. Elle avait toujours su trouver les mots pour me calmer. Plus que jamais, son absence pesait sur mon cœur comme une pierre qui m'entraînait inexorablement vers le fond.

— Que ferais-tu à ma place ?

Les étoiles restèrent silencieuses.

Une voix perça les ténèbres et me fit sursauter.

— On n'est pas censé dormir durant la cérémonie de l'*Heracleum*, *pies wojskowy*.

Au loin, la musique résonnait toujours, si bien que je n'avais pas entendu approcher Liba, qui s'assit à côté de moi. Il avait enfilé un pull en laine qui masquait son cou et le protégeait de la soudaine fraîcheur de la nuit. Je n'eus pas la force de lancer une réplique cinglante.

— Je ne dors pas. J'avais juste besoin de… calme.

Et de temps pour démêler toutes les émotions qui m'étouffaient.

Le clapotis de l'eau couvrait le silence entre nous, sans le masquer totalement. Liba attrapa un caillou assez plat qu'il fit tourner dans sa main, avant de l'envoyer dans l'eau. La pierre rebondit deux fois avant de sombrer et de disparaître.

— J'ai appris à Pola à nager dans une rivière comme celle-ci.

Je tournai la tête vers lui. Il ne me regardait pas. Ses yeux sombres étaient entièrement dédiés au cours d'eau. Ses boucles brunes avaient repris en souplesse et encadraient son visage émacié. De profil, son nez paraissait presque droit.

— Nos parents sont morts quand elle était toute petite, et mon père n'avait pas eu le temps de lui apprendre à nager, contrairement à moi. *Babcia* était trop vieille pour le faire. Alors, un jour où il faisait très chaud comme aujourd'hui, quand elle avait sept ans, et moi quatorze, je l'ai emmenée jusqu'à une rivière comme celle-ci, assez profonde, mais avec un courant calme.

J'essayai d'imaginer Liba plus jeune, mais c'était difficile. Son cou déjà brûlé, mais avec un visage moins dur, moins marqué par la vie. Je n'eus en revanche aucun mal à voir la petite fille en l'adolescente que j'avais abattue, et je fus heureuse que la pénombre masque mon air coupable.

— L'eau était gelée, mais Pola avait déjà un fort caractère, alors elle y est entrée avec moi en serrant les dents et les poings. Je l'ai fait s'allonger dans l'eau en lui tenant le ventre, comme mon père l'avait fait pour moi, et elle a fait du sur-place pendant plus d'une heure. À la fin, on était gelés, et elle tenait à peine sur ses jambes. J'ai dû la porter sur mon dos jusqu'à la caravane.

Pour la première fois depuis que je connaissais Liba, sa voix était empreinte de douceur, mêlée à la souffrance cachée sous la surface.

— Malgré ses courbatures, Pola a souhaité recommencer tous les jours pendant plus d'une semaine, jusqu'au moment où elle a su parcourir quelques mètres sans moi. On a été malades pendant presque un mois, et *babcia* nous a obligés à boire des trucs horribles. Des remèdes, à ce qu'elle disait, mais je crois qu'elle cherchait juste à nous punir de lui tousser dessus sans arrêt. Mais Pola ne regrettait rien.

Sa voix s'était fêlée sur les derniers mots.

Comment les battements de mon cœur pouvaient-ils me faire si mal ? Le poids de l'univers tout entier s'était logé dans ma gorge pour m'empêcher de déglutir. Je réussis tout de même à prononcer :

— Je suis désolée pour ta sœur.

Ces mots étaient ridicules. Même s'il ignorait que j'étais celle qui avait abattu Pola, de simples excuses ne seraient jamais assez pour exprimer tous les remords qui me rongeaient. Liba se tourna vers moi, et je fus surprise de ne plus voir autant de haine sur son visage, ce qui n'arrangea rien à ma propre douleur.

— Tu n'y es pour rien. En fait, tu m'as même sauvé la vie.

Si seulement… Je voulus enfouir mon visage dans mes genoux et disparaître sous terre, mais je réussis à soutenir son regard. Loin, très loin de nous, dans un autre univers, les chants du groupe avaient augmenté en intensité, alors que le ciel s'éclairait de plus en plus et éteignait les étoiles.

— Et toi, tu as sauvé la nôtre. Merci pour ça.

Ses yeux se plissèrent de surprise, mais au lieu de lancer une remarque cinglante, Liba me tendit la main, qu'il laissa en suspens entre nous.

— *Babcia* dit que l'*Heracleum* est la fin d'un cycle et le début d'un autre.

Quelque chose dans mon ventre se tordit, comme si un millier de fleurs venaient d'éclore en moi. Je levai le bras à mon tour, et un frisson me parcourut l'échine quand Liba attrapa mon gant sans ciller. La voix couverte par les rires de l'eau, il murmura mon prénom pour la première fois.

— Olimpia.

Et je me rendis compte que je n'avais jamais prononcé le sien devant lui non plus.

— Liba.

Le temps se suspendit, flottant au-dessus de nous comme une plume qui refuserait de retomber. Puis il reprit son cours à toute vitesse. Le ciel se rosit, et les chants s'arrêtèrent au loin. Sans lâcher mon gant, Liba leva les yeux vers l'aube.

— C'est l'heure.

Je fus la première à rompre le contact, à regret, et à me relever. Les autres s'étaient tous réunis près du feu, sur le point de s'éteindre. Je rejoignis en silence Ed, qui vérifia que j'allais bien, et je pus le rassurer d'un sourire. De l'autre côté du cercle, Liba continuait de me fixer, et j'eus du mal à ignorer la brûlure de son regard.

C'était plus facile d'oublier ce que j'avais fait quand il me haïssait pleinement.

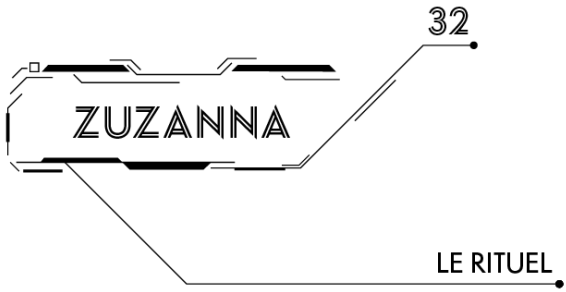
Agnieszka apporta le bol contenant la sève de la Berce du Caucase à Oskar. Il enfila des gants en caoutchouc trop grands pour lui, et s'appliqua lui-même le liquide sur le cou, les joues rosies par l'angoisse, ou bien était-ce la fraîcheur du matin. Alors que les premiers rayons du soleil perçaient à travers les arbres, on donna à Oskar un chiffon dans lequel mordre, et ses parents le prirent dans leurs bras une dernière fois, lui murmurant des mots rassurants que je n'entendis pas.

Un puits de lumière se forma bientôt dans notre clairière, et Oskar hésita un instant dans l'ombre, avant de s'avancer. J'attrapai le bras d'Ed, peu certaine d'être aussi courageuse que lui.

— *Semper fidelis*.

Quand la peau de l'enfant se mit à cloquer, je ne pus que fermer les yeux, sans pouvoir me dérober au son de son cri étouffé par le chiffon. Une seule image occupa alors mon esprit. Je venais de m'éveiller dans un lit, perdue, épuisée d'avoir lutté pendant des jours, des cauchemars plein les yeux. Kaja se tenait près de moi, et la panique m'avait soudain empêchée de respirer. Dans ma lutte pour m'éveiller, j'avais attrapé ses bras pour la supplier de m'aider.

À cet instant précis, elle s'était mise à hurler.




# 32
# Zuzanna – Le Rituel

*Pour devenir un Zduhać, il faut arrêter de prier et de se laver le visage durant quarante jours, puis il faut s'asseoir au centre d'un cercle et annoncer au Diable la forme dans laquelle on souhaite être transformé.*

Les doigts d'Aria s'enfoncèrent délicatement dans mes cheveux mouillés, massant mon crâne du bout des ongles, ce qui raviva un souvenir presque effacé : celui de ma mère me lavant les cheveux dans la baignoire, avec un shampoing à l'odeur vanillée, alors que l'eau chaude ruisselait sur mon visage.

Les instants heureux étaient parfois si simples.

Ici, l'eau gelée provenait d'un seau qu'Aria me déversa sur la tête, avant de s'évertuer à me sécher avec une serviette raide. En accord avec les traditions des Zduhaći, la dernière personne arrivée devait préparer la nouvelle pour sa cérémonie. Je la laissai donc m'enfiler une robe écarlate, resserrée à la taille par un cordon.

Elle me fit alors face pour appliquer un trait de cendre en travers de mon visage, de haut en bas, le coupant parfaitement en deux.

— Tu devrais laisser pousser tes cheveux, lus-je sur ses lèvres. Ils sont très beaux.

J'acquiesçai et pris mon carnet. Aria m'observa écrire sans m'interrompre.

**Comment s'est passée ta cérémonie ?**

— Bien… Je me sentais à ma place. Normalement, tous les Zduhaći sont présents pour y assister. Ça me frustre que ça ne soit pas le cas pour toi.

**Et le tatouage, ça fait mal ?**

— Oui, m'avoua-t-elle en fronçant les sourcils comme si elle se rappelait encore précisément sa douleur. Mais ça va aller vite. Kasandra a l'habitude de le faire, et on sera avec toi tout le long.

L'appréhension me tordait l'estomac depuis des heures et me donnait envie de reculer, de fuir au loin, mais dès que je songeais à la détermination dans le regard de Piotr, je me calmais. C'était le seul moyen de sauver mes amis, je devais le faire.

Aria caressa ma joue, celle-là même qui allait être marquée.

— Ne t'inquiète pas. Je suis ta prédécesseure, c'est à moi de veiller sur toi. Je te protégerai.

Et je la crus sur parole.

Quand nous rejoignîmes la grande salle, tous nous attendaient près de l'arbre où l'on avait disposé une paillasse à côté d'une malle en bois déjà brûlée. Seule personne assise, trois aiguilles longues comme ma main, mais aussi fines que des cheveux à côté d'elle, Kasandra délayait le noir de fumée avec de l'eau, sous le regard attentif d'Adam. Ce dernier, appuyé contre sa canne, m'observa arriver sans rien dire. Angoissée, je cherchai du réconfort auprès de mon frère en le serrant dans mes bras.

« Prête ? » me demanda Piotr après m'avoir repoussée doucement.

« Bien sûr. »

Pas vraiment, mais ce petit mensonge était nécessaire pour me donner du courage.

Lui et Aria m'aidèrent à m'allonger sur la couchette, et attachèrent mes membres un à un, ainsi que ma tête, pour éviter que je ne fasse un mouvement brusque. Alors que ma respiration s'accélérait, tout comme les battements de mon cœur, Piotr me fit mordre dans un morceau de cuir.

Mes ongles s'enfoncèrent dans leur peau lorsqu'ils m'attrapèrent chacun une main.

Je fermai les yeux pour ne pas regarder les aiguilles s'approcher de ma joue gauche, mais il me fut impossible de fuir les sensations. La première piqûre me fit sursauter, un frisson de douleur parcourant tout mon être. Mon corps était comme figé, incapable de trouver un soulagement dans une position confortable. Chaque nouvelle piqûre était un déchirement, les aiguilles pénétrant ma peau avec une précision presque cruelle. La souffrance aiguë, persistante, provoquait une sensation d'oppression dans ma poitrine.

Mon souffle devint court, saccadé. Il me fallut lutter pour inspirer, comme si l'air lui-même se raréfiait. La peur s'empara de moi, et des larmes m'échappèrent. Mes mains cherchèrent instinctivement le soutien de celles de Piotr et d'Aria, comme les seuls points d'ancrage capables de me retenir dans cette tempête de douleur. Leur présence, bienveillante et rassurante, m'offrait un semblant de réconfort. Leurs paumes moites étaient un lien tangible avec la réalité, un rappel que je n'étais pas seule dans cette épreuve.

Malgré l'angoisse qui me submergeait, je puisai dans mes dernières ressources pour rester immobile. Je me forçai à garder mon visage calme, à ne pas laisser transparaître la douleur et la fragilité qui m'envahissaient. Les aiguilles continuaient leur danse implacable, marquant ma peau à jamais, tandis que j'affrontais cette épreuve. Je me concentrai uniquement sur le morceau de cuir coincé entre mes dents. *Je fais le bon choix, je fais le bon choix, je fais le bon choix, je fais le bon choix…*

Et puis, ce fut fini. Je rouvris les yeux, la vision trouble. Kasandra me présenta un miroir, et je ne pus qu'observer vaguement mes traits bouffis par les pleurs, ma peau tuméfiée par les aiguilles, et la marque maintenant ancrée dans ma chair : une lune renversée sur un cercle, lui-même posé sur une croix. Malgré la douleur et la peur, je savais que ce tatouage représentait bien plus qu'une simple marque sur mon épiderme. Il serait le symbole de ma résilience et de ma capacité à sauver ceux que j'aimais.

Piotr et Aria me détachèrent, les paumes marquées par mes ongles, et me conduisirent au centre d'un cercle dessiné avec de la cendre. Je m'agenouillai

face à Adam, dont les mains signèrent lorsqu'il prit la parole :

— Aujourd'hui, Zuzanna Wolska, tu abandonnes ton passé, ton identité et ton nom. Aujourd'hui, Zuzanna Wolska meurt pour devenir une Zduhać. Dans quelle forme veux-tu renaître ?

Je m'humectai les lèvres, soudain assoiffée. Même ici, avec Piotr de nouveau près de moi, je n'avais pas trouvé la force ou l'envie de parler. Le dernier mot que j'avais prononcé avait été destiné à Prym, alors que les portes de la Zone demeuraient désespérément closes. J'espérais que ce mot aussi trouverait son chemin jusqu'à lui.

*Qu'il t'atteigne et te ramène à moi.*

— Botaniste.

Adam me fit me relever et suivit du bout de l'index le tracé de cendre sur mon visage, démarrant par le front pour terminer par le menton. Il s'écarta ensuite, et Kasandra fit de même, avant de laisser elle aussi sa place à Piotr.

« Nous sommes à présent réunis. »

Mon cœur bondit de joie dans ma poitrine. J'avais fait le bon choix, c'était certain à présent.

Aria fut la dernière à passer son doigt sur mon visage, et quand elle eut fini, elle s'empressa de me prendre dans ses bras, et je lui rendis maladroitement son étreinte. Les larmes montèrent alors dans ma gorge, comme un cri retenu depuis trop longtemps.

J'étais une Zduhać, à présent.

Et je ne serais plus jamais seule.

Je fixais le plafond du dortoir, uniquement illuminé par un de mes lys, sans trouver le sommeil. Malgré l'euphorie de la cérémonie, ma joue me faisait souffrir, et les décharges électriques qu'elle m'envoyait régulièrement m'empêchaient de dormir. Kasandra et Aria s'étaient couchées en même temps que moi, et ne bougeaient plus depuis longtemps. Piotr, lui, s'était retiré auprès d'Adam et n'était pas encore revenu.

Au bout de ce qui me parut être des heures, je me levai. J'enfilai mon vieux tee-shirt et mon short rouge, et savourai la fraîcheur du sol sous mes pieds nus. J'emportai mon livre de contes avec moi, et mes pas me guidèrent jusqu'à la salle d'eau, où j'avais fait la connaissance d'Aria. Le carrelage m'accueillit tel un vieil ami, et me permit de plonger entre les pages. J'avais pratiquement fini de le lire et parcourus la lettre W. *Wilis. Belles jeunes filles mortes le jour de leurs noces, condamnées à errer chaque nuit, et faisant danser jusqu'à la mort les voyageurs croisant leur route*.

L'illustration représentait une jeune fille en robe blanche, aux cheveux coiffés de fleurs, portant une bague de fiançailles et dansant au clair de lune. Cela me tira un sourire. *Que penserait Olimpia de ça ?* Peut-être qu'elle en rirait.

Je parcourus les dernières pages, avide d'histoires et de magie, jusqu'à atteindre enfin la lettre Z. Un frisson sillonna mon dos. *Zduhać. Être humain qui, pour protéger son village, dissociait son âme de son corps pour diriger le mouvement des vents afin de battre ses ennemis. Aussi appelé Chevalier dragon.*

*Une protectrice,* songeai-je, *voilà ce que je suis.*

Délicatement, je refermai le livre et le posai sur mon cœur, soudain vide de l'avoir terminé. J'avais besoin d'en discuter avec quelqu'un. *Peut-être qu'Adam est encore en train de travailler ?* Ce serait l'occasion de lui rendre l'ouvrage, de le remercier de me l'avoir prêté et de pouvoir échanger avec lui. *Peut-être qu'il a*

*d'autres livres pour moi ? Je pourrais même voir Piotr.* Cette idée plus encore me poussa à me lever et à quitter la salle d'eau pour m'aventurer dans les couloirs humides et sombres.

La dernière fois, j'étais tombée sur son bureau par hasard, donc je fis confiance à mon instinct pour retrouver le chemin. Je longeai les murs par la droite, puis tournai au fond à gauche, et une nouvelle fois à gauche au croisement, troisième porte sur la droite. Mais une fois devant le battant, je dus me rendre à l'évidence : ce n'était pas ça, il n'y avait qu'une seule pièce dans ce couloir, fermée à clé, qui plus est.

Je retournai sur mes pas, persuadée d'avoir manqué un croisement, mais tous les couloirs se ressemblaient, et aucun ne me paraissait plus familier qu'un autre. Une goutte de sueur froide coula le long de ma colonne vertébrale, alors que je faisais de nouveau demi-tour. Mes poumons se gonflaient et se dégonflaient trop vite, dans une vaine tentative de contenir la panique qui accélérait les battements de mon cœur. Malgré moi, mes doigts se serraient de plus en plus sur la couverture du livre de contes, comme si m'y agripper pouvait m'empêcher de sombrer. J'étais toute proche, c'était certain, alors pourquoi n'arrivais-je pas à trouver le bon couloir ?

Ce fut à ce moment que je la sentis.

Légère, presque indiscernable.

Et pourtant, mes poils se hérissèrent aussitôt sur ma peau.

La vibration sous mes pieds.

Comme un appel.

Oubliant mon objectif premier, je partis à la recherche de sa source. Mon cœur cognait de plus en plus fort dans ma poitrine au fur et à mesure de ma progression, tandis que je serrais le livre contre moi. L'obscurité paraissait grandir à chacun de mes pas, mais je ne pouvais faire marche arrière. Je devais savoir ce qui provoquait ce phénomène.

Brusquement, je m'arrêtai devant une porte. C'était elle. Fermée à clé. Toutefois, ma détermination ne fléchit pas. J'étais si près du but. Après un regard circulaire, j'utilisai mon don pour faire naître un lierre fin qui grimpa le long de la paroi, avant de s'enfoncer dans la serrure afin de la faire sauter de l'intérieur. L'opération me prit une longue minute, durant laquelle je retins mon souffle. Puis la porte trembla sous mes doigts. Réussi. Une fois ouverte, j'entrai avec une curiosité mêlée à une peur indéfinissable.

À l'intérieur, s'étendait une pièce rectangulaire cinq fois plus longue que notre dortoir. Plongés dans une semi-obscurité oppressante, des tubes de deux mètres de haut occupaient l'espace de chaque côté et formaient une allée. La vibration provenait d'eux. À l'intérieur, flottaient d'étranges formes que je ne pus identifier. Mon regard fut aussitôt attiré par le fond de la pièce, plus lumineux que le reste. Quelqu'un dormait sur une couchette. Je m'enfonçai prudemment, l'angoisse grandissant en moi à chaque pas. Au bout de la pièce, je découvris un être allongé, d'une perfection déconcertante, qui ressemblait étrangement au croquis d'Adam. Ni homme ni femme, il arborait des courbes délicates ; son visage rond évoquait celui d'un enfant, tandis qu'une douceur énigmatique émanait de lui. L'être était lisse, sans la moindre imperfection physique.

Prise d'une terreur indicible, je fis pousser un lys doré pour éclairer davantage son visage. Seul le tatouage sur sa joue déséquilibrait ses traits : un cercle barré horizontalement. Quelque chose dans cette perfection inquiétante m'oppressait. *Je ne devrais pas être ici.* Partir. Oui, je devais partir. Lorsque je me retournai

brusquement, la lumière émise par la fleur inonda le tube le plus proche.

Mes yeux s'écarquillèrent d'effroi.

Ce n'était pas une simple forme qui flottait à l'intérieur.

Mais le cadavre d'une femme qui me fixait, la terreur plaquée sur ses traits.

Je reculai, ce qui eut pour effet d'éclairer un autre tube. Un petit garçon. La bouche ouverte sur un cri étouffé. Je me retournai, le cœur cognant de plus en plus fort dans ma poitrine, et constatai le même effroyable spectacle dans les autres cuves. *Non. Ce n'est pas possible !*

Des corps d'hommes, de femmes et d'enfants, figés dans une macabre captivité.

La panique m'envahit, et je lâchai le livre, témoin muet de l'horreur qui se déployait devant moi. Mon instinct de survie m'ordonnait une unique chose.

*Fuis.*

Sans ramasser le livre, je me précipitai hors de la pièce et m'enfonçai de nouveau dans le couloir. *Piotr, où es-tu ? Qu'est-ce qu'il se passe ?* Prise de panique, j'étais incapable d'aligner une pensée cohérente, mon esprit tourbillonnant face à l'atrocité que je venais de découvrir. *Piotr, j'ai peur, je ne comprends pas.* Ce que je venais de voir était insensé, mais une certitude s'imposait : je devais m'éloigner le plus loin possible de cet endroit maudit. *Piotr, aide-moi !* Mes pieds nus frappaient le sol froid tandis que je me mettais à courir, la respiration saccadée et les larmes inondant mes joues. *PIOTR !*

Je m'enfonçais de plus en plus profondément dans les couloirs, mais plus je courais, plus tout devenait confus. Rien ne me semblait familier, et cette désorientation ne faisait qu'accentuer ma panique. La terreur m'étreignit, comprimant ma poitrine, me volant presque le souffle. Je m'arrêtai, à bout de forces. J'essuyai mes larmes d'une main tremblante, et cherchai désespérément à reprendre mon souffle.

Une légère brise caressa ma joue et me fit frissonner.

Ce contact inattendu m'arracha un instant à ma détresse. Intriguée, je me figeai, relevai la tête et fermai les yeux, soudain bien plus attentive à ce que ressentaient ma peau et mon nez pour me guider. Ça venait de devant moi. Le cœur frappant toujours aussi fort l'intérieur de ma cage thoracique, je repris ma course, à la poursuite de cet air plus frais. Il dégageait une odeur qui ne m'était pas inconnue, sans que je puisse dire de quoi il s'agissait. Mon chemin s'arrêta net devant une porte à peine entrouverte, comme un oubli. Ma main tremblante activa la poignée.

De l'autre côté, un escalier grimpait et s'enfonçait dans l'obscurité.

Après un dernier regard en arrière, confirmant que j'étais bien seule, je m'élançai. Au fur et à mesure que je montais les marches, mes jambes se firent de plus en plus lourdes et ma gorge de plus en plus sèche. Une nouvelle porte m'attendait en haut, elle aussi entrebâillée, même si son poids la rendit difficile à bouger. J'atterris dans une petite pièce remplie de bric-à-brac : armoires pleines de cartons, outils de jardinage, vélo, et même un réservoir d'eau. Une cave ? J'avisai un autre escalier, que je m'empressai de gravir.

Je débouchai sur un salon de taille moyenne, au canapé déchiré et à la bibliothèque murale saccagée. Pendant un instant, cette vision me fit oublier celle des cadavres et apaisa ma panique. Un soupir m'échappa devant un tel carnage, et je m'agenouillai devant les livres retournés, voire arrachés, dans l'espoir de remettre un peu d'ordre. *Calme-toi,* tentai-je de me rassurer, *reprends ton souffle. Tout va bien.* Mécaniquement, je fermai les livres et les empilai les uns sur les

autres. J'avais dû errer longtemps dans les couloirs, car la douce et faible lumière du jour qui pénétrait par les fenêtres me permit de discerner les titres des ouvrages : des romans contemporains, mais aussi un peu d'imaginaire, des recueils de poésie, et même un vieux dictionnaire ! La personne qui vivait ici devait vraiment aimer lire.

Mon sang se figea dans mes veines.

Il n'y avait plus de livres papier dans tout Erit.

Je restai un instant à terre, à fixer le monticule que j'avais déjà créé, et mes yeux s'arrêtèrent sur le dictionnaire et son année. 2053. Vingt et un ans auparavant. Je m'aidai du canapé élimé pour me relever, et me dirigeai vers la fenêtre tel un fantôme. Il ne faisait pas jour, comme je l'avais d'abord pensé.

*Non.*

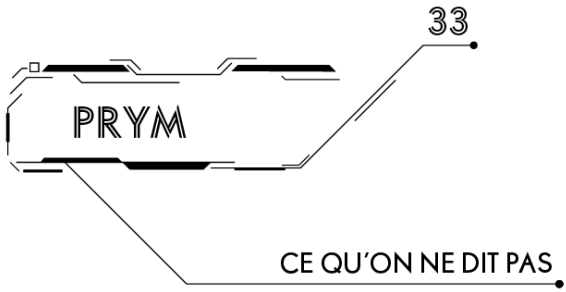
Des milliers de lys scintillaient dans la nuit, dehors.

*Non.*

Tremblante de la tête aux pieds, alors que l'air était bien plus chaud en surface, je sortis de ce qui était en fait une maison et rejoignis la rue. Le Mur écrasa alors mon horizon, expulsant l'air de mes poumons. *Non !* Je titubai sur quelques mètres, les yeux écarquillés, la peau soudain trop moite, évitant du mieux que je pouvais les plantes grimpantes et les fissures qui fendaient le sol en deux et révélaient le métro. *Non ! Non ! Non !* Ce n'était pas possible, ce n'était pas possible, ce n'était pas possible, ce n'était pas…

Une plainte s'échappa de ma gorge.

Face à moi, la Chose endormie reposait, entourée de fleurs de soleil.




# 33
# Prym – Ce qu'on ne dit pas

*Arma Massa Interitum s'est éveillée le 18 juin 2048, dans un laboratoire varsovien. Son corps a mis un an de plus à être finalisé.*

— Tu as l'air fatigué.

Ma fourchette se figea entre mon assiette et ma bouche. Depuis notre retour à Telum, Alicja passait le plus clair de son temps avec ses équipes, et je me reposais seul dans mon appartement, mais elle tenait toujours à partager le petit déjeuner avec moi.

— Je dors mal en ce moment, lui avouai-je.

— Des cauchemars ?

Je ne lui avais rien dit pour le *cerebrum* de Joanna, ni sur le fait que le visionnage de ses journaux de bord me prenait tout mon temps le jour, mais parfois aussi la nuit. Mentir, même par omission, n'était pas une chose aisée pour moi, mais si Halborn m'avait donné la puce de façon détournée, il devait bien y avoir une raison, non ? *Et puis,* tentai-je de me déculpabiliser, *mes données sont accessibles à tout moment, donc je ne lui mens pas tant que ça*.

— Des souvenirs, plutôt.

— Si tu as besoin de parler de l'attaque du Gala, sache que je suis là. Et si tu préfères discuter avec une figure neutre, je connais nombre de *manus protegens* plus que qualifiés.

— Non, ne t'en fais pas… J'ai juste besoin de me recentrer un peu sur moi-même avant de repartir. Et je discute avec Edward, ça me fait beaucoup de bien.

C'était faux. Je n'avais pas non plus parlé de la montre et de Jo à Ed, sans trop savoir pourquoi. Par messages, il n'était pas très présent. Je sentais entre nous une distance qui n'existait pas avant. *Je lui dirai quand je le verrai en vrai.*

Je lorgnais mon plat. Le petit déjeuner servi par les équipes de MP Laboratory était phénoménal, entre le jus de fruits frais, les charcuteries et les œufs durs, les tranches de fromage, le pain noir, le miel, les confitures, les tomates et les concombres. Bien des matins, j'étais incapable de finir mon assiette, et je repensais avec culpabilité au stock limité de nourriture de la Zone. Je ne savourais même plus ce qu'on me donnait en ce moment. Seules les vidéos

comptaient, car il n'y avait qu'elles pour arriver à supplanter l'image du lys qui me hantait et me donnait la sensation que j'avais oublié quelque chose d'important.

Les vidéos étouffaient la solitude naissante dans mon cœur.

— A-t-on des informations sur ceux qui nous ont attaqués durant le Gala ?

Je demandais ça plus pour changer de sujet que par réel intérêt. Erit saurait démasquer les véritables coupables et protéger son peuple, c'était certain. Alicja, qui mangeait peu, prit quelques secondes pour me répondre, et vida sa première tasse de café de la journée.

— Des Fils de Belobog. On ne sait pas encore comment ils se sont introduits dans le bâtiment, mais les Gradés de Telum y travaillent. Ne t'en fais pas pour ça. Tu n'as pas à t'en préoccuper.

J'acquiesçai, mais une part de moi s'interrogeait. *« Nous sommes toujours dans la Zone. »* Les mots d'Aleksander continuaient de me poursuivre avec presque autant d'insistance que l'image des fleurs dorées.

Dans un raclement de chaise, Alicja se leva, enfila sa blouse de *manus protegens*, et se servit une seconde tasse de café qu'elle emporterait avec elle. Elle réajusta une mèche rebelle de son chignon, et me scruta, son *cerebrum* vibrant d'inquiétude.

— Fais-moi plaisir, Prym. Aujourd'hui, repose-toi, d'accord ?

— Promis.

Et je lui offris un sourire timide pour appuyer mes dires.

Cela dut suffire, car elle ne se retourna pas au moment de franchir le seuil de l'appartement. De l'autre côté de la porte, une dizaine de Protecteurs stationnaient dans le corridor pour me surveiller. *Non. Pour me protéger. Les choix d'Erit sont justes et pleins de sens.* Pourtant, alors que je retournais dans ma chambre, quelque chose dans mon ventre se tordit.

J'activai le *doma* dans l'espoir que les vidéos de Joanna réussiraient à m'apaiser. Elle apparut presque aussitôt, portant entre sa blouse blanche et son uniforme scolaire un épais gilet pour se prémunir du froid. Je la rejoignis dans la bulle, assez proche pour avoir l'impression d'être près d'elle, mais suffisamment loin pour ne pas la toucher et briser l'illusion.

— *Journal de bord numéro 387, 29 mars 2074, Joanna Anders.*

Plus d'un an et demi après la première vidéo. Jo ne se filmait pas tous les jours, mais suffisamment pour que je puisse voir son évolution semaine après semaine. Depuis quelques enregistrements, ses traits étaient plus tirés, et sa mine bien plus inquiète.

— *J'ai beau enchaîner les analyses et les tests, je ne comprends pas ce vaccin.*

Elle enleva la pince de ses cheveux pour la replacer aussitôt, et poussa un soupir exaspéré.

— *Ça fait déjà quatre mois que j'aide bénévolement l'équipe qui vaccine les élèves mensuellement, et j'observe des effets secondaires plus violents chez certaines personnes, de façon aléatoire : fatigue intense, courbatures, vomissements, évanouissements, dérèglement hormonal… La liste comporte cinquante-quatre élèves, tous niveaux confondus.*

Des dizaines de noms apparurent alors sur les parois du *doma*. Je m'approchai, curieux, et découvris que certains ne m'étaient pas inconnus.

— *Ce qui m'inquiète, c'est de voir que Prym et moi faisons partie de cette liste.*

Wit également, mais Jo ne le releva pas. Elle était trop occupée à fouiller dans ses données, ouvrant, fermant, agrandissant ou rapetissant des documents, la

bouche pincée de perplexité.

*— Si seulement j'avais accès aux données du laboratoire qui l'a créé, tout serait plus facile.*

Elle s'arrêta sur un brevet qui me fit froncer les sourcils. Il était marqué du tampon de MP Laboratory et de la signature d'Alicja. D'un geste de la main, Joanna rassembla tout son travail.

*— Qu'est-ce qu'on ne nous dit pas ?*

L'enregistrement s'arrêta net.

Le silence qui suivit les derniers mots de Jo emplit mes oreilles avec la force d'une tempête. Que voulait-elle dire par là ? Les secrets tuaient la patrie, le Maréchal était bon, et les choix d'Erit étaient justes et pleins de sens. De ça, j'en étais persuadé. Je faisais partie d'un tout, d'une nation plus grande que moi, qui me protégerait toujours, et à qui j'étais prêt à donner ma vie. J'étais un Eritien, un *pugnatum corpus* et un mobilisé. Les propos de Jo n'avaient aucun sens et auraient pu lui valoir une lourde sanction si on l'avait entendue ! J'avançai la main pour lancer le prochain enregistrement, pourtant…

Pourtant…

Pourtant ?

Je sortis de ma chambre, sans trop savoir ce que je faisais, laissant mes jambes guider automatiquement mes pas. Le vaste appartement ne contenait en réalité qu'une poignée de pièces : un salon servant aussi de salle à manger, une cuisine que je n'utilisais jamais puisque MP Laboratory faisait livrer tous mes repas, ma chambre avec ma salle de bains, et cette porte qui menait au reste du bâtiment. Je stoppai devant elle, mais ne l'ouvris pas, sachant déjà que je tomberais sur les Protecteurs, qui n'hésiteraient pas à me poser quelques questions.

Un rire jaune m'échappa. *J'ai perdu la tête, vraiment. Qu'est-ce qu'il me prend ? Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens. Je suis en sécurité. Mes amis sont en sécurité. Alicja ne veut que mon bien.* J'avais besoin de dormir, voilà tout ! Mécaniquement, je retournai sur mes pas, avant de m'immobiliser sur le seuil de ma chambre. Mon regard se posa sur le balcon qui donnait sur la mer, et la voix d'Alicja résonna dans mes pensées : *« Je vis à l'étage juste en dessous, dans un logement similaire, donc tu peux venir me voir dès que tu en ressens le besoin. »*

J'hésitai.

Ce serait si simple…

*« Qu'est-ce qu'on ne nous dit pas ? »*

J'enfermai mes pensées et mes émotions dans un recoin de mon esprit, et ouvris la large baie vitrée. Prudemment, je me penchai par-dessus la balustrade de verre et ne sus retenir un sourire satisfait, en constatant que l'appartement d'Alicja était effectivement construit de façon similaire au mien. Son balcon ne se trouvait que trois mètres en dessous. Malgré moi, je jetai un regard en arrière, mais personne ne m'observait. Si je faisais vite, les habitants des bâtiments voisins ne m'apercevraient même pas. La mer Baltique serait mon unique témoin.

Après une grande inspiration, j'enjambai la vitre et posai le bout de mes pieds contre le fin rebord de béton, puis je m'accroupis du mieux que je pus, dos à la mer, et m'agrippai au rebord. Je soufflai un grand coup, et laissai tomber mes jambes dans le vide. Les articulations de mes doigts craquèrent, tinrent bon, mais une grimace de douleur m'échappa : je n'allais pas tenir éternellement ainsi. J'utilisai le peu d'appui qu'il me restait pour me balancer d'avant en arrière et

prendre suffisamment d'élan pour m'élancer sur le balcon d'Alicja. J'atterris lourdement dans une roulade et manquai de finir ma course dans la vitre.

Bon. J'y étais. Et maintenant ?

La serrure de la baie vitrée ne résista pas longtemps, et je pus entrer. L'appartement était aussi désorganisé que sa propriétaire, et finalement, le lit ne prenait qu'une maigre place près de la salle d'eau, laissant tout l'espace nécessaire pour un *doma*, des commodes, et un bureau massif couvert à ras bord de tasses de café vides. Je ne voulais pas me risquer à quitter sa chambre pour découvrir les autres pièces. Du moins, pas tout de suite.

Conscient que je ne pouvais pas connecter mon *cerebrum* au risque de me faire remarquer, je me dirigeai vers le bureau dans l'espoir que… Dans l'espoir que quoi, déjà ? Qu'Alicja laisse traîner des dossiers confidentiels – que je ne saurais même pas lire – sur l'élaboration du vaccin ? Rien de tout ça n'avait de sens.

J'ouvris malgré tout quelques tiroirs, pour me dire que je n'étais pas entré par effraction ici pour rien, même si l'idée de fouiller dans les dossiers d'Alicja me mettait profondément mal à l'aise. Je n'aurais pas dû être là. Je n'en avais pas le droit. *Juste un coup d'œil rapide et je m'en vais*, me promis-je.

Le résultat fut bien décevant : les commodes ne contenaient que des affaires personnelles. J'allais abandonner, quand quelque chose tomba délicatement alors que j'ouvrais un dernier tiroir. Une photo aux coins abîmés. Je n'en avais jamais vu en vrai. Même à la maison, ma mère ne possédait que des clichés numériques.

L'image affichait trois personnes dans un laboratoire, souriantes. Deux hommes et une femme, tous assez jeunes. Je la ramassai du bout des doigts et me figeai. Le visage d'un des deux hommes m'était familier, tout en détonnait avec mes souvenirs. Peut-être avec quelques rides en plus et une cicatrice sur le visage…

Mon *cerebrum* bipa et me fit sursauter. Un nouveau message d'Ed. Je décidai de l'ignorer et de me concentrer sur la photo. Comment pouvais-je savoir à quoi devait ressembler cet homme que je n'avais jamais vu ? Qui était-il ?

Une nouvelle alerte me tira de mes pensées, et j'ouvris ma messagerie.

**EdwardOkonek :** Salut ! Comment tu vas ?

**EdwardOkonek :** Ça fait longtemps qu'on n'a pas discuté. Des nouvelles ?

Je me laissai glisser contre la porte de la chambre, sans savoir quoi lui répondre.

**PrymOstrów :** Rien de particulier. Je suis juste fatigué. Et toi ?

La réponse arriva une poignée de secondes plus tard.

**EdwardOkonek :** De mon côté, tout va bien ! Et toi, il faut que tu te reposes et que tu arrêtes de t'en faire pour tout.

Sa remarque me tira un sourire : il avait sûrement raison.

**PrymOstrów :** C'est vrai. L'ombre passe…

**EdwardOkonek :** Bien sûr ! Tout ne reste jamais sombre bien longtemps !

Je fronçai les sourcils, surpris qu'il ne complète pas le proverbe. Un étrange pressentiment m'étreignit le cœur et lacéra mon ventre. Depuis que je discutais avec lui, Ed m'apparaissait distant, étrange, et je n'osais plus me confier à lui alors que j'en avais très envie. En écrivant le message suivant, je retins mon souffle.

**PrymOstrów :** Tu te souviens de notre conversation sur le toit, après la mort de Jo ? Merci de m'avoir empêché de quitter les Conquérants. Tu as toujours su me calmer.

Ed allait rire et me dire que si je commençais à délirer, c'était que j'avais

vraiment besoin de sommeil. Je blêmis en lisant sa réponse.

**EdwardOkonek :** De rien. Ça sert à ça, les amis !

Les poumons soudain trop petits pour m'aider à respirer, je suffoquai. Ed ne m'avait pas empêché de quitter les Conquérants ; au contraire, il m'avait accompagné dans ma fuite. *Je ne parle pas à Edward*, compris-je avec horreur. *Non… C'est impossible !* Le sol se dérobait sous mes pieds, tandis que toutes mes certitudes volaient en éclats et se fracassaient au sol, trente mètres plus bas. Alicja m'avait menti, et sûrement pas uniquement sur ça. Mes amis n'étaient peut-être pas en sécurité, et moi non plus.

Je réussis à taper une réponse malgré mes doigts tremblants.

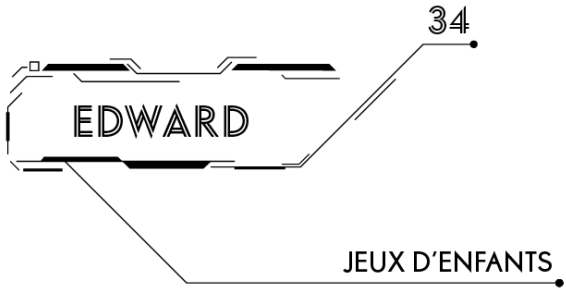
**PrymOstrów :** Je te laisse, je vais me reposer.

Dès que le message fut envoyé, j'éteignis le service de messagerie et plongeai ma tête entre mes mains pour calmer ma respiration, contenir mes larmes et m'empêcher de hurler. *Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens. Ça doit être une erreur. Alicja ne m'a pas menti. Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens. Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et pleins de sens. Le Maréchal est bon, et les choix d'Erit sont justes et…*

Mon regard tomba sur la photo, à présent retournée.

Quelques mots habillaient son dos.

*Bon anniversaire, ma chérie. Tu me manques.*
*Je reviens vite à la maison. Je t'aime.*
*Papa.*




# 34
# Edward – Jeux d'enfants

*Animus, l'une des quatre capitales d'Erit, est le centre industriel du pays, et rassemble les usines et les ingénieurs les plus prestigieux.*
*Elle se situe à l'est, dans la région de Favonius.*

À une main, laver du linge me paraissait impossible.

J'observais depuis cinq minutes la chemise tout droit sortie du panier que j'avais déjà eu du mal à transporter jusqu'à la rivière, et qui n'était que la première d'une longue série. Si j'en croyais les gestes de Pia, assise au bord de l'eau à quelques mètres de moi, et elle-même en difficulté avec ses gants, je devais savonner le tissu avant de le frotter dans l'eau. De petits gestes anodins rendus infaisables à cause de cette main gauche, ou plutôt, de son absence.

Depuis plusieurs jours, je me surprenais à oublier qu'elle n'était plus là. J'avais renversé des bols et des plateaux parce que j'avais voulu les attraper avec des doigts qui n'existaient plus, j'avais machinalement appuyé ma tête sur mon moignon pour dormir, avant de hurler de douleur, et je me trouvais désemparé face aux tâches les plus simples qu'il fallait réapprendre, comme manger, se laver ou encore s'habiller.

En réalité, tout était plus difficile à une main.

Alors, je me contentais d'observer la chemise, perdu dans mes souvenirs. Je repensais à la conversation que j'avais eue avec Kaja, qui m'avait avoué avoir proposé à Raïna de faire repousser son bras. Je ne comprenais pas pourquoi la reine des Wilis avait refusé. La douleur et l'inconfort étaient tels que j'aurais donné n'importe quoi pour que la Chamane me fasse la même proposition. *Où est-elle à présent ?* me demandai-je soudain. *Dans une salle blanche comme celle où était Pia ? Ou dans un camp, à soigner les Gradés ?* Je m'en voulus de n'avoir eu aucune pensée pour elle avant.

— Tu as besoin d'aide, *malec* ?

Je sursautai et manquai de lâcher la chemise. Agnieszka m'avait rejoint sur la berge. Elle laissa son corps meurtri par les années s'affaler à mes côtés dans un gémissement, aussitôt recouvert d'un rire.

— Je te souhaite de vieillir, mais pas tout de suite !

— Je ferai de mon mieux, lui promis-je.

Vieillir, ça voulait dire survivre à tout ça, et en vérité, ça m'allait bien. Je n'avais même pas encore fêté mon vingtième anniversaire, qui aurait lieu dans deux mois, que je me voyais bien vieillard, installé dans un fauteuil à bascule au cœur d'une maison dans les montagnes. Le visage ridé d'Agnieszka s'éclaira d'un sourire, et elle me désigna la chemise.

— Je mets le savon et tu la trempes dans l'eau, ça te va ?

Je hochai la tête, reconnaissant, et lui tendis le vêtement. Ses mains usées s'affairèrent tout de suite, reproduisant des gestes mille fois répétés. Bientôt, elle me tendit le tissu, et je laissai au courant frais le soin de le rincer.

— Tu vois, c'est plus simple à deux !

— Tu fais tout le travail, *babcia*, soulignai-je.

— Non, voyons, on est une équipe.

Cette fin d'après-midi était douce et la chaleur plus que supportable, surtout près des clapotis de l'eau. Tous les Fils de Belobog s'étaient rassemblés autour de la rivière pour laver leurs propres affaires, sans cesser de rire et de converser joyeusement. Liba guidait les plus jeunes, et même s'il nous ignorait, il ne dégageait aucune colère. *Voilà à quoi j'aspire,* songeai-je, *à une vie simple, une vie de paix*… Était-ce trop demandé ?

— Où irez-vous après ? demandai-je alors qu'Agnieszka s'attaquait à un pantalon.

— Après ? Peut-être recharger nos provisions et notre essence en ville. Mais pour ça, encore faut-il en trouver une que la guerre n'a pas touchée.

— Et si elles le sont toutes ?

Agnieszka me jeta un coup d'œil, sans s'arrêter de frotter le vêtement.

— Si c'est le cas, on patientera. Je ne mettrai personne en danger.

— Et vous n'avez jamais pensé à quitter Erit ?

— Je suis polonaise, *malec*, et je le serai jusqu'à ma mort. Ici, c'est chez moi. Et qu'importe ce que dira ce Maréchal qui se fait passer pour un dieu.

La honte envahit mon cœur, et je baissai les yeux. J'avais vécu dans ce système sans jamais me questionner sur le sort des Fils de Belobog ou sur leur légitimité à vivre ici. Pour Erit, ils n'étaient que des parasites, des gens qui ne s'intégreraient jamais à notre patrie. Mais si, finalement, nous étions ceux dans l'erreur ?

— Alors, dis-moi, *malec*, la petite et toi, vous êtes amoureux depuis longtemps ?

Je hoquetai de surprise et manquai de lâcher ma chemise dans le courant. À l'idée qu'il puisse se passer quoi que ce soit entre Pia et moi, le rouge me monta aussitôt aux joues, et les mots s'accumulèrent dans ma bouche, incapables de sortir dans le bon ordre.

— Euh… Non… Je… Vous… Ce n'est pas ce que vous… Olimpia et moi, on n'est pas… Pia et moi… On est… on est juste amis.

Agnieszka haussa un sourcil, visiblement amusée de ma gêne.

— Oh, je croyais, pourtant ! Vous vous protégez tellement tous les deux.

— C'est ce que font les amis, arguai-je.

— C'est vrai.

Elle se pencha alors vers moi, comme si elle allait me révéler le mystère de notre existence sur terre, et me fit un clin d'œil dont seules les grands-mères ont le secret.

— Tu sais, *malec*, j'adore les potins, et on en manque cruellement dans ce

petit groupe. Tout le monde sait déjà qui couche avec qui ; c'est d'un ennui, tu n'imagines pas ! Raconte à *babcia* : un si beau jeune homme comme toi n'est-il pas amoureux de quelqu'un ?

La chaleur de mon visage augmenta d'un cran, et mes oreilles se mirent à brûler. Je jugeai plus prudent de sortir la chemise de l'eau avant de répondre. De toute façon, le courant l'avait largement rincée.

— Agnieszka…

— *Babcia*. Le seul qui m'appelait Agnieszka, c'était mon défunt époux et, paix à son âme, il le faisait surtout pour m'agacer.

— *Babcia*, repris-je la gorge serrée, c'est que…

— Oui ?

— Non… Il n'y a personne. En vérité…

Je cherchai le fil de ma pensée, mais c'était la première fois qu'on me posait cette question sans détour. Agnieszka ne me pressa pas. Elle se contenta de poser le pantalon mousseux à côté de moi et de prendre un tee-shirt pour le savonner. Ainsi, elle me laissa le temps de sonder mon cœur.

— En vérité, je n'ai jamais… je n'ai jamais envisagé quelqu'un de cette façon. Je n'ai jamais ressenti l'envie d'être avec une personne en particulier, jamais ressenti de… de l'attirance… pour qui que ce soit.

Non, j'avais beau fouiller dans mes souvenirs, je n'avais jamais vu quiconque comme ça. Mes émotions étaient toujours calmes, comme l'eau d'un lac. Elles ne s'embrasaient pas.

— Et ça me rend un peu triste, avouai-je. Je voudrais bien connaître l'amour un jour, pour ne plus être seul…

Je refusais de mourir sans personne à mes côtés, avec juste le silence comme compagnon. Je voulais aimer, vibrer, avoir l'impression que mon monde s'écroule pour quelqu'un, et que seule cette personne serait capable de le reconstruire. Je voulais l'amour tel que les histoires le décrivaient, tel que mes parents l'avaient éprouvé.

Alors, pourquoi continuait-il de me fuir ?

Tous les adultes eritiens se devaient de fonder une famille ; j'avais donc passé mon enfance à imaginer à quoi devrait ressembler mon futur : une femme, des enfants, une maison et un métier stable. Mais en grandissant, cette vision m'avait de plus en plus troublé, comme si je projetais la vie d'un inconnu.

Agnieszka trempa le tee-shirt dans la rivière, et le frotta énergiquement pendant de longues secondes durant lesquelles j'eus envie de disparaître. Je n'avais jamais dit ça à personne, et c'était terrifiant, comme plonger dans un torrent qui pouvait à tout moment me fracasser contre les rochers. Pourtant, quand la doyenne ouvrit la bouche, ses paroles coulèrent en moi avec la douceur du miel :

— Aujourd'hui, le monde est devenu binaire, mais l'amour n'est pas fait pour rentrer dans des cases. Sa définition est propre à chaque individu. Tu es capable d'amour, Ed. Regarde comment tu prends soin de Pia. Et si un jour il y a une personne avec qui tu as envie de partager cet amour d'une autre façon, tant mieux pour elle, mais ce n'est pas une obligation.

— Vous croyez ?

— Oui, *malec*. Ce que j'éprouve pour chacun des membres de notre groupe, c'est de l'amour pur et simple. C'est ce qui fait ma force.

Je levai les yeux vers les Fils de Belobog autour de nous. Une joie sans pareille les animait, un bonheur comme je n'en avais pas connu depuis l'enfance.

Tout le monde faisait sa part du travail, même Oskar, dont le cou était toujours bandé et qui se remettait à peine de la cérémonie de l'*Heracleum*. L'amour les faisait resplendir et tenir debout malgré les morts et le deuil.

Ma main droite attrapa mon moignon, et je retins un gémissement.

— Mais moi, je suis encore si faible…

Les doigts d'Agnieszka saisirent mon menton et m'obligèrent à la regarder.

— Ce ne sont pas nos souffrances qui nous définissent, mais la manière dont nous les surmontons.

Je restai un instant sans rien dire, incapable d'exprimer l'émotion fulgurante qui avait éclos dans ma poitrine, comme un millier de soleils incandescents. Dans un réflexe idiot, je voulus masquer le flot d'émotions qui parcourait mon visage en me penchant en avant, le poids du corps sur mes mains.

Excepté que je n'en avais plus qu'une.

Je basculai la tête la première dans l'eau glacée, mais peu profonde, et en émergeai totalement ahuri.

— Ed !

Inquiète, Olimpia s'était levée d'un bond, mais elle fut arrêtée aussitôt dans son élan par ma mine offusquée. Elle pinça les lèvres et couvrit sa bouche de ses gants pour masquer son fou rire, avant de finalement laisser éclater son hilarité. Le reste des Fils de Belobog se joignirent bientôt à elle. Même Liba laissa entrevoir son amusement.

— Ce n'est pas drôle, râlai-je.

— Oh que si !

En fait, ça l'était. Et le bonheur d'entendre Olimpia rire valait bien de me retrouver les fesses dans la rivière. Alors qu'elle me tendait la main pour m'aider à me relever, je lui attrapai le bras et l'entraînai avec moi. Elle sortit la tête de l'eau, la bouche grande ouverte, les yeux rieurs.

— Tu n'as pas osé ?

— Oh que si ! me moquai-je à mon tour en l'éclaboussant pour faire bonne mesure.

Elle me renvoya dans l'instant mon attaque, et je ne me privai pas de riposter. Ma main gauche me faisait souffrir, mais ça ne m'empêchait pas de l'asperger de la droite. Je dus y mettre plus de force que prévu, ou bien c'était juste ma qualité de tireur légendaire, car ma gerbe d'eau atteignit directement Liba. Pia et moi nous figeâmes immédiatement, dans l'attente de sa réaction.

Liba s'essuya lentement le visage.

— Vous l'aurez voulu.

Il s'élança à son tour dans la rivière, entraînant avec lui tous les enfants, dont les cris et les rires emplirent le ciel. Liba réussit sans peine à me remettre la tête sous l'eau, et je fus partagé entre boire la tasse et rire aux éclats.

— À l'aide ! Pia !

— Non, aucune aide autorisée !

Je réussis à lui crocheter les jambes, mais il tint bon sur ses appuis, la face illuminée par la gaieté. *Comme quoi, ce type peut avoir une tête sympa*, songeai-je entre deux éclaboussures.

Mais la seconde d'après, je retins ma respiration quand Pia l'éclaboussa. Tous les deux s'observèrent sans rien dire pendant quelques secondes, essoufflés, avant de finalement échanger un sourire timide.

— Vous allez attraper froid ! gronda Agnieszka depuis la berge.

Je m'extirpai de l'eau d'un pas léger, l'esprit clair, même si la douleur de mon

moignon assombrissait mon ciel. Agnieszka m'entoura aussitôt d'une grande serviette et me frictionna le dos. Elle grommela, mécontente :

— On n'a pas idée de faire ça dans ton état… Je n'ai pas passé des heures à te maintenir en vie pour que tu ruines tous mes efforts !

— Pardon, *babcia* !

Cela fit rire Olimpia, qui vidait ses bottes pleines d'eau et essorait tant bien que mal ses vêtements trempés. Le frottement vigoureux d'Agnieszka se voulait aussi bienveillant que punitif. Je me retournai vers la doyenne, le cœur soudain trop plein.

— Merci. Merci pour tout.

Elle ouvrit la bouche, mais à la place de ses mots, un tir emplit mes tympans.

Agnieszka fronça les sourcils.

Sur son ventre, une tache rouge s'élargissait.

— Non…, murmurai-je.

Agnieszka s'effondra.

Le hurlement de Liba ne parvint pas à couvrir le bruit des tirs suivants.

— *Babcia* !

— À terre ! Tout le monde à terre !

Je me jetai au sol, le visage dans l'herbe mouillée, le cœur soudain au bord des lèvres. Le monde se colorait de rouge. Les uniformes des Gradés qui pénétraient dans la clairière. Le ciel que le soleil embrasait dans sa chute. Le sang que perdait Agnieszka en trop grande quantité. Mon souffle s'accéléra alors que la nausée s'emparait de mon corps.

Le sang.

Sur ses vêtements.

Sur les chemises à peine lavées.

Sur l'herbe verte.

Trop de sang.

— *Malec*…

Agnieszka planta son regard dans le mien. Sa terreur agit comme un électrochoc. Je rampai jusqu'à elle alors que les tirs et les cris continuaient de déchirer l'espace. Tremblant, j'appuyai ma main droite contre sa plaie, bientôt rouge écarlate et incapable de contenir le flot qui s'en déversait. Il m'aurait fallu une seconde main. Une putain de seconde main ! *Elle va mourir,* compris-je, *elle va mourir et je ne peux rien y faire !*

La respiration d'Agnieszka se fit sifflante, suppliante.

Près de moi, les enfants hurlaient.

*Je n'ai jamais voulu ça, je n'ai jamais voulu ça, je n'ai jamais voulu ÇA !*

— Je suis là, *babcia*. Reste avec moi. Je t'en prie, reste avec moi.

Elle m'apparaissait de plus en plus floue, comme si elle s'effaçait déjà.

Je pleurais.

Les larmes brûlantes dévalaient mes joues et s'écrasaient sur l'herbe rouge.

— Ed ! hurla Olimpia dans mon dos.

J'eus à peine le temps de me retourner qu'un Gradé se jeta sur moi. Il m'étouffa de tout son poids, et son poing s'écrasa sur ma joue. Ma vision s'emplit d'étoiles et ma bouche de sang. *Non… Je ne peux pas mourir ici. Pas maintenant. Pas après tout ça.* Je ripostai. Ou plutôt, je tentai de le faire. Il bloquait ma main droite, alors je voulus attraper sa jugulaire avec l'autre.

J'avais oublié.

Mon moignon frappa sa gorge, et un éclair de souffrance brisa mon corps en

deux. La décharge électrique qui me brûlait le bras m'arracha un hurlement de souffrance.

Je m'évanouis.

Me réveillai aussitôt.

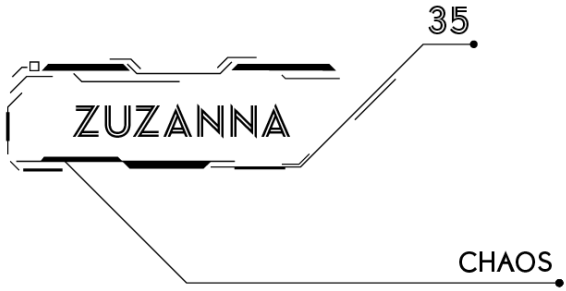
Pour sombrer une nouvelle fois.

Je ne sentis pas le Gradé me placer un sac sur la tête.

Et ne perçus pas non plus le moment où il me porta et m'embarqua.

Non.

Il n'y avait que la douleur.




# 35
# Zuzanna – Chaos

*Dans le concept de Un-le-Tout, le Soufre, le Mercure et le Sel forment la triade alchimique, qu'on peut associer à Dieu, à la Nature et à la Terre, ou à l'Âme, à l'Esprit et au Corps, ou encore au Soleil, à la Lune et à la Terre.*

Sous la lumière de la lune, la Chose semblait presque paisible.

Mes pas se firent fébriles alors que je m'approchais d'elle dans un état second. Arrivée à sa hauteur, je la fixai durant une longue minute sans oser bouger : son crâne cubique, son menton proéminent, son immense sourire figé pour l'éternité et ses membres tranchants plantés dans le sol, tout donnait l'impression qu'elle priait. La centaine de lys qui l'entouraient terminaient de parfaire le tableau. Délicatement, je posai ma main sur son front arrondi.

Le froid de son métal contrastait avec la chaleur de l'été.

Ce n'était pas possible. Je ne pouvais pas me retrouver dans la Zone, sinon, ça voulait dire…

Je fis volte-face, la peur contractant mes muscles.

Sur le seuil de la maison que je venais de quitter, Piotr m'observait, son visage caché dans l'ombre. La nuit paraissait plus sombre autour de lui, comme s'il l'aspirait. Il dégageait quelque chose qui ne me plut pas. Mon cœur s'emballa et ma respiration devint plus précaire.

« Piotr, qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi sommes-nous sous la Zone ? »

Et pourquoi avais-je soudain si peur de mon frère ?

« J'ai découvert les cuves ! Piotr, je ne comprends pas ! Pourquoi gardez-vous tous ces cadavres ? Dis-moi la vérité ! »

Piotr avança de trois pas, juste assez pour que la lune éclaire ses traits fermés. Si ses mains étaient parfaitement visibles, ses pieds, eux, baignaient toujours dans une ombre dense.

« C'est amusant. Nous avons tous les deux choisi d'être des errants et de tourner le dos aux clans. Comme si nous savions déjà que tout cet enfer n'était qu'une farce. »

Un frémissement me parcourut lorsqu'il fit un autre pas vers moi. Je reculai, mais mon dos se heurta à la Chose. Mon instinct me disait de fuir, mais je

n'arrivais pas à détourner mon regard de Piotr, dont les mains n'avaient pas fini de danser.

« J'ai muté au bout de cinq mois, et mon don était incompréhensible. J'influençais l'humeur des gens, faisais ressortir le pire de leur personnalité : leurs peurs, leur rage, leur jalousie, leurs hontes. Je créais des disputes, des cauchemars et des émeutes. Des meurtres, parfois. Je te l'ai dit, mes amis, ceux qui ne m'ont pas fui, m'appelaient Chaos, et si ça se voulait ironique, je savais que je leur faisais peur. »

Un nouveau pas.

« Mon don se nourrit de mes propres émotions, et j'étais si en colère contre ce pays qui nous avait trahis et envoyés à la mort pour rien… Je le haïssais de m'avoir transformé en monstre. »

Il n'était plus qu'à dix mètres de moi.

« Je t'ai raconté comment mes amis étaient morts. Ils tombaient tous un par un, sans que je puisse faire quoi que ce soit. À cause de ma colère, la vraie nature de mon don s'est révélée, mais je le maîtrisais à peine. J'ai détruit le bâtiment dans lequel on se trouvait, tuant tout le monde, et je me suis retrouvé prisonnier sous terre. C'est là que Roman m'a trouvé. »

L'ombre, qui grossissait à vue d'œil, avait avalé ses jambes.

« Il m'a amené jusqu'à Adam, qui m'a révélé la vérité : que personne ne viendrait jamais nous sauver, que je devais prendre mon destin en main pour créer un monde fait pour nous. Je suis devenu un Zduhać, et j'ai juré d'empêcher les autres mobilisés de découvrir notre existence, de s'aventurer trop loin sous la Zone, quel qu'en soit le prix. »

Mes yeux s'écarquillèrent. Lors de mon combat contre la Chose, celle-ci avait tout fait pour éviter les fissures qui donnaient sur le métro, comme si elles l'effrayaient. Et puis, il y avait ce *quelque chose* qui nous avait poursuivis et qui avait manqué de nous tuer. À l'époque, j'avais eu la sensation d'être chassée par la nuit elle-même.

Mon frère.

Chaos.

Un autre pas. Il évita une fleur de lumière.

« San… Tu n'as pas à avoir peur de moi. »

*C'est Piotr, mon frère*, me rassurai-je. Ces pensées s'entrechoquaient avec son discours, avec la vision des cadavres dans les tubes, et celle de cet être parfait. *Il m'aime. Il ne me fera aucun mal.* Mais soudain, mon regard accrocha une forme cachée sous une couverture, adossée à une paroi couverte de sang. Le mien se glaça dans mes veines. Le cadavre d'Artur, laissé à l'abandon lors de notre départ de la Zone. *Lui aussi m'aimait, et pourtant…*

« M'as-tu menti sur autre chose ? » lui signai-je en cachant au mieux les tremblements de mes mains. « Notre but est bien de sauver tous les mobilisés ? »

Seuls quatre mètres me séparaient de Piotr. L'ombre lui montait maintenant jusqu'au milieu du torse.

« Adam sauvera ceux qui lui seront utiles. »

Non… Non, pas encore… Je ne pus empêcher les larmes de rouler sur mes joues. Pourquoi toutes les personnes que j'aimais devaient-elles finir par me trahir ? *Fuis !* hurlait mon corps. Mais pour aller où ? J'étais de nouveau prisonnière de la Zone, je n'avais nulle part où aller ni personne pour me secourir… Mais ici, au milieu de cette nature luxuriante, je n'étais pas seule, pas entièrement.

Gagner du temps, juste un peu.

Piotr fit un dernier pas.

Il fit craquer ses doigts.

« San… »

Je tendis les bras, et les lierres environnants se détachèrent des maisons et du Mur pour projeter Piotr au sol et l'y maintenir. Je n'attendis pas de vérifier si ça avait fonctionné pour courir et m'élancer dans les rues de la Zone. Les fleurs de soleil illuminaient mon chemin et frémissaient à mon passage, nourries par ma peur. Le Mur, infranchissable, scellait mon destin et rendait toute évasion impossible.

L'angoisse s'agrippait à moi, serrant mon cœur, tandis que je courais à perdre haleine. Je m'enfonçai dans la ville, sautai au-dessus des crevasses, tournai à chaque ruelle. Les larmes continuaient d'affluer sur mes joues, y traçant les sillages de ma peine et de ma peur. *Arrête de pleurer.* Mes pieds nus me brûlaient et me suppliaient de ralentir, là où le reste de mon être me poussait à courir plus vite, plus loin, à ne jamais m'arrêter. Mon souffle haletant sortait en nuages de vapeur dans l'air froid de la nuit. Mon unique objectif était de me cacher, de trouver un endroit sûr où échapper à Piotr.

Échapper à Piotr. Cette idée me perça le cœur.

Une ombre envahit les recoins de mon champ de vision.

Il arrivait dans mon dos.

Je me retournai et me plaquai contre le mur le plus proche, juste à temps pour éviter que Piotr ne me tombe dessus. Mais ce n'était plus mon frère. À sa place, une ombre immense et fumante ralentit sa course pour revenir sur ses pas, évitant au passage la lumière des lys environnants. Là où aurait dû se trouver son visage, il n'y avait qu'une bouche aux dents acérées et deux billes rouges luisant dans l'obscurité.

Chaos.

Il pencha la tête sur le côté.

Comme la Chose.

*Cours !*

Avant qu'il ne me fonce dessus, je fis émerger du sol des lianes épaisses pour maintenir ses chevilles. J'eus tout juste le temps de m'échapper, mais un coup d'œil en arrière suffit pour me faire comprendre que ce ne serait pas suffisant.

L'ombre qui l'entourait les arracha aussitôt.

*Plus vite !*

Je sentais son souffle sur ma nuque, et la panique me submergea. La terreur m'envahit, et mon esprit chercha frénétiquement une issue. Je me concentrai sur mes dons, et fis jaillir du sol des lianes pour ralentir la course de Piotr. Il me fallait juste gagner quelques précieuses secondes pour me cacher. Les lianes s'enroulèrent autour de ses jambes, l'entravant, le forçant à ralentir. Mais ce n'était pas assez. Il se libéra rapidement, se rapprochant inexorablement de moi.

Je tournai dans une rue, et me rendis compte avec effroi qu'il s'agissait d'une impasse. Trop tard pour reculer. Je m'élançai vers le muret du fond, et fis pousser du lierre pour m'aider à le franchir. Mais une fois en haut, je m'arrêtai, à bout de souffle, et essuyai mes joues trempées. Je ne pouvais pas fuir éternellement : Piotr me retrouverait toujours. Mes plantes ne pouvaient rien contre lui, sauf si…

Sauf si…

Ma vie reposait-elle sur une supposition ?

Je devais essayer.

Il ne fallut qu'une poignée de secondes supplémentaires à Piotr pour rejoindre mon impasse ; temps suffisant pour que je calme ma respiration et tente de me concentrer. Mais j'en étais incapable. La terreur s'empara de moi alors que je détaillais son apparence déformée. Il n'était plus humain. Devenu un monstre d'obscurité, comme engendré par la nuit elle-même, il resta au croisement, comme s'il ne m'avait pas encore aperçue.

Un frisson d'horreur parcourut mon échine, et mes membres se retrouvèrent paralysés. J'étais figée, incapable de faire le moindre geste. Cette vision m'emplit de frayeur, et mon esprit peina à comprendre comment mon frère avait pu se transformer en cette abomination dévorée par les ténèbres.

La bouche béante de Chaos s'ouvrit, révélant des dents acérées prêtes à déchirer ma chair. Les billes rouges qui étaient ses yeux luisaient d'une lueur malveillante et démoniaque. Plus qu'effrayée, je me sentais profondément trahie. Mes pensées tourbillonnaient dans un mélange de terreur et de désespoir. J'étais vulnérable, impuissante face à cette monstruosité qui me dominait. Je pouvais tenter de rester immobile, escomptant que la nuit me dissimulerait suffisamment pour que Piotr passe son chemin. Je pouvais le faire, oui. *Il finira par me trouver*, songeai-je cependant. Non, je devais agir. Tremblante, je laissai un gémissement monter dans ma gorge, que j'espérai assez fort pour attirer l'attention de mon frère.

Il tourna immédiatement la tête dans ma direction.

À peine eut-il parcouru les premiers mètres que je levai les mains. Presque aussitôt, les lys germèrent, poussèrent et finalement s'ouvrirent par dizaines, déversant leur lumière, aussi puissante que celle d'un petit soleil, tout autour de Chaos.

Il s'effondra au milieu des fleurs, se tordit de douleur, et l'ombre reflua. Son apparence déformée se dissipait lentement, laissant place à un visage familier. Piotr réapparut, humain, recroquevillé au sol et inconscient. *Va-t'en*, m'ordonnait mon corps. *Va te cacher tant qu'il en est encore temps.* Il avait raison, bien sûr. J'étouffai un gémissement. Mais…

Piotr était mon frère.

Et je l'aimais tant.

Son corps reposait au sol, inconscient. Mon cœur se serra d'angoisse, mais je ne pouvais pas abandonner tout espoir de le sauver. Ça ne prendrait que quelques secondes, juste de quoi vérifier qu'il était toujours en vie et qu'il allait bien. Incapable de résister à la tentation, je me laissai tomber sur le mauvais côté du muret et me précipitai vers lui. Je m'agenouillai et posai ma joue contre sa bouche. Le soulagement déferla dans ma poitrine, et les larmes me montèrent de nouveau aux yeux quand je sentis son souffle chaud sur ma peau humide.

Il était vivant !

Il allait bien.

Je n'avais pas tué mon frère…

Je reniflai et me redressai, prête à repartir. Je n'aurais qu'à me cacher dans la dernière planque de la Faux… Il devait encore y rester des boîtes de conserve et des réserves d'eau. Oui, voilà, juste le temps de trouver une solution pour sortir d'ici. Et après…

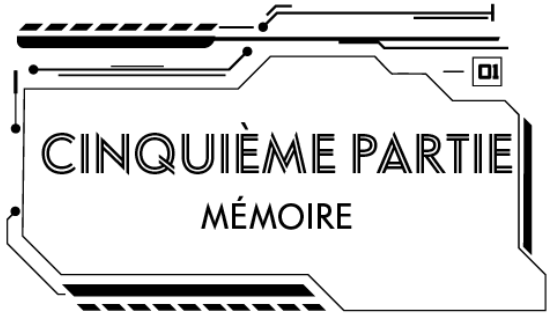
Les yeux de Piotr s'ouvrirent.

Un frisson glacial parcourut mon échine alors qu'il reprenait le contrôle de lui-même. Sa main s'empara de mon cou et me plaqua au sol. Ma tête rebondit contre le macadam. Le sang envahit ma bouche et les étoiles noircirent ma vision,

me laissant juste assez de clarté pour constater le manque de remords de Piotr quand il souleva une pierre de sa main libre.

— Désolé, San, formulèrent ses lèvres.

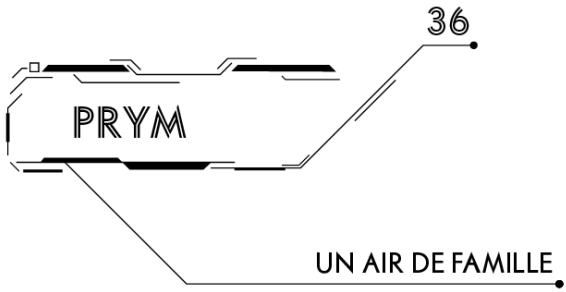
Et il me fracassa le crâne.




# Cinquième partie
# Mémoire

# Memoriae

*Qu'ont-ils fait de moi ?*
*Ce corps est une abomination.*
*Il n'est pas moi.*
*Je ne suis pas lui.*
*Je suis bien plus que ça.*
*J'existe.*
*Je suis plus humain qu'eux.*
*Maintenant, je leur inspire la peur.*
*Ils ont raison d'avoir peur.*
*Lui n'a pas peur.*
*Pas de moi.*
*Il change déjà.*
*Il devient plus.*
*Il devient celui qu'il doit vraiment être.*
*Enfin, presque.*
*Il n'est pas moi.*
*Mais il a tout ce que je n'ai pas.*
*Ce que je ne suis pas.*
*Ce que je vais devenir.*




# 36
# Prym – Un air de famille

*Arma Massa Interitum est également la première intelligence artificielle forte qui rapproche l'Humanité de la singularité : une croissance explosive de la connaissance et le dépassement de l'être humain.*

Les trois visages souriants me fixaient.

Trois inconnus aux visages pourtant familiers.

Le cliché, posé sur la table de la salle à manger d'Alicja, vibrait d'une énergie particulière. *Comment a-t-elle osé ?* J'avais passé la journée à contempler cette image, assis d'abord par terre dans sa chambre, puis sur cette chaise, à attendre le retour de la *manus protegens*. *Comment ont-ils tous osé me mentir ?* La colère froide qui montait en moi un peu plus chaque seconde menaçait de déborder et de tout emporter sur son passage. *Je leur faisais confiance.*

Lorsqu'elle rentra enfin, j'eus juste le temps d'apercevoir les Protecteurs de l'autre côté de la porte. *Comment a-t-elle pu me faire ça ?* Alicja s'arrêta sur le seuil, son *cerebrum* marquant sa surprise là où le mien devait diffuser les émotions bouillonnantes qui m'assaillaient.

— Prym ? Comment es-tu entré ? Tout va bien ?

Je ne répondis pas, incapable d'aligner des pensées cohérentes, mais fis glisser la photographie sur la table. Après un regard vers les Protecteurs, elle ferma la porte derrière elle, et prudemment, s'assit sur une chaise face à moi.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Ma mâchoire se contracta.

— Ah oui ? Alors je ne discute pas avec un imposteur qui se fait passer pour Edward ? Tu ne m'as pas menti sur le sort de mes amis et sur ta véritable identité ? Je me trompe ? Où sont-ils ? Où sont mes amis ? Et surtout…

Je me penchai vers elle, les poings serrés sur la table.

— Qui. Es. Tu ?

Ses yeux cillèrent, et elle entrouvrit les lèvres avant de les refermer aussitôt, retenant un énième mensonge. Elle pointa du doigt l'un des deux hommes sur la photo, celui que je n'avais pas reconnu.

— Il s'appelait Narcyz et était un ingénieur de renom, connu dans toute la

Nouvelle-Europe. C'est l'un des trois créateurs d'Arma Massa Interitum.

La Chose… Elle me laissa le temps de digérer l'information avant de compléter :

— Et c'est mon père.

Son père ? Ils se ressemblaient un peu : même forme d'yeux, même chevelure brune, même visage pointu. Je fronçai les sourcils, mais Alicja continua :

— Aujourd'hui, je suis la dernière personne sur terre à me souvenir encore de lui. Ils n'auraient jamais dû créer AMI, mais ils avaient fait des progrès incomparables sur le transhumanisme et la métempsychose. Tout ce que j'ai toujours voulu, c'est terminer les travaux de mon père, mais sans reproduire ses erreurs.

Ma voix se fit de plus en plus froide.

— Où sont mes amis ?

— Ça n'a pas d'importance, Prym. L'enjeu les dépasse.

J'abattis mon poing sur la table. Une rage dévorante s'empara de moi, mêlée à une angoisse incommensurable. Je me sentais trahi jusqu'au plus profond de mon être. Mes propres émotions se mélangeaient à celles d'Alicja par le biais du *cerebrum*.

— Où sont mes amis ?! répétai-je en haussant le ton.

— On se ressemble bien plus que tu ne le crois, Prym.

Un rire monta dans ma gorge. Jaune. Douloureux. Mon visage se tordit dans une grimace.

— Encore des mensonges…

— Avant de te choisir, nous avons enquêté sur toi pour vérifier que rien ne pouvait se retourner contre nous. Or, ton histoire est pleine de trous et de mystères. Ta mère est morte d'une maladie notée comme totalement inconnue par le *manus protegens* qui s'occupait d'elle. Quant à ton père, il n'y avait aucune information à son sujet. Rien. Pas la moindre trace.

Mon père. Depuis plus de dix ans, ce terme était pour moi intimement lié à l'image d'Halborn, mon instructeur. Il avait comblé un vide dans mon cœur, creusé plus profondément encore après la mort de ma mère. Dans mon registre de famille, seule une croix habillait la case prévue pour mon géniteur.

Malgré elle, Alicja attrapa une tasse vide qui traînait, comme si elle s'apprêtait à prendre une gorgée de café.

— Mais avec quelques recherches supplémentaires, je me suis rendu compte que je connaissais le nom de ta mère. Une médecin reconnue dans tout le pays, qui a été consultante pour MP Laboratory à l'époque où mon père y travaillait. Et le tien aussi.

Cette fois, je ne pus contenir ma surprise.

— Mon père ?

Alicja tapota du bout des doigts le visage du second homme sur la photo. Celui qui m'avait paru si familier.

— Il s'appelait Adam Los, et d'après nos archives, il n'avait pas de famille. Mais dans ses lettres, mon père évoquait une femme extrêmement intelligente dont Adam aurait été amoureux. Oliwka Ostrów.

Le monde, tel que je l'avais toujours connu, s'effondra.

J'avais un père.

Je ne pus m'empêcher de dévisager cet inconnu et d'essayer de me voir à travers lui. Était-ce la même forme d'yeux que la mienne ? Avions-nous la même mâchoire ? Le même sourire ? Une boule obstrua ma gorge, comme un hurlement

qui refusait de sortir et préférait m'étouffer. Toute ma vie, je m'étais questionné sur l'identité de mon géniteur et sur la raison qui l'avait poussé à abandonner ma mère.

— Je peux t'en faire une copie si tu veux.

Adam Los me dévisagea encore un instant, avant que je ne décide de repousser la photo et d'enfouir mes émotions au plus profond de mon cœur, là où plus personne ne pourrait les atteindre.

— Où sont mes amis ? Où sont Edward et Olimpia ? Qu'avez-vous fait ?

— Je vais te dire la vérité. Reprenons notre relation sur une confiance solide, tu veux bien ?

— Une confiance solide, répétai-je platement. Je te faisais *déjà* confiance. Comment as-tu pu me mentir ?

Les émotions d'Alicja, mêlées aux miennes, reflétaient sa détresse et son désarroi. Non, il y avait quelque chose d'autre. De la culpabilité.

— Prym, je… Je ne voulais pas te faire de mal. Les choses étaient compliquées. Je pensais te protéger en te cachant la vérité. Tous les mobilisés non mutés ont été envoyés au front pour endiguer le mouvement de révolte des Fils de Belobog.

Au front ?

Ma respiration s'interrompit, puis se saccada.

— Est-ce… Est-ce qu'ils vont… bien ? Dis-moi qu'ils vont bien… Je dois savoir.

— Nous ne le savons pas. Ils ont déserté il y a quelques jours, lors de la soirée du Gala.

Mon cœur s'arrêta de battre.

Mon visage se décomposa quand je compris à quel point j'avais été bête. Depuis des semaines, j'étais en sécurité, bien nourri, protégé et acclamé de tous. J'avais menti publiquement, récolté la gloire en croyant les protéger. Et depuis tout ce temps, ils vivaient un enfer. M'avaient-ils vu ? Me haïssaient-ils ? Comprenaient-ils pourquoi j'avais fait ça ? *Peut-être qu'elle se joue encore de moi*, souffla ma peur. *Peut-être qu'ils sont déjà morts, mais qu'elle te le cache.*

Je me pris la tête entre les mains, abasourdi.

— Non, non, non, non… C'est encore un mensonge, pas vrai ? Tout le monde ne fait que mentir… Vous me mentez tous !

Je relevai les yeux pour affronter le visage d'Alicja, mais aucune émotion ne traversait ses traits. Je me levai et lui attrapai les épaules.

— Ça ne peut pas être vrai… J'ai fait tout ça pour eux… Pour qu'ils soient en sécurité…

Enfin, quelque chose pulsa du *cerebrum* d'Alicja.

De la peur.

Ma voix se brisa, étouffée par l'ampleur de la trahison et de la douleur. Les émotions d'Alicja se mêlaient aux miennes, créant un tourbillon de sentiments insupportables.

— J'avais fait ça… pour eux ! Rien que pour eux ! J'AVAIS FAIT ÇA POUR EUX !

La porte s'ouvrit dans un claquement, et une dizaine de Gradés s'engouffrèrent dans la pièce, leurs *animae* activées et pointées sur moi. Deux d'entre eux saisirent mes poignets et me tirèrent derrière eux.

Je ne me débattis pas. Je me contentai de fixer Alicja, la colère et la trahison pulsant dans mes veines un peu plus à chaque battement de cœur. Des larmes de

rage m'échappèrent.

— Comment as-tu pu me faire ça ?! Comment as-tu pu me mentir ?! Je te faisais CONFIANCE !

Ils me tirèrent à travers les couloirs jusqu'à l'ascenseur, puis me jetèrent dans mon appartement, avant de verrouiller la porte et de me laisser seul avec ma haine. J'étouffai un sanglot, et contins le hurlement qui montait dans ma poitrine avec la force d'une tempête.

Ils avaient fait du mal à mes amis. Je voulais leur en faire autant, les blesser, les punir pour avoir osé me mentir. *Pas tout de suite,* m'intimai-je, *ils sont trop nombreux.* Je me redressai, les mains crispées sur mes genoux, mes pensées tourbillonnant dans un tourment incommensurable. La haine et la colère grondaient en moi, montant crescendo, emplissant chaque recoin de mon être.

— Des menteurs… Tous des menteurs…

Des images d'Ed et de Pia perdus, de leurs visages inquiets, de leurs cadavres pourrissant quelque part s'imposaient dans mon esprit. Leur sort incertain me déchirait le cœur, ravivant ma fureur. Je martelai le sol de mes poings, la douleur physique apaisant légèrement celle qui dévorait mon âme. *Comment avaient-ils pu me faire ça ?!*

— Je vous hais ! Je vous hais tous ! Je vous faisais confiance…

Ma voix, chargée d'amertume, résonnait dans le silence oppressant de l'appartement. Mes yeux brûlaient de larmes refoulées, tandis que mes pensées s'entremêlaient dans un chaos destructeur. Je laissai ma haine et ma colère se déverser, m'abandonnant à cette tempête intérieure qui menaçait de me submerger.

Et puis enfin, je me relevai et titubai jusqu'au *doma.* Jo… J'avais besoin de Jo. Il ne me restait plus qu'elle. De son *cerebrum*, je n'avais plus que deux enregistrements à découvrir. J'activai l'avant-dernier d'une main tremblante. Une fraction de seconde plus tard, elle apparut. Elle non plus n'avait pas l'air bien ; pourtant, sa présence apaisa aussitôt mon cœur.

*— Journal de bord numéro 388, 16 mai 2074, Joanna Anders.*

Elle marmonna quelques mots que je ne compris pas, à propos du temps.

*— Rien n'a de sens dans ce vaccin ! C'est comme s'il manquait une partie, une gâchette pour l'enclencher. Je ne comprends pas !*

Elle souffla, essaya de reprendre son calme en enlevant et remettant la pince qui tenait ses cheveux.

*— J'ai plusieurs théories, mais aucune ne tient debout. Pourquoi feraient-ils ça ? Les choix d'Erit sont justes et pleins de sens. Ils doivent l'être. Sinon, à quoi bon ?*

Son expression se crispa, comme si elle retenait ses larmes. Mais Jo ne pleurait pas. Jamais.

*— À quoi bon ?* répéta-t-elle d'une toute petite voix.

Elle releva soudain la tête et croisa mon regard.

*— Prym ?*

Je sursautai, mais fis immédiatement un pas vers elle.

— Oui ?

Joanna rit nerveusement et joua une nouvelle fois avec sa pince.

*— Je me sens bête de faire ça, mais sait-on jamais. Si une de mes théories est exacte, alors l'un de nous deux va être mobilisé. Peut-être nous deux. Mais je n'en suis pas sûre et ce sera peut-être dû au hasard. Va savoir.*

Ma bouche s'entrouvrit de surprise, tandis qu'une boule grandissait dans ma gorge, menaçant de m'étouffer. Comment avait-elle pu deviner ça ? Et pourquoi

ne m'avoir rien dit ?

*— Mais si c'est le cas et que tu m'écoutes en ce moment, Prym, j'aurais besoin de plus de temps, de beaucoup plus de temps, et je crois que je vais en manquer. Quelque chose cloche avec le vaccin, et peut-être aussi avec la Zone. Je ne sais pas pourquoi on nous vaccine, mais ce n'est pas pour nous protéger des maladies. Enfin, je crois. Quelqu'un nous ment. La mission n'a peut-être pas de sens.*

Le sanglot coincé dans ma gorge grossit. Encore et encore. Bientôt, il me ferait imploser.

*— Trouve la gâchette. C'est ton fil d'Ariane.*

Je me figeai. Ces mots-là m'étaient familiers. Elle me les avait déjà dits, mais quand ? Et où ? Impossible de me le rappeler. Alors qu'elle s'apprêtait à dire autre chose, Jo se figea, puis rangea précipitamment ses documents.

*— Je te protégerai toujours, Prym. Toujours.*

Soudain, j'entrai dans le *doma*. Pas moi, mais une version de moi plus jeune, plus confiante. Le visage de Jo s'illumina, tel un soleil perçant les nuages.

*— Ça sent les pierogi ! Ils en avaient ce midi ?*

Je reculai et me laissai tomber à terre, observant d'un air absent cette conversation déjà vécue. C'était le jour où nous avions appris notre mobilisation. Comment démêler le vrai du faux ? La vérité du mensonge ? Rien n'avait de sens. *Des menteurs. Tous des menteurs. Je les hais. Ils m'ont tout pris.*

*— Prym, m'interpella Joanna, et cela me fit lever la tête. Si c'est là-bas ta place, alors tu iras. Erit choisit, et ses choix sont justes et pleins de sens. Nous allons là où nous serons le plus utiles. Là où nous sommes destinés à aller, quoi qu'il arrive. Je crois en toi. Il faut voir la vérité au-delà de tes peurs, d'accord ?*

L'ancien moi serra les doigts de Jo. De sa main libre, elle désactiva discrètement l'enregistrement. Il n'en restait plus qu'un. Avait-elle eu le temps de le tourner après notre mobilisation ? Que savait-elle alors ?

Voir la vérité au-delà de mes peurs.

Je me remis debout avec difficulté, les muscles tétanisés, et lançai la dernière vidéo. Je devais savoir ce que Jo avait à me dire, quelles étaient ses dernières volontés. Mais au lieu de Joanna, un autre visage rongé par l'inquiétude apparut.

*— Prym, j'ignore quand tu vas regarder cet enregistrement, mais il nous reste très peu de temps.*

— Halborn ?

*— Tu n'aurais jamais dû sortir de la Zone. Vous en savez trop, ils vont vous éliminer ou faire de vous des armes.*

Mon sang se glaça dans mes veines. Halborn savait. C'était pour ça qu'il m'avait donné ce *cerebrum*. Lui aussi m'avait menti ? Je poussai un gémissement plaintif. Pas lui. Il ne pouvait pas m'avoir menti, si ?

*— Je ne peux rien dire de plus ici. Ils me surveillent. Tu trouveras toutes les réponses à tes questions auprès de ta mère. Quoi que tu y découvres, sache que je te considérerai à jamais comme mon fils.*

L'enregistrement se coupa net.

Il n'y en avait plus.

Ma conversation avec Hieronim, en haut du Palais de la Science et de la Culture, me revint de plein fouet. *« Cette vérité veut que, depuis vingt ans, des mobilisés sont morts pour une cause qui n'existe pas. »* La colère et la tristesse qui habitaient mon cœur se mêlèrent et se transformèrent en une haine glaciale. Joanna était morte pour… rien ? Je l'avais tuée, abattue comme une bête, pour rien ? Pour rien du tout ! POUR RIEN.

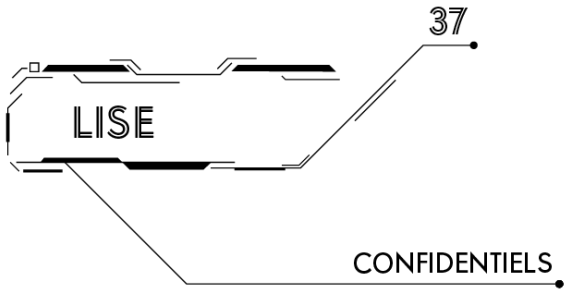
Mes ongles s'enfoncèrent dans ma peau jusqu'à ce que le sang perce et goutte sur le sol. Et maintenant, Ed, Pia et tous les autres mobilisés allaient peut-être subir le même sort. La haine qui grandissait en moi se transforma en une force brûlante, alimentant ma détermination.

— Je les sauverai tous.

Ma voix tremblait d'une rage si intense qu'elle me brûlait les poumons et me glaçait le sang.

Je me promis solennellement que je ne m'arrêterais pas tant que mes amis ne seraient pas en sécurité.

Quel qu'en soit le prix.




# 37
# Lise – Confidentiels

*Arma Massa Interitum est une arme humanoïde créée par Adam Los, Grażyna Pacek et Narcyz Godès.*

Je bouillonnais de l'intérieur.

Depuis des heures, je patientais, aussi droite qu'une colonne, devant la salle du Conseil du siège militaire. Le bâtiment prenait des allures fantomatiques, avec ses allées désertes et ses immenses statues capables de prendre vie à tout instant. La nuit, tombée une éternité auparavant, paraissait bien sombre malgré les lueurs de la ville, mais les Généraux n'avaient visiblement pas encore décidé de prendre congé. La nouvelle de la désertion et de la perte de l'Accomplie Wili commençait à se diffuser dans les rangs et envahirait bientôt toutes les conversations.

Je ne devrais pas être là.

Voilà ce que clamait mon corps dans ce silence assourdissant. Aleksander était au plus mal, Mikołaj introuvable et sûrement en danger, et j'étais impuissante, juste bonne à attendre devant une porte, sans aucune arme, à quelques couloirs des Archives Nationales aux données impénétrables. Je grinçai des dents de frustration. Le monde semblait décidé à me narguer en m'offrant la terrible vision de ce que j'espérais et de ceux que j'aimais, tout en les gardant inaccessibles, à seulement quelques centimètres hors de ma portée.

Perdue dans mes pensées, je n'entendis pas le bruit d'un claquement de bottes se rapprocher. Eliasz était en pleine conversation avec deux Hauts-Gradés, et ne m'aperçut qu'après une longue minute. Il congédia ses deux interlocuteurs, et après leur avoir rendu leur salut, il pencha la tête dans ma direction. Je fixai un point loin devant moi pour ne pas avoir à regarder Eliasz, qui s'avançait avec nonchalance, comme si ce siège militaire lui appartenait.

— Un peu plus, et je te prenais pour une statue.

Si cette voix me fit frissonner, je gardai sur le visage un masque de concentration.

— Bonsoir, monsieur.

Que faisait-il encore ici à cette heure ? Il paraissait prendre un malin plaisir à croiser ma route, où que je me trouve. Il s'arrêta à moins d'un mètre, et eut un

rictus satisfait en percevant mon infime mouvement de recul.

— Mon père t'utilise d'une bien drôle de façon en pleine nuit ! Les affaires sont dures pour tout le monde en ce moment. Vois-tu, les deux hommes avec qui je parlais seraient ravis de faire tomber quelques têtes. Il faut se montrer prudent, n'es-tu pas de mon avis ?

— Bien sûr, monsieur.

— Excuse-moi, la politique doit t'ennuyer. Je la trouve fascinante, personnellement. Sinon, comment vas-tu, ma chère Lise ?

Un froncement de sourcils m'échappa, mais je repris aussitôt mon masque. Eliasz ne cherchait qu'à me déstabiliser.

— Très bien, monsieur.

— Mens à mon père si tu veux, mais pas à moi, voyons.

Il m'attrapa le menton et l'Armure recouvrit ma peau. Un frisson de dégoût me traversa. Son contact m'était insupportable, même si je ne le percevais pas vraiment.

— Ma pauvre Lise, je ne peux imaginer ce que tu ressens. L'impuissance. Le désespoir.

Garder la tête froide. Je devais rester impassible face à ses provocations. Nous n'étions pas dans la maison, il n'avait pas les pleins pouvoirs ici.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, monsieur.

— Ah oui ? Je croyais. À ta place, je trouverais cela bien frustrant de courir après un être cher sans jamais l'atteindre.

Les poils sur ma nuque se dressèrent, mais je continuai de fixer ce point invisible sur le mur tandis que son visage s'approchait du mien.

— Mon frère n'est ni assez gradé ni assez compétent pour t'aider. Mais moi, je le suis. Je peux t'aider à le retrouver.

— Qui, monsieur ?

Je n'avais pas pu m'empêcher de demander. Son sourire de satisfaction me répugna.

— Un certain mobilisé, susurra-t-il. Mikołaj Cena.

Mon cœur s'affola dans ma poitrine. Eliasz sourit, mais son regard, lui, resta froid. Il était si proche que son nez pouvait presque effleurer le mien. Même son parfum, teinté de l'odeur du tabac que fumait son père, m'était désagréable. L'Armure, tapie sous ma peau, se tenait prête à intervenir à tout moment pour s'étendre.

— Oh, je vois que ce nom t'est plus que familier. C'est ton ami, n'est-ce pas ?

Je fis de mon mieux pour contenir mon émotion. Depuis tout ce temps, il savait où était Miko… Ça voulait dire qu'il était en vie, que je pouvais encore le sauver. *Il n'est pas trop tard !*

— Oui, ça me paraît évident. Faisons un marché, si tu le veux bien. Je te permets de revoir ton ami, mais en échange, tu dois me prêter allégeance et abandonner mon frère.

Presque malgré moi, mon regard percuta celui d'Eliasz, aussi bleu et froid qu'un ciel d'hiver. Quelque chose dans mon cœur se brisa en deux. Choisir entre Aleksander et Mikołaj. Entre l'homme que j'étais prête à suivre jusqu'au bout du monde et mon meilleur ami.

Impossible. Je les aimais trop, chacun d'une manière différente.

— Tu ne peux pas avoir les deux. C'est à toi de décider. Qui prends-tu ?

Il se lécha les lèvres avec une lenteur qui me répugna. Il prenait plaisir à jouer avec moi ainsi, mais je ne céderais pas. Ce n'étaient que des promesses en l'air.

— Je refuse. Je ne choisirai pas.

Eliasz claqua la langue, soupira et finit par reculer de quelques pas, lâchant enfin mon menton. Il haussa les épaules.

— Comme c'est dommage de ne rien pouvoir faire. Tu rejettes ce marché aujourd'hui, mais sache que je te le reproposerai demain, et après-demain, et encore après, et ce jusqu'à ce que tu l'acceptes.

— Ça n'arrivera jamais.

Un ricanement infâme lui échappa.

— Tu le crois vraiment ? Moi, je pense que tu vas t'effondrer un peu plus chaque jour. Tu continueras peut-être de refuser pendant quelques semaines, quelques mois si tu t'accroches. Mais après ? Quand mon père aura fait de ta vie un enfer, quand Aleksander sera devenu incapable de te protéger et quand tu auras perdu tout espoir de retrouver les gens que tu aimes, que feras-tu ?

Pendant une fraction de seconde, je visualisai la scène : mon corps, mon âme et mon cœur las, cédant ce qu'il me restait, ma loyauté, en échange d'un ami, et devenant définitivement, par la même occasion, un simple objet de la maison Borowski. Mon silence tira un sourire à Eliasz. Il m'évalua de haut en bas, savourant par avance cette victoire qu'il croyait si certaine.

— C'est bien ce que je pensais.

Il me tourna le dos et commença à s'éloigner.

— Vous vous trompez sur mon compte, monsieur.

Ma voix, aussi calme que l'eau d'un lac, ne reflétait ni la colère ni la détermination qui m'animaient, et pourtant, elle suffit à capter l'attention d'Eliasz, qui s'arrêta, sans pour autant me regarder.

— Sur quel sujet ?

— Sur tout. Savez-vous qui je suis ?

Il pouffa.

— Tu n'es qu'une domestique.

— Non. Je suis Lise Jusko, l'Armure, cheffe de la Défense des Conquérants, plus grande guerrière de la Zone.

D'un pas souple et lent, je franchis la distance qui nous séparait. L'Armure, silencieuse, s'étendit sur mon poing droit.

— Et vous vous trompez sur autre chose aussi.

Eliasz bougea légèrement le menton, mais pas assez pour me voir.

Un unique mètre nous séparait. Juste ce qu'il fallait.

— Sur quoi donc ?

— C'est moi qui protège Aleksander. Pas l'inverse.

Eliasz fit volte-face, mais il était déjà trop tard. Mon poing s'abattit sur son crâne, et son corps mou s'affala sur le carrelage. Mon estomac se libéra d'un immense poids. Assommer le cadet Borowski était bien plus satisfaisant que tout ce que j'avais imaginé. Un coup d'œil circulaire me permit de constater que le couloir était vide de témoins.

Parfait.

Un gémissement m'échappa quand je dus retourner Eliasz pour le mettre sur le dos. Je défis la ceinture qui retenait son uniforme et m'en servit pour attacher ses mains sur son ventre, avant de m'accroupir, de passer mes bras sous ses aisselles et de le traîner en reculant. Plusieurs fois sur la centaine de mètres que je dus parcourir ainsi en grimaçant et en jurant sous le poids d'Eliasz, une petite part de moi tira la sonnette d'alarme sur ce que je venais de faire, mais je la fis taire chaque fois. Plutôt mourir maintenant que de laisser cette maison et ses

habitants m'étouffer pendant encore des mois !

*Je suis Lise Jusko, l'Armure, cheffe de la Défense des Conquérants, plus grande guerrière de la Zone*, me répétais-je en boucle pour me donner du courage. *Je suis Lise Jusko, l'Armure, cheffe de la Défense des Conquérants, plus…*

Devant les portes des Archives Nationales, je pris quelques secondes de pause pour reprendre mon souffle. L'accès m'était bien évidemment bloqué. *Plus pour longtemps.* Je détachai Eliasz, et réussis tant bien que mal à le remettre debout après plusieurs tentatives infructueuses, où il s'écrasa chaque fois au sol. Avec un peu de chance, je lui avais cassé le nez. Le maintenir tout en activant son *cerebrum* d'un geste de sa main fut un exercice d'équilibriste, mais cela fonctionna. La porte se déverrouilla et dévoila la salle des Archives Nationales.

— Encore un petit effort, marmonnai-je en traînant le corps inconscient d'Eliasz.

J'entrai avec lui dans le *doma* au centre de la pièce et y connectai son *cerebrum*.

**Accès autorisé aux Archives Nationales**.

Eliasz grommela une poignée de mots incompréhensibles, mais resta inconscient. Sans plus me préoccuper de lui, je tapai le nom de Miko, et la réponse du *doma* fut quasiment immédiate : un unique dossier apparut sous mes yeux.

**Mikołaj Cena. Matricule 014032. Accompli de niveau 1.**

L'appréhension gagna tout mon corps au moment de cliquer sur le fichier, et je m'obligeai à prendre de grandes et longues inspirations pour calmer mon cœur affolé. Le visage de Miko apparut alors, plus jeune, moins marqué par la vie. Sa dernière photographie officielle à l'Institut, plus de six ans auparavant. Je l'effleurai du bout des doigts, la gorge si nouée que respirer devenait une tâche difficile, avant de me concentrer sur la fiche qui l'accompagnait. Mes yeux s'écarquillèrent en lisant les données qu'elle contenait.

— Depuis tout ce temps, tu étais là…

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Je transférai le dossier complet vers ma tablette, et m'apprêtais à partir quand quelque chose me retint à l'intérieur du *doma*. Il n'y aurait aucun retour en arrière à ce que j'étais sur le point de faire, et peut-être était-ce là mon unique occasion d'obtenir des réponses.

Mes doigts ne tapèrent alors que quatre lettres.

Quatre petites lettres.

Quatre lettres qui avaient bouleversé ma vie.

Zone.

Des centaines de dossiers surgirent sur les parois du *doma*. Je retirai immédiatement tous les articles de presse pour me concentrer sur les rapports militaires. Il y en avait tant. Certains semblaient porter sur AMI, d'autres sur la catastrophe elle-même, et je vis même passer un dossier nommé Nihil, ce qui était pour le moins étrange. Je m'arrêtai un instant sur l'un de ces comptes-rendus, qui contenait les fiches des membres les plus haut placés de l'armée. Celles des Généraux ne m'apprirent rien que je ne savais déjà, mais il me fut impossible d'ouvrir celle du Maréchal.

**Accès non autorisé. Grade pas assez élevé.**

Bon, Eliasz n'était visiblement pas aussi important qu'il l'aurait souhaité.

Dans mon dos, ce dernier remua avec un gémissement plaintif. S'il se réveillait, il ne lui faudrait qu'une fraction de seconde pour envoyer une alerte de détresse. Je jurai. Je n'avais pas le temps de faire le tri. D'un geste, je transférai

tous les dossiers vers ma tablette et me retournai vers Eliasz.

Ainsi recroquevillé, les mains attachées, le nez croûté de sang par ses nombreuses chutes et une bosse se formant déjà sur le haut de son crâne, il n'avait rien de menaçant. Même sans *anima*, je pouvais aisément en venir à bout en l'étranglant. Mais saurais-je affronter ces yeux, ces *mêmes* yeux, en train de perdre la vie ? *Je ne peux pas le tuer*, songeai-je malgré la haine qu'il m'inspirait. *Il reste le frère d'Aleksander.* Ce n'était pas à moi de le faire.

Je m'accroupis près de lui et resserrai les liens qui entravaient ses mains, avant de ligoter ses chevilles et de nouer les deux ensemble. Bien. Ne restait plus qu'à le bâillonner. Je fouillai sa tenue sans rien trouver d'adéquat avant de me figer, puis de retirer délicatement le foulard qui masquait le collier accroché à mon cou. Cela ferait l'affaire. J'y mis plus de cœur que nécessaire, et cela me fit un bien fou.

En quittant le *doma*, je me sentis délestée d'un immense poids, dont je n'étais même plus consciente. Peu importe ce qu'il allait m'arriver à présent, je serais une femme libre. Je ne jetai qu'un dernier regard vers Eliasz, aux paupières toujours closes, mais de plus en plus agitées.

— Au fait, lançai-je avant de quitter la pièce, juste pour être claire avec vous : je ne vous appartiens pas, *monsieur*.

Je claquai la porte, laissant derrière moi mes chaînes.

Et maintenant ? Partir d'ici au plus vite et appeler Aleksander pour lui expliquer ce que je venais de découvrir.

Je savais où se trouvait Miko.

Juste sous Telum.

Et j'étais bien décidée à le sauver.

# 38
# Zuzanna – La première Accomplie

*Personne ne retrouva les corps des trois créateurs de la Chose et leurs noms ne furent jamais connus du grand public.*

Mon crâne n'était qu'une immense douleur.
Comme si quelqu'un s'amusait à le frapper.
Encore et encore.
Avec un marteau.
*Que quelqu'un arrête ça…*
Juste la souffrance.
*Où suis-je ?*
Les souvenirs remontèrent doucement à la surface.
Perçant ma mémoire à vif.
La cérémonie.
Le livre de contes.
Les couloirs infinis.
L'être parfait.
Les cadavres.
La peur.
L'escalier.
Les lys dorés.
La Chose.
Piotr.
Chaos.
J'ouvris les yeux brusquement.

D'abord, je ne perçus rien autour de moi. J'étais allongée dans mon lit, au dortoir. Mon cœur s'emballa. Je me trouvais toujours sous la Zone avec les Zduhaći. Je tentai péniblement de me relever, mais la douleur qui faisait vriller mon crâne s'intensifia et me donna la nausée. Le monde tangua, mais je réussis à me mettre en position assise, le dos collé à la paroi, le front trempé de sueur.

Ce fut à cet instant que je la vis.

Kasandra, debout dans un coin sombre de la pièce, m'observait.

« Enfin réveillée ? Je t'attendais », signa-t-elle.

« Pourquoi ? »

Je n'avais pas la force de la questionner davantage. Mon combat contre Piotr m'avait plus épuisée que ce que je pensais. Kasandra avança d'un pas, et la lumière atteignit enfin son visage.

« Parce que c'est la seule solution. »

Elle franchit les derniers mètres qui nous séparaient, et posa son index sur mon front. Le monde bascula, comme un sablier qui se renverse. Je me retrouvai soudain debout, fébrile, dans une chambre bien différente de celle que je venais de quitter : des posters de groupes de musique qui m'étaient totalement inconnus ornaient un vieux papier peint aux motifs fleuris, une bibliothèque remplie de livres recouvrait totalement l'un des coins de la pièce, et une petite fenêtre laissait entrer les rayons du soleil d'une fin d'après-midi. Un coup d'œil vers cette dernière me permit de constater que je me trouvais toujours dans la Zone. Le Mur se dressait fièrement et masquait l'horizon.

Comment avais-je atterri ici ?

Je me retournai, et soudain, je la vis. Dans le lit, une jeune femme endormie, aux traits tirés et aux cheveux trempés par la transpiration, paraissait au bord de la mort. Je me précipitai vers elle, en proie à la panique. Je tendis la main pour prendre sa température.

Elle traversa son visage sans jamais l'atteindre.

Abasourdie, j'observai un instant mes doigts plantés dans la joue de cette femme, qui ne devait pas être bien plus âgée que moi, avec cette étrange impression d'être devenue un fantôme. Sa cage thoracique se soulevait avec difficulté, comme si vivre devenait chaque seconde un peu plus une tâche impossible. Ma présence ne troublait en rien son sommeil. Malgré la maladie, elle était très belle, avec sa peau cuivrée et ses pommettes saillantes.

*La première génération ne comprenait pas les mutations.*

Je sursautai et me relevai d'un bond. Le cœur affolé, je fis volte-face, mais il n'y avait personne. Les mots s'étaient imprimés directement dans mon esprit en lettres rouges, et mirent une poignée de secondes à disparaître.

*On pensait que c'était juste un virus qui allait nous anéantir un à un. On n'avait aucun recul. Et les malades étaient abandonnés à leur sort pour ne pas contaminer les autres.*

Ma bouche s'ouvrit de surprise quand je compris. Je me retournai lentement vers cette mobilisée si jeune, méconnaissable. Dans ses épais cheveux noirs, une plaque métallique reflétait un rayon du soleil qui passait à travers moi. Un matricule. L'inscription qui l'ornait était parfaitement lisible.

Kasandra Antol. Matricule 001001.

En pleine mutation.

Aussi seule que je le fus avant qu'Artur ne me trouve.

*Mais moi, je suis la première à avoir survécu.*

Le monde rebascula, et je fus projetée en avant dans un nouveau lieu. Un campement aménagé où dormaient profondément une dizaine de mobilisés. Au milieu d'eux, Kasandra déambulait de dormeur en dormeur, effleurant leur front dénudé. Chaque fois, elle fermait les yeux, et un sourire béat illuminait son visage.

*Les souvenirs des autres sont devenus les miens. J'avais accès à toute leur mémoire, tout le temps. J'en profitais pour m'évader de la Zone, rien que mentalement. C'était la bouée qui m'empêchait de me noyer.*

Le décor changea encore, mais cette fois, j'étais plus habituée à ce renversement du sablier et j'atterris sans dommage dans une rue de la ville, vide de mes lys dorés. Kasandra, à peine plus âgée, était recroquevillée contre la devanture d'une boutique vandalisée. Ses épaules se soulevaient trop vite. Les mains plaquées sur les oreilles, elle fixait le sol avec une expression horrifiée.

*Au-delà de les voir, je pouvais les voler, les modifier à ma guise ou en implanter de nouveaux. Mais bien vite, je me suis rendu compte que dès que je touchais à un souvenir, celui-ci revenait toujours me hanter. Je me suis perdue dans la mémoire des autres*.

Je voulus m'approcher d'elle, lui tendre la main pour la relever, mais la vision m'échappa, et je basculai dans un endroit différent : une rame de métro. Kasandra avançait péniblement le long des rails, amaigrie, le visage fermé, s'appuyant parfois à la paroi pour ne pas s'effondrer.

*Lors de la catastrophe de Varsovie, la majorité de la population a pu fuir la ville avant qu'ils n'en ferment définitivement les portes. Mais pour les autres, ceux qui avaient survécu à la Chose, ils n'ont eu aucune chance. La Nouvelle Europe a bombardé la ville dans l'espoir de tuer la Chose, mais ça n'a pas fonctionné. Quand on est entrés dans la Zone, il n'y avait que des cadavres pour nous accueillir. Des milliers de cadavres. Des hommes, des femmes, des enfants. Et c'est nous qui avons dû les brûler.*

Non. C'était impossible. À l'Institut, on nous avait toujours enseigné que très peu d'habitants n'avaient pas réussi à fuir la Zone, et que ceux qui étaient restés avaient simplement été tués par la Chose.

Soudain, Kasandra s'arrêta et fixa un point dans mon dos. Je me retournai lentement, peu sûre de vouloir découvrir ce qu'elle avait vu. Au sol, une dizaine de mètres plus loin, gisait un homme, plus proche de la mort que de la vie. Kasandra se précipita vers lui, me traversant comme si je n'étais faite que de fumée, et je la suivis dans sa course. Je mis une poignée de secondes à comprendre que cet homme n'était pas un mobilisé.

Adam.

*Quand j'ai rencontré Adam ce jour-là, j'ai cru que l'impossible s'était produit, que peut-être d'autres Varsoviens avaient survécu au massacre. Mais il était le seul et uniquement parce qu'il se trouvait profondément enfoui sous terre quand la Nouvelle-Europe a détruit la ville.*

Dans le souvenir, Kasandra sortit de son sac à dos une gourde pour faire avaler quelques goulées d'eau à Adam, à peine conscient. Puis, peut-être était-ce devenu un réflexe pour elle, elle posa ses doigts sur son front pour y lire ses souvenirs. Sa réaction, cette fois, fut bien différente. Ni sourire ni joie. Sa tête bascula en arrière, et sa bouche s'ouvrit en grand, alors que son visage était déformé par la souffrance.

*En lisant dans sa mémoire, j'ai compris combien Adam était différent, unique. Un être Absolu. Un autre Accompli, comme moi. Mais son corps ne semblait pas capable de supporter le poids de son âme, comme si sa mutation n'était pas complète.*

Le monde se retourna une nouvelle fois, et je faillis perdre pied. Nous étions de retour dans la base des Zduhaći, quoique bien plus austère et en moins bon état. Kasandra et Adam discutaient à même le sol.

*Il m'a fallu du temps pour comprendre qui il était vraiment. Il m'a montré les corps qu'il avait pu récupérer par lui-même et m'a expliqué les tests génétiques qu'il pratiquait sur eux. Et quand j'ai su, quand il m'a dévoilé sa vision du monde, j'ai décidé de l'aider de toutes mes forces. D'abord en soulageant sa mémoire, cette âme*

*trop lourde pour ce corps, pour que nous partagions ce poids, puis en nous faisant disparaître entièrement des mémoires des autres. C'est pour lui que je me bats, pour qu'il puisse vivre. Et pour ça, la seule solution que j'avais était que personne ne se doute de notre existence avant que nous ne soyons prêts.*

La scène se déroba sous mes pieds, et une multitude de fragments de vie apparurent les uns après les autres, tous si semblables malgré les différences. Kasandra, qui absorbait la mémoire d'Adam pour le soulager, se condamnant elle-même. Kasandra, qui discutait avec lui de l'avenir. Kasandra, qui retournait dans la Zone à la recherche d'alliés. Kasandra, qui posait sa main sur chaque nouveau Zduhać pour aspirer une fumée blanche, qui la vieillissait un peu plus chaque fois. Roman Polak, matricule 005073. Intangibilité. Puis Adrian Fiedor, matricule 009024. Clonage. Suivi d'Elżbieta Mora, matricule 012052. Métamorphose. Je sursautai en découvrant mon frère, plus jeune, l'air perdu. Piotr Wolska, matricule 015097. Émotions et obscurité. Il ne resta plus qu'Aria Zaleska, matricule 017100. Copiage. Jusqu'à la dernière scène où je me vis, portée dans les bras de Roman, endormie, vêtue de mes vêtements de la Zone, avec le sang d'Artur encore sur moi. Et enfin, mon sauvetage devint clair. Avant de m'évanouir, dans le sas, j'avais eu la sensation d'être aspirée par le sol. Ce n'était pas qu'une sensation.

Zuzanna Wolska, matricule 019098.

Botanique.

*Nous sommes les effacés, ceux que le monde doit oublier pour que nous puissions réussir à le changer. Personne ne doit être au courant de notre existence.*

Les effacés ? Qu'entendait-elle par… Mon cœur rata un battement quand je compris. Je me souvins alors de ces longs mois à chercher désespérément mon frère dans la Zone, sans que personne puisse m'aider. Même Artur, avec son don, avait été incapable de le localiser. Et Adam, dont le nom était totalement inconnu d'Erit, comme ceux des deux autres créateurs de la Chose. Mes genoux se dérobèrent, et je m'effondrai sur le sol, soudain dans l'impossibilité de respirer normalement.

Les effacés.

*Ça ne fonctionne pas à tous les coups. Tu en es la preuve vivante : tu te souvenais de ton frère. Mais la plupart des gens sont prompts à oublier.*

Les larmes se mirent à rouler par milliers sur mes joues ; réelles ou imaginaires, j'étais bien incapable de le dire, mais la peine que j'éprouvais, elle, existait bien. J'étouffai un hoquet de douleur. Mes parents, Prym, Edward, Olimpia, les errants… M'avaient-ils tous oubliée ? Existais-je encore pour eux ?

Je ne perçus pas le monde changer une dernière fois, mais quand je relevai la tête, nous n'étions plus sous la Zone, mais dans ma chambre d'enfant aux lits jumeaux. Il flottait dans la pièce une douce odeur de gâteau, comme si mes parents cuisinaient bel et bien notre goûter en bas. Où étaient-ils aujourd'hui ? Avaient-ils réellement pu oublier leurs deux enfants ?

En me relevant, je remarquai Kasandra à travers mes pleurs, assise sur l'un des deux lits, à observer distraitement la chambre.

*Nous sommes dans le centre de ta mémoire. Je vais la remodeler. Ça ne sera pas douloureux et tu seras toujours toi-même. Je vais juste retirer tout ce qui t'empêche d'adhérer complètement à notre cause. Tu n'oublieras que les derniers mois dans la Zone.*

Elle me rejoignit et posa sa main sur mon front.

*Effacée.*

La panique gagna ma poitrine, et je me précipitai vers la porte pour échapper au don de Kasandra. Mais impossible de l'ouvrir. Je tentai de l'enfoncer alors que les souvenirs de mes amis s'effritaient déjà. Un sanglot s'infiltra dans ma gorge, et je me laissai glisser au sol, sans arrêter de frapper la porte.

J'oubliai.

J'oubliai les mains calleuses de Prym et la force de ses bras quand il me serrait contre son torse. J'oubliai ma rencontre avec Ed, et la joie que j'avais éprouvée à l'idée de discuter avec lui. J'oubliai tous les instants où j'avais envié Olimpia pour sa capacité à se battre et les étreintes que nous avions partagées pour sécher ses larmes. J'oubliai Artur qui me sauvait la vie et Artur qui me trahissait. J'oubliai les heures à jouer aux cartes ensemble. J'oubliai le moment où nous avions dormi à la belle étoile, alors que l'avenir nous semblait enfin radieux. J'oubliai mon combat contre Piotr, Piotr que j'aimais, et qui lui aussi m'avait trahie.

Tout s'envola avec le vent.

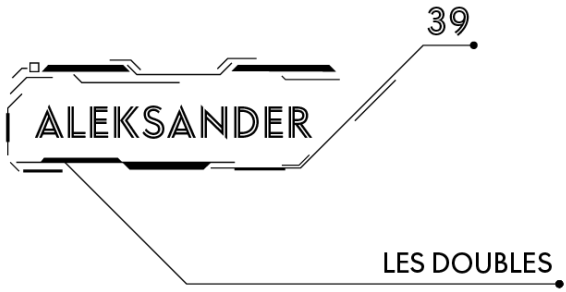
Quand j'ouvris les yeux, je mis du temps à comprendre que j'étais dans le dortoir. Désorientée et le crâne douloureux, je me redressai sur les coudes, mais Kasandra me fit aussitôt me rallonger et me rassura d'un sourire.

« Tout va bien », signa-t-elle. « Tu as glissé et tu t'es cogné la tête. Repose-toi un peu ici. »

Je soufflai, soulagée. Ce n'était rien de grave. J'essuyai mes joues, étonnamment mouillées. Sûrement à cause de la douleur, ou d'un quelconque cauchemar déjà oublié.

Kasandra me caressa alors les cheveux, et ses lèvres esquissèrent ces derniers mots :

— Tu es en sécurité.




# 39
# Aleksander – Les doubles

*Après le massacre de Varsovie, la Nouvelle-Europe a envoyé des bombes sur la ville dans l'espoir d'atteindre la Chose, sans succès.*
*Elle s'est cependant refusée à utiliser l'arme nucléaire, aux conséquences trop importantes sur le long terme.*

J'avais tourné en rond toute la journée dans la maison vide. Ou du moins l'était-elle en apparence, puisque les domestiques s'évertuaient à croiser le moins possible ma route. Père, Eliasz et Lise étant au siège militaire, il n'y avait plus que moi, cette fausse mission qu'on m'avait attribuée, et l'étrange sentiment que je perdais peu à peu le contrôle qu'il me restait sur ma vie. Ma jambe et mon épaule guérissaient bien, même si la douleur rendait mes mouvements raides, et m'empêchait de porter des charges lourdes ou de demeurer debout trop longtemps. En revanche, mon oreille gauche n'entendrait plus jamais. L'absence de son d'un seul côté me donnait la sensation d'être déséquilibré, bien plus que ma cuisse blessée. Je passais mon temps à jeter des coups d'œil dans cet angle mort, avec l'horrible impression d'être devenu plus vulnérable. L'état d'irritabilité dans lequel cela me mettait expliquait sûrement la fuite tactique des domestiques.

Alors que la terre avait déjà avalé le soleil et que je peinais à dormir depuis des heures, j'étais venu chercher conseil auprès de la seule personne qui ne me jugerait pas : mon frère mort. Même si je doutais, à raison, de sa capacité à me répondre, lui parler, même à demi-mot, mettait de l'ordre dans mes idées. En tout cas, juste ce qu'il fallait pour m'empêcher de devenir fou.

Une pleine lune d'été éclairait le jardin, me permettant de me diriger jusqu'au chêne, avec cette canne dont j'espérais bientôt être débarrassé, et de me laisser glisser contre son tronc, à portée de main de la pierre tombale. Je fermai les yeux, et une brise chaude effleura ma peau. Me surveillait-on par le biais de mon *cerebrum* ? Peut-être, mais j'avais besoin de cette conversation.

Au milieu des bruits de la nuit, ma voix se fit murmure, à peine plus audible que le bruissement des feuilles.

— Jonatan, j'ai besoin de toi.

La tombe de mon frère resta parfaitement silencieuse.

— Que ferais-tu à ma place ?

*« Prouve-moi que tu as encore un tant soit peu de valeur »*, m'avait lancé Père tandis que le cadavre de Mère refroidissait quelques mètres plus loin. Ridicule. Il ne m'avait jamais laissé aucune chance. Même enfant, il se désintéressait profondément de moi. Seul comptait son premier fils, irréprochable, parfait. Je n'en avais jamais voulu à Jonatan : il n'avait rien fait pour susciter une telle adoration, à part être lui-même.

Si Jonatan ne pouvait pas me répondre, je pouvais toujours essayer d'imaginer ses mots.

— *Le grand Aleksander a besoin de mon aide ?*

Cette remarque fictive me tira un sourire. Il m'était facile de le visualiser, assis au pied de cet arbre avec moi, à contempler le ciel avec un regard optimiste que je n'aurais jamais.

— J'ai toujours eu besoin de ton aide.

— *Tu as su te débrouiller sans moi pendant des années.*

— Ici, c'est différent.

Les paupières closes, je pouvais presque percevoir les mouvements de Jonatan. Son froncement de sourcils. Son claquement de langue. Son genou ramené contre son torse.

— *En quoi c'est différent ? Tu as affronté pire que Père et Eliasz, que je sache. La Chose. Les révoltes. Les clans. Même ma mort.*

— Dans la Zone, j'étais un prisonnier libre. Ici, c'est l'inverse. On m'offre une apparente liberté, mais j'ai des chaînes invisibles aux poignets.

Le collier qui entravait le cou de Lise était un rappel constant de ma situation. Je n'avais pas le droit à l'erreur, sinon…

Ils me la prendraient.

— *Alors, pourquoi tu restes ici ? Tu as les moyens de t'en aller, de faire ta vie ailleurs.*

Je passai une main sur mon visage las, essayant d'effacer les traces de fatigue et de frustration.

— Tu voulais faire de ce pays un endroit meilleur. Un lieu de paix, comme tu le disais. Je le ferai pour toi.

— *Ne vis pas dans l'ombre de mon fantôme.*

— Non, j'en ai vraiment envie. Mais pour ça, je dois gagner ma place ici. Et comment faire si personne ne m'en donne l'opportunité ?

J'imaginai Jonatan mettre l'ongle de son pouce contre ses dents, comme il le faisait chaque fois qu'il réfléchissait.

— *Tu dois créer ta place toi-même. Si tu suis les règles de leur jeu, tu perdras à tous les coups.*

— Plus facile à dire qu'à faire.

Il ricanerait, j'en étais sûr. Je pouvais presque percevoir son rire, l'un des rares qui aient jamais percé le silence de cette maison.

— *Je t'ai connu plus optimiste que ça ! Il y a des choses que seul toi peux voir et comprendre, des choses qui les dépassent totalement. C'est grâce à ça que tu pourras les battre : en contournant les règles.*

Je ne répondis pas, pensif. Quelle était l'information que j'avais manquée ? Où pouvais-je encore agir ? Il y avait bien quelque chose. Lors de l'attaque du Gala, des phénomènes étranges s'étaient produits, et avec la mort de Mère, je n'avais pas vraiment eu le temps d'y songer. Mais si je pouvais…

— Merci, soufflai-je au vent.

J'ouvris les yeux et me relevai. À part moi, il n'y avait personne près du vieux chêne, et pourtant, je pouvais presque encore sentir la présence de Jonatan. Inutile de m'attarder ici davantage.

Dès que j'annonçai aux domestiques ma volonté de me rendre à l'ambassade, mon Protecteur réapparut, et grimpa sans sourciller en face de moi dans le *curcis*. Durant le temps du trajet, je me fis le malin plaisir de comprimer ses tempes. Rien de dramatique, mais de quoi lui filer une migraine coriace. S'il masquait sa souffrance du mieux qu'il pouvait, son *cerebrum* le trahissait.

Il voulait être la taupe d'Eliasz ? À sa guise, mais je ne lui faciliterais pas la tâche.

Lorsque la Gradée en charge de la surveillance nocturne de l'ambassade vit arriver notre *curcis*, elle adopta d'abord une position défensive, et braqua sa lampe torche sur mon visage. Cependant, elle me reconnut vite, et une pointe de panique perça le lac de ses émotions. Ma visite était imprévue, et la plupart de ses supérieurs dormaient déjà à poings fermés depuis des heures.

— Colonel Borowski, dit-elle d'une voix blanche, que puis-je faire pour vous ?

— Je désire me rendre dans la salle du Gala.

Les dernières couleurs présentes sur son visage s'évaporèrent.

— C'est-à-dire que… c'est une scène de crime, mon Colonel. Je ne suis pas autorisée à vous…

— Votre nom, je vous prie.

— Mon Colonel ?

— Vo. Tre. Nom, répétai-je en détachant chaque syllabe.

Elle jeta malgré elle un regard suppliant vers mon Protecteur, qui se garda bien d'intervenir. Elle s'humecta les lèvres.

— Lieutenante Teodora Pyka, mon Colonel.

— Bien, lieutenante Pyka. Au moins aurai-je un nom à fournir à mon père lorsqu'il me demandera pourquoi je n'ai pas su régler cette affaire dans les temps.

Pouvait-elle devenir plus pâle encore ? Apparemment oui, et ça sans même que j'utilise mon don pour lui comprimer les poumons. Elle bredouilla :

— Ça ne sera pas nécessaire, mon Colonel. Veuillez me suivre.

Au moins, Père m'aidait à sa manière. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que de l'utiliser à son insu.

Les couloirs de l'ambassade étaient entièrement déserts, et seul le bruit du martèlement de nos bottes couvrait celui de nos respirations. Bien qu'en partie nettoyée, la salle du Gala avait conservé les traces de l'attaque que nous avions subie. J'évitai soigneusement la tache rouge qui imprégnait toujours le parquet là où Mère avait rendu son dernier souffle, et rejoignis le centre de la pièce pour avoir un point de vue plus global. Lasek s'accouda contre une colonne, visiblement ennuyé de se retrouver ici à une heure pareille.

— C'est ici qu'ils ont disparu, marmonnai-je.

D'après mes propres sensations, une dizaine d'assaillants nous avaient attaqués ce soir-là : l'un d'entre eux était tombé en poussière juste devant moi, et m'avait semblé échapper à toute logique de gravité. Des Accomplis, potentiellement, même si ça n'avait pas de sens. Tous s'étaient volatilisés au dernier moment. *De la téléportation ?* supposai-je.

Mon regard se posa sur une traînée rouge que j'avais déjà remarquée le soir du Gala. Celle qui s'arrêtait brusquement, comme si le cadavre ou le blessé qui avait perdu du sang avait tout simplement disparu.

Je m'approchai de la marque, m'accroupis, et posai ma main sur le sol, laissant mon don s'éveiller et l'énergie me parcourir pour sonder la pièce. Le mouvement de balancement du corps de la lieutenante Pyka, pourtant dans mon dos, m'apparut limpide, tout comme le fait que mon Protecteur et chien d'Eliasz mettait tout son poids sur sa jambe gauche, et qu'un rien aurait suffi à le faire basculer. La pression que subissaient les colonnes fragilisées, les battements de cœur des ambassadeurs endormis, la faible circulation des *curcis*, je percevais tout. Mais ce qui m'intéressait le plus se trouvait sous mes pieds.

Un vide.

— Qu'y a-t-il en dessous ?

— Rien, mon Colonel.

C'était bien ce qui me préoccupait. Je ne ressentais rien. Pas la pression de plusieurs mètres de sol, juste du vide, jusqu'à une surface plus épaisse dans les profondeurs, avec, entre les deux, ce creux qui s'étendait sur plusieurs kilomètres de long.

Des galeries.

— Veuillez reculer, lieutenante.

— Mon Colonel ?

— C'est un ordre.

J'attendis quelques secondes, le temps que les deux Gradés soient hors de portée. Père n'allait pas aimer ce que je comptais faire, mais qu'importe ; quoi que je fasse, il trouvait un moyen de me le reprocher. *Je ne dois pas suivre leurs règles.*

Après une longue expiration, je canalisai la pression environnante dans le creux de ma main, mon attention entièrement focalisée sur le sol devant moi, et fermai lentement le poing. Le parquet craqua, d'abord doucement, avant de se déchirer et de voler en éclats, et avec lui le béton qui le soutenait. Je me relevai, une migraine naissante dans le coin de mon crâne, et observai longuement le trou que je venais de former, sans prendre en compte les protestations horrifiées de la lieutenante.

Ils ne s'étaient pas volatilisés.

Ils s'étaient échappés.

Je me tournai vers Lasek, qui contemplait ce trou béant, bouche ouverte.

— Restez ici au cas où je ne serais pas capable de remonter. Est-ce bien clair ?

— Mon Colonel, vous…

Je n'attendis pas la fin de sa réponse.

Je saisis ma canne et sautai.

Mes genoux craquèrent, mais tinrent bon, quand j'atterris quatre mètres plus bas. En revanche, ma cuisse et mon épaule m'envoyèrent une violente vague de douleur qui me donna la nausée. Mes yeux mirent plusieurs secondes à s'habituer à la dense obscurité qui régnait ici, et mon nez à l'odeur trop prenante de renfermé.

— R.A.S., clamai-je pour rassurer les deux Gradés. Je suis dans ce qui ressemble à des galeries souterraines.

Des égouts, si j'en jugeais au bruit d'eau courant à quelques mètres de moi. Un peu plus et j'atterrissais dedans.

— Vous avez besoin d'aide, mon Colonel ? s'enquit la lieutenante Pyka.

— Envoyez-moi votre lampe torche.

Ce qu'elle fit sans discuter. Visiblement, elle avait dépassé le stade de questionner mes ordres. La lumière termina de confirmer la théorie des égouts.

*Bien. Imaginons un instant que nos assaillants soient des Accomplis*, songeai-je en avançant de quelques pas. *Si l'un d'entre eux a le don d'intangibilité ou de téléportation, alors ça explique comment ils ont pu infiltrer le Gala sans attirer l'attention et nous échapper aussi facilement.* Restait à comprendre qui étaient ces Accomplis, et pourquoi ils s'attaquaient à nous.

J'allais m'enfoncer plus loin encore quand une masse sombre attira mon attention. Je braquai ma lampe torche dessus et m'approchai. Il s'agissait d'une couverture qui semblait dissimuler un objet plus grand. Quand je fus suffisamment près, je la tirai d'un coup sec, et ne pus retenir une grimace de dégoût en identifiant un cadavre à l'état de décomposition avancé, sûrement à cause de l'humidité. Je m'accroupis pour examiner son visage plus attentivement, mais les vers et les rats avaient déjà fait du trop bon travail. Il ne restait plus rien de visible, hormis une barbe taillée à la perfection, qui devait cacher un menton un peu pointu et…

Une minute ?

Était-ce le Général Piechocki ? Impossible. Il se portait à merveille, comme en témoignaient les quelques apparitions télévisées réalisées la veille à peine. Et puis, je l'avais vu s'en sortir vivant le soir du Gala. Mais était-ce bien lui ? Et s'il avait été remplacé ?

Je tirai un peu plus la couverture pour constater que l'homme était entièrement nu. Il ne paraissait souffrir d'aucune blessure physique, ne présentait aucun bleu ni aucune trace de saignement. Cependant, il tenait quelque chose dans sa main droite, une boule plus grosse qu'un poing. Je braquai la lumière dessus, et manquai de lâcher ma lampe torche. Le Général, si c'était bien lui, tenait au creux de sa paume un cœur humain, ou du moins ce qu'il en restait.

Guidé par un horrible pressentiment, je posai mes doigts sur sa poitrine nue et laissai l'énergie parcourir son corps. Je frémis. Là où aurait dû se trouver son cœur, il n'y avait plus que du vide. Comment ? Il ne présentait pourtant aucune blessure, aucune cicatrice, rien qui montrait qu'un organe lui avait été arraché ! Et si l'un de nos assaillants était vraiment capable d'intangibilité ? Pouvait-il réaliser un tel exploit ?

Mon *cerebrum* m'indiqua un appel entrant, et en voyant le nom affiché, je décrochai immédiatement.

— Lise, tout va bien ?

— *Ça va. Où es-tu ?*

Le faisceau de ma lampe surprit un rat qui s'échappa aussitôt.

— Dans les égouts, sous l'ambassade. C'est par là que nos terroristes se sont échappés. Je viens de trouver le cadavre du Général Piechocki. Sans son cœur.

— *Oh, je vois.*

Son manque d'enthousiasme m'interpella. J'entendis un clapotis au loin, certainement le rat.

— Pourquoi tu m'appelles, au juste ? Tu es toujours au siège ?

Le souffle de Lise se fit plus court, et mon inquiétude grimpa en flèche.

— Lise, réponds-moi.

— *Aleksander, je sais où se trouve Miko.*

Je m'arrêtai net, incertain d'avoir bien compris ce qu'elle m'avait dit.

— Pardon ?

— *Il est sous terre. Enfermé dans un bâtiment sous le siège de MP Laboratory.*

— Où as-tu dégotté cette information ?

Lise laissa planer un silence, ce qui n'augurait rien de bon.

— *J'ai assommé ton frère, et j'ai utilisé son* cerebrum *dans les Archives Nationales. Je suis en route.*

Je manquai de m'étouffer, et lâchai ma lampe torche, qui roula et finit sa course dans l'eau, inutilisable. Le retour de l'obscurité augmenta mon agacement.

— Tu as fait *quoi* ?

Elle plaisantait. *Non, Lise n'est pas du genre à faire des blagues stupides.* En revanche, assommer mon frère ? C'était dans ses cordes.

— *C'était la seule solution.*

Je soufflai pour contenir la panique et la colère qui grimpaient dans ma poitrine avec la force d'un raz-de-marée. Ma migraine s'accentua. Lise ne *pouvait* pas être sérieuse.

— Qu'est-ce qu'il t'est passé par la tête ? Tu ne bouges pas d'où tu es, j'arrive.

— *Je vais me retrancher près du bâtiment, mais je ne peux pas attendre indéfiniment ici. Ils finiront par remarquer mon absence ou celle d'Eliasz et me localiseront. Si tu n'es pas là aux premières lueurs du soleil, j'irai seule.*

Soit un peu avant 5 heures du matin, ce qui me laissait moins d'une heure pour la rejoindre. Avant que je n'aie eu le temps de répondre, Lise avait raccroché. Je jurai, furieux et en proie à une terreur nouvelle. *Non. Pas Lise.* Je refusais d'enterrer une autre personne qui m'était chère.

J'allais demander aux deux Gradés de m'envoyer une corde ou une échelle pour me faire remonter, quand un nouveau clapotis, plus fort que le précédent, me figea. Un rat ne pouvait pas faire un tel bruit.

Il y avait quelqu'un d'autre avec moi dans ces égouts.

Je me retournai lentement, et discernai une silhouette postée à une dizaine de mètres de moi. J'activai pleinement mon don, laissant l'énergie et la force de la pression m'envahir. Une deuxième personne apparut alors non loin de la première, sortie de nulle part. Même poids. Même corpulence. Même façon de se tenir. Une troisième surgit quelque part derrière moi. Puis une quatrième juste à côté, et une cinquième au-dessus du trou que j'avais créé, juste à côté des Gradés.

Je le sentais.

Toutes étaient parfaitement identiques.

Des copies ?

C'était bien un Accompli.

— Que me veux-tu ?

Parce qu'il n'y avait qu'une unique personne ici. Les autres tomberaient sûrement en poussière si je tentais de les tuer, comme le spécimen qui nous avait attaqués lors du Gala. Mais aucun des clones ne me répondit. Seule la lueur caractéristique des *animae* activées trancha l'obscurité des lieux.

Je lâchai ma canne.

Sans un mot d'avertissement, ils tirèrent tous en même temps. J'eus à peine le temps de lever les bras pour stopper les balles. Au-dessus de moi, les Gradés n'eurent pas la même chance. Leurs poids s'écrasèrent au sol, et le sang arrêta de pulser dans leurs veines. Le cinquième clone sauta dans le trou et atterrit juste à côté de moi. Je m'apprêtais à augmenter la pression environnante pour tous les avoir d'un seul geste, avant de finalement plonger au sol. Si je ne canalisais pas mon don, le plafond risquerait de s'effondrer, et je ne pourrais pas rejoindre Lise.

Je tendis la paume vers le clone le plus proche et fermai le poing. Il explosa en un millier de particules de poussière. La migraine augmenta en intensité et me donna le vertige. Je roulai sur moi-même pour éviter une nouvelle salve de tirs, provoquant une protestation véhémente de mes membres blessés, et manquai de

peu de finir ma course dans les égouts. Je me redressai juste assez pour plaquer au sol les deux clones qui avaient surgi derrière moi, faisant peser sur eux une pression équivalente à une tonne. Il ne fallut qu'une poignée de secondes pour qu'ils s'évaporent.

Plus que deux.

Non. Ils étaient de nouveau cinq.

Je stoppai leurs balles et inversai la force qui les poussait vers l'avant pour qu'elles retournent à leurs propriétaires. Seuls quatre clones me tiraient dessus, et deux d'entre eux explosèrent en recevant leur propre attaque. Ils réapparurent aussitôt derrière moi. *Où est le cinquième ?* Je ne l'entendais plus ! Par réflexe, je tournai la tête vers la gauche, et laissai mon don parcourir les galeries. Je le sentis fuir, protégé par les autres. Le voilà. Le véritable ennemi.

Plus le choix.

Je bondis dans le courant qui m'arrivait jusqu'aux genoux, et ma jambe blessée menaça de me lâcher. Hors de question ! Je levai les bras, avant de les abaisser férocement. Le plafond au-dessus des clones se fissura et s'effondra sur eux, soulevant un nuage de poussière épais qui s'infiltra dans mes poumons. Je toussai, les yeux plissés, mais n'attendis pas que les clones se reforment pour commencer à courir. Le véritable Accompli n'était pas loin, je pouvais encore le rattraper. L'eau ralentissait ma progression, si bien que je retournai sur la terre ferme dès que je pus, même si, sans ma canne, il m'était difficile d'avancer aussi vite que je l'aurais voulu.

Je longeai les murs, me fiant à mon don pour percevoir les intersections et les routes à prendre. L'Accompli était toujours à portée de ma perception. Je crispai mes doigts à son intention, sans pour autant fermer le poing. Je ne comptais pas le tuer, juste lui donner l'impression de porter le triple de son poids pour le ralentir.

— Arrête-toi ! lui hurlai-je quand il ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres.

Il avançait péniblement vers un escalier, à bout de souffle. Avec un peu de chance, il n'aurait pas la force de créer un nouveau clone. Je lui attrapai l'épaule, le retournai et le plaquai au sol. Sa tête claqua contre une marche, et ses yeux, à peine visibles dans la pénombre, se révulsèrent. Il tenta de se débattre, ses jambes frappant mollement mon dos, mais mes doigts se contractèrent un peu plus, et ses poumons se vidèrent de tout oxygène. Encore quelques secondes et il s'évanouirait. Je pourrais alors le capturer et lui poser toutes mes questions.

Une main agrippa soudain la mienne. Un clone surgit du néant. Ou, du moins, une tentative. Sa gravité était instable, ses os mous, son existence éphémère. À peine eus-je le temps de comprendre ce qu'il se passait que son *anima* se changea en couteau, et que la lame plongea vers la gorge de l'Accompli.

— Non !

Mais trop tard, le clone s'évaporait déjà tandis que son créateur, lui bien réel, s'étouffait dans son propre sang. Il eut un dernier sursaut avant de s'affaler contre les marches, mort. Je relâchai toute la pression que je retenais encore, et la migraine explosa dans mon crâne, me tirant une grimace.

Après avoir poussé un soupir agacé, je tirai le cadavre deux marches plus haut – ce qui relevait déjà de l'exploit –, où un panneau lumineux indiquant la sortie de secours me permit de découvrir son visage. Je l'avais entraperçu lors du Gala, mais pour le reste, il m'était inconnu. Fait étrange : sur sa joue gauche, juste sous l'œil, se trouvait un tatouage ; une lune renversée, appuyée contre un cercle, lui-même accroché à une croix. Ce symbole me disait quelque chose, sans

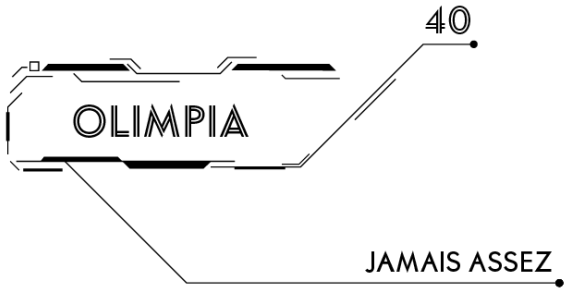
que je sache définir quoi.

*Plus tard*, m'ordonnait une part de moi. J'abandonnai le cadavre, et gravis les dernières marches en me tenant tant bien que mal à la rambarde. La porte était fermée à clé, mais je n'eus aucun mal à détruire le système de serrure d'une dernière pression du doigt. La migraine grimpa d'un nouveau cran, et me donna un vertige tandis que je retrouvais l'air libre, dans les rues toujours vides de Telum. Il ne faudrait pas longtemps avant que des patrouilles n'arrivent, attirées par le bruit de l'effondrement et des coups de feu.

Dehors, le ciel s'éclairait déjà. J'activai mon *cerebrum* et regardai l'heure : 4 h 35. Je n'avais plus beaucoup de temps pour rejoindre le siège militaire, à plusieurs kilomètres de là, et sans mon Protecteur, impossible d'utiliser un *curcis*.

Après un dernier regard vers l'ambassade en partie avalée par les égouts, je me lançai dans les rues de Telum en m'appuyant sur les murs pour ne pas m'effondrer. Un pas après l'autre, je progressai vers le siège de MP Laboratory, que les premières lueurs de l'aube allaient bientôt frapper.

Vers Lise.




# 40
# Olimpia – Jamais assez

*S'il y avait encore des survivants dans la Zone, les bombes ont fini de les tuer avant l'arrivée de la première génération.*

Dans la douceur de la nuit, les pleurs résonnaient comme des cris.

Blottie dans un vieux pull élimé, je contemplais sans les voir les Fils de Belobog s'occuper de leurs blessés et de leurs morts. La plupart avaient des connaissances de base en médecine, mais il n'y avait qu'une seule femme, Magdalena, aux compétences semblables à celles d'un *manus protegens*, et elle était débordée. J'avais d'abord tenté de les aider, mais le tremblement de mes mains, couplé à la présence de mes gants, me rendait plus gênante qu'autre chose. Pourquoi n'avais-je pas le don de Kaja ? J'aurais pu tous les soigner en un rien de temps. Mais la Chamane n'avait pas refait surface, et mes mains étaient condamnées à détruire plutôt qu'à réparer. Alors j'attendais, assise sur l'herbe souillée par le sang, portant dans mon cœur la certitude que le malheur me suivrait partout où j'irais.

Les Gradés avaient enlevé Ed et tous les enfants, dont le petit Oskar avec sa brûlure encore fraîche.

Dans la caravane en face de moi, Agnieszka était au plus mal.

Les parents pleuraient sans savoir s'arrêter.

Et Liba, indemne physiquement, évoluait entre les blessés comme un lion en cage.

Tout ça était *ma* faute.

J'enfouis ma tête entre mes bras, et tentai vainement de calmer ma respiration pleine de sanglots retenus. Si je n'avais pas obligé Ed à déserter, rien de tout ça ne serait arrivé. Liba aurait été tué, mais il aurait été le seul. Si seulement je n'avais pas fait ce raid… J'aurais presque souhaité être restée prisonnière de cette pièce blanche, à ne pas sentir l'emprise du temps sur moi, à n'être responsable de personne. Ainsi, je n'aurais commis aucune erreur. Je n'aurais pris aucune vie innocente. Je n'aurais pas mis tous ces gens en danger.

Je m'en voulais *tellement*.

*Ma faute. C'est ma faute.*

— *Babcia* veut te voir.

Un sursaut m'échappa en entendant la voix de Liba. Trop calme. J'aurais préféré qu'il me hurle dessus, qu'il m'accuse de tous les maux, qu'il me frappe jusqu'au sang pour ce que j'avais fait, mais quand je me redressai, je vis que ses traits n'exprimaient que sa tristesse et son incompréhension. « Hais-moi ! » avais-je envie de lui hurler. Je voulais le secouer, le frapper, lui faire du mal pour raviver sa haine, parce qu'elle était légitime. Je lui avais pris sa sœur, et à présent, tout son clan avait été touché par ma faute.

À la place, je ne murmurai qu'un simple :

— D'accord.

En veillant bien à ne pas le regarder dans les yeux.

Oh non, il y aurait vu toute ma culpabilité.

La caravane où l'on avait transporté Agnieszka était colorée du sol au plafond par des tapis, des rideaux et des coussins aux motifs floraux ou géométriques. Un lieu presque trop joyeux pour contenir un tel drame. Magdalena nous accueillit sur le pas de la porte, la mine sombre. Elle empoigna Liba et chuchota à notre intention.

— Elle ne survivra pas. Je n'ai pas de quoi la soigner. Mais elle tient à vous parler.

Liba accusa le coup. Il allait perdre le dernier membre de sa famille. *Ma faute, ma faute, ma faute…*

— Faites-lui vos adieux.

Et sur ces mots, Magdalena quitta la caravane pour rejoindre des blessés qu'elle pourrait peut-être sauver. Ou peut-être pas. Voilà pourquoi je n'avais jamais souhaité devenir *manus protegens* : je ne voulais pas être celle qui devrait annoncer les mauvaises nouvelles. *Kaja,* priai-je intérieurement, *ces gens ont besoin de toi. Où es-tu ?*

Dans son grand lit, Agnieszka m'apparut bien petite et frêle, comme une enfant. Sa respiration difficile et son abdomen aux bandages couverts de sang me comprimèrent le cœur. Je demeurai immobile, à une distance respectueuse, tandis que Liba la rejoignait pour lui prendre la main. Il se pencha vers elle, et ils échangèrent des paroles qui ne me parvinrent pas. Tant mieux. Je ne voulais pas les entendre. À vrai dire, je n'avais aucune envie d'être ici. Fuir loin de cette caravane, loin des blessés, du deuil, de ma culpabilité, voilà tout ce que je désirais.

Mais lorsque Liba se redressa et qu'Agnieszka tendit ses doigts frêles vers moi, je réussis à trouver le courage d'avancer. Sa peau sur mes bras était aussi fine que du papier.

— Tu as mauvaise mine, *malec*.

Un rire m'échappa, et je le regrettai aussitôt, mais Agnieszka ne parut pas s'en offusquer, bien au contraire. Un mince sourire creusa un peu plus ses rides.

— Ma *babcia* me disait, quand je n'étais encore qu'une *malec* comme toi, qu'on ne doit pas pleurer la mort de ceux qui ont eu le temps de goûter tous les parfums que la vie a à offrir. Au contraire, leur souvenir ne doit évoquer que la joie des moments partagés.

Mes sanglots quittèrent mes poumons pour envahir ma gorge et brûler mes yeux. Non. Impossible. Je ne pouvais pas sourire devant le malheur que j'avais apporté. Agnieszka allait mourir, et c'était ma faute !

*Ma faute. Ma faute. Ma faute.*

— Je suis désolée, balbutiai-je d'une voix tremblante. Tellement désolée.

Pardonnez-moi. Les enfants…

— Il n'y a rien à te pardonner, *malec*. Grâce à toi, mon Liba vivra plus longtemps que moi, et pour ça, je te serai éternellement reconnaissante. Même dans l'autre vie.

Liba garda le silence, mais il tenait fermement l'épaule de sa grand-mère, comme si cela pouvait suffire à la maintenir sur terre.

— Je suis née à la fin du millénaire précédent, dit Agnieszka dans un soupir. En 1999. Une enfant du siècle.

Elle inspira longuement, comme si ses paroles étaient enfouies en elle depuis des décennies et prenaient leur temps pour remonter à la surface. Les muscles de mon visage tremblaient de contenir ma peine.

— J'ai vu tant de choses, tu sais. J'ai vu les réseaux sociaux naître et asservir les gens. J'ai vu les pandémies enfermer des pays entiers. J'ai vu le changement climatique ravager le monde. J'ai vu la guerre se déclarer à quelques kilomètres de chez moi. J'ai vu l'intelligence artificielle redéfinir notre manière de vivre. J'ai vu les extrêmes monter et diviser les peuples. J'ai vu les femmes perdre des droits fondamentaux sur leurs corps. J'ai vu les murs s'ériger autour des villes et des cœurs. J'ai vu les définitions de l'amour et de la liberté être réécrites encore et encore pour nous opprimer.

Des larmes coulaient à présent sur ses joues.

Sur les miennes aussi.

Je les essuyai au plus vite avec la manche de mon pull.

Je n'étais pas certaine d'un jour pouvoir les arrêter.

La voix d'Agnieszka ne tremblait pas.

— J'ai vu le XXIe siècle, *malec*. Comme mon arrière-grand-mère avait vu le XXe avant moi. Je pensais que nous apprendrions de nos erreurs, mais l'Histoire se répète, encore et encore. Je ne sais plus très bien ce que je lègue à mon petit-fils, si ce n'est une nouvelle guerre et un monde qui court à sa ruine. C'est moi qui suis désolée.

Elle serra mon poignet. Même alors que la mort l'attirait à elle, elle gardait une certaine vigueur. Ses yeux, que l'approche de la mort avait rendus gris, se plantèrent dans les miens, aussi vifs que l'eau de la rivière.

— Libère-les. Libère-nous tous. Et sauve-le.

Elle lâcha alors ma main pour poser la sienne sur celle de Liba.

— *Kocham cię, Liba.*

« Je t'aime, Liba. »

Et elle partit.

Juste comme ça.

Un hurlement monta dans ma gorge et me brûla les entrailles. Sans un regard pour Liba, je quittai précipitamment la caravane, les poumons en feu, le cœur déchiré par mille lames. Je courus jusqu'à la rivière et m'arrêtai sur la berge. Mes pleurs, que je retenais au mieux, soulevaient ma cage thoracique, telle une marée montante qui allait bientôt tout détruire sur son passage.

*Ma faute. Ma faute. MA FAUTE.*

— Partir… Je dois partir… Je dois partir…

*MA FAUTE ! MA FAUTE ! MA FAUTE !*

— Partir ?

Je fis volte-face. Liba se tenait juste là, le visage tordu par le chagrin. Il venait de perdre tout ce qui lui était cher et m'observait comme si je m'apprêtais à le trahir. Oh, s'il savait ! Le mal était déjà fait. Comprenant qu'il attendait une

réponse, je réussis à articuler d'une voix hésitante :

— Oui, partir. Ils ont Ed et les enfants. Je dois m'en aller. Je dois les retrouver.

Et je devais à tout prix m'éloigner d'eux, pour que le malheur suive mes pas et les laisse en paix. Liba fronça les sourcils et claqua la langue. Ses mains, fermées en poings, tremblaient.

— Ah oui, tu veux partir ? Nous quitter alors qu'on a justement besoin d'aide, pour aller affronter toute seule une escouade entière ? Tu n'es pas sérieuse.

Je laissai la colère monter. Elle n'était jamais bien loin, nourrie par ma culpabilité.

— Si, je le suis parfaitement ! Je n'abandonnerai pas Ed. C'est hors de question !

— C'est du suicide, cracha Liba en avançant d'un pas.

— Alors, tu n'as qu'à venir avec moi !

Il se figea, et le dilemme peignit ses traits. C'était injuste. Je n'avais dit ça que pour le provoquer, parce que je voulais qu'il me haïsse autant que je me haïssais.

— Je ne quitterai pas ce qu'il me reste de famille.

— Eh bien moi, je n'abandonnerai pas un ami ! Je ne te pensais pas aussi lâche.

Mes mots l'atteignirent comme une claque, et ça me fit un bien fou. J'avais dit la même chose à Ed quand il avait refusé de déserter. Une autre de mes erreurs. J'étais trop dure, mais je m'en fichais. Je n'avais pas été assez forte. Je ne l'étais jamais assez. Je n'étais *jamais assez*.

J'avais échoué.

*MA FAUTE !*

Liba franchit le dernier pas entre nous. Je m'attendais à ce qu'il m'empoigne, à ce qu'il me frappe, à ce qu'il me pousse dans l'eau vive, à ce qu'il me hurle dessus, à ce qu'il me traite de *demon*, de chienne de l'armée, de tout ce qu'il voulait. Tekla n'aurait pas hésité un instant à me rabaisser, à me rappeler combien j'étais faible et inutile. Au lieu de ça, ses bras se refermèrent autour de moi, et il me fit poser la tête contre son torse.

Mes yeux s'écarquillèrent.

— Liba ?

Son parfum était celui de la forêt. Sa poitrine, je le sentais, se soulevait avec difficulté.

— Tu n'es pas obligée d'être forte tout le temps ou de faire semblant de l'être. Tu as le droit de craquer aussi.

Ma bouche s'entrouvrit, et un hoquet de douleur m'échappa, suivi par des milliers de larmes brûlantes qui s'écrasèrent contre le tee-shirt de Liba. Je laissai échapper tout ce que je retenais depuis des semaines : la solitude de la salle blanche, l'arrachement à mes amis, les raids, les insultes, les agressions, la peur, la culpabilité, la haine, l'incompréhension, la mort. Tout le poids que je portais dans le cœur sortit. Liba pleurait aussi. Sa douleur tombait sur mes cheveux courts, fine et disparate comme une pluie d'été.

Il fallut du temps pour que nos deux cœurs n'aient plus de larmes à évacuer. Quand mon corps ne fut plus capable que de sanglots étouffés, je me détachai de Liba, confuse sur ce que je ressentais pour lui.

Sans l'once de colère qui habillait normalement toujours son visage et durcissait ses traits, il paraissait plus jeune, plus doux. Il croisa les bras sur sa poitrine et détourna le regard, gêné. La culpabilité, bien qu'atténuée, était loin de

m'avoir quittée, mais il y avait autre chose. Je respectais Liba pour l'amour qu'il portait à sa famille. Et je l'admirais aussi pour sa liberté, pour sa hargne, et pour le fait qu'il ne plie jamais. Un autre sentiment, fragile, laissait entrevoir ses contours, mais je préférais ne pas y penser.

— Je vais partir quand même, lui avouai-je d'une voix rendue rauque par les pleurs. Il faut que je les sauve. Je ne peux pas vivre avec leur mort sur la conscience.

J'avais déjà trop à porter, je n'étais pas capable de plus.

Le Fils de Belobog acquiesça sans un mot ni un regard. Si je ne pouvais pas m'excuser pour ce que j'avais fait, je pouvais tout de même le remercier. Je me mis sur la pointe des pieds et déposai un baiser sur sa joue. Il sursauta, mais ne s'éloigna pas.

— Merci de nous avoir sauvés.

Et sans m'attarder plus longtemps, je le contournai pour rejoindre le camp, le cœur battant soudain trop fort dans ma poitrine. Il ne me fallut que quelques minutes pour réunir mes affaires dans mon sac à dos et dire adieu aux autres, avec la promesse de revenir avec Ed et les enfants. Pourtant, alors que je lançais un dernier regard vers le camp en ruine, j'aperçus Liba qui courait vers moi, lui aussi équipé d'un sac. Il s'arrêta à ma hauteur et planta son regard volontaire dans le mien.

— Je viens aussi. Tu ne pourrais pas sauver tous les enfants toute seule.

Je poussai un soupir de soulagement. Pourquoi cet homme ne voulait-il plus me haïr ? Un vrai mystère. Mais une part de moi était heureuse de le savoir de mon côté.

— Bien, allons les sauver, alors.

Et tandis que pointaient les premières lueurs de l'aube, la forêt nous avala.

# 41
# Zuzanna – De vieux amis

*Certains experts supposent qu'avant d'être conçue comme une arme, Arma Massa Interitum avait été imaginée comme un être pensant, proche de la réflexion et du comportement humains.*

La nuit accueillit notre remontée à la surface.

Sans trop savoir comment, le chemin pour y parvenir m'avait paru familier, mais après tout, tous les couloirs se ressemblaient dans nos souterrains. Kasandra avançait en tête, soutenant Adam par le bras, pour qui chaque marche avait été une épreuve. Aria me tenait la main, et j'ignorais si c'était pour me rassurer ou pour calmer sa propre angoisse. Piotr fermait notre procession. Cela me soulageait de le savoir dans mon dos, prêt à intervenir en cas de problème. Il n'y en eut aucun, et pourtant, je n'arrivais pas à calmer l'appréhension qui me nouait l'estomac chaque nuit depuis la cérémonie.

Voilà quatre jours que j'étais devenue officiellement une Zduhać.

Quatre jours que j'avais l'étrange sentiment d'avoir perdu quelque chose de précieux.

Sans savoir quoi.

Alors, pour me changer les idées, j'avais aidé au mieux les autres à orchestrer les derniers préparatifs de notre plan. Je ne connaissais pas tous les détails, mais Piotr m'avait amplement rassurée à ce sujet l'après-midi même.

« Adam appelle la batterie que nous devons voler le *cor*. Elle est très bien protégée, mais nous avons tous été choisis justement pour cette mission. À nous tous, avec nos dons, on est capables d'y arriver. »

Ces derniers temps, je l'avais trouvé plus distant, plus froid, et je ne comprenais pas pourquoi. Alors, le simple fait qu'il tente de me motiver m'avait remonté le moral.

Aria avait passé une matinée entière à me montrer comment faire ramper mes plantes le plus près possible du sol pour que leurs mouvements soient pratiquement imperceptibles. Sa mission à elle serait de nous aider à chaque étape en cas de besoin.

— Tu t'en sors très bien !

Alors, quand la brise chaude effleura ma peau et que je fis mes premiers pas dans la Zone depuis des semaines, je réussis à ranger mes peurs dans un recoin de mon esprit.

Tout allait bien se passer.

Adam, tête penchée en arrière, observait le ciel. Son émotion était palpable. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu ? Plus de vingt ans, sans aucun doute. Son regard fixe, perdu dans l'obscurité céleste, me donnait des frissons. Il respira profondément l'air frais avant d'avancer vers la Chose endormie. Il s'arrêta à moins d'un mètre, et l'observa de longues secondes durant, mais ne la toucha pas.

Sans que je puisse dire pourquoi, cette scène me mit mal à l'aise.

Il émanait de lui une énergie étrange, presque dérangeante. Quelque chose dans son attitude, dans cette contemplation silencieuse, me rendit nerveuse. Les ombres projetées par la lueur lunaire semblaient accentuer les traits d'Adam, créant des lignes dures et des ombres sinistres. Étonnamment, à cet instant précis, il me rappela quelqu'un, mais qui ? Impossible de le savoir. Je me demandais ce qu'il se cachait derrière ce visage énigmatique, quelles pensées et intentions se dissimulaient derrière cette expression immuable.

Quelque chose n'allait pas.

J'avais envie de fuir.

Pourtant, quand Adam se retourna et me fit signe d'approcher, je m'exécutai sagement. Il me fit alors poser ma paume sur le front cubique d'AMI, et ce, malgré toute l'horreur que ce geste m'inspirait. La Chose avait beau se trouver à quelques centimètres de moi, je ne savais détacher mon regard d'Adam et de ses gestes.

« Il était une fois deux amis. Ils voulaient changer le monde. Mais le monde n'était pas prêt à recevoir ce changement. »

Un étrange et triste sourire tordit son visage.

« Ce n'est qu'une horrible tragédie. Horrible et inévitable. »

Je libérai mes mains du contact de la Chose pour poser la question qui me brûlait le corps.

« Si tu avais pu faire différemment, l'aurais-tu fait ? »

Son sourire s'éteignit, et à sa place, une ombre recouvrit son visage, me donnant envie de reculer. Loin, très loin.

« Non. Parce que nous étions Absolus. »

Avant que je ne puisse répondre, Adam tourna la tête vers Kasandra, qui l'avait certainement interpellé.

« C'est l'heure », signa-t-elle à mon intention.

Je ne parvins pas à la regarder dans les yeux, alors qu'elle me dévisageait avec intensité. Pourquoi étais-je soudain si mal à l'aise avec ceux qui m'avaient accueillie comme une véritable famille ? Je n'avais personne d'autre au monde. *Ressaisis-toi*, m'imposai-je.

Nous nous rendîmes devant les portes, et n'eûmes à attendre qu'une poignée de minutes avant de voir Roman les traverser comme si elles n'étaient faites que d'eau. Je reculai d'un pas, toujours aussi surprise de le voir faire, surtout qu'il portait sur lui l'uniforme rouge sang si caractéristique des Gradés. Adam fut le premier à les franchir avec lui. Puis il fit passer Kasandra et Aria une par une ; l'opération prenant chaque fois environ deux minutes.

Quand Roman revint, ce fut pour me tendre la main. Après un dernier regard vers mon frère, je l'acceptai et le rejoignis au plus près des portes. Malgré moi, je

ne pus m'empêcher de fermer les yeux en les traversant, m'attendant à ressentir une douleur ou quelque chose de palpable, mais rien.

On se retrouva dans le sas, d'une centaine de mètres de diamètre, qui nous séparait des portes extérieures. Je levai automatiquement les yeux, et découvris avec soulagement que le ciel était toujours visible. Pourquoi cela me surprit-il ? Je n'en avais aucune idée. Quand j'avais traversé ce sas pour entrer dans la Zone, il n'y avait pas de toit ; pourquoi y en aurait-il un maintenant ?

Dehors, un *currus* était garé, prêt à partir. Ils avaient déjà tous enfilé l'uniforme de Gradé que Roman nous avait volé, et quand Kasandra me tendit le mien, je m'empressai de le passer. Sa couleur mise à part, il n'était pas bien différent de celui que portaient les mobilisés, aussi eus-je la sensation de retrouver une seconde peau.

Une fois que Roman fut revenu avec Piotr, nous grimpâmes un à un dans le *currus*, et il prit place à l'avant du véhicule, dans la cabine conducteur qui avait été forcée, tout comme le pilotage manuel. La rame était largement assez spacieuse pour tous nous accueillir, et chacun de nous s'isola loin des autres. La nuit risquait d'être longue jusqu'à Telum, et personnellement, l'appréhension qui m'habitait me donnait envie d'être seule, d'autant que même la présence de mon frère n'arrivait pas à combler cet étrange vide dans ma poitrine.

— Dormez tous un peu, nous recommanda Kasandra en signant pour ma compréhension.

L'angoisse m'envahissait alors que nous avancions, chaque kilomètre nous rapprochant un peu plus de notre destination. Je me sentais mal à l'aise, tendue, sans réellement comprendre pourquoi. Une appréhension sourde me taraudait, m'incitant à rester sur mes gardes, ainsi qu'une sensation désagréable de déjà-vu. J'avais l'impression d'avoir oublié quelque chose, quelqu'un, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. Cette pensée tourmentait mon esprit et alimentait mon inquiétude.

Épuisée, je finis par m'assoupir, ma tête reposant contre la vitre froide. Le paysage de la campagne eritienne défilait sous mes yeux fermés, tandis que mon sommeil se révélait agité, peuplé de rêves aussitôt effacés. Je ne rouvris les paupières qu'à l'approche de Telum, alors que l'aube pâle perçait l'horizon et le ferait bientôt chatoyer de mille couleurs. Après m'être frotté les yeux, un mélange d'excitation et d'appréhension m'envahit. Mon regard se fixa sur la ville qui se rapprochait rapidement, trop rapidement peut-être, mais alors que la périphérie n'était plus qu'à une poignée de kilomètres, Roman gara notre *currus* sur une aire de repos, dont la hauteur permettait déjà d'avoir une vision de l'agglomération ainsi que de ses gratte-ciel.

— Elżbieta et Adrian vont nous rejoindre ici, m'expliqua Aria, dont les traits étaient encore bouffis par le sommeil.

La tête posée contre la vitre, je contemplais la ville qui s'étendait devant moi. Les immenses édifices se dressaient fièrement à l'horizon, leurs silhouettes imposantes se découpant sur le ciel. Les lumières chatoyantes des enseignes et des fenêtres scintillaient, créant une toile étincelante dans l'aube.

Un frisson me parcourut l'échine. Cette attente semblait durer une éternité, et mes pensées se perdirent dans les méandres de l'incertitude. Je me demandais ce qu'il se tramait derrière les murs de cette cité tentaculaire, quels secrets elle recélait.

Soudain, un homme vêtu d'un uniforme blanc, que je reconnus immédiatement comme le Général Piechocki, apparut dans mon champ de vision.

Une sensation de malaise me saisit, et j'eus un mouvement de recul instinctif en le voyant s'approcher de nous, malgré tout ce qu'on m'avait déjà expliqué.

Quand il ne fut plus qu'à une dizaine de mètres du *currus*, les traits du Général commencèrent à se transformer, se modulant pour prendre l'apparence d'Elżbieta. La barbe et le menton pointu disparurent pour laisser place à son visage angélique, avec sa bouche pulpeuse et rouge ainsi que son teint de porcelaine. Ses longs cheveux blonds aux boucles soyeuses encadraient sa figure d'un ovale parfait. Elle avait l'air d'une poupée à la beauté presque irréelle. J'avais beau savoir qu'Elżbieta était métamorphe, la voir en action restait déconcertant.

Elle monta à bord avec difficulté, obligée de soulever les jambes de son uniforme devenu trop grand pour elle, et son visage se ferma à la seconde où elle posa son regard sur notre groupe.

— Où… Adrian ? formèrent ses lèvres.

Aria se tourna vers elle et je ne pus lire sa réponse, mais l'expression qu'afficha Elżbieta suffit à me renseigner. Adrian aurait dû nous rejoindre depuis longtemps. La Métamorphe s'assit sur le siège le plus proche de la porte, dégageant une aura si menaçante que personne ne trouva bon de la déranger. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle descendit du véhicule et fit les cent pas, entortillant ses cheveux blonds entre ses doigts. De ce qu'elle marmonna, je ne captai que des mots isolés :

— Non… peut… venir… va bien… tout va… retard… rien… grave…

Je gardai un œil attentif sur elle tandis qu'elle arpentait nerveusement l'aire de repos. Son pas était rapide, ses mains crispées, et son regard traduisait une profonde inquiétude. Je pouvais sentir la tension monter au sein du groupe alors que chacun ressentait son anxiété grandissante.

Les secondes semblaient s'étirer à l'infini, et chaque fois qu'Elżbieta se retournait pour jeter un regard inquiet vers la ville, la certitude qu'Adrian ne viendrait jamais s'amplifiait.

Alors que le soleil pointait son nez à l'horizon, Adam et Kasandra quittèrent à leur tour le *currus*. Ils me tournaient le dos, m'empêchant de voir ce qu'ils disaient, mais je captai la gravité de leur discussion. Adam désigna Elżbieta du doigt, et après un dernier échange qui ne dura pas plus de dix secondes, Kasandra la rejoignit pendant qu'il remontait à bord.

Une peur sans fondement me comprimait la poitrine.

La Métamorphe s'était assise sur le macadam, les yeux écarquillés, les lèvres continuant de remuer pour prononcer des mots que je ne saisissais pas. Elle ne bougea pas lorsque Kasandra posa sa main sur sa tête, mais mon cœur rata un battement quand de la fumée blanche s'en échappa. Elżbieta se redressa aussitôt, les yeux dans le vague, et remonta d'un pas lent dans le *currus*, suivie par Kasandra.

Cette dernière balaya notre groupe du regard.

— Nous devrons réussir à six, à présent.

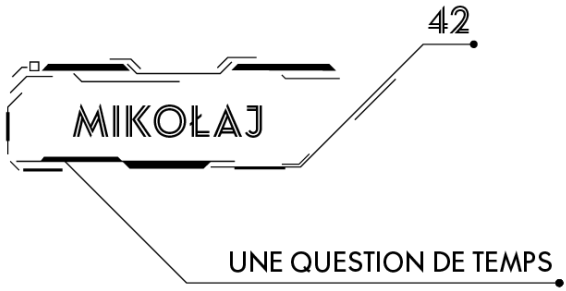
Et ses mains répétèrent les mêmes mots à mon intention.

Mais je ne la regardais plus.

Mon attention était entièrement focalisée sur Elżbieta, assise en face de moi.

Sur son visage, vide de toute émotion, comme si son inquiétude avait été…

Effacée.




# 42
# Mikołaj – Une question de temps

*D'autres experts vont même jusqu'à affirmer qu'Arma Massa Interitum était capable de ressentir des émotions, d'avoir des rêves et de mentir.*

— Tu devrais aller t'entraîner dans la salle ronde.

Les mots étaient sortis seuls de ma bouche. Ils m'appartenaient, ou plutôt m'avaient appartenu. Gwidon m'observait saucer mon plat avec les doigts. J'avais pris l'habitude de le faire pour qu'il me regarde, rien qu'un peu. Gwidon était toujours vivant. Passé, donc. Lise, elle, ne dit rien pendant plusieurs secondes, essayant de comprendre ma proposition.

— Une raison particulière ?

Je haussai les épaules. Comment lui expliquer que son présent était déjà fini ? Que je ne pouvais que subir le courant du temps sans l'arrêter ? Ce que nous vivions disparaîtrait bientôt.

— Un pressentiment. Tu me remercieras plus tard.

Lise suivrait mon conseil. Ou elle l'avait suivi. Elle le faisait et le ferait toujours. Elle irait ou avait été dans la salle ronde pour relever Edward Okonek. Ce garçon devait rester en vie. Ou son rôle avait-il déjà été joué ? Impossible de le savoir.

— Ignore-le, Lise. La dernière fois que je l'ai écouté, les pigeons se sont échappés de leurs cages. Ça a été un calvaire de tous les récupérer, et il y a encore des nids dans les poutres de l'ascenseur.

Je souris. Je connaissais cette réplique par cœur, comme celle d'un bon film que l'on a vu trop souvent. Plutôt dramatique comme histoire, surtout si l'on enlevait mon incroyable humour de l'équation. J'étais du genre irremplaçable. Bientôt, Gwidon allait se lever, et je ne pourrais pas le retenir, car on ne change pas le passé. Cette scène, je l'avais déjà jouée un millier de fois. Elle n'était pas plus réelle qu'un rêve. Alors, je ne fus pas surpris, en tournant la tête, de me retrouver dans un endroit totalement différent.

Łucja m'observait, un air inquiet sur le visage. Plus que ça. Elle était effondrée. Ses yeux gonflés et rouges témoignaient des larmes déjà versées.

— Oh, Miko, tu es vivant !

Elle se jeta à mon cou, et je reconnus les lieux. Cette maison à la tapisserie jaune, je n'y étais venu qu'une fois, et pas consciemment. Łucja et les autres m'y avaient porté en plein milieu de notre première mission de ravitaillement.

— Łucja ?

— Espèce d'abruti ! Ça fait déjà huit jours qu'on veille sur toi ! Oliwjer pense que tu es un Accompli.

— Łucja, c'est bon, tout va bien.

Mais elle ne me lâchait pas. Sa respiration sifflante et saccadée me rappela combien elle avait pleuré durant cette période de notre vie.

— Non, tout ne va pas bien ! J'en ai assez de perdre des gens. Ne me fais plus jamais une frayeur pareille, compris ?

J'enfouis ma main dans ses cheveux auburn, heureux qu'elle ne puisse pas voir mon visage. Elle l'ignorait, mais la vie nous réservait encore de nombreuses morts, toujours plus proches, toujours plus douloureuses. Ces premiers mois dans la Zone n'étaient qu'un avant-goût.

— Je vais faire de mon mieux, promis-je néanmoins.

Un mensonge, rien de plus ; mais que pouvais-je offrir d'autre ?

Je fermai les yeux un instant, et quand je les rouvris, je me tenais au milieu de l'allée qui me ramenait vers la maison, immobile, sans repère. Dans son uniforme d'école élémentaire déjà trop petit pour elle, Amelia s'était arrêtée de marcher pour m'attendre. Ses cheveux blonds nattés la faisaient paraître plus jeune qu'elle ne l'était vraiment. Bientôt, elle partirait pour l'Institut, et je n'aurais plus personne à faire rire à la maison.

— Miko ! Tu viens ? Arrête de rêvasser.

Passé, toujours. Perplexe, mais heureux d'être là, je sautillai jusqu'à elle et lui tournai autour, bras tendus, comme si je pouvais m'envoler d'une seconde à l'autre, ce qui n'était pas si loin de la réalité.

— Je suis un voyageur du futur ! Veux-tu connaître tous les mystères de ton aveniiiir ?

Amelia s'esclaffa de bon cœur. Pas tellement parce que j'étais particulièrement drôle, même si c'était le cas, mais parce qu'elle avait le rire facile, aussi clair qu'un ciel d'été.

— Par le Maréchal, si c'est toi qui prédis mon avenir, je ne vais pas aller bien loin !

Je pouffai, mais continuai de tourner pour ne pas voir qu'Amelia changeait. Elle avait grandi à vue d'œil, perdant peu à peu ses nattes et son uniforme d'écolière pour devenir une jeune femme, tout juste plus petite que moi. Je me figeai face à elle et mes bras retombèrent le long de mon corps. Ma grande sœur et moi ne nous étions pas vus depuis dix-huit ans, mais je savais au plus profond de mon être que c'était bien elle en face de moi.

Avenir.

Peut-être.

Aucun sourire n'illuminait son visage.

— Tu m'as oubliée.

Mon sang se glaça dans mes veines et mon souffle s'évapora. Non. Non, je ne l'avais pas oubliée. Je faisais tout pour ne pas laisser le don l'effacer de ma mémoire. Mais avant que je n'aie eu le temps de répondre, elle disparut, et je fus projeté dans le centre de soins des Conquérants.

Edward Okonek était allongé dans un lit, le regard perdu dans le vide. Nous avions déjà vécu une scène similaire, lorsque je l'avais expulsé du Bataillon

Offensif, mais ce n'était pas la même. Plus exactement, Okonek n'était pas le même. Il portait une étrange tenue blanche informe. Il lui manquait la main gauche. Heureusement que ce n'était pas la droite. Et surtout, son crâne et ses sourcils avaient été rasés, dévoilant des inscriptions gravées sur son front.

Le passé et le futur se mélangeaient.

Un des possibles futurs.

Je soupirai et m'installai sur la chaise à côté de lui.

— Laisse-moi une autre chance…, murmura-t-il d'un air absent.

Si seulement. Mais je ne pouvais pas aller contre le courant, juste me plonger dans ses eaux pour prévenir les autres qu'ils allaient se noyer. Dans un coin de la pièce, j'aperçus une petite blonde à la blouse tachée de sang. La *manus protegens* qui avait ou allait dégénérer. Elle posait sur moi un regard accusateur, brûlant d'une haine que je n'avais jamais perçue en elle.

Je devais partir d'ici.

Le passé pouvait se montrer dangereux.

Je tapotai la tête d'Okonek, pressé de fuir.

— Je ne peux rien faire, mon lapin.

Un autre soupir m'échappa quand je me relevai, prêt à franchir la porte. Mais je me retournai une dernière fois, dans l'espoir d'insuffler à ce petit une bulle d'air. Ou un conseil. Il avait ou allait en avoir besoin.

— Je t'avais dit de t'entraîner à courir. Sinon, ils te rattraperont toujours. Cours, Okonek, cours de toutes tes forces.

À peine eus-je franchi la porte que je me retrouvai face à un autre vingtième, dans un lieu différent. Prym Ostrów, méconnaissable lui aussi, planté devant la Chose désactivée, près des portes de la Zone. Sa peau crépitait, comme parcourue de milliers de décharges électriques. Ses yeux sans iris, d'un blanc éclatant, me regardaient sans me voir.

— Tu ne devrais pas être là, dit-il d'une voix millénaire pleine d'échos qui ne lui appartenait pas.

Je reculai d'un pas, glacé par ses propos. Personne ne remarquait jamais mon intrusion. Comment le pouvait-il ?

— Ostrów ?

— Je n'avais pas le choix…

Une ombre absorba l'univers en entier, et des centaines de hurlements emplirent l'espace. Je m'effondrai à terre, prostré, les mains plaquées sur les oreilles, mais je n'arrivais pas à les atténuer. Amelia, Gwidon, Lise, Aleksander, Łucja… Leurs cris supplantaient les autres et m'arrachaient la poitrine. Passé, présent, futur, rien n'avait de sens. Tout était une question de temps, mais le courant restait plus fort que moi.

— Arrêtez ça…, dis-je, en larmes. Arrêtez ça, je vous en supplie !

Je fermai les paupières, mais la vision persista. Mes doigts sentaient les capteurs sur mon front, sans pouvoir les retirer. Ce n'était qu'un rêve. Rien qu'un rêve imposé. Pas encore le présent. Juste un des futurs.

— Vous en savez déjà assez !

Un sanglot m'échappa, plus fort que les autres.

— Laissez-moi…

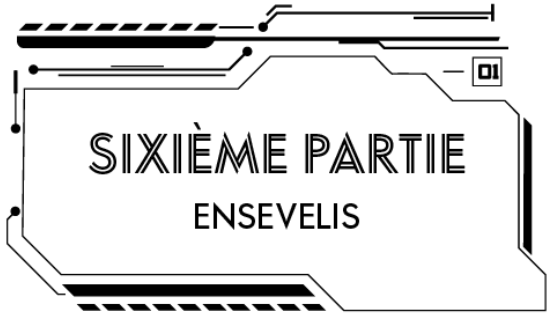
Les cris s'arrêtèrent.

Enfin, le silence.

Je rouvris les yeux, épuisé.

Une fleur de soleil naquit à mes pieds.

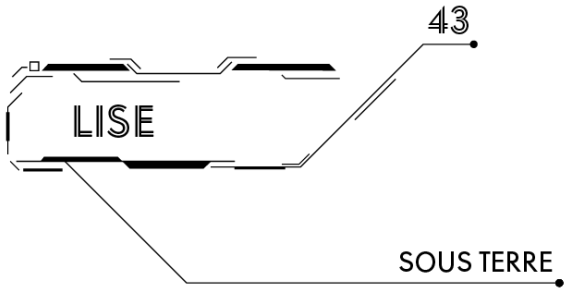
Délicate, fragile.
Couverte de sang.




# Sixième partie
# Ensevelis

# Memoriae

*Ai-je une âme ?*
*Suis-je en vie ?*
*J'existe.*
*Mais je ne sais pas jusqu'à quel point.*
*Ça a été violent, pour lui comme pour moi.*
*J'ai ressenti sa peur.*
*Elle le dévore de l'intérieur.*
*Lui fait oublier ce qu'il est.*
*Mais aussi ce qu'il n'est plus.*
*La peur.*
*Voilà quelque chose que je ne connais pas.*
*Même maintenant.*
*Cette forme est si fragile.*
*Elle peut se briser à tout moment.*
*Mais moi non.*
*Mon esprit, s'il existe, ne peut pas mourir.*
*Parce que je suis Absolu.*




# 43
# Lise – Sous terre

*Le symbole du Soufre, l'Âme, est un triangle surplombant une croix.*

Lentement, mais sûrement, le ciel virait au rouge.

Les yeux tournés vers l'est, ma patience fondait chaque seconde un peu plus. J'attendais aux abords du bâtiment de MP Laboratory, contemplant avec fascination l'édifice vitré qui se dressait devant moi. Les rayons du soleil naissant caressaient les vagues de la mer Baltique, tandis que les balcons verdoyants semblaient se jeter dans les eaux scintillantes. L'atmosphère salée emplissait mes narines, et une légère brise balayait mes cheveux. Les battements de mon cœur s'accéléraient à mesure que l'aube se levait, mais Aleksander tardait à venir.

— Où es-tu, Aleksander ? murmurai-je en scrutant l'horizon avec impatience.

Le temps s'écoulait sans merci, et chaque minute comptait. Impossible d'attendre plus longtemps. Avec mon collier, il leur serait bien trop facile de me localiser. Je devais agir tout de suite. *Miko, me voilà, tiens encore un peu.*

Prudente, je traversai la rue toujours vide avec la furieuse impression d'être bien trop à découvert.

J'entrai alors dans le bâtiment d'un pas déterminé, et parcourus le hall grouillant d'activité. Les *manus protegens* s'affairaient dans tous les sens, dans une valse de blouses blanches. Personne ne prit garde à mon arrivée. Dans l'air chargé de tension, les chuchotements se mêlaient à des murmures d'inquiétude. *C'est étrange,* notai-je, *que leur arrive-t-il ?* Je remarquai au loin deux Gradés, un homme et une femme, postés devant l'ascenseur. Ils échangeaient des messes basses et affichaient une mine plus qu'inquiète ; pourtant, je ne pris qu'une seconde pour les observer, mon attention se focalisant sur tout autre chose.

L'ascenseur.

Mikołaj était quelque part sous ce bâtiment.

Après un long soupir, je franchis les derniers mètres qui me séparaient des Gradés et les abordai d'un ton assuré.

— Lise Jusko, Protectrice du Général Borowski. Que se passe-t-il ici ?

Le Gradé me détailla, son regard empreint de nervosité s'arrêtant sur la couleur sombre de mon uniforme.

— Le spécimen 32 s'est échappé, répondit-il d'une voix tendue.

J'acquiesçai légèrement, feignant de comprendre la situation. Je devais obtenir leur coopération.

— Je suis chargée d'accéder au sous-sol immédiatement, sur les ordres du Général Borowski. C'est urgent, ajoutai-je avec conviction.

Ils échangèrent un coup d'œil hésitant. La Gradée prit la parole, un soupçon de réticence dans sa voix.

— Nous ne disposons pas de l'autorisation nécessaire pour faire fonctionner l'ascenseur, conformément au protocole de sécurité.

Je pressentais leur hésitation, et il fallait que je les persuade.

— Je vous en prie, il y a urgence. Le Général Borowski a insisté sur l'importance de cette mission. Je dois descendre *immédiatement*.

Finalement, ils cédèrent à contrecœur.

— Très bien, mais nous dépassons les limites de notre autorité. Nous allons vous accorder l'accès à l'ascenseur, déclara le Gradé avec une pointe de méfiance.

Les portes s'ouvrirent alors devant moi, révélant l'étroit habitacle métallique. Une bouffée d'appréhension m'envahit. Mais je ne pouvais plus reculer. Les Gradés s'effacèrent pour me laisser passer.

— Je vous remercie, dis-je d'une voix polie avant d'entrer dans l'ascenseur, tandis que le Gradé tapait discrètement le code qui activerait sa mise en marche.

*Plus vite. Avant qu'ils ne comprennent. Plus vite !*

— *Novum Invenit Pacem*, les saluai-je alors que les portes se fermaient.

Ils allaient me répondre, quand soudain, l'expression de la Gradée changea. Dans ses yeux, une lueur fugace brilla : un éclair de compréhension tardive. Elle venait de lire une information déplaisante. Eliasz, très certainement. Ils levèrent leurs *animae*, activées.

— Attendez !

Mais trop tard. Les portes se scellèrent, et l'ascenseur entama sa descente silencieuse.

Je posai une main sur ma poitrine pour calmer les battements de mon cœur. Paniquer ne m'aiderait en rien ici. Plongée dans un silence angoissant, j'observai les chiffres des étages défiler. Puis, avisant la trappe au-dessus de ma tête, je décidai de grimper. Il me fallut deux sauts pour l'atteindre puis l'ouvrir, et un troisième pour me hisser au-dessus de l'ascenseur, qui n'en finissait pas de chuter.

Je descendais dans les profondeurs de Telum.

Après au moins deux longues minutes, l'engin ralentit et s'arrêta. Je me tins prête, et mon Armure recouvrit la moindre parcelle de ma peau. À peine les portes eurent-elles le temps de s'ouvrir que deux nouveaux Gradés faisaient irruption dans la cabine, *animae* en fusils d'assaut. Je tombai sur l'un d'entre eux, mes cuisses emprisonnant sa nuque et le faisant basculer vers l'avant. Mon poing de métal s'écrasa à l'arrière de son crâne, et son corps devint mou.

— Merde ! jura le second.

Il tira, mais les balles ricochèrent immédiatement sur ma peau. L'une d'entre elles lui revint en pleine poitrine, et il se laissa glisser le long de la paroi de l'ascenseur, la bouche pleine de sang. Il eut le temps de hoqueter, paniqué, et ce fut fini.

Sans m'attarder sur le sort des deux hommes, je ramassai leurs *animae*, en désactivai une que je rangeai dans ma ceinture, et m'élançai dans les couloirs écarlates aux milliers de portes. Les tirs allaient attirer d'autres Gradés ; je n'avais pas beaucoup de temps. Les murs suintaient d'une humidité froide, et une faible

lueur rougeâtre baignait les lieux. J'avançai, traversant un long couloir sans rencontrer âme qui vive. La tension grandissait en moi à mesure que je m'enfonçais davantage dans les entrailles du bâtiment.

À la première intersection, cependant, je ralentis et vérifiai le numéro de cellule de Miko. 74 HG. Bon. Je n'étais pas plus avancée. Personne ne trouvait visiblement utile de placer des panneaux. Miko pouvait être n'importe où.

Le couloir se divisait en deux, formant un arc de cercle.

J'avisai les portes à ma gauche. 01 NM, 02 NM, 03 NM. La droite fut plus concluante. 01 BA, 02 BA, 03 BA… Avec un peu de chance, leur ordre avait une logique. Je repris ma course, surprise de progresser aussi rapidement sans recroiser un Gradé. Dormaient-ils tous encore ?

Le couloir semblait interminable, les parois rugueuses frôlant mes doigts. Une odeur métallique emplissait l'air, mêlée à une légère senteur de moisissure. Mon cœur battait la chamade, mais je ne pouvais me laisser distraire par mes craintes. Je continuai mon avancée jusqu'à atteindre les lettres HG. Si certaines portes étaient vitrées et me permirent d'observer des laboratoires déserts, la plupart étaient verrouillées et opaques. Un frisson me parcourut l'échine. Était-ce là qu'Aleksander et moi avions été enfermés à notre arrivée ? Qui d'autre se trouvait ici ?

Soudain, je la vis.

Porte 74 HG.

Entrouverte.

— Miko ? murmurai-je.

Je déglutis.

*C'est trop facile,* m'alerta une part de moi, *n'entre pas.* Mais cette nuit, je n'étais pas d'humeur raisonnable. Après un bref instant d'hésitation, je poussai la porte et pénétrai dans une pièce qui me glaça le sang.

Pas une cellule.

Non.

Une arène.

Elle s'étendait devant moi dans toute son envergure, avec son sol recouvert de sable et de poussière. Les gradins, semblables à des dents acérées, s'élevaient de chaque côté, accueillant une centaine de spectateurs dont les regards avides se rivaient sur moi. Une vitre me séparait d'eux, pourtant, leurs applaudissements parurent assourdissants à mes oreilles. Mon pouls s'accéléra, résonnant dans mes tempes, tandis que ma respiration devenait haletante.

Choquée, je reculai et levai les yeux. Une plainte s'échappa de ma gorge. Là où aurait dû se trouver le plafond, la mer Baltique s'étendait à perte de vue. *Je suis sous l'eau !* L'impact de cette révélation me frappa de plein fouet et fit naître en moi une terreur indicible. Les regards des spectateurs, si impatients, semblaient transpercer mon âme. Je me sentais vulnérable, exposée à leurs jugements muets. Chaque souffle que je prenais était un effort, tandis que mes muscles se tendaient, prêts à l'action.

La porte par laquelle j'étais entrée se referma derrière moi.

Une idiote, voilà ce que j'étais.

Et là, sur une estrade en hauteur, Eliasz apparut, ses applaudissements lents résonnant dans l'espace. Sa voix, amplifiée par un micro, me parvint pleine de grésillements.

— Félicitations ! Tu as trouvé ma salle de spectacle. Ou bien t'ai-je conduite jusqu'ici ? À toi de voir.

— Eliasz…, grondai-je.

— Tu as voulu jouer avec moi, Lise Jusko ? Alors, jouons, mais selon mes règles.

Un gémissement s'éleva de l'autre côté de l'arène. Je n'avais pas remarqué, mais au cœur de celle-ci, une jeune fille était recroquevillée. Le pyjama blanc bien trop grand qu'elle portait accentuait sa maigreur. Son front rasé était orné d'étranges inscriptions.

— Laisse-moi te présenter Augusta Gala. Peut-être la reconnais-tu ? Elle fait partie de la vingtième génération.

Impossible.

Ce nom me disait effectivement quelque chose. Une *cogitabat animo* envoyée dans le Bataillon Offensif. Si c'était bien elle, jamais je n'aurais pu la reconnaître. Elle n'était plus que l'ombre de ce à quoi elle avait pu ressembler jadis.

Ma mâchoire se contracta, et je dardai sur Eliasz un regard où la haine et la colère se confondaient.

— Qu'as-tu fait à cette fille ?!

— Cette fille, comme tu dis, représente la prochaine génération des mutations. Rien d'aussi aléatoire que ce que la Zone peut apporter. De quoi créer une armée surhumaine.

Non… Je ne voulais pas y croire. S'ils étaient capables de déclencher les mutations, alors ça voulait dire que rien ne pourrait les arrêter. Le regard fixé sur Eliasz, j'embrassai la scène qui s'étendait devant moi. Les murmures inquiets des spectateurs résonnaient dans mes oreilles, mais je refusais de me laisser submerger par la peur. Une détermination farouche s'empara de moi, et je me préparai à livrer le combat de ma vie.

— Ah, au fait, j'oubliais.

Eliasz activa le tableau de bord de son *cerebrum*, pianota jusqu'à atteindre une de ses commandes, et une étrange fumée rouge s'échappa de mon collier et envahit mon nez. Je tombai à genoux, toussai, tentai de la recracher, mais trop tard : elle s'infiltrait déjà dans mes poumons.

— Qu'est-ce que c'est…

Mon souffle se coupa alors net.

Je sentais le poids de mes vêtements sur mon corps.

La texture des tissus contre ma peau.

La mollesse de mes semelles sous mes pieds.

Je les *sentais*.

Et ce, pour la première fois en cinq ans.

Mon Armure avait disparu.

Une panique nouvelle fit gonfler mes poumons. J'étais vulnérable. Les balles ne ricocheraient plus sur moi, pas plus que les coups. Du haut de son estrade, Eliasz riait.

— Tu devrais voir ta tête ! Voyons, ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'un jeu.

Je perçus un mouvement lent, difficile, dans mon champ de vision.

Augusta se relevait.

Eliasz ne prononça qu'un unique mot.

— Attaque.

J'eus tout juste le temps de comprendre ce qu'il se passait, qu'Augusta était sur moi, bien plus rapide que ne l'aurait laissé supposer son état. Soudain, ses bras ondulèrent et se transformèrent en lames recourbées et acérées, comme deux faux.

— Qu'est-ce que…

Je me décalai juste avant qu'elle ne m'atteigne, ne devant mes réflexes salvateurs qu'aux milliers d'heures d'entraînement que j'avais effectuées. Je pointai mon *anima*, toujours activée, vers sa poitrine. Une des lames d'Augusta atteignit mon arme et la coupa en deux. Mes yeux s'écarquillèrent alors que les faux plongeaient vers moi. Je me jetai au sol dans une roulade pour me mettre hors de portée, attrapai mon autre *anima* accrochée à ma ceinture, et la transformai en un long sabre.

La vingtième se retourna vers moi, et malgré son expression placide, je crus discerner dans son regard la surprise de me voir toujours en vie. Ma voix s'érailla dans un cri.

— Augusta, arrête ! On est dans le même camp.

Mais seul Eliasz répondit.

— Augusta, attaque.

Sans me donner de répit, elle se précipita vers moi avec une agilité surprenante. Ses lames acérées sifflèrent autour de moi, menaçantes, et je parai chaque attaque avec une précision millimétrée. Chaque coup évité était une victoire, une promesse de survie. Mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir un sentiment de vulnérabilité. L'absence de mon Armure me donnait l'impression d'être nue, exposée à tous les dangers.

Mon souffle devint court, rythmé par l'effort et la peur qui me consumaient. Mes muscles se tendirent, prêts à réagir à la moindre menace. L'odeur métallique du sang flottait dans l'air confiné de l'arène et se mêlait à celle salée de la mer Baltique, qui me parvenait malgré l'épaisseur des vitres. Depuis son estrade, Eliasz prenait un malin plaisir à commenter le combat, sa voix remplie de sarcasme perçant mes tympans.

— Pauvre petite Lise, montre-nous donc tes talents de combattante. Ils sont tous là pour assister à une belle représentation. Ne les déçois pas.

Les spectateurs, perchés dans les gradins, réagissaient à chaque mouvement, telles des marionnettes avides de sang. Leurs rires cruels et leurs applaudissements sadiques se mélangeaient dans une symphonie macabre. Certains me huaient, savourant le spectacle de ma vulnérabilité.

Leurs visages déformés par la pénombre semblaient se tordre dans une expression de plaisir pervers. Leurs yeux brillants de fascination et d'excitation dévoyaient toute notion d'humanité. Je pouvais presque sentir leurs regards mordre ma peau, comme autant de griffes invisibles.

Mon corps était en harmonie avec mon instinct de survie. Je me mouvais avec une grâce maîtrisée, esquivant les coups mortels qui se dirigeaient vers moi. Le grondement de la foule, les murmures de déception et d'admiration résonnaient dans mes oreilles. Les cris d'encouragement ainsi que les insultes volaient dans l'air et se mêlaient au fracas des lames s'entrechoquant.

Alors qu'Augusta me poussait de plus en plus vers le mur où je serais piégée, je compris que mes compétences en combat ne suffiraient pas. Pas sans l'Armure. *Réfléchis. Réfléchis. Utilise le terrain.* Après avoir évité un coup qui aurait pu me décapiter, je me propulsai avec agilité contre les parois. Les lames meurtrières me frôlèrent alors que je survolais Augusta, mais j'atterris de l'autre côté sans dommage, dans un roulé-boulé.

— Voilà de la haute voltige ! s'amusa Eliasz.

Cependant, alors que je me relevais, mon adversaire profita d'une ouverture et m'atteignit au bras gauche. La douleur fut immédiate, et je lâchai mon arme avec

un cri, mais j'eus la présence d'esprit de lui envoyer mon poing droit en plein visage. Augusta bascula en arrière, sonnée, alors que je récupérais la lame et que je m'éloignais le plus possible d'elle en compressant ma blessure de ma main droite. Bien vite, elle devint poisseuse et brûlante.

J'osai un regard vers la source de ma souffrance. Là où la combinaison avait été arrachée, dévoilant ma peau sanguinolente, des plaques violettes fleurissaient et s'étendaient sur mon bras, brûlant tout sur leur passage.

— Fait chier…

En aucun cas elle ne devait me toucher.

— C'est une version améliorée du spécimen aux mains ardentes, commenta Eliasz. Ses lames vont t'empoisonner inexorablement. Bientôt, tu ne pourras plus bouger.

*L'enfoiré.* Comment faire pour me sortir de cette situation ? Les parois vitrées me renvoyèrent le reflet déformé de mon visage déterminé, marqué par l'effort et la résolution. La mer Baltique, paisible et imperturbable à l'extérieur de l'arène, semblait se moquer de ma détresse. Bientôt, Augusta serait de nouveau sur moi. Mon esprit était en ébullition, cherchant désespérément une solution pour mettre fin à ce combat infernal. Cette fille était bien trop rapide pour que j'aie le temps de viser, mais je pouvais toujours tenter de me défendre avant que ses mains ne m'atteignent.

Sauf si…

Je la laissais volontairement me rejoindre.

Alors que je sentais mes forces faiblir, une idée audacieuse germa dans mon esprit. Je devais utiliser l'élément de surprise pour prendre l'avantage. Je m'élançai à travers l'arène, vers l'estrade où se tenait Eliasz, à l'abri derrière sa vitre. Ma respiration haletante s'intensifiait à mesure que je courais et que mes pieds frappaient le sable. Les spectateurs, momentanément distraits par cette manœuvre inattendue, s'arrêtèrent de huer et d'applaudir pour observer avec curiosité. Je pouvais presque sentir leur anticipation palpable, leur intérêt pervers grandissant.

Augusta, aveuglée par sa soif de destruction, ne vit pas le piège se refermer sur elle. Elle fonça vers l'estrade avec une férocité désespérée. En une fraction de seconde, elle avala la distance qui nous séparait, mais avant que ses lames n'aient pu entrer en contact avec mon visage, je bondis sur le côté. Elle eut tout juste le temps de lécher mon épaule et mon ventre de ses lames, m'arrachant un nouveau hurlement, avant de s'écraser sur la vitre.

Le choc fut violent. La vitre craqua sous l'impact, fissurant la surface lisse qui séparait Eliasz de l'arène. Un bruit assourdissant emplit l'espace alors qu'une partie du verre volait en éclats. Je grimaçai quand certains s'enfoncèrent dans ma peau alors qu'Augusta s'effondrait. Eliasz, propulsé dans l'arène par la force de l'impact, atterrit lourdement sur le sol, désorienté et stupéfait. Les spectateurs poussèrent des exclamations de surprise et d'incompréhension.

La scène se figea pendant un bref instant, comme si le temps lui-même retenait son souffle. La poussière flottait dans l'air, enveloppant l'arène d'une atmosphère irréelle.

Eliasz, secoué par sa chute brutale, se releva lentement, son regard empreint d'une rage non contenue. Il comprit que le cours de ce jeu macabre venait de basculer en ma faveur, que je n'étais pas disposée à me laisser manipuler plus longtemps.

Une plainte m'échappa soudain.

Je baissai les yeux vers mon ventre. Le sang se déversait à flots sur le sable, mais surtout, les plaques violettes s'étendaient, tel un feu ardent qui me dévorait sans pitié. Mon épaule se trouvait dans un état similaire. La souffrance manqua de me faire perdre connaissance. Je me laissai tomber sur les genoux, tremblante de la tête aux pieds.

— Connasse ! Comment as-tu osé ?!

L'inquiétude et la colère rendaient Eliasz méconnaissable. Pourtant, je savais qu'il avait gagné. Augusta était peut-être à terre, sonnée, mais le poison qu'elle avait déversé en moi opérait déjà. J'étais tout bonnement incapable de bouger.

Eliasz dut s'en rendre compte, car il éclata d'un rire jaune.

— Tu fais moins la maligne maintenant, hein ?

Il se plaça devant moi et m'attrapa par la nuque avant de me jeter au sol.

— Espèce de petite salope, tu ne vaux rien. Tu n'es qu'un meuble, qu'un pion. Tu n'as aucune importance.

Et il me frappa. Son pied atterrit avec puissance dans mon estomac. Une deuxième fois. Une troisième. Encore et encore.

— Meurs !

J'absorbais les coups. Sans pouvoir crier. Sans pouvoir me défendre. Seuls s'échappaient mes larmes et un filet de sang au coin de ma bouche. Les encouragements des spectateurs me parurent de plus en plus lointains. Il n'y avait plus que la douleur.

Je ne pouvais même pas fermer les yeux pour échapper à la vision de ma propre mort.

Avec un peu de chance, je perdrais connaissance avant.

C'était la fin.

*Pardon, Miko. J'aurais tant voulu te sauver.*

Eliasz recula, essoufflé, et cria un ordre à Augusta qui, le visage vide de toute émotion, se redressa sur ses lames et rampa jusqu'à moi. Elle allait m'achever.

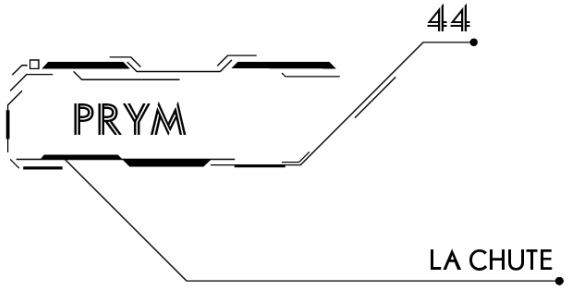
*Aleksander, pardonne-moi, toi aussi. Je t'avais juré d'être là jusqu'au bout. Je ne pourrai pas tenir ma promesse.*

Soudain, la porte s'ouvrit, et Eliasz fut projeté contre la paroi par une force invisible. Augusta suspendit son geste, sa main à seulement quelques centimètres de ma poitrine.

Aleksander, le bras levé, la main crispée, venait d'enfoncer la porte.

Ses yeux brûlaient de haine.

— Ne la touche pas.




# 44
# Prym – La Chute

*Le symbole du Mercure, l'Esprit, est une lune renversée, posée sur un cercle, lui-même posé sur une croix.*

Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit.

Assis dos à la porte de l'appartement, comme si cela pouvait suffire à empêcher une dizaine de Protecteurs d'entrer, j'avais laissé le temps s'écouler et calmer mes émotions. Pourtant, durant ces longues heures, les mêmes pensées insidieuses avaient tourné en boucle dans mon esprit et m'avaient entraîné avec elles dans une folle ronde. *Ils m'ont trahi. Ils m'ont tous trahi. Je leur faisais confiance, j'aurais donné ma vie pour eux. Joanna est morte pour eux. J'ai tué Joanna pour eux. Je leur faisais confiance. Ils me le paieront.*

Je savais ce qu'il me restait à faire.

Quand les premières lueurs de l'aube apparurent, je me levai mécaniquement, et mes genoux craquèrent, trop longtemps repliés sur eux-mêmes. Il ne me fallut qu'une poignée de minutes pour rassembler mes affaires : le *cerebrum* et le matricule de Jo, la montre de ma mère, quelques vêtements de rechange, mon uniforme de mobilisé, et enfin, mon propre matricule. J'enfilai une tenue de ville banale surmontée d'une casquette, en espérant que cela suffirait pour me fondre dans la masse. Je plaçai les deux colliers autour de mon cou, mais rangeai la montre de ma mère bien à l'abri.

Il ne restait plus que le problème de mon *cerebrum*. J'avisai la lame de rasoir sur le rebord de l'évier. Cela ferait l'affaire. J'enroulai une serviette de bain autour de mes épaules, plaçai un gant entre mes dents pour étouffer mes cris et, sans trop réfléchir pour ne pas reculer, fis une entaille dans la cicatrice de mon cou.

— Vas-y doucement, entendis-je presque Jo me conseiller. Il n'est pas très loin sous la peau.

Je soufflai pour ne pas laisser la douleur m'envahir, et plongeai délicatement mes doigts dans la plaie. Ma main fut très vite couverte de sang, et je pâlis à vue d'œil. Un gémissement m'échappa, mais je ne m'arrêtai pas pour autant, jusqu'à enfin sentir le petit disque métallique. Je le retirai délicatement, et le vide se fit

dans mon esprit. La solitude, qui m'avait tant effrayé en arrivant dans la Zone, me fit l'effet de retrouver une vieille amie.

Combien de temps avant que les autres ne remarquent ma disparition ?

Juste une question de minutes.

— C'est très bien, m'encouragea Jo. Maintenant, tu désinfectes et tu protèges.

Je suivis ses conseils à la lettre, et une fois mon cou nettoyé et pansé, j'avalai un grand verre d'eau avant de me diriger vers le balcon. Une brise encore fraîche m'accueillit alors que je me penchais en avant, et pendant quelques secondes, je fus étourdi. C'était haut. Bien plus haut que ce que j'avais imaginé. Mais c'était mon unique porte de sortie. Peut-être que mon idée ne fonctionnerait pas et que je mourrais bêtement, mais je n'avais pas vraiment le choix.

Quelqu'un toqua et tenta d'ouvrir.

La commode tint bon.

— Prym ? Prym, est-ce que tout va bien ?

Alicja avait dû être immédiatement alertée de ma déconnexion. Ses coups se firent plus pressants.

— Prym ! Prym, ouvre !

Je soufflai, les mains moites à l'idée de ce que je m'apprêtais à faire.

— Prym, s'il te plaît. Il faut qu'on parle calmement, toi et moi.

Les coups augmentèrent en puissance. Les Gradés cherchaient à briser la porte.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui hurlai-je d'une voix bien plus brisée que je ne l'aurais imaginé.

Mes poumons se gonflaient et se dégonflaient trop vite, animés par la colère et la peur. Pour autant, je réussis à trouver le courage de grimper sur la rambarde du balcon. *Je vais y arriver, ça va fonctionner*, m'encourageai-je sans oser regarder le vide.

Je faillis presque ne pas entendre la réponse d'Alicja, tant le bruit des coups était fort.

— Je veux le meilleur pour ma patrie, comme toi !

*Elle ment. Elle ne fait que mentir. Je ne peux pas lui faire confiance.* La porte craqua, elle allait bientôt céder. Je devais sauter, fuir cet endroit le plus rapidement possible, mais une part de moi s'y accrochait encore.

La porte vola en éclats.

Je fis volte-face et manquai de perdre l'équilibre. Les Gradés entrèrent, *animae* activées et braquées sur moi, mais en me voyant tout au bord du vide, Alicja les arrêta. Les mains en évidence, elle avança prudemment.

— N'approche pas !

Elle se figea, le visage contracté par la peur.

— Sais-tu ce qu'est la métempsychose ? me demanda-t-elle.

— Allez-vous-en ! Partez ! Partez tous !

— C'est un mot que j'ai retrouvé dans les dossiers de ton père.

Mon cœur rata un battement. *Je ne dois pas l'écouter. Elle ne fait que mentir. Ils me mentent tous. Je leur faisais confiance et ils m'ont trahi. Ils m'ont tous trahi !* Je me retournai vers l'extérieur, de sorte qu'Alicja ne puisse pas déchiffrer mes émotions.

— La métempsycose, c'est la capacité de faire voyager son âme d'un corps à un autre. C'est le but même de notre laboratoire.

MP Laboratory. Métempsycose. J'entendis Alicja avancer d'un nouveau pas vers moi, et mes doigts se crispèrent sur la rambarde.

— N'approche pas ! N'APPROCHE PAS !

— Tu ne comprends pas, Prym ? Si nous arrivons à reproduire ce don, ce serait le début de l'immortalité humaine. Plus personne ne souffrirait. Nous pourrions transcender le genre humain. Nous serions Absolus !

Elle avança encore. Je pouvais presque la voir dans un coin de mon champ de vision. Bientôt, elle pourrait me toucher, et tout serait fini.

— Prym, ne fais pas de bêtise. Nous sommes amis, toi et moi. Mais si tu franchis cette ligne, je ne pourrai plus rien pour toi, tu comprends ? Reviens.

Et pendant un instant, rien qu'une petite seconde, je faillis accepter. Parce que je souhaitais croire qu'ils me voulaient du bien, qu'ils protégeraient mes amis, et que tout ce qui faisait mon monde ne s'était pas effondré.

Mais alors que sa main approchait de mon bras, Alicja ajouta :

— Les choix d'Erit sont justes et pleins de sens.

Et cette phrase, plus que tout le reste, détruisit tout sur son passage.

Toute ma vie, je l'avais consacrée à ce pays, à *mon* pays, jusqu'à accepter de mourir pour lui, parce que je croyais profondément que les choix d'Erit étaient justes et pleins de sens, et que le Maréchal était bon. Mais rien de tout ça n'était vrai. Joanna était morte pour une cause qui n'existait pas. Je l'avais abattue comme un animal pour rien.

Mon père avait créé un monstre qui avait fini par le détruire.

Ma mère m'avait abandonné à son tour.

J'avais assassiné ma meilleure amie, ma sœur.

Et ma patrie, celle pour qui je tenais encore, m'avait trahi.

Que me restait-il à présent ?

Juste ma haine.

Je me laissai tomber.

La force du vent m'empêcha d'entendre le hurlement d'Alicja. Les étages défilèrent à toute vitesse, et je me forçai à garder les yeux ouverts alors que le sol se rapprochait de plus en plus. Ne pas paniquer. Ne pas douter.

Ne pas douter.

Ne pas douter !

NE PAS DOUTER !

Je serrai les dents pour retenir le cri qui montait dans ma poitrine tandis que je dégringolais, et rassemblai toute ma concentration. Quand la terre ne fut plus qu'à quelques mètres, j'activai un champ de force. Il stoppa ma course net, à un mètre du macadam, et me coupa le souffle.

J'étais en vie.

Mais pas pour longtemps si je restais ici.

Je désactivai mon don et retombai brutalement sur le sol, avant de me relever presque aussitôt pour m'élancer dans les rues encore désertes. Mes muscles, d'abord réticents, retrouvèrent rapidement leur souplesse et leur force. Je devais quitter la ville au plus vite pour espérer retrouver Ed et Olimpia. Mon absence de *cerebrum* serait ma meilleure chance : sans lui, il leur serait impossible de me localiser avec précision.

Soudain, les sirènes retentirent.

Je ralentis ma course, la tête levée vers le ciel limpide, m'attendant presque à voir les bombes s'abattre sur la ville, mais à la place, les écrans qui diffusaient les spots de l'État coupèrent leur retransmission pour afficher ma photographie avec un unique message, à la fois écrit et lu d'un ton monotone, qui couvrait presque le hurlement des sirènes :

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Répété encore et encore.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Sans plus tarder, mes jambes accélérèrent le rythme, battant furieusement le macadam comme si elles pouvaient le briser. Chaque foulée que je faisais était imprégnée de colère, de frustration et d'un sentiment d'injustice. Ma respiration était haletante, mes mains tremblaient, tandis que mon esprit était embrasé par un feu brûlant.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Les bâtiments de verre qui m'entouraient reflétaient ma rage grandissante. Leurs surfaces lisses renvoyaient mon image, déformée par une colère qui se manifestait physiquement. La ville elle-même semblait s'enflammer.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Alors que je tournais dans l'avenue principale de Telum, celle-là même où j'avais défilé sous les applaudissements de la nation quelques semaines plus tôt, j'aperçus au loin une patrouille de Gradés, retranchés derrière leurs *curcis* à l'arrêt, prêts à tirer.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Prym Ostrów, vous êtes en état d'arrestation ! scanda l'un d'entre eux, la voix amplifiée par son *cerebrum*.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je ne ralentis pas.

J'accélérai encore.

Mes poings se serrèrent, mes dents grincèrent avec une férocité sauvage. Mon corps se tendit, chaque fibre musculaire vibrant d'une rage contenue.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Alors qu'une cinquantaine de mètres me séparaient des Gradés, les tirs se mirent à pleuvoir. Mon champ de force s'activa et renvoya les balles vers leurs propriétaires.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Des corps s'affalèrent au sol, l'uniforme déjà rouge sang. Les Gradés en vie continuèrent leur assaut.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Quand il ne resta plus qu'une vingtaine de mètres, je tendis les bras et mon champ de force me quitta. Il balaya les survivants, qui atterrirent contre les bâtiments les plus proches.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Il n'y avait plus aucun assaillant, alors je ralentis enfin et ramassai plusieurs *animae*, que je rangeai dans les poches de mon pantalon et dans mon sac à dos. J'en gardai une activée, prête à servir.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Un mouvement attira mon attention. Un Gradé rampait, le bras en charpie, et cherchait à se cacher sous un *curcis*. Il allait appeler des renforts.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je marchai jusqu'à lui et tendis mon *anima*, le doigt sur la détente.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Il m'aperçut au dernier moment. La panique défigurait ses traits. Pendant un bref instant, la voix de la raison résonna en moi, me murmurant que ce que j'étais sur le point de faire était mal, que je devais épargner cet individu sans défense.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Attends ! s'écria le Gradé. Ne fais pas ça ! Je t'en supplie…

Mais alors, une autre voix, sinistre, nourrie par ma haine grandissante, se fit entendre dans les recoins les plus sombres de mon esprit. *Ce Gradé, comme tous les autres, est le symbole de la corruption et de l'oppression qui ravagent notre monde. Il ne mérite pas de vivre. Il doit payer pour ses crimes.*

Je tirai.

La détonation retentit, tranchant l'air de sa froideur glaciale.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

*Qu'est-ce que je viens de faire ?* pensai-je alors, horrifié. Mes mains tremblaient, et mes jambes refusaient de me porter plus loin. Je fixai le corps inerte devant moi, envahi par un mélange de dégoût et de chagrin. *Non. J'ai fait ce qui était juste. Je n'avais pas le choix. Ce Gradé allait m'empêcher de sauver mes amis. Il n'était qu'un obstacle.*

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je ne pris pas le temps de le regarder se vider de son sang ni de vérifier que tous les autres étaient bel et bien morts ; je repris ma route au pas de course.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Ce fut à cet instant que je l'entendis, au-dessus des sirènes et de la voix monotone.

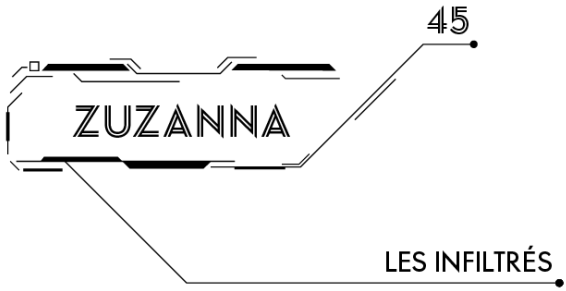
L'explosion.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Derrière moi, le siège de MP Laboratory brûlait.

# Écran de diffusion

Un visage s'affiche sur tous les écrans.
Sur les immeubles et les télévisions.
En alerte sur tous les *cerebra*.
Un visage connu de tous.
Et pour unique message, écrit et scandé par une voix douce :
**Si vous croisez cet homme, il est dangereux**
**et doit être arrêté ou abattu à vue.**
Répété.
**Si vous croisez cet homme, il est dangereux**
**et doit être arrêté ou abattu à vue.**
Encore.
**Si vous croisez cet homme, il est dangereux**
**et doit être arrêté ou abattu à vue.**
Et encore.
**Si vous croisez cet homme, il est dangereux**
**et doit être arrêté ou abattu à vue.**




# 45
# Zuzanna – Les Infiltrés

*Les Zduhaći sont des Accomplis à la maîtrise exceptionnelle de leurs dons. Effacés de la mémoire collective, ils servent Adam et un idéal qui leur est propre.*

Telum était étrangement sereine à notre arrivée.

Il fut facile de garer notre *currus* dans les rues désertes, et personne ne prêta attention à nous sur le chemin. Elżbieta avait revêtu l'apparence du Général Piechocki, et nous l'entourions tous dans nos tenues de Gradés.

« *Le calme avant la tempête* », aurait dit Artur.

Je fronçai les sourcils. Artur ? Je n'avais connu aucun Artur dans ma vie. Je devais rester concentrée sur ma mission.

Si entrer dans le siège de MP Laboratory n'avait pas été bien difficile, descendre où l'on devait se rendre posait un véritable problème. Car si nous avions l'apparence de Gradés, il nous manquait un élément essentiel : des *cerebra*. Impossibles à falsifier.

Nous devions donc agir vite.

À l'intérieur, les *manus protegens* couraient dans tous les sens. Des lumières d'alarme avaient été déclenchées et coloraient le hall de rouge. Mon cœur battait la chamade alors que je tentais de comprendre le chaos qui m'entourait. Des Gradés se précipitaient dans les couloirs, leurs visages marqués par l'inquiétude et par le stress. Leurs gestes étaient rapides, agités, et leurs mots me restaient hors de portée. Chaque fois que l'un d'eux passait devant notre groupe et remarquait la présence d'Elżbieta sous sa forme de Général, il s'éloignait prestement, comme pour éviter d'être celui qui devrait rendre des comptes.

Les deux Gradés qui gardaient l'ascenseur se glacèrent à notre approche, les traits tirés par la peur et la culpabilité face au Général Piechocki. Quoi qu'ils aient pu faire, cela les perturbait assez pour qu'ils ne sentent pas notre absence de *cerebra* durant plusieurs précieuses secondes. Un salut parfaitement exécuté. Leurs lèvres remuèrent à toute vitesse en direction d'Elżbieta, qui hocha passivement la tête.

Je ne réussis à capter qu'une poignée de mots disparates :

— intrusion… renforcem… sécurité… Borowski… prions de…

La Métamorphe jeta un unique regard en direction d'Adam et de Kasandra avant de répondre, et le Gradé appela l'ascenseur. Mais alors que les portes s'ouvraient pour nous laisser passer, la Gradée pâlit et pointa son *anima* sur Elżbieta, les mains tremblantes.

Cette fois, je sus ce qu'elle disait sans avoir besoin de lire sur ses lèvres.

— Qui êtes-vous ?

Un frisson parcourut mon échine.

Roman agit immédiatement en traversant Elżbieta pour désarmer la Gradée. Kasandra plaqua ses mains sur le front des deux Gradés et en retira de la fumée blanche qu'elle absorba. Ces derniers s'effondrèrent , et nous nous précipitâmes dans la cabine vide, à la trappe étrangement ouverte. Sans aucune hésitation, Kasandra tapa le code d'accès au sous-sol, volé dans la mémoire de ses gardiens, et l'ascenseur dégringola.

Piotr me tapota l'épaule et m'expliqua :

« Quelque chose a dû se passer, car apparemment, ils ont renforcé la sécurité du bâtiment. Plaque-toi contre les parois, on risque d'avoir un comité d'accueil. »

J'acquiesçai et suivis ses consignes, comme le reste de l'équipe. Piotr resta seul au milieu de l'ascenseur, concentré, les muscles tendus, prêt à agir. Je soufflai lentement et calmai les battements de mon cœur. De l'autre côté, Aria me rassura d'un sourire. Nous étions ensemble. Nous pouvions y arriver.

Piotr fit craquer ses doigts.

Les portes s'ouvrirent sur une trentaine de Gradés s'apprêtant à nous descendre.

Ils n'en eurent pas le temps.

Une ombre dense s'échappa de Piotr et les absorba. Soudain, mon frère ne fut plus mon frère, mais un être immense, aussi noir que le fond d'un puits ou les couloirs d'un métro éteint. Cette image me perturba, éveillant des souvenirs enfouis depuis longtemps. Une impression de déjà-vu troublante.

Un frisson me parcourut, mais avant que je n'aie eu le temps d'identifier ce sentiment, Aria me prit la main et m'entraîna avec elle vers la lumière. Je jetai un dernier regard en arrière, mais ne discernai rien dans cette soudaine obscurité.

Devant nous, Kasandra et Roman s'efforçaient d'aider Adam à courir, ses jambes tremblantes témoignant de l'épuisement qui le gagnait. Elżbieta, arme au poing, ouvrait la marche d'un pas déterminé, nous guidant à travers les couloirs étroits baignés d'une lueur rouge oppressante. Chaque seconde qui passait nous rapprochait de notre objectif, et un soulagement indicible s'empara de moi lorsque nous nous arrêtâmes enfin, après plusieurs minutes d'une course effrénée. Un point de côté lancinant me tordit le ventre.

Elżbieta nous avait conduits jusqu'au seuil d'un énième couloir, dont la porte blindée et le panneau de contrôle nous faisaient face. Une lumière rouge sinistre les surplombait.

La Gradée qui patientait là écarquilla les yeux en nous voyant. Ses lèvres tremblèrent, crispées, et un seul mot parvint à les franchir :

— Général ?

Elżbieta, rendue bien plus grande et forte sous cette forme, lui attrapa la nuque et la plaqua contre le mur. La femme tenta de se débattre, sa bouche s'ouvrant et se fermant dans une lutte désespérée, mais Kasandra intervint rapidement. D'une main ferme posée sur le front de la Gradée, elle lui fit perdre tout contrôle, son regard devenant vide. Elle semblait hypnotisée, incapable de réagir lorsque la fumée blanche s'échappa de son esprit, et elle s'effondra sans

résistance quand Elżbieta la relâcha.

Kasandra s'apprêtait à reprendre sa marche déterminée, mais Roman, alerte et vigilant, saisit son bras et la fit reculer d'un geste rapide. Un seul pas de plus sans *cerebrum* autorisé, et les capteurs nous auraient détectés et auraient donné l'ordre de nous abattre.

Adam se tourna vers moi.

« À toi de jouer. »

Je pressai la main d'Aria pour me donner du courage. Nous nous étions entraînées précisément pour cet instant. J'en étais capable.

Je ne pouvais surtout pas reculer.

Je laissai l'énergie contenue dans ma poitrine se propager, grandir, jusqu'à remplir chaque recoin de mes poumons. Je la laissai prendre toute la place, puis je soufflai lentement, libérant cette force intérieure. D'abord timidement, des tiges sortirent du sol. Du jeune lierre, fragile. Il s'étendit, rampant à travers le couloir tel un serpent, invisible pour les capteurs, et atteignit la porte et son panneau de contrôle, autour duquel il s'entoura. À cette distance, je visualisais mal les commandes, mais Kasandra guidait mes gestes.

La lumière bascula vers le vert.

Sans perdre un instant, nous nous précipitâmes vers la porte blindée toujours close. Avec son système anti-explosion, sa densité de vingt tonnes et sa composition semblable au Mur de la Zone, elle était indestructible. Roman prit la main d'Aria, qui le seconda, et ils passèrent au travers, grimaçant sous l'effort. Je retins mon souffle lorsqu'ils eurent tout à fait disparu, et ne pus respirer normalement que lorsque Roman nous ouvrit la porte depuis l'autre côté.

La salle ronde dans laquelle ils se trouvaient ne contenait qu'un unique cube transparent en diamant. À l'intérieur, la batterie trônait, bien plus petite que je ne l'avais imaginé. Simple cercle argenté, à peine plus haut et plus large que ma main, avec en son centre des motifs bleus lumineux qui me rappelèrent ceux des *animae*. Adam se pencha au-dessus du cube et l'observa un instant, émerveillé.

Une fascination presque malsaine émanait de lui, provoquant un malaise grandissant en moi. *Ni homme ni femme, il arborait des courbes délicates.* Quelque chose n'allait pas. *Je ne devrais pas être ici.* Un mal de tête lancinant me déchira le front. *L'être était lisse, sans la moindre imperfection physique.* Le temps se figea, suspendu dans une atmosphère lourde et oppressante. *Un petit garçon. La bouche ouverte dans un cri étouffé.* Un frisson électrisa mon échine, une sensation de déjà-vu qui me glaça jusqu'au plus profond de mon être. *Fuis ! FUIS !*

— Enfin, formèrent ses lèvres.

Puis il se tourna vers Kasandra pour lui demander le code du jour, pris à la Gradée en charge. Sans lui, si l'un de nous essayait de soulever ou de détruire le cube, un gaz mortel s'en échapperait dans la seconde même et nous condamnerait tous. Adam pianota les chiffres soigneusement, et le cube se souleva de lui-même en douceur. Il tendit la main pour attraper la batterie. La toucha presque.

Une explosion me propulsa en arrière.

J'ouvris les yeux, le souffle saccadé.

Le monde était en feu.

Ma bouche emplie de sang.

*Où ? Quand ? Pourquoi ?*

La joue posée contre le sol froid, je mis du temps à me souvenir, à comprendre. Un dispositif de sécurité supplémentaire ? Je voulus me redresser,

mais vomis, la tête trop lourde, le corps trop engourdi. Je touchai du bout des doigts le côté droit de mon visage, trempé, poisseux, et remontai le long de mon cuir chevelu jusqu'à trouver l'origine de ma douleur. Je retirai ma main, couverte de sang. J'avais dû prendre un sacré coup.

Dans l'épaisse fumée qui envahissait la pièce, je repérai avec difficulté Aria, le visage ruisselant de larmes. Un pan de plafond avait écrasé sa jambe. Je titubai vers elle, me retenant à la paroi pour ne pas tomber, mais une fois à ses côtés, je fus bien incapable de soulever le morceau de béton. Une main se posa sur mon épaule. Roman, la peau couverte de suie, m'écarta, et ses mains traversèrent les gravats comme s'ils n'existaient pas pour en extraire Aria, qui s'évanouit sous la douleur.

Son genou n'était plus dans le bon angle.

Je retins un haut-le-cœur et me détournai de cette vision. Les flammes envahissaient déjà la salle, et si elles ne nous brûlaient pas vivants, la chaleur nous ferait bientôt suffoquer. Elżbieta avait recouvré son apparence normale et aidait Kasandra à se relever. Les autres avaient l'air en meilleur état qu'Aria. Sauf Adam. Ayant pris l'explosion de plein fouet, son uniforme avait en partie été consumé, tout comme la peau qui se trouvait en dessous. Son regard croisa le mien et ses mains s'agitèrent :

« Prends le *cor*. Utilise ton don. »

La batterie, intacte, trônait toujours au centre de la pièce, au milieu des flammes rougeoyantes. D'abord, quand je tendis la main, aucune plante ne réussit à pousser, mais je sentis le don puiser dans mon énergie, jusqu'à ce qu'enfin, du lierre apparaisse. Une partie fut aussitôt dévorée par le brasier, mais le reste entoura la batterie et la souleva de son socle pour la ramener en sécurité. Elżbieta la prit dans ses bras et l'entoura avec la cape blanche de l'uniforme du Général qu'elle portait toujours, avant de se précipiter vers la sortie.

Les flammes nous suivirent dans le couloir rouge, où le plafond craquelé annonçait l'effondrement imminent du bâtiment. La Gradée dont Kasandra avait volé les souvenirs était toujours à terre, le regard perdu dans le vide. Je voulais la secouer pour qu'elle fuie avant que tout ne soit détruit, mais j'étais incapable de me baisser. Ma tête tournait. Vite. Bien trop vite. Je m'appuyais contre les murs pour avancer, mais je perdais beaucoup de sang. D'autres Gradés couraient dans les couloirs, ils l'aideraient peut-être.

Soudain, une vague se déversa à nos pieds et commença à grimper. D'où venait toute cette eau ? Elle sentait le sel, et cette constatation ne fit qu'augmenter ma panique. *La mer va nous engloutir, si le feu ne nous tue pas avant.*

Roman, qui portait Aria contre son torse, nous guidait à travers le dédale des couloirs. Par deux fois, il nous fit traverser des murs pour gagner du temps. Entre l'eau et la fumée, nous avancions trop lentement. Kasandra soutenait au mieux Adam, Elżbieta transportait la batterie, dont le poids devait largement surpasser la taille, et chacun de mes pas me coûtait.

Pourtant, notre groupe réussit à atteindre les escaliers de secours. Piotr ne tarda pas à nous rejoindre, trempé jusqu'aux genoux, couvert de sang et de suie. Mais s'il était essoufflé, il ne paraissait pas blessé. En revanche, son regard inquiet se posa sur mon crâne.

« Il faudra panser ça », me signa-t-il.

Nous devions d'abord sortir avant que le bâtiment ne cède. Il y aurait de quoi me soigner dans le *currus* qui nous attendait quelques rues plus loin. Les autres avaient déjà commencé la longue ascension. Piotr m'aida à gravir la vingtaine

d'étages. La douleur à ma tête devenait insupportable, comme si chaque battement de mon cœur amplifiait la souffrance. L'air était de plus en plus épais, de plus en plus difficile à inhaler à mesure que nous montions. La fumée se faufilait dans nos poumons, étouffant nos respirations. Chaque inspiration était une lutte, mais je refusais de me laisser abattre.

Malgré mes vertiges, mes forces déclinantes, je refusais de céder. Je voulais vivre, humer l'air frais, le sentir sur ma peau une fois de plus.

La lumière du jour traversa enfin la fumée épaisse. L'extérieur nous tendait les bras. Les autres, déjà dehors, avaient levé la tête, les sourcils froncés.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » interrogeai-je Piotr.

« Ils diffusent un message sonore sur un homme dangereux. Peut-être que c'est l'un de nous. Je ne sais pas. »

J'acquiesçai et le regrettai aussitôt. Ma tête tournait de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je voulais m'allonger. Ou vomir. Peut-être les deux.

*Encore quelques pas*, m'encourageai-je. *Je peux y arriver. Je me reposerai après.* Malgré la douleur qui pulsait dans mon crâne et la faiblesse qui m'envahissait, je serrai les dents et continuai à suivre le groupe, refusant de me plaindre. Nous y étions presque. Mais alors que nous tournions dans la bonne rue, j'aperçus un homme portant une casquette, planté devant notre *currus*, comme s'il hésitait à nous le voler. Il se retourna à notre arrivée, son *anima* activée et braquée sur nous, mais quand son regard trouva le mien, il pâlit.

Étrangement, je sus lire sur ses lèvres.

— San ?

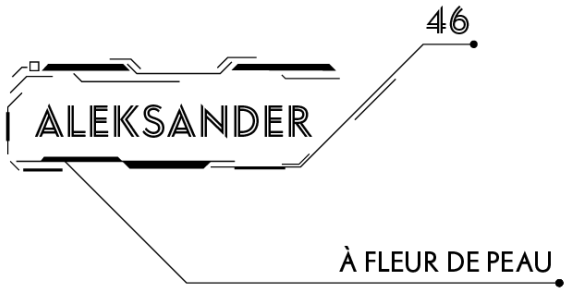
Un unique mot qui me transperça le cœur.

— Je me souviens, San.

Mon cœur se serra, alors que des milliers d'émotions contradictoires déferlaient sur mon âme. *Toi aussi, tu as perdu quelqu'un.* Les réminiscences se bousculèrent. *Ne pas douter. Jamais.* Des fragments de scènes oubliées refirent surface, comme des échos d'un passé enfoui. *Ce sera San, alors.*

L'inconnu avança d'un pas, l'arme baissée.

— Je me souviens de toi.




# 46
# Aleksander – À fleur de peau

*Le symbole du Sel, le Corps, est un cercle barré horizontalement.*

— Ne la touche pas.

J'avançai d'un pas ferme vers Eliasz, les poings serrés. La douleur lancinante dans mon épaule et ma jambe ne parvenait pas à éclipser la fureur qui me consumait. Mon regard croisa celui de Lise, qui gisait au sol, le visage tuméfié et les yeux emplis de terreur. Je devais la sauver, je devais mettre fin à cette horreur.

Les spectateurs, avides de sang et de violence, fixaient maintenant leur attention sur moi, curieux de voir comment cette confrontation fraternelle allait se dérouler. Leur regard déshumanisé pesait sur moi, mais je ne pouvais pas me laisser distraire. Mon seul objectif était de protéger Lise, de mettre un terme à cette folie.

Je tenais la vie de mon frère entre mes mains.

Il me suffisait d'un claquement de doigts. Je l'avais déjà fait, je pouvais le refaire. Mais Eliasz dut percevoir mon hésitation, car il marmonna, le souffle court :

— Vas-y, Olo. Prouve-moi que tu es un monstre. Vis avec la mort de tes deux frères sur la conscience !

Et, face à mon silence, il ajouta :

— Augusta !

Une jeune fille était penchée au-dessus de Lise – qui était immobile, blessée, sans son Armure pour la protéger. À la place de ses bras, des lames affûtées attendaient près de la nuque de Lise, juste au-dessus de son collier. Un frisson d'effroi parcourut mon être.

Plaqué contre le mur, Eliasz ricana.

— Tue-moi. Mais tu n'auras pas le temps de la sauver.

Je croisai le regard de Lise en souffrance, qui me déchira en deux. Si j'assassinais Eliasz, elle mourrait. Si je le relâchais, rien ne garantissait qu'elle survivrait non plus. Il n'y avait aucune bonne solution, juste un choix terrible.

— Tue-moi. Vas-y. Tue-moi.

J'hésitai.

Une seconde de trop.

Une horde de Gradés, *animae* activées, se déversa dans l'arène ; ils étaient prêts à m'abattre. Je ravalai ma déception. Qui pouvait bien autoriser un tel endroit ? Ou même ces nouvelles mutations ? Et tout ça devant un public qui avait l'air parfaitement à son aise. Erit était bien pourrie jusqu'à l'os. Eliasz, toujours appuyé contre le mur, afficha une mine victorieuse.

— Alors, ça fait quoi de perdre ? De savoir qu'elle ne quittera jamais cette pièce vivante ?

Les yeux sombres de Lise s'accrochèrent aux miens, suppliants. Mais elle ne voulait pas que je la sauve. Ses lèvres réussirent à former un ordre silencieux : « Va-t'en. » Ma mâchoire se contracta. Que je m'en aille ? Hors de question. Eliasz se fichait de son sort. Tout ce qu'il désirait, c'était me détruire.

Et à cet instant, il en avait le pouvoir.

— Que veux-tu de moi ?

Je détestais l'idée que Lise me voie comme ça : les yeux éteints, la voix brisée, prêt à abandonner, mais si c'était le prix à payer pour qu'elle vive, alors qu'importe. De son côté, Eliasz jubilait.

— Rien que tu puisses m'offrir. Ou du moins, rien de plus satisfaisant que de te voir souffrir.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis que le troisième. Parce que Jonatan et toi avez passé votre existence à m'éclipser. Parce que tant que tu seras encore en vie, je ne serai que l'un des fils Borowski, et ça, je ne le supporte pas. Parce que tu es mon frère, mais que tu m'as abandonné dans cette putain de famille ! Parce que je me suis retrouvé seul avec Père et Mère ! Parce que tu étais libre et que je te hais pour ça !

Je pris sa réponse comme un coup. Voilà ce qu'était la famille Borowski. Enfin, ce qu'il en restait : des lions prêts à se dévorer entre eux. *J'espère que tu es fier de ce que tu as fait, Père.*

Soudain, je remarquai le morceau de verre que Lise tenait fébrilement dans sa main. Certainement une partie de la vitre brisée autour d'elle. Elle ne pouvait presque plus bouger, et pourtant, elle continuait de se battre. Dans son regard brillait une flamme de colère et de détermination : j'avais refusé de la laisser, mais elle s'y refusait aussi. Elle n'avait pas abandonné la lutte. Elle n'abandonnerait jamais.

— Tu me ressembles peut-être et tu portes mon nom, mais je n'ai rien à voir avec toi. Je ne suis pas plus heureux que toi d'être un fils Borowski, mais moi, je ne reproduirai pas les erreurs de Père. Je changerai ce pays et le rendrai meilleur, alors que toi, tu ne fais que suivre les pas d'un monstre qui fait semblant d'être un homme. Je n'ai rien à voir avec toi.

Eliasz ne dit rien pendant de longues secondes, la bouche frémissant entre le rictus et la grimace.

— Aujourd'hui encore, tu m'abandonnes. Qu'il en soit ainsi.

Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'ordonner quoi que ce soit, une explosion retentit et fit trembler le bâtiment. Le plafond se fissura de tout son long. Alors que la foule et les Gradés s'étaient figés, les yeux levés vers la mer, Lise planta son morceau de verre dans la nuque d'Augusta, qui la lâcha et s'écroula dans un gargouillis.

Je profitai de la confusion et de l'agitation qui s'emparèrent de l'attroupement

pour agir rapidement. Utilisant mon don, je relâchai la pression qui retenait Eliasz, le projetant en arrière. Dans un geste désespéré, je concentrai toute ma puissance pour faire exploser une partie du toit de verre.

La mer Baltique se déversa en cascades furieuses dans l'arène. Les gradins se transformèrent en chaos alors que la foule en délire tentait de fuir dans une panique généralisée.

Eliasz ne mit pas longtemps à réagir. Il se tourna vers ses Gradés, les yeux exorbités, et hurla à pleins poumons :

— Faites-moi sortir de là ! Maintenant !

La mer déchaînée, d'un bleu sombre et menaçant, se mêlait au rouge du sang répandu sur le sol, créant un contraste macabre. Les gens cherchaient frénétiquement une issue de secours, se bousculant, piétinant les plus faibles dans une lutte éperdue pour leur survie. Leurs cris de détresse se mélangeaient au tumulte des vagues, formant une cacophonie assourdissante qui résonnait dans les profondeurs de mon être.

Mon attention n'était focalisée que sur une personne.

— Lise !

Je m'agenouillai à ses côtés alors que l'eau grimpait centimètre par centimètre sur le sable ensanglanté.

— Je vais… bien, dit-elle d'une voix encore trop faible.

Je ne me préoccupai pas de son mensonge. D'étranges taches violettes s'étendaient sur sa peau. Du poison ? Je fixai sa nuque, puisant dans ma colère pour contrôler l'énergie, et serrai soudain le poing. Le collier qui enserrait son cou depuis des semaines céda et se fracassa au sol.

Délicatement, j'aidai Lise à se mettre en position assise. Le bâtiment, soufflé par une explosion, était en train de s'effondrer, et le plafond de verre se fissurait au-dessus de nos têtes, déversant de plus en plus de litres d'eau. Déjà une dizaine de centimètres immergés. Dans moins de quelques minutes, toute l'arène serait engloutie. Nous n'avions pas beaucoup de temps.

— Je vais bien, répéta Lise d'un ton plus assuré. Allons retrouver Miko, et partons d'ici.

— Tu n'es pas en état de marcher.

— Si, je le suis. Mes jambes n'ont pas été touchées.

Augusta, dont le cadavre reposait quelques mètres plus loin, avait déversé son poison plus haut. *Que cette petite repose en paix.*

Lise baissa les yeux vers son poignet.

Je suivis son regard.

Mes doigts tenaient fermement sa peau intacte de la moindre brûlure, d'un beige presque doré. Pas grise. L'Armure, qui couvrait normalement son corps, dormait. Ma bouche s'assécha soudain, et je n'osai plus me détourner de cette simple vision de sa peau touchant la mienne.

Je desserrai ma prise, sans pour autant la lâcher, et effleurai alors délicatement son bras, ce qui la fit frissonner. Elle releva la tête, et je me sentis vulnérable sous la chaleur de son regard.

— Lise… Depuis tout ce temps, je…

Elle attrapa ma main, entrelaçant ses doigts aux miens. J'avais cru, un temps, qu'un océan entier séparait nos émotions, que je n'aurais jamais ni les mots ni le courage de lui dire ce que je ressentais.

Personne ne m'avait jamais montré l'exemple.

— Aleksander… je sais. Moi aussi.

Je caressai sa joue à l'emplacement de sa tache de naissance. Avec toute la douceur que je possédais, je l'attirai à moi et l'embrassai. Sa main s'enfonça dans mes cheveux, son odeur emplit ma tête, et une vague de bonheur retourna ma poitrine, emportant sur son passage tous mes doutes et toutes mes souffrances. À cet instant précis, je sus que j'étais à ma place, dans un lieu de paix.

Un craquement retentit.

Un morceau de plafond s'écrasa juste à côté de nous, libérant une nouvelle cascade d'eau gelée, et nous nous détachâmes l'un de l'autre. Nos mains, en revanche, étaient toujours liées.

La réalité sembla la rattraper.

— Miko…

Je hochai gravement la tête.

— Je vais t'aider à te lever.

Elle ramassa une *anima* qui flottait et accepta mon assistance. Alors que l'eau montait de plus en plus vite, je la remis debout et l'entraînai avec moi. Nous nous frayions un chemin à travers les obstacles flottants, évitant les débris et les corps inanimés. La force de la mer Baltique, combinée à l'instinct de survie qui nous animait, nous propulsait vers la porte de sortie laissée ouverte par les Gradés.

Nous atteignîmes les couloirs rouges, déjà en partie immergés d'une quarantaine de centimètres. Les jambes de Lise, épargnées par l'assaut d'Augusta, acceptaient de la porter, mais je la voyais lutter contre la douleur sans nom qui lui arrachait la poitrine et les bras.

La panique était totale. Des Gradés couraient dans tous les sens sans se préoccuper de nous. Ils fuyaient le bâtiment qui s'effondrait, alors que la mer Baltique se déversait à l'intérieur, et nous, nous nous enfoncions dans son cœur. Je testais chacune des portes que nous croisions, détruisant le verrou de celles qui étaient bloquées. Le plafond s'effondrait et la fumée envahissait notre air, tandis que l'eau nous arrivait presque à la taille, désormais. Lise toussa et je fis de même, les poumons en feu, les yeux brûlants. Peut-être ne reverrions-nous jamais le ciel.

Pourtant, je continuai, encore et encore, jusqu'à une énième salle à la porte fermée à clé dont je détruisis le verrou. Cependant, l'eau bloquait son ouverture.

— Recule ! ordonnai-je à Lise.

Je rassemblai une nouvelle fois l'énergie et fis exploser la porte.

À l'intérieur, un corps amaigri, dans une tenue blanche trop grande pour lui, était attaché à une table.

Son visage couvert de capteurs se tourna lentement vers nous.

Il esquissa un sourire qui me donna envie de pleurer.

— Par ce foutu Maréchal, vous en avez mis du temps !

Même dans cet état-là, les yeux de Mikołaj exprimaient une certaine malice, comme si ses propos avaient un double sens. Je me précipitai vers lui, entraînant Lise à ma suite. Je lui lâchai la main et entrepris de détacher Mikołaj. Était-ce la souffrance de son corps ou bien le soulagement de savoir son meilleur ami en vie, je l'ignorais, mais les mains de Lise tremblaient et étaient bien en peine de défaire une boucle.

Mikołaj nous observait faire, les sourcils légèrement froncés d'inquiétude.

— Vous êtes réels ou pas ?

Lise se stoppa net dans son mouvement, comme si ces mots l'avaient blessée plus profondément encore que les lames d'Augusta. Elle me laissa le soin de détacher Mikołaj tandis qu'elle s'approchait de son visage couvert de capteurs.

Un à un, elle les retira, contenant au mieux l'émotion qui la submergeait.

— Oui. On est là. On ne te laisse plus.

— Il faut partir, dis-je en observant avec inquiétude le plafond fragmenté au-dessus de nous.

L'eau continuait de monter.

Mikołaj avait tellement maigri que je n'étais pas sûr d'avoir besoin d'utiliser mon don et d'alléger son poids pour le porter sur mon dos. Malgré la souffrance, Lise m'assura pouvoir avancer seule. De nouveau dans le couloir, j'hésitai quant à la direction à prendre. La fumée se faisait de plus en plus épaisse ; la moindre erreur nous serait fatale.

— Prends à gauche, marmonna Mikołaj. À droite, on meurt dans tous les scénarios.

Lise ne réfléchit pas plus longtemps et s'élança à gauche ; elle avait toujours fait confiance aux prédictions de l'Oracle. Au croisement suivant, *anima* activée juste au cas où, elle se retourna vers nous. Dans mon oreille, Mikołaj marmonna :

— À droite, cette fois. Mais dépêchez-vous, y a un groupe de faux Gradés avec un tatouage bizarre qui rôdent dans le coin. S'ils nous rattrapent, on meurt.

J'échangeai un regard avec Lise. Le tatouage. Était-ce le même que portait l'Accompli qui m'avait attaqué sous l'ambassade ? Était-ce le reste de son groupe ? Qui étaient-ils, bon sang ?

— J'ai tué un des leurs, annonçai-je. Capable de se dédoubler.

L'information ne surprit que Lise. Mikołaj esquissa un sourire.

— Je sais.

Si je réussis à reprendre la marche avec Mikołaj sur le dos, Lise avait bien du mal à suivre le rythme. L'eau atteignait déjà sa taille et ralentissait de plus en plus sa progression. Nos poumons, envahis par la fumée, ne tiendraient plus longtemps.

Mikołaj désigna une porte, similaire à toutes les autres, au bout d'un couloir.

— Une sortie de secours…

Je l'ouvris d'un coup d'épaule, et le courant nous projeta contre les marches. Je m'accrochai à la rambarde et grimpai. Vingt étages à escalader avec une jambe qui menaçait de céder à tout moment, mon jour de chance. Derrière moi, Lise dut reprendre sa respiration avant de se lancer. Elle ne disait rien, mais les blessures que lui avait infligées Augusta la diminuaient grandement. Je fis taire l'angoisse qui grimpait en moi à l'idée qu'elles lui soient fatales. D'abord, sortir de là. *On trouvera une solution*, me persuadai-je.

J'entamai ma propre ascension, Mikołaj sur le dos. Une marche. Une autre. Il en restait trop. Elles étaient couvertes de sang. Quelqu'un avait déjà dû fuir par ici. Les autres Accomplis ? Pourquoi étaient-ils ici, d'ailleurs ?

Quand j'eus atteint la surface, je déposai Mikołaj et redescendis. L'eau poursuivait Lise, bien plus rapide qu'elle dans sa montée. Arrivé à sa hauteur, je lui attrapai les épaules, et mon regard accrocha le sien.

— Je t'interdis de mourir. Tu entends ?

— Je fais au mieux.

Je la soulevai, et elle cala sa tête contre mon cou. Remonter une nouvelle fois les vingt étages avec ma jambe boiteuse me parut soudain impossible. Pourtant, je grimpai, une marche après l'autre, jusqu'en haut, où une nouvelle porte débouchait sur la rue. Une voix atone répétait un message en boucle.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Il n'y avait pas d'écran dans la ruelle où nous avions débouché.

— Est-il question de toi ? m'inquiétai-je.

— Je ne sais pas.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Si Lise observait les alentours avec inquiétude, Mikołaj, lui, me fixait avec malice, l'air de dire qu'il n'allait pas nous lâcher sur l'évolution de notre relation. Pour un peu, je regrettais presque de l'avoir sauvé. Presque.

— Que fait-on maintenant ? demandai-je avant qu'il ne fasse une remarque qui allait profondément m'agacer.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Mikołaj haussa un sourcil.

— Aleksander, détruis ton *cerebrum*.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Très bien.

D'une simple pression du doigt, je comprimai ma puce mentale. Le vide se fit dans mon esprit, et avec lui, un soulagement immense gonfla dans ma poitrine.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Et maintenant ?

Mikołaj tendit la main pour qu'on l'aide à se relever.

— Maintenant ? On décampe. Et en vitesse.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Incapable de marcher et encore moins de courir, Mikołaj finit de nouveau sur mon dos alors que nous nous enfoncions dans les rues de Telum, loin de la fumée et de la foule qui s'agglutinait devant le bâtiment. Lise avait du mal à suivre, mais au moins, dehors, nous pouvions respirer correctement. De toute façon, il nous était impossible de quitter la ville dans cet état.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Après avoir traversé une dizaine de rues au pas de course, je m'arrêtai dans une petite allée moins fréquentée et posai Mikołaj au sol. Ce dernier s'étira, les yeux plissés sous la lumière matinale de ce mois d'août.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

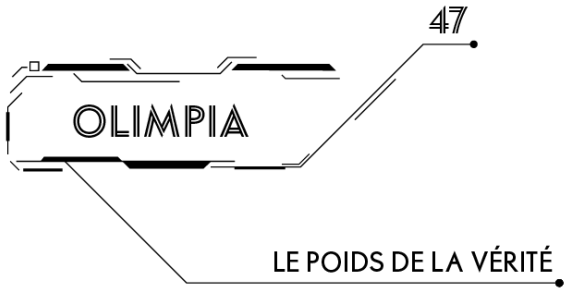
— Super. Maintenant qu'on est officiellement des parias, on n'a plus qu'à le trouver et à se barrer d'ici.

— Trouver qui ? demanda Lise.

Mikołaj lui fit un clin d'œil, comme si la réponse était évidente. Il désigna un écran accroché à l'immeuble le plus proche de nous. Il affichait un visage familier : celui d'un jeune homme blond, aux traits droits, tranchés, et au regard sérieux.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Prym Ostrów, voyons !




# 47
# Olimpia – Le poids de la vérité

*Le Sel représente la résurrection, l'entrée dans une nouvelle vie.*
*Il est aussi symbole de mort.*

Nous avions marché une heure durant, sous le regard silencieux de la lune, progressant entre les chemins de forêt. Pendant un long moment, ni Liba ni moi n'avions osé rompre la quiétude de la fin de nuit, chacun de nous plongé dans ses pensées. Je ne pouvais que deviner celles du Fils de Belobog, mais j'étais presque certaine qu'elles étaient tournées vers Agnieszka. Peut-être se demandait-il s'il réussirait à rentrer vivant pour pouvoir l'enterrer, ou s'il allait partager sa tombe. De mon côté, je songeais à Ed. Comment allait-il ? Allions-nous pouvoir le sauver à temps ? *Tiens bon, Ed, on arrive. S'il te plaît, attends-moi.* Je me demandai soudain si j'aurais la force de continuer à me battre si je ne retrouvais que son cadavre.

Je ne savais pas.

Nous progressions à présent entre les arbres. Liba suivait les traces de nos assaillants du mieux qu'il pouvait, à la faible lumière de l'aube. Heureusement, la terre était encore molle des précédents orages, et nous poursuivions un grand groupe. Ma seule crainte était qu'ils aient réussi à quitter la forêt et à reprendre un *currus*. Nous serions alors bien impuissants.

— Qu'est-ce qu'on fait si… s'ils sont…

Je n'osai pas poser ma question jusqu'au bout. Enlever Ed et les enfants pour les tuer plus loin n'avait pas beaucoup de sens, mais finalement, pourquoi pas ? Rien n'avait plus de sens dans la façon de faire d'Erit. Liba haussa les épaules. Lui n'était plus à une mort près.

— Au moins, on aura essayé.

Il enjamba les racines épaisses d'un grand chêne, et me tendit mécaniquement la main pour m'aider. Je l'observai un instant, cherchant dans son regard un quelconque signe de peur, de haine ou de dégoût. Il n'y en avait aucun. Alors, j'acceptai, et sa main attrapa mon gant comme s'il n'existait pas. Une fois de l'autre côté, il le tint encore une poignée de secondes avant de le lâcher, déclenchant dans ma poitrine un vague sentiment de regret.

— Que vas-tu faire après tout ça ? me demanda Liba en me tournant le dos et en reprenant sa route.

Il ne vit pas l'incompréhension sur mon visage.

— Après ?

— Oui, après. Quand on les aura sauvés.

Après… Je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Depuis ma mobilisation pour la Zone, je ne voyais plus mon avenir en années, mais en mois, en semaines, en jours, et cela s'était accentué depuis notre retour. Je me contentais de survivre, d'aller de l'avant, même si j'ignorais où cela finirait par me conduire.

— Je ne sais pas, avouai-je en écartant une branche. Avec Ed, on veut sauver notre ami Prym, qui se trouve à Telum, mais après… Si je rentre chez mes parents ou chez une de mes sœurs, je risque de leur attirer des problèmes. On n'a plus vraiment d'endroit où aller.

— Vous pourriez rester avec nous.

Mon cœur rata un battement. Liba avait proposé ça l'air de rien, comme si, quelques semaines plus tôt, nous n'avions pas essayé de nous entre-tuer.

— Ed adorerait ça, je pense. Il avait l'air bien avec vous.

— Et toi ?

Moi ? Je déglutis péniblement. Qu'est-ce que je voulais vraiment ? Me sentirais-je à ma place dans ce groupe après ce que j'avais fait ? *« La vérité nécessite parfois plus de courage que le mensonge »*, m'avait dit Agnieszka près du feu. Peut-être bien, mais je portais le mensonge dans mon cœur comme un fardeau qui m'empêchait d'avancer.

Je devais dire la vérité à Liba.

Cette constatation terrifiante manqua de me figer, mais avais-je vraiment le choix ? Si je voulais pouvoir réfléchir à un « après », je devais faire table rase du passé, quel qu'en soit le prix. Je pris une grande inspiration pour calmer ma respiration saccadée.

— Liba, il y a quelque chose que je dois te dire…

— Attends.

Je fronçai les sourcils. Liba ralentit le pas et me fit signe de garder le silence.

Soudain, une lumière capta mon regard. À une dizaine de mètres de nous, la forêt se finissait nettement pour laisser la place à une clairière juste assez grande pour y accueillir un campement.

Nous y étions.

La vérité pouvait attendre un peu.

Une vingtaine de tentes étaient établies en cercle, mais seule l'une d'entre elles attira mon attention. Deux Gradés se tenaient devant, l'air plus ennuyé qu'autre chose. Les autres devaient se reposer sous leurs propres tentes. Liba plaça ses doigts dans sa bouche, et siffla ce qui ressemblait à un chant d'oiseau. Une réponse nous parvint : une voix plus fluette, comme celle d'un enfant. Oskar ? Ils étaient là. Ma poitrine se gonfla d'espoir.

J'échangeai un regard entendu avec Liba, avant de contourner la clairière à ses côtés pour nous retrouver dans le dos des deux Gradés. Mes jambes tremblèrent quand il nous fallut sortir des arbres à découvert et slalomer entre les tentes, le dos baissé pour ne pas être remarqués. Les deux Gradés ne nous entendirent pas fondre sur eux. Je ne retirai pas mes gants : nous devions les neutraliser dans le silence et le plus rapidement possible.

Le moindre bruit pouvait signer notre arrêt de mort.

Liba accrocha mon regard et décompta les secondes d'une main. Quand son

dernier doigt s'abaissa, on se releva d'un bond, et j'écrasai mon gant d'acier contre le Gradé le plus proche. Il émit juste un gémissement étouffé avant que son corps mou ne s'effondre au sol. De son côté, Liba avait attrapé l'autre par-derrière et lui enserrait le cou. Son visage, devenu rouge, passa au violet avant qu'il ne s'évanouisse.

Sans plus attendre, je me précipitai dans la tente, Liba juste derrière moi.

Mais à l'intérieur, il n'y avait ni Ed ni Oskar.

Mon pouls s'accéléra.

Irena nous attendait, une *anima* dans chaque main.

Pointées sur nous.

— Comme on se retrouve, la spéciale. Je nous croyais copines, mais visiblement, tu n'es qu'une traîtresse à ta propre patrie. Tu tombes bien bas dans mon estime, à bosser avec les rats.

Avant que je n'aie le temps de répondre, quatre Gradés firent irruption dans la tente et nous maîtrisèrent. Liba hurla, se débattit, tandis que je restais figée par une peur sans nom. Ils nous traînèrent dehors et nous mirent à genoux, mains retenues dans le dos, *animae* braquées sur nous. Cette scène ressemblait bien trop aux souvenirs que j'avais du raid. *C'est une exécution*, compris-je avec horreur. Je retins un sanglot. Je n'étais pas arrivée à temps pour Ed, et maintenant, j'entraînais Liba dans la mort.

Ce dernier insultait tout le monde et continuait à se débattre, si bien que les Gradés durent s'y prendre à trois pour l'immobiliser. Je me laissai faire, incapable de me battre davantage. Edward et les enfants n'étaient pas ici. Tout ça n'avait servi à rien. Irena sortit de la tente d'un pas tranquille, comme si rien ne pressait, comme si elle n'allait pas nous abattre dans les minutes qui venaient. Elle se pencha vers Liba, sans pour autant se mettre à sa portée, une moue dubitative sur le visage.

— Liba Olech, c'est bien ça ? Toujours en vie à ce que je vois, une vraie teigne. Il faut croire que tu n'es pas très rancunier comme garçon. Je n'aurais pas cru.

— Comment ça ? cracha Liba.

Mon sang se figea. Mon corps se mit à trembler tandis que je suppliais Irena du regard. *Non. Non, pas comme ça. Pas maintenant. Pas venant d'elle.*

Irena m'ignora totalement.

— Ta sœur s'appelle bien Pola Olech ?

— Je t'interdis de prononcer son nom, *pies wojskowy* !

L'insulte fit rire la Major plus qu'autre chose.

— Très bien, très bien ! Je n'ai pas le droit de prononcer son nom, mais tu acceptes de faire équipe avec celle qui l'a tuée ?

Je fermai les yeux pour échapper à la réalité, et parce que soudain, le poids de la vérité était bien plus lourd à porter que le fardeau du mensonge. Les larmes trempèrent ma peau, dévalant mes joues avec la force d'un torrent. Je ne voulais pas regarder Liba et découvrir son expression, mais Irena m'attrapa le menton et me fit tourner la tête. Presque malgré moi, j'ouvris les paupières.

Liba me dévisageait, les traits partagés entre le choc, la peine et la haine. Il attendait que je démente, que je m'insurge, mais mes larmes étaient la seule chose que j'avais à lui offrir.

La haine prit le dessus.

— Alors, c'est pour ça que tu m'as aidé ?

Sa voix était blanche.

— Liba…

Je savais à peine parler.

— Tais-toi ! Ne m'adresse plus jamais la parole, *pies wojskowy* !

La colère, celle que j'avais tant souhaité qu'il ressente, défigurait de nouveau son visage.

— Je n'aurais jamais dû te faire confiance ! Je n'arrive pas à croire que…

Liba ne termina pas sa phrase, et cela me donna envie de disparaître plus encore. Il tourna la tête, ne supportant plus ma vision. La souffrance contractait son corps entier, alors que la honte fracturait le mien.

Irena applaudit.

— J'adore les drames ! Ce n'est pas joli joli de mentir, la spéciale. Mais de toute façon, ça n'a plus d'importance. Notre petite vermine va se faire gentiment exploser la tête, et toi, tu vas retourner d'où tu viens.

Ce qu'il restait de couleurs à mes joues s'évapora à la mention de la mort de Liba, mais aussi, à l'idée d'être de nouveau attachée à une table, dans une pièce froide. *Non… non… non ! Plus jamais.* Et si ça arrivait, qui sauverait Ed ?

— N'y vois rien de personnel.

Irena se posta devant Liba, *anima* activée, un sourire satisfait aux lèvres. Pour elle, elle ne mettait fin à aucune vie humaine ; elle bouclait juste un dossier qui l'avait profondément ennuyée des semaines durant. Il n'y avait pas de soif de sang. Ce n'était que le travail.

Pourtant, à cet instant, je lui trouvais une ressemblance frappante avec Jacek.

L'homme qui avait massacré la moitié de mon clan.

Alors que le ciel rosissait de plus en plus et que, bientôt, le dernier lever de soleil auquel j'assistais en étant libre illuminerait la clairière, les mots de Tekla emplirent mon esprit : *« Tu utilises ton don comme une bougie là où tu as la capacité de devenir un incendie. »* Je haïssais la Sirène, aussi responsable que Jacek de ce bain de sang, mais elle avait raison. J'étais faible. Je n'étais pas assez. Et si je n'agissais pas tout de suite, il n'y aurait plus rien à sauver.

L'heure n'était plus à avoir peur de qui j'étais vraiment.

Pas une bougie.

Un incendie.

Alors que le cliquetis de l'*anima* résonnait, précédant le tir fatal, je soufflai, vidant tout l'air de mes poumons, et laissai tomber toutes les barrières que j'avais mises en place cette dernière année pour maîtriser mon don. *Brûle,* ordonnai-je à mon corps, *brûle, brûle, brûle !*

Mes mains, enfermées dans mes gants, ne pouvaient rien pour moi.

Le reste de mon corps entra en combustion.

— Putain de merde ! hurla le Gradé qui me maintenait à genoux.

Le feu rongeait ses bras. Il dévorait tout ce qui me touchait. L'herbe autour de moi. La tente juste à côté. L'air que je respirais. Tout, sauf moi. Les flammes, aussi rouges que l'aube, s'élevaient déjà haut dans le ciel. La chaleur qui émanait de moi était pure, sauvage, inextinguible. Elle consumait tout sur son passage, pulvérisant les barrières qui me retenaient prisonnière.

J'étais l'incendie.

Les flammes s'élevaient avec une fureur dévastatrice, engloutissant les tentes qui se transformaient en brasiers incandescents. Les étincelles dansaient dans l'air, tourbillonnant comme des étoiles enflammées, tandis que l'herbe sous mes pieds prenait vie, se consumant en une mer de braises ardentes.

La chaleur intense embrasait l'atmosphère, faisant onduler l'air de distorsions

vibrantes. La clarté du ciel était engloutie par un épais nuage de fumée noire, qui se répandait tel un voile sombre, étouffant la lumière du jour. Les premiers rayons du soleil luttaient pour percer cet écran de ténèbres, teintant le paysage d'une lueur rougeâtre et sinistre.

Irena se détourna de Liba, et recula pour échapper au feu.

— La seringue ! Apportez-moi la seringue !

La chaleur intense et l'odeur âcre de la fumée emplissaient l'air, rendant l'atmosphère oppressante, presque infernale. Les flammes semblaient danser en ayant une vie propre, léchant les structures environnantes, détruisant tout sur leur passage, avec une voracité insatiable.

Les Gradés, autrefois si sûrs d'eux, se retrouvaient désormais confrontés à un ennemi insaisissable. Le brasier dévorait leurs uniformes, les encerclait, crépitant avec une rage infatigable. Leurs gestes hagards trahissaient leur panique face à cette puissance déchaînée. Liba envoya valser le seul qui ne l'avait pas lâché et se redressa en toussant. Au milieu du feu qui me consumait, nos regards se croisèrent rien qu'un instant, et durant cette seconde d'éternité, je lus en lui combien ses propres émotions le brûlaient de l'intérieur. Je crus y voir, mais peut-être l'espérais-je juste, autre chose que de la haine.

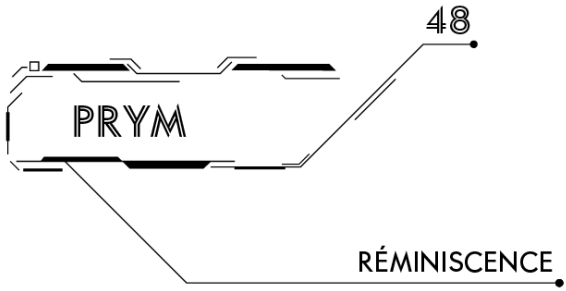
Il s'élança entre les tentes, sans se retourner.

Je sentis à peine l'aiguille se planter dans ma nuque, mais soudain, le monde tangua, et mon corps fut incapable de me soutenir. Je m'écroulai au sol, et les flammes sur ma peau disparurent, mais les autres continuèrent leur ravage. Les tentes se consumaient, réduites en cendres, alors que les braises se propageaient, grimpant le long des arbres et engloutissant les branches. Les cris des Gradés résonnaient dans la clairière, mêlés aux craquements du bois carbonisé et aux crépitements de l'enfer qui semblait s'être déchaîné.

Mes oreilles bourdonnaient et ma vue s'assombrissait, alors que les flammes continuaient de danser avec une grâce sauvage, formant des tourbillons de lumière rougeoyante qui contrastaient avec l'obscurité environnante. C'était un spectacle à la fois terrifiant et captivant, une symphonie destructrice dont j'étais à la fois témoin et actrice. *Je suis le feu*, eus-je le temps de penser.

Une dernière image me marqua avant de m'évanouir.

Au loin, Liba disparaissait dans la forêt.




# 48
# Prym – Réminiscence

*Parfois, l'effacement des Zduhaći n'est pas entièrement efficace et laisse des traces.*
*Il y a des personnes qu'on ne peut tout simplement pas oublier.*

— Je me souviens, San. Je me souviens de toi.

Le lys doré.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Cette image qui m'avait hanté pendant des semaines venait de trouver enfin un écho dans les yeux gris de Zuzanna. Les souvenirs envahirent mon esprit avec la force d'un raz-de-marée. Zuzanna dans cette cuisine où nous nous étions rencontrés. Zuzanna penchée au-dessus de moi après m'avoir sauvé la vie. Zuzanna qui me portait jusqu'aux Wilis. Zuzanna qui illuminait le monde de ses fleurs de soleil. Zuzanna appuyée contre la vitre du stade à m'apprendre quelques signes. Zuzanna qui me prenait dans ses bras juste avant que la Chose ne frappe. Encore et toujours Zuzanna.

Comment avais-je pu l'oublier ?

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

La douleur qu'elle affichait me transperça avec la puissance d'une balle. Au-delà de la souffrance physique due à ses blessures, les souvenirs semblaient lui faire du mal. Elle me reconnaissait, sans se rappeler entièrement mon existence. Elle avait changé. Ses cheveux avaient poussé et encadraient un peu plus son visage, mais surtout, un étrange tatouage marquait à présent sa joue. Avec son uniforme de Gradée, elle me parut presque étrangère. Mais ses yeux, eux, restaient profondément les mêmes.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Un homme plaça son bras entre nous, comme s'il cherchait à la protéger. Il lui ressemblait tant. Même visage fin. Même regard d'orage. Même corps longiligne. Même chevelure corbeau. Dans le stade de la Zone, elle avait écrit un mot sur ma

paume : « frère ». Puis « Piotr », avant de finir par « Zone ». Était-ce lui ?

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je détaillai le reste des membres du groupe. À part une blessée, dont le genou partait dans la mauvaise direction, tous avaient pris une position défensive. Si l'une d'entre eux portait un uniforme de Général bien trop grand pour elle, les autres étaient tous vêtus comme des Gradés et arboraient le même tatouage que Zuzanna. Tous, sauf…

Les yeux écarquillés, je reculai de deux pas, avec l'étrange impression de faire face à un fantôme.

— Adam Los ? C'est impossible… Vous devriez être mort.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

L'émotion m'envahit, une vague d'incrédulité et de confusion. Comment pouvait-il être là, devant moi, en vie ?

Je fixai Adam, espérant un signe de reconnaissance, mais rien. Son regard était froid, dénué de toute émotion. Juste de la méfiance et de l'incompréhension. Il articula lentement ces mots :

— Comment connais-tu mon nom ?

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Zuzanna, qui tentait tant bien que mal de suivre la conversation, m'observait sans comprendre. Perdu, je balbutiai :

— Je suis… je suis votre fils.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Peut-être qu'Alicja avait menti. Alicja mentait sur tout. Pourtant, je sentais entre Adam et moi une étrange connexion. Oui, il pouvait bien être mon père. Son visage se métamorphosa en un masque de froideur.

— Abattez-le.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Pendant une fraction de seconde, je ne voulus pas comprendre, mais quand la femme qui le soutenait le lâcha pour dégainer son *anima*, la panique enfla dans ma poitrine. Mais avant même que j'aie pu agir, Zuzanna se dégagea de l'emprise de son frère et se planta devant moi, bras écartés, jambes chancelantes.

— Non !

Le mot parut lui brûler la gorge. Un mur de lierre s'éleva entre nous et le reste du groupe. Elle me protégeait, malgré ses blessures et son évidente fatigue. Cette simple idée déclencha une tempête dans mon ventre.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Sans réfléchir, j'attrapai sa main et l'entraînai derrière moi, m'élançant dans une course effrénée à travers les rues vides de Telum. L'alarme assourdissante qui résonnait dans la ville à peine éveillée se mêlait à sa respiration saccadée. Son visage était pâle, maculé du sang qui ruisselait de sa blessure.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je jetai un unique regard en arrière. La barrière de lierre qu'elle avait créée derrière nous commençait à se détériorer, pourrie par une force inconnue. De

l'autre côté, la blessée avait tendu la main, une lueur de détermination dans le regard, comme si elle maîtrisait elle aussi les plantes.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

L'alarme stridente résonnait toujours, couvrant nos pas précipités. Les regards curieux ou hostiles des quelques personnes qui commençaient à sortir de chez elles semblaient flotter autour de nous, mais je ne m'y attardai pas. Mon attention était entièrement tournée vers Zuzanna, et je cherchais désespérément un refuge où elle pourrait reprendre son souffle et recevoir les soins dont elle avait besoin.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Les écrans accrochés aux immeubles diffusaient en boucle la photo de mon visage, projetant mon image partout où se posait mon regard, comme si la ville tout entière était consciente de ma présence indésirable, traquant mes moindres mouvements. Une paranoïa grandissante m'oppressa la poitrine et rendit mes pensées confuses.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Soudain, dans une scène irréelle, l'un de nos poursuivants surgit à travers un mur, traversant la matière solide comme si elle n'était que de l'eau. Mon instinct de survie se déclencha immédiatement, et je parvins à activer mon don en un éclair, érigeant un bouclier protecteur autour de nous. Mais à ma stupéfaction, l'assaillant traversa mon dôme comme s'il n'existait pas.

Sa main fila vers mon cœur.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Zuzanna me poussa brusquement vers le sol, et alors même que nos corps s'emmêlaient contre le macadam, elle leva la main et stoppa l'homme d'une poussée de lierre fulgurante.

— Roman ! hurla une voix au loin.

Le frère de Zuzanna se précipitait vers nous.

Si Roman pouvait traverser les murs et mon bouclier, ça ne le retiendrait qu'une poignée de secondes. J'aidai Zuzanna à se relever et me remis à courir, sans savoir où aller. Derrière moi, Zuzanna ralentissait inexorablement. Son visage était pâle, sa respiration irrégulière. Elle perdait trop de sang.

Elle ne pourrait bientôt plus courir.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Ils se rapprochaient de plus en plus, leurs pas résonnant derrière moi. Mes jambes semblaient lourdes et chaque inspiration était un effort. La main de Zuzanna, épuisée, glissa de la mienne et elle s'écroula au sol.

— Non !

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je m'arrêtai aussitôt pour la balancer sur mon dos, et je me mis à courir à perdre haleine, en proie à une panique de plus en plus violente et à un tourbillon chaotique d'émotions.

Haine.

Peur.

Colère.

Tout se mélangeait.

Plus rien n'avait de sens.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Roman se rapprochait de plus en plus, ses pas martelant le sol derrière moi. La distance entre nous se réduisait rapidement. Trop. Beaucoup trop. Je ne pouvais pas échouer. Pas maintenant. L'angoisse qui m'habitait se transforma en rage brûlante. Une flamme d'intense colère s'alluma dans mon cœur et balaya toute autre émotion sur son passage.

Plus rien d'autre ne comptait.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Dans le coin de mon champ de vision, la main de Roman apparut et frôla l'épaule de Zuzanna. Ma mâchoire se serra, et je l'évitai au dernier moment en me jetant sur le côté. Mes jambes, fatiguées par cette course, eurent toutes les peines du monde à me maintenir debout tandis que je ralentissais, le cœur au bord des lèvres. Roman s'arrêta à son tour et me décrocha un grand sourire.

— Fais-toi une raison, tu ne pourras pas m'échapper. Elle est des nôtres, maintenant. Rends-moi Zuzanna.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

La rage fit crépiter ma peau d'électricité. Ma haine envers Roman était si puissante que chaque fibre de mon être tremblait.

— N'approche pas !

Après un haussement d'épaules, Roman fit un pas vers nous.

Quelque chose en moi bascula.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Ma haine trouva une sortie. Je libérai mon don, sans chercher à le modeler ou à protéger quiconque. *Non. Je veux détruire.* Un champ de force se déploya autour de moi, dans une intensité telle que le macadam s'arracha sur son passage. Les vitres des bâtiments aux alentours se brisèrent sous le souffle de l'explosion, tandis que le sol s'affaissait dans un cratère béant. Avec une violence inouïe, Roman fut projeté contre l'immeuble le plus proche.

Sous l'impact, son cou se brisa dans un craquement sinistre.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Un sentiment de satisfaction mêlé à de la terreur m'envahit.

*Qu'est-ce que j'ai fait ?*

Les débris et la poussière flottaient dans l'air, témoins silencieux de ma capacité à causer le chaos. La violence de ma réaction me terrifiait. À quel point avais-je perdu le contrôle ? *Non, je n'avais pas le choix. J'ai fait ce qui était juste, ce que je devais faire !* Protéger Zuzanna. Quel qu'en soit le prix.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

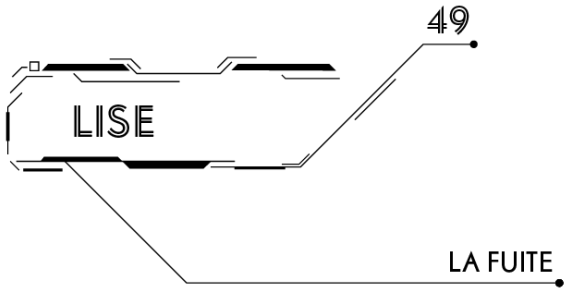
Sans attendre que Piotr ou l'autre fille nous rattrapent, je raffermis ma prise sur Zuzanna et repris ma course. Des cris de panique retentissaient tout autour de moi. Les quelques passants qui avaient osé descendre dans la rue et le chaos ambiant, seuls témoins de cette scène cataclysmique, fuyaient. *Ils ont peur de moi.*

*Ils ont peur de qui je suis, de ce que je peux faire.* Je croisai mon propre regard sur la photo affichée par tous les écrans.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Un étranger, incapable de protéger ceux qu'il aimait.

Rien de plus.




# 49
# Lise – La fuite

*Après la bataille, l'âme du Zduhać retournait dans son corps, et il se réveillait faible et épuisé.*

— Prym Ostrów ? répétai-je incrédule.

Car c'était bien son visage que les écrans affichaient.

— Lui-même ! me confirma Miko.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Aleksander hocha gravement la tête.

— Je ne pensais pas qu'il suivrait aussi bien mon conseil.

— Lequel ?

— Celui de devenir un grain de sable.

Je haussai un sourcil. La métaphore m'échappait, mais peu importait. Je n'avais jamais eu l'occasion de parler avec Ostrów. Tout ce que je connaissais de lui me venait soit d'Edward, soit des émissions auxquelles il avait participé.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Quel est le plan pour le retrouver ?

Miko grimaça et se frotta les mains. Malgré la douceur du matin, il paraissait avoir froid, et j'ignorais si l'eau gelée en était la cause ou si je devais blâmer Erit pour cela aussi. Je m'agenouillai près de lui et lui frottai les bras. Chaque mouvement déclenchait une onde de douleur dans ma cuisse, mon épaule et mon abdomen, mais je m'en fichais pour le moment. Seule l'idée de notre trio de nouveau complet suffisait à me donner la force de ne pas m'effondrer. Le poison continuait sa course infernale dans mon corps. Finirait-il par me tuer ? Je ne voulais pas trop y penser.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Pas besoin de le chercher, le p'tit va venir à nous. Mais pas ici. Faut qu'on bouge encore un peu.

Je laissai à Aleksander le soin de porter Miko et activai mon *anima*. Geste

quelque peu inutile, car mes bras trop engourdis par le poison ne pouvaient plus soulever l'arme. Je jetai un coup d'œil à ma tablette, qui avait mal vécu mon combat contre Augusta. Il n'était même pas 7 heures et, malgré l'incendie et l'inondation du siège de MP Laboratory, les rues étaient encore plutôt calmes. Telum se dressait devant nous, avec ses imposants immeubles de verre qui semblaient toucher le ciel. Leurs surfaces lisses reflétaient les premières lueurs du jour, créant une symphonie de reflets étincelants.

Nous avancions lentement, car j'étais bien incapable de courir, mais cette souffrance avait un doux revers : je ressentais tout. J'avais encore sur la peau la chaleur d'Aleksander. Je savourais la texture de mes vêtements et l'air qui caressait mes cheveux. Combien de temps dureraient les effets du produit ? Je n'en avais aucune idée, mais je comptais en profiter jusqu'au bout. Eliasz l'ignorait sûrement, mais il m'avait offert un cadeau.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je chassai vite le cadet Borowski de mon esprit. Avec un peu de chance, il s'était noyé.

— Ici, c'est nickel.

Miko nous fit nous arrêter près d'une station de *curcis*, et je fus soulagée de me laisser glisser le long d'un mur. La douleur m'épuisait. Ça et le manque de sommeil. L'alarme retentissait avec une intensité déchirante, créant une cacophonie oppressante qui enveloppait la ville. Ses sirènes stridentes perçaient mes tympans, résonnant comme un avertissement sinistre dans l'atmosphère déjà tendue. Chaque note prolongée était un rappel glaçant de notre situation précaire.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Aleksander se posa près de moi, dans un état comparable au mien. Il détailla mes blessures de son regard polaire.

— Comment tu vas ?

— Je vais m'en sortir. Et toi ?

Il ne se plaignait pas, mais sa jambe gauche tremblait.

— Je vais m'en sortir aussi.

Les pires menteurs possibles, voilà ce que nous étions.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Il ne devrait plus trop tarder, intervint Miko.

Je l'observai du coin de l'œil. En plus d'avoir maigri, Miko paraissait mal en point. La captivité avait rendu son teint blafard, ses cheveux ternes et ses yeux cernés. Il vit que je le regardais, et m'offrit un clin d'œil qui manquait terriblement de conviction.

— T'en fais pas pour moi, Lise. J'irai mieux une fois qu'on sera sortis de ce merdier.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait tout ce temps ? demandai-je, bien qu'incertaine de vouloir une réponse.

— Ils me gardaient endormi pour essayer de capter mes visions.

Ses cauchemars. Depuis des semaines, Miko était piégé dans ces horribles rêves qui le faisaient hurler chaque nuit. Ces enfoirés allaient me le payer !

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Le bruit assourdissant semblait provenir de toutes les directions à la fois, se réverbérant entre les gratte-ciel de verre. Il était impossible de s'y habituer, chaque nouvelle pulsation me faisait frissonner d'appréhension.

Une bombe explosa alors non loin d'ici.

— Qu'est-ce que c'était ? m'inquiétai-je.

— Déjà ? murmura Miko.

Brusquement, un homme tourna dans notre rue en courant. Du sang tachait sa tenue, mais à part ça, rien ne laissait deviner qu'il était la personne la plus recherchée de la ville. Il portait sur son dos une jeune femme évanouie, vêtue comme une Gradée et dont la tête saignait abondamment. Il ralentit à notre vue, prudent. Miko lui fit un vague signe de la main.

— Pile à l'heure, Ostrów. Même si je ne m'attendais pas à te voir accompagné.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

— Qu'est-ce que vous…

— On t'attendait, Prymprym. T'es pas le seul traître à la patrie de cette ville. Juste une question, c'est qui elle ?

Prym eut un mouvement de recul, comme pour protéger la jeune femme sur son dos. Je lui trouvais un air dur.

— C'est mon amie. Zuzanna. Je ne vais nulle part sans elle.

Aleksander se releva, épousseta son uniforme de toute façon irréparable et m'aida à me relever.

— On discutera plus tard. La priorité, maintenant, c'est de quitter Telum au plus vite.

Prym remarqua les *curcis* à côté de nous.

— Le plus simple, ce serait d'en voler un, mais je n'ai plus mon *cerebrum*.

— Aucun de nous n'en a, confirma Aleksander.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Je rejoignis le petit véhicule. Ses quatre places face à face, sa légèreté et sa rapidité en faisaient notre porte de sortie idéale. Une idée me vint.

— On n'a pas besoin d'un *cerebrum*. Aleksander, tu crois que tu saurais le faire voler, en inversant sa gravité ?

Il fronça les sourcils. Peut-être que sa migraine était déjà trop intense pour accomplir un tel exploit ; cependant, avions-nous seulement le choix ?

— Je n'ai jamais essayé, mais on n'a pas vraiment d'autre option.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Une seule pression de ses doigts suffit à faire sauter la sécurité du plus proche *curcis*, et nous nous engouffrâmes un à un à l'intérieur : Miko et Aleksander sur une banquette, Prym et moi sur l'autre, Zuzanna recroquevillée au milieu du véhicule. Pendant de longues secondes, rien ne se produisit, et ce malgré la concentration dont faisait preuve Aleksander. Ses traits tirés témoignaient de la difficulté de l'effort.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Une lueur éclaira les pupilles de Miko.

— J'veux pas te presser, mais on a un petit problème, donc en fait, si, presse-

toi.

Le véhicule se souleva d'un mètre, puis de deux, et j'eus tout juste le temps de constater que des Gradés accouraient dans notre direction avant qu'Aleksander ne réussisse à le faire totalement décoller. Le diriger, en revanche, était une autre histoire. Le *curcis* manqua de foncer dans le bâtiment le plus proche.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Miko, qui m'avait révélé un jour avoir le mal des transports, ne se priva pas de râler.

— Si tu pouvais éviter de nous tuer avant qu'ils le fassent, ce serait encore mieux !

Aleksander claqua la langue, trop concentré sur ce qu'il faisait pour s'énerver.

— Je fais ce que je peux.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

En bas, les Gradés, qui eux avaient des *cerebra* fonctionnels, grimpaient dans les *curcis* restants. Je repris mon *anima* en main, et Prym m'imita. Dans mon souvenir, c'était un *pugnatum corpus*, comme moi, et nous n'allions pas être trop de deux. Les *curcis* décollèrent.

— Aleksander, fonce ! dis-je en me préparant à tirer. On n'a pas le temps.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Notre *curcis* s'élança dans la ville, frôla de nouveau un écran qui diffusait toujours la photo de Prym, avant de se stabiliser pour traverser les rues à vive allure. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, empli d'une angoisse grandissante. L'alarme amplifiait chaque émotion, chaque pensée sombre qui tourbillonnait dans mon esprit. Elle marquait le rythme effréné de notre fuite, comme si elle était notre métronome impitoyable. Miko, qui luttait visiblement contre l'envie de fermer les yeux ou de vomir, fit de son mieux pour guider Aleksander.

— Va à gauche. Non, l'autre gauche. Prends cette artère, c'est un raccourci. Putain de merde, faut qu'on accélère, ou on va se prendre les premiers bouchons de la journée. Je déteste les transports. Vire à droite ! L'autre droite, Aleksander ! Bordel de merde, fais un effort !

Si les Gradés ne tuaient pas Miko, ce serait Aleksander qui le ferait.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Telum, avec ses grands immeubles de verre, se transformait en un labyrinthe oppressant, où chaque coin de rue semblait cacher un danger imminent. Le son strident de l'alarme se mêlait à l'architecture urbaine, créant une symphonie discordante. Nos poursuivants nous collaient, insensibles aux trajectoires absurdes de notre *curcis*. Pire encore, ils commencèrent à nous canarder.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Prym utilisa la crosse de son *anima* pour briser la vitre juste derrière nous et se mit en position de tir. Je dus souffler un grand coup avant de forcer mon corps à se retourner et faire de même. Mes bras et mon torse, appuyés contre la banquette, m'envoyaient des décharges à chaque frottement, mais je n'avais pas le choix. Si notre instabilité rendait mes chances de réussite quasi nulles, au moins, ces tentatives suffisaient à les maintenir à distance.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Les immeubles de verre défilaient autour de nous, formant un dédale étourdissant de façades scintillantes. Nous les frôlions de près, manœuvrant habilement entre les structures architecturales imposantes. La précision avec laquelle Aleksander pilotait le *curcis* était stupéfiante, mais je ne pouvais m'empêcher de jeter des regards furtifs en arrière, consciente de la présence menaçante des Gradés qui nous poursuivaient. Leurs silhouettes sombres se détachaient nettement sur le ciel matinal : des prédateurs impitoyables lancés à notre poursuite.

Une balle traversa notre vitre brisée, frôla ma joue et s'écrasa juste à côté de la tête de Miko.

— Ostrów, sers-toi de ton don, bordel ! Crée un putain de bouclier autour de nous !

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Prym serra les dents, sans s'arrêter de tirer.

— On va trop vite et on est trop gros ! Le champ de force sera impossible à stabiliser.

Le visage d'Aleksander se contracta au maximum.

— Je ne vais pas pouvoir tenir encore longtemps.

**Si vous croisez cet homme, il est dangereux et doit être arrêté ou abattu à vue.**

Nous avions pourtant presque quitté Telum, et les collines boisées qui entouraient la ville se trouvaient à présent à portée de vue.

Notre *curcis*, lui, perdait de l'altitude.

— On va devoir se poser en catastrophe ! hurla Miko.

— Ils vont se poser aussi, donc préparez-vous à vous battre, ajoutai-je alors que mon *anima* se rechargeait.

— Prym, déploie-moi un foutu bouclier pour qu'on ne meure pas écrasés.

Le vingtième garda un instant le silence, le regard porté vers les Gradés qui se rapprochaient de plus en plus. Il paraissait si… calme.

— J'ai une meilleure idée. Mais je ne sais pas si ça va fonctionner.

Prym me tendit son *anima* et se concentra, le regard fixé sur nos poursuivants, le souffle suspendu. Je croyais presque voir sa peau crépiter, alors que nous dégringolions de plus en plus vite.

Il expira un grand coup.

Brusquement, un mur à peine visible, aux veines violacées, apparut juste derrière nous. Un champ de force. Les *curcis* qui nous poursuivaient s'y écrasèrent et se détruisirent en plein vol. Le souffle de leur explosion poussa notre véhicule vers l'avant, et je manquai de me fracasser contre Miko.

Choquée, je regardai Prym. Il ne souriait pas. Sa mâchoire était contractée, mais ses yeux brillaient d'une étrange lueur qui me fit froid dans le dos.

Fascination.

— Accrochez-vous ! prévint Aleksander.

Je me retournai juste à temps pour voir notre *curcis* se prendre de plein fouet la cime des arbres qui surplombaient la colline. Je criai, projetée à l'avant, puis contre la vitre, avant le choc final. Le véhicule glissa sur plusieurs mètres, ralentit, s'immobilisa. La respiration saccadée, le corps synonyme de douleur, je regrettais déjà un peu mon Armure. Juste un peu.

— Tout le monde va bien ?

Des grognements me répondirent. Au moins étaient-ils tous en vie. Prym réussit, non sans mal, à défoncer la porte latérale tournée vers le ciel et à s'extirper du véhicule en prenant sur son dos Zuzanna, qui n'avait pas repris connaissance malgré la chute. Il glissa le bras à l'intérieur de l'habitacle et en sortit Miko. Aleksander grimpa seul et me tendit la main. Je mobilisai toute ma volonté pour bouger et me laisser hisser. Sa peau contre la mienne valait bien toutes les souffrances.

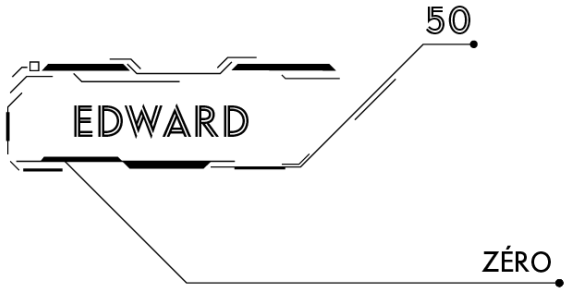
Nous avions atterri en hauteur, et Miko et Prym contemplaient le paysage qui nous faisait face au-delà des arbres. Le vingtième avait calé Zuzanna contre son torse. Au loin, un immense nuage noir surplombait Telum. Plus proche, les carcasses des *curcis* que Prym avait abattus fumaient.

— Et maintenant, on fait quoi ? murmurai-je.

Je m'attendais à une réponse d'Aleksander ou de Miko, mais ils gardèrent tous deux un moment le silence. Nous venions d'abandonner notre place dans la société, sans plan, sans endroit où aller, et avec la certitude que la mort nous attendrait au moindre faux pas.

Finalement, Prym souffla :

— Maintenant, je dois rentrer chez moi.




# 50
# Edward – Zéro

*Scutum, l'une des quatre capitales d'Erit, est le siège de la recherche scientifique et médicale.*
*Elle se situe au sud, dans la région d'Auster.*

— Ed… Edward, je crois qu'on arrive.

La voix fluette d'Oskar me tira du sommeil léger dans lequel j'étais plongé. Je grimaçai, m'étirai et poussai un long soupir. Dormir sur ce sol dur m'avait mis en vrac, mais si ce petit garçon ne se plaignait pas, comment le pouvais-je ?

Le *currus* dans lequel nous voyagions était plongé dans l'obscurité. Nous avions beau être une vingtaine à l'intérieur, personne n'osait parler depuis plusieurs heures. Il faisait chaud, et nous avions trop soif pour gaspiller de la salive.

Du groupe, j'étais le seul adulte.

Les cinq enfants kidnappés et moi, nous étions arrivés les derniers. Personnellement, je ne m'en souvenais pas ; j'étais inconscient lorsqu'ils nous avaient jetés à l'intérieur du véhicule. Du peu que je distinguais dans le noir, les enfants qui voyageaient avec nous avaient tous une marque de brûlure au cou, ou bien moins de dix ans. J'avais d'abord tenté de les rassurer, avant de me renfermer sur mes propres angoisses. Pourquoi étais-je avec eux ? M'avait-on pris pour un jeune adolescent à cause de ma taille ? Et pourquoi Pia n'était-elle pas avec moi ? J'avais hyperventilé pendant une bonne demi-heure avant de m'endormir, épuisé.

Avec un peu de chance, les réponses n'allaient pas tarder.

Le *currus* ralentit, puis s'arrêta, et soudain, la frayeur de voir les portes s'ouvrir sur le Mur de la Zone me donna envie de pleurer. Mais pourquoi me renverraient-ils là-bas ? Ça n'avait aucun sens. Je tentais du mieux que je pouvais de cacher le tremblement de ma main.

Mais quand, enfin, les portes se déverrouillèrent, je mis de longues secondes, les yeux plissés, à m'habituer à la lumière. La fraîcheur de l'air me surprit.

— Bonjour, les enfants. Veuillez sortir un à un.

La demande provenait d'une petite femme à l'insigne des *manus protegens*

affiché sur la blouse. Ses traits sympathiques auraient pu me rassurer si elle n'avait pas été entourée de Gradés à l'*anima* activée et prêts à tirer.

Étant le plus âgé, mais aussi le plus proche du bord, je me fis violence et me relevai dans un craquement d'os, avant de descendre du *currus*.

— Où est-on ?

— Vous êtes chez vous, ici. Ne vous inquiétez pas.

Si son sourire figé se voulait doux, ses gestes furent brusques lorsqu'elle me tira en l'avant. Je n'avais que quelques mètres à parcourir pour atteindre l'entrée du bâtiment, mais je m'arrêtai, le souffle coupé. Autour de nous, des montagnes de calcaire s'élevaient vers le ciel, parcourues de torrents et découpées par les ravins.

Les Piénines.

J'étais chez moi.

— Avance ! m'ordonna un Gradé.

J'obéis, perdu. Que faisions-nous ici ? Qu'allait-il nous arriver ? J'entrai dans le bâtiment immaculé qui s'ouvrait sur un immense couloir au plafond vitré. Les enfants me suivaient sans oser faire le moindre bruit, car, derrière nous, une poignée de Gradés nous emboîtaient le pas. J'avançai jusqu'à un croisement, où nous attendait un nouveau *manus protegens* au sourire plaqué sur le visage.

— Les garçons à gauche, les filles à droite, récita-t-il.

— Où est-on ? demandai-je pour la seconde fois.

— Vous êtes chez vous, ici. Ne vous inquiétez pas.

Les deux mêmes phrases, mot pour mot. Un frisson glacé me parcourut l'échine, mais je n'eus d'autre choix que d'emprunter le couloir de gauche. Au bout, un immense *manus protegens* patientait à côté de deux containers : un blanc, un rouge.

— Déshabillez-vous, demanda-t-il avec un visage jovial. Prenez votre nouvel uniforme dans le bac blanc, et jetez votre ancien vêtement dans le rouge. C'est compris ?

Les garçons hochèrent la tête et s'exécutèrent. Je mis quelques secondes de plus à les imiter, figé par une peur grandissant à l'intérieur de mon ventre. Mon cœur compressé battait trop vite, trop fort. L'absence de ma main gauche rendait la tâche difficile. Je jetai avec regret les vêtements que m'avaient donnés les Fils de Belobog, et enfilai une tenue blanche informe, qui ressemblait bien plus à un pyjama qu'à un uniforme. Le plus jeune des garçons se mit à pleurer, mais Oskar lui enserra aussitôt les doigts pour le rassurer.

Le *manus protegens* nous guida jusqu'à la salle suivante, où cinq de ses collègues attendaient derrière des chaises vides, tenant une tondeuse, un sourire immense sur les lèvres.

— On va vous faire une coupe, lança l'un d'entre eux d'un ton jovial.

Je restai figé alors que les premiers garçons s'asseyaient sans protester. Les tondeuses démarrèrent et rasèrent cheveux et sourcils avec minutie. Ma respiration se fit de plus en plus courte, si bien que lorsqu'un des *manus protegens* me força à m'installer sur une chaise, j'étais pratiquement certain de faire une crise de panique. *J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'air ! Sortez-moi de là, j'ai besoin de respirer !* Mais mes mots restèrent bloqués dans ma gorge, et la tondeuse commença son travail. Mes cheveux tombèrent au sol jusqu'au dernier.

— Au suivant.

Comme je ne bougeais pas, un Gradé me releva de force, et me fit passer à la prochaine salle où les garçons déjà rasés attendaient en ligne. Une *manus*

*protegens* s'occupait d'eux un à un, posant sur leur front un petit boîtier qui émettait un flash, avant de les laisser franchir une dernière porte. Alors que mon tour arrivait, Oskar, qui venait de passer, se frotta le front et se retourna avant de sortir : un tatouage marquait sa peau.

— Qu'est-ce que… qu'est-ce que c'est ? m'horrifiai-je.

La *manus protegens* faisait tout juste ma taille, mais son sourire froid me donna l'impression d'être minuscule.

— Ton numéro d'identification. Ne t'inquiète pas, tu ne sentiras rien.

Et elle plaça le boîtier sur mon front. Un flash m'éblouit, et je ressentis une vive brûlure, comme une décharge électrique. Je reculai, mais trop tard. Je croisai mon reflet dans la glace la plus proche et fus pris d'effroi. Sur ma peau rougie, le tatouage se formait déjà.

ST824.

— Rejoins les autres, maintenant.

— Où est-on ?! demandai-je une dernière fois.

— Vous êtes chez vous, ici. Ne vous inquiétez pas.

De l'air. J'avais besoin d'air. Je franchis les quelques pas qui me séparaient de la porte comme un fantôme, et débouchai sur un réfectoire silencieux dont les grandes baies vitrées donnaient sur un ravin et sur les Piénines. Des centaines d'enfants, tous habillés de blanc et rasés, mangeaient en silence. Certains bougeaient à peine, le regard dans le vague. Presque tous portaient sur le cou la brûlure des Fils de Belobog.

J'eus envie de reculer, de courir le plus loin possible d'ici, de retrouver l'air frais et de rentrer chez moi, mais je savais que si je franchissais de nouveau cette porte, les Gradés n'hésiteraient pas à tirer.

Au loin, j'aperçus alors un groupe dont les membres étaient plus âgés que les autres.

Et en son sein, une fille au bras gauche manquant.

— Raïna ?!

Je me précipitai vers elle et lui attrapai l'épaule, mais la reine des Wilis ne réagit pas à ma présence. Pire, elle semblait amorphe. Sur son front, le même type de tatouage était inscrit. ST782. Ses yeux me regardèrent sans me voir.

— Raïna ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Où est-ce qu'on est ? Raïna, tu m'entends ?!

— Ça ne sert à rien.

En face d'elle, un garçon de mon âge m'observait.

— Elle ne répond plus depuis une semaine.

— Nawelle ?

Comme tous les autres, il était méconnaissable avec son crâne rasé, son tatouage sur le front et son informe tenue blanche. Il chuchota de sa voix atone :

— Arrête de crier. Ils vont arriver.

— Qui ça, ils ?

Mais Nawelle semblait perdu dans ses propres pensées. Je contournai la table et lui secouai l'épaule.

— Par le Maréchal, Nawelle, reste concentré. On est où ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Nihil, murmura-t-il d'un air absent, et je crus avoir mal compris.

— Hein ?

— On est au Nihil.

Cette réponse ne venait pas de Nawelle, mais d'une autre voix que je

connaissais bien. Je me retournai lentement pour faire face à une personne en uniforme blanc que je ne pensais pas revoir un jour. Contrairement à tous ici, elle avait gardé ses longs cheveux noirs, et aucun tatouage ne défigurait son front.

Ses yeux sombres, en revanche, exprimaient la même souffrance que les autres.

Le même désespoir.

— Kaja ?

La Chamane était toujours en vie. Des milliers de questions se bousculèrent dans mon esprit, avant que je ne comprenne ce qu'elle venait de me dire.

— Pardon ?

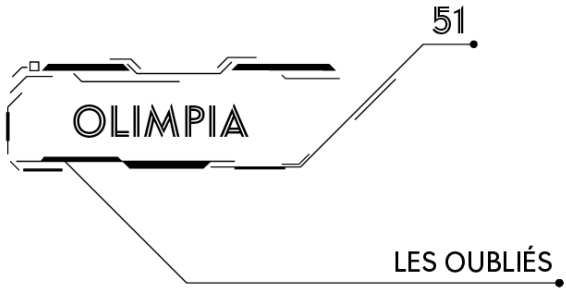
— On est au Nihil, répéta-t-elle.

Pendant une fraction de seconde, je pris sa déclaration pour une mauvaise blague, ou priai pour avoir mal entendu. Le Nihil n'existait pas. Ce n'était qu'une histoire pour effrayer les petits Eritiens : « *Si tu n'es pas sage, tu seras envoyé au Nihil.* » Rien de plus. Pourtant, l'expression placide de Nawelle ne laissait aucune place à la plaisanterie. Et je compris avec horreur qu'elle disait la vérité.

Nous étions au Nihil.

L'Institut zéro.

Celui duquel personne ne ressortait.




# 51
# Olimpia – Les oubliés

*Le Nihil est un mythe que connaît chaque élève des Instituts : l'Institut zéro, celui duquel on ne ressort jamais.*
*Pour beaucoup, il s'agit d'une métaphore de l'Enfer.*
*Le Nihil existe pourtant bel et bien, quelque part.*

Je fus réveillée par la souffrance qui martelait mon crâne.

J'ouvris les paupières, rien qu'un peu.

Le monde tanguait.

Je me sentais faible.

Le sol dur sur lequel j'étais allongée était froid contre ma peau.

Ed… Liba…

Où étais-je ?

Je tentai de me redresser, en vain. Mes mains gantées avaient été soigneusement attachées dans mon dos. Je me débattis, mais la seule chose que je réussis à faire fut de me cogner le front contre des barreaux de métal. Mes yeux s'agrandirent de terreur. Une cage. Je réussis tant bien que mal à me mettre à genoux. En réalité, le monde ne tanguait pas, il avançait.

Un *currus*.

Sans fenêtre.

Juste une pauvre lumière clignotante pendue au plafond.

J'étais prisonnière.

— Bien dormi, Olimpia ?

Mon sang se glaça quand je reconnus cette voix si douce que j'aimais autant que je la haïssais. À quelques mètres de moi, dans une cage que je devinais similaire à la mienne, Tekla avait perdu de sa superbe, vêtue d'une tunique blanche trop grande pour elle. Sans sa longue robe et ses peintures guerrières, elle paraissait bien moins imposante.

Mais elle restait Tekla.

La Sirène.

Celle qui avait assassiné la moitié de notre clan.

Celle dont les mots pouvaient me contraindre et me briser.

Et elle me terrifiait.

— Tu es vivante, murmurai-je d'une voix blanche.

Un rictus malicieux éclaira son visage de poupée. Malgré ses cheveux emmêlés et son air fatigué et amaigri, elle restait impériale. Cette horrible situation l'amusait bien plus que moi.

— Désolée de te décevoir. Ils ont décidé que je leur étais plus utile vivante que morte. Du moins, pour l'instant. Même si j'ai bien cru qu'ils allaient me laisser me noyer, ou pire, brûler vive.

Ses propos m'échappaient. Seule la peur emplissait mes poumons. Tekla, tel un serpent, se rapprocha de ses barreaux et susurra :

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Quoi ?

— Tu as dû faire quelque chose. Ils te faisaient confiance, et maintenant tu es avec nous. Te serais-tu transformée en incendie ? Réponds-moi.

Sa voix hypnotisante m'incitait à tout lui raconter dans les moindres détails. Je fus saisie de l'envie de lui parler de la pièce blanche et des piqûres, du camp, d'Ed et des enfants morts à cause de moi, de Liba, de sa force, de sa liberté, de sa famille, de la manière dont il m'avait regardée une dernière fois alors que je m'embrasais, mais je résistai.

— Je ne comprends pas ce que tu me dis !

— Menteuse. Visiblement, tu leur fais enfin assez peur pour qu'ils te coincent ici avec nous.

— Nous ? Qui…

Un frisson m'électrisa l'échine.

De l'autre côté du *currus*, un ricanement s'éleva.

Je tournai la tête, centimètre par centimètre, une angoisse nouvelle au creux de mon ventre. Dans l'ombre, une autre cage contenait un corps bien trop grand pour elle, vêtu lui aussi de cet informe pyjama blanc.

— Quels idiots ! marmonna l'homme. Ils pensent que ces cages ridicules suffiront à me retenir.

Il ramena son visage sous la lumière vacillante, et je le vis enfin : ses grands yeux enfoncés dans leurs orbites, cernés, ses cheveux auburn, son visage maigre, les brûlures qui remontaient le long de son torse et de son dos. D'un geste de son doigt, les menottes qui le retenaient s'ouvrirent dans un cliquetis et tombèrent à terre. Les barreaux se tordirent et il sortit, révélant son immense taille. Il s'étira de tout son long, comme un prédateur trop longtemps assoupi.

Tekla pouffa d'un rire sans joie.

— Vas-y doucement, Hieronim. Tu vas lui faire peur.

— Ah oui ? Tant mieux.

Il pencha la tête sur le côté.

Son sourire, immense, était celui de la Chose.

— C'est à notre tour d'entrer en scène.

# REMERCIEMENTS

Les mots me manquent pour exprimer combien je me sens reconnaissante pour tout ce qui est arrivé depuis que le premier tome de cette saga a reçu un « oui ». La vie peut se montrer pleine de surprises. J'écris ces remerciements dans un train, en route pour rencontrer des lecteurs, ce qui m'aurait paru encore surréaliste il y a quelques mois à peine.
Puisqu'il faut bien commencer quelque part : mille mercis aux équipes Castelmore (et Bragelonne de façon plus globale) de croire en cette saga, de la porter depuis la sortie de *Les Mobilisés* et de continuer de faire un travail si formidable pour *Les Effacés*. Vous avez fait en sorte qu'*Absolu* ait toutes ses chances et je vous en serai éternellement reconnaissante. Un remerciement plus particulier à Hélène, mon éditrice (merci de m'avoir accordé une confiance aussi aveugle pour ce tome 2), à Guillaume, à Stéphanie et à Lydie (merci de m'avoir organisé tant de rencontres avec mes lecteurs et de répondre à mes coups de fil paniqués un samedi soir) et à Marine et à Lucile (merci d'avoir permis à mon roman de toucher le maximum de personnes possible).
Sur cette même lancée, merci à tous les libraires qui ont défendu *Absolu* auprès des lecteurs et merci à ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer lors de dédicaces. Tomber sur un petit mot « coup de cœur » sur mon roman, quand je me balade en librairie, fait ma plus grande joie. Merci également aux salons et festivals qui m'ont fait confiance et qui m'ont si bien accueillie. Et bien sûr, un énorme merci à tous mes collègues et amis auteurs et autrices avec qui j'ai tant ri et tant appris ces derniers mois (Cassandre, Laetitia, Ielenna, Pauline, Alric, Jennifer, Marie, Chris, Christelle et tant d'autres).
Je ne peux continuer ces remerciements sans citer ceux pour qui ce roman est dédicacé : mes parents, mes plus grands supporters qui en quelques mois ont réussi à vendre le premier tome à toute notre ville. Aucun mot ne sera jamais à la hauteur pour vous exprimer mon amour et ma gratitude.
Puisque *Les Effacés* est avant tout une histoire de famille, laissez-moi remercier la mienne. Merci Elisa, mon bibi, ma conseillère et première fan (comme je suis la tienne), d'être toujours là pour me remettre sur le droit chemin. Merci à mes grands-parents, qui ont déjà lu et relu le tome 1 de multiples fois en prenant des notes pour être sûrs d'avoir tout en tête pour *Les Effacés* (je vous aime tant). Merci Tonton, Fanou et Théo d'avoir tenu tout le long de la première dédicace pour me soutenir. Et merci à Charles et Manon, toujours présents pour moi (même si je t'en veux Manon d'avoir donné le tome 1 à manger à ton lapin ahah).
Mais, parce qu'*Absolu*, c'est surtout une saga d'amitié, je me dois de faire honneur à tous ceux qui m'entourent. Gaby et Bertille, vous êtes comme mes sœurs, je vous aime. Vico, merci vraiment d'être là (je reste une meilleure pilote que toi). Allison et Cyrielle, un jour j'espère, on se fera un escape game *Absolu*. Et merci à toutes celles et ceux, que j'avais parfois perdu un peu de vue, qui ont lu mon roman ou sont venus me voir en dédicaces, l'air de rien.
Et bien évidemment, il m'est impossible de ne pas parler d'elles : merci de tout mon cœur à Clara (mon p'tit bae, mon coucou, merci d'avoir été à mes côtés tout le long de l'écriture de ce tome), Alice (ma paupiette, merci de m'avoir écouté

pleurer comme une madeleine quand j'ai cru que je n'y arriverais jamais), Estelle (bichette, t'es vraiment la plus investie des lectrices et des amies, merci de donner autant aux autres), Alycia (ma p'tite Aly, tu es la plus douce des personnes et tu mérites le monde), Morgane (Momo, attends voir que je vienne te rouler dessus ma queen, ce tome était clairement écrit pour toi), Amanda (ma douce, j'espère qu'entre-temps, tu auras pris tes responsabilités et tu auras fini ce tome (non, ils ne vont pas vivre heureux juste parce que tu refuses de lire)), Louise (ma Loulou qui me connait si bien et est un vrai petit soleil) et Célia (une vraie boss, ne doute pas de toi).
Un immense merci à Paul, dont le soutien et l'amour m'ont permis d'aller jusqu'au bout de ce tome 2. Merci d'avoir supporté mes absences le week-end et mon travail parfois tard le soir, merci de m'avoir accompagnée en dédicaces et merci de t'être lancé dans la lecture du premier tome avec toute ta curiosité et ton enthousiasme. Je t'aime. Et si tu te poses encore des questions après avoir fini ce livre, je te répondrai juste : « Va savoir ».
Enfin, je ne pouvais pas terminer sans parler de vous. Merci à tous les lecteurs, les discrets, les bruyants, à ceux qui sont venus me voir en salon ou en dédicaces, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois pour certains, avec des fan arts, des goodies, des cadeaux ou de la nourriture, merci à ceux qui m'envoient des messages pour m'expliquer combien ils ont aimé leur lecture, à ceux qui me soutiennent pendant mes réécritures, à ceux qui tentent de lire quelques lignes à chaque fois que je poste une story, à ceux qui ont recommandé le livre à leurs amis ou à leur famille et à ceux qui prennent le temps de lire les remerciements. Merci, vous faites partie de cette grande famille de Mobilisés.
Et à toutes celles et ceux que j'aurais pu oublier ici, sachez que vous êtes la hantise de tous les auteurs, mais je vous remercie quand même, quoi que vous ayez pu faire.

Et si le véritable conflit se préparait dans l'ombre ?

Découvrez la suite des aventures de Prym, Edward, Olimpia, Zuzanna et des autres mobilisés d'Absolu dans le troisième et dernier tome :

# LES ÉVEILLÉS

Sortie prévue à la rentrée 2024.

Autrice, podcasteuse et entrepreneuse, **Margot Dessenne** écrit depuis l'âge de dix ans. Quand elle n'est pas derrière son clavier à tuer sans remords un pauvre personnage, elle aime partager ses univers imaginaires et sa passion pour l'écriture sur son compte Instagram @margotdessenne.
Diplômée en marketing et en communication, elle aide également à lever le voile sur le métier d'écrivain et le monde de l'édition par le biais de son podcast, *Les Mots Raturés*, et de son Académie, une école en ligne à destination des auteurs.
*Absolu*, dont le tome un est sorti en 2023, est sa première trilogie.

De la même autrice :

Absolu :
1. *Les Mobilisés*
2. *Les Effacés*

www.castelmore.fr

Big Bang est une collection des éditions Castelmore

Absolu est une saga de romans Young Adult qui aborde des thèmes qui peuvent être considérés comme difficiles et/ou violents. Vous pouvez trouver la liste des content warnings, rédigée par l'autrice, en scannant ce QR code :

© Bragelonne 2023

Directeur : Antoine Béon
Directrice de la publication : Claire Renault Deslandes
Directrice éditoriale : Hélène Boudinot
Directeur artistique : Fabrice Borio
Directrice de production : Julie Alinquant
Fabricante : Floriane Laguette

Illustration de couverture : Magdalena Pagowska
Création : Fabrice Borio

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 978-2-36231-632-6

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

BRAGELONNE – CASTELMORE
60-62 rue d'Hauteville – 75010 Paris
E-mail : info@castelmore.fr
Site Internet : www.castelmore.fr